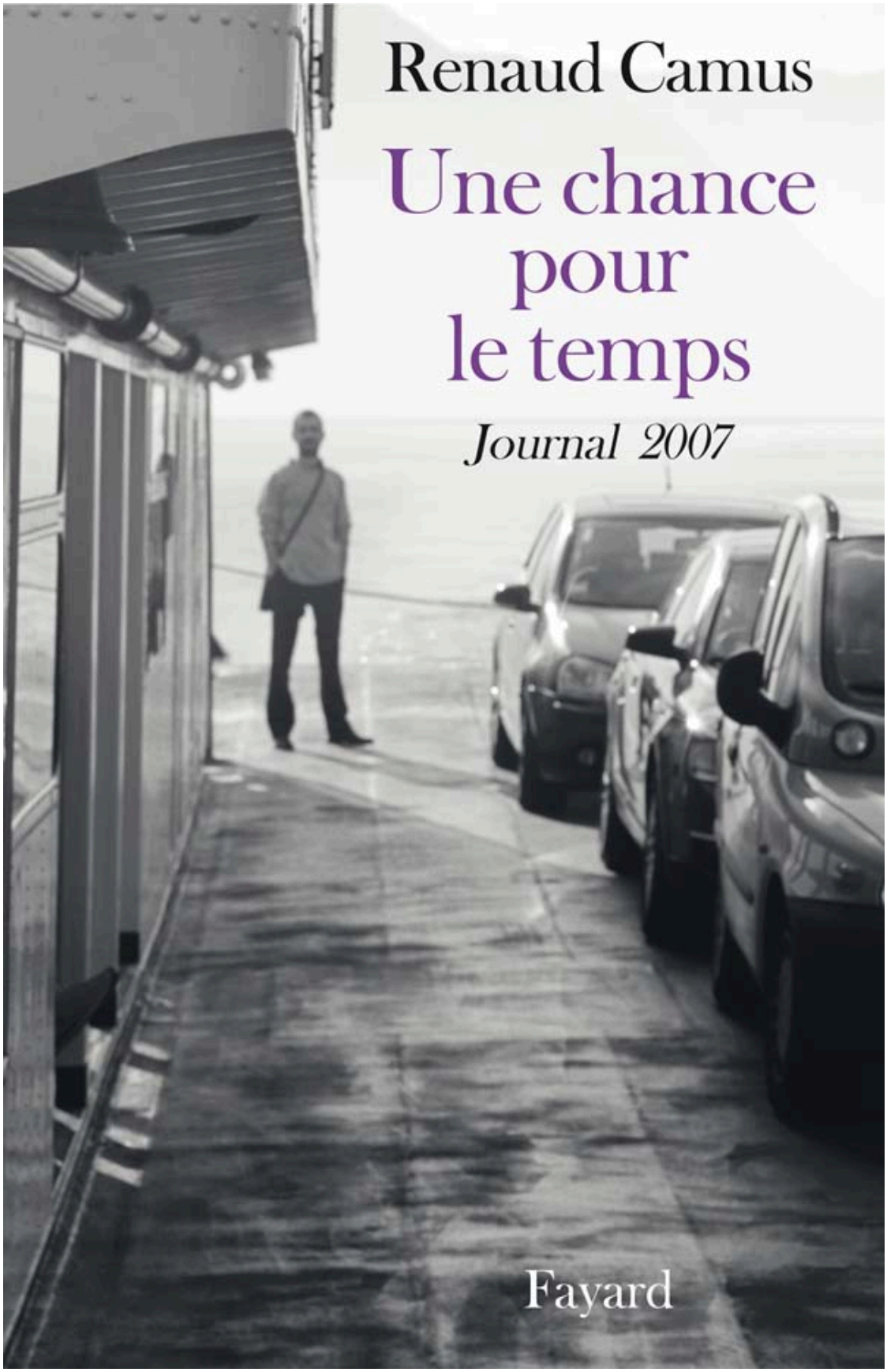

Renaud Camus

Une chance pour le temps

Journal 2007

Fayard

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Du même auteur

Epigraphe

Dédicace

Chapitre 1

DU MÊME AUTEUR

© Librairie Arthème Fayard, 2010.
978-2-213-65913-8

Du même auteur

Voir page 533.

L'Allemagne a déclaré la guerre

à la Russie – Après-midi piscine.
Franz Kafka,

Journal

À Denis Trente-Huitessan,
à ses routes & chemins.

Mardi 2 janvier, dix heures moins le quart, le soir. J'ai bien fait de ne pas inaugurer hier soir cette nouvelle année de *journal* – au lieu de ça j'ai regardé *La Revanche d'une blonde…* –, car j'étais de fort méchante humeur. Jeanne Lloan, qui est venue "réveillonner" avec ma mère et moi avant-hier soir, m'avait rapporté, comme je la raccompagnais jusqu'à sa voiture, vers une heure du matin, que ma mère, qu'elle a la gentillesse de promener presque toutes les après-midi, lui avait dit me voir très peu :

« *Trop* peu ?

– *Très* peu. Elle ne s'est pas plainte du tout. »

D'une certaine façon, c'est encore pire. D'un autre côté, c'est elle qui insiste pour prendre son petit déjeuner dans sa chambre, et pour s'en occuper elle-même alors que je pourrais très bien le lui porter. Céline, jusqu'à ce matin, était en vacances. Pierre est à la Guadeloupe auprès de ses parents. Le matin je dois sortir les chiens, les nourrir, préparer mon propre petit déjeuner, faire la vaisselle de la veille, nourrir le chat, sortir le chat – tout cela ne prend pas loin de deux heures, qui sont autant de perdu pour le travail.

À midi je prépare le déjeuner de ma mère, ce qui a d'ailleurs des effets diététiques catastrophiques pour moi, parce que je suis incapable de tournicoter dans une cuisine sans y rien manger, surtout lorsque m'y guette du coin de l'œil un énorme jambon de Bayonne dont j'ai eu la bêtise de faire l'acquisition la semaine dernière à Agen (*la bêtise* parce qu'il est excellent et irrésistible, pas parce qu'il est mauvais).

Au début de l'après-midi je vais promener les chiens du côté de la rivière. Jadis ma mère quand elle était ici m'accompagnait, mais maintenant elle ne peut pas faire à pied de telles promenades, elle préfère les tours en voiture. Cependant je ne peux pas lui en offrir un quand je reviens du tour à pied, et ressortir à peine rentré – toute l'après-midi y passerait. Jeanne Lloan, Dieu merci, vient avec sa voiture et emmène ma mère ici ou là. Nous nous retrouvons à huit heures, nous regardons le journal télévisé. Et plus tard nous prenons ensemble un dîner qu'il m'a fallu préparer encore, puisque je suis seul avec elle dans la maison. Je ne remonte guère à mon étage avant minuit et demi ou une heure. Est-ce donner trop peu de temps à la piété filiale ?

Sans doute. Mais j'ai reçu cinq cents pages d'épreuves qui sont à peine *un tiers* du *Journal de* Travers. Il me faut donner le bon à tirer du *Communisme du XXIe siècle*, ce que j'ai oublié de faire aujourd'hui, je m'en avise. *Commande publique* doit être remis à son commanditaire à la fin de février, et j'en ai à peine écrit une quinzaine de pages. Je suis en retard de trois livres de lui dans mes rapports avec Finkielkraut (ce qui ne l'a pas empêché de m'appeler très gentiment hier, alors que j'avais, moi, rebuté l'idée de lui téléphoner, crainte de l'importuner), de deux volumes de Paul-Marie Coûteaux, d'une dizaine d'autres. Et Bruno Chaouat m'envoie un manuscrit pour avoir mon avis ! J'ai bien peur que ce ne soit la fin de nos relations – non certes que son manuscrit soit mauvais, il ne l'est certainement pas, mais je n'en ai pas la moindre idée car je ne sais pas comment je pourrais trouver le temps d'y jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil.

Je devais interrompre avec la fin de 2006 le collationnement de textes pour l'*Anthologie de l'amour des hommes*, et commencer alors à rédiger la préface et les paragraphes de présentation des poèmes choisis. Je n'ai fait ni l'un ni l'autre jusqu'à présent.

Je dois reconnaître que je passe un temps fou sur le *Wiki* du site de la Société des lecteurs, où ont été installés *Travers* et *Travers II* dans leur forme enfin hypertextuelle, qui est celle qu'il leur fallait depuis le début ; et je ne me lasse pas de faire des retouches ici et là, au lieu de préparer des communiqués pour le parti de l'In-nocence ou de m'occuper de ma mère, ou des chiens, ou du chat, et de tous ces êtres d'une espèce ou d'une autre qu'à tort ou à raison je sens tapis nerveusement autour de mon temps, de mon cher temps, de mon précieux temps, impatients d'en arracher ce lambeau-ci ou celui-là. Voilà pourquoi la semi-révélation de Jeanne sur le semi-reproche de ma mère m'avait mis de si méchante humeur – mais non certes à l'égard de Jeanne, qui au contraire est une préciosissime auxiliaire dans mon combat pour sauver ce qui peut l'être de mes heures.

Ainsi que je le notais dans le *dossier* de *journal* qui s'est clos avant-hier, je suis devenu très *self-conscious*, à propos de ces chroniques de moi-même. Et j'avais scrupule à ouvrir ce nouveau sous-ensemble sur

maugréments, doléances et traditionnelles renauderies. C'est pourtant ce que je viens de faire, après m'être félicité d'y avoir coupé…

***

Au fond, la première symphonie de Dutilleux n'est pas si éloignée de toutes ces symphonies anglaises – Bax, Walton, Vaughan Williams, Moeran et même Arnold – qui m'ont beaucoup occupé l'esprit depuis longtemps comme relevant, croyais-je, d'une *autre histoire de la musique*, parallèle à la *grande* tradition "moderniste" du XXe siècle, et pour ainsi dire sans liens avec elle. La symphonie de Dutilleux c'est tout de même une espèce de *lien*, même si ce n'est pas là un grand compliment à lui faire ; et celles de Chostakovitch aussi, pour la plupart d'entre elles.

Cette après-midi, cependant, j'ai été enchanté, lors de ma quotidienne promenade à la rivière, par les sonates pour piano n° 19, en *ré* majeur, et 46, en *la* bémol majeur, Hoboken XVI, de Haydn, par Ivo Pogorelich – un enregistrement pas écouté depuis longtemps et qui s'est révélé un choix excellent pour un magnifique soleil d'après la pluie, ciel couvert. Est-ce que Haydn s'ouvrirait enfin à moi ? Plusieurs quatuors et sonates me sont soumis depuis longtemps, il est vrai, même si je n'abuse pas de leur sublime disponibilité à mon égard. Ce sont les maudites symphonies qui me résistent (ou moi à elle) – je ne peux pas les supporter.

Mercredi 3 janvier, neuf heures et demie du soir. Je n'ai jamais accordé beaucoup d'attention à l'*Ouverture de concert* (*Uwertura koncertowa*, op. 12) de Szymanowski, qui précède les deux concertos de violon sur l'un de mes deux enregistrements de ces œuvres très aimées, et que pour cette raison je n'ai jamais écoutée qu'avec impatience, et encore quand je ne passais pas directement à la plage suivante, pressé que j'étais d'en venir au magnifique op. 35. Pourtant ce n'est pas un morceau négligeable. Je m'y suis intéressé de plus près que d'habitude aujourd'hui, lors de ma promenade à la rivière. On dirait absolument du

Strauss, au point qu'il m'est arrivé souvent de croire m'être trompé de disque – un Strauss un peu moins *enlevé* que le vrai, tout de même. Curieusement Bax s'est livré à un exercice assez voisin avec son *Ouverture pour une comédie picaresque*, écrite semble-t-il à la suite d'un pari, ou d'un défi qui lui avait été lancé d'écrire une pièce dans le style de Strauss. Mais l'ouverture de Bax date de 1930 (elle a été écrite à Morar), et elle a un caractère nettement parodique. On peut même dire que c'est une parodie de parodie, dans une certaine mesure. L'ouverture de Szymanowski, en revanche, date de 1905, c'est l'œuvre d'un tout jeune homme (il est né en 1882, Bax en 1883), il n'y entre aucun esprit de pastiche. Son auteur l'a entièrement réorchestrée en 1913. Il devait s'en être assez sérieusement détaché, à l'époque, car à la suite d'une audition de *Pétrouchka* il ne jurait plus que par Stravinsky :

« Stravinsky (des Ballets russes) est un génie, écrit-il dans une lettre. Je suis complètement sous son charme et en conséquence je commence à haïr les Allemands. »

Lorsque, en 1913, il écrit pour Pawel Kochański son premier concerto de violon, il a tout à fait trouvé sa propre voie. Pour ma part, sans vraie culture musicale, je ne puis juger des œuvres que par le plaisir, ou la satisfaction, ou l'*excitation* qu'elles me procurent, après de nombreuses écoutes si besoin est. Je songeais avec embarras ces jours derniers qu'aucune œuvre de Boulez ne m'avait marqué durablement – sans doute sont-elles écrites pour les gens qui connaissent *vraiment* la musique ; et peut-être aussi pour ceux qui, au contraire, n'ayant aucune sensibilité musicale, n'ayant jamais éprouvé de véritable plaisir à la musique, ne sont pas étonnés de n'en trouver pas en elles, et sont prêts pour cette raison à les admirer pour des motifs purement intellectuels, sans rien ressentir.

À l'autre extrémité du spectre musical, d'une assez longue fréquentation je ne retiens pas grand-chose de Bax, il faut bien le dire (et d'ailleurs je l'ai déjà dit). Comme source sûre, pour moi, de jouissance esthétique et de jouissance tout court, d'authentique plaisir d'écoute, ne me reste chez lui qu'*Into the Twilight*, œuvre de jeunesse généralement considérée comme mineure ; dans les symphonies, quelques belles pages ici et là (comme le début de la cinquième et le mouvement central de la

sixième), mais qui ne suffisent pas à constituer des œuvres (dans mon cœur).

Le premier concerto de Szymanowski, au contraire, c'est une place forte du plaisir. Je ne l'avais pas entendu depuis un an ou deux, trois peut-être, et il m'a donné la même joie qu'il m'a toujours offerte (*depuis le début*, ce qui tendrait à insinuer qu'il ne sert à rien de s'obstiner : ce qu'on doit aimer vous plaît assez vite).

***

Christian Combaz, qui vient de perdre son père (ce que Pierre m'a appris de la Guadeloupe, où il l'avait lu dans *Le Figaro*), et qui est maintenant tout à fait installé dans ses fonctions de directeur du Centre culturel de Milan, me redit son désir de m'inviter là-bas, dans les mois qui viennent, et d'en profiter pour me faire faire une petite tournée des autres centres culturels français d'Italie (ce qui tomberait d'autant mieux, peut-être, que je viens d'accepter, non sans hésitation, une traduction *partielle* de *Tricks* en italien). Cependant il assortit son invitation de considérations réalistes qui me découragent tout à fait :

« J'en ai parlé à mon collègue de Palerme. Il n'est pas hostile à votre visite, a priori. »

Ou bien :

« Je crois que l'ambassadeur ne s'y opposerait pas. Il m'a dit : "Il faudra qu'on en parle." »

Combaz est très gentil de se battre en ma faveur, mais je n'ai aucune espèce d'envie d'être invité à des endroits dont les responsables auraient finalement été convaincus par lui qu'après tout, allez, bon, finalement, pourquoi pas, il n'y aurait pas d'inconvénient majeur à m'inviter. Il n'y a rien que je souhaite moins que d'être imposé à qui que ce soit, et reçu comme un chien dans un jeu de quilles. Déjà une dame de Florence, je crois, qui voulait inviter Échenoz et n'avait pu l'avoir, et à laquelle Combaz essayait de me fourguer comme lot de consolation, a dit sèchement :

« C’est Échenoz que je veux, pas Camus ! »

D’ailleurs je la comprends très bien, cette dame.

***

Demain est le jour où les chauffagistes, les géothermistes, les *fumistes* – je ne sais pas comment il faut dire –, m’ont juré, en décembre dernier (et à ma grande fureur, déjà, tant ce me semblait loin), qu’ils allaient revenir, *à dix heures*, pour mettre enfin en marche les maudites *pompes à chaleur*. Après tout ce que déjà ils m’ont fait subir, je ne serais pas étonné de ne voir venir personne. Ce serait un motif supplémentaire décisif pour entrer avec eux dans une guerre sans merci.

Jeudi 4 janvier, neuf heures et demie du soir. Aujourd’hui fut marqué par le retour de Pierre, porteur à mon intention de livres sur Saint-John Perse achetés au musée Saint-John Perse de Pointe-à-Pitre, et d’un superbe panama que m’offre sa mère, ce qui me touche beaucoup ; et, d’autre part, par de curieux développements dans mon grand roman d’autofiction chauffagiste, *Les Pompes à chaleur.*

Le rendez-vous avec Dosse et avec la nouvelle entreprise qu’il fait entrer dans la bataille était fixé à dix heures, ce matin. À dix heures est arrivé Stéphane Baumont, en cette occurrence mon avocat, mais de Dosse pas ombre, ni de personne en son nom ; ni non plus de Ladoumengue, j’y songe, qui avait dit lui aussi qu’il serait là. À dix heures et demie ma fureur était telle que je poussais Stéphane Baumont à lâcher cette fois tous nos chiens – nos chiens *juridiques* s’entend, car pour les autres, les vrais, ils sont si accommodants et amis de l’humanité qu’ils eussent fait fête à Saddam Hussein lui-même.

À onze heures moins le quart, toutefois, la cloche : M. Dosse en personne, très souriant (« Je vous avais dit le jeudi 4 janvier, n’est-ce pas ? Me voilà »), enté d’un M. Saidj, homme jeune et de bonne mine, qui dirige, semble-t-il, l’entreprise de Tartas, dans les Landes, qu’on m’a

annoncée comme une société de *vrais* spécialistes, cette fois (*as opposed to* toutes les précédentes, je suppose). De fait, M. Saidj se livre à un examen très exhaustif et dépassionné de la situation – si exhaustif, même, que M. Dosse, qui a un rendez-vous à onze heures à Auch (mais, je le répète, il est arrivé ici à onze heures moins le quart…), nous laisse un peu avant midi, et Stéphane Baumont un peu après.

M. Saidj, ayant terminé ses inspections et ses prises de mesures (effectuées à l'aide d'un très impressionnant petit appareil à rayon lumineux rouge, qui mesure jusqu'aux *volumes*), me propose de me montrer, sur son ordinateur portable, un site technique qui indique, si on y fait entrer les données de la situation, la meilleure réponse à lui apporter. Mais lorsqu'il ouvre devant moi son portable on y voit d'abord, sur l'écran, un magnifique paysage qu'il me dit être de Grande Kabylie, son pays. Comme je lui dis être très impressionné par ce que je vois, et je le suis en effet (la photographie est vraiment merveilleuse, centrée qu'elle est sur un magnifique viaduc « de l'époque coloniale », dit-il, dans un cadre de montagnes grandioses, sous une lumière veloutée), la conversation, en une longue parenthèse, s'ouvre sur la Kabylie ; et lorsque paraît Pierre, arrivant de l'aéroport de Toulouse, il nous trouve penchés sur le grand atlas "Le Monde" et très occupés à y chercher le village et toute la région qu'ont évoqués pour moi, déjà, toute sorte de photographies de famille (le père ressemble à Bachelard, ou à Lanza del Vasto), d'objets décoratifs et même de monnaies à l'effigie de Jugurtha et de Massinissa.

J'avais proposé à mon hôte du café ou du thé, mais il m'avait dit qu'il n'avait pas le droit d'avaler quoi que ce soit de toute la journée – à ce propos j'ignorais que le ramadan interdît jusqu'à l'eau, ce qui pour le coup me semble bien sévère : car je conçois qu'on puisse résister à la *faim*, quoique je ne sois pas un très bon exemple, mais je ne sais pas comment on peut résister toute une journée à la *soif*.

Un autre semi-coup de théâtre est que M. Saidj se révèle, à nous comme à lui-même, un amateur passionné de Marcheschi. Un tas de gens traversent les salles, ici, sans jeter un coup d'œil à ce qu'il y a sur les murs ou sans faire le moindre commentaire ; mais lui, qui a dû aller partout à tous les étages pour faire ses mesures de volume et ses

inspections d'isolation, paraît absolument fasciné par les grands panneaux flattersiens. Il pose à leur sujet toute sorte de questions. J'essaie de lui expliquer selon quel processus ils sont élaborés, puisque ce semble l'intéresser, et lui dis, en passant, qu'il existe un film que nous montrons aux visiteurs, l'été, où l'on voit l'artiste au travail et qui est beaucoup plus éclairant sur sa technique assez particulière que toutes les descriptions qu'on peut en donner. Il se dit très intéressé par ce film. J'imagine sur le moment qu'il parle dans l'absolu, ou *pour une autre fois*, puisqu'il semble qu'il doive revenir. Or, au moment de nous quitter, il me demande presque timidement s'il peut en effet voir le film. *Mais certainement* – jamais je n'ai rencontré d'aussi brusque et enthousiaste converti à Marcheschi, que d'ailleurs, sans barguigner, il déclare et redéclare *un génie.* C'est au point qu'à l'heure de ma communication téléphonique quotidienne avec le Maître, je lui passerai son nouveau disciple, qui renouvellera ses déclarations, dans les même termes exactement.

Pendant que M. Saidj regarde le film dans la salle des Pierres, je présente à Pierre, dans la cuisine, le jambon de Bayonne qui est l'objet de mes attentions quotidiennes, hélas, depuis Noël. Il semble lui trouver presque autant d'attraits que moi. Nous lui adressons nos hommages aussi discrètement que possible, cependant, pour ne pas attirer l'attention du malheureux fidèle, dans la pièce voisine, qui ne peut rien manger ni boire jusqu'au coucher du soleil et pour qui ce porc, et le vin avec lequel nous le faisons glisser, seraient doublement interdits, au moins, mais tentants néanmoins, qui sait (non, sans doute pas). Lui, plus tard, après que nous lui aurons offert, pour l'encourager dans la voie de la flamme, un gros catalogue Marcheschi, nous offrira de délicieuses pâtisseries kabyles qu'il est allé chercher dans sa voiture et qu'il gardait peut-être pour sa rupture vespérale du jeûne. Irrésistibles, mais caloriquement surpuissantes, elles mettront le comble à la débâcle diététique du jour.

Relatif succès sur le front thermique, en revanche. Certes, M. Saidj nous a rappelé que son client était M. Dosse et, au-delà de lui, l'entreprise qu'il représente. Mais j'ai bien cru comprendre, aux commentaires qui lui ont échappé, qu'il partageait la conviction de l'équipe de Mauvezin, précédemment appelée à la rescousse par le même

Dosse, et qui estimait que les machines mises en place par lui étaient d'une puissance très insuffisante pour remplir ici leur office. Cela ne nous sort pas de l'impasse, évidemment, mais confirme sa nature d'impasse ; et donc devrait contraindre toutes les parties, à commencer par Dosse, à chercher ailleurs une issue. C'est lui qui a fait venir cet homme, qu'il présente comme un grand expert et qui semble l'être en effet : si ce consultant de son choix lui déclare, comme je l'espère, ce que tout le monde lui répète depuis des semaines, à savoir qu'il faut changer de direction et changer d'installation, il sera bien obligé, j'aime à le croire, d'en tenir compte. Rien de tout cela, bien entendu, ne nous assurera les secours et les bienfaits de la géothermie avant des semaines et même des mois. Mais ce serait déjà une bonne chose de savoir que nous avançons vers une solution, fût-elle encore très lointaine.

Vendredi 5 janvier, dix heures et quart, le soir. J'avais compté donner deux ou trois jours aux épreuves du *Journal de* Travers, et à peu près autant à celles de *Travers III.* C'était bien sûr terriblement insuffisant. Sur les premières je suis penché depuis presque une semaine, à présent, et je n'ai couvert que deux cent trente pages, le quart de la moitié de ce qu'il y a à faire. Or, sans même parler de l'*Anthologie de l'amour des hommes*, que je dois remettre à la fin de juin alors que je n'ai écrit que deux paragraphes de la préface, *Commande publique*, qui est à peine commencé, doit être achevé à la fin de février pour paraître en juin, au moment de l'inauguration de la ligne B du métro toulousain. Je ne veux surtout pas faire faux bond à Guy Claverie, d'abord parce qu'il est extrêmement sympathique et bienveillant à mon égard, d'autre part parce qu'à la date convenue j'aurai été payé depuis plusieurs semaines, ce qui est une faveur qu'on me fait et ne m'engage, bien sûr, que davantage. Je ne peux pourtant pas tout écrire à la fois ! Et je me sens suffisamment traître, déjà, à l'égard du commanditaire de ce livre-là, d'y coucher noir sur blanc des opinions dont la plupart ne sont pas, sans doute, celles qu'il espérait de moi.

Samedi 6 janvier, neuf heures et demie du soir. Sur la grande saga dite *des Pompes à chaleur*, qui déroule ses fastes feuilletonesques depuis la fin de l'été, se greffent jour après jour, comme sur tout récit fondateur qui se respecte, des épisodes secondaires, ou qu'on croit tels à leur apparition, et qui bientôt assument à eux seuls toute la charge du récit, comme ces notes monstrueuses des *Églogues* qui à peine apparues envahissent toute la page.

Aujourd'hui nous nous sommes affolés d'une forte odeur de gaz, qui à vrai dire se fait sentir depuis quinze jours ou trois semaines, par intermittence, mais qui, plus puissante ce matin, plus insinuante, plus désagréable aussi, entraîna une visite inquiète à la chaudière, où furent observées des flammes inhabituelles, dont une qui dépassait du trou d'observation – je traduis comme je peux les relations qui m'ont été faites, je n'y suis pas allé voir personnellement. En revanche c'est moi qui ai dû trouver la parade.

Pompiers ? Chauffagistes de Mauvezin ? Équipe traditionnelle de Miradoux ? J'ai craint d'alerter pour rien les pompiers, je me suis donc adressé d'abord à Mauvezin, auprès des plus récents intervenants. Je n'ai pu les joindre directement, je leur ai laissé un message, et, craignant qu'il n'y eût urgence, je me suis rabattu sur Miradoux, bien que ce fût un peu délicat, car ces habitués de la maison allaient bien s'apercevoir, ne serait-ce qu'à observer les pompes à chaleur, qu'on leur avait fait des infidélités. Et comme ces pompes à chaleur ne marchent pas, Dieu sait, on serait en plus ridicules, bien punis d'être allé voir ailleurs.

À peine avais-je pris langue avec Miradoux, Mauvezin s'est manifesté, bien entendu. Comme ceux-là m'avaient promis de passer au plus vite, j'ai dû écarter ceux-ci pour éviter la confrontation. *Au plus vite* fut tout de même deux bonnes heures, ou plutôt trois, et pendant ce temps nous n'eussions pas été autrement surpris si tout avait sauté, château, bibliothèque, collection Marcheschi, chiens, chat, mère, comme dans le *Dali Atomicus* d'Halsman, et notre vie avec. Au lieu de quoi il nous fut expliqué que l'odeur ne provenait pas d'une fuite de gaz à proprement

parler, mais des *fumées* du gaz consumé qui ne se répandaient pas, car l'installation avait besoin d'un urgent et sérieux ramonage. En effet, nous n'y avons pas procédé cet automne, puisque nous attendions tout, ou presque tout, des neuves pompes à chaleur ; tandis que c'est la vieille chaudière qui a repris du service, et il lui faut un prompt décrassage.

L'envoyé de Miradoux, que j'ai connu jeune homme, et qui se plaint de travailler six jours par semaine, dix heures par jour, et de n'avoir même pas le temps de déjeuner, en ce moment (je lui ai proposé du fameux jambon…), ne pouvait rien faire pour nous aujourd'hui : il était attendu comme le Messie, d'une seconde à l'autre, dans quatre ou cinq maisons du paysage, qu'il nous a montrées de la fenêtre. Il a promis qu'il reviendrait lundi. Il dit qu'à son avis ce ne serait pas *trop* dangereux, jusque-là ; d'ouvrir toutes les fenêtres et d'arrêter la chaudière si nous avions mal à la tête. En somme, on a connu discours plus rassurants, mais je ne peux pas me soucier davantage de cette histoire qui déjà m'a fait perdre aujourd'hui trois ou quatre heures, alors que je me suis engagé à renvoyer à Fayard un premier lot de cinq cents pages d'épreuves lundi prochain – d'ailleurs je retourne à elles.

Lundi 8 janvier, neuf heures moins le quart. Le grand responsable de l'actualité culturelle, à France Culture, au demeurant c'est-vrai-qu'iste enragé, ne doit pas être très familier de Dvořák car il l'appelle *Dvo-rak* (je n'ai pas le courage de développer, et d'ailleurs tout ce que je pourrais dire ici va sans dire…).

***

Michel Nuridsany, qui justement était l'invité de cet homme, un de ces jours derniers, publie un volume intitulé, je crois, *Cent chefs-d'œuvre* (de Lascaux à Basquiat). L'idée d'un tel ouvrage lui est venue, dit-il, du souvenir d'un livre qu'il aimait, enfant, un livre du même titre, par Sacha Guitry. Il se trouve que moi aussi j'ai eu ce livre (Nuridsany et moi devons avoir à peu près le même âge), et que moi aussi je l'ai beaucoup

aimé. Il se trouve aussi, malheureusement, qu'en en entendant parler je me suis rendu compte que je n'avais pas vu mon exemplaire depuis des années et des années, et qu'il ne figurait pas dans mon actuelle bibliothèque. Je crains bien d'avoir été assez imbécile pour l'avoir donné, ou vendu – non pas du tout pour faire plaisir à quelqu'un, ou pour gagner trois sous, mais pour m'en débarrasser, ou pour faire de la place, ou alléger un peu le poids d'un déménagement.

Le principal massacre au sein de mes bibliothèques successives eut lieu lorsque je quittai l'avenue Victor-Hugo pour m'installer avec W. rue du Bac, en 1972 ou 73, si je ne me trompe. Pour n'avoir pas à le transporter j'ai alors offert le contenu de pans entiers de mes rayonnages d'alors à la tante Suzanne, *Belou*, la sœur de ma mère. J'ai cru comprendre par la suite qu'elle-même n'avait plus ces livres-là, s'en était à son tour débarrassée, ne les avait peut-être jamais vraiment accueillis, qui sait ? Un affreux puritanisme littéraire et intellectuel, fortement influencé par W., présida à cette épuration-là – c'est le même dogmatisme culturel qui m'avait poussé, quelques années plus tôt, à jeter dans le vide-ordures de l'appartement de l'ambassadeur de Suède à l'O.N.U., qui nous recevait chez lui, dans un penthouse de Sutton Place, à New York, les dix-neuf grands cahiers d'un premier *journal* écrit autour de mes vingt ans.

C'est du moins ce dont je crois me souvenir, mais cette histoire, comme souvent les souvenirs, pèche par un net défaut de vraisemblance. Il faudrait admettre qu'étant passé de France aux États-Unis pour un séjour il est vrai assez long, je me fusse embarrassé de dix-neuf (ce chiffre de *dix-neuf* surnage obstinément dans ma mémoire) grands cahiers, antérieurement couverts de la chronique journalière de ces années-là. Ou bien est-ce aux États-Unis que je les aurais remplis ? Mais quand j'étais avec W. chez l'ambassadeur, avais-je été assez longtemps à New York pour avoir noirci ou plutôt *bleui* (je ne suis passé à l'encre noire que longtemps après) *dix-neuf cahiers* ? Toute cette chronologie est très obscure dans mon esprit. Je ne comprends plus comment nous avions abouti chez cet ambassadeur. Je ne me rappelle même plus son nom : quelque chose de très suédois et de très difficile à prononcer, *Sjöström*, ou quelque chose comme ça. Il était sans doute amoureux de W. Nous ne

sommes probablement pas restés chez lui très longtemps. Il était extrêmement courtois et bienveillant, grand, blond, plutôt bel homme, d'une cinquantaine d'années à l'époque. Il se pourrait très bien qu'il vive encore. Sans doute étions-nous descendus dans son bel et clair appartement lors d'un simple et bref passage à New York, avant ou après quelque séjour dans l'Arkansas.

Deux épisodes sont liés pour moi à ce riche, vaste et lumineux appartement new-yorkais : avoir jeté dix-neuf cahiers de *journal* dans le vide-ordures ; avoir invité là-haut, une après-midi que W. travaillait au Gotham Book Mart (l'ambassadeur était en congé en Suède, je crois), un antiquaire du voisinage, un homme nettement plus âgé que moi, qui me vexa affreusement en se montrant convaincu qu'un garçon comme moi ne pouvait être que domestique, dans un appartement comme celui-là. Je ne voulais pas me fatiguer à démentir, mais je n'ai pas voulu non plus faire l'amour, ou rien d'approchant – une visite ratée, pour toutes les parties : lui s'obstinait à me demander si mon patron n'allait pas rentrer…

Mais je n'avais pas commencé cette entrée dans l'intention de parler de Sutton Place : je voulais dire un mot des livres perdus. Souvent ce sont des livres d'images, des livres illustrés, des "beaux livres". Un de ceux que je regrette le plus était un gros album Hachette-Réalités consacré à l'Europe, ou aux merveilles de l'Europe, je ne sais plus. Je l'avais laissé dans la bibliothèque de mon studio de l'avenue Victor-Hugo, justement, que j'avais sous-loué à des inconnus, en passant par une agence, il me semble, pendant un séjour aux États-Unis, re-justement. Quand je suis rentré, le livre n'était plus là, emporté par des locataires indélicats, certainement. Je n'en ai jamais retrouvé d'autre exemplaire. Il est vrai que je n'ai pas beaucoup cherché. Pourtant, ce livre a eu une grande influence sur ma vie, par exemple dans mes rapports avec l'Italie. Il a fixé dans mon esprit des monuments, des paysages surtout, que, par la suite, j'ai eu à cœur de connaître et de visiter. Ainsi en est-il allé de Ségeste. L'image de Ségeste était si engageante, dans ce livre, que je n'ai eu de cesse, visitant la Sicile, que de voir ce site et d'accomplir ce pèlerinage, et c'est bien le mot, car il s'agissait d'un pèlerinage à ce beau livre d'images, d'une espèce un peu méprisée par les esthètes, celle des

coffee-table books (le genre de volumes qu'on retrouve toujours, deux ou trois ans après leur publication, en vente au tiers de leur prix aux étalages des librairies spécialisées dans la *démarque*).

Mercredi 10 janvier, dix heures moins le quart, le soir. Le comble ! Sainte Jeanne de Lloan vient pratiquement tous les jours, vers quatre heures de l'après-midi, ces temps-ci, pour faire faire un tour en voiture à ma mère, qui l'a complètement *instrumentalisée*, comme je crois qu'on dit à présent, et comme elle l'a toujours fait de tout le monde toute sa vie. Je fronce un peu les sourcils, car je suis embarrassé à l'égard de Jeanne qui, malgré toute sa gentillesse, n'est pas forcément très amusée par ce qui tourne à la quotidienne obligation amicale, voire à la pure et simple corvée. Pierre, qui ne travaillait pas aujourd'hui, et qui est une âme secourable lui aussi, s'est proposé pour prendre la relève cette après-midi, afin que Jeanne puisse souffler un peu (moi j'ai reçu ce matin un nouvel énorme paquet d'épreuves du *Journal de* Travers). Ma mère a accepté avec beaucoup de reconnaissance la proposition de Pierre, mais elle a ressenti tout de même un scrupule : elle a craint que Jeanne ne se sente désobligée si on ne lui proposait pas de venir aussi, et elle lui a téléphoné pour l'inviter !

Je crois qu'elle est sincèrement convaincue que tous les services qu'on lui rend sont des politesses qu'elle fait (en ne les refusant pas, ces services). Elle ne cesse de dire (ce qui bien entendu m'exaspère) qu'il *faut absolument* qu'elle rende visite à telle ou telle personne (ou personnes) du village, que *ce ne serait pas gentil* de s'en abstenir. Bien entendu, il n'existe aucune espèce d'obligation de cette sorte, et, s'il en existait, ma mère, à quatre-vingt-quinze ans, en serait tout à fait dispensée. Mais non : ces visites qu'elle accomplit pour tâcher de se distraire, parce qu'elle ne peut pas rester seule un moment, à lire ou à s'occuper d'une façon ou d'une autre, elle les présente chaque fois, à la façon des mondains qui sont éternellement accablés par des invitations auxquelles ils assurent ne pas pouvoir ne pas se rendre alors que toute leur vie est organisée pour que pareilles invitations se multiplient, comme des *devoirs*, des *exigences morales*, ou du moins *sociales*, auxquels,

malheureusement, ils ne sauraient en aucune façon se soustraire. Je suis loin d'être sûr que les voisins, ici, avec lesquels je n'ai moi-même d'autres relations de voisinage qu'un bonjour cordial échangé lorsque nous nous croisons, soient enchantés de devoir lui donner, en la recevant, une heure ou deux de leur temps – je sais qu'à leur place je ne le serais pas…

***

X. et Y., dont nul individu ayant un goût un peu exigeant et formé n'a jamais considéré que quoi que ce soit qu'ils ont jamais fait a de près ou de loin quelque chose à voir avec ce qui s'appelle l'*art*, ou avec la littérature, estimaient en chœur, hier à midi, *hier midi*, chez l'homme de *Dvo-rak*, qu'il n'entre aucun art dans l'*autofiction*, ni dans le *journal*, je présume, ni, de façon générale, dans la pente à parler de soi et à mettre par écrit le récit de ce qui vous arrive au jour le jour : en effet on est alors entièrement soumis à l'aléa de ce qui survient, et c'est contraire à toute exigence artistique, qui commence à la forme et au choix.

***

M. Dosse, l'homme des "pompes à chaleur", s'était pour la dixième fois engagé, jeudi dernier, auprès de Me Baumont et de moi, à m'envoyer un chèque pour rembourser les prélèvements qui sont abusivement opérés sur mon compte bancaire au titre de cette installation qui n'a jamais fonctionné. Cette fois-ci c'était hier que le chèque devait arriver, dernier délai. Rien de tel au courrier, bien entendu. Nous entrons donc résolument dans la voie judiciaire.

Cependant, Stéphane Baumont était fort occupé, hier, car la police a retrouvé, au Maroc, l'auteur des menaces de mort contre Robert Redeker ; et Baumont a joué un rôle considérable dans le mouvement en faveur et en défense de Redeker, puisqu'il était l'un des principaux organisateurs, par exemple, de la grande manifestation à laquelle nous

avons assisté à Toulouse le mois dernier. Il était donc très sollicité, et cela d'autant plus que Redeker lui-même n'est pas du tout hors de danger et continue de se cacher, l'homme qui l'a menacé ayant lancé sur Internet un appel auprès de tout bon musulman à en finir avec lui. Stéphane le remplaçait donc auprès des médias :

« J'ai fait six télévisions depuis ce matin », disait-il.

Nous l'avons en effet aperçu le soir, sur France 2.

Vendredi 12 janvier, neuf heures et demie du soir. Pas de *journal* hier parce que j'avais fait venir pour ma mère le DVD de *Brève Rencontre* (*Brief Encounter*), un film dont je l'ai toujours entendue me parler comme étant un de ses favoris, un de ceux qu'elle aurait aimé le plus revoir si elle en avait eu l'occasion. J'avais donc organisé une séance de projection (ce ne doit pas être le mot juste…) ici, à cet étage, dans la "salle des Nuits", en présence de Jeanne Lloan et bien sûr de Pierre. Mais ce fut assez décevant. Je croyais faire à ma mère une bonne surprise, mais elle n'a pas semblé bien reconnaître le film, elle n'a pas réagi au générique, je lui ai dit très fort, plusieurs fois, *Brève Rencontre, Brève Rencontre*, et son seul commentaire a été :

« Ah oui, c'est connu, comme film… »

Elle a dormi pendant une bonne partie de la séance, penchée en avant comme cela lui arrive depuis des années (la première fois que je l'ai remarqué c'était en voiture, alors que nous arrivions à Sintra, au Portugal – combien de temps peut-il y avoir de cela ?).

Il ne sert plus à grand-chose, hélas, d'exaucer ses vœux, car souvent on se rend compte qu'elle s'en avise à peine, ou qu'un peu plus tard elle a tout oublié de ce qui lui avait fait plaisir, croyait-on, ou l'avait marquée. Je lui ai montré récemment des photographies de Fountains Abbey où je l'ai conduite il y a deux ans : mais le nom ni les lieux ne lui disaient rien, quoiqu'elle ait fait un effort peu convaincant, sur la fin, pour me persuader du contraire. Jamais elle ne nomme ou n'évoque les endroits comme Wells, ou Bateman's, ou Cawdor où nous sommes allés ensemble

lors de ce voyage de 2004 en Grande-Bretagne. En cet ordre d'idées, tout ce dont elle parle est le mur d'Hadrien où elle aimerait retourner.

Jeanne et quelquefois Pierre lui font faire dans les parages des promenades en voiture, l'après-midi, et chaque fois elle en revient enchantée, mais c'est toujours d'avoir *découvert* des sites, des villages ou des monuments où, en fait, elle est déjà allée dix fois. Quand je l'ai amenée ici de Royat, le mois dernier, elle m'a dit, comme toujours depuis plusieurs années, que c'était *la première fois* qu'elle suivait la route que nous avons prise et que pourtant nous avions empruntée à de nombreuses reprises dans les années récentes.

J'ai toujours entendu dire qu'en vieillissant ce qu'on oubliait le plus vite était les événements, les noms, les sites, les personnes les plus proches dans le temps, et cela se vérifiait jusqu'à présent avec ma mère ; mais l'épisode *Brève Rencontre* est troublant, car il semblerait signifier que maintenant c'est le passé lointain qui commence à s'effacer. Le film date de 1945 et j'en avais toujours entendu parler par elle comme d'un film favori. Qu'il ait paru en elle n'évoquer presque rien n'est pas bon signe.

Qu'évoquait-il jadis d'ailleurs ? Pourquoi était-il à ce point aimé ? C'est l'histoire d'une femme assez heureusement et platement mariée qui se prend d'un amour fou et partagé pour un inconnu rencontré plusieurs jeudis de suite dans une gare, au fond grisâtre de la province anglaise. Y avait-il identification à l'héroïne ? J'avoue m'être demandé s'il n'y avait pas là quelque piste, à propos du mystère de ma naissance (quoique l'héroïne du film et son bien-aimé ne "consomment" pas leur amour, à cause d'une interruption accidentelle – le retour inopiné d'un ami qui avait prêté un appartement – au moment précis où ils allaient le faire).

Samedi 13 janvier, dix heures moins le quart. Quand j'ai déjeuné, au début du mois de décembre dernier, avec Guy Claverie, le grand responsable de l'installation d'œuvres d'art dans le métro toulousain, il m'a dit, sans que je lui aie rien demandé, que ce qui restait m'être dû pour le livre *Commande publique* pourrait m'être payé « de façon à vous

mettre à l'aise pour vos cadeaux de Noël ». J'ai été très heureusement surpris par cette annonce, car je ne m'attendais pas du tout à toucher quoi que ce soit avant la remise du texte définitif qui doit survenir à la fin du mois de février. Mais je ne me suis pas fait prier pour assimiler cette excellente nouvelle, que j'ai interprétée comme l'annonce d'un virement qui serait opéré sur mon compte avant la fin de l'année : de sorte que j'ai fait toute sorte de dépenses avec ma carte bleue, en particulier sur Internet, et dans Agen juste avant Noël. Je n'ai appris qu'ensuite que le virement n'interviendrait qu'« au début de janvier », ce qui ne m'arrangeait pas du tout, parce que j'avais compté sur lui, après la phrase de Guy Claverie, pour me rendre facile le délicat franchissement de la fin du mois et de l'année bancaires. Au lieu de quoi je me retrouve avec trois mille cinq cents euros de découvert, de sorte que je guette chaque jour, puisque aux dernières nouvelles il était question du « début de janvier », l'arrivée de la somme convenue. Mais hier, e-mail de Guy Claverie m'apprenant, comme si c'était une excellente nouvelle, que le mécanisme de règlement est en marche et que l'argent devrait arriver sur mon compte « sous quinzaine ». « Sous quinzaine » c'est le 27 janvier, et encore y a-t-il souvent des cafouillages : voilà donc à présent que je m'angoisse à la pensée qu'il se pourrait que rien ne me parvienne avant la fin de ce mois-ci, et cette fois-ci ce serait un désastre majeur, car j'ai fait d'énormes achats de livres – sans compter que je ne puis rester longtemps avec le découvert actuel, et d'autant moins qu'il risque fort de s'aggraver horriblement d'ici le 27, ou le 31.

Autre déception, hier : j'ai appris que *Le Communisme du XXIe siècle*, qui devait paraître en Suisse le 9 janvier, être aussitôt disponible sur Amazon.com, et disponible pour moi et pour l'éditeur sous forme d'exemplaires que je pourrais envoyer ou faire envoyer à des personnes judicieusement choisies, ne serait en fait imprimé et relié qu'à la fin du mois, là aussi. Encore n'ai-je su cela qu'en téléphonant pour m'informer, parce que je m'étonnais de ne voir rien venir. À l'automne je me suis arrêté dans ma quête d'un éditeur, pour ces textes, parce que Xenia m'annonçait une impression très rapide, et des exemplaires pour les services de presse dès la fin de novembre. Mais rien ne s'est passé comme il était convenu, et c'est toujours et seulement quand je

manifestais ma surprise qu'on m'informait que les plans avaient été changés.

Le *Journal de* Travers devait être publié en février, on me parle à présent du 1er mars, chez Fayard. Encore me prévient-on que ce délai sera très difficile à tenir, en particulier à cause de l'index, toujours très laborieux à mettre au point. Cependant, il m'avait été demandé de remettre mon texte à la mi-octobre, et je l'ai fait, parce que ainsi on pourrait travailler tranquillement, à tête reposée, et l'on échapperait à la précipitation habituelle. Hélas, on n'y échappe pas du tout.

Chez P.O.L, on avait réclamé de moi, pour *Travers III*, une remise de texte le 1er décembre dernier, pour une publication en avril. J'ai été exact au rendez-vous, au jour près. Mais je ne pense pas que quoi que ce soit puisse être fait pour ce texte, en vue de sa mise en page, sans ma participation ; et, depuis un mois et demi, elle n'a été en rien sollicitée. Je suppose donc que personne ne travaille sur lui ; et donc que, eût-il été remis à la fin de décembre plutôt qu'à la fin de novembre, cela n'y eût rien changé du tout.

J'ai souvent l'impression d'être à peu près le seul à prendre ces rendez-vous et engagements au sérieux. Chez les autres, même s'ils ont revêtu une forme assez solennelle, ils n'ont de valeur qu'indicative, semble-t-il. Une clause de réserve implicite, et qui joue presque chaque fois, précise : *sauf bien sûr s'il y a le moindre obstacle.* Et bien sûr il y a *toujours* des obstacles, grands ou moindres. J'en rencontre un bon nombre moi-même, et ne tiens pas toujours exactement mes engagements, moi non plus. Mais s'il arrive que j'en sois empêché j'ai très mauvaise conscience, je présente toute sorte d'excuses, et d'ailleurs je suis sincèrement, profondément désolé, car le respect de la parole donnée est une des qualités que j'aimerais le plus avoir, et je crois l'avoir en effet, pas complètement bien sûr, mais presque. J'estime d'autre part qu'elle est une des plus essentielles à l'harmonie des rapports sociaux, à la civilisation, à la vie économique, à la bonne marche et à la prospérité des États. Mais mon insistance sur ce point ne me vaut que de me faire traiter de *psychorigide*.

Le comble du comble de l'indifférence à sa propre parole, c'est bien entendu celle que témoigne l'entreprise qui m'assurait en septembre

dernier qu'à la Toussaint on disposerait ici de merveilleuses *pompes à chaleur*, lesquelles nous permettraient d'inimaginables économies de gaz et nous prodigueraient un confort sans précédent. Nous sommes à la mi-janvier et non seulement les *pompes à chaleur* ne marchent pas, non seulement celles qui sont ici ne peuvent pas marcher et sont totalement inadéquates pour le bâtiment, mais l'homme qui me les a fait livrer, et qui s'est fait frauduleusement payer pour elles, a disparu dans la nature. J'ai reçu cette après-midi un coup de téléphone du spécialiste, M. Saidj, que cet homme avait lui-même convoqué pour qu'il établisse un tableau objectif de la situation, et qui a fait sur moi, lui, la meilleure impression, et pas seulement parce qu'il est tombé sous la fascination de l'art de Marcheschi et m'a montré sur le Net de splendides paysages de Kabylie, sa terre d'origine. Le jour où il est venu ici il a travaillé jusqu'à une heure du matin pour *faire son rapport*, comme il dit ; mais, depuis lors, il n'arrive pas à joindre M. Dosse. Il lui laisse des messages sur son répondeur, mais M. Dosse ne le rappelle jamais. M. Saidj commence à estimer que cette affaire devient très suspecte. Je lui dis qu'il y a bien longtemps qu'elle l'est pour moi, d'autant qu'on m'a appris qu'il se créait toute sorte de sociétés qui disparaissaient dans la nature sitôt que l'heure des comptes avait sonné pour elles, après leurs méfaits. M. Saidj confirme ce point, dit que ces entreprises artificielles et fantomatiques sont légion, que c'est un grand malheur, qu'il est de plus en plus difficile de travailler dans ces conditions et que la France va bien mal :

« Et pendant ce temps-là, ceux qui veulent vraiment faire correctement leur boulot, si par malchance pour eux ils s'appellent Mourad ou Khader, c'est d'eux que tout le monde se méfie… »

Dimanche 14 janvier, dix heures du soir. Une grande satisfaction décidément, et dont je dois d'ailleurs me méfier parce qu'elle est terriblement chronophage, c'est l'installation en ligne, grâce à la Société des lecteurs et au webmestre de son site, Franck Chabot, de plusieurs volumes des *Églogues*, *Travers*, *Été*, et maintenant *Passage* que je dois copier phrase par phrase dans l'espace ouvert à cette intention, personne n'ayant été volontaire pour *scannériser* le texte imprimé. Copier ne

m'ennuie pas : le procédé est certes archaïque et lent, mais je profite de lui pour revoir entièrement le texte, le corriger et le modifier par endroits. Je travaille également sur *Été*, deux ou trois fois dix minutes par jour. Grâce à Franck ont été installés aujourd'hui une dizaine de liens nouveaux vers des images, tableaux ou photogrammes de films. Je pourrais me livrer pendant des heures à ce bricolage sans terme concevable, qui est pour moi une activité délicieuse. Je ne renie pas un mot, bien au contraire, de ce que j'ai pu écrire depuis dix ans sur *la forme heureuse.*

***

Tous les exégètes d'Eliot insistent à propos de l'influence sur lui de Laforgue, mais je ne sache pas qu'il ait beaucoup été question de Larbaud, ou peut-être plus exactement de Barnabooth, dont la lecture devait être assez répandue parmi la jeunesse littéraire en 1910-1911, durant le séjour d'Eliot à Paris. Lorsqu'on lit dès la première page de *The Waste Land* :

Summer surprised us, coming over the Starnbergersee
With a shower of rain

comment ne pas songer à :

Ah ! donnez-moi le vent du soir sur les prairies,
Et l'odeur du foin frais coupé, comme en Bavière
Un soir, après la pluie, sur le lac de Starnberg… ?
And when we were children, staying at the arch-duke's,
My cousin's…

me fait penser à :

Tu dors dans le caveau de ta famille, à Syra,
En robe de bal et souliers de satin blanc à boucles d'or,
Avec l'anneau des Ducs de Waydberg au doigt,

Avec tes bracelets énormes à tes bras fermes…

Ces derniers vers, retirés de l'édition de 1913, figuraient dans celle de 1908, qu'a pu connaître Eliot si mon hypothèse est exacte.

Quant à :

…; We stopped in the colonnade
And went on in sunlight, into the Hofgarten,
And drank coffee, and talked for an hour.
Bin gar keine Russin, stamm' aus Litauen, echt deutsch.

je crois y entendre une espèce d'écho du début du Journal :

« Traversé, en Harmonika-Zug, une Allemagne qui hésitait encore beaucoup entre l'hiver et le printemps, – le petit museau froid sous la voilette. Je me suis penché sur elle tendrement : au revoir, ma Germanie aimée… Quand je reviendrai, les marronniers des restaurations verseront sur les tables une ombre vigoureuse. Mais c'est l'automne que je préfère dans les guinguettes de banlieue. On y est presque seul, parmi les larges feuilles tombées, et devant vous est un grand pot de bière blanche, très amère. Vers quatre heures du soir on s'en va doucement. Au-dessus de la sortie, il y a un transparent de toile sur lequel on peut lire : "Auf Wiedersehen !" »

Mais peut-être forcé-je un peu ce qui pourrait n'être qu'une vague coïncidence. Pourtant il me semble bien entendre d'assez nombreuses notes communes, l'humour, le cynisme, entre Eliot et Barnabooth. Il est courant parmi les Anglo-Saxons de dire et de répéter que *The Waste Land* est le plus grand poème de langue anglaise au XXe siècle, mais, en ce statut presque officiel, *La Terre Gaste* étonne par sa fréquente légèreté de ton, son ironie, qui certes n'exclut en aucune façon le lyrisme, non plus qu'entre les *Borborygmes*.

Eliot a traduit Saint-John Perse, grand ami de Larbaud, et échangé avec lui, tout au long de leur vie, une abondante correspondance. Cependant *The Waste Land*, malgré la gravité profonde de ses thèmes, est bien éloigné, formellement, de ce qu'aurait de massif le sérieux d'*Anabase* s'il ne passait tant d'air entre ces versets somptueux, sans

doute, mais austères. Je ne serais pas étonné que l'humour d'Eliot doive quelque chose à Larbaud.

Lundi 15 janvier, neuf heures et demie du soir. James Miller, dans son essai biographique sur l'Eliot *américain*, cite une lettre de Jean Verdenal, ce garçon de Pau qu'Eliot rencontre à Paris en 1910 et qui est le dédicataire de la *Chanson d'amour de J. Alfred Prufrock (… comprender dell'amor ch'a te mi scalda…).* Verdenal décrit une promenade qu'il accomplit en bateau de Paris à Saint-Cloud en avril 1912, promenade qui lui fait tout particulièrement penser à Eliot parce que les deux amis ont effectué la même un an plus tôt. Verdenal évoque « l'explosion du printemps ». Miller suggère fortement qu'on tient là la principale source de l'illustrissime ouverture de *The Waste Land* :

April is the cruellest month, breeding
Lilacs out of the dead land, mixing
Memory and desire, stirring
Dull roots with spring rain.

Je crains que le professeur Miller (qui a aujourd'hui quatre-vingt-six ans) ne soit un peu annexionniste et il est certain qu'il se donne un mal un peu trop visible – il n'est pas le premier – pour attirer Eliot du côté de l'amour achrien. Il faut néanmoins reconnaître qu'il se montre, en l'occurrence, assez convaincant. Tous les commentateurs d'Eliot ont d'ailleurs toujours insisté sur l'importance de Verdenal dans la vie, dans l'œuvre et dans la pensée du poète. Ardemment maurrassien comme toute sa famille, apparemment, c'est lui qui aurait fait connaître à Eliot l'œuvre de Maurras. Eliot, en 1929, dédie à Maurras son recueil d'essais sur Dante (la dédicace disparaîtra plus tard des *Selected Essays*).

Lorsque, en juin 1969, W., que j'avais rencontré quelques mois plus tôt, m'a quitté pour rentrer aux États-Unis (où je ne devais pas tarder à le rejoindre), il m'a offert un livre qui portait cette paraphrase d'Eliot :

June *is the cruellest month…*

De façon mal philologique il me semble voir là, quarante ans plus tard, une espèce de confirmation de l'intuition de Miller.

Mardi 16 janvier, dix heures du soir. Le frère de Jean Verdenal, *Pierre*, fut maire de Pau pendant l'Occupation – ce qu'apprenant on se dit que c'est assez bien en accord avec le présumé maurrassisme de la famille ; mais une enquête un peu plus approfondie, sur le Net, montre que Pierre Verdenal, semble-t-il, avait accédé à la mairie en 1937 : si c'est bien le cas, il n'avait pas été nommé par Vichy. D'autre part, dans un article concernant une Américaine qui a reçu la dignité de Juste parmi les Nations parce qu'elle a sauvé une cinquantaine d'enfants, juifs, je présume, réfugiés à Pau en 1940, je lis qu'elle a bénéficié dans cette entreprise de l'enthousiaste soutien du maire de Pau de l'époque, le docteur Pierre Verdenal. Et d'autre part encore, mais sans doute pas *enfin*, la famille Verdenal semble jouer même aujourd'hui un rôle important parmi les Amis du vieux Pau ou ceux du château.

J'éprouve pour la Toile une fascination croissante. Elle est dans cette bibliothèque une autre bibliothèque qui vient doubler la première et souvent l'approfondir, la compléter. Je suis particulièrement attiré par la recherche d'images, ces jours derniers. C'est assez étroitement lié à l'installation de *Travers*, d'*Été* et maintenant, par mes soins, de *Passage*, sur le "Wiki" (ce nom est agaçant, il faut le reconnaître) du site de la Société des lecteurs. Comme il n'y a pratiquement pas de limite aux "enrichissements" qu'il est possible d'apporter à ces textes, je cherche des photographies, des pictogrammes ou des reproductions qui leur soient liés. Mes quêtes sont aussi diverses que possible : images de *Prima della Rivoluzione* ou de *Ludwig* (mais je n'ai pas trouvé la scène où Marc Porel allume le feu…), portraits de Wittgenstein, d'Otton de Bavière roi de Bavière ou d'Otton de Bavière roi de Grèce, "canard-lapin" des *Investigations philosophiques*, vues de Cassiopée avec son W ou affiches de *M le Maudit* avec le fameux M dans la paume d'une main (… *bénie qui signifie les Mères,* à en croire les *Sonnets à Orphée*). C'est sans fin – d'autant qu'il n'est pas sans exemple que je me laisse distraire par des investigations plus futiles, comme celle qui m'a mené, selon un itinéraire

compliqué que j'oublie, à une photographie du rugbyman Christophe Dominici nu ; mais, ainsi que le disait je ne sais plus qui, le difficile, ces temps-ci, c'est de trouver une photographie de rugbyman *habillé.*

Stéphane Baumont est passé cette après-midi et nous avons marché ensemble puis pris du thé en parlant de nos affaires ou plutôt des miennes, celles qu'il mène en mon nom, la saga des "convertisseurs". La question que je me pose est celle de savoir quel est le degré de nocence et de complicité du patron de l'entreprise de Pont-du-Casse qui chapeaute les travaux qui devaient avoir lieu ici cet automne, à savoir le changement des fenêtres du second étage, qui a été presque entièrement effectué ; l'installation et la mise en marche des *pompes à chaleur*, qui semblent tout à fait abandonnées ; et la construction de galeries de bois sur la façade orientale, qui n'a reçu aucun commencement d'exécution. L'établissement de Pont-du-Casse est une société de menuiserie, essentiellement, et elle s'est acquittée de manière relativement satisfaisante de ce qui concernait le fenestrage. Son patron faisait sur moi beaucoup moins mauvaise impression que les deux démarcheurs ou "directeurs commerciaux" qui m'ont entraîné dans les affaires de géothermie auxquelles lui disait ne rien connaître, ce qui est certainement vrai. A-t-il voulu élargir exagérément ses entreprises et a-t-il cédé comme moi aux chansons de sirènes des deux autres, qui l'ont entraîné à son corps défendant dans des domaines pour lui inédits ? Est-il leur victime comme moi ? C'est tout de même avec lui que tous les contrats ont été signés : il est donc officiellement responsable. D'autre part, s'il a moins que les deux autres l'air d'un escroc, il est de toute façon coupablement léger. Il m'a assuré dix fois que ceci ou cela serait fait à telle ou telle date, et ce ne le fut presque jamais. Le 21 décembre, il se disait désolé que les *vrais* spécialistes convoqués par lui ne puissent intervenir que le 4 janvier, et il me promettait d'assister à la consultation qu'ils allaient donner. Le 4 janvier il n'était pas là. Il est impossible à joindre et ne prend pas l'initiative de me tenir au courant de ce que je puis attendre ou espérer. Il ne répond même pas aux lettres recommandées qu'il a bien fallu lui envoyer. Je ne suis pas encore absolument sûr qu'il soit à proprement parler malhonnête, mais nous sommes bien obligés maintenant, Baumont et moi, d'agir à son égard comme s'il l'était.

Mercredi 17 janvier, dix heures du soir. C'est impossible à nier, je suis de très mauvaise humeur. Je suis aussi horriblement nerveux, et prêt à piquer une crise au moindre prétexte (lesquels ne manquent pas). Pierre dit qu'il va organiser pour moi une cure thermale à Ussat-les-Bains, sinistre station de l'Ariège recommandée pour les mélancoliques et les malades des nerfs. Cependant je ne suis pas mélancolique. Et jusqu'à présent, Dieu merci, ma mauvaise humeur ne tombe pas directement sur lui, Pierre, ce qui serait le comble du comble parce qu'il est d'une patience d'ange, comme toujours, mais aussi d'une extraordinaire gentillesse avec ma mère, qu'il promène chaque fois qu'il le peut, soulageant d'autant la pauvre Jeanne, mise à contribution les autres jours.

Cette après-midi Pierre a emmené ma mère chez des gens du village. Il y avait eu toute sorte de malentendus préalables, créés et aggravés par la surdité, sur le rendez-vous pris ou pas pris. Ma mère était convaincue qu'elle *devait* aller là-bas à telle heure, que c'était absolument son devoir, qu'il serait très mal élevé et surtout pas gentil du tout de ne pas le faire, alors qu'en fait on ne l'attendait nullement et qu'on parut même un peu surpris de la voir arriver. Ces visites sont d'ailleurs un des motifs de ma mauvaise humeur car je ne tiens pas plus que cela, et même *moins*, à toute cette intimité avec le village, qu'elles impliquent ou qu'elles provoquent. Je ne suis pas sûr du tout que tous les voisins soient forcément enchantés de recevoir des visites d'une femme de quatre-vingt-quinze ans avec laquelle il est désormais impossible d'avoir une conversation et qui comprend de travers tout le peu qu'elle entend de ce qu'on lui dit. Comme on entre dans le deuxième cycle de ces visites, tout le monde ayant été vu une première fois au moment de l'arrivée de ma mère pour son actuel séjour, en décembre, je me suis permis de me demander tout haut, et même très fort, si, précisément, il y avait certitude que ces incursions d'après-midi fassent toujours bien plaisir. Ainsi qu'il était à prévoir, la question a été très mal prise. Je me suis entendu adresser un éloge de la *communication.* Il n'a fait qu'achever de me convaincre que la *communication* était l'antithèse de la connaissance. Comme ma mère, faute de bonnes lunettes et de curiosité exercée,

travaillée, ne lit rien, ne fait rien, ne s'intéresse sérieusement à rien et donc passe ses journées à attendre qu'on la promène et la distraie, elle baptise *communication* le temps qu'elle grappille auprès des uns et des autres.

Cela dit l'objet principal de ma mauvaise humeur n'est pas ma mère mais E.D.F., aujourd'hui. Au début du mois de décembre, rendez-vous nous a été donné pour le 21 en vue d'une visite d'inspection, d'étude et de devis préparatoire au passage au *triphasé*, dont tous les experts disent que c'est une opération indispensable pour le fonctionnement de pompes à chaleur adéquates. Le 21 décembre personne n'est venu. Mais le 22 coup de téléphone, avec excuses :

« Nous sommes désolés de n'avoir pas pu téléphoner hier…

– Mais il ne s'agissait pas de téléphoner, mais de passer…

– Ah, non, non, de *téléphoner*, ce que je fais maintenant, pour savoir de quoi il s'agit… »

Je suis sûr qu'il avait bel et bien été question d'une visite. Et d'ailleurs, si ce n'était pas le cas, ne serait-il pas invraisemblable et scandaleux qu'il faille prendre un rendez-vous quinze jours ou trois semaines à l'avance pour un simple coup de téléphone où l'on a l'occasion d'expliquer ce qu'on envisage de faire, information qui devrait pouvoir se prodiguer en trois minutes au premier appel ?

Tout ce que j'ai obtenu le 22 décembre, au téléphone, c'est un rendez-vous pour une visite le 16 janvier – c'est-à-dire hier. Et lorsque hier après-midi je me préparais à sortir avec Stéphane Baumont pour aller marcher et parler de notre affaire, j'ai trouvé près de la porte un petit papier chiffonné me faisant savoir que l'homme d'E.D.F. était passé le matin, et que d'ailleurs son déplacement me serait facturé, puisque j'étais absent pour ce rendez-vous pris.

Bien entendu je n'étais pas du tout absent. Apparemment cet homme n'a même pas fait sonner la cloche. Si moi je ne l'avais pas entendu, ce qui peut arriver, Céline, qui était alors au premier étage, n'aurait pas pu ne pas l'entendre. C'est incompréhensible, et suspect. Peut-être cet homme n'a-t-il fait que frapper à la porte, en bas, ce qui est en effet inaudible.

Le formulaire de passage qu'il a laissé dit que si l'on est mécontent de quelque chose ou si l'on a des objections à faire à une facture (et, en effet, je trouve plutôt mauvais d'avoir à payer la visite d'un type qui n'a pas sonné – et puis tout le monde a des portables, de nos jours : s'il n'arrivait pas à se faire entendre, il n'avait qu'à téléphoner…), on peut s'adresser à un directeur des "relations clientèle", à tel numéro. Le numéro n'est pas le bon, pour commencer ; mais, l'ayant fait, je m'en entends donner un autre. Et cet autre débouche sur une heure de ce supplice du téléphone qui est une des calamités de la vie contemporaine : on est renvoyé de disque en disque, de musiquette en musiquette, de sonnerie d'attente en sonnerie d'attente. Il se trouve qu'en plus j'ai un appareil qui est incapable de faire enregistrer ses *dièses* et ses *étoiles*. Mais pour une fois le cas est prévu, je peux aussi répondre vocalement aux questions d'une machine. Hélas, elle doit avoir l'oreille dure, elle aussi, ou bien elle désapprouve mon élocution, car elle me fait tout répéter au moins trois fois et elle se plaint continuellement de ne pas me comprendre. On se dirait tout à fait dans une scène sadomasochiste. Et d'ailleurs c'en est une :

« Je n'ai pas compris votre réponse. Veuillez la renouveler en parlant distinctement. Désirez-vous régler vos factures par téléphone ("Non !"), modifier votre abonnement ("NON !"), signaler une panne de courant ("NOOOOOOON !!!!") ? Je n'ai pas compris votre réponse. Veuillez la renouveler en parlant distinctement. Désirez-vous régler vos factures ? »

Après une heure de vain combat, épuisé, hors de moi, j'ai pu atteindre enfin un être humain, mais lui-même passablement machinisé : une femme qui m'a assuré que si je voulais présenter une observation quelconque je devais écrire, à une adresse dans la région parisienne. Mais n'y avait-il pas une agence commerciale que je puisse joindre dans le Gers ?

« Ça je ne sais pas, monsieur. Muret, c'est dans votre département ? Saint-Gaudens ? *Héraklès* ? »

Je ne comprenais pas ce qu'Héraklès venait faire là-dedans, mais Pierre m'a expliqué ensuite que c'était un "pôle technologique" de Toulouse… Stéphane Baumont prétend que toutes ces standardistes sont en Corée du Nord ! Je les imagine plutôt en Tunisie ou au Maroc. Celle-

ci m'a donné un autre rendez-vous pour le 15 février. Mais rien ne garantit que si un technicien vient à cette date lointaine il daignera faire sonner la cloche.

Jeudi 18 janvier, dix heures du soir. Il m'est arrivé un nouveau paquet d'épreuves, allant de la page 600 à la page 830 du *Journal de* Travers. Quand je serai venu à bout de ces feuillets-là, j'aurai à peine dépassé la moitié du *premier* volume de l'ensemble. Il faudra au moins reconnaître à cette entreprise le mérite de la folie.

En l'affaire dite "des pompes à chaleur", Stéphane Baumont montre plus de longanimité avec nos adversaires que je n'en aurais témoigné moi-même. Il est arrivé à parler à Ladoumengue et lui a donné jusqu'à la fin du mois avant que nous ne portions l'affaire en justice. Mais comme c'est là la troisième ou la quatrième fois que nous soumettons ces messieurs à pareil ultimatum, je crains que notre pouvoir de les effrayer ne s'émousse un peu. Ils devaient m'envoyer un chèque du montant des prélèvements effectués à tort, ils ne l'ont jamais fait. J'ai moi-même essayé de parler à Ladoumengue, je suis tombé comme d'habitude sur sa secrétaire qui m'a dit qu'il me rappellerait, il ne l'a pas fait. D'ailleurs les pompes à chaleur ne sont pas seules en cause. Il y a aussi l'affaire des galeries de la façade est, qui devaient être installées dans la première moitié de novembre, puis dans la première moitié de décembre, et pour lesquelles aucun travail n'a été effectué, pas le moindre. Je pourrais comprendre des difficultés, des problèmes, des délais. Mais il faudrait qu'au moins quelqu'un ait l'air de s'en soucier un peu. C'est avec ce Ladoumengue que j'ai signé les contrats relatifs aux galeries, aux fenêtres, aux convertisseurs. Rien ne se passe comme il était prévu, jamais il ne téléphone de son propre chef pour fournir au moins des excuses ou des explications, il est injoignable et ne rappelle pas quand on l'appelle. Il me semble qu'il s'est montré bien assez irresponsable, voire malhonnête, pour que nous n'hésitions pas plus longtemps à considérer les tribunaux comme le seul recours.

***

J'ai dû prier ma mère de se livrer à ce qu'elle a de vie sociale dans la moitié *nord* de la maison, c'est-à-dire essentiellement dans la salle des Pierres, au premier, parce que j'entends tout quand elle parle à Jeanne, à Céline ou à Pierre dans sa chambre ou dans la cuisine, du côté *sud*, sous cette bibliothèque, et je ne peux pas travailler.

« Les pièces sont très mal insonorisées », ai-je dû rappeler en guise d'explication.

Elle en est volontiers convenue :

« Oui, en effet, j'entends votre fauteuil chaque fois que vous bougez… »

C'est un peu étonnant, car elle n'entend pas grand-chose, la malheureuse. Mais il est vrai que mon bureau, *le meuble*, est exactement au-dessus de sa chambre et que les pieds de bois de mon fauteuil font du bruit sur le carrelage chaque fois que je dois me lever pour attraper un livre ou déplacer mon assise afin de travailler aux épreuves plutôt qu'à cet ordinateur, par exemple. Du coup, puisque je demande du silence, j'ai peur d'imposer du bruit. Et me voilà paralysé par ma mère, littéralement. Je n'ose plus bouger de mon poste de travail, ni même, à mon poste de travail, bouger. Plutôt que de déplacer le fauteuil de trente centimètres afin de me mettre en face de ceci ou de cela, je préfère me pencher sur le côté pour chercher sur cet écran quelque chose grâce à Google lorsque je suis en pleines épreuves. Cette gymnastique pour ne pas déplacer mon siège et mon séant me donne mal au dos.

***

Évidemment, plutôt que de me plaindre sans cesse, non sans quelques motifs, je pourrais faire la liste de ce qui va bien, et même miraculeusement bien. Le plus miraculeux est Pierre, comme d'habitude ; et Jeanne ne l'est pas beaucoup moins. Tous deux sont d'un prodigieux secours pour tâcher de distraire ma mère. C'est eux qui la promènent l'après-midi, en voiture, puisqu'elle ne peut plus se joindre à la

promenade des chiens, qui est ma seule sortie quotidienne. Ils sont aussi de constante assistance pour les questions bureaucratiques et techniques. Pierre va porter les épreuves à la poste par paquets de deux cents pages. Jeanne a même affronté, sans grand succès, ce matin, le bureau d'E.D.F. à Fleurance – ah si, on lui a tout de même dit que le passage du technicien, avant-hier, ne me serait finalement pas facturé.

Une grande satisfaction, je l'ai déjà noté, est le Wiki de la Société des lecteurs, avec le bricolage constant qu'il autorise sous le capot des *Églogues*. Je pourrais passer mes journées entières dans cet atelier de mécanique, si je n'y prenais garde. Je me contente de copier tous les jours quelques lignes de *Passage*, et de faire des retouches à *Été*. J'arrive à présent, grâce aux leçons de Franck Chabot, à créer des liens vers des images. Mes liens sont encore un peu rugueux, pas très élégants. Mais j'ai bon espoir d'améliorer rapidement ma technique. Et l'iconographie, c'est un domaine délicieux.

Vendredi 19 janvier, dix heures du soir. Ma mère a un très mauvais effet sur mes nerfs, c'est certain. Néanmoins je suis plus heureux de l'avoir ici, dans la maison, qu'à me faire un souci d'encre à la savoir seule à Royat, dans son taudis. Ici elle a du moins trois vrais repas par jour, elle pourrait appeler au moindre problème, il y a tous les après-midi quelqu'un pour lui faire faire un tour.

Je parle peut-être abusivement de mes nerfs fragiles, ou malades. Jeanne dit plus simplement que je suis "enfant gâté". Elle a surpris un rugissement de fureur de ma part, l'autre jour, comme ma mère reprenait pour la troisième fois une grande conversation, dans sa chambre, juste sous mon bureau, alors que j'essayais désespérément de corriger mes épreuves.

Je ferais bien de retourner à cette tâche, d'ailleurs, si je veux réexpédier demain le paquet reçu mercredi. Si retard il y a, que du moins il ne soit pas de mon fait.

Lundi 22 janvier, dix heures du soir. Samedi soir, invités par Jeanne Lloan à l'occasion de l'anniversaire de Pierre, nous avons dîné à quatre à l'auberge de Gramont, Pierre, ma mère, Jeanne et moi. Seule petite doléance, le foie gras est très bon mais il est servi avec un pain impossible à manger et qui gâche le plaisir ; tranches de pain de mie grillées longtemps plus tôt, dures comme du bois et tout à fait sans saveur. Il est vrai qu'il y avait un monde fou, quoique nous fussions dans un coin tranquille : la cuisine était peut-être dépassée par la demande. J'ai toujours pensé, et souvent écrit, sans nul doute (j'ai certainement écrit tout ce que j'ai jamais pensé, depuis le temps, et même un peu davantage), que la cuisine, comme le sexe, était avant tout un art du *timing*. Et Pierre considère comme une de mes phrases fétiches et rabâchées, qu'il cite en se moquant gentiment :

« Le toast a une durée de vie de trois minutes et demie. »

Le pain grillé, de même, une de mes grandes passions, est immangeable quand il est froid.

***

Je viens d'être obligé de m'interrompre entre deux paragraphes (mais j'avais déjà posé l'astérisque ci-dessus) pour vomir. Depuis cette après-midi et la promenade que j'ai faite dans le bois avec les chiens, sous la pluie, je suis d'une part très fatigué et d'autre part nauséeux – rien à voir avec le dîner de samedi, certainement : les effets d'une intoxication alimentaire ne commencent pas à se manifester quarante heures après le repas, je présume.

J'espère que je n'ai pas attrapé la grippe ou quelque gastro-entérite, maladie très à la mode cette saison : ce serait particulièrement fâcheux, avec ma mère dans la maison. Elle n'a pas paru à la réunion rituelle autour du journal télévisé, tout à l'heure, à huit heures. Elle aurait pourtant été très intéressée : il s'agissait surtout de la mort de l'abbé Pierre, survenue ce matin au Val-de-Grâce, et d'une rétrospective de sa vie.

Je ne me suis pas inquiété de l'absence de ma mère à ce moment-là : j'ai pensé qu'elle se reposait et dormait un peu, après sa sortie avec Jeanne, sur les quatre heures. D'ailleurs je l'entends qui parle à Pierre (*not* l'abbé) : il lui explique que je ne viendrai pas dîner. En effet j'ai le cœur au bord des lèvres, bien que vomir m'ait un peu soulagé.

***

Hier soir nous avons vu, à l'heure où d'habitude je m'occupe de ce *journal*, un film de Michel Blanc, *Embrassez qui vous voudrez*, avec Jacques Dutronc, Charlotte Rampling, Carole Bouquet, Michel Blanc lui-même, le joli Gaspard Ulliel et beaucoup d'autres. C'est à propos d'un groupe d'amis qui passent une huitaine de jours au Touquet, ce qui provoque une formidable série de crises amoureuses et conjugales. Le style cinématographique ni l'élévation de pensée ne sont pas les qualités principales de l'œuvre, mais elle est tout de même assez intéressante, dans le genre déprimo-drolâtique. Presque tous les personnages sont remarquablement antipathiques et surtout socialement et culturellement accablants (*culturellement* est encore trop dire, d'ailleurs, car ce qu'on appelait jadis la *culture* n'a pas la moindre présence dans leur vie (ah si, tout de même, l'un d'entre eux, interprété par Denis Podalydès, fait une collection de compteurs à gaz…)). Ainsi c'est donc cela, la *bourgeoisie* française aujourd'hui (la classe qui descend ou prétend descendre (car tous les personnages n'en ont pas les moyens) à l'hôtel Westminster) ?

Le couple en prend un coup, surtout. Pierre et moi nous serrions l'un contre l'autre, terrorisés.

Alain Finkielkraut, cette après-midi, alors que je lui parlais incidemment des épreuves du *Journal de* Travers (huit cent cinquante pages corrigées ont été déjà renvoyées, un gros quart de l'ensemble), me demandait si j'avais la nostalgie de cette époque (1976-77) – pas le moins du monde, par exemple : nonobstant les problèmes de mère, de chaudière et de pompes à chaleur (et de virement qui n'arrive pas…), ma vie est mille fois plus douce et sereine aujourd'hui. Comme le dit Pierre, ce *Journal de* Travers devrait être subventionné par le Vatican : bien

involontairement, c'est un excellent plaidoyer contre l'homosexualité (ma vie présente, en revanche (pourvu que ça dure…), est un excellent plaidoyer en sa faveur).

J'avais téléphoné à Finkielkraut vendredi – et nous nous sommes aussi longuement parlé samedi – pour le supplier d'être candidat à la présidence de la République, pour l'École, bien sûr, et pour un Thermidor postantiraciste (lui se fait quotidiennement traîner dans la boue, et à l'occasion d'une conférence qu'il devait prononcer la semaine dernière à Bourg-la-Reine, son ancienne résidence, il a fallu quatre cars de CRS pour lui permettre d'entrer dans la salle et d'en sortir…).

Une telle candidature serait pour moi un formidable apaisement dans l'ordre politique, comme la présence de Pierre est un formidable apaisement dans l'ordre sentimental. Je pensais que Finkielkraut allait me rire au nez, et, de fait, lui se demandait sans doute quel était mon degré de sérieux dans cette affaire. À ma relative surprise, mais sans doute par pure gentillesse à mon égard, il a tout de même demandé quarante-huit heures de réflexion. Aujourd'hui, toutefois, comme je ne le prévoyais que trop, hélas, il a dit que non, que ce n'était pas possible. Le pauvre parti de l'In-nocence et moi-même sommes de nouveau tout à fait sans lumière dans la tempête : pour qui voter, mon Dieu, pour qui voter ? Et comment s'abstenir alors que le pays semble si près du gouffre définitif ?

J'ai bien vu que je ne tombais pas trop bien auprès de Finkielkraut, vendredi, et que mes chances de le convaincre étaient encore plus faibles que je ne l'imaginais, quand il a commencé, avant que j'aie pu dire un mot, à me faire un vibrant éloge du discours de Nicolas Sarkozy, dimanche dernier, lors de son investiture comme candidat par son parti. Et, en effet, c'est un beau discours, où abondent les thèmes finkielkrautiens, et même un peu *camusiens*, si j'ose dire, tels que l'*héritage.* Mais comment faire confiance à cet homme-là ? Comment croire en lui ? Comment le croire ? Je ne peux pas ne pas voir en lui, éternellement, "le second mari de Mme (Jacques) Martin". Il est comme un poisson dans l'eau non seulement dans le milieu médiatique, mais dans celui du *show-business*, et dans la frange ou plutôt dans la couche la moins savoureuse de celui-ci. Finkielkraut fait remarquer, en défense de son nouveau champion, que cette fois-ci, lors de la plus récente

intronisation sarkozyste, il n'y a pas eu les démonstrations de music-hall qui avaient fait tout l'éclat des précédentes. N'empêche, je n'oublie pas les vacances avec Christian Clavier. Peut-on croire sérieusement aux envolées lyriques sur la France et sur sa grandeur d'un homme qui *volontairement* passe ses vacances avec Christian Clavier ? L'idée que c'est la France de Christian Clavier qui va nous gouverner (elle nous régit déjà) me soulève le cœur.

Mercredi 24 janvier, dix heures du soir. Par chance j'ai la paresse assez laborieuse – c'est-à-dire que pour avoir une excuse à ne pas travailler, je travaille ; de sorte que je ne perds pas complètement mon temps, malgré tout.

Travailler *vraiment*, ce serait m'occuper de *Commande publique*, ces temps-ci. Voilà qui serait du *vrai* travail, du travail qui *ennuie*, ou au moins qui *coûte*, comme doit le faire le vrai travail. Au lieu de quoi je m'occupe interminablement des *Églogues* en ligne, de *Passage*, d'*Été*, que j'enjolive (trop, peut-être) de toutes les façons qui me passent par la tête. Ma grande folie du moment ce sont les images, les photographies, les images d'images. Je passe des heures sur la Toile, de coupables heures à chercher des reproductions, des portraits, des archives visuelles de représentations ou d'événements historiques.

J'ai beaucoup trop écrit que ce que j'aimais dans la peinture c'était la peinture, la matière, le grain, le *faire*, comme disaient les Goncourt. J'ai trop dit de tel ou tel peintre qu'il était *un artiste pour les gens qui n'aiment pas la peinture*, sous prétexte qu'il n'aurait produit que des *images* et pas vraiment des tableaux, avec de la vraie, bonne, épaisse et grasse peinture où l'on voit le mouvement qui l'a disposée. Il est vrai que les tableaux de Magritte me fascinent assez peu, sauf peut-être *L'Empire des lumières*, pour des raisons personnelles (souvenir de Landogne) ; et j'ai bien dû aimer *Souvenir de voyage*, pour lui avoir fait une telle place dans *Passage*, jusqu'au dos de la couverture. Mais si je n'ai pas une passion pour Magritte, c'est peut-être moins parce que je trouve qu'il peint mal, ou qu'il ne peint pas, qu'on ne voit pas sa *peinture* ou son

geste, que pour la raison que je n'aime pas ses images, qu'elles n'exercent que peu d'attraction sur moi. J'aime beaucoup celles de Hopper, en revanche, qui occupent fortement ma rêverie ces temps-ci. Or c'est le propre des images, des images dont on s'éprend, qu'elles nous arrêtent, qu'on voudrait entrer en elles, qu'on a l'impression de les avoir toujours habitées : ainsi cette chambre haute de l'Amérique profonde, cette chambre nue, exiguë sans doute, mais dotée d'une très grande fenêtre et dans laquelle une femme à peine vêtue, assise sur son lit, jambes repliées, les bras *dans l'amitié de ses genoux*, se donne tout entière à la grande lumière du matin, et au silence qu'on imagine qui règne sur la ville, déserte à cette heure, solitaire.

Mon goût des images est très américain, ces temps-ci. De Hopper il remonte jusqu'à Homer et se fixe un moment, mais plusieurs fois, *souvent*, sur un tableau que je crois n'avoir jamais vu, même en reproduction, avant de le découvrir sur la Toile, en un tirage excellent qui sans doute fait beaucoup pour lui : *In the Mountains.* On y aperçoit trois femmes élégamment vêtues, presque en crinoline encore, au beau milieu d'une escalade assez sérieuse, sur le fond d'un versant noir, mais sous un ciel bleu au nuage blanc. C'est une peinture splendide, et pas seulement par la séduction de la scène représentée ou du paysage. Il faudrait voir l'original, bien sûr, dont je ne sais pas quelle taille il a. De toutes les œuvres de Winslow Homer que je connais, je crois bien que c'est pour l'heure ma préférée. Je m'étonne qu'elle ne soit pas reproduite dans le gros volume que j'ai acheté au printemps dernier à Giverny. Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage général sur Homer, mais seulement du catalogue d'une exposition (présentée successivement à la National Gallery de Washington, au musée des Beaux-Arts de Boston et au Metropolitan Museum).

Jeudi 25 janvier, dix heures du soir. J'avais pour excuse à ma paresse que j'ai été un peu malade, ces trois derniers jours : gastro-entérite, je crois bien – vomissements, diarrhée, sérieuse fatigue. Je n'ai pas obtenu que Mme le docteur Capdecomme vienne me voir, évidemment ; mais par

téléphone elle m'a piloté dans les médicaments que j'avais à la maison. Ce soir la situation gastrique paraît stabilisée.

J'aurais tout de même pu travailler davantage, sans doute. Je me suis servi de cette grippe intestinale comme d'une espèce de prétexte à relâcher les lois que je m'impose. Il entre aussi, mais presque involontairement de ma part, un élément de *jeu*, dans les délais que j'apporte à me mettre enfin intensément au travail sur *Commande publique.* Il faut que ce livre soit rendu dans un mois. Il importe aussi qu'il ne soit pas trop mince. Il serait préférable qu'il ne fût pas trop insignifiant. Je suis loin d'en avoir fini avec les épreuves du *Journal de* Travers et celles de *L'Amour l'Automne* pourraient m'arriver n'importe quand. Et pourtant je lambine, je recopie *Passage* pour la Toile, je modifie *Été*, je cherche interminablement des photographies sur Google : ainsi, en voiture, parce que je n'aime pas m'arrêter pour prendre de l'essence, mais aussi pour défier le sort, pour prendre des risques comme un joueur que pourtant je suis si peu, je remets indéfiniment de remplir le réservoir, au risque toujours répété de tomber en panne.

***

L'arrivée de l'argent du métro est déjà annoncée sur mon compte bancaire, bien que la somme ne soit pas encore tout à fait enregistrée. Elle devrait l'être demain. C'est trois jours plus tôt que la date qui m'a été le plus récemment indiquée, le début de la semaine prochaine. Cette nouvelle m'a mis d'excellente humeur ce matin, mais ma satisfaction a été de courte durée car, téléphonant à Stéphane Baumont pour lui demander s'il voulait que je lui envoie les excellentes attestations qu'ont données les deux chauffagistes appelés en consultation par les entrepreneurs originaux (et accessoirement un chèque d'honoraires, tout de même), ou bien s'il comptait passer par ici (ce qui serait plus sûr et plus rapide, étant donné l'état de la poste), j'ai appris de lui qu'il avait reçu de la société de crédit, la Sofinco, par fax, copie du document qui a entraîné le paiement total, par cette société, des fameuses pompes à chaleur. Or ce document paraît parfaitement en règle, c'est un ordre de

paiement en bonne et due forme, signé par moi. Comme je n'ai rien signé de pareil, il s'agit d'un faux. Nous avons donc affaire à des escrocs patentés.

Ce que j'ai signé, le 26 octobre dernier, c'est une attestation d'arrivée des appareils. Sur la pièce qui m'a été présentée, tout était déjà coché, comme si j'attestais du même geste la livraison des machines, leur bon fonctionnement et l'achèvement des travaux. J'ai barré deux sur trois des lignes et des cases cochées et j'ai ajouté à la main que les machines livrées ne marchaient pas. Or aucune de mes corrections ne figure sur le document que la Sofinco a envoyé à Baumont : tout est coché et signé par moi. Je soupçonne un habile montage, une copie faite *avant* mes corrections, mais revêtue de ma signature au carbone. Comment savoir ? En tout cas c'est une fameuse complication nouvelle, car je me suis mis dans mon tort en ne demandant pas de double du formulaire que j'avais corrigé. Nous sommes dans toute cette affaire pour des mois et peut-être des années. Et son issue favorable n'est plus si assurée qu'il semblait. Il sera peut-être très difficile d'établir que la pièce qui me dépouille de trente mille euros (dix ans de crédit) est le résultat d'un traficotage.

Vendredi 26 janvier, dix heures moins le quart. Stéphane Baumont est venu cette après-midi, toujours à propos de l'affaire des *pompes à chaleur*. Je le presse d'agir, alors qu'il semble encore disposé à soumettre nos adversaires à un de ces ultimatums qui, à mon avis, perdent toute portée à force d'être indéfiniment réitérés. Nous avons téléphoné ensemble à la personne qui est censée s'occuper de moi à la société de crédit, celle qui nous a envoyé le document que j'estime forgé. Elle affecte maintenant d'être très importunée par nous, d'avoir autre chose à faire, de ne pouvoir pas consacrer plus de temps à cette affaire. C'est pourtant elle qui a pris la décision de payer l'entreprise pour des travaux qui n'étaient pas exécutés. Elle reconnaît avoir eu sous les yeux le document où j'avais barré des cases déjà cochées et ajouté à la main que les machines ne fonctionnaient pas ; mais elle dit qu'il est très difficile et surtout très long d'en obtenir copie, que les archives de la Sofinco sont dans la région parisienne (elle se trouve à Bordeaux), qu'il faut patienter.

En revanche, elle semble ne rencontrer aucune difficulté pour fournir les documents qui ne nuisent pas à la partie adverse, comme les bons de commande. Pourquoi les bons de commande sont-ils encore à Bordeaux, trois mois après avoir été signés, tandis que la pièce pour moi capitale, l'ordre de paiement en grande partie barré par moi, était déjà aux archives, à peine sec ? Tout cela est extrêmement suspect.

Tout est lent. Hélène Guillaume a paru contrariée, ce matin, que je m'étonne de ne pas recevoir la suite des épreuves du *Journal de* Travers (un paquet de deux cents pages est arrivé juste après notre conversation téléphonique). Elle dit qu'elle espère qu'on pourra tenir encore la date du 20 mars, pour la publication. Comme la dernière date qui m'avait été indiquée était le 1er mars, et que déjà il s'agissait d'un report, puisque le livre à l'origine devait être en librairie en février, j'ai été surpris, et l'ai laissé paraître. Mais mon livre n'est pas le seul dont on ait à s'occuper, on travaille beaucoup, il faut que je comprenne bien cela. Pourtant on m'avait dit que si je remettais mon manuscrit à telle date, que j'ai scrupuleusement respectée, on disposerait de tout le temps qu'il faudrait pour travailler sans précipitation, à l'aise. Maintenant il paraît que ne pourra être réalisé qu'un index très simplifié, sans définitions ni dates. Pour un index du même genre que d'habitude il faudrait plusieurs semaines supplémentaires, peut-être un ou deux mois. On ne fait pas ce qu'on veut. C'est bien vrai. J'ai l'impression que dans ces quartiers-là aussi je passe pour un enfant gâté.

Aucune nouvelle du *Communisme du XXIe siècle.* Même la nouvelle voiture se fait attendre : je devais l'avoir au début de janvier, puis à la fin, et nous y sommes – mais rien.

***

Dans *Painted Shadow*, le livre de Carole Seymour-Jones sur Vivienne Eliot, la femme d'Eliot, on voit une terrible photographie du couple en 1932, en compagnie de Virginia Woolf à Monk's House. Eliot et Woolf se tiennent l'un près de l'autre, souriants. Vivienne, « *a wraith-like figure in white* », dit très justement la légende, est un peu à l'écart, isolée,

terriblement raide, les mains dans le dos. Elle devait être très petite, car elle semble relever d'une autre échelle que ses compagnons si peu compagnons. On est en septembre. Quelques jours plus tard Eliot part pour les États-Unis afin d'y donner un semestre d'enseignement, et elle ne le reverra jamais (sauf une seule fois, lors d'une conférence, en 36). Sa décision à lui est déjà prise, certainement. Et bien qu'il ne lui en ait pas fait part, tout son être à elle sait ce qui se prépare. Elle est la statue même – la très frêle statue – de l'abandon. Rarement drame aura été aussi clairement lisible sur un instantané de jardin (lisible *rétrospectivement*, soit : car on n'aurait sans doute pas pu dire ce qui allait se passer au vu de cette seule image ; pourtant elle est épouvantablement parlante, *criante*).

Autre apport du même livre, on y apprend que quelques années plus tôt, les Eliot vivaient dans un petit appartement très modeste d'un quartier assez populaire, et qu'ils y avaient pour voisines deux sœurs très bruyantes, artistes de music-hall plus ou moins sans emploi, qui les empêchaient de travailler et de dormir en répétant leurs numéros. Eliot s'étant finalement plaint au propriétaire, il ne reçut de lui aucune commisération, mais une exhortation à tenir compte du « tempérament artistique, *que des gens comme vous et moi devons respecter* ».

Lundi 29 janvier, dix heures du soir. Il fait grand froid, à présent. Il est très difficile, de toute façon, d'obtenir dans ces pièces plus de dix-huit et quelquefois dix-neuf degrés ; mais ces jours-ci nous étions tombés à *seize*, et travailler dans ces conditions est presque impossible : on est constamment fatigué, transi, engourdi de corps et d'esprit. Il n'y a que chez ma mère qu'il fasse un peu plus chaud, grâce à une profusion de radiateurs électriques. Mais ici la salle est trop grande pour que les chauffages d'appoint ait le moindre effet.

Ce matin, un peu découragé, j'ai téléphoné à l'un des membres de l'équipe de Mauvezin, jadis appelée à la rescousse par les escrocs des pompes à chaleur. Il me semblait me souvenir que cet homme avait dit que par grand froid, les maudites pompes, agencées comme elles l'étaient – il y en a une qui est branchée –, pouvaient très bien non seulement

n'envoyer aucune chaleur, Dieu sait, mais même souffler de l'air froid. L'intuition était juste : sur les indications de l'homme de Mauvezin nous avons fermé un conduit et ce soir nous voilà revenus à dix-huit degrés, ce qui par comparaison est presque supportable.

***

Pas de *journal* hier, j'ai corrigé des épreuves – encore trois cents pages sont reparties ce matin, ce qui nous mène à onze cents, plus de la moitié du total de l'énorme *Journal de* Travers. Plus je me sens de toute part entouré de défaillances de la parole, plus je me braque sur la mienne. J'aurai tout de même bien du mal à mener à terme *Commande publique* pour la fin de février.

La situation se débloque un peu, tout de même : les premiers volumes du *Communisme du XXIe siècle* sont arrivés aux éditions Xenia, à Vevey. Je n'en ai pas encore vu, mais nous commençons à les envoyer en service de presse – strictement "professionnel" et "politique", cette fois, car je ne peux pas imposer à cette pauvre petite maison des envois aux amis.

La P.O.L aussi s'est manifestée. Thierry Fourreau m'a soumis deux projets de mise en page, pour *L'Amour l'Automne* : l'un avec ligne de blanc entre les paragraphes, l'autre sans. L'alternative était un peu hypocrite, cependant, parce que, m'étant prononcé sans hésitation pour les interlignes, je me suis vu préciser que ce parti n'était hélas pas envisageable, pour des raisons économiques, bien sûr. Ce que l'on me demandait, en fait, c'était seulement de consentir à l'autre. Est-ce ma faute si j'écris des livres trop gros ? (Au moins *Le Communisme*, lui, n'encourt pas ce reproche.)

Même Audi s'est réveillé : la nouvelle voiture est à Auch, elle me sera livrée mercredi.

Vendredi doivent venir ici un journaliste et un photographe de *Lire*, car ce magazine prépare un numéro spécial sur l'autobiographie et veut m'interviewer à l'occasion de la publication du *Journal de* Travers. Espérons que, ce coup-ci, ils ne m'appelleront pas *Renaud Matignon*, comme la dernière fois…

Mardi 30 janvier, dix heures du soir. Samedi soir nous avons regardé *Pride and Prejudice* – non pas le *film*, que nous avons vu l'année dernière à Fleurance, mais les deux premiers épisodes d'un long feuilleton de la télévision anglaise, antérieur de quelques années.

Chaque fois que je vois la campagne anglaise, ne serait-ce qu'à l'écran, et les maisons de la campagne anglaise, je crois retrouver non pas le pays natal, mais la patrie du désir. Curieusement, un autre soir récent, à la télévision toujours, lors d'un reportage sur la vente massive des châteaux français à des Anglais, à des Hollandais ou à des Allemands, on entendait un Anglais qui venait d'acquérir une très jolie maison en Dordogne et qui vantait l'*espace* français, la plus grande étendue de la France, la moindre densité de population, l'incomparable sentiment qu'on a d'*avoir de la place*. C'est certes un discours que je suis disposé et prédisposé à entendre ; mais il ne correspond pas à mon expérience, peut-être superficielle. La campagne me semble beaucoup plus *campagne* de l'autre côté de la Manche. C'est peut-être parce que la concentration urbaine est là-bas plus forte, parce que l'agriculture et surtout l'agriculture intensive tiennent moins de place dans l'espace rural, parce qu'au sein de l'agriculture l'élevage est, en proportion, plus largement pratiqué que chez nous : je ne sais. Dans le Sud de l'Angleterre, dans le Sud-Ouest, dans le Nord, ne parlons même pas de l'Écosse, il me semble qu'à la campagne on est beaucoup moins menacé par l'industrie, par l'industrialisation de l'agriculture, par le désespérant *mitage*, par la banlieue universelle, les lotissements, les hangars, les stabulations, le parpaing et la tôle ondulée. Cette sorte de perfection du paysage dont le Bateman's de Kipling est devenu pour moi l'emblème, elle me paraît assez fréquente dans les deux Sussex, dans le Hertfordshire de Jane Austen, dans le Somerset ou le Derbyshire ; et désormais presque inconnue en *Midi-Pyrénées*, en *Poitou-Charentes*, en *Région P.A.C.A.* (même les noms avouent que tout est perdu).

Tous les étrangers interrogés, au cours du reportage sur la vente des châteaux français, confessaient qu'ils avaient été attirés surtout par l'énorme différence des prix immobiliers entre la France et leur pays.

Pour le coût d'une petite maison chez moi, disait un Allemand, j'ai pu acheter ce beau château. Ces constatations ôtent tout espoir de pouvoir jamais accomplir le mouvement inverse, devenir propriétaire en Europe du Nord (et, pour ma part, en Grande-Bretagne, bien sûr).

Mercredi 31 janvier, dix heures du soir. Le clou de la nouvelle voiture, une Audi qui a été livrée aujourd'hui, c'est – si l'on en croit du moins la fierté du marchand sur ce point – le GPS qui orne le tableau de bord. L'homme, qui est très aimable, nous a fait une démonstration. Il a choisi l'Espagne, il m'a demandé de nommer une ville de mon choix, j'ai dit *Sigüenza*, nous avons soumis le cas au GPS pour qu'il nous indique la meilleure façon de nous rendre là-bas. L'appareil a proposé aussitôt un itinéraire (*par Bordeaux*, un peu bizarrement) qui nous eût permis d'être là-bas à onze heures, ce soir (il était environ trois heures de l'après-midi). Mais moi, si je vais à Sigüenza, je mets trois jours. Et l'un des plaisirs du voyage, c'est de *choisir* son trajet en fonction de goûts, de curiosités et de vésanies qu'aucune machine ne pourra jamais appréhender.

J'imagine que ce GPS peut rendre service dans des villes inconnues où l'on est perdu, ou pour indiquer comment se rendre le plus rapidement possible dans un quartier peu familier à travers les embouteillages et les travaux en cours. Mais je doute qu'à moi, *à nous*, il soit jamais de la moindre utilité pour *voyager.* On voit bien que *voyager*, pour lui, c'est se rendre le plus vite et le plus commodément possible d'un point à un autre. Il est conçu pour des représentants de commerce dans l'exercice de leur métier. Et ce qui me frappe une fois de plus, c'est à quel point rien n'est prévu pour l'individu *cultivé* dans l'exercice de son plaisir et de ses intérêts – pour l'amateur de paysages, de monuments, de villes d'art ou de beaux villages. À cette intelligence artificielle on peut faire savoir si l'on souhaite prendre des autoroutes ou non, des ferries ou pas, de petites routes, ou bien les éviter. Mais il ne lui vient pas à l'esprit, et il n'est pas venu à celui de ses concepteurs, qu'on puisse vouloir voir des châteaux, des églises romanes, des maisons d'artistes ou d'écrivains. Des *quoi* ? Mais vous êtes qui ?

Pierre, plus extrémiste que moi, pour une fois, dit que la prochaine étape, ce sont les vitres opaques qui empêcheront d'être distrait, en voyage, par les particularités des pays traversés. Déjà beaucoup de voitures proposent des postes de télévision ou des consoles de jeu, à l'arrière, pour que les enfants ne trouvent pas le temps trop long, sur les routes. Tout cela révèle une conception effrayante de l'espace, du territoire, qui explique parfaitement qu'ils soient au jour le jour si mal traités, si bafoués, si souillés, si enlaidis : une conception purement utilitaire, décultivée, déculturée, où ils ne sont que résistance au plaisir immédiat ou au besoin d'être ailleurs, nuisible distance à réduire autant que faire se peut, pure durée, ou bien occasion de profit, de commerce, de promotion, de divertissement, d'oubli. Le monde entier est organisé pour le petit-bourgeois inculte et pour lui seul. La voix publique ne s'adresse qu'à lui. Quiconque ne correspond pas à ce type humain n'a pas d'existence statistique, rien n'est conçu à son intention. Sans être officiellement banni, interdit de séjour, encore moins pourchassé, il est progressivement chassé vers la marge et la marge de la marge, l'inexistant, l'indicible, l'invivable.

Tout cela dit, je suis bien content, comme un enfant, d'avoir une jolie nouvelle voiture – beaucoup plus que Pierre auquel ces petites satisfactions de confort et de vanité sont totalement étrangères, et que j'accuse de n'avoir *aucune enfance*… De fait, il est beaucoup plus *grand garçon* que moi.

Jeudi 1er février, dix heures du soir. J'essayais depuis des semaines de joindre le gendarme Éliézer. À sa gendarmerie on me disait qu'il était en stage. En fait, il a subi une très importante et très douloureuse opération à la mâchoire : le haut et le bas n'étaient pas en face l'un de l'autre, il ne pouvait plus mâcher, il a fallu tailler dans l'os ; mais, en guise de consolation à cette épreuve, son lieutenant lui a dit qu'il était « plus beau qu'avant » – la maréchaussée n'est pas ce qu'on imagine…

Je voulais demander à "mon" gendarme s'il pouvait m'apprendre quelque chose sur les deux principaux acteurs de l'"affaire des pompes à

chaleur”. Il ne lui a fallu que vingt-quatre heures pour exaucer ce vœu. Éliézer ne peut avoir accès ni au casier judiciaire ni aux archives de la police, mais celles de la gendarmerie sont éloquentes, au moins sur le premier de ces messieurs : une vingtaine d’entrées à peu près pour escroquerie, abus de confiance, contrefaçon de chèques, falsification, vol à la roulotte, etc. Je vois là pleine confirmation de ce dont j’avais déjà la certitude : ces gens se sont fait payer des travaux non exécutés en fabriquant des faux. Les documents dont nous a transmis copie la Sofinco ces jours derniers, et qui semblent porter ma signature, sont des montages – ma signature est authentique, mais elle n’a pas été apposée par moi sur les pièces qui nous sont soumises : je viens donc d’inciter Me Baumont à porter plainte en mon nom.

Vendredi 2 février, neuf heures et demie du soir. J’ai écrit hier soir à Jacqueline de Romilly pour l’adjurer d’être candidate à l’élection présidentielle. J’ai reconnu auprès d’elle que ma lettre avait toutes les apparences de la lettre d’un fou et qu’il serait facile, l’ayant en main, de me faire jeter aux petites-maisons ; mais j’ai supplié ma correspondante de chercher, pour me lire, la lumière difficile à trouver, certes, dans laquelle le projet que je lui exposais est parfaitement sensé (quoique désespéré). Toutes les objections de bon sens qu’on peut faire à ce plan, et qui d’emblée se présentent en extrême abondance, je l’admets, se retournent en argument en sa faveur dans la tragique extrémité où se trouvent notre culture et la civilisation elle-même. Le grand âge de ma correspondante, par exemple, dès lors qu’elle serait candidate, se révélerait comme un défi à ce plus pernicieux et ce plus impuni des racismes qui sévissent parmi nous, le racisme à l’égard de l’âge. Et puis on ne demanderait pas à Mme de Romilly de gouverner le pays. D’abord, et sauf le respect que je lui dois (et que je lui porte, certes, avec enthousiasme), il y a peu de chances pour qu’elle soit élue ; ensuite elle ferait le meilleur des porte-drapeau : chaque voix qui se prononcerait pour elle serait un *non* retentissant à l’effacement de notre culture, et de la culture en général, des humanités.

C'est un entretien qu'elle a donné au *Point* qui m'a incité à m'adresser à elle. Mais déjà, dans le dernier des textes réunis dans le recueil *Le Communisme du XXIe siècle* (qui ne m'est toujours pas arrivé), je la nommais parmi les quatre personnes dont la candidature m'eût semblé infiniment préférable à la mienne – les autres étant Finkielkraut, Lévi-Strauss et Laurent Lafforgue, le mathématicien qui s'est si brillamment signalé l'année dernière par son refus de cautionner la mise en pièces de l'Éducation nationale.

***

J'ai passé hier une partie de la journée, et déjeuné à l'auberge de Gramont, avec les deux envoyés du magazine *Lire* : un journaliste nommé Jérôme Dupuy et un très sympathique jeune photographe dont je n'ai pas retenu le nom. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui pourra bien sortir de cet entretien à bâtons rompus, mais tout de même assez limité de portée (il fut surtout question de Plieux, du bâtiment, de ses activités passées) ; cependant, je puis dire sans affectation n'en avoir pas la moindre curiosité. J'en éprouve certes une certaine inquiétude, mais surtout à propos des photographies. Malveillants, les iconographes et leurs employeurs, disposant de toutes les images qu'ils veulent, peuvent vous donner la plus accablante apparence, la plus conforme au portrait qu'ils ont choisi de faire de vous. Mais à cela aussi il faut être indifférent.

Dimanche 4 février, dix heures du soir. Hier nous avons regardé encore un épisode du feuilleton déjà un peu ancien de la télévision anglaise, *Pride and Prejudice.* Il est pour moi irrésistible parce que, comme d'ailleurs le film de cinéma du même titre que nous avons vu l'année dernière, il accorde la plus grande importance aux lieux, aux maisons, aux paysages, aux parcs et jardins. On en était hier au chapitre où l'héroïne, avec son oncle et sa tante, ne pouvant se rendre dans le Lake District comme ils avaient prévu de le faire (deux siècles plus tard, je regrette encore ce contretemps…), visite le Derbyshire et, je crois, ce

massif assez sauvage et rocheux qu'on voit se dresser au-dessus de Chatsworth. Puis le groupe se rend à Pemberley, chez le terrible Darcy que Lizzy croit absent et qui, en fait, va rentrer chez lui impromptu. Il s'agit, pour les voyageurs, de visiter en touristes sa demeure – ce qui tendrait à prouver que le voyage aux sites et monuments considérés comme les plus remarquables était déjà une pratique très répandue dans l'Angleterre de l'extrême fin du XVIIIe siècle.

Je crois vraiment que l'amour des paysages, des parcs, des sites, fait l'objet outre-Manche d'une tradition infiniment mieux établie qu'elle ne l'est en France, où elle existe à peine. Capability Brown et les autres grands paysagistes anglais sont d'aussi grands artistes que Gainsborough, que Turner et que Poussin. Il est d'ailleurs curieux qu'on dise *paysagistes* aussi bien pour les jardiniers que pour les peintres, pour ceux qui interviennent directement sur la nature elle-même et pour ceux qui n'aspirent qu'à sa représentation (ou à sa *transsubstantiation*, soit). Je dois dire que les premiers, quelque amour que j'aie d'autre part pour les tableaux, me donnent un plaisir plus vaste, plus profond, plus vif, mieux *complet*, que ne le font les plus grands maîtres de la peinture. Un paysage *composé*, et composé à la perfection comme il s'en rencontre en grand nombre en Angleterre, n'est-ce pas une des formes les plus achevées et les plus fécondes en jouissance d'un art *total* – bien plus *total*, si la chose peut se concevoir, et la totalité admettre des degrés, que l'opéra wagnérien, par exemple, qui malgré tout implique une scène où nous ne sommes pas et où nous ne serons jamais, tandis que dans un parc à l'anglaise on peut très souvent marcher à loisir, variant les lumières selon les heures, et les perspectives selon les points de vue ?

Je comprends à merveille l'Ellison du *Domaine d'Arnheim*, chez Poe : l'art du paysage est vraiment le plus haut. Nous avons écouté après l'amour, aujourd'hui, le concerto de l'Empereur, carrément, par Alfred Brendel et l'Orchestre philharmonique de Vienne dirigé par Simon Rattle. Mais même une telle œuvre, interprétée à la perfection, n'occupe pas un rang plus élevé, parmi les accomplissements suprêmes du génie humain, que le parc de Fountains Abbey ou celui de Chatsworth, justement. Il est vrai qu'au génie humain la Création elle-même donne un sacré coup de pouce, à Chatsworth et à Fountains Abbey, et bien sûr à

Bateman's. Mais c'est précisément pour cette raison que les œuvres où la nature est non seulement *sujet* mais directement *matière* ont quelque chose de plus sacré, de plus grandiose, de mieux mélangé de divin, de sublime et de surhumain.

Jeudi 8 février, neuf heures du soir. Je n'y arrive pas, je n'y arrive pas, je n'y arrive pas du tout : à peine me mets-je un peu sérieusement à *Commande publique* que tombe sur moi, chaque fois, un paquet de trois ou quatre cents pages d'épreuves. Évidemment, le *Journal de* Travers, ce n'est pas précisément la *Critique de la raison dialectique*. Il reste que deux mille pages sont deux mille pages, et physiquement ce texte-là est compliqué, plein de parenthèses, de crochets, de parenthèses dans les crochets, de crochets dans les parenthèses, ça n'en finit pas. J'avais imaginé qu'il faudrait trois ou quatre jours, comme d'habitude. En fait le travail est exactement proportionnel au nombre de pages : il faut quatre ou cinq fois trois ou quatre jours. Et ce n'est pas fini, et maintenant Thierry Fourreau, à la P.O.L, travaille à *Travers III*, qui n'est pas exactement une mince plaquette lui non plus, et dont les épreuves vont venir s'écraser d'un jour à l'autre, elles aussi, sur mes heures et sur mes épaules. Et pendant ce temps *Commande publique* n'avance pas, et je ne vois absolument pas comment ce livre pourrait être fini à la fin du mois comme j'ai promis qu'il le serait. Et sentir se rapprocher le moment où il va devenir évident, tangible, officiel, que je ne peux pas tenir mon engagement – moi qui, *etc.*, et en plus pour un travail déjà intégralement payé… – me donne une véritable angoisse.

Non, j'exagère, il ne s'agit pas d'*angoisse*. Il s'agit d'une très désagréable exaspération nerveuse qui prend la forme d'une impuissance, ou qui en procède. Les pages 1100 à 1400 du *Journal* sont reparties pour Paris en fin de matinée. Cette après-midi, après la promenade, je pouvais donc me remettre à *Commande publique*. Et bien entendu je l'ai fait. Mais ces incessantes interruptions se paient : quatre ou cinq jours m'ont fait perdre le fil – je ne sais plus très bien ce que je disais, plus très bien ce que je *voulais* dire, surtout, plus très bien ou plus du tout où je vais. D'affreuses attaques de sommeil s'abattent sur moi, que je n'arrive à

combattre qu'en traînant sur la Toile, en allant voir ce qui se raconte sur les sites amis, en cherchant des photographies sur "Google Images", ou en m'abandonnant à des activités plus futiles encore (si l'on peut appeler *futiles* trois communiqués pour le parti, tout de même, aujourd'hui…).

Les épreuves ne sont pas seules à interrompre le "vrai" travail. Toute sorte de tâches se présentent qui ne peuvent pas être remises à plus tard. Ainsi il m'a fallu écrire (et envoyer par courrier recommandé) une très longue lettre à Ladoumengue, en réponse à une insolente missive (également recommandée) de son Dosse, qui semblait mettre sur mon dos tous les retards (si on peut encore les appeler comme cela). Je mets ici ma lettre, comme cela ce *journal* verra que je ne fais pas rien. D'autre part, elle est un assez bon résumé, j'espère, de l'*affaire des convertisseurs* (et des *galeries*) dans son ensemble :

« Monsieur,

« Une lettre non datée vient de me parvenir par courrier recommandé, sur papier à en-tête de votre société. Elle est signée de votre collaborateur M. Laurent Dosse, "Chef de région Sud-Ouest" ; mais puisque c'est avec l'entreprise que vous dirigez que j'ai passé tous les contrats relatifs aux affaires concernées, je préfère m'adresser à vous, qui êtes juridiquement et commercialement responsable du déroulement de ces affaires.

« M. Laurent Dosse dans sa lettre non datée m'écrit : "… nous constatons les problèmes suivants sur votre installation : manque de puissance ; mauvaise installation des commandes de chauffage ; mauvaise installation hydraulique entre les modules intérieurs et les planchers chauffants…"

« Cependant ces "constatations" dont M. Laurent Dosse croit devoir me faire part dans une lettre que je reçois au mois de février sont très précisément celles sur lesquelles toutes les personnes compétentes – la plupart desquelles *appelées par lui-même* – tâchent vainement d'attirer son attention depuis le mois d'octobre dernier.

« M. Laurent Dosse remet à présent toute intervention de votre entreprise au lendemain du "branchement triphasé de [mon] installation". Or ce branchement est exactement la mesure recommandée de toute part depuis maintenant cinq mois, mesure que pour une raison obscure il a

d’abord déclarée “impossible”, et qu’il a ensuite, contre tous les avis compétents, estimée inutile. Ce branchement serait réalisé depuis longtemps si M. Dosse n’en avait pas obstinément écarté l’opportunité, alors qu’on lui répétait que ce branchement était indispensable à une installation conforme aux besoins du bâtiment concerné.

« Je remarque d’autre part que les installations dont M. Dosse estime aujourd’hui qu’elles sont “mauvaises” ont été voulues et établies par votre entreprise et par lui.

« Lorsque j’ai été approché l’été dernier par votre démarcheur commercial, M. Philippe Dauzet, il m’a été assuré, par lui-même et par son collègue M. Laurent Dosse qu’il m’a rapidement présenté, qu’avant la Toussaint, date habituelle de mise en marche du chauffage chez moi et dans la région, je bénéficierai d’une part d’un confort grandement accru et d’autre part de considérables économies d’énergie – économies qui s’élèveraient à peu près, disaient ces messieurs, aux trois quarts, voire aux quatre cinquièmes de la dépense antérieure ; et cela, grâce à différentes interventions de votre société, lesquelles ont fait l’objet de trois contrats entre nous :

« 1) un premier contrat relatif au changement de toutes les fenêtres du deuxième étage du château de Plieux, en vue d’une plus efficace isolation ;

« 2) un deuxième contrat relatif à l’installation de “convertisseurs” ou “pompes à chaleur” destinés à fonctionner “en relève de chaudière” et à assurer, d’après vos agents commerciaux MM. Dauzet & Dosse, un bien meilleur chauffage à un bien moindre coût ;

« 3) un troisième contrat relatif à l’installation de galeries de bois face à des portes-fenêtres qui jusqu’à présent donnent dans le vide et présentent donc un réel danger.

« Le premier de ces contrats a été exécuté par votre société aux neuf dixièmes, avec un certain retard mais de façon satisfaisante, quoique inachevée : deux ouvertures sur quatorze restent encore à changer mais ne pourront l’être, m’avez-vous expliqué, qu’après l’installation des galeries, objet de notre troisième contrat, et qui seules permettront d’avoir accès à ces ouvertures. J’ai bien voulu considérer, pour vous

obliger, que le contrat relatif aux fenêtres était exécuté, bien qu'il ne le fût pas tout à fait et ne l'est toujours pas, et j'ai signé un document en ce sens, qui a permis à votre société, pour cette tranche-là des travaux, d'être entièrement payée par la société de crédit Sofinco.

« Le troisième contrat, relatif aux galeries de bois, n'a reçu aucun début d'exécution. Ces galeries devaient être installées dans la première moitié de novembre, puis dans la première moitié de décembre. Il n'en est actuellement plus question de votre part, votre entreprise et ses représentants, à l'exception de la lettre recommandée non datée ci-dessus mentionnée, ne m'ayant pas donné signe de vie depuis des semaines. Je rappelle que les galeries en question sont indispensables, d'après vos propres déclarations, à l'achèvement du remplacement des fenêtres, travail pour lequel la société Confort d'aujourd'hui a été entièrement payée bien qu'il fût et demeure, je le répète, inachevé.

« S'agissant maintenant du contrat numéro 2, relatif celui-là aux-dits "convertisseurs" ou "pompes à chaleur", deux appareils ont été livrés à Plieux le 25 octobre 2006. Le 26 octobre j'ai reçu la visite de votre démarcheur, M. Dauzet, qui m'a demandé comme une grande faveur, à cause, me disait-il, de "difficultés de trésorerie" rencontrées par vous, par lui ou par votre société, de signer un document attestant que des appareils avaient bien été livrés. Comme c'était en effet le cas, j'ai accepté de me rendre à la requête de M. Dauzet, et d'attester de leur livraison. M. Dauzet m'a alors présenté un très étrange document où étaient déjà cochées toutes les lignes attestant non seulement de la livraison des machines mais de leur installation et de leur bon fonctionnement. J'ai vigoureusement barré deux sur trois de ces lignes et de ces cases, et j'ai nettement et clairement précisé, à la main, avant de signer, que les machines livrées ne fonctionnaient absolument pas. Quelle ne fut donc pas ma stupéfaction, quelques semaines plus tard, de constater que mon compte bancaire avait fait l'objet d'un premier prélèvement relatif à ce contrat. Plusieurs autres prélèvements ont eu lieu depuis lors, et continuent d'avoir lieu, de sorte que je dois payer à la fois pour la nouvelle installation, qui ne fonctionne pas, et pour le ruineux fonctionnement de l'ancienne, sur laquelle il a fallu se rabattre en désespoir de cause. La société de crédit choisie par vous, contactée par

téléphone, m'a appris que votre entreprise avait été entièrement payée au titre de ce contrat. La personne qui suit cette affaire au sein de la société Sofinco, une dame "Séverine", qui ne donne jamais d'autre nom, est étroitement liée à M. Dosse puisque celui-ci était dans son bureau lorsque j'ai parlé à cette dame et que ces deux personnes se tutoient, ainsi qu'en atteste un document signé par Mme ou Mlle "Séverine" et que, par erreur ou négligence, elle a laissé dans les papiers qui m'ont été remis.

« Mon avocat Me Stéphane Baumont ayant réclamé de la Sofinco copie des documents qui avaient permis à votre entreprise d'être entièrement et indûment payée quant au contrat relatif aux "pompes à chaleur" (alors que celles-ci ne fonctionnent pas, n'ont jamais fonctionné, et de l'avis général, auquel souscrit à présent M. Dosse lui-même, ne pourront jamais fonctionner de façon satisfaisante car elles ne sont pas adaptées au site et très insuffisantes), il a reçu, après extrême insistance de sa part et non moins extrême mauvaise volonté de la part de la représentante de la société Sofinco, deux documents, apparemment signés le même jour, 26 octobre 2006, relatifs à des objets non précisés, et qui l'un et l'autre sont des faux ou des montages, au sujet desquels je dépose plainte, pour faux et usage de faux, auprès de la juridiction pénale.

« M. Dosse lui-même a reconnu à plusieurs reprises, oralement mais devant témoins (parmi lesquels M. Saidj, dont il invoque à présent le témoignage), que les prélèvements qui étaient faits sur mon compte bancaire au titre du contrat relatif aux "pompes à chaleur" étaient totalement injustifiés, et il s'est engagé à les rembourser. Il devait me remettre un chèque de leur montant cumulé. Bien entendu, jamais il n'a tenu cet engagement, non plus qu'aucun des autres.

« J'ai cru longtemps que vous étiez comme moi la victime de vos collaborateurs indélicats, dont l'un au moins est abondamment connu de la gendarmerie, et précisément pour des affaires d'abus de confiance et de falsification. Je pensais que vous auriez à cœur, ne serait-ce que pour le bon renom de Confort d'aujourd'hui, de corriger dans la mesure du possible leurs manquements et leurs agissements délictueux. Malheureusement, vous m'avez vous-même donné plusieurs rendez-vous qui n'ont pas été tenus ; vous deviez, en particulier, être présent le 4 janvier ici, à la réunion d'expertise et de conciliation qui s'est tenue en

présence de M. Saidj et de Me Baumont, et vous en étiez absent malgré vos engagements. Vous êtes en permanence injoignable au téléphone et ne rappelez pas quand on vous laisse des messages pour essayer de vous parler. De toute façon ce n'est pas à moi de téléphoner mais à vous, si vous aviez le moindre sens de vos responsabilités, ne serait-ce que pour me faire connaître vos intentions. Au lieu de quoi j'ai passé à cause de votre entreprise un automne et maintenant un hiver insupportables dans le froid, dans l'inconfort, dans de considérables dépenses que vos interventions prévues avaient précisément pour objet de me faire éviter, et dans l'exaspération de ne savoir jamais ce que vous alliez faire ou ne pas faire, toutes choses à l'égard desquelles vous avez toujours manifesté le plus complet détachement.

« M. Philippe Dauzet, qui au nom de votre société m'avait approché et m'a entraîné dans nos divers contrats en m'en promettant monts et merveilles, a totalement disparu aux premières difficultés, et vous-même n'avez pas cru une seule fois devoir vous manifester de votre propre chef pour exprimer des regrets ou pour annoncer des rectifications de vos plans. J'aurais pu comprendre et excuser des délais ou des difficultés d'exécution, comme il s'en présente souvent, mais je juge inexcusable votre totale indifférence aux difficultés considérables où vous m'avez mis.

« Vos collaborateurs avaient eu tout loisir d'inspecter les lieux et les installations existantes, ici, et de faire en conséquence des propositions adéquates pour les travaux qu'ils proposaient eux-mêmes, de leur propre initiative. Par incompétence ou pis, et comme s'ils n'avaient jamais eu d'autre souci que d'être payés au plus vite pour des travaux faits ou pas faits, ils ont bâti, s'agissant des "pompes à chaleur", des projets totalement inadaptés, techniquement, aux objectifs de confort et d'économie dont nous étions ensemble convenus, projets qui font unanimement la risée des hommes de l'art. Quant aux galeries de bois que vous deviez édifier, vous n'en avez même pas commencé l'exécution, sans même vous soucier de me faire savoir que vous en abandonniez le dessein, en contradiction flagrante avec le contrat passé entre nous les concernant.

« Pour toutes ces raisons, et sans nouvelles de vous personnellement, je n'ai d'autre ressource, à mon vif regret, que d'en appeler à la justice. Elle ne pourra statuer avant le mois prochain. C'est vous laisser plus de temps qu'il n'en faut pour me tirer, si vous le souhaitez, des énormes embarras où, par votre négligence, votre défaut de parole, et les graves incorrections de vos collaborateurs, vous m'avez placé.

« Recevez, je vous prie, mes salutations distinguées,… »

Vendredi 9 février, dix heures et quart, le soir. Ce matin j'ai téléphoné à Paul Otchakovsky pour deux affaires embêtantes, la première concernant les mensualités que je touche de la P.O.L et qui l'année dernière à cette date ont été brutalement réduites de moitié, pour ainsi dire du jour au lendemain, et officiellement pour une durée d'un an. Une année est écoulée, j'aurais voulu savoir si l'on pouvait revenir au statu quo ante.

C'est loin d'être acquis, apparemment. Paul doit en parler à Claude Durand et me rappeler. Déjà l'année dernière la solution trouvée avait dépendu de Fayard : elle avait consisté en la vente, par moi, de *deux* journaux d'une année au lieu d'un, de sorte que si mes revenus P.O.L diminuaient de moitié, mes revenus Fayard doublaient, ce qui faisait que la somme globale restait la même. Paul semble envisager le même arrangement cette année. Mais cette combinaison n'est guère satisfaisante pour moi, d'une part parce qu'il n'est pas très sain ni bien longtemps possible de vendre tous les ans *deux* années de *journal*, d'autre part parce que ce deuxième *journal* vendu, dont le prix vient en compensation de la moitié disparue de mes revenus P.O.L, je l'eusse vendu à un autre moment et je ne l'aurai plus à vendre quand il aurait fallu, de sorte que la perte sèche est bel et bien d'un semi-salaire P.O.L, même si l'on trouve une solution pour que cette perte ne soit pas immédiatement sensible.

Claude Durand, auquel j'ai parlé assez récemment, semblait vouloir me proposer de nouveaux contrats pour des livres sur les paysages, disait-il – ce que j'ai traduit en *livres de voyage*, et espérais convertir en l'ancien beau projet que j'avais élaboré jadis avec Privat, la série sur les *Demeures de l'esprit.* Mais les revenus de ces livres-là, je les envisageais

comme venant *en supplément* de ce que je gagne déjà, et servant à payer des voyages, justement, des vacances. Je crains que des négociations tripartites qui s'esquissent il ne ressorte qu'ils viendront servir seulement à maintenir mes revenus au même niveau (celui où ils sont depuis dix ans…). Ce serait donc beaucoup de travail en plus, encore de nouveaux livres à faire, à seule fin non pas de gagner davantage, mais seulement de ne pas gagner moins, ce qui est assez frustrant.

L'autre partie de la conversation a été un peu plus satisfaisante. J'ai obtenu un délai jusqu'au 19 mars, au lieu du 28 février, pour la remise de *Commande publique*, qui pourrait néanmoins paraître en juin comme on le souhaite à la société du métro toulousain. C'est un peu d'air. Mais Paul ne s'engage pas à publier le livre. Comme il s'agit d'une commande qui n'a pas été passée par lui, il veut voir le texte avant de décider de le publier ou pas. Or, s'il ne souhaitait pas le publier, le 19 mars il serait bien tard pour trouver un autre éditeur…

Et aujourd'hui sont arrivées les deux cents premières pages des épreuves de *L'Amour l'Automne* (*Travers III*) – de sorte qu'il a fallu réabandonner *Commande publique*, à quoi je m'étais remis hier après la plus récente salve du *Journal de* Travers. J'aurai corrigé trois mille pages d'épreuves en un peu plus d'un mois, tout en tâchant (assez vainement jusqu'à présent, il est vrai) d'écrire un autre livre. Si j'avais un public et la postérité, je serais obligé de solliciter leur indulgence pour les fautes, les faiblesses et les obscurités.

Dimanche 11 février, dix heures du soir. Hier nous avons reçu à dîner Jeanne Lloan, invitée à venir voir ici, sur une chaîne du satellite, les deux derniers épisodes du *Pride and Prejudice* de la télévision anglaise. *Pride and Prejudice* tient une grande place dans nos relations, bizarrement. Je lui ai offert, à l'occasion d'un anniversaire, peut-être, le volume Jane Austen de la Pléiade, il y a quelques années. Avec elle, Jacqueline Voillat et ma mère, nous avons tourné, en 2004, autour de Chatsworth, dans la région que visite Lizzie avec son oncle et sa tante avant de se rendre chez Darcy à Pemberley (où elle croit qu'il n'est pas). Et Pierre et moi avons

vu avec Jeanne, l'année dernière, à Fleurance, avec beaucoup de plaisir pour ma part, le film de Joe Wright quand il est sorti.

Aujourd'hui il y a eu un déjeuner de restes, et c'est ce qu'il y a de meilleur sur la terre – tout a plus de saveur le lendemain, et puis il n'y a plus la contrainte que ce soit *réussi*… J'ai même le goût – sans doute indéfendable, révoltant, honteux – du *réchauffé* : vestiges de poulet *réchauffés* (dans leur graisse), pommes de terre sautées *réchauffées* (dans leur graisse), qui ensemble font une espèce de *fricassée.* Même le magret au foie gras, en entrée, a bien plus de saveur le deuxième jour (à condition que lui ait été épargné le réfrigérateur, bien entendu).

Et ce soir, malgré le manque de temps, je n'ai pas pu m'empêcher de regarder une bonne partie d'un film d'Ozon, *5 × 2*, vers lequel m'avait attiré surtout, il faut bien le dire, un irrésistible jeune acteur savamment distillé ces jours derniers par la publicité préliminaire, Marc Ruchmann.

À son visage près, ses yeux, son nez, ses dents, ses épaules, le film est bien déprimant, pourtant ; et je n'avais pas besoin de cela parce que je suis passablement abattu, et même plus, par la correction (d'ailleurs très lente – j'en suis encore à la première journée) des épreuves de *L'Amour l'Automne.*

Parce que le texte est très long, sans doute (mais ce n'est rien par rapport au *Journal de* Travers !), on a décidé chez P.O.L de supprimer tous les interlignes – ou plutôt *pas tous*, non : comme interviennent, dès la première journée, plusieurs polices et plusieurs tailles de caractères, chaque fois qu'il y a changement les interlignes ont été maintenus, peut-être pour des raisons techniques, parce que alors on ne pouvait pas les supprimer. Le résultat est que la répartition du texte est complètement chamboulée, avec des regroupements de paragraphes et des coupures qui n'ont jamais été voulus, et qui parasitent totalement la coulée de la lecture. Je crains d'en être réduit, alors que je déteste ces paragraphes sans interlignes, à demander que soient supprimés les interlignes qui demeurent et qui, par leur statut d'exception, créent des *effets de sens*, comme eût dit Barthes, tout à fait fâcheux.

Bien entendu je préférerais dix millions de fois que *tous* les interlignes soient rétablis, au contraire, et qu'on en revienne à la disposition de la

copie que j'avais remise. Mais des interlignes à *tous* les paragraphes, c'est un volume de cent pages de plus, peut-être davantage, je ne me rends pas compte. Ce sont de considérables dépenses pour l'éditeur. C'est un prix de vente qui devra être augmenté. Et je suis aussi mal placé que possible pour insister auprès de Paul Otchakovsky en faveur du rétablissement de ces interlignes ruineux, dans un livre qu'il peut s'attendre à vendre à cinquante ou cent exemplaires, et au moment de la discussion à propos d'un contrat qui arrive à terme, et qui de toute façon me vaut des revenus sans commune mesure avec ce que rapportent véritablement mes livres, de sorte que je suis dans la situation toujours délicate, et peu propice à la revendication, d'un *obligé*.

Mais il y a plus grave, infiniment plus grave, et plus étroitement responsable de mon état de dépression. Est-ce à cause de cette présentation trop tassée et cependant irrégulière, avec ces blancs trop rares et, qui pis est, mal répartis ? Est-ce à cause de la fatigue due à l'excès de travail ? Est-ce à cause du froid – il faisait à peine quinze ou seize degrés dans cette bibliothèque, ces jours derniers, et pour quelqu'un qui travaille à son bureau toute la journée, immobile, ce n'est pas une température confortable ?

Il serait à souhaiter que ces explications soient les bonnes, car la seule autre qui se présente serait bien plus désagréable. Voici : j'ai eu une très mauvaise impression de cette première *journée* de *Travers III*, aujourd'hui. Les premières pages ne m'avaient pas déplu mais, très vite, tout m'a semblé lourd, indigeste, trop long, trop long, trop long. Est-ce qu'elles ne seraient pas *mauvaises*, tout simplement : bêtes, pesantes, alambiquées ? Est-ce que ce ne serait pas moi, surtout, qui suis *mauvais* ? Après tout, c'est ce que pensent l'immense majorité des contemporains qui ont bien voulu se pencher sur mon cas ; et plus encore ceux qui n'ont *pas* voulu, justement parce qu'ils pressentaient ou qu'on leur avait dit que je l'étais, mauvais, ou que rien ne leur avait donné à penser que je pusse être *bon* ? Il y a des jours où il est très difficile, et surtout au sujet de soi-même, de penser *contre* la quasi-totalité des vivants, et, parmi eux, des journalistes, des critiques, des producteurs de radio, des animateurs de télévision, des libraires, des lecteurs : *et s'ils avaient raison* ? Si c'était folie, littéralement, de ne pas capituler une bonne fois devant cette

pensée énorme et toujours à l'affût, gluante, envahissante, omniprésente, qu'ils ont *raison* ?

Lundi 12 février, dix heures du soir. Nous avons fait cette après-midi une promenade magnifique, et pourtant c'était dans la vallée de l'Auroue comme tous les jours, à ceci près qu'ayant traversé la rivière sur notre "pont" habituel, un poteau de béton renversé qui aujourd'hui était sous trente centimètres d'eau et que l'on ne voyait même pas – il fallait avancer à l'aveugle, en tâtonnant du pied –, nous n'avons pas pu revenir par le gué coutumier et nous en avons profité pour retourner à des parages que nous n'avions pas visités depuis des mois et peut-être des années, ceux d'un grand réservoir rectangulaire que nous n'avions jamais vu si haut et dont nous avons fait le tour. Il n'a pas un hectare de superficie, certainement, mais le vent soufflait si fort qu'il était agité de vagues impressionnantes. À cause du vent toujours, la lumière et le temps changeaient de minute en minute, sur toute la vallée et sur Plieux dans le lointain. Nous nous sommes fait tremper par la pluie une ou deux fois, et de toute façon j'avais un pied clapotant dans sa botte car nous avions voulu jouer les petits Tarzan pour franchir en nous accrochant à des branches un ruisseau débordé d'un fossé, et j'avais plus ou moins raté mon coup à l'arrivée, m'enfonçant dans l'eau froide jusqu'à mi-jambe, d'un côté. Presque toute la plaine était submergée. Je n'avais pourtant pas remarqué qu'il eût tant plu, sans doute était-ce la nuit dernière. Comme brillait un beau soleil entre deux averses, le paysage, malgré les arbres dénudés, était très gai, transparent et vif, lumineux, changeant, tout en effets de miroirs entre ciel et terre, les nuages courant entre les haies. On vit même un magnifique arc-en-ciel, au retour, auréolant le pigeonnier de Subervie.

Déjà un échange téléphonique avec Thierry Fourreau à la P.O.L, ce matin, avait grandement amélioré mon humeur. Lui s'est rendu à mes arguments, non sans résistance : à moins d'un rigoureux veto présidentiel, tous les interlignes seront rétablis, dans *L'Amour l'Automne*. Le texte en sera beaucoup plus aéré et peut-être mon regard sur lui en sera-t-il rendu plus favorable.

Je n'avais pas plus tôt remporté cette victoire, bien entendu, que j'ai commencé à en ressentir des remords. Tous les autres livres de prose, chez P.O.L, sont imprimés sans interligne. N'ai-je pas l'air de faire un égoïste caprice, et n'entraîné-je pas à des dépenses inconsidérées cette maison en difficulté, à laquelle je n'ai jamais rien rapporté et j'ai beaucoup coûté ? J'oscille donc entre un sentiment de culpabilité et le plaisir d'avoir gagné pour mon livre un grand souffle d'air, comme il en vibrait cette après-midi sur la vallée blanc et bleu ciel, vert pâle et jaune.

La poursuite de la correction des épreuves a du coup été remise à plus tard, pour ce *Travers III*, à l'impression de la nouvelle mise en page. Mais à peine cette décision avait-elle été prise, et venais-je de raccrocher le téléphone, content de pouvoir souffler un peu et me remettre une fois de plus au travail sans cesse interrompu pour *Commande publique*, Céline faisait son entrée, m'apportant encore un gros paquet d'épreuves, du *Journal* cette fois, arrivées au courrier. C'est le dernier lot, heureusement. J'en serai venu à bout dans deux ou trois jours, et la voie sera alors dégagée, au moins de ce côté-là. Le livre aura seize cents pages, sans l'index (qui reste à dresser – je l'oubliais, celui-là).

Je disais à Pierre, en marchant entre les étangs improvisés, cette après-midi, qu'après le 19 mars, date actuellement prévue pour la remise du manuscrit de *Commande publique*, je serais un peu plus libre et nous pourrions mener une vie plus normale, faire des promenades plus variées, entreprendre de petits voyages, nous accorder quelques loisirs. Il m'a répondu que je lui annonçais pareilles réformes depuis qu'il me connaissait, et qu'il n'y croyait pas une seconde. Mais il n'y avait aucune acrimonie dans cette réponse, donnée en souriant. D'ailleurs je m'aperçois de plus en plus que je vis entouré de deux saints : Jeanne donne quelques signes d'être un peu lasse, sans le dire, des perpétuelles réquisitions de ma mère, qui est convaincue qu'elle lui fait plaisir en lui offrant de la promener ; mais Pierre prend la relève tous les jours qu'il ne travaille pas, et va jusqu'à estimer comme moi, malgré cela, et même plus fermement que moi, qu'il vaut mieux que ma mère reste ici le plus longtemps possible plutôt que de retourner dans ce Royat où, seule chez elle, elle est un objet d'inquiétude et de souci pour tout le monde : au moins, à Plieux, elle a trois vrais repas par jour, à heures régulières

(quoique un peu excentriques, mais qui lui conviennent, car elle trouve qu'on se couche toujours trop tôt), et, grâce au dévouement sans limites des deux saints, elle fait tous les jours un grand tour en voiture et quelques pas à pied.

Jeudi 15 février, dix heures moins le quart. Ma mère a finalement regagné Royat aujourd'hui, raccompagnée par Pierre – moi je suis paralysé par les épreuves, mais je suis tout de même venu à bout de celles du *Journal de* Travers : seize cents pages ; de ce côté-là il ne reste plus que l'index.

Ma mère parlait depuis plusieurs semaines de rentrer chez elle et nous freinions des quatre fers, car je me fais moins de souci pour elle quand elle est ici que seule là-bas. Mais son grand argument pour retourner en Auvergne, c'est qu'une trop longue absence serait un manque de gentillesse à l'égard de ses amis, qui penseraient qu'elle les abandonne…

***

Il s'est passé exactement ce que je craignais qu'il se passât dans mes relations avec mes deux éditeurs. Quand nous nous étions parlé le mois dernier, Claude Durand avait évoqué un sien projet de commande, auprès de moi, d'ouvrages qui exploiteraient mes qualités, dont il dit faire grand cas, de "paysagiste" (*his word*). J'étais parvenu, à ma vive satisfaction, à rabattre là-dessus mon propre projet, déjà ancien, relatif aux "Demeures de l'esprit" – celui-là même pour lequel j'avais signé avec Privat, il y a deux ans, un contrat jamais suivi d'effet (du fait de Privat). Paysages et demeures de l'esprit se confondaient, donc, et je comptais en tirer un nouveau revenu qui nous permettrait de prendre enfin quelques vacances, Pierre et moi (des vacances sous forme de voyage d'études, ou de *repérages*). J'étais très satisfait de l'arrangement qui s'esquissait.

A interféré avec ce beau plan, malheureusement, la question du renouvellement de mon contrat avec P.O.L. Il y a un an exactement, Paul

Otchakovsky a diminué de moitié ce qu'il me versait, à cause, m'a-t-il expliqué, de difficultés de trésorerie de sa maison. Cette perte pour moi était compensée dans son esprit par la vente à Fayard, de ma part, mais arrangée par lui avec Claude Durand, d'une année supplémentaire de mon *journal*, ce *journal.* Cette combinaison était censée durer un an. Une année s'est écoulée, mais il paraît que l'on ne peut pas revenir au statu quo ante, c'est-à-dire à mes anciens émoluments, d'avant leur réduction de moitié. Cependant, la responsabilité que se voit Paul à mon égard, c'est de m'assurer, ou plutôt c'est *que me soient assurés* des revenus constants. À cette fin, il s'est de nouveau abouché avec Claude Durand, qui, comme la dernière fois, s'est montré très arrangeant avec lui, et qui a accepté, comme il le faisait depuis un an, de me verser le double de ce qu'il me versait auparavant, pour compenser la division par deux de mes revenus poliens. En échange, je donnerai à Fayard les *Demeures de l'esprit* (livre ou série de livres).

Paul juge certainement son devoir accompli. Grâce à cette négociation menée par lui avec Fayard en la personne de Claude Durand, je continuerai de toucher tous les mois la même somme – et c'est en effet très important, même si cette somme n'a pas bougé depuis dix ans, et je doute si dans une autre profession on s'accommoderait facilement de l'absence, sur une aussi longue période, de la moindre augmentation de salaire, ou seulement prise en compte de l'inflation. D'un autre côté, qui suis-je, ou plutôt qui serais-je, pour demander des augmentations de salaire, puisque mes livres ne se vendent pas ? Je devrais donc m'estimer bien heureux de ne pas voir mes revenus *diminuer*, et c'est certainement le point de vue de Paul. Hélas, pour qu'ils ne diminuent pas, je vais devoir travailler davantage d'un tiers. Ces *Demeures de l'esprit*, sur lesquelles je comptais pour payer nos vacances, elles ne serviront en fait qu'à maintenir mon actuel niveau économique, lequel, justement, n'a permis dernièrement aucunes vacances.

Il y a des mois et peut-être des années que je travaille dix ou douze heures par jour sept jours par semaine. Avec l'achèvement des gros chantiers qu'ont été *Travers III* et le *Journal de* Travers, je comptais pouvoir souffler un peu. Au lieu de cela je vais devoir rester, sans aucune perspective d'accalmie, dans ce surmenage permanent, et cela dans le

seul dessein de ne pas gagner *moins* d'argent, ce qui serait un désastre absolu à cause de tous les crédits qui pèsent sur moi. Et à ces sujets de mécontentement, ou d'inquiétude, s'ajoute celui-ci : ces voyages pour la préparation des *Demeures de l'esprit*, comment vais-je les payer ? Dans l'arrangement évoqué le mois dernier avec Claude Durand, ce qu'il m'eût versé eût servi précisément à faire rouler la voiture, et aux hôtels, aux restaurants, à la documentation, aux entrées de musées, de jardins et de châteaux. Dans la disposition qui m'est soumise à présent, ou plutôt imposée, les mêmes sommes ne serviront qu'à assurer, plus ou moins, que la banque ne refusera pas les prélèvements qui sont faits tous les mois sur mon compte. C'est ce qui pourrait s'appeler un marché de dupes, si j'y avais eu la moindre part.

Vendredi 16 février, dix heures du soir. Aujourd'hui il est arrivé une des choses que je crains le plus (dans le genre mineur, tout de même…) ; et qui ne s'était pas produite depuis longtemps : j'ai perdu sur cet ordinateur tout mon travail de la journée. C'est une histoire bête et compliquée, bien que fort courte. Elle est liée à une coupure de courant de quelques minutes, qui cependant n'en est pas responsable. J'étais sur la Toile, j'écrivais un message, je n'ai pas pu l'envoyer à cause de la coupure. Pour revenir sur la Toile après le rétablissement du courant, il fallait arrêter l'ordinateur et le rallumer. J'ai copié mon message et l'ai déposé à la suite du texte de *Commande publique* auquel j'avais travaillé depuis le matin, etc.

Environ dix mille signes ont disparu. Et reconstituer des pages perdues, c'est la croix et la bannière, ainsi qu'il m'en souvenait. On sait qu'à partir de ceci on est arrivé à cela, à tel développement, à telle nouvelle articulation du raisonnement – mais comment, comment, comment, à l'aide de quelles phrases, de quels enchaînements, de quelles liaisons ? Impossible de retrouver la suite, qui dès lors semble seule *naturelle*, des idées et des mots. On s'impatiente, on s'exaspère, on force le passage au risque d'être inintelligible et, qui pis est, incohérent.

***

C’est sans doute une chance pour moi que ma campagne présidentielle n’ait pas l’air de mener grand part, ni ma candidature de seulement décoller : avec les mauvais nerfs que j’ai, je ne sais pas comme je ferais pour diriger le pays, vraiment !

L’agacement où me plonge la présente crise éditoriale (qui jusqu’à présent n’a éclaté qu’en ces fichiers, par chance…) m’a réveillé à quatre heures et demie du matin et je n’ai fait depuis lors qu’une petite heure de sieste, avec Pierre (qui estime de son devoir de se coucher quand je me couche, d’après l’observation très juste que je dors mieux quand il est à mon côté (au téléphone j’ai dit à sa mère que c’était un saint, l’autre jour, à cause de son attitude envers ma propre mère qu’il promenait tous les jours et qu’il a ramenée à Royat, hier ; à ma relative surprise sa mère m’a dit qu’elle l’avait toujours su…)).

Je suis d’autant plus exaspéré que je crois comprendre assez bien le point de vue de Paul, qu’étayent d’assez solides arguments. En tant qu’éditeur, en tant qu’ami, il estime que son devoir envers moi est de m’assurer des revenus constants. À ce devoir il estime avoir suffisamment satisfait en s’arrangeant avec Claude Durand pour que Fayard me consente un nouveau contrat, pour un nouveau projet de livre. Il ne se rend pas compte ou il néglige le fait que c’est pour moi un gros travail supplémentaire, sans aucun profit financier (sinon le maintien du statu quo économique) ; et il ne veut pas voir que ce nouveau projet de livre, si j’y avais donné suite moi-même, aurait pu me valoir un notable accroissement de revenus, qui maintenant est perdu.

Ce pour quoi je lui en veux surtout, c’est qu’il ne m’appelle pas. Il m’avait dit qu’il m’appellerait cette semaine, nous sommes vendredi soir, il ne l’a pas fait. Sans doute sait-il que Claude Durand m’a téléphoné pour me faire part du résultat de leurs négociations et estime-t-il que c’est suffisant, qu’il n’aurait rien à dire de plus. Mais je ne vois pas du tout les choses de cette façon. J’ai l’impression d’un joueur de football dont le sort est réglé par les présidents de club sans qu’il ait lui-même son mot à dire ni qu’il soit seulement consulté. Il est vrai que je suis un joueur fort peu demandé, dont on estime sans doute qu’il devrait être bien content

qu'on se soucie de le maintenir à flot. Il n'en constate pas moins qu'on manque d'égards et de parole à son endroit, d'autant que l'accord trouvé ne lui donne, ni à moi, pas du tout satisfaction. J'aurais aimé avoir au moins l'occasion d'exprimer mon désaccord, ou mes réserves. C'est peut-être pour ne pas m'offrir cette chance que Paul n'appelle pas.

Dimanche 18 février, neuf heures et demie, le soir. La situation éditoriale est peut-être encore bien plus grave que je ne le craignais. Ayant projeté d'écrire hier soir à Claude Durand, j'ai auparavant jeté un coup d'œil aux deux contrats qu'il m'a fait parvenir, l'un au sujet du *journal* 2007 – celui-ci même –, l'autre à propos du livre sur les paysages et les demeures d'écrivains. Je me suis aperçu que les versements mensuels relatifs au *journal* 2007 ne devaient commencer à intervenir qu'en janvier prochain, alors que ceux qui procèdent du *journal* 2005 et du *journal* 2006 prennent fin à la fin de ce mois-ci. Il n'y a de versements prévus, dans l'immédiat, qu'à propos de *Demeures & Paysages* (*or whatever*). Donc mes revenus de Fayard aussi diminueraient de moitié, comme ceux de P.O.L l'an dernier ! C'est la banqueroute assurée. J'ai écrit ceci et, l'insomnie m'ayant ravagé et le souci tiré du lit à l'aube, ajouté cela :

« Samedi 17 février 2007

« Cher Claude,

« Les deux contrats me sont bien arrivés hier. Cependant certains points me demeurent obscurs (et préoccupants). De certains autres j'aimerais aussi discuter avec vous, et de même avec Paul Otchakovsky, mais il devait me rappeler cette semaine et ne l'a pas fait. Sans doute estime-t-il avoir tout réglé avec vous, et sait-il que vous m'avez fait part des arrangements arrêtés entre vous deux. J'aurais souhaité les évoquer avec lui, car la conception qu'il en a ne me paraît pas très logique, ni, de mon point de vue, bien satisfaisante. Je vous sais, de votre côté, extrêmement occupé, et préfère, pour épargner votre temps, vous écrire pour vous expliquer ma façon de voir et mes sujets d'inquiétude avant

que nous puissions, quand cela vous sera possible, nous entretenir au téléphone.

« Je croyais que l'objectif de Paul, à mon sujet, était que je ne subisse pas de diminution de revenus bien qu'il ait très brusquement réduit de moitié, l'année dernière, pour un an, disait-il, les sommes qu'il me versait ; et bien qu'il ait l'intention (à moins que je n'aie mal compris ?) de maintenir à présent cette réduction de moitié. L'année dernière, grâce à votre complaisance, il avait obtenu ce résultat, car vous m'assurez jusqu'au mois prochain des mensualités doubles, portant sur *deux* volumes de *journal* au lieu d'un seul. Mais, d'après les contrats que j'ai sous les yeux, vous ne me verseriez cette année, jusqu'en décembre, que quinze cents euros par mois et non plus trois mille comme ces douze derniers mois, et cela pour le seul *Paysages avec maisons d'écrivains* (titre provisoire, nous y reviendrons). Si, ainsi que je le tenais hélas pour acquis (mais est-ce que je me trompe ? vous en a-t-il parlé ?), Paul continue, comme depuis un an, à ne me verser que la moitié de ce qu'il me versait depuis dix ans, soit quinze cents euros au lieu de trois mille, la somme de mes revenus va passer de quatre mille cinq cents euros à trois mille (j'arrondis, et ne tiens pas compte des prélèvements de la Sécurité sociale), ce qui serait pour moi une catastrophe majeure, car je suis, comme vous le savez, chargé de dettes et de crédits à rembourser. C'est pourquoi ces contrats m'étonnent beaucoup, puisque je croyais que l'objet des discussions entre Paul et vous était précisément de m'épargner ce désastre. Qu'en est-il ?

« D'autre part, et plus fondamentalement – c'était sur ce point-ci seulement que je me préparais à vous écrire, avant que j'examine les contrats comme je viens de le faire : il y a un mois vous m'avez parlé, ce qui m'a beaucoup réjoui, de votre projet de livre, ou de *livres*, sur les paysages ; je vous ai parlé en retour de mon vieux projet d'ouvrages sur les "demeures de l'esprit". Il nous a semblé que ces deux projets pouvaient se fondre en un seul. Nous devions en parler lorsque je viendrais à Paris, et j'étais très enthousiaste à cette idée. Je le suis encore. Mais il s'agissait d'un projet *entre nous*, qui n'avait rien à voir avec Paul et la P.O.L, et qui impliquait pour moi des revenus qui *s'ajoutaient* à ceux que j'avais déjà, et ainsi devaient me permettre de voyager et de me

documenter sur les lieux traités. Comme je vous le disais un peu vulgairement, ces *Paysages & Demeures de l'esprit* devaient payer mes vacances, et rendre possible pour moi de prendre la route, comme je n'ai pu le faire depuis 2003 et l'Écosse. Si au contraire ils n'impliquent pas de revenus supplémentaires, si les revenus qu'ils engendrent viennent seulement *en compensation* de ce que me versait Paul et qu'il ne me verse plus, avec quel argent me rendrai-je sur les lieux, paierai-je les hôtels, les restaurants, les billets d'entrée, la documentation, tout ce que je n'ai pu m'offrir ces dernières années ?

« Mais surtout, considérez, Mon Cher Claude (c'est une question de logique) : Paul, pour la deuxième année consécutive, diminue de moitié ce qu'il me versait. *Pour compenser*, il "m'offre" un contrat avec vous, contrat qui ne le concerne en rien, et qui ne le prive de rien, puisque je dois toujours écrire les livres que je lui dois. Je travaille dix ou douze heures par jour sept jours par semaine depuis des mois et sans doute des années. Je n'en puis plus. Je ne saurais en aucune façon travailler *davantage*, ce n'est pas humainement concevable. Ces *Paysages & Demeures de l'esprit* devaient m'offrir des vacances et les payer, rien d'autre. Au lieu de cela ils vont représenter un gros travail supplémentaire, sans augmentation de revenus. Et les dépenses impliquées par leur préparation, je ne vois pas du tout comment je m'en acquitterai.

« Ce que je vous propose est donc ceci. Nous laisserions en dehors de l'arrangement avec Paul les *Paysages & Demeures*, projet auquel je tiens beaucoup, et dont nous pouvons parler lorsque nous nous verrons (une idée que je voulais vous soumettre était que Fayard, plutôt que de me verser des avances pour ce ou ces livres, paie – jusqu'à un certain montant déterminé, bien entendu ! – les frais de recherche et de déplacement ; formule qui a peut-être quelques avantages comptables, je ne sais ?). Et j'écrirais pour Fayard, contre rémunération spécifique qui compenserait ce que Paul ne me verse plus, *un livre qui était destiné à Paul*, ce qui me paraît plus logique et plus juste. Je pense par exemple à la nouvelle édition projetée, dix ans après, entièrement remaniée et plus que doublée en volume, du *Répertoire des délicatesses du français*

contemporain, qui à cette occasion pourrait devenir *Dictionnaire.* Qu'en dites-vous ?

« Voilà, je crois avoir à peu près déblayé le terrain pour une conversation constructive. Voulez-vous être assez aimable pour m'appeler dans les jours qui viennent, quand vous disposerez d'un moment ? Je suis toute la journée à mon bureau, sauf au début de l'après-midi, quand je vais promener mes chiens à la rivière.

« Croyez que je suis bien confus de vous importuner avec ces trivialités de ma petite vie quand la vôtre n'est que chefs d'État et affaires du monde. Je vous remercie infiniment de votre compréhension et de votre bienveillance. Acceptez, Mon Cher Claude, l'assurance de mes sentiments très amicaux,

Dimanche 18

« Je rouvre ma lettre parce qu'un doute m'est venu – décidément, je ne comprends pas bien. Peut-être les récents arrangements entre Paul et vous visaient-ils seulement à corriger le désordre mis dans nos contrats par la combinaison mise sur pied l'année dernière ? Cela expliquerait que les versements relatifs au *Journal 2007* doivent commencer seulement en janvier 2008. Mais cela implique-t-il que Paul ait l'intention de revenir dès à présent, comme il était prévu l'an dernier, à ses versements entiers, et non plus diminués de moitié ? Ce n'est pas ce que j'avais cru comprendre de mes récents entretiens avec lui. Bien sûr c'est plutôt à lui que je devrais poser la question. Mais peut-être avez-vous une idée là-dessus. Comprenez que je me fasse quelque souci…

« Quoi qu'il en soit, et donc même dans ce cas, je continue de penser qu'il serait plus normal que l'ouvrage chargé de la compensation (pour ce qu'il n'a pas payé et que paie Fayard) soit un livre prévu pour paraître à la P.O.L, et qui donc paraîtrait chez Fayard – par exemple le *Dictionnaire* – plutôt qu'un livre dont il n'a jamais été question qu'entre vous et moi et qui devait constituer pour moi un *supplément* de ressources, destiné à m'assurer quelques vacances (laborieuses). »

***

Aujourd'hui, suite à certains désordres amoureux de mi-journée qui m'ont incité à une forte collation de début d'après-midi (Pierre, lui, avait déjeuné plus tôt), j'ai écouté la radio à une heure inhabituelle et suis tombé, dans la cuisine, sur des vers qui m'ont tout de suite enchanté. Je croyais que s'était perdue depuis longtemps la tradition des pièces classiques du dimanche, qui a marqué toute une période de ma vie – de mon adolescence, pour être plus précis. Est-elle morte et ressuscitée ? J'en viendrais à le souhaiter car je me suis avisé, ou souvenu, que j'adorais les alexandrins.

Combien sommes-nous à avoir encore ce goût-là – *culturel*, sans nul doute, mais qui semble naturel tant il est *physique* ? Les acteurs, parmi lesquels Jeanne Balibar, avaient le mérite de *dire* les vers, ce qui est devenu une rareté. Tout le monde, et même Catherine Clément, dont je suis ces temps-ci, de mon bain, une intéressante série sur l'amour, semble mettre un point d'honneur à prononcer les vers exactement comme si c'était de la prose. En l'occurrence ce n'était pas du tout le cas. Et c'est d'autant plus heureux que ces vers étaient magnifiques.

Il s'agissait d'*Othon*, de Corneille. Je vois très bien comment cette prosodie a pu paraître insupportable et s'est acquise presque d'emblée la plus mauvaise réputation : ces vers sont rocailleux au possible, souvent cacophoniques, presque (et quelquefois pas *presque*), heurtés, brutaux, maladroits, aussi éloignés qu'on peut l'imaginer de la transparence racinienne, bien sûr, mais aussi de l'espèce de simplicité, au moins par comparaison, du Corneille de la grande époque. Je suis loin d'être sûr qu'ils leur soient inférieurs, pourtant. Ils sont plus difficiles à aimer, bien sûr, mais une fois que le goût vous en vient, il est très puissant et procure une étonnante jouissance. Ne peut-on imaginer – je présume qu'on ne m'a pas attendu… – un Corneille volontairement revêche et en même temps profondément baroque, sur le tard : une sorte de Góngora à la française qui, depuis trois siècles, attendrait son Lorca ? On dépeint rituellement (dans les milieux qui à mon image ne savent guère ce qu'il en est) le vieux Corneille comme fatigué, affaibli, de moins en moins inspiré. Écoutant *Othon*, qui ne compte pas parmi les tout à fait dernières pièces, il est vrai, et qui a beaucoup moins mauvaise presse qu'*Attila* ou *Agésilas*, je serais plus tenté de croire en un Corneille devenu trop savant

pour son temps, trop âpre, trop attiré par des harmonies noires (le *duende*), trop pris par son invention, trop émerveillé par ses pouvoirs pour se soucier encore de plaire ou de complaire. Cette poésie du pouvoir ne flatte en rien, elle n'adoucit ni les angles ni les rimes, on dirait même qu'elle s'ingénie à bousculer, à gronder, à faire peur. Je l'ai trouvée aussi belle qu'un torrent brun dans une gorge profonde, tombant de rocher en rocher quand l'ombre a tout saisi.

Lundi 19 février, dix heures moins le quart, le soir. Sur le site électronique de France Culture, où je suis allé me renseigner à propos de la pièce qui m'avait tant enthousiasmé hier et de sa mise en ondes (Pierre avait reconnu la voix de Jeanne Balibar), j'ai constaté avec émerveillement qu'était annoncée « Une série de pièces radiophoniques du dramaturge classique diffusée sur France Culture à l'occasion du quadricentenaire de sa naissance, etc. » (sic).

Pauvre Corneille, cela m'a fait me souvenir qu'il avait été privé de commémoration, l'année dernière. Déjà Maurice Druon (et le parti de l'In-nocence derrière lui) avait protesté contre les tripatouillages auxquels s'étaient livrés des éditeurs récents – est-il possible qu'il se soit agi de la Pléiade ? oui, c'est ce que je crois me rappeler… – pour rendre plus décents, idéologiquement, certains vers du *Cid*. Les académiciens, au moins, ou certains d'entre eux, restent fidèles à leur prédécesseur, car le dernier texte publié de Jean-François Deniau, qui vient de mourir, aura été pour s'insurger contre le honteux silence qui a marqué le quadricentenaire, justement. Il paraîtrait qu'on reprocherait à Corneille que dans sa famille rouennaise il y ait eu un ou plusieurs trafiquants d'esclaves. Car il ne suffit pas d'être net soi-même, idéologiquement : il faut encore que tous les siens le soient aussi, comme dans tous les régimes totalitaires où les crimes des parents rejaillissent sur les enfants, et vice-versa.

Imagine-t-on qu'en Angleterre on ne commémore pas le quatrième centenaire de la mort de Shakespeare, dans neuf ans, à cause du *Marchand de Venis*e ? Je n'ai jamais été particulièrement cornélien,

penchant plutôt du côté de Racine, par tradition de famille ; mais l'injure faite à la plus classique figure tutélaire de nos Lettres m'a fait désespérer tout à fait de la société dans laquelle je vis, où je vois bien que je n'ai plus rien à faire – ce qui, en soi, ne m'attriste pas du tout. Avec l'Innocence j'ai fait ce que j'ai pu. Le tour que prend l'élection présidentielle montre bien que c'était sans espoir. J'irai jusqu'au bout de mon mandat de président du parti, bien que l'intronisation annoncée d'un Sarkozy ou d'une Royal laisse clairement paraître que ce n'a plus de sens, si c'en eut jamais. Après cela je serai parfaitement libre. Je pourrai même n'être plus français, car *français*, au sens qui a cours aujourd'hui, n'a aucune espèce de signification pour moi. Un pays qui a peur de célébrer Corneille parce que cela risque de susciter l'ire de quelques militants incultes prouve bien qu'il est complètement sorti lui-même de la civilisation *littéraire* qui a fait sa gloire (et la plus grande part, peut-être, de mon amour pour lui).

Par masochisme j'ai jeté un coup d'œil, aussi, à un site lié à l'Éducation nationale où il était question de Corneille et des derniers lycéens qui ont affaire à lui. Or ce sont *eux* qui le jugent, *lui*, de bout en bout. Et il ne trouve pas grâce à leurs yeux. Une fille demande ce que *Le Cid* peut bien leur apporter, à eux tous. Et l'on sent bien que la voix de cette jeune personne sera de plus de poids, et qu'elle l'est déjà, auprès des "autorités" scolaires, que celle du pauvre Rodrigue et de son père littéraire. Leur compte est bon, à ceux-là. C'est à pleurer – ou peut-être plutôt à partir, à s'absenter, fût-ce sans bouger.

Le Communisme du XXIe siècle sort ces jours-ci. Slobodan Despot, son éditeur, m'avait annoncé que le *Figaro littéraire* voulait faire un entretien avec moi, à cette occasion. Il était fort satisfait de cette nouvelle, et moi aussi. Moyennant quoi j'ai reçu cet e-mail, la semaine dernière :

« Bonjour,

« Je vous contacte sur recommandation de votre éditeur Slobodan Despot, lequel m'a fait part de votre accord pour un entretien avec moi à l'occasion de la sortie de votre livre, *Le Communisme du XXIe siècle*.

« Il me semble que le plus simple et plus rapide pour vous comme pour moi serait un entretien téléphonique. Dîtes-moi ce que vous en

pensez et ce qu'il en serait de vos disponibilités la semaine prochaine par exemple.

« Cordialement,

« Michaël Rabier,

« Journaliste. »

Évidemment je suppose que pour les citoyens normaux de la France qui ne célèbre pas Corneille parce que l'un de ses oncles eut quelque chose à voir avec le commerce triangulaire, pour les bons citoyens bien adaptés de cette France-là, une telle lettre n'a absolument rien d'extraordinaire, elle est tout à fait correcte. Pour moi, et c'est assez montrer, je pense (voilà que je parle comme Corneille, tiens), combien je suis inadapté, tout est insulte, dans ce message, de *bonjour* à *cordialement*, en passant par *le plus simple et le plus rapide pour vous comme pour moi.* Je n'ai pas répondu, évidemment. Comment aurais-je pu me faire comprendre de l'auteur de ces lignes-là ? Il faudrait pouvoir redonner toute sa vigueur (ou l'en dépouiller, au contraire) à la vieille expression ridicule : « Nous ne sommes pas du même monde. » Le sien est plus puissant que le mien – je crains que ce ne soit le monde *réel.* Espérons que les deux peuvent coexister un peu dans le même espace, mais en un autre temps, un autre rythme, une autre *duration*. Il faut se faire invisible. Il faut vouloir l'invisibilité, et l'aimer.

Ma lettre à Claude Durand est partie ce matin. J'ai reçu un coup de téléphone de Paul Otchakovsky, et nous nous sommes parlé assez civilement, malgré quelques arrière-pensées de part et d'autre, sans doute. Apparemment Claude Durand et lui ne se sont pas du tout compris. Paul croyait que les nouveaux contrats Fayard m'assuraient le maintien de mes revenus actuels. Je l'ai détrompé sur ce point. Il doit parler de nouveau à Claude Durand. J'ai dit que si c'était nécessaire je viendrais à Paris pour participer aux négociations qui doivent décider de mon sort. Il semble qu'on n'ait pas besoin de moi. Je ne suis sans doute pas un État d'importance économique suffisante pour que les grandes puissances qui veillent sur moi jugent nécessaire que je sois présent aux conférences sur mon avenir.

J'aimerais écrire un roman qui s'appellerait *Traverse*, puisque *L'Écart* est déjà pris : l'histoire d'un homme qui descendrait du temps et vivrait dans les marges du territoire, le long de chemins de traverse soigneusement étudiés – il s'arrangerait pour ne jamais croiser son époque (l'ennui est que, pour ne jamais croiser son époque, il faut avoir de l'argent, et que pour avoir de l'argent il faut bel et bien croiser son époque (et même faire un peu plus que la croiser)).

Mardi 20 février, dix heures du soir. La curieuse volupté que j'ai ressentie avant-hier en entendant par surprise, à la radio, les vers de Corneille, m'a fait me souvenir, un peu après, que j'avais toujours aimé les vers, les vers comme *genre*, indépendamment de leur qualité – *non*, pas *toujours*, car il y eut une période où je ne pouvais pas les souffrir, je crois bien (comme Emmanuel Carrère qui m'a dit un jour les détester, et fuir dès qu'il en voyait).

Tout un petit pan de ma vie m'est revenu, auquel je n'avais pas songé depuis presque un demi-siècle. Adolescent, à Clermont-Ferrand, je lisais une revue dont le titre n'est plus très clair dans mon esprit, était-ce *L'Avant-Scène*, déjà (ou *encore)* ? Elle donnait le texte des pièces qui se jouaient au même moment à Paris – mais pas des pièces intellectuelles ou *artistiques*, des pièces de boulevard, de boulevard un peu *supérieur*, peut-être : celles de Marcel Achard, d'André Roussin, de Félicien Marceau. Je me souviens de certains titres : *L'Œuf*, *Lorsque l'enfant paraît*, *Les Œufs de l'autruche* (qui abordait, sous l'angle comique et boulevardier, "le problème de l'homosexualité", si ma mémoire est bonne). Or, c'est difficile à croire, un nombre étonnant de ces pièces (je ne saurais dire lesquelles) étaient *en vers.* Et j'y prenais un grand plaisir (ou du moins un certain plaisir, un plaisir certain).

Il faudra un jour que je me penche sur mes lectures d'adolescent : Michel de Saint-Pierre (*Les Aristocrates*, *La Fin des aristocrates*), Roger Peyrefitte (*Les Ambassades, La Fin des ambassades* (plus que *Les Amitiés particulières*, que je n'osais pas acheter, peut-être)), Mazo De La Roche (*Jalna, Retour à Jalna, La Jeunesse de Renny*, *Le Destin de*

Wakefield, etc.). J'avais entre dix et quinze ans, sans doute. Ce sont là les livres que j'ai donnés (à ma tante Suzanne) ou jetés (non, je ne crois pas) quand j'ai quitté le studio du 163, avenue Victor-Hugo, quinze ou vingt ans plus tard. Mais il y avait dans cette masse quelques lectures plus relevées – presque tout Mauriac, par exemple…

Les lectures de théâtre que j'évoquais à l'instant – et Anouilh, aussi, beaucoup d'Anouilh, et Montherlant, tout de même, et même Tchekhov, et jusqu'à Strindberg… –, je pourrais sans doute les situer exactement dans le temps en retrouvant la date à laquelle furent jouées les pièces elles-mêmes, car il y avait très peu de décalage, je crois, entre leur apparition sur les scènes parisiennes et leur publication dans *L'Avant-Scène* (si c'est bien de *L'Avant-Scène* qu'il s'agit). De quand date *La Petite Hutte*, par exemple ? Est-ce d'André Roussin ? Y a-t-il nom plus oublié ?

Un autre souvenir de théâtre léger et de vers, mais celui-là est infiniment moins ancien, c'est celui d'une promenade d'après-midi dans le jardin botanique de Rio, avec Robbe-Grillet et Catherine. Comment cela avait-il commencé ? Toujours est-il que Robbe-Grillet a récité des scènes entières d'une pièce de Sacha Guitry, en vers, je crois bien, *Jean V* ou… (ici un nom tout à fait trivial). Ça avait l'air tout à fait merveilleux. Je ne peux tout de même pas faire venir par Amazon les gros volumes du théâtre complet de Guitry à seule fin d'y retrouver *Jean V* !

… Et d'autant moins que je ne lis rien, sauf encore un gros livre sur Eliot, au rythme de deux ou trois pages tous les soirs avant de m'endormir, ou plutôt en dormant à moitié déjà. Les livres qu'on m'envoie s'accumulent sur mon bureau, c'est épouvantable. Rien qu'aujourd'hui il en est arrivé quatre : *Un roman russe*, d'Emmanuel Carrère (dont Flatters dit grand bien), *Le Pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit. Essai sur la résistance au langage totalitaire*, de Jacques Dewitte, *Qu'est-ce que la France ?*, sous la direction d'Alain Finkielkraut, et une biographie de Jean-Luc Lagarce – et on l'ouvrant au hasard je tombe sur une lettre de moi, longuement citée : comme quoi il faut porter grande attention à tout ce qu'on écrit…

Mais, justement, je n'écris rien, en fait de lettres. Comme d'habitude, mais plus que jamais, le courrier auquel il faudrait répondre s'accumule.

Quant à écrire aux personnes qui m'envoient des livres ! L'attachée de presse de Pascal Sevran m'a récemment appelé pour me demander si j'avais bien reçu son livre – sans doute s'étonnait-il, lui, à juste titre, que je ne l'en aie pas remercié. Mais pour l'en remercier il faudrait que je le lise, et comment pourrais-je le faire ? Je n'ai pas lu non plus le manuscrit que m'a envoyé Jacqueline Voillat, roman dont l'action se déroule plus ou moins à Plieux, si je comprends bien, et dont Pierre et moi sommes peu ou prou les héros. Avec Finkielkraut je suis en retard de trois livres, et maintenant quatre, et d'autant de lettres ; avec Paul-Marie Coûteaux, de trois : or ce sont là personnes qui me veulent du bien, et auxquelles j'ai de grandes obligations, et pour lesquelles j'éprouve beaucoup d'amitié. Comment s'étonner que je ne dorme pas ?

Mercredi 21 février, dix heures moins le quart, le soir. Je pensais avoir aujourd'hui quelque réaction de Claude Durand à ma lettre, mais sa collaboratrice, Mme Marion, m'a téléphoné ce matin pour me dire qu'il était à l'hôpital – rien de grave, assurait-elle : seulement une mesure de précaution parce que Claude Durand a attrapé la grippe et que les grippes sont toujours un peu dangereuses pour les anciens gros fumeurs qui souffrent d'insuffisance respiratoire. Je ne me fusse pas inquiété, n'eût été l'extrême insistance de Mme Marion à m'assurer qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter : elle m'a répété cela quatre fois. Mais j'ai parlé cette après-midi à Hélène Guillaume, à propos de l'index du *Journal de* Travers, qui reste à dresser et, pour moi, à corriger, et elle ne semblait pas spécialement soucieuse : elle dit que Claude Durand est à la Salpêtrière entre les meilleures mains qui soient, celles d'un grand médecin qui le suit régulièrement et qui ne l'a fait venir là qu'afin de le surveiller de près et de parer à toute éventualité. Lui travaille dans sa chambre comme à son bureau de la rue du Montparnasse : c'est également ce que m'avait dit Mme Marion, qui lui avait lu ma lettre (sur laquelle elle n'a pas fait de commentaire).

Le Thierry de la P.O.L m'annonce les épreuves de *L'Amour l'Automne* pour le début de la semaine prochaine. Je compte aller vendredi à Toulouse pour tâcher de relancer en moi un peu d'inspiration pour

Commande publique. Ce travail-là avance à peine, parce que je n'arrive pas à m'y attacher sérieusement. Il est certain qu'il entre là-dedans un élément de jeu. Puisque la date de la remise du texte ne peut en aucune façon être repoussée (le 19 mars), je m'amuse à prendre des risques, comme le lièvre qui batifole pendant sa course avec la tortue : jusqu'à quand puis-je repousser de m'y mettre *vraiment*, pour néanmoins disposer d'un livre complet à remettre à ses commanditaires à la date convenue ?

Il me faut demain écrire une notice, à propos de cet ouvrage, à destination des représentants : peut-être m'expliquera-t-elle ce que j'essaie de faire…

***

Pierre, qui corrige des copies, me montre celle d'une élève qui répond aux doux prénoms d'*Émilie Estère Michelle Sous-Hélène*, qu'elle énumère consciencieusement au-dessous de son nom. On espère qu'un ou deux sont des prénoms d'emprunt, au moins. L'influence qu'on aurait pu croire déjà lointaine de *Dynastie* n'a jamais pris forme si bizarre.

Je suis surpris par le nombre de gens qui ne savent même plus écrire ou prononcer leur propre nom. Même en laissant de côté nos vieux amis les *Jisslain* et les *Jisslaine*, que de *Stéfan*, soudain, de *Raoulte*, de *Meursaulte*, de *Fourreste*…

Dans un genre voisin, une journaliste de France Culture parlait d'une ville d'Italie nommée *Vite-Chince*, ces jours-ci : il y a eu là-bas d'importantes démonstrations antiaméricaines à propos d'un projet d'élargissement d'une caserne. C'est sans doute entre Vicence et *Vicenza*…

Jeudi 22 février, dix heures et demie du soir. Arnaud Laporte buvait du petit-lait, à midi : il recevait à "Tout arrive" Olivier Cadiot et Philippe Forest qui sont l'un et l'autre, surtout Cadiot, de presque aussi

frénétiques c'est-vrai-qu'istes que lui. Entre champions, ce fut une partie endiablée.

On a appris à cette occasion que le premier roman de Cadiot « ressortait de la forme poétique » – en quel état ce ne fut pas précisé.

Vendredi 23 février, dix heures du soir. Aujourd'hui nous avons passé la journée à Toulouse, mais c'était un peu du temps jeté par les fenêtres, alors que j'en manque tellement. J'espérais que revoir les "interventions" des stations du métro relancerait mon inspiration, pour *Commande publique.* Un peu plus d'intimité, hélas, n'a pas changé mon sentiment quant à la plupart d'entre elles. Je souhaitais découvrir enfin ce qu'a fait Bernard Gerboud à la station Marengo, en marge de la gare Matabiau. Mais cette nouvelle visite n'a fait que m'expliquer pourquoi la précédente n'avait servi à rien, et pourquoi j'avais cru ne rien distinguer – l'œuvre de Gerboud, déjà très discrète en elle-même, simple ligne lumineuse bleue qui épouse les contours de l'architecture, est dans un état lamentable : sur la plus grande part de son parcours le néon ne fonctionne plus et, comme partout, mais là plus qu'ailleurs, trivialité et commodité ont pris le dessus dans l'espace et dans les volumes où se déployaient cette arabesque et ces barres, de sorte que toute prétention à l'art est perdue et que, non prévenu, personne ne pourrait percevoir la moindre intention esthétique dans ce qui ne semble plus qu'un système d'éclairage mal en point.

Je voulais acheter des fauteuils, dont nous avons grand besoin ; ou au moins *un*, selon les prix. Malheureusement le petit magasin du boulevard Carnot où nous en avions repéré qui nous convenaient, l'année dernière, était fermé, sans doute pour les "vacances d'hiver" – coup d'épée dans l'eau, donc. En revanche nous avons fait l'acquisition, à la Fnac, d'un nouveau "scanner" qui devrait seconder ma grande passion du moment, enrichir d'images les *Églogues*, sur la Toile.

D'Ombres Blanches nous sommes aussi sortis très chargés : une grosse anthologie, reliée, des *Poeti italiani del Novecento*, une épaisse histoire du *Comté de Foix, un pays et des hommes*, une biographie de Saint-John

Perse, *Les Latins en Orient*, de Michel Balard, *La Structure de la théorie de l'évolution*, énorme ouvrage de Stephen Jay Gould (c'est un choix de Pierre) et *Un nid pour quoi faire*, d'Olivier Cadiot – la quatrième de couverture était pour moi irrésistible :

« Cour royale en exil à la montagne cherche conseiller image, chambre tt cft dans chalet atypique, artistes s'abstenir, envoyer prétentions. »

Le thème rend inexplicable, cependant, qu'Olivier Cadiot ait paru découvrir, quand Philippe Forest lui en disait un mot hier, à la radio, l'existence de *Pale Fire* : on peut toujours ne pas connaître un livre, bien sûr (je suis bien placé pour le savoir), mais comment se fait-il que personne, dans l'entourage de Cadiot, sachant qu'il travaillait autour de ce thème-là, n'ait attiré son attention sur ce que je ne suis pas loin de considérer comme le chef-d'œuvre de Nabokov ?

***

Je ne suis pas sûr, d'autre part, de n'être pas un peu déçu par la nouvelle voiture (c'était la première fois que j'allais avec elle plus loin que Gramont). La qualité de l'installation musicale, pour commencer, me semble très inférieure à celle de l'ancienne Peugeot ; et je découvre avec un certain agacement que pour une acoustique supérieure il fallait faire la dépense d'une *option* supplémentaire. J'aurais apprécié d'être prévenu. Et puis tout est *en option*, sur cette Audi. Même pour avoir un filtre à particules, qui chez Peugeot est *de série*, il a fallu dépenser près de mille euros supplémentaires. Et c'était pareil pour des sièges en *bon* cuir – mais là, le vendeur m'a offert le supplément, en partie pour faire pardonner un mois de retard dans la livraison. Il nous a donné aussi une superbe bouteille de pomerol, que nous n'avons trouvée qu'aujourd'hui sur le siège où il l'avait laissée à notre intention, car il avait fait reprendre quelques heures la voiture pour en changer les plaques d'immatriculation et pour procéder à la révision des quinze cents kilomètres. La fine bouteille est un remerciement pour la remorque de l'ancienne voiture, que j'ai laissée partir avec elle. Ce qui est beaucoup mieux chez Audi que

chez Peugeot, c'est le vendeur et le service après-vente : qu'on n'ait pas à se déplacer pour une révision, par exemple.

Mais cette Audi me confirme s'il en était besoin dans ma conviction de "la dictature de la petite bourgeoisie". Je me suis battu pendant une grande partie du voyage avec la brochure de mode d'emploi du lecteur de disques-compacts, qui est illustrée de photographies et de schémas où, à titre d'exemples, les disques relèvent tous sans exception du domaine des variétés. Audi ne peut-il imaginer que ses clients puissent écouter autre chose que des chansonnettes ? Apparemment pas, car ce qui s'est appelé un moment des *plages*, à l'intérieur d'un même disque, s'appelle des *titres*, dans la brochure et sur l'appareil lui-même – or un tel mot, dans un tel contexte, n'est valable que pour les variétés. Il ne paraît pas envisageable au fabricant qu'on puisse écouter dans ses voitures des œuvres qui seraient divisées en *mouvements*, par exemple.

Samedi 24 février, dix heures moins le quart. Oh oh… Il me semble entendre distinctement autour de moi un bruit de bottes, et qui se rapproche, encore… Est-ce que la guerre va recommencer ?

Depuis quelque temps, sur le site des lecteurs, où abondent les précieuses innovations techniques, apparaissent presque immédiatement, dans la rubrique des *nouveautés*, toutes les mentions de mon nom sur la Toile, et en particulier dans les innombrables *blogs*. Or voici que ce soir je suis la grande vedette, pas très fêtée – sauf au sens où semble-t-il ça va être ma fête, on va me la faire –, du blog d'un certain Sébastien Fontenelle qui vient de se distinguer par un petit livre contre Finkielkraut. C'est à moi qu'il s'en prend aujourd'hui, à propos du *Communisme du XXIe siècle*, bien sûr, et avec cette violence dans l'invective qui a longtemps passé pour l'apanage de l'extrême droite antisémite mais qui a depuis longtemps migré vers la gauche ultra-antiraciste. Encore la prose de M. Fontenelle n'est-elle rien auprès de celle des habitués de son blog, dont une centaine peut-être se manifestent contre moi dans le sillage de ce maître à penser, apparemment très écouté et suivi.

« Il faudrait tout citer », comme on dit, mais le thème dominant est celui du *vomi*. Je vomis quand j'écris, ce que je publie est du vomi et donne envie de vomir, on ne peut pas me lire jusqu'au bout sans rendre son repas. Fontenelle avait d'ailleurs bien averti qu'avant d'affronter les citations qu'il donne de moi il fallait se munir de sacs en papier pour éviter de tout salir chez soi ; mais cette précaution s'est révélée insuffisante, dans la plupart des cas, et tous les fontenelliens ont souillé leur canapé ou leur tapis à cause de mes phrases.

Paul Otchakovsky, quand il avait lu les quatre textes qui composent *Le Communisme du XXIe siècle*, avait surtout été indigné par l'adjectif composé *boumedieno-bouteflikien* pour désigner le régime et l'état de l'Algérie dans la période qui va de l'indépendance à nos jours. Et il faut croire qu'il y a dans cet adjectif quelque chose de particulièrement *infuriating* en effet, car de tous les termes utilisés par moi il est celui qui déchaîne le plus la haineuse indignation de mes censeurs. J'avoue que je ne comprends pas très bien pourquoi. Houari Boumediene a régi l'Algérie pendant plus de vingt ans, Abdelaziz Bouteflika est au pouvoir depuis longtemps, je n'ai pas commis de plaisanteries sur leurs noms, je ne vois pas pourquoi *boumedieno-bouteflikien* déclenche plus d'exécration vengeresse que *gaullo-pompidolien* ou *giscardo-mitterrandien.* Si encore j'avais écrit *boumedieno-bouteflicard* – mais je m'en suis bien gardé…

Un thème très présent déjà en 2000, lors de l'"affaire" et qui opère un retour en force, c'est celui du calcul économique, de ma part (ce n'est pas tourné si délicatement) : si j'écris des ouvrages aussi vomitoires, c'est par un sens commercial et économique très sûr, parce que je sais que les foules avides vont se précipiter sur eux – je suis un génie du marketing.

Magari…

***

À propos d'adjectifs, il y en a un qui fait fureur ces temps-ci, c'est *éponyme.* Malheureusement ce précieux n'a pas de chance, on le prend pour un autre. Nombre de ses nouveaux sectateurs le confondent avec le

vulgaire *homonyme*, ou croient qu'il en est seulement un double plus recherché. Sur Arte où l'on donne ce soir *Eugène Onéguine*, transmis *depuis* le Metropolitan Opera, on nous a parlé longuement du poème de Pouchkine qui a inspiré « l'opéra éponyme de Tchaïkovski ».

Je m'étonne que les féministes ne partent pas en guerre contre la dite "chaîne culturelle franco-allemande" qui non seulement a lancé, il y a déjà bien des années, la mode des présentatrices parlant "jeune fille cruche", mais qui s'y tient obstinément depuis lors – il me semble que c'est très insultant pour les femmes. Ou bien ces jeunes personnes ne le font-elles pas exprès et parlent-elles *vraiment* comme ça ?

***

Électricité de France a daigné nous envoyer quelqu'un, la semaine dernière. Mes tentatives pour engager le processus du courant "triphasé" duraient depuis le début de décembre dernier. Il avait d'abord fallu attendre trois semaines un rendez-vous *pour un coup de téléphone* qui m'avait valu la promesse d'une visite pour le 16 janvier, encore trois semaines plus tard. Et ce jour-là l'agent mandaté n'avait pas sonné, avait prétendu qu'il n'y avait ici personne, avait laissé seulement un avis de passage, alors que Céline était au premier étage et moi au second, qui ne sommes pas plus sourds l'un que l'autre. Je m'étais vu accorder un nouveau rendez-vous en vue de la rédaction d'un devis, pour le 15 février. Le 15 février un homme est bel et bien passé, cette fois. Nous nous sommes vus et même parlé.

Bien entendu je n'ai pas pu m'empêcher tout à fait de laisser entendre que je ne n'étais pas plus satisfait que cela de mes relations récentes avec Électricité de France. Mais à peine avais-je ouvert la bouche sur ce sujet que l'homme m'interrompait, pas du tout pour me contredire, au contraire, pour abonder dans mon sens, et pour en rajouter sur mes propos. À l'en croire, c'est un cri unanime contre E.D.F., et avec les meilleures raisons du monde. Or, cette impopularité, ce serait exactement ce qu'E.D.F. désire. Il s'agirait en haut lieu de préparer la privatisation ;

et, dans ce dessein, de convaincre le public que, quoi qu'il arrive, ce ne saurait être pire que la situation actuelle.

(Le processus, j'y pense, paraît s'appliquer encore mieux à la Poste…)

Dimanche 25 février, dix heures du soir. L'amour me donne faim, la faim me jette dans la cuisine, dans la cuisine m'attend Corneille – même schéma que la semaine dernière. Aujourd'hui c'était *Médée*. Je préfère *Othon*, mais mon cornélianisme un peu tardif ne se dément pas.

Corneille figure, et moi aussi, dans un numéro spécial de la revue *La Presse littéraire*, dirigé par Juan Asensio et consacré aux *écrivains infréquentables.* Paul-Marie Coûteaux était volontaire pour écrire sur moi. J'ai recommandé plutôt Valérie Scigala parce que je pensais qu'elle parlerait des *Églogues*, dont elle est devenue l'une des meilleures spécialistes, tandis que lui ne le ferait pas. À la vérité elle ne le fait guère non plus, son article est très général – c'est peut-être plus sage, je ne sais.

Cependant, maintenant qu'en trois clics je peux voir tout ce qui s'écrit sur moi dans les blogs – ce n'est pas forcément une très bonne chose, ni très agréable… –, je découvre qu'un blogueur, apparemment fort littéraire, s'adresse à Juan Asensio pour le féliciter de ce numéro, avec toutefois la sérieuse réserve que l'intérêt des auteurs traités est tout de même par trop inégal puisqu'ils vont de Corneille, justement, « à… Renaud Camus ». Tout le mépris est dans les points de suspension.

Le front idéologique, en revanche, a été tranquille, ce dimanche. Il est vrai que je ne suis pas allé voir à l'intérieur du blog de Sébastien Fontenelle, le nouveau Marc Weitzmann, si ses amis continuaient leur mitraillage, ainsi qu'il est probable. Le feu n'a pas pris ailleurs, en tout cas – encore que je ne sache pas si ces nouvelles des blogs s'inscrivent *automatiquement* parmi les nouveautés du site des lecteurs ou s'il faut, pour qu'elles apparaissent, une intervention de Franck Chabot, le webmestre (qui était peut-être absent aujourd'hui, ou qui avait autre chose à faire, et c'est seulement ce qui expliquerait l'accalmie).

Beaucoup de processus techniques contemporains me sont un grand mystère et j'en constate ou utilise les effets sans avoir la moindre idée de

leurs mécanismes. Dans la nouvelle voiture il y a un GPS qui fait mon admiration étonnée mais critique. Je sais encore très mal m'en servir, mais je n'en reviens pas de voir l'icône figurant notre voiture elle-même se déplacer sur la carte lumineuse le long des routes que nous suivons et jusqu'au long de l'unique rue de Plieux – on peut régler l'échelle d'une simple pression et voir à volonté l'Europe ou bien un morceau du village. Ce magnifique gadget trouve encore le moyen de m'irriter, néanmoins, car il ne prévoit rien, ou presque rien, pour le voyageur entiché d'art, d'églises, de châteaux, de beaux paysages. Le voyage *touristique* semble lui être à peu près inconnu. Il signale les pompes à essence, ce qui est très utile, les restaurants, les hôtels, les théâtres, les cinémas, les pharmacies, les musées (tout de même) et beaucoup d'autres choses encore, mais il n'a rien à dire des monuments et des sites qui, à mes yeux, font bien sûr tout l'agrément et même la raison d'être du voyage.

Mais je suis sans doute trop irritable… Ma réputation sur ce point paraît bien établie, en tout cas, parce qu'un blogueur journaliste, je crois, se demande si à partir de cinquante ans on ne devient pas tous « autant de Renaud Camus » (ça n'a pas l'air d'un compliment…). Lui confesse qu'il est de plus en plus souvent exaspéré par ses voisins, au concert (il s'agit peut-être d'un critique musical (mais pas de Renaud Machart)). Il raconte que sa voisine a rapporté de l'entracte un verre de vin rouge, la dernière fois, et qu'il a dû entendre en entier je ne sais plus quelle symphonie « dans une affreuse odeur de vinasse ». Je le comprends. Moi aussi j'aurais eu du mal à supporter cette expérience. D'ailleurs je n'entends de symphonies que du fond de ma baignoire, avec Pierre.

Dimanche 4 mars, neuf heures et demie du soir. Je me demande s'il est arrivé (probablement, car tout est arrivé (c'est ce qui rend les fantaisies érotiques si plaisantes)) que quelqu'un se suicide par excès de travail. Je n'en suis pas tout à fait là, mais il m'arrive d'avoir des moments de désespoir face à l'impossibilité de faire ce que je devrais faire – non, pas de *désespoir* (rien d'aussi général) : de panique, de fureur, de remords, d'angoisse.

Il fallait que je remette et à son éditeur et à son commanditaire *Commande publique* le 28 février ; puis, après délai demandé et obtenu, le 19 mars. J'ai été très bien payé pour ce livre, j'ai de l'estime et de l'amitié pour l'homme qui a eu l'idée de me le demander, je voudrais qu'il ne regrette pas cette idée et, en tout cas, pas du fait de ma négligence ou de mon défaut de conscience professionnelle. Ajoutons que m'avaient été demandés *deux* livres, à l'origine, et que j'ai obtenu qu'ils soient fusionnés en un seul, sans diminution d'émoluments pour moi – d'où il ressort que je dois remettre un volume non seulement sérieusement conçu, pensé et écrit mais d'une certaine épaisseur : je pensais à trois cent mille signes au moins, j'en suis à cent mille, mais de pur *brouillon*.

Quand je peux enfin me mettre à cet ouvrage, qui traîne depuis des années, voilà que je reçois les épreuves du *Journal de* Travers, seize cent cinquante pages à corriger. J'avais pensé leur donner trois ou quatre jours, elles me prennent quinze journées entières. Et les épreuves c'est toujours urgent, il faut chaque fois tout arrêter pour elles. Abandon de *Commande publique*, donc. Mais je m'y remets sitôt l'autre tâche expédiée. Or, une semaine après, voici les épreuves de *L'Amour l'Automne*. Même jeu, nouvelle interruption, inévitable. Puis, vendredi, au milieu de cette interruption-là, l'*index* du *journal*, à corriger de toute urgence (le livre n'attend plus que cela pour être prêt à paraître). Interruption de l'interruption, donc, interruption en abyme, qui ne fait qu'éloigner la reprise de ce qu'elle interrompt. C'est là que j'ai été le plus près de me taper la tête contre les murs (de rage impuissante).

La correction (très sommaire et fort incomplète) de l'index a été faite par téléphone vendredi après-midi. Cinq des sept églogues de *L'Amour l'Automne* sont reparties corrigées hier matin samedi. Les deux dernières seront expédiées demain. Après cela, et sauf accident, je devrais pouvoir me remettre à *Commande publique*, ouvrage pour lequel j'ai obtenu de la P.O.L un nouveau délai, jusqu'au 15 avril (la publication étant toujours prévue pour juin). C'est là, certes, un fameux ballon d'oxygène, mais ce délai ne fait que comprimer davantage, à l'autre bout, le temps dont je dispose pour donner aux jeunes éditions Jean-Paul Bayol la pièce que je leur dois, *Au théâtre ce soir*, qu'elles attendent pour juin…

Lundi 5 mars, dix heures moins le quart, le soir. Je me suis interrompu hier pour regarder avec Pierre, qui ne le connaissait pas, *Le Désert des Tartares* de Zurlini, que j'avais vu à Milan, peu après sa sortie, en 1977, ainsi qu'il est relevé dans le *Journal de* Travers.

Ce matin sont parties les épreuves des deux dernières *églogues* de *L'Amour l'Automne*, puis j'ai dû rédiger une "quatrième de couverture" pour le *Journal.* J'ai aussi parlé à Paul auprès de qui je voulais obtenir un cahier de plus pour *L'Amour l'Automne*, car la quatrième élégie est beaucoup trop serrée, à mon avis, et la liste "Du même auteur" commence juste en face de la dernière page de la septième, ce que je trouve affreux. Si l'on essaie de mettre un peu d'air dans tout cela, il faut ajouter *seize* pages au volume. Paul a très fermement refusé, même après que j'eus proposé d'assurer moi-même la dépense impliquée. Il est vrai que le livre a déjà cinq cent cinquante pages, ce qui est beaucoup pour un roman, surtout un roman de cette sorte. La seule tâche encore à accomplir, le concernant, c'est une "quatrième de couverture", pour lui aussi.

Après ma promenade à la rivière, au début de l'après-midi (au son des *Variations Goldberg*), j'ai pu me remettre enfin à *Commande publique.* Le commanditaire de ce livre s'en soucie beaucoup. Il m'a encore appelé aujourd'hui.

Eliot travaillait encore plus que moi, je crois. C'est même incompréhensible. En 1916-1917, à Londres déjà, il travaille à plein temps dans une banque. Le soir il donne des cours dans une université populaire, si j'ai bien compris (je lis tout cela en dormant à moitié). Le programme pédagogique qu'il s'impose, et qu'il impose à ses auditeurs, est hallucinant de richesse et de densité (les poètes métaphysiques, le théâtre jacobéen, les grands romantiques et les petits, etc.). Dans le même temps il dirige une ou deux revues, en fonde une autre, collabore à d'autres encore. C'est sur ce fond-là, et tout en prenant soin d'une femme malade à moitié folle, qu'il écrit son œuvre. Il est vrai que *quantity-wise* je l'enfonce par vingt à un (toute son œuvre tiendrait à l'aise dans les

deux mille cinq cents pages d'épreuves que j'ai corrigées ces dernières semaines). Néanmoins je n'arrive pas à entrevoir comment il pouvait faire – moi au moins je n'ai pas de femme folle et malade, et pas de situation en ville, surtout…

***

Le dimanche matin, quand nous prenons notre petit déjeuner dans la cuisine, au premier, nous écoutons sur France Musique, pour échapper aux protestants qui sévissent à ce moment-là sur France Culture, une émission qui s'appelle "Chantons sous la couette". Cette émission (« avec plein d'infos à se mettre sous la couette ») est à la dictature de la petite bourgeoisie ce que les discours du Duce du balcon du palais de Venise étaient au fascisme.

Quelquefois les journalistes, inconsciemment, lâchent le morceau, à condition qu'il s'agisse de pays et de situations très éloignés des nôtres. Hier soir, au journal de France 2, il y avait un reportage sur l'action d'une association française qui avait ouvert à ses frais une école pour les petites filles, dans les profondeurs misérables du Cambodge rural, où très souvent elles sont mises au travail à cinq ans. Le reportage vantait, à juste titre sans doute, l'excellente organisation de cette école, et, par contraste, il montrait l'école publique ordinaire, ravagée à la fois, paradoxalement, par l'absentéisme et par la surpopulation scolaire. Le système éducatif cambodgien est en ruine et manque terriblement de professeurs compétents. Et pourquoi ? Eh bien, expliquait tranquillement l'auteur du reportage, parce que les Khmers rouges se sont acharnés sur l'élite culturelle du pays. C'est maintenant qu'on mesure toutes les conséquences de son extermination.

Ah bon ? Une classe cultivée est donc si nécessaire ? Ce n'est pas à propos de la France qu'on entendrait soutenir pareilles vues ! Et pourtant, en France aussi la classe cultivée a bel et bien été supprimée, avec des méthodes plus douces, sans doute, et sans mort d'hommes, mais le résultat est presque le même, et les conséquences sur le système éducatif et sur l'état culturel général sont tout aussi désastreuses.

Nous avons eu l'occasion de dîner récemment avec une jeune fille très représentative de ce nouvel ordre des choses : très intelligente, instruite, faisant de brillantes études, mais pas le moins du monde *cultivée*, au sens ancien.

Ce que néglige toujours ce système (mais c'est lui faire bien de l'honneur que de l'appeler de la sorte, car je doute qu'il sache ce qu'il fait…), c'est la langue, bien entendu – comme si elle n'existait pas. Mais elle existe bel et bien, même si elle est en piteux état. Et, pendant que ces gens parlent sans se douter de rien, elle parle d'eux, très clairement, on ne peut plus clairement : qu'il s'agisse de la jeune fille du dîner récent ou des animateurs de "Chantons sous la couette", ce que dit la langue, c'est que la culture est morte, qu'il n'y a plus aucun espace pour elle, aucun *extérieur* à ce qui parle là et qui règne seul, et qui le sait, ou plutôt qui n'imagine pas qu'il puisse y avoir autre chose à savoir.

Mardi 6 mars, dix heures moins vingt, le soir. Lorsque Pierre est ici dans la journée, nous faisons ensemble la promenade de l'après-midi, et c'est un de nos moments les plus intimes. Lorsqu'il travaille, je la fais seul. Mais il arrive qu'il rentre plus tôt qu'il n'était prévu, parce qu'un cours qu'il devait donner a été annulé, par exemple. En ce cas-là il me rejoint dans la vallée ou sur les pentes. Et je ne sais rien de plus joyeux, pour moi, que son apparition au haut bout de l'allée que je remonte lentement tandis qu'il caracole en la descendant.

Je ne sais pas comment j'ai traversé dans la solitude sentimentale les « grandes années de Plieux », comme dit ma mère. Je ne sais pas comment mon cœur n'a pas rompu.

(Ma mère feuilletait l'autre jour un catalogue de l'exposition Miró, ici, ou de celle de Kounellis, je ne sais plus, et l'a caché précipitamment quand les chiens, par leur agitation, lui ont fait comprendre que j'étais dans l'escalier et que j'allais entrer dans la pièce. Et elle a dit à Pierre, qui était à son côté :

« Je ne veux pas qu'il voie ça, ça lui ferait de la peine : c'est tellement *les grandes années de Plieux*… »)

***

Finalement je suis très content, au moins pour le court et le moyen terme, des arrangements trouvés avec les éditeurs – surtout avec Fayard, P.O.L se contentant de me maintenir les demi-mensualités qui de ce côté-là me sont versées depuis un an. Fayard, pour compenser, me versera comme depuis un an des mensualités doublées, portant d'une part sur le *journal* 2007 (celui-ci même, tiens…), d'autre part sur le *Répertoire des délicatesses*, devenu *Dictionnaire*, doublé de volume, et passé de la P.O.L à Fayard. Il me semble bien normal, si P.O.L ne me verse plus que la moitié de ce que j'en recevais, que cette maison reçoive de moi moins de livres, et que le manque à gagner entraîné par cette réduction draconienne

des versements ne soit pas compensé par des ouvrages que je serais obligé de fournir *en plus* pour Fayard sans que soit réduit en rien ce que je dois de prose à la P.O.L. Quant aux contrats portant sur les *Demeures de l'esprit*, ce qu'ils me rapporteront viendra s'ajouter, comme je le souhaitais et comme il était indispensable, à ce que je gagne déjà et permettra donc les voyages nécessaires à la rédaction de ces livres : quinze mille euros devraient permettre de studieuses vacances assez confortables.

L'ennui de tout cela c'est que la négociation sera à recommencer dans un an. L'écrivain ne connaît que les CDD, tant honnis par les jeunes chômeurs ou travailleurs. Et il ne sera pas facile de trouver tous les ans quelque chose à faire passer d'un éditeur à l'autre, comme cette fois-ci le *Répertoire.* Mais enfin, grâce à Claude Durand, la pitance est assurée jusqu'à mars de l'année prochaine : pour le moment je ne vois que cela – et la perspective de vacances, pour une fois.

***

Un lecteur canadien m'a envoyé un disque des mélodies (jamais enregistrées jusqu'alors) de Théodore Dubois, chantées par le baryton Marc Boucher, sur des poèmes de Samain (*Musiques sur l'eau* – ce sont les meilleures), de Régnier, de Coppée, de Maurice Bouchor et d'autres poètes dont je ne connais même pas les noms (Charles Lomon, André Foulon de Vaulx, Landely Hettich, F. de la Tombelle (voilà qui devrait un jour donner fameusement du mal aux faiseurs ou faiseuses d'index…)). Je ne puis pas dire que je sois très frappé par le génie de Dubois ; comme j'ai assez bien dans l'oreille le ton et les modes de la mélodie française, j'ai l'impression, certainement à tort, que je pourrais moi-même faire tout aussi bien, et même mieux, ou en tout cas plus à mon goût : je choisirais mieux mes textes, en tout cas… Mais, malgré ces réserves, cette musique et ces vers étaient parfaits pour marcher le long de l'Auroue, d'autant que le baryton a une diction parfaite, comme il ne s'en trouve en français qu'au Canada, je crois bien.

Mercredi 7 mars, dix heures du soir. Je suis harcelé depuis des mois par un organisme nommé “Tangerine”, qui prétend œuvrer pour l’emploi, je présume. Il propose à ses correspondants (dont je suis, donc) toute sorte de missions mirobolantes, et m’envoie par courrier électronique des messages qui ont la particularité, chaque fois, de bloquer totalement ma boîte à lettres. Quand je les repère je parviens parfois, non sans de grandes difficultés, à les mettre à la poubelle sans les ouvrir ; mais souvent, parmi la masse du courrier webmatique qui arrive chaque jour, je les ouvre par inadvertance et alors c’est la catastrophe.

J’ai prié “Tangerine” de ne plus m’envoyer de messages et, à mon relatif étonnement, j’en ai reçu un qui se donnait pour le dernier, très poli, plein d’excuses et de promesses, m’assurant qu’il allait être donné suite à ma requête et que je ne recevrais plus rien de cette source. Cet engagement, hélas, n’a pas été tenu si peu que ce soit. Les messages maudits continuent de me parvenir, et chaque fois ils paralysent toute une partie de cet ordinateur.

La catastrophe se déroule en deux temps, et “Tangerine” n’est qu’indirectement responsable du second. Tangerine m’envoie des messages qui bloquent ma boîte à lettres, premier temps ; et pour débloquer celle-ci je n’ai d’autre ressource que de la forcer à se fermer – *forcer à quitter*, comme dit le logiciel dans son jargon. Et je puis en effet *forcer à quitter*, mais c’est une démarche assez violente, semble-t-il, qui une fois sur deux a les plus graves conséquences sur le bon fonctionnement de la boîte à lettres. Le dernier message de “Tangerine”, reçu samedi dernier et ouvert alors faute de vigilance, a provoqué la crise la plus désastreuse que j’aie essuyée dans ce domaine jusqu’à présent. La boîte à lettres a d’abord été complètement vidée. J’ai cru avoir perdu tout le courrier reçu ces derniers mois, puis je ne sais quel mécanisme protecteur et conservatoire s’est mis en marche en ma faveur, et sept mille cinq cents messages déjà reçus et déjà traités, et dont j’avais déjà, après examen, jeté la plupart, me sont revenus dans toute leur première fraîcheur, non ouverts. La petite icône qui me prévient d’heure en heure que j’ai reçu deux ou trois messages m’annonçait cette fois que j’en avais

sept mille cinq cents en attente. Or je ne pouvais les jeter en bloc, car parmi eux beaucoup me sont précieux. J'ai donc passé des heures et presque des jours, et toute la journée d'aujourd'hui, à "nettoyer" cette pauvre boîte à lettres, séparant le bon grain de l'ivraie. Pendant ce temps, pas de *Commande publique*, bien sûr. Ce soir, enfin, la boîte est de nouveau débarrassée de ses parasites, mais j'ai grand mal au dos et aux yeux, et je suis à la merci d'une nouvelle attaque de "Tangerine". Moi qui ai toujours eu en horreur mandarines, clémentines et apparentées (rien que d'écrire leur nom me dégoûte…), j'avais bien raison de me méfier.

Jeudi 8 mars, dix heures du soir. Tiennent une grande place dans la vie professionnelle de Pierre les deux anciens déportés de la petite ville où se trouve son lycée. Ces deux déportés sont très sollicités pour parler devant les classes. C'est pour eux presque une occupation à temps complet. L'ennui est qu'ils sont un peu en délicatesse l'un avec l'autre. L'un a été déporté en tant que juif, l'autre en tant que résistant. Ils éprouvent de grandes réticences à témoigner ensemble. Cependant, loyaux, l'un ne veut pas être invité si l'autre ne l'est pas. Il faut des trésors de diplomatie pour ménager à la fois leur susceptibilité et leurs scrupules.

En la seule année dernière, l'un des deux n'a pas fait moins de huit fois le voyage d'Auschwitz avec des lycéens.

***

En rentrant d'un dîner chez des amis, la semaine dernière, nous avons entendu dans la voiture, à la radio, vers une heure du matin, à travers la campagne nocturne, du Bach interprété au piano, je ne sais pas exactement quoi, ni par qui – nous sommes arrivés à la maison avant la fin et il était trop tard pour que nous l'attendions. En tout cas c'était très beau. Et depuis j'ai une grande fringale de Bach, ce qui m'arrive assez rarement, et de Bach au piano. *Variations Goldberg* par Maria Tipo, *Suites françaises* par Glenn Gould, *Offrande musicale*, *Clavier bien tempéré*, tout y passe. Mais ce qui convient le mieux à mon humeur

capricieuse ce sont les deux chorals *Nun komm der Heiden Heiland* et *Ich ruf' zu dir, Herr Jesu Christ*, que joue Murray Perahia sur un disque compact de fabrication artisanale apprêté à mon intention par un lecteur musicien, Jérôme Vallet.

Dans cette curieuse anthologie les deux chorals sont précédés par un des *Lieder ohne Worte* de Mendelssohn, le numéro 2 de l'opus 67, qui va admirablement avec eux et avec mes dispositions actuelles. Malheureusement on passe de là sans aucune transition à l'*Ode à Napoléon Bonaparte*, de Schoenberg, qui est pour moi l'une des œuvres les plus désagréables à entendre que je connaisse – il ne s'agit nullement d'un jugement de valeur, faut-il le dire, mais d'une pure réaction nerveuse. La plupart du temps, je ne peux pas supporter cette musique-là. Quand elle me surprend dans le bain et que je n'ai aucun moyen de m'en défendre, c'est affreux.

Non seulement ma grande envie d'entendre du Bach est limitée au piano, en ce moment, mais encore faut-il que celui-ci soit très lent, très tranquille. Selon cette exigence les *Goldberg* sont un peu agitées, ne parlons pas des *Suites françaises.* D'ailleurs on voit bien que la légende des *Variations* commandées au Cantor pour servir de cure nocturne à l'ambassadeur de Russie qui souffrait d'insomnie n'est rien d'autre que cela, une légende, car ces pièces ne sauraient endormir personne, encore moins calmer des nerfs trop tendus. Les deux chorals sont beaucoup plus lénifiants, eux. J'ai commandé le disque de Perahia sur lequel ils figurent avec d'autres, et aussi avec d'autres romances de Mendelssohn.

Cette après-midi, par un temps merveilleux, Bach, Scarlatti, Mozart et Schubert le long de la rivière, par Dinu Lipatti – autre cadeau du même Jérôme Vallet, plus ancien (février 2002 : de l'utilité de tout noter sur les pochettes ou livrets). Voilà tout de même une jouissance merveilleuse que les autres époques n'ont pas connue, et qui m'aurait manqué : pouvoir se promener à travers les champs bordés d'aubépine en fleur en écoutant à volonté les plus belles musiques du monde. Je m'avise d'ailleurs en écrivant cela que ce plaisir-là aussi je le dois à Jérôme Vallet, car c'est encore lui qui m'a offert le baladeur (lui passait à l'iPod…).

Samedi 10 mars, dix heures du soir. J'écris couramment que je travaille dix ou douze heures par jour, et ce n'est pas tout à fait faux, mais pas tout à fait vrai non plus, et je pourrais parler avec tout autant de vérité de ma *paresse.* Disons que devant cet ordinateur je passe dix ou douze heures par jour, ou peut-être quatorze (j'y suis souvent à sept heures du matin, parfois plus tôt, et presque tous les soirs jusqu'à onze heures). Mais devant un ordinateur on peut infiniment paresser (j'ai une haine particulière, et parmi les bureaucrates je ne dois pas être le seul, pour les sites imprévisiblement *sonorisés*, qui révèlent aux tiers s'il y en a qu'au lieu de travailler à *Commande publique* ou au rapport comptable qu'attend d'urgence la société Ducran-Lapoigne on surfe et baguenaude sur le Web).

Ma paresse est assez laborieuse, je l'ai déjà noté – elle consiste par exemple, en ce moment, à m'occuper des *Églogues*, les *Églogues* en ligne, à les enrichir d'images, et donc à chercher ces images, une activité qui peut mener Dieu sait où. Depuis que j'ai appris que je pouvais ne remettre *Commande publique* que trois ou quatre semaines plus tard que prévu (or la date prévue avait déjà fait l'objet d'un premier report), je *glande* épouvantablement, je crains bien qu'il n'y ait pas d'autre mot. J'ai par exemple perdu trois ou quatre heures, aujourd'hui et hier, et il se pourrait bien que ç'ait été davantage, même, à chercher un hôtel à Paris. Je vais devoir me rendre là-bas à la fin du mois, en effet. Pierre me rejoindra au bout de quelques jours, et lui ne veut pas entendre parler du studio du front de Seine, que nous avons évacué en novembre dernier mais que ma mère a tout de même réussi à conserver jusqu'ici, à force de je ne sais quels promesses et expédients dans lesquels je ne veux pas entrer. Les huissiers font le siège des lieux, les concierges sont prévenus de notre déconfiture, nous avons enlevé les quelques commodités qui demeuraient là-bas : ce ne ferait pas, il est vrai, un séjour agréable et je ne peux pas donner tort à Pierre de ne pas vouloir y aller ; je n'aimerais pas beaucoup, moi-même, y retourner.

N'empêche, c'est une curieuse expérience que d'envisager l'hôtel à Paris. Parmi les gens que je connais, presque personne ne l'a vécue. Paul

Otchakovsky recommandait l'hôtel Madison, mais c'est beaucoup trop cher pour nous. J'ai un vieux faible pour l'hôtel de Suède, rue Vaneau, mais lui aussi dépasse nettement mes moyens (il coûte à peu près deux cent cinquante ou trois cents euros par jour), de même que l'hôtel des Grands Hommes, place du Panthéon. Jacqueline Voillat recommande beaucoup certain hôtel de la Place du Louvre, à côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, mais j'ai cru comprendre, d'après la Toile, qu'il était plein durant la période envisagée, et d'ailleurs je n'en ai pas éprouvé trop de regret parce que se pose accessoirement un problème de petit déjeuner auquel j'attache, il est vrai, une importance disproportionnée. Il n'y a rien par quoi ou en quoi je sois moins français que le petit déjeuner. Je déteste les petits déjeuners français et les petits déjeuners *continentaux* des hôtels français, qui mettent leur point d'honneur, quand ils en ont un, à toujours plus de viennoiseries et de confitures. Je n'aspire pas, ou très accessoirement, aux croissants et aux brioches, mais à du jambon, à des tranches de poulet, à des œufs sur le plat, du bacon, du fromage, des saucisses grillées, des poires au jus, du muesli, que sais-je, tout ce qui vous cale pour la journée et vous dispense de déjeuner (précisément ce que veulent éviter les hôtels français – je l'ai toujours soupçonné). En matière de petit déjeuner je ne jure que par la Grande-Bretagne, l'Espagne (ah, le parador de Ségovie !), l'Allemagne, la Suisse peut-être. À bas la France et l'Italie, et tous leurs sales petits pains, qui sont de la pure poignée d'amour, autant et plus que les petits boudins blancs, et (me) donnent bien moins de plaisir (le Radisson Grafton de Londres, *under that respect*, était très bien, l'année dernière (ou bien était-ce il y a deux ans ?)) !

Dimanche 11 mars, dix heures et quart, le soir. La chaudière s'est arrêtée, on ne sait pas pourquoi, il y a deux ou trois jours déjà, sans doute. Ce matin je trouvais qu'il faisait très froid dans la maison, j'ai demandé à Pierre de pousser un peu les machines, il a constaté que tout était éteint. Comme cette après-midi le temps était très beau, pendant la promenade, et qu'au soleil on avait presque chaud, nous avons été tentés de voir dans la panne un signe du Ciel et de nous en accommoder, de

considérer que le printemps était là, de renoncer à remettre l'installation en marche. Mais le 11 mars, c'est tout de même un peu tôt. Ce soir mes résolutions d'économie faiblissent. J'appellerai le plombier demain matin.

***

Demain devait être jugée à Auch notre affaire de "convertisseurs", justement. Mais l'avocat de la partie adverse a demandé au mien d'accepter un report, et Stéphane Baumont dit qu'il est d'usage de ne pas refuser dans ces cas-là – j'aurais pourtant bien aimé savoir à quoi m'en tenir.

Quand je dis *l'avocat de la partie adverse*, c'est celui de la Sofinco, la société de crédit ; pas celui d'Habitat-Confort, le véritable adversaire, qui continue de faire le mort. La Sofinco est représentée par une des étoiles du barreau de Toulouse, paraît-il – c'est un peu inquiétant.

L'un des contrats que j'avais signés avec Habitat-Confort portait sur l'érection de galeries, devant les portes-fenêtres qui donnent dans le vide, ici, sur la façade orientale. Habitat-Confort n'a rien fait du tout. Comme j'ai grande envie de ces galeries, qui transformeraient la façon d'habiter cette maison, permettraient d'être à l'extérieur en un tournemain et rendraient possible de gagner directement le jardin sans passer par le glacial et lointain "grand" escalier, je me suis adressé à deux autres sociétés : celle de Mauvezin, qui est intervenue en seconde main autour des "convertisseurs", et l'entreprise de charpenterie qui a déjà refait le toit sous le contrôle des Monuments historiques. Justement, il a fallu entrer en contact avec M. l'architecte en chef, pour les galeries. Aussitôt, et comme je le prévoyais, les difficultés de toute sorte ont surgi. Je pensais, et d'autant plus que je ne sollicite pas de subventions, bien entendu, à une simple demande d'autorisation, d'autant plus facile à obtenir que le même architecte avait plus ou moins donné son consentement verbal, il y a quelques années, et même fait un croquis préparatoire. Hélas, il est maintenant beaucoup plus réticent, et surtout il dresse la longue liste de toutes les étapes à franchir pour obtenir un

accord des autorités. Lui ne peut donner qu'un avis, favorable ou défavorable : il faut ensuite que le dossier passe en commission – il y en a pour des mois et plus vraisemblablement des années. J'ai commis l'erreur de rappeler que le château était ouvert à la visite, et que la commission de sécurité, dans le passé, avait souhaité un escalier supplémentaire, que mon projet devait ménager. Mais s'il s'agit d'un escalier *pour le public,* alors c'est une tout autre affaire encore, les exigences sont différentes, beaucoup plus rigoureuses, et il faut faire intervenir les différentes instances compétentes en ce domaine-là. Avec chaque mot nouveau je voyais mes galeries s'éloigner davantage. C'est au point que j'ai décommandé le charpentier qui devait passer hier après-midi pour préparer la rédaction d'un devis.

Jeudi 15 mars, dix heures moins le quart, dix heures du soir. Depuis trois jours, davantage peut-être, je suis totalement abîmé dans les images. Je parlais récemment des formes spécieuses que revêtait la paresse : les *images* sont le masque innombrable qu'elle arbore en ce moment pour me soutirer toujours plus de temps. Et elle n'y réussit que trop bien : je suis vautré dans les visages, les corps, les paysages, les sites, les villes, les villages.

La maladie couvait depuis longtemps : depuis que je me suis familiarisé avec le versant iconique de Google, que j'avais presque ignoré jusqu'alors ; et depuis que j'ai entrepris, avec beaucoup d'élan, de fournir une version non pas exactement *illustrée*, mais *imagée*, *historiée*, de celles des *Églogues* – et c'est plus de la moitié d'entre elles – qui figurent désormais sur la Toile. Dans ce domaine-là je ne suis pas du tout paresseux. J'aurais fait un iconographe passionné.

Mais les symptômes se sont terriblement aggravés depuis que j'ai découvert Flickr. J'en ai trouvé la première mention sur Extrahairy, le gentil site semi-pornographique que je fréquente assidûment, ou du moins qui m'envoie quotidiennement sa moisson de messages et de photographies sans que j'aie seulement à le fréquenter. Quelqu'un, là-bas, samedi ou dimanche, a eu l'idée terrible de mettre dans un de ses

envois un lien avec Flickr, ou plutôt avec l'énorme collection de photos de garçons qu'a réunie et mise en ligne un Français, un Parisien semble-t-il, et qu'il abrite entre les arcanes tentaculaires de Flickr.

Flickr n'est pas du tout "spécialisé" (dans les garçons, je veux dire) – ou plutôt Flickr est spécialisé dans tout ce qu'on veut : c'est un énorme réseau où les internautes du monde entier se montrent les uns aux autres leurs photographies, qui en général sont de bien meilleure qualité technique que celles de Google. On avance quelques mots-clefs et aussitôt se déploie toute la lyre des associations. Et la plupart des photographies étant dotées d'un *tag*, c'est-à-dire d'une "étiquette" précisant à quelles catégories elle appartient (*garçon*, *torse*, *poilu*, *moustachu*, *arabe*, *Liban*, *Sicile*, *Écosse*, *jardin*, *château*, *Karst*, etc.), chaque image est un carrefour à partir duquel, comme dans les *Églogues*, justement, on peut embrayer vers quatre, cinq, dix directions différentes. Ce sont des voyages épuisants et merveilleux, où les heures s'engloutissent avec une effrayante facilité.

Les deux points forts de Flickr, ce sont le domaine érotique (ou *semi*-érotique, car les images sont relativement chastes – corps presque nus, visages, soldats vrais ou faux, marins, sportifs, amants de rencontre, etc.) et le domaine touristique, topographique, géographique, documentaire, celui-ci cent fois plus vaste encore que le précédent. Si l'on s'amuse par exemple à taper "Rannoch Moor", on se voit proposer un millier d'images de cette lande, dont beaucoup sont de toute beauté (un peu trop, peut-être, la "belle" photographie d'Écosse étant un genre en soi, qui pourrait facilement devenir un peu écœurant, même pour des estomacs aussi solides que le mien en fait de paysages admirables).

Flickr disposant d'un nombre à peu près illimité de reporters amateurs et bénévoles, avides de la gloire de montrer ce qu'ils savent faire et d'exposer les beautés de leur pays ou de celui qu'ils visitent, le monde est ainsi documenté kilomètre carré par kilomètre carré, et parfois hectare par hectare. J'ai moi-même contribué à cette mise en image générale en envoyant la petite dizaine de clichés dont je suis le moins mécontent et qui, à ceci près que Plieux et la vallée de l'Auroue ne sont pas l'Écosse, évidemment, n'ont pas grand-chose à envier en joliesse acidulée aux plus léchées des vues des Highlands. C'est pendant ce temps-là que ne s'écrit

pas *Commande publique.* Je laisse tout aller à vau-l'eau, correspondance, lectures, administration d'exister, et ce n'est même pas pour travailler comme je le prétends, c'est pour contempler de beaux hommes et de beaux panoramas. Chaque fois que j'ai une attaque de sommeil, ils me réveillent. C'est mon grand prétexte pour me lancer à corps perdu dans leurs mirages.

Vendredi 16 mars, neuf heures et demie du soir. Un numéro récent du *Monde 2* consacrait un dossier aux "Bons plans du Net". Au-dessus de cette élégante accroche on pouvait lire :

« Ils collectionnent promotions et réductions, participent à tous les jeux-concours, achètent à moindre coût… Grâce au réseau, les Français érigent le système D en mode de vie. »

Je ne participe pas aux jeux-concours, je ne collectionne pas les promotions et réductions, mais j'essaie d'acheter à moindre coût, c'est vrai, au moins des nuits d'hôtel, dont les prix m'ont toujours effrayé. J'ai été toute ma vie un habitué du guide Michelin mais il faut reconnaître qu'on trouve sur la Toile, *dans les mêmes hôtels*, des chambres dont le prix n'a rien à voir avec ceux qu'indique le guide. J'imagine que beaucoup d'hôtels n'offrent pas de prix spéciaux. Pourtant un nombre considérable d'entre eux, la majorité peut-être, proposent par voie webmatique des tarifs très sensiblement réduits. Pourquoi ?

Est-ce parce que leurs affaires vont mal, est-ce parce qu'ils craignent une période creuse, ou bien parce qu'ils ne peuvent offrir, à un moment donné, que des services ou un agrément réduits ? La troisième hypothèse se vérifie assez fréquemment, je pense. Lorsque nous sommes allés passer dix jours à Londres, il y a deux ans, j'ai retenu à l'hôtel Radisson Grafton, sur Tottenham Court Road, une chambre dont il était demandé un prix inférieur d'un tiers, à peu près, à celui qui était officiellement le sien. Une fois sur place nous avons constaté que cette chambre donnait sur une avenue, Tottenham Court Road, précisément, où se menait *même la nuit* d'importants travaux de terrassement, marteaux piqueurs à l'appui. Comme c'était intolérable, cependant, nous avons demandé à

changer de chambre, et cette faveur nous fut accordée, sans changement de tarif. Nous fûmes installés sur une rue perpendiculaire, beaucoup moins bruyante, et passâmes un excellent séjour.

Jean Puyaubert, qui est pour moi une autorité morale, et sociale, et pratique, avait horreur des *rabais*, des *promotions*, des *prix d'amis.* D'ailleurs il détestait être invité, ce qui doit participer de la même hantise de dépendre, d'être l'obligé de tel ou tel, d'aliéner une partie de sa liberté. Il suffisait qu'on lui propose *une affaire* pour qu'il refuse absolument. Je le suis assez volontiers sur ce point comme sur beaucoup d'autres, d'ailleurs sans avoir à me forcer, car c'est ma pente naturelle. Je rebute énergiquement les coups de téléphone commerciaux. Cependant il faut bien dire que je ne suis pas tout à fait exempt de la tendance relevée par *Le Monde 2*. Ainsi j'achète en ligne beaucoup de livres et de disques, et je remarque que même sur Amazon, que je pratique beaucoup, il est offert pour le même article (*produit*, comme ils disent), des prix qui varient du simple au quadruple, si ce n'est davantage. J'ai par exemple commandé, pas plus tard que la semaine dernière, un DVD du film de Gus Van Sant, *My Own Private Idaho*, que j'avais beaucoup aimé à sa sortie. Le DVD existe en deux versions, l'une qui coûte dix-neuf euros et l'autre trente-six parce qu'elle comporte *deux* disques, le second consacré à des entretiens avec Van Sant et les acteurs, à des fragments écartés par le montage définitif, à des commentaires critiques. Cette version double était très recommandée par certains internautes, et *My Own Private Idaho* recèle suffisamment d'obscurités, dans mon souvenir, pour qu'une version commentée, et commentée par le réalisateur lui-même, puisse être précieuse et désirable en effet. Or cette version qu'Amazon affichait à trente-six euros était proposée, sur le site d'Amazon même, par une société américaine à laquelle j'ai déjà eu affaire, au prix de… *six euros et demi*. Au milieu de mes hésitations entre la version simple et la version double, cette offre était difficilement résistible et je ne lui ai pas résisté. Le coffret est arrivé aujourd'hui, jamais ouvert, apparemment en très bon état. Nous ne l'avons pas encore "visionné", mais je ne pense pas qu'il ait de tare.

Dans ma quête, la semaine dernière, d'un hôtel à Paris pour la fin du mois, j'ai été un moment sensible aux offres webmatiques de certain

hôtel Manoir Saint-Germain-des-Prés, qui est juste à côté de chez Lipp – je me demande si ce n'est pas l'ancien hôtel Taranne où a longtemps vécu Albert Cossery, si je ne me trompe – et qui, bien qu'il ait quatre étoiles (mais seulement deux maisons dans le guide Michelin), offrait une chambre "de luxe" à un prix, cent quarante euros, assez inférieur à tout ce qu'on pouvait trouver d'à peu près équivalent dans le quartier. Comme ce prix était aussi inférieur de près de moitié au prix "officiel" de la chambre, je me demandais si de terribles travaux se déroulaient en ce moment devant chez Lipp et devant ce "Manoir Saint-Germain", sans doute assez bruyant de toute façon. Mais je n'ai pas eu l'occasion de me le demander longtemps, parce que cette offre alléchante n'était pas valable pour la période que j'envisageais. On m'en a fait une autre, elle aussi à prix réduit, *très réduit,* m'expliquait-on, mais il fallait tout de même payer plus de deux cents euros par nuit (deux cent cinq au lieu de deux cent-soixante-dix), c'était bien trop cher pour moi.

Un article du *Monde*, du vrai *Monde* cette fois, du *Monde 1*, disait cette semaine que les autorités commençaient à s'émouvoir du nombre de plaintes des particuliers à la suite d'achats, de contrats et de réservations effectués à travers le Net. Particulièrement visée était l'"industrie hôtelière". Il semblerait que les hôtels mentent beaucoup, sur le Net, à propos des services et du confort qu'ils offrent, et par exemple de leur nombre d'étoiles.

J'ai finalement retenu une chambre pour une semaine à l'hôtel Bourgogne & Montana, rue de Bourgogne, à deux pas de l'Assemblée nationale. J'aime bien ce quartier et l'établissement, d'après son site Internet, a plutôt meilleur ton que les autres. Lui aussi se targue de quatre étoiles mais n'a que deux maisons dans le guide Michelin, toujours bien difficile, où cependant on peut lire à son sujet :

« Raffinement et esthétisme imprègnent chaque pièce de ce discret hôtel daté du XVIIIe siècle. Les chambres du dernier étage ménagent une superbe perspective sur le Palais-Bourbon. »

Je doute que la nôtre soit dans ce cas. Elle coûte cent quarante-cinq euros alors que les prix indiqués dans le guide vont de cent quatre-vingt-cinq à trois cent trente-cinq.

Samedi 17 mars, dix heures du soir. Le site de la Société des lecteurs est secoué depuis une semaine d'une terrible querelle, à laquelle je n'ai Dieu merci aucune part et dont je me tiens rigoureusement éloigné, sans hésitation et sans regret. À l'origine elle opposait Didier Goux, ce journaliste et *ghost writer* qui est venu nous voir ici en décembre dernier avec sa femme, et nous avait alors invités au Bastard, à Lectoure ; et Juan Asensio, le critique bien connu de la blogosphère – je veux dire que c'est sur les blogs, principalement, et d'abord sur le sien, "Stalker, dissection du cadavre de la littérature", qu'il exerce ses talents de critique.

Stalker, ou plutôt Juan Asensio, donc, s'est vu inviter à l'automne dernier à diriger et à composer un numéro spécial d'une revue nommée *La Presse littéraire*, numéro qui serait consacré aux écrivains dits *infréquentables*. Asensio m'a proposé d'écrire un article, pour ce numéro de revue, sur l'*infréquentable* de mon choix – proposition que je déclinai faute de temps. D'autre part il voulait que me soit consacré un article dans ledit numéro, à moi à titre d'*infréquentable*. Paul-Marie Coûteaux était volontaire pour écrire cet article-là. Mais Paul-Marie Coûteaux est surtout lecteur de mon *journal*, et peut-être de *Du sens* : j'ai craint qu'il ne fasse de moi un portrait un peu attendu, en vieux conservateur ou réactionnaire à la plume alerte. J'ai suggéré plutôt Valérie Scigala, qui connaît bien les *Églogues* et dont j'imaginais qu'elle tirerait son texte et mon portrait tout à fait vers l'autre versant, du côté du formaliste et de "l'écrivain d'avant-garde", pour aller très vite ; et cela me paraissait bien préférable, et plus surprenant dans ce contexte d'hommages rendus, pour l'essentiel, aux "réactionnaires" (dont je suis aussi, certes, mais, en l'occurrence, le point étant acquis, il ne me semblait pas nécessaire de revenir sur lui). En fait, Valérie Scigala a écrit un article très général et descriptif, sorte d'introduction pour tous ceux (et ils sont certes l'immense majorité, la quasi-totalité, même) qui n'ont jamais entendu parler de moi ; et elle n'a pas du tout parlé des *Églogues* et des techniques et procédés qui y sont à l'œuvre.

Le numéro de *La Presse littéraire* est paru le mois dernier. Didier Goux, comme à peu près tout le monde désormais, a lui-même son

propre blog et il y a parlé du dossier sur les “Infréquentables”. Il a dit s’être précipité sur le texte à moi consacré par Valérie Scigala, qu’il admire beaucoup, pas seulement pour ses talents littéraires ; et l’avoir trouvé très bon. Il a malheureusement ajouté – *malheureusement* de mon point de vue, car, comme Didier Goux est devenu un des grands animateurs du forum de la Société de (mes) lecteurs, il me mettait dans une situation diplomatique assez délicate (mais enfin il était parfaitement libre d’écrire sur son blog ce qu’il voulait) – ajouté, donc, que pour arriver jusqu’à ce texte de Valérie Scigala il fallait d’abord traverser la très indigeste et très ampoulée (je ne me souviens plus des adjectifs exacts, mais ils n’étaient pas aimables) introduction de Juan Asensio au numéro. Ce que voyant Juan Asensio (tous ces blogueurs se surveillent de l’œil les uns les autres, et par un système de collationnement automatique ils sont aussitôt prévenus de tout ce qui s’écrit sur eux), il eut l’immense tort, à mon avis, de *répondre*, sur le blog même de Goux. Quelle idée ! J’ai vu pour ma part qu’un des amis d’Asensio, sur un autre blog encore, le félicite de cet excellent numéro de revue mais déplore (je suis en train de m’apercevoir que j’ai déjà parlé d’une grande partie de tout cela…) que tout de même la collection des *infréquentables* réunis soit par trop inégale, allant de Corneille à… (oui, j’ai déjà relevé ces trois petits points) Renaud Camus : eh bien il ne m’est pas venu une seule seconde à l’esprit de *répondre* à cette insulte qui d’ailleurs, bien que portant sur moi, ne m’était pas adressée, non plus que celle de Goux portant sur Juan Asensio n’était adressée à Asensio. En plus Asensio s’est acquis toute une réputation de critique, il y a eu de grands articles sur lui dans la presse généraliste, c’est dans certains cercles une espèce de célébrité : que pouvait bien lui faire une insulte en passant d’un blogueur inconnu et tout à fait débutant (en son bloguisme) ?

Or non seulement Asensio a répondu mais il a voulu entraîner Valérie Scigala dans la querelle. Il l’a trouvée peu favorable à ce dessein. Elle a même fait état, je crois bien (je n’ai pas suivi tout cela directement), de réserves sur la revue et sur l’idée directrice du numéro dirigé par Asensio ; et elle aurait regretté que je figurasse, moi, parmi de *vrais* infréquentables tels que Brasillach et Dantec. L’expression de ce regret a mis Asensio en fureur (il semble qu’il suffise de peu) et il reproché à

Valérie Scigala, pas tout à fait à tort, de s'aviser un peu tard de la compagnie où je me trouvais dans sa revue et dont il ne lui avait, d'emblée, rien caché : sa fine bouche rétrospective était, d'après lui, une trahison. Seulement il mit tant de violence à sa dénonciation de Valérie Scigala que Goux, le principal responsable de la querelle, décida, par galanterie, de fermer son propre blog au critique irascible ; lequel estima alors que non seulement on l'insultait, mais qu'en plus on l'empêchait de répondre. Sur quoi il ne fit ni une ni deux et transporta la querelle sur le forum de la Société des lecteurs puisque Goux (qu'il appelle *Gousse*, et c'est hélas caractéristique de ses procédés et de son style (mais Goux, lui, il est vrai, l'appelle *Juanito*)) y intervenait souvent (mais pas à propos de lui). Et depuis lors ce n'est qu'une longue pétarade, échange de noms d'oiseaux et de bouses de vache (pour rester poli, ce dont Asensio, au moins, ne se soucie guère).

Ce Basque est tellement violent et tellement prolixe que du côté du site des lecteurs tout le monde, après quelques jours, a baissé les bras, ce qui n'apaise pas du tout ce furieux. Au contraire, il s'est mis à accuser la compagnie d'incapacité à lui répondre, de débilité, de nullité intellectuelle, de tout ce qu'on veut. Il est allé chercher le soutien de deux siens acolytes des blogs, Ygor Yanka et Germain Souchet, autres contributeurs du fameux numéro de revue ; ou bien ils se sont manifestés tout seuls, attirés par l'odeur de la poudre et animés par le courageux désir de soutenir leur général. Goux croit à tort que ces trois pistoleros n'en font qu'un, et rien ne l'en fait démordre, ce qui est absurde. Mais bien plus absurde encore est Asensio, qu'on croirait n'avoir rien d'autre à faire que de porter le fer et le feu du matin au soir sur ce pauvre forum qui n'en peut mais : on en est ce soir à sa trente et unième intervention !

Dimanche 18 mars, neuf heures et quart, le soir. Ceux qui ne savent pas croient, bien à tort, que j'ai un rapport quelconque avec la tradition éructante de l'extrême droite française, laquelle non seulement m'est totalement étrangère, mais que j'ai le plus grand mal à supporter. Asensio et les siens me pressent tous les jours d'intervenir dans la querelle qui

ravage le forum de la Société des lecteurs ; et avec chaque jour qui passe je suis moins tenté de le faire.

Cette querelle n'a d'ailleurs rien d'une guerre civile, puisqu'elle oppose des habitués du forum, tous du même côté, à des éléments extérieurs, Asensio et ses amis, qui s'avancent en pays conquis. À Franck Chabot, le webmestre, qui me demandait mon avis, je recommandai hier la méthode Koutousov, le recul infini, la terre brûlée. À mesure que les envahisseurs disposent de plus de place ils se perdent eux-mêmes et se déconsidèrent plus sûrement. C'est vrai surtout pour Asensio, qui a dit dix fois qu'il ne reviendrait plus jamais, que cette intervention-ci ou celle-là était la dernière de sa part, qu'il était trop bon de perdre son temps avec des imbéciles (il a recours à des termes plus vifs) tels que les habitués de ce forum ; et qui revient toujours, à cause de l'impossibilité où il est de se résoudre à n'avoir pas le dernier mot. Même s'il avait eu raison il en aurait perdu depuis longtemps tout le bénéfice intellectuel et moral par ce terrible besoin qu'il étale de voir sa victoire officiellement consacrée et la supériorité qu'il se prête dûment établie.

C'est incompréhensible : que peut bien faire à un critique dans une certaine mesure reconnu comme il l'est l'assurance qu'il l'a bien emporté sur des amateurs, sur des inconnus, des indifférents ? Si j'étais encore plus loin de tout cela que je ne le suis je pourrais presque trouver émouvante la formidable insécurité que révèle cette attitude, cette exigence enfantine que tout le monde voie bien sur lui les lauriers. Mais il n'y a pas de victoire, encore moins de lauriers – juste une pathétique insistance à convaincre de leurs torts des malheureux auxquels, dans le même mouvement, on assure qu'ils sont des moins que rien (et une nouvelle fois j'édulcore considérablement).

Encore n'avais-je pas connaissance hier du message qui au tout début de la querelle a incité Didier Goux à fermer son blog à Asensio : celui-ci y écrivait sur Valérie Scigala des choses inimaginables de muflerie, de grossièreté et de bassesse. C'est Valérie Scigala qui a elle-même porté ces phrases abjectes à la connaissance des visiteurs du forum. Elles ne sont pas pardonnables et elles relèvent d'un style – d'un style d'écriture mais aussi d'un style de vie, d'un style d'être, d'un type humain – dont on ne saurait trop se garder sa vie entière. De la mienne en tout cas exit Juan

Asensio, sans regret de ma part (et d'autant moins qu'il n'y tenait guère de place).

***

Éduquer un enfant, aujourd'hui, c'est l'inadapter.

***

La question de la *musique*, de ce qu'on appelle maintenant la *musique*, est déterminante, j'en ai toujours eu l'intuition et j'en suis de plus en plus convaincu. Un récent article du *Monde* faisait le tour des choix "musicaux" des différents candidats à l'élection présidentielle comme *emblèmes* ou *indicatifs* pour leur campagne, et pour *chauffer la salle* avant leurs différentes interventions. Tous sans exception – ah, si, peut-être une : Arlette Laguiller, qui reste fidèle à la seule *Internationale* – se parent de chansonnettes et autres musiques de variétés. Que, d'ailleurs, ce soit *cela* et cela seul qui est désigné quand on dit *musique* va absolument sans dire. Personne n'imagine qu'on puisse faire référence à autre chose. *À quoi* pourrait-ce bien être, au demeurant ? La musique au sens ancien est totalement sortie du champ de référence des uns et des autres. Je m'en tiens à la vieille terminologie, celle qui avait cours jusqu'au dernier quart du siècle dernier. Mais, ce faisant, je m'isole toujours davantage, je *m'inadapte*, moi aussi. Tant pis : à présent ça n'a plus guère d'importance.

Nicolas Sarkozy s'adressait aux "jeunes", aujourd'hui. Bien entendu son intervention était tout entière mélangée de variétés et de danses de rue, et c'était le chanteur Faudel qui lui servait de caution culturelle. Sans cet appareil, Sarkozy n'eût pas été *crédible*, paraît-il – je ne suis pas sûr qu'il le soit même avec lui.

***

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, commencer à faire un peu d'ordre, essayer de ranger un peu son bureau, par exemple, ce n'est pas du tout un premier pas vers la sérénité. Au contraire, à s'affronter au *tumulus*, comme disait Jean Puyaubert, on ne fait que se rendre compte plus précisément de tout ce que, par force, on a négligé, et qui demanderait impérieusement qu'on s'en occupât : lettres en souffrance, factures, livres d'amis qu'on avait fini par oublier – les livres, pas les amis, mais les amis auront pensé que c'est d'eux que vous ne voulez plus rien savoir.

Ainsi, m'étant affronté presque au hasard aux montagnes de papier qui sont le paysage environnant de cet écran, je suis tombé sur le recueil de nouvelles du *mari* d'une amie de ma sœur, une femme que j'avais rencontrée quand j'avais vingt ans et qu'elle en avait trente (ou dix-huit et vingt-cinq, peut-être). Cette dame, qui m'avait téléphoné au début de l'hiver – et huit jours après arrivait le volume –, va penser que je méprise la prose de son époux. Voilà qu'elle remplace provisoirement, comme figure principale du remords, Jacqueline Voillat dont je n'ai toujours pas lu le manuscrit, ou Paul-Marie Coûteaux dont j'ai seulement feuilleté en vitesse le gros livre (il en a paru un peu blessé, très gentiment) ; et Finkielkraut, et Carrère, et Dewitte, et Bruno Vercier, tant d'autres.

On le voit bien, avec cette mode des blogs que tout le monde a maintenant : tout le monde écrit, personne ne lit. Comment pourrait-on lire tout cela ? Je n'ai même pas le temps de lire in extenso les diverses interventions du forum de l'In-nocence. C'est toujours le petit garçon sur la branche du cèdre, qui veut que sa mère s'intéresse à lui ; ou bien la Douve de Bonnefoy :

Regarde-moi, regarde-moi, j'ai couru !

Pourquoi me lirait-on plus que je ne lis les autres ? D'autant que j'écris encore plus qu'eux…

Lundi 19 mars, dix heures du soir. De ma vie je n'ai eu autant de mal à me faire marcher droit. Tout concourt à une semi-paresse qui consiste surtout à faire tout sauf travailler à *Commande publique* – de sorte que je

suis en train de reperdre le temps que j'avais gagné grâce au délai accordé par la P.O.L.

La fascination des images continue de s'exercer. Je passe des heures oisives sur le Net, tantôt du côté de Flickr, tantôt du côté de Google ; tantôt à contempler des corps et des visages, tantôt à observer des villes et des paysages. Ce n'est pas tout à fait de l'oisiveté parce que, de ces traînasseries, il résulte des documents plus ou moins précieux et appropriés pour les *Églogues*, que j'"enrichis" sans cesse. Néanmoins je ne suis pas bien fier. Et les inquiétudes de santé qui me reviennent ne sauraient en aucune façon me servir d'excuse, car les maux dont je souffre, ou crois souffrir, ou *crains* de souffrir, ne m'empêcheraient nullement de travailler, ni même de travailler bien, si j'en avais vraiment la volonté.

Ils sont liés à mon bas-ventre, qui ne se laisse pas oublier : hernie, vessie, prostate, cancer ? J'ai bien peur que le traitement permanent que m'a donné le médecin, à l'automne dernier (Permixon), ne suffise pas à m'épargner une intervention chirurgicale, et peut-être plus proche que je ne l'imaginais : non seulement je pisse beaucoup plus souvent qu'il ne serait normal et désirable, mais en plus j'ai un peu mal, de temps en temps : non plus à l'aine gauche ou à l'aine droite, mais au milieu.

Mardi 20 mars, dix heures et quart, le soir. Journée à Toulouse, pour en finir avec une affaire qui traîne depuis un an au moins, l'achat de fauteuils et d'un canapé. Le paiement effectué par la Smat pour *Commande publique* devait permettre de régler cette dépense-là, mais il est survenu en janvier dernier et à présent il n'en reste absolument rien. Je dois toucher ces jours-ci quelque argent de Fayard, en liaison avec les nouveaux contrats – ce *journal*-ci, 2007, et le *Dictionnaire des délicatesses*. Sachant par expérience combien toute rentrée se transforme précipitamment en sortie, j'ai décidé de prendre les devants et de dépenser cet argent (et un peu davantage) avant même qu'il n'arrive, pour que du moins demeure de son passage, ensuite, quelque chose de tangible, sur quoi l'on pourrait s'asseoir. Nous nous meublons. C'est

fait : les fauteuils et le canapé ont été achetés ou plutôt commandés dans un petit magasin de l'avenue Carnot. Ils seront livrés d'ici au mois de juin.

Comme cette question domestique a été réglée plus rapidement que prévu (les fauteuils de l'avenue Carnot, modèles de ceux qui doivent être fabriqués pour nous, avaient nettement meilleure apparence que ceux que nous avions vus ailleurs), nous avons pu nous rendre à l'exposition Jacques Stella, au musée des Augustins. Passant devant le théâtre du Capitole et y étant entrés par curiosité, et un peu dans l'idée de prendre des places, s'il y en avait, pour un *Retour d'Ulysse dans sa patrie* qui se donne en juin (il n'y en avait pas), nous en avons trouvé pour la dernière représentation de *Tristan*, demain soir. C'est beaucoup de temps à Toulouse, et beaucoup de temps surtout qui n'ira pas à *Commande publique*. Aussi vais-je devoir renoncer, en compensation, à mes quêtes iconographiques sur le Net. Pour la semaine qui vient j'aurai le droit de m'occuper des *Églogues* jusqu'à neuf heures du matin, si je suis levé – en général je le suis. Aussitôt après les informations, *Commande*, *Commande*, *Commande.*

Jetant un coup d'œil par hasard à la *Mise au tombeau* de Nicolas Tournier, dans le musée des Augustins, j'ai dit à Pierre que c'était tout de même un magnifique tableau, et que je regrettais de m'être montré trop sévère avec son auteur, dans ce *journal* même. Pierre m'a répondu que je faisais la même réflexion chaque fois que nous apercevions cette œuvre-là. Du coup, craignant de radoter, je n'ose plus trop rien dire de Stella. C'est un bon peintre, et les bons peintres sont souvent un peu ennuyeux quand ils ne vous tapent pas dans l'œil pour une raison particulière ou pour une autre, et quand ils n'ont pas vos passions – pourtant Stella a dû quitter Rome « à la suite d'une affaire de mœurs », dit un peu mystérieusement un panneau biographique : j'espère que le catalogue sera plus disert…

Trop de Madones et de Saintes Familles, même si elles sont souvent assez réussies. J'aime bien certaine *Naissance de la Vierge* du musée de Lille, et je ne refuserais pas *Bethsabée recevant la lettre de David*, prêté par une collection particulière. D'ailleurs dans presque tous les tableaux il y a de beaux et bons morceaux. Mais tout cela manque de force, de

virilité, de personnalité. Ah, on est loin de mon cher Valentin – ces messieurs furent à Rome environ le même temps, et leurs respectifs *Jugement de Salomon* permettent de mesurer la différence…

Stella, pour sa partie italianisante, est d'ailleurs plus florentin que romain, bien qu'il ne soit resté qu'un an sur les rives de l'Arno, puis douze sur celles du Tibre (jusqu'à la fameuse "affaire de mœurs" (et il ne s'est jamais marié)). Trop souvent les gros yeux éplorés de ses femmes baignent dans l'huile, comme chez tant de ces peintres français et flamands de la première génération du XVIIe siècle, si chers à Jean-Pierre Changeux. Mais je ferais mieux de m'arrêter là car plus tard, quand il me faudra en venir à certain *Enlèvement des Sabines*, empli d'une étonnante violence quasiment picassienne, je ressentirai des remords, je le sais.

Jeudi 22 mars, neuf heures et demie du soir. Le *Tristan* du Capitole de Toulouse, que nous avons vu hier soir avec Jeanne, c'est "Tristan chez les *bears*".

Tristan lui-même est un homme mûr et barbu, ce qui n'est guère dans l'usage. On a remarqué depuis longtemps que le roi Marke paraît ressentir beaucoup plus douloureusement la trahison de Tristan, dont il semble se soucier seule, même, que celle d'Isolde. Marke, dans la production de Toulouse – mais cela est plus conforme à la tradition – est aussi un homme mûr et barbu, chauve, grisonnant, auquel Kurt Rydl prête sa stature et sa voix magnifique. Ses sentiments pour Tristan n'étonnent pas, il y a longtemps qu'ils ont été commentés et mis en avant. Beaucoup moins soulignés en général, je crois, sont ceux de Gurnemans, donné en général, si j'en crois mes souvenirs d'autres *Tristan*, comme un vieux serviteur fidèle et un peu borné. À Toulouse il n'est pas borné, il est seulement très amoureux lui aussi, toujours de Tristan, et de façon beaucoup plus véhémente encore que Marke. Or c'est un troisième barbu bien en chair (mais pas du tout obèse), doté lui aussi d'une voix superbe, celle d'Oliver Zwarg. Le geste de violence jalouse par lequel il repousse et renverse Isolde, que sans doute il tient pour responsable de tous les malheurs de son ami, et donc des siens, ne laisse

aucun doute sur la nature exacte de son attachement. Il aura tout loisir de l'exprimer et de la faire bien comprendre au public lors de son long duo avec Tristan dans la première partie du troisième acte. Ce duo devient quasiment un double achrien, un peu moins sublime mais presque aussi lyrique et passionné, du grand duo d'amour du deuxième acte. À de certains instants, quand ces deux barbus à la forte charpente sont dans les bras l'un de l'autre, et ils ont souvent l'occasion de l'être puisque l'un est en train d'expirer, on croirait voir une couverture de *Bear Magazine* ou bien quelque détail d'une des photographies qui s'échangent sur Extrahairy.com.

La merveille est que tout cela ne semble pas du tout forcé. Comme on peut suivre le texte grâce aux surtitres lumineux défilant au-dessus de l'écran (cette merveilleuse invention qui a complètement changé la relation aux opéras en langue étrangère), on peut se rendre compte que l'interprétation du drame suggérée par ce qu'on a sous les yeux (avec assez de discrétion tout de même) est parfaitement plausible et peut-être même conforme, qui sait – mais là je m'avance un peu beaucoup –, aux intentions du compositeur-poète.

Nicolas Joël, le metteur en scène (et directeur du Capitole, qui va prendre bientôt la direction de l'Opéra de Paris), ne s'explique pas, dans le programme, pourtant épais et très bien fait, sur ses partis pris et sur ses desseins. Parmi les textes là réunis, cependant, on trouve deux lettres de Wagner à Louis II (« Mon merveilleux ami, tendrement aimé »), l'une à propos de la mort du chanteur Schnorr von Carolsfeld (« Puis il s'écria en jubilant : "Mon Richard m'a aimé, je meurs heureux. Il m'a aimé »), qui suffisent à rappeler la place de l'"autre amour" dans le contexte de la composition et de la création de *Tristan*. Qu'il ait pu s'agir, de la part de Wagner, d'une comédie intéressée ne change rien à l'affaire : les mots sont là, et ils sont dans l'opéra lui-même. L'emblématique intensité *hétérosexuelle* du thème principal n'en est bien sûr nullement diminuée.

J'avais cru d'abord à un *Tristan* qui brillait surtout, outre la justesse de la mise en scène et des décors, par les seconds rôles : Kurt Rydl et Oliver Zwarg déjà nommés, Janina Baechle merveilleuse en Brangaine. Je trouvai d'abord à l'Isolde de Janice Baird des éclats par trop métalliques et au Tristan d'Alan Woodrow un certain excès de maturité – c'était peut-

être l'effet de son apparence physique inattendue. Mais tous les deux ont pris plus de velouté avec l'heure qui tournait et ils étaient tout à fait d'attaque pour leur énorme, sublime et épuisant troisième acte. Dirigé par Pinchas Steinberg (un nom éminemment églogal), l'orchestre du Capitole, de même, un peu tranquillement mat au début de la soirée, a donné un admirable prélude du troisième acte. De sorte que tout cela a constitué un des meilleurs *Tristan* qu'il m'ait été donné d'entendre. Nous n'avons pas regretté un instant ce deuxième voyage à Toulouse en moins de quarante-huit heures.

En sortant j'ai aperçu Nicolas Joël dans un recoin de l'un des foyers. Je l'avais rencontré à une ou deux reprises il y a une dizaine d'années, sous l'égide de Stéphane Martin. Alors qu'en général on est toujours un peu embarrassé par ceci ou cela, quand on parle avec les artistes à l'issue d'un spectacle, j'ai pu le féliciter sans aucune arrière-pensée, et lui faire part d'un enthousiasme qui n'avait rien de joué, ni même de forcé.

Vendredi 23 mars, neuf heures et demie du soir. « La ruée sur la terre n'est pas exclusive des étrangers » (*Le Monde* d'aujourd'hui).

Il faut comprendre (c'est difficile) qu'en Argentine où Américains, Anglais, Allemands, Français, Espagnols achètent, au grand émoi des populations, des domaines de dizaines de milliers d'hectares, la ruée vers la propriété foncière n'est pas exclusivement le fait des étrangers : les nouveaux riches argentins achètent aussi…

(Je m'avise que peut-être un ou deux mots ont sauté, au moment de l'impression du journal : « La ruée sur la terre n'est pas [la passion] exclusive des étrangers », par exemple – ce serait un peu rassurant mais c'est peu vraisemblable : on lit à chaque page des phrases tellement mal ficelées que celle-là, sans doute, est bien telle que l'a voulue son auteur.)

***

Dans le même numéro du *Monde*, au creux d'un grand article sur le ministre des Départements et Territoires d'outre-mer, François Baroin, maire de Troyes, je crois, qui va remplacer place Beauvau Nicolas Sarkozy, démissionnaire pour cause de campagne présidentielle, on apprend ceci sur notre nouveau ministre de l'Intérieur et des Cultes :

« Sur la play-list de son iPod on trouve Moby, Tosca, Gotan Project, Da Silva, Bénabar, sélection qu'il enrichit en passant une heure chaque mois avec les vendeurs hyperpointus de la Fnac ou de Virgin. »

Je ne relève pas cela pour souligner l'étrangeté de cet homme politique important, auquel tout le monde promet une magnifique carrière ; mais la mienne, ou plutôt mon *étrangèreté* croissante : dans un pays où le ministre de l'Intérieur a Bénabar et Gotan Project sur la play-list de son iPod, je me sens de plus en plus étranger – étranger au territoire, étranger à l'époque, étranger à la société.

Du fait de cette étrangèreté croissante ma position ne va pas tarder à devenir intenable, d'ailleurs, et ma vie invivable. Ainsi j'ai décidé d'emblée, quand le phénomène est apparu ou *m'*est apparu, il y a deux ou trois ans, de ne jamais répondre aux lettres ou aux e-mails (il s'agit surtout d'e-mails) d'inconnus qui commencent par *Bonjour !* Mais hier c'était un e-mail du service de presse de Fayard : une jeune fille, ou jeune femme, sans m'expliquer du tout qui elle était, d'ailleurs (je n'ai pu reconstituer l'origine de l'envoi qu'à la faveur de l'adresse électronique), m'informait qu'un libraire de Strasbourg s'efforçait de me joindre pour m'inviter en Alsace. Si je commence à ne pas répondre au service de presse d'un de mes éditeurs, tout va se compliquer très vite ; d'autant que le *bonjour* liminaire des messages, qui à moi semble le comble de la grossièreté, est en train de devenir la norme, apparemment. Dès lors que tout le monde se met à écrire à tout le monde *bonjour !*, il devient très difficile de ne pas répondre.

Il est vrai que je ne réponds guère, de toute façon. Et mes relations avec le service de presse de Fayard ne sont pas très intenses : je ne lui donne guère de travail, et il ne s'en impose guère en ma faveur. Un journaliste de France Culture, Antoine Perraud, qui m'a écrit récemment pour me proposer de faire une émission avec lui lors de mon prochain séjour à Paris, précisait entre parenthèses :

« (j'avais tenté sans succès, visiblement, de vous faire parvenir une telle proposition par le truchement d'une attachée de presse œuvrant pour Fayard) ».

Je ne sais pas s'il s'agit de la même personne – Mlle *Bonjour !*

Un autre journaliste de France Culture (bizarrement, je suis très à la mode dans ces quartiers-là, dirait-on) qui m'interrogeait hier, par téléphone, pour une émission d'urbanisme et d'architecture, à propos de *Comment massacrer une maison de campagne*, s'est mis sans crier gare, à peine l'enregistrement était-il commencé, à m'appeler *Renaud*, comme un véritable Guillaume Durand au petit pied. Je n'ai pas manqué de l'appeler *Monsieur*, dans ma réponse – m'en faisant du même coup un ami pour la vie, certainement.

Tout le confirme, *Monsieur*, qui était à l'épicentre de la politesse française, est devenu, avec le tournant du millénaire, une espèce d'insulte. Hors situation de drague, et je n'en connais plus, ou grande jeunesse du récipiendaire, je suis incapable de dire *bonjour* tout court, que j'ai été appris à considérer, lui, justement, sinon comme une insulte, du moins comme extrêmement mal élevé et irrespectueux. Je rencontre beaucoup de pêcheurs, lors de mes promenades à la rivière, ces temps-ci. Ce sont en général des hommes de mon âge, ou davantage.

« Bonjour monsieur, leur dis-je.

– *Bonjour* », répondent-ils sans aucune exception.

Samedi 24 mars, dix heures moins vingt. Quelquefois je me dis que cette fois je ne vais pas y arriver. Dans ces moments-là il m'apparaît clairement que je vais être incapable de remettre à la P.O.L, le 15 avril prochain, dans vingt jours – dont huit à Paris, avec un tas de choses à faire et de gens à voir –, une version complète et décente de *Commande publique*. Il me semble même, en ces heures de dépression, ou de vérité, ou les deux, que même si je disposais de plus de temps, je ne parviendrais pas à écrire ce livre, tant son sujet m'inspire peu. Or il n'y a pas d'autre issue que de l'écrire néanmoins, et de l'écrire pour le 15 avril. C'est impossible, c'est complètement impossible, mais le contraire est

encore plus impossible. Comment, après toutes ces années, pourrais-je dire à Guy Claverie et expliquer à l'ex-Smat, aujourd'hui *Tisséo*, les commanditaires, que non, décidément, je ne suis pas capable de mener à bien la tâche dont ils m'ont chargé et que j'ai acceptée ? Et, accessoirement, comment rembourserais-je les deux cent mille francs, trente mille euros, qui m'ont déjà été payés intégralement pour ce travail ? J'ai l'impression d'être une autre Mme Tibéri, la femme de l'ancien maire de Paris, qui avait été payée la même somme exactement, deux cent mille francs, pour un rapport qui, tel qu'elle l'avait remis, n'était que quelques pages inintelligibles.

Voyons, me suis-je dit hier : il faut réagir, il faut trouver une solution. Et je suis arrivé à me convaincre, un moment, que j'avais une chance de m'en tirer une fois de plus. J'ai réformé ma vie, j'ai triomphé de ma paresse, j'ai commencé à faire un peu d'ordre sur mon bureau, je me suis plongé dans les incroyables flots de paperasserie que toute cette histoire des "interventions artistiques" dans le métro toulousain a suscités depuis dix ans. J'y ai passé toute la journée – avec le résultat que je n'ai pas, ce soir, écrit une ligne de plus.

Pour comble de malheur – c'est difficile à croire –, je n'arrive pas à remettre la main sur mes propres épanchements verbeux sur le sujet, les abondantes notes que j'avais prises lors des nombreuses séances du jury auquel j'appartenais, à Toulouse : disparues. Tout ce que j'ai retrouvé, dans les cahiers cartonnés que j'explorais, est encore un assez long fragment de *journal* inédit, remontant celui-là à 1980.

***

Mes défauts se tendent les bras jusqu'à échanger leurs masques et leurs dépouilles, et se confondre. Ma paresse se complaît sous le visage de ma vanité, ou bien est-ce l'inverse ? Ainsi je passe des heures, alors que je n'ai pas une minute à moi, à regarder sur la Toile s'il ne serait pas ici ou là question de moi. Et ma gloriole va se nicher dans les domaines les plus inattendus : ayant installé sur "Flickr" quelques photographies de mon cru, je vais voir toutes les cinq minutes, au lieu d'écrire *Commande*

publique, si par hasard elles n'auraient pas suscité quelques commentaires favorables.

Plus que la vanité précisément, c'est la *soif de reconnaissance* qui m'affecte – trait typique des bâtards, j'imagine (il est vrai que de reconnaissance je n'ai guère été abreuvé, ni d'un côté ni de l'autre : on manifesterait à moins un peu de manque…).

***

Que mon inadaptation au monde comme il va s'aille auto-alimentant, et risque de devenir fatale, les preuves m'en sont prodiguées tous les jours, autour de ces affaires de *bonjour !* et de prénoms. Aujourd'hui c'était un homme qui dirige à Toulouse une manifestation littéraire appelée "Le Marathon des mots", dont les éditions P.O.L comptent cette année parmi les hôtes d'honneur (tandis que l'écrivain vedette en est Philippe Djian). Comme, dans le premier message qu'il m'envoie pour m'inviter, son nom est suivi de la mention "Directeur général", je lui réponds en l'appelant, "tout naturellement" (selon l'expression chère à Jacques Chirac), *Monsieur le Directeur général*. Mais lui, s'il me téléphone aujourd'hui, m'appelle *Renaud.* Je n'ai pas eu l'occasion de lui faire le coup, comme avant-hier au journaliste de France Culture, du *Monsieur* en retour. Je me suis contenté de souffrir en silence. Et j'ai beaucoup souffert parce qu'il fait partie de ces personnes qui *nomment* leur interlocuteur au milieu d'une phrase sur deux :

« Parce que ce que j'estime important, vous comprenez, Renaud… Mais vous savez, Renaud, je suis sûr que nous allons très bien nous entendre… »

Comme dirait Pierre : *bé je sais pas là tu vois…*

Dimanche 25 mars, dix heures du soir. « Je ne saurais trop manquer cette occasion… » (France Culture, hier, pour *Je ne saurais manquer cette occasion* ; il s'agit peut-être d'un mélange avec *Je ne saurais trop*

marquer *cette occasion* ; mais plus vraisemblablement celui qui parlait, là, voulait dire *Je ne saurais manquer* [laisser passer] *cette occasion*, et il a jugé qu'en ajoutant *trop* il signifierait encore plus fort son sentiment.)

***

Manifestations de professeurs, la semaine dernière. Une dame, agrégée d'histoire et de géographie, professeur dans ce qu'on nous présente, au journal télévisé, comme un excellent lycée très prestigieux, déclare que chaque heure de cours lui demande *trois heures de préparation*. J'avoue que j'ai le plus grand mal à comprendre cela (et à le croire). Peut-être que cette dame a des élèves d'une qualité tout à fait exceptionnelle. Mais alors on imagine qu'elle-même, pour avoir été nommée dans ce lycée exceptionnel, est d'une compétence hors de pair. Et quand je vois le niveau ordinaire, en histoire, des quelques adolescents ordinaires que je rencontre, lesquels en général n'ont pas la moindre idée claire de quelque épisode ou de quelque période que ce soit, je ne parviens pas à concevoir qu'un professeur agrégé, passé les deux ou trois premières années, peut-être, et encore, puisse être obligé de se livrer à trois heures de préparation pour un cours, ni même une seule. Il me semble que moi qui ne suis pas agrégé je pourrais faire sans la moindre préparation et sans difficulté, à des lycéens de première ou de seconde – sans difficulté *intellectuelle*, je veux dire ; j'aurais peut-être des difficultés "pédagogiques"… – un cours d'une heure sur le Second Empire ou sur la guerre de 14.

Pierre a là-dessus un position ambiguë. Il dit que lui-même ne prépare pas ses cours, mais il dit aussi qu'il a tort. Il trouve particulièrement difficile d'enseigner l'histoire contemporaine, la suite des événements et l'évolution politique, institutionnelle et sociale depuis 1945. Il me donne l'exemple de la démocratie chrétienne. Il dit qu'expliquer ce que peut bien être *la démocratie chrétienne*, le concept et la chose, à des lycéens de première, c'est la croix et la bannière. J'avoue que je ne comprends pas du tout pourquoi.

« Parce que *nous*, nous savons que les chrétiens, traditionnellement, dans la République, avaient été plutôt à droite, ou même très à droite :

alors il nous est facile de comprendre l'espèce de paradoxe et la nouveauté qu'ont pu représenter des démocrates *chrétiens*, des chrétiens *démocrates*. Mais, pour mes classes, les chrétiens sont des gens bien gentils, un peu gnangnan, qui sont prêts à se dévouer pour toutes les bonne causes : pourquoi ne seraient-ils pas démocrates ? pourquoi faudrait-il préciser qu'ils le sont ? On ne comprend pas de quoi je parle.

– Mais justement : c'est ce que je dis. Ces lycéens sont tellement ignorants qu'il faut *tout* leur apprendre. Un professeur ne peut pas être lui-même tellement ignorant qu'il ait besoin de faire des recherches et de préparer son cours pour s'adresser à des gens qui ne savent rien. *Tout* ce qu'il pourra leur dire sera utile pour eux. *Tout* ce qu'il pourrait leur apprendre serait un progrès. »

Bien entendu, personne ne convainc personne. Pourtant il me souvient que lorsque j'enseignais à Hendrix College, dans l'Arkansas, la littérature française à des étudiants américains qui n'en avaient pas la plus petite idée, je n'aurais pas songé un instant à faire la moindre préparation. Préparer quoi, pour l'amour du Ciel ? Ce que je sais et ce que je savais alors des philosophes du XVIIIe siècle, ou des grandes figures du romantisme, ou du roman naturaliste, était déjà dix fois plus, vingt fois plus, mille fois plus que ce que je pouvais espérer faire entrer dans la tête d'étudiants qui, pour la plupart, rencontraient le nom de Montesquieu ou celui de Musset, voire celui de Voltaire et celui de Victor Hugo (je crois bien que c'était le cas) *pour la première fois*.

Non, vraiment, je ne comprends pas. Trois heures de préparation pour une heure ? Une agrégée ? À des lycéens d'aujourd'hui ? Cette dame devrait changer de métier – ou bien elle nous fait marcher, ce qui est plus vraisemblable.

Lundi 26 mars, dix heures moins le quart. Ma mère m'a appris la semaine dernière que le studio du front de Seine, à Paris, avait été vendu en février – par voie judiciaire, bien sûr, et pour quatre-vingt-cinq mille euros, ce qui me semble plutôt un bon prix ; mais, bien sûr, nous ne verrons jamais la couleur de cet argent car il est pris dans l'inextricable

mouvance de la succession de mon père (c'est-à-dire du paiement de ses dettes).

Ma mère, sur le moment, m'a dit que la nouvelle avait pensé la tuer, et qu'elle ne savait pas comment elle y avait survécu. Puis, quelques jours étant passés, j'avais l'impression qu'elle s'y habituait ; et je me félicitais que toute cette longue et pénible affaire soit derrière nous – on allait enfin pouvoir parler d'autre chose.

Las, je péchais par excès d'optimisme, comme souvent. Aujourd'hui ma mère est revenue à la charge : à son avis l'affaire n'est pas du tout finie, pas du tout. Elle a même, à ma grande horreur, l'intention de contacter Sylvie Topaloff et, avec son secours, de rouvrir les hostilités. Elle n'a en effet, selon son expression, *pas dit son dernier mot*. Je suppose qu'elle s'est mis dans la tête d'aller contester la légalité de la vente, alors que le studio est déjà occupé par son nouveau propriétaire ou par un sien locataire, probablement. A-t-on jamais vu acharnement pareil ? Et sur un thème aussi futile : car enfin, ce studio où elle n'est pas allée dix fois, que lui est-il ? À ce point-là, c'est vraiment de la folie (pour n'avoir pas recours à un terme plus déplaisant). Encore une fois je constate l'incroyable génie de ma mère pour se gâcher l'existence (et un peu pour gâcher celle des autres, mais cela, c'est plus répandu…). Elle pourrait être tranquille, penser maintenant à autre chose, estimer que la page est tournée : non, elle va se donner un mal fou et en donner à tout le monde autour d'elle pour des tentatives parfaitement vaines, absurdes, impliquant des paperasseries sans nom et de considérables dépenses, en pure perte. Je ne sais rien de plus bête – d'autant plus que ma mère m'eût-elle donné à payer *directement* les charges afférentes, au lieu de faire Dieu sait quoi des sommes que je lui versais à elle pour qu'elle s'en acquittât, elle l'aurait encore, son studio (et j'en aurais encore l'usage, au lieu d'être obligé d'aller à l'hôtel, ce que je vais faire dès après-demain ; accessoirement ma mère, apprenant que j'allais en voiture à Paris, a décidé d'y aller aussi et m'a demandé de passer la prendre à Royat, comme d'habitude).

Curieusement, Flatters aussi a des problèmes avec sa mère, ces temps-ci, plutôt plus graves que les miens avec la mienne, même. Il a dû faire un voyage éclair en Corse, ces jours derniers, à la suite d'un véritable

scandale, le *scandalon*, dit-il en bon lecteur de Girard : sa mère, si réservée, si douce, si polie, s'est attaquée en hurlant, au milieu de la nuit, avec une violence et semble-t-il une grossièreté inimaginables, à ses voisins d'immeuble, à Bastia, qu'elle accuse de faire un vacarme épouvantable dans la seule intention de lui nuire. Les voisins, auxquels Flatters a parlé, disent qu'ils ne font pas de bruit du tout et ils paraissent tout à fait raisonnables. Deux possibilités, donc : ou bien ces voisins, qui produisent une excellente impression, sont d'une duplicité machiavélique, ou bien la mère de Flatters, qui répète qu'ils font un raffut du diable, a des hallucinations auditives et perd la tête.

L'épisode n'est pas sans ressemblance avec certains aspects, nous y revenons, de la vie de ma propre mère qui elle aussi, depuis des mois et maintenant des années, prétend que ses voisins la réveillent toutes les nuits à cinq heures du matin, en tombant du lit avec un bruit terrible. La différence est que ma mère ne fait pas d'éclats du tout et trouve au contraire que toute la difficulté de la situation vient de l'extrême amabilité de ces voisins, qui un jour sur deux, entre autres faveurs à son endroit, lui apportent une "forêt noire", le gâteau, ce qui rend extrêmement délicat de se plaindre d'eux en quoi que ce soit. Elle a tout de même fait auprès d'eux, à maintes reprises, de subtiles allusions à ce bruit mystérieux du petit matin, *dans l'immeuble*, qui la réveille chaque fois alors qu'elle n'éteint jamais avant deux heures. Mais ils disent ne rien entendre et que, chez eux, en tout cas, personne ne se lève à ces heures-là, ni ne tombe du lit. Ma mère souffre d'acouphènes et il est assez probable que ces terribles bruits ne surviennent qu'à l'intérieur de sa tête. Et sans doute en va-t-il de même pour Mme Flatters.

Cependant la fureur violente, dans le cas de cette dernière, rend toute l'affaire beaucoup plus grave, et plus pressante. Les médecins ne sont pas tout à fait d'accord sur le cas, mais l'hypothèse d'un accès de démence sénile est celle qui est le plus largement partagée. Il paraîtrait que la fureur contre les voisins, et les accusations de vacarme à leur égard, sont un grand classique du genre. Ce serait ainsi que commenceraient un grand nombre de folies, chez les vieillards. D'un autre côté il ne faut pas oublier – mais cela ne risque pas de m'arriver – qu'une forte proportion de voisins font *véritablement* beaucoup de bruit ; et qu'il est très loin

d'être inconcevable qu'un beau jour, chez des personnes âgées, fatiguées, diminuées, les nerfs lâchent.

Flatters a passé près de sa mère trois nuits sans sommeil. Elle parlait sans cesse, très fort, en délirant. Mais ce n'est pas tout à fait conclusif, parce qu'une amie de Flatters, psychiatre de son état, lui dit que les médicaments qu'a reçus sa mère après le *scandalon* provoquent presque toujours, quand ils sont pris seuls, ce genre d'effets ; et que pour cette raison on les associe toujours avec un correctif, ce que le médecin local avait négligé de faire. Il l'a fait hier, et la nuit dernière a été beaucoup plus tranquille. Flatters est rentré aujourd'hui à Paris. Il doit livrer demain ses derniers travaux pour Toulouse, les panneaux du quai même de la station Carmes, qui, contrairement à ceux de l'énorme voûte, sont des pièces originales, faites directement à la main et à la flamme, et non pas des duplicats. Ce métro de Toulouse, décidément, nous aura beaucoup occupés l'un comme l'autre…

Mardi 27 mars, dix heures du soir. Pierre et moi avons vu un peu par hasard *La Belle Captive*, dimanche soir – le seul film de fiction dans lequel j'aie jamais "tourné", si l'on peut dire ; on m'y voit à l'arrière-plan à peu près cinq secondes et je demande :

« Est-ce une habituée ? » (la scène est dans une maison de rendez-vous).

Encore Robbe-Grillet m'avait-il engagé pour la seule raison que je possédais une tenue de soirée, ce qui évitait à la production d'en acheter une pour un autre figurant. Je me souviens très confusément de la grande et très curieuse villa de Saint-Cloud ou de Saint-Germain-en-Laye qui servait de décor, comme d'ailleurs pour beaucoup d'autres films, m'avait-on expliqué – elle est en effet très cinégénique. Les Robbe-Grillet étaient très fiers d'avoir pour directeur de la photographie Henri Alekan, survivant de la grande époque de Carné et de Cocteau, et qui était alors un vieux monsieur très modeste et très doux, formant avec son assistant un vieux couple paisible (ou qui paraissait tel). J'entendais l'autre jour le quinzième quatuor de Schubert, en marchant le long de la

rivière, et me souvenais, comme chaque fois, que c'était la musique choisie par Catherine Robbe-Grillet pour le film (*une des musiques*, car on entend aussi *La Walkyrie*, il me semble).

Catherine Robbe-Grillet figurait à midi parmi les invités d'Arnaud Laporte, sur France Culture. Ensuite m'a surpris dans mon bain, sans que je puisse éteindre le poste, une émission du professeur Lyon-Caen sur le cancer de la prostate. Je me suis trouvé à peu près tous les symptômes décrits. Dans l'opération, dont j'oublie le nom bien effrayant, il arrive à peu près dans dix pour cent des cas que soient sectionnés les conduits qui permettent l'érection. Je me suis déjà rendu compte que cette zone était très emmêlée et fragile puisque le chirurgien agenais qui m'a m'opéré d'une hernie, il y a trois ou quatre ans, a sectionné d'un côté le crémaster, ce qui n'a pas semblé l'affecter le moins du monde, lui, mais sensiblement l'équilibre de mes couilles.

Ah non, entre-temps, entre Catherine Robbe-Grillet et le cancer de la prostate, j'avais entendu un professeur d'université, parlant de l'histoire des élections présidentielles en France, déclarer sans ciller :

« Plus personne ne se souvient de comment a été élu le premier président de la Cinquième République. »

Il en va de ces questions de syntaxe comme des questions d'usage et de mœurs sociales. À l'apparition d'un phénomène nouveau – *bonjour !*, *Renaud*, *réfléchir à comment…*, *se souvenir de comment…* » – on est stupéfait et on se dit que l'innovation ne peut trouver de crédit que parmi les sauvages, les voyous, les malotrus, les débiles mentaux ou les "bac moins douze". Et puis les années passent, deux, trois, quatre, et on se rend compte que *tout le monde* commence ses lettres par *bonjour !*, vous appelle *Renaud* à chaque phrase sans vous avoir jamais rencontré, et dit *personne ne se souvient de comment…* La malédiction qui pèse sur moi, c'est que je ne peux pas m'adapter : dix ans après, je suis horrifié comme au premier jour.

Toutefois ce n'est pas de cela *dont* je voulais parler, comme dirait Arnaud Laporte, mais de Daniel Mesguich. Je l'avais à peine rencontré au temps de *La Belle Captive*, mais nous nous sommes revus quinze ans plus tard, au moment de mes "Nuits de l'âme", mon malencontreux

“Festival de Lectoure”, auquel il a participé en tant que récitant, avec Cyrille Huvé au piano, dans des “mélodrames” de Liszt et de Michelle Reverdy. La soirée s’était déroulée à Lectoure, dans la cathédrale, lui n’était pas venu ici. Cependant l’année suivante, il y a à peu près dix ans maintenant, s’est déroulé un épisode que ce *journal* même, très en amont, relate très en détail, certainement, et qu’après si longtemps je ne m’explique toujours pas.

Mesguich, qui dirigeait alors le théâtre de Lille, m’a écrit et téléphoné, à plusieurs reprises, il me semble, pour que je vienne voir son *Hamlet*, ce que j’ai fait, bien que ce fût pour moi toute une expédition, à l’autre bout de la France. Que voulait-il de moi ? C’est curieux, il donnait l’impression de tenir beaucoup à mon opinion. Comptait-il sur mon “influence” supposée sur Stéphane Martin, alors directeur de cabinet du ministre de la Culture, et qu’il assiégeait d’autre part, pour des subventions, pour garder son poste, pour s’en voir attribuer un autre, je ne sais –, ce n’était bien sûr pas si manifeste, il s’agissait seulement qu’on vienne voir son spectacle, *ses* spectacles ? Ce lobbying professionnel ne lui a pas très bien réussi, apparemment, car il me semble, mais je n’ai pas de très bonnes antennes, qu’on n’entend plus du tout parler de lui. Qu’est-il devenu ?

Qu’est devenu Daniel Mesguich ? Voilà la question qui me hantait après *La Belle Captive*. Je n’en démords pas : l’âge, c’est la vie en relief, surtout quand les divers épisodes sont bien isolés les uns des autres, nettement séparés, comme les plans successifs d’un jardin sur les plaques de verre 1900 qu’il faut voir dans un appareil spécial : on croirait l’échelonnement des décors, justement, mais cette fois au théâtre municipal de Clermont-Ferrand, quand il s’y donnait *Les Malheurs de Sophie*, *Véronique* ou *Un bon petit diable*, c. 1955.

L’étrange est que Daniel Mesguich, une fois que je fus à Lille, n’était pas spécialement empressé auprès de moi – gentil, mais sans plus. Il est vrai que je n’avais pas été spécialement enthousiasmé par son *Hamlet*, et qu’il a dû le sentir à travers mes compliments chantournés. Je me souviens d’une très longue soirée, après la représentation, avec toute la troupe, avec les fans, les groupies, un arrangement toujours très fastidieux, certainement, pour les étrangers au service (s’en souvenir).

Peut-être, non prévenu, avais-je commis l'erreur de dîner plus tôt, avant le spectacle, ou pendant un entracte, ce qui rendait encore plus long ce repas auquel je ne faisais qu'assister en pièce rapportée. C'était aussi l'époque (quelle bénédiction qu'il en soit fini d'elle, plus ou moins !) où les non-fumeurs étaient martyrisés sans le moindre scrupule par les fumeurs, qui ne leur laissaient aucune chance de se mettre à l'abri. J'aurais pu partir, bien sûr. Mais ce n'aurait été ni très bien élevé ni très gentil, et je n'avais aucune raison de mal me comporter avec Mesguich et les siens, sa femme, sa fille, ses acteurs, ses admirateurs et admiratrices, qui ne me portaient pas grande attention mais n'étaient nullement désagréables avec moi, pas du tout.

C'était aussi le temps où je n'avais pas renoncé à draguer et j'étais sans doute impatient d'aller explorer les remparts de Lille, dont m'avait parlé Philippe Durand, "Philippe II" (ou III ? – non, *II*), un Breton, psychiatre à Lille mais déjà mort, à l'époque (c'est lui qui disait, quand on bandait : « Je vois que les affects se portent bien », phrase devenue un grand classique entre Jean Puyaubert et moi, et qui l'est restée entre Flatters et moi, et même entre Pierre et moi, à présent (à Pierre je dis cela à peu près tous les matins, lorsque je suis déjà au travail à cette table et qu'il sort de la chambre ébouriffé, au saut du lit)).

Il y eut aussi un autre épisode nordique, à peu près contemporain du précédent, mais distinct : lorsqu'un homme qui dirigeait la "scène nationale" de Douai, et dont j'oublie le nom, et qui s'était entiché de *Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi*, voulut monter ce texte au théâtre. On songea un moment à Fabrice Luchini, qui ne se montra aucunement intéressé (je crois même qu'il n'a jamais répondu), et ce fut finalement Mesguich qui s'y colleta, deux fois, une fois à Douai et une fois à Lille – c'est curieux, cette unique expérience théâtrale ne m'a pas beaucoup marqué, je n'en ai qu'un souvenir très confus, il ne m'en reste que très peu d'images (le théâtre de Douai s'appelait "Le Manège", je crois (je n'en suis pas sûr : un nom lié au cheval)).

Plus tard je reçus une ou deux fois la visite, ici, du fils de Mesguich, William, un garçon très sympathique qui jouait alors dans la troupe d'un acteur et metteur en scène dont le nom à présent se dérobe (ça commence par un D) et qui régnait sur le théâtre à Agen (je crois que ce n'est plus le

cas, et même depuis longtemps : qu'est devenu cet homme, lui aussi ? Pas *Desproges*, Des…, Des…, Des…)).

Comme c'est étrange, les carrières…

Paris, hôtel de Bourgogne, jeudi 29 mars, dix heures du matin. Je suis donc venu ici en voiture, hier, en passant par Royat pour y prendre ma mère. Le voyage s'est assez bien passé, sauf en sa phase finale, cette terrible rue de l'Église, dans le XVe, étroite, où c'est toujours une terrible épreuve, surtout quand on est seul avec elle, de décharger les nombreux "bagages" (le mot est un peu trop noble) de ma mère, parce qu'on crée chaque fois un embouteillage, tandis qu'il faut se faire ouvrir la porte du bas, ce qui est aussi toute une affaire, tous les immeubles parisiens étant désormais, au sein de notre jolie société de confiance, protégés comme autant de Fort Knox.

Madou, l'amie de ma mère, qui la reçoit, dit qu'on peut très bien se garer quelques minutes sur le trottoir et dans l'entrée du garage de l'immeuble. Mais c'est aussi peu in-nocent que possible, puisqu'on oblige alors les passants à descendre de la chaussée et qu'on barre l'accès du parking. Madou dit aussi qu'il y a très peu de mouvement, dans ce parking. Mais c'est faux, ou bien j'ai singulièrement peu de chance. Hier soir je me suis retrouvé avec ma mère sur les bras, donc, six valises, sacs et paquets divers, la voiture sur le trottoir et bloquant l'entrée du garage de l'immeuble, une femme en voiture voulant accéder au garage et sa propre voiture bloquant toute la rue. Cette dame était légitimement furieuse, et d'autant plus que je connais mal ma nouvelle voiture, que je n'avais pratiquement jamais conduite avant hier, et que, rendu très nerveux par la situation – je déteste *nocer* –, j'étais incapable de desserrer le frein, qui en de certaines circonstances (notamment les crises de nerfs du conducteur…), se bloque, et ne se débloque que par la coïncidence de diverses actions que j'étais incapable de maîtriser. Ce furent dix minutes affreuses. J'ai dû laisser ma mère dans l'ascenseur, avec tout son barda que j'y avais entassé et qui le remplissait, et je n'ai même pas pu monter saluer Madou ni lui transmettre directement ma charge.

Je crois que ma mère perd la tête, cette fois. Comme nous passions à Orcines, au-dessus de Royat :

« C'est là qu'un prince russe avait demandé ma main.

– Ah oui ? Et il ne convenait pas ?

– Oh, je ne voulais épouser que le docteur Gourdiat. À quatorze ans, en le voyant pour la première fois, j'avais dit : "Je n'épouserai que lui." »

Le docteur Gourdiat est son père (bien-aimé). Est-ce qu'elle se prend pour sa mère ? Ou bien étions-nous dans une citation, une longue citation ? Rapportait-elle des propos de sa mère ? Comme elle n'entend pas les questions, il est très difficile et même impossible de faire préciser les choses. J'avais vaguement entendu parler, déjà, de l'épisode du prince russe, mais je crois qu'il se rapporte à ma grand-mère. Si j'ai bien compris cet échange (sans aucun échange, comme toujours), il s'agirait du premier exemple de perte de tête caractérisée. Au fond on ne fait qu'accomplir *Passage*, et surtout *Échange* – je crois que c'est Robert Kanters, à propos de ce dernier livre, qui parlait de « mémoire devenue gâteuse ».

Je suis arrivé à cet hôtel de Bourgogne vers neuf heures et demie du soir. Il se trouve pratiquement *sur* la place de l'Assemblée nationale, que j'ai toujours beaucoup aimée pour sa beauté et qui, le soir, en plein cœur de Paris, est merveilleusement silencieuse, déserte, tranquille (c'est la grande vertu du VIIe arrondissement, mes premières et dernières amours parisiennes). J'ai été accueilli par un jeune homme très aimable et poli, anglais, peut-être, qui m'a conduit à une petite chambre d'entresol, basse de plafond, très confortable et bien aménagée (bien qu'elle ne dispose pas de double porte et que sa salle de bains n'offre qu'une douche, pas de baignoire), mais n'ouvrant sur la rue qu'au moyen d'une fenêtre très basse, commençant au niveau du sol et s'interrompant à hauteur de ceinture. Pour toute une semaine de séjour, c'est un peu exigu et claustrophobique. J'ai demandé timidement s'il était possible de changer, ce matin, à une femme beaucoup moins aimable que son collègue de la nuit – mais non, bien sûr : on m'a bien fait comprendre que je ne saurais prétendre, via ma réservation par Internet et ses prix spéciaux, qu'à cet accommodement plutôt modeste. Les gens croient faire des économies, et

ils en font, mais les tarifs au rabais qu'ils obtiennent ne leur valent que des chambres au rabais. De fait, les *vraies* chambres, à l'hôtel Bourgogne & Montana (plutôt que *de Bourgogne*, hélas) coûtent entre deux cent cinquante et trois cents euros, sans parler des "suites".

Il faut noter le prix de tout. Je sais que ça ne passe pas pour très élégant, mais sans les prix on ne comprend rien à une époque. Il est vrai que je ne comprends rien à la mienne. Le salaire moyen mensuel, en France, est actuellement de douze cent cinquante euros par mois. Dans ces conditions qui peut s'offrir une "bonne" chambre d'hôtel à Paris ? Beaucoup de gens, tout de même (en majorité des étrangers, peut-être ?). Et qui peut s'offrir tous ces beaux appartements qu'on voit lorsqu'on marche de l'Assemblée nationale jusqu'à Saint-Germain-des-Prés, comme je l'ai fait hier soir ? Combien coûtent-ils ? Deux millions d'euros ? Trois millions d'euros ? Et quel est leur loyer mensuel ? Cinq mille euros ? Dix mille euros ? Oui, qui peut s'offrir cela (deux cents mètres carrés dans le VIIe arrondissement, mettons) ? Un grand nombre de personnes, tout de même, puisqu'il y a cinq ou six, peut-être dix, douze appartements de cette sorte dans chaque immeuble ou maison, et plusieurs centaines de ces immeubles ou maisons. Et les gens qu'on voit y entrer ou en sortir n'ont rien d'extraordinaire, dans l'ensemble ; je veux dire qu'ils ne paraissent pas particulièrement richissimes, pas du tout. Or je ne suis pas sûr que pour un écrivain, un très grand succès de librairie rapporte un million d'euros. Non, je ne le crois pas du tout. Donc je ne comprends pas.

J'ai dîné chez Lipp, seul. Pavé de rumsteak (pas très *pavé*, hélas, contrairement à ce qui s'était passé la dernière fois avec Paul-Marie Coûteaux) et tranche de brie de Meaux, demi-côtes-du-rhône, quarante-cinq euros. Le garçon était très gentil, le service correct, la "cuisine" indifférente ; mais j'avais pour voisines deux femmes impossibles, parlant ou plutôt *hurlant* en espagnol, riant à gorge déployée et faisant de grands gestes que je craignais toujours de prendre dans la figure ; et qui ont cru bon d'informer le maître d'hôtel qu'elles étaient toutes les deux juristes, l'une d'entre elles à New York – je les en crois bien capables.

Le petit déjeuner (quinze euros, en sus du prix de la chambre) est tout à fait conforme à mes vœux, ici, ce qui est un point très important (œufs

brouillés, bacon, jambon, poires ou framboises dans leur jus, céréales, etc. – parfait). Le café ou le thé en sont servis par des hommes d'origine asiatique à la peau sombre (indonésiens ? cinghalais ?), moyennement aimables et pas trop polis. Dans un hôtel à quatre étoiles, à Paris, en 2007, le personnel vous dit « bonjour ! », le matin – mais il est entendu que je suis le dernier Français qui trouve que *bonjour* tout court est une insulte…

Les autres clients de l'hôtel, en revanche, hommes d'affaires, députés peut-être, lobbyistes, qui sait, ne disent pas bonjour du tout, ni n'offrent le moindre accès à un éventuel salut de votre part. L'un d'entre eux passe dix minutes sur son portable en faisant les cent pas, mais en parlant bas. Déjeunant avec sa grand-mère, un très jeune Américain est revêtu de son imperméable, ce que je ne trouve pas bien poli non plus. Mais qu'est-ce que je trouve bien poli ? Le principal problème ce matin est que je n'arrive pas à me connecter. Tant pis. L'important est de n'être pas en retard pour mon rendez-vous avec Claude Durand.

Dix heures et demie du soir. Ah non, même Emmanuel Carrère !

« Tu as hésité sur comment le prendre. »

Qu'est-ce que cela prouve ? Que la langue a évolué, bien sûr ; que ce n'est plus une faute, que c'est comme cela qu'on écrit et qu'on parle aujourd'hui. Carrère écrit aussi, quelques pages plus loin :

« ça fait au moins une heure qu'elle en a envie ».

Je baisse les bras. Je ne puis que baisser les bras (« Adieu, les choses d'ici-bas »), d'autant que j'aime beaucoup le livre de Carrère (*Un roman russe*). Claude Durand m'a dit ce midi (mettons-nous y aussi, commençons maintenant) que Paul Otchakovsky n'aurait en tout cas aucune excuse financière si l'an prochain il refusait encore une fois de me rétablir dans mes émoluments anciens : avec au moins cent cinquante mille exemplaires du Carrère vendus à cette date, la P.O.L doit être tout à fait « revenue à meilleure fortune » (ce furent les mots de Claude Durand). Peut-être qu'il faut écrire « tu as hésité sur comment le prendre » et « ça fait au moins une heure qu'elle en a envie » pour vendre cent cinquante mille exemplaires.

C’est terrible, j’étais parti pour dire le plus grand bien, que je pense, d’*Un roman russe*, et voilà que je parais critiquer sa langue. Non, je ne critique pas sa langue. Je me critique *moi* d’être incapable de prendre ces tournants (et beaucoup d’autres, certes). Je ne peux pas. Je ne peux pas. Je ne peux pas.

Il y a un côté très *now*, chez Emmanuel Carrère. Fils de *vrais* grands bourgeois parisiens, il peut prendre sans états d’âme les virages sociolinguistiques. Pour ma part, héritier sans héritage de bourgeois de province, je suis incapable de tirer un trait sur ce qui a été leur monde (et leur langue). Les rapports entre classes – y compris au sein du couple amoureux – sont d’ailleurs un des aspects qui m’intéressent le plus, dans *Un roman russe*.

J’y songeais en observant les gendarmes qui montent la garde devant le beau portique de l’Assemblée nationale, à cent mètres : vêtus d’une espèce d’anorak à ceinture, ils ont l’air d’une équipe de secouristes en montagne, ou de moniteurs de ski. Quand on songe aux factionnaires 1900, et même 1950, quelle déperdition de *forme* ! D’ailleurs un promeneur de 1950 qui marcherait dans notre capitale aujourd’hui croirait que notre pays et le monde entier sont tombés dans la misère. Tous les passants lui sembleraient des sous-prolétaires. La quasi totale disparition de la bourgeoisie de la rue l’a abandonnée au lumpenprolétariat, ou à ce qui en aurait tout l’air d’un point de vue bourgeois d’ancien temps. Même les forces de l’ordre ont l’air de miliciens du va-comme-je-te-pousse.

J’essaie d’écrire après dîner, pour une fois, et j’en suis bien incapable : pour un peu j’étalerais sans filtre tout ce que je pense. Ma journée fut essentiellement Fayard, et de ce côté-là je n’ai qu’à m’en féliciter – ah non, la couverture du deuxième volume du *Journal de* Travers (j’avais reçu vingt exemplaires du premier volume hier matin avant de quitter Plieux) est beaucoup moins réussie que celle du premier, et surtout elle ne va pas du tout avec elle : c’est la reproduction d’un photomaton représentant du Parc, le papier a jauni, on croirait de la crème anglaise. Mais tout le monde, le président Durand en tête, était fort bienveillant, et l’affaire des “Demeures de l’esprit” est réglée à ma totale satisfaction.

Je viens de dîner à la brasserie Bourbon, place du Palais-Bourbon, à cent mètres : cuisine indifférente (encore plus que chez Lipp), service convenable, beau maître d'hôtel (blond cendré, à barbichette shakespearienne). À la table voisine des hommes d'affaires (je suppose) (des *promoteurs*, plutôt) parlaient d'un vaste plan d'aménagements touristico-immobiliers au Nicaragua (« Je peux avoir Daniel Ortega à la présentation à la presse, si vous voulez » (ces messieurs devraient faire comme moi et indiquer les prix…)) – trois mille hectares au moins, dont cinq cents pour un aéroport, et vingt pour cent pour les "infrastructures" routières, comme toujours…

De l'autre côté une très jolie et très sympathique petite fille américaine dînait avec son père – triste spectacle (pour moi, bien entendu). Avec la syntaxe et le souci de la langue se sont effondrées les manières de table, dans les proportions les moins imaginables. À en juger par les adolescents que je vois, il n'en est plus du tout question – c'est un pan de la civilisation qui s'est écroulé, même pas, qui s'est *volatilisé*, car il n'en reste aucune trace. D'ailleurs les parents donnent l'exemple. Le père américain, tout à fait comme sa fille, mangeait les deux coudes bien écartés sur la table, sa fourchette haut levée, tenue comme la baguette d'un chef d'orchestre, accompagnant chacune de ses phrases.

Paris, hôtel de Bourgogne, dix heures moins vingt, le soir. J'attends Pierre, qui est en vacances à partir d'aujourd'hui, et qui à l'heure qu'il est, si Dieu veut, doit arriver à la gare Montparnasse avant de me rejoindre ici. Malheureusement je suis victime d'une nouvelle crise de goutte, si c'est bien de goutte qu'il s'agit : talon droit en cristal de douleur, je peux à peine marcher. Une lectrice, une dame belge qui est venue cet été à Plieux, et qui intervient souvent sur le site de l'Innocence, m'avait beaucoup recommandé un traitement aux prêles qui, paraît-il, élimine ce genre de problèmes et que je suis depuis le début de l'année. Apparemment il ne me protège pas.

Je devais déjeuner aujourd'hui avec Paul Otchakovsky et j'ai hésité ce matin à le prier de venir par ici plutôt que de m'attendre dans son quartier, mais je n'ai pas osé le faire et je me suis donc rendu rue Saint-

André-des-Arts en boitant et sautant sur un pied. Nous avons déjeuné rue des Grands-Augustins, dans le même (bon) restaurant que la dernière fois. J'avais pensé aller voir ensuite quelque exposition mais mon état ne me l'a pas permis. Je suis rentré ici après une étape, pour souffler, à la Hune où j'ai acheté un nouveau Celan bilingue, *Partie de neige*, et *Un peuple*, de Stéphane Bouquet. J'ai ensuite dormi une bonne partie de l'après-midi. Il est vrai que j'avais à peine fermé l'œil la nuit dernière, grandement aidé à traverser l'insomnie par la lecture complète d'*Un roman russe*, de Carrère. Le livre m'a beaucoup plu et intéressé. Je pourrai en faire grand compliment à l'auteur sans avoir le moins du monde à me forcer, et c'est toujours très agréable.

Claude Durand disait hier qu'il s'en était vendu cent cinquante mille exemplaires, que Paul connaissait donc « un retour à meilleure fortune » et, ajoutait-il en riant, n'aurait donc aucune excuse économique si l'année prochaine il refusait de me rétablir dans mes anciens émoluments. Mais Paul dit qu'on en est seulement, à l'heure actuelle, à cent mille exemplaires. Et quant à mes "mensualités" il trouve que réduites de moitié elles sont encore bien élevées pour lui et que rien ne les justifie financièrement (c'est-à-dire dans ce que je *rapporte* à la maison P.O.L). S'il envisage de les modifier encore, j'ai l'impression que ce serait plutôt pour les supprimer tout à fait. Il y a eu quelques passages délicats dans la conversation. Il prend très mal évidemment le passage du *Répertoire des délicatesses*, devenu *Dictionnaire*, chez Fayard. Mais enfin, il a bien été obligé de convenir que si lui divisait par deux ce qu'il me verse, tandis que Fayard multiplie par deux ce que j'en recevais, il était normal que je fasse passer de P.O.L à Fayard des livres prévus.

Je lui ai parlé du "petit" roman auquel je songe depuis quelques mois, *L'Écart*, ou bien *Traverse*, ou *Traverses*, si on ne peut plus utiliser le titre *L'Écart* après Rémi Santerre. Il souhaite que je l'écrive avant la suite et la fin des *Églogues*. C'est ce dont nous sommes convenus. Je devrai lui remettre le manuscrit au printemps prochain.

Dieu merci il n'a l'esprit vraiment occupé que par le film qu'il achève, et qui nous a distrait de nos affaires d'affaires, un peu tendues. Le film s'intitule *Sablé-sur-Sarthe, Sarthe.* C'est très autobiographique, semble-t-il, une courte partie étant interprétée par des acteurs, et par un mannequin

(qui figure Paul lui-même, si j'ai bien compris). Une sortie en salle est très peu probable mais le film est tout de même candidat à la sélection française pour le festival de Cannes, ce qui semble un peu contradictoire. Emmelene Landon y est associée en tant que… *camerawoman*… ?, *directrice de la photographie*… ? Il paraît que, sans mérite particulier dans le domaine technique, elle a un rare génie pour le cadrage. Je suis très impatient de voir cet objet singulier, que j'imagine assez mal et qui, pour le moment, n'est promis à la diffusion que sur une chaîne câblée, Teva, je crois. Une projection en salle est bien prévue pour mardi prochain, mais Paul, se rendant compte qu'à cette date-là Pierre et moi étions encore à Paris, a semblé regretter d'en avoir fait état. Veut-il éviter que je me mélange aux autres auteurs P.O.L, dont la plupart ne me portent pas dans leur cœur, *to say the least* ? À peine avait-il mentionné cette séance il a fait machine arrière, en m'assurant que ne serait alors montrée qu'une copie de travail, indigne de moi. Il aimait mieux m'envoyer un DVD.

Dimanche 1er avril, sept heures et quart, le matin. Ce séjour parisien est sévèrement affecté, hélas, par des problèmes de santé. Depuis jeudi soir je souffre cruellement de la goutte ; mon talon droit n'est qu'un bloc de douleur, je peux à peine marcher, tout devient difficile et pénible. En plus le médicament que je prends, le Bi-Profénid, me rend malade, j'ai des maux d'estomac, des nausées, bref je suis en très piteux état.

Ma mère c'est encore pire. Elle a été hospitalisée hier au Bon-Secours, à Levallois-Perret. Un médecin appelé par Madou l'avait trouvée atteinte d'érésipèle. Elle a une jambe très gonflée. Après examen on ne l'a pas gardée, elle était hier soir rentrée rue de l'Église. Mais là-bas l'ambiance se dégrade à vue d'œil. Madou est furieuse contre moi parce que mercredi dernier, en arrivant à Paris, j'ai laissé ma mère avec ses bagages dans l'ascenseur et ne suis pas monté moi-même, laissant à ces dames le soin de décharger valises et paquets. Mais comment aurais-je pu monter ? La rue était en révolution, une femme m'insultait, dix voitures klaxonnaient, je bloquais entièrement la circulation. Cette rue de l'Église est devenue pour moi un lieu de cauchemar…

Plus sérieusement il est évident que Madou et sa voisine l'ex-"Annie Camus", aujourd'hui Anne Beixas, qui habite à l'étage supérieur dans le même immeuble, ne supportent plus ma mère, qui en effet est assez peu supportable, entre son *look* de SDF, son besoin constant qu'on la distraie, qu'on s'occupe d'elle, ses maux divers et ses divers délires, où les exigences de la vie réelle n'affleurent jamais, et de toute façon sont tenues pour rien.

Madou quitte Paris mercredi prochain, comme Pierre et moi. Ma mère avait compté rester chez elle en son absence. Mais Madou ne veut pas du tout que ma mère occupe seule son appartement confortable et bien tenu, où ma mère mettrait aussitôt le chaos comme partout où elle passe, sinon bien pis. Je fais donc l'objet de fortes pressions pour l'emmener, et maintenant les médecins s'y mettent aussi, et veulent que je l'emmène non pas chez elle, à Royat, mais chez moi, à Plieux, car l'avis unanime et d'ailleurs incontestable est qu'elle ne peut pas rester seule. L'emmener à Plieux me semble en effet la moins mauvaise solution. Mais rien ne prouve qu'elle va y consentir.

***

Hier, malgré ma boitaison, nous sommes allés effectuer quelques courses au Bon Marché – il me fallait surtout acheter un pull-over parce que j'avais fait une grosse tache, l'avant-veille, au restaurant, sur le seul que j'avais emporté, à cause d'un couteau qui ne coupait rien et qui ne m'aidait en aucune façon dans mes démêlés avec un poulet – ; nous somme passés un peu trop rapidement au joli musée Bourdelle où se tenait une exposition Sarkis ; nous avons déjeuné à la brasserie François-Coppée, près de la station de métro Duroc, avec Philippe Stoeckel auquel je voulais remettre les deux volumes du *Journal de* Travers, où il est très présent, et avec Dirk Poschl ; puis, après être repassés ici, à l'hôtel, nous sommes allés à la réunion de "blogueurs" organisée chez Jean-Paul Marcheschi par Valérie Scigala à l'occasion de la sortie du même *Journal de* Travers. Nous sommes rentrés ici vers dix heures du soir, en traversant la place de la Concorde à partir du métro Concorde. Comme si ces motifs

de fatigue n'étaient pas suffisants, je me suis réveillé bien avant l'aube sur une pollution nocturne contre les fesses de Pierre ! *Je vois que les affects se portent bien*, aurait dit le docteur Durand, *Philippe II*, et le docteur Puyaubert le citant…

Le pauvre Philippe Ier n'était pas trop vaillant non plus, hier à midi. Entre lui et moi c'était un colloque d'éclopés, malgré la présence de nos sémillants écuyers. C'était sa première sortie, en permission de la clinique, après une opération de la hanche, il y a une quinzaine de jours.

De W. qui habita un moment chez lui, boulevard Raspail, au début des années soixante-dix, avant que nous ne nous installions avenue Victor-Hugo, il dit qu'il était « très cruel » et qu'il lui a valu toute sorte d'ennuis. Je ne me suis pas risqué à le faire préciser.

Dirk Poschl m'a montré un grand article sur moi dans *Têtu*, dans l'ensemble très favorable (« un monument », est-il dit du *Journal de* Travers), ce qui m'a d'autant plus surpris que je nous croyais à couteaux tirés, cette revue et moi. Seul « bémol », un tiers du livre est « imbitable, il faut en prévenir les lecteurs qui se précipiteraient dans les librairies » : c'est tout ce qui relève, sous la mauvaise influence de Barthes, du « travail sur le signifiant », à la mode de ces années-là – ridicule et démodé. Mais, pour le reste, « chapeau ! » (sic).

Onze heures du soir. Plus encore que celle d'hier, la journée a été largement régie par la maladie. Ma mère va plutôt mieux, l'alerte la concernant est dépassée. Moi, en revanche, je vais plutôt plus mal. La crise de goutte ne donne aucun signe de vouloir s'apaiser. Malgré ma douleur au talon gauche, nous sommes allés voir au Petit Palais l'exposition double consacrée à la fois à Sargent et à Sorolla. Cette combinaison est un peu bêta, rien ne la légitime et elle n'est nullement éclairante. Comme nous étions là-bas nous en avons profité pour visiter et revisiter le Petit Palais, rouvert il y a quelques mois après des années de travaux. Nous avions aussi dans l'intention de pousser jusqu'au musée du quai Branly ; mais j'avais alors tellement mal, au début de l'après-midi, qu'il a fallu rentrer ici. Et même cela fut un vrai supplice. Nous avons appelé S.O.S. Médecins : un praticien est arrivé au bout d'une

petite heure, il m'a fait une piqûre qui m'a un peu calmé. Lui estime, puisqu'il s'agit de ma troisième crise depuis moins d'une année, qu'il faudrait commencer à envisager un traitement chronique, de type Zyloric (Allopurinol) : c'est ce que recommandait hier Didier Goux, qui a longtemps souffert des mêmes maux que moi et qu'un comprimé par jour a sauvé, dit-il, de la menace constante d'un nouvel accès. Mais pareil traitement ne saurait être prescrit que par mon médecin traitant.

J'ai dormi un peu, après la piqûre, puis, me croyant guéri et hors d'atteinte, j'ai marché avec Pierre dans les rues de ce quartier, mon ancien quartier et qui est resté mon favori. Nous sommes rentrés ici pour le journal télévisé de huit heures – j'étais sans nouvelles du monde et des affaires de la patrie depuis trois jours. Sur les neuf heures, nous sommes ressortis pour aller dîner dans un petit restaurant japonais de la rue de Bourgogne, bien médiocre, et qui d'ailleurs pourrait bien n'avoir, comme nombre de *petits* restaurants japonais, de japonais que le nom, les patrons étant plutôt chinois, je crois bien. Nous avons fait là un dîner succinct, et avons regagné cette chambre aussitôt. Mais *aussitôt* n'a pas été très rapide, car de nouveau je puis à peine marcher et souffre le martyre.

Paris toujours, mardi 3 avril, dix heures et demie du matin. Pierre vient de sortir pour aller chercher à la P.O.L, rue Saint-André-des-Arts, des exemplaires de *L'Amour l'Automne* qui sont arrivés ce matin même de chez l'imprimeur. Aussitôt avant je parlais à ma sœur, qui est dans une clinique de Vannes : elle a été opérée hier d'une grosseur au sein et on lui a appris à son réveil, aujourd'hui, qu'il s'agissait d'un cancer. Encore avant, j'étais au téléphone avec la rue de l'Église : un quart d'heure de Madou, puis un quart d'heure de ma mère – ma mère, quoiqu'elle affectât d'en rire, était d'ailleurs fort mécontente d'apprendre que c'était avec moi que Madou s'entretenait longuement avant qu'elle vienne elle-même à l'appareil :

« Tu as dû lui en dire de belles ! » l'ai-je entendu dire à Madou.

Ces dames tiennent en effet des discours fort différents. D'après Madou tout est arrangé, ma mère part demain pour Plieux avec moi (et

avec Pierre, mais il n'a pas été question de lui) : il ne faut pas discuter avec elle, il faut prendre les décisions pour elle, je dois me montrer ferme, le médecin a été formel, elle ne *doit* pas et elle ne *peut* pas rester seule. Du côté de ma mère les choses sont évidemment beaucoup moins claires : ce qu'elle souhaitait vraiment était rester à Paris, « mais elle voit bien qu'on n'y tient pas » (Madou part pour la campagne et quitte son appartement, ma mère comptait y rester seule mais Madou n'envisage pas une seconde cet arrangement, et je la comprends) ; puisqu'elle ne peut pas rester à Paris elle veut rentrer à Royat ; puisqu'on ne veut pas la laisser à Royat elle veut au moins y *passer* sur le chemin de Plieux (elle a toujours l'air de croire que Royat est à peu près sur la route, entre Plieux et Paris) ; de toute façon elle est trop âgée, dit-elle, pour faire d'une seule traite le voyage de Paris à Plieux, il faudra coucher en route – bien entendu c'est une comédie pure, le voyage de Paris à Plieux dans une voiture confortable n'est pas une affaire, même à son âge, mais elle poussera la mise en scène jusqu'au malaise et au bord de la mort s'il le faut, elle m'a fait le coup dix fois pour arriver à ses fins.

À moi et à ceux qui veulent bien l'entendre encore (mais pas à Madou dont elle a peur et qui lui dit fermement d'arrêter ses histoires), elle continue de parler du studio du front de Seine, d'une visite qu'elle veut faire au syndic de l'immeuble, d'un entretien qu'elle veut avoir avec Sylvie Topaloff, etc. Ce studio est vendu et certainement habité par son nouveau propriétaire ou par un sien locataire ; mais rien n'y fait, ma mère veut plaider la vente illégale, elle n'envisage pas de tourner la page.

Pendant ce temps je continue d'être ravagé par la goutte, j'ai le plus grand mal à marcher, je souffre beaucoup mais ne veux pas me résigner, moi, à ce que ce ruineux séjour parisien passe par profits et pertes, c'est-à-dire par pertes exclusivement. Hier nous sommes allés au Centre Pompidou où devait avoir lieu, croyais-je, le vernissage d'une exposition Arshile Gorky, qui n'était en fait qu'un "hommage", c'est-à-dire l'accrochage d'une vingtaine de toiles et dessins dans deux petites salles – deux ou trois beaux tableaux tout de même, et nous en avons profité pour parcourir plus ou moins rapidement l'ensemble des salles, qui viennent de faire l'objet d'un nouvel accrochage. Curieusement nous avons tous été frappés, Pierre, moi, et Flatters avec qui nous en avons

parlé le soir, par un magnifique grand Joan Mitchell à dominantes brunes, dans une salle d'hommage à Jean Fournier, qui est mort ces derniers mois. Nous avons vu aussi une exposition des grands dessins de Klossowski, mais les aventures de Roberte ne m'ont jamais beaucoup amusé, et parmi les maux et les soucis qui m'accablent en ce moment je n'étais pas dans les meilleures dispositions pour revenir à de meilleurs sentiments. Une constante en moi : je déteste l'érotisme. Toute la pornographie qu'on veut mais l'érotisme (surtout hétérosexuel, bien sûr, mais pas seulement) m'a toujours semblé d'un ennui mortel.

Une classe d'enfants d'une dizaine d'années traînait là-dedans avec leur maîtresse. Une femme assez pathétique y trouvait à redire, non qu'elle fût choquée, mais parce qu'« elle avait très bien connu Klossowski (expliquait-elle à la gardienne, et c'est cela que je trouvais pathétique), et c'était un intellectuel, pas un grand pratiquant du sexe (il avait sans doute refusé de la baiser…) ; et cela, des enfants risquaient de ne pas le comprendre, de ne pas voir qu'il s'agissait de fantasmes, de purs fantasmes, et donc d'avoir une vision complètement faussée, c'était quand même un peu dommage… ».

Nous sommes repassés ici au milieu de l'après-midi, moi traînant toujours affreusement la patte et geignant à chaque pas et surtout à chaque marche, puis ressortis pour aller à un autre vernissage, un vrai, celui-là, et même double, au musée du quai Branly : belle et grande exposition de masques de la Nouvelle-Irlande (une des îles de l'archipel Bismarck), "Jardin d'amour" d'un artiste africain dont j'oublie le nom, et qui dans un labyrinthe assez réussi a disposé la reconstitution en trois dimensions de scènes galantes empruntées à Fragonard ; les personnages sont sans tête pour rappeler que leur inconscience sera bientôt punie et qu'ils seront guillotinés, ils sont vêtus de tissus africains ou plutôt destinés à l'Afrique – l'ensemble, nous est-il précisé, a pour fin d'attirer notre attention sur la légèreté fatale d'une société dont toute la prospérité reposait sur l'exploitation coloniale…

Nous avons fait chez Flatters notre dîner coutumier, en compagnie de Mathieu François du Bertrand, ex-Jimmy Rodriguez, qui est lui aussi de séjour à Paris. J'ai mangé et bu à peu près normalement, je veux dire

comme d'habitude, ce qui certainement, dans mon état, n'était pas très raisonnable.

Nous avons été réveillés ce matin par une porte qui claquait, à trente centimètres de notre tête. Les défauts de cet hôtel apparaissent mieux avec le temps. Le personnel, à deux ou trois exceptions près (le concierge du soir et celui du dimanche, un des garçons du petit déjeuner), y est fort peu aimable et même à peine poli, c'est tout juste si l'on vous dit bonjour et alors c'est *bonjour* ; après une semaine de séjour, personne ne semble vous y connaître ou reconnaître et, plus récent sujet d'agacement, un jour sur deux il faut prendre son petit déjeuner au son d'une insupportable radio où les nouvelles du jour sont entrecoupées de chansonnettes, d'odieux jingles et d'exaspérantes publicités.

Ah, je suis bien heureux d'avoir écrit *La Dictature de la petite bourgeoisie* ! J'assume pleinement et plus véhémentement tous les jours chacune des phrases de ce livre. Tout en confirme la pertinence et la justesse à chaque détour de ce séjour parisien. Comment un hôtel qui n'est pas sans quelque prétention d'élégance pourrait-il considérer, hors situation de dictature de classe, et de cette classe-là, la classe vulgaire, que ses clients peuvent et doivent avoir à subir, en prenant leur petit déjeuner, une radio choisie par lui, et précisément cette radio-là ? Dans le contexte *réel*, c'est-à-dire bel et bien en situation de dictature de la petite bourgeoisie, cet hôtel a raison. Dans une salle des petits déjeuners qui est grande comme un petit quart de la bibliothèque de Plieux, personne, en arrivant, ne se dit bonjour, et si l'on s'apprête à le faire soi-même on s'attire des regards qui signifient qu'on n'est pas dans le ton (et en effet, on ne l'est pas).

Onze heures du soir. À cause des diverses complications survenues, nous avons vu et fait à Paris, lors de ce séjour-ci, beaucoup moins de choses que nous n'avions prévu d'en faire et d'en voir. Cependant je ne suis pas sûr que ce soit un bien grand malheur, car, dans le domaine artistique en tout cas, la saison parisienne est loin d'être particulièrement brillante – rien qui ressemble de près ou de loin à une *grande* exposition, en tout cas : il y a bien les "Nouveaux Réalistes" au Grand Palais, et nous

l'avons manquée, mais je m'en console assez aisément, car je n'étais qu'assez mollement intéressé.

Nous avons vu cette après-midi l'exposition "Bastien-Lepage" au musée d'Orsay. Bastien-Lepage est avant tout, pour moi, le jeune maître dont Marie Bashkirtseff est amoureuse, d'après son *journal*. Et c'est une référence coutumière entre nous, Pierre et moi, car je trouve "très Bastien-Lepage", en promenade, tout ruisseau serpentant parmi les ajoncs et les plantes aquatiques. Je ne sais pas, d'ailleurs, où j'avais bien pu pêcher, du peintre, cette image-là : les ruisseaux sont en fait assez rares, chez lui. Mais là n'est pas la raison de ma déception, si tel est bien le mot alors que je n'attendais pas grand-chose. Il me semble qu'il y a peu à tirer de cet art et de cet artiste, même dans l'ordre des plaisirs coupables et des complaisances. Je trouve *Les Foins* moins mauvais que les autres scènes paysannes, à cause de la référence à Courbet ; mais on ne peut guère aimer longtemps cette manière madrée, qu'on voit se chercher en tâtonnant parmi ce qui a du succès telle ou telle saison. Si je dois prendre un tableau je prends l'autoportrait, comme souvent.

J'ai rencontré plus de plaisir chez Galignani qu'au musée d'Orsay. Le stock des plus riches *coffee-table books* s'est considérablement renouvelé et enrichi, là-bas, depuis mon dernier passage. Je ne peux malheureusement pas tout acheter, pas même *The Jacobean Country House* ni la vie de don Alonso de Borbón, le fils hémophile d'Alphonse XIII. Nous avons tout de même quitté les lieux avec trois forts volumes, dont le dernier roman de Pynchon, *Against the Day* (près de mille pages). Et après un bref passage ici nous avons dîné dans un restaurant chinois du boulevard Saint-Germain, près de son croisement avec la rue du Bac.

Pierre était allé ce matin à la P.O.L pour y chercher les premiers exemplaires de *L'Amour l'Automne.* Au retour il m'a fait la surprise de m'annoncer un visiteur qu'il avait rencontré sur le boulevard et qui était derrière lui dans le couloir. C'était en fait Finkielkraut, bien étonnant dans cette chambrette. J'ai pu lui offrir le cinquième volume des *Églogues* – premier exemplaire sorti du paquet –, mais pas le *Journal de* Travers dont je ne possède plus de copie. Lui, très amical, veut faire avec moi une de ses fameuses émissions de "Répliques". Mais qui d'autre

inviter, il me le demande ? Le premier nom qui m'est venu à l'esprit, un peu bizarrement, est celui de Jude Stephan, dont je me souviens qu'il aimait beaucoup les *Églogues*, jadis. J'ai pensé depuis à Gérard Pesson, suggéré par Pierre. Il va me falloir songer à cette question délicate. Mais Finkielkraut était très enthousiaste à l'idée d'inviter Stephan.

À deux heures et quart j'avais rendez-vous à la Maison de la radio, justement, avec Antoine Perraud dont l'invitation, formulée le mois dernier, est une des raisons de ma présence à Paris. Finkielkraut le tient en haute estime et m'avait chargé de le saluer de sa part. Nous avons parlé trois quarts d'heure, lui et moi. Dans le programme que nous avons enregistré pour son émission "Jeux d'archives", on entendait, à ma demande, le très long prologue ancien aux retransmissions de Bayreuth, les chars russes entrant à Prague en août 1968, et des extraits de l'échange de Marcel Brion avec Claude Maupomé tel que je l'avais entendu à ma grande satisfaction en février ou en mars 1977, ainsi qu'en témoigne, à la date concernée, le *Journal de* Travers.

Plieux, lundi 16 avril, cinq heures de l'après-midi. J'aurais bien des choses à noter puisque depuis quinze jours il m'a été impossible de tenir ce *journal*, tout mon temps et tout mon travail ayant dû aller à *Commande publique.* Ce texte a été expédié ce matin à la P.O.L par courrier électronique. Il compte deux cent trente-trois mille signes, c'est-à-dire beaucoup moins qu'il ne devrait : en format normal on peut fabriquer avec cela un volume de cent soixante pages environ, m'a dit Thierry Fourreau ; en petit format, semblable à celui de *Syntaxe*, par exemple, on pourrait arriver à deux cent trente ou deux cent quarante pages. Ce n'est pas assez pour un livre qui est censé en remplacer *deux* et qui a fait l'objet de deux contrats séparés, un pour la ligne A du métro toulousain, l'autre pour la ligne B. En revanche, le texte est peut-être un peu moins mauvais que je ne l'avais cru. Il reste qu'il contient un nombre exagéré de ce que Pierre et moi appelons désormais mes *tubes*, selon un mot de François Bégaudeau à la télévision, reprochant à Finkielkraut les siens : airs obligés, morceaux de bravoure déjà utilisés ailleurs sous une forme à peine différente, reprises de thèmes trop familiers.

Il y aurait beaucoup à dire, mais ce n'est pas de cela que je veux parler ici – pas de cela que j'ai *besoin* de parler ici dans l'espoir de me soulager un peu. En effet je suis accablé. Je rentre d'Auch où avait lieu au tribunal d'instance l'audience où il était débattu de la dévastatrice affaire dite "des pompes à chaleur". Aucune décision n'a été prise, le jugement doit intervenir le 30 avril. Cependant j'ai retiré des débats, quant à mes intérêts, la plus mauvaise impression : je crois que je vais perdre dans une affaire où mon bon droit et les préjudices que j'ai subis me semblent criants.

Habitat-Confort n'était pas représentée. L'entreprise a disparu de l'affaire comme elle a disparu du chantier. Elle fait la morte, et ce semble très bien lui réussir, car il a à peine été question d'elle.

Mon seul adversaire en lice était donc la puissante société de crédit Sofinco, représentée non pas par le grand avocat toulousain dont m'avait parlé Me Baumont, mais par un de ses confrères auscitains, Me Lagaillarde. Est-il le fils, comme je le pense, du fameux Lagaillarde des barricades d'Alger, qui était assez sexy, si j'en crois mes souvenirs d'adolescent ? Je me souviens d'un déjeuner gersois, il y a une dizaine d'années, peut-être, où plusieurs dames du pays, dont Victoire de Montesquiou, s'accordaient à parler de la beauté de Me Lagaillarde. Mais je ne suis pas sûr d'avoir bien compris si elles évoquaient le père ou bien le fils. Le fils, en effet, est très beau lui aussi, mais dans un genre tout à fait différent, moins baroudeur et plus acteur de cinéma, ou de théâtre – une sorte de Jean Piat en ses meilleures années.

Cependant le fait saillant de l'après-midi n'est pas la beauté de Me Lagaillarde, qui d'ailleurs est d'un type qui me laisse assez froid – j'essaie seulement d'être objectif –, mais l'énormité, à mes oreilles, de son principal argument contre moi, dont déjà j'avais eu connaissance la semaine dernière à la lecture des conclusions de Me Decker, transmises par Me Baumont : ce qui, selon la Sofinco, prouve bien que je n'ai en rien à me plaindre de la livraison et de l'installation des pompes à chaleur ou "convertisseurs" par les bons soins de la société Habitat-Confort, c'est que, depuis six mois, *je paie régulièrement* les traites convenues lors de l'accord de crédit, c'est-à-dire que je ne m'oppose pas à leur prélèvement sur mon compte !

Rien qu'à transcrire ce raisonnement, j'en tremble de fureur. Tout le monde m'a dit, lorsque à ma totale surprise est intervenu le premier prélèvement sur mon compte, que je ne pouvais en aucune façon prendre l'initiative d'en interrompre la suite, que seul un tribunal pouvait décider que je n'avais pas à payer. C'est précisément pour cette raison que j'ai lancé la procédure judiciaire. Depuis six mois sont prélevés sur mon compte, tous les mois, trois cent quinze euros pour des appareils qui non seulement n'ont jamais marché, mais qui, de l'avis général, ne peuvent pas marcher et sont ridiculement inadaptés aux besoins de Plieux. Et voilà que, d'après la partie adverse, la belle régularité de ces prélèvements prouve absolument que je n'ai pas à me plaindre de ce qui m'a été livré, ou que du moins je n'avais pas à m'en plaindre quand a eu lieu la livraison :

« Dans un château qui est un bâtiment bien spécial, sans doute, tout peut arriver. Il est très possible qu'une installation, à l'usage, se révèle inadéquate : et alors on ne veut plus payer. C'est trop facile ! Surtout quand on a payé sans élever la moindre protestation pendant plusieurs mois ! »

Me Baumont a bien fait allusion à la plainte que nous avions déposée pour faux et usage de faux, à propos des documents qui ont servi a enclencher la procédure de paiement, par prélèvement sur mon compte, au bénéfice de la Sofinco (qui, elle, avait payé intégralement Habitat-Confort). Mais Me Lagaillarde a dit que c'était la première fois qu'il entendait parler de cela, et que tout ce qu'il voyait pour sa part était que la Sofinco, en payant Habitat-Confort et en commençant à opérer des prélèvements de remboursement sur mon compte, avait agi en vertu d'un document parfaitement en règle. Il se plaignait qu'on fît intervenir dans le débat des éléments inédits. La présidente, une jeune femme fort sèche, a semblé très sensible à cet argument, et elle a même tancé Baumont sur ce point. C'est aussitôt après qu'elle a fixé pour la décision la date du 30 avril.

Aurais-je dû prendre la parole ? Je n'y ai pas été invité et je ne connaissais pas les usages. Dans d'autres affaires, certains des plaignants ou des mis en cause n'avaient pas d'avocat, ce qui est possible devant ces tribunaux de commerce (mais semble peu encouragé par les magistrats,

tout de même). Si l'on a un avocat, la règle est-elle qu'on se taise, à moins d'être invité à parler ? Je regrette à présent de n'avoir pas au moins posé la question. Je connais beaucoup mieux le dossier que Baumont, et pour cause. Il me semble que j'aurais pu faire de toute l'affaire un tableau à la fois beaucoup plus juste et qui m'eût été bien plus favorable. Comme Habitat-Confort n'était ni présent ni représenté, il n'en fut pour ainsi dire pas parlé, ni de la longue suite d'épreuves que m'a fait subir cette entreprise depuis l'été dernier. On avait l'impression que je n'avais à me plaindre que d'appareils qui, à l'usage, n'avaient pas donné, comme il arrive souvent, « surtout dans un bâtiment assez particulier », comme disait Lagaillarde, toute la satisfaction attendue. Pas un instant il n'a été dit – ce que tous les spécialistes consultés ont répété à satiété – que ces appareils n'auraient jamais pu fonctionner, de toute façon, et qu'ils ne correspondaient en aucune manière aux besoins de cette maison. Il reste que l'objet de ma plus grande frustration est de n'avoir pu exprimer à quel point je trouvais mal récompensés mes scrupules, qui, m'ayant poussé à payer malgré tout, puisque c'était ce qui était convenu avec la société de crédit, pour ces appareils ridiculement inadaptés, servaient aujourd'hui à me mettre dans mon tort.

Et que faut-il faire maintenant ? Continuer à payer alors que payer est retenu contre moi ? Mais la Sofinco trouverait sans doute encore plus mauvais que je ne payasse plus. Avant toute décision il faut attendre le jugement du tribunal. Je suis à peu près sûr qu'il va m'être défavorable puisque, telle que s'est déroulée l'audience, on avait l'impression que l'affaire opposait uniquement une honnête société de crédit à un client mauvais payeur, ou mauvais coucheur.

Neuf heures et quart. J'ai dû effrayer Stéphane Baumont par mon accablement après l'audience, cette après-midi, parce qu'il m'a rappelé tout à l'heure pour me dire que l'important, dans ce genre d'affaires, c'étaient avant tout les *pièces*, pas les plaidoiries. Mais cette considération ne m'a pas du tout réconforté car, justement, dans le dossier dont a fait état Me Lagaillarde au nom de Me Decker, il n'y avait aucune de celles qui me sont favorables… Baumont accuse Decker de les

avoir fait disparaître, dit qu'il a déjà eu une prise de bec avec lui dans une autre affaire, l'accuse de ne pas jouer franc jeu…

J'avais naïvement pensé qu'on allait me rendre d'un coup tout l'argent que je verse depuis des mois à la Sofinco, et que je pourrais ainsi renflouer partiellement mes caisses. Elles en eussent eu grand besoin, parce qu'elles sont dans un état lamentable. Le mois dernier j'ai touché sept mille euros hors mensualités, du fait des nouveaux contrats avec Fayard. J'en ai profité pour acheter de nouveaux fauteuils, qui me faisaient envie depuis longtemps. Ils coûtaient justement sept mille euros. J'ai payé sur le moment deux mille euros et dois payer encore cinq mille à la livraison, dans une dizaine de jours. Mais, entre temps, la somme que j'avais touchée a fondu, bien entendu, il n'en reste absolument plus rien. D'autre part le petit séjour parisien, à peine une semaine, a coûté trois mille euros, dont une bonne part pour l'hôtel. J'ai payé bien sûr avec ma carte bleue, les sommes doivent être débitées à la fin du mois. C'est foncer droit vers le désastre.

Déjà je n'étais pas bien vaillant, psychiquement, avant cette éprouvante après-midi. Les périodes de grand travail qui s'achèvent produisent toujours une certaine dépression. Le petit *Commande publique* m'a coûté beaucoup d'efforts, parce que je n'avais pas envie de l'écrire. J'ai sur ces questions d'art contemporain, surtout tel qu'il se manifeste dans le métro de Toulouse (c'est là que j'ai eu l'occasion de l'observer au plus près, récemment), des sentiments trop mêlés, voire *emmêlés*, et contradictoires, pour que je puisse en traiter de gaieté de cœur. J'ai suivi ma méthode habituelle dans ces cas-là, et fait part de mes sentiments mêlés. Commandité par le commanditaire des œuvres, je n'étais pas, au demeurant, dans la meilleure position concevable pour m'expliquer bien clairement. J'en aurais d'ailleurs été incapable. Dans ces conditions, le texte est très emberlificoté, forcément. À la relecture finale, hier soir et ce matin, il m'a tout de même semblé un peu moins mauvais que je ne le craignais. Il n'est pas bon pour autant. Surtout il ne va pas plaire aux gens du métro, et d'abord à Guy Claverie – c'est là ce qui m'ennuie le plus. Pour commencer ils vont le trouver trop court, et ils n'auront pas

tort. Ils jugeront que je ne me suis pas beaucoup fatigué. Pourtant *si*, je me suis beaucoup fatigué. Mais cette fatigue n'a guère porté ses fruits.

Il est vrai qu'elle était là avant que je commence – car ces quelques semaines d'intense labeur sur ce petit livre avaient été précédées de mois et de mois d'un travail acharné sur les deux autres, les deux gros, les *trois* gros, puisque l'un a deux volumes. Ceux-là sont en librairie – le *Journal de* Travers depuis quinze jours, même : il est déjà vingt-six mille quatre cent trente-huitième, par ordre de nombre de ventes, au classement Amazon. Ni l'article de *Têtu* ni l'entretien pour *Lire*, le mois dernier, n'ont eu semble-t-il le moindre effet. Quant au reste de la presse, ne pas parler des livres de Machin-Truc est une vieille tradition journalistique française (pour paraphraser Borges). Dieu sait que je devrais être habitué à cet état de fait et pourtant, chaque fois, j'éprouve un virginal *étonnement*, un peu douloureux. D'autant que cette fois-ci les publications sont tout de même massives, il s'agit d'ouvrages, surtout *Travers III*, qui dans mon esprit, et au sein de mon petit corpus, ont une grande importance. Ils n'en ont que là, d'évidence. Même le site de "mes" lecteurs est en catalepsie.

Quant à celui de l'In-nocence il est secoué de crises à répétition, de plus en plus violentes. Il a fallu expulser le fameux Jean Robin, le père de la "judéomanie", qui devenait vraiment trop envahissant. Le tapage a attiré un pathétique débile mental qui me couvre des insultes les plus grossières, depuis trois jours, sous le titre générique RENAUD CAMUS EST-IL UN CON ? (la réponse est *oui*, bien entendu, mais c'est mon moindre défaut). Là-dessus s'est réveillé un ex-partisan enthousiaste, Jérôme Vallet, en son temps carte numéro *un* du parti et devenu un opposant farouche, comme c'est la loi de l'espèce. Il n'est pas jusqu'à François Matton, le dessinateur, pour n'avoir été attiré par l'odeur du sang. D'ailleurs il frémissait d'impatience en marge de tous les blogs, depuis quinze jours, tremblant de l'espérance de lire, de préférence sous des plumes qui passent pour m'être amies, que le *Journal de* Travers était un désastre.

Mercredi 18 avril, dix heures du soir. À la fin du mois dernier j'ai été interviewé par un journaliste de France Culture à propos de *Comment massacrer une maison de campagne*, pour une émission à thème plus ou moins écologique qui est diffusée tôt le dimanche matin. Nous avons longuement parlé de maisons de campagne et de ce qui, selon moi, les défigure. Puis le journaliste s'est mis à m'interroger sur ma propre maison de campagne. J'ai résisté longuement :

« Ah non, mais ce petit livre n'est pas du tout à propos d'une maison de campagne particulière, pas du tout…

– Oui, mais, vous-même, elle est comment, votre maison de campagne ?

– Non, mais je ne parle pas du tout de l'endroit où j'habite, dans ce livre, pas du tout, ce n'est pas le sujet.

– Mais vous habitez à la campagne !

– Oui, j'habite à la campagne, mais…

– Donc vous avez vous-même une maison de campagne…

– Non, pas exactement. Vous savez, à la campagne, il y a beaucoup de bâtiments qui ne sont pas des maisons de campagne.

– Et celui que vous habitez c'est quoi, alors ? »

Ici j'avais deux possibilités : demander qu'on arrête l'enregistrement, en expliquant qu'il n'avait jamais été question de l'endroit où j'habitais, ni dans le livre dont nous parlions, ni dans ce qui m'avait été exposé du projet d'émission ; ou bien, plutôt que de faire un esclandre, céder, pour éviter l'incident diplomatique. J'ai cédé :

« Oh, le cas est différent, j'habite un château du Moyen Âge, un monument historique : c'est pas mal de problèmes aussi, mais d'un autre genre. »

Et j'ai parlé de mes propres erreurs d'administration esthétique, des objections et quelquefois des protestations que formulaient certains

visiteurs, sur les carrelages par exemple, qui sont modernes, ce qui choque certains puristes, etc.

Je n'ai pas entendu l'émission quand elle a été diffusée, mais un peu plus tard, sur la Toile. Elle commençait ainsi :

« J'habite un château du Moyen Âge, un monument historique, etc. »

Ensuite – immédiatement ensuite, car le passage où je parlais de mes erreurs avait été supprimé – venaient mes vues sur les maisons de campagne, telles bien sûr que, du coup, elles paraissaient tomber du haut du château. Tout le reste de l'émission était à l'avenant, entièrement construit pour me rendre ridicule ou haïssable : ce que je suis peut-être, évidemment, mais il s'agissait de faire en sorte que ça se voie, ou plutôt que ça s'entende.

Par exemple il y avait eu au cours de l'échange enregistré un passage auquel je n'avais rien compris, je ne voyais pas du tout où le journaliste voulait en venir :

« Mais ces gens qui massacrent des maisons de campagne, comme vous dites, ils ont des complices ?

– Des *complices* ? Ils n'ont pas besoin de complices. Pour massacrer une maison de campagne, chacun de nous peut trouver en soi son inspiration.

– Mais vous pensez qu'il existe un plan pour enlaidir le paysage, la France, le patrimoine bâti ?

– Il n'y a pas besoin de *plan*, tout cela se fait très bien dans l'improvisation, chacun s'abandonnant à son inspiration… Etc. »

Je ne garantis pas exactement, bien sûr, l'exactitude de chacun des propos que je rapporte, mais enfin tel était l'esprit général de l'échange : à ce stade-là le journaliste voulait m'entraîner sur le terrain de la *conspiration*, où je n'avais aucune raison de le suivre puisque je ne crois pas à la moindre conspiration, en l'occurrence, et puisqu'il n'y a pas un mot là-dessus dans les *Dix-huit leçons.* J'ai donc sans doute bien déçu mon interlocuteur. Mais celle qui l'avait envoyé, la responsable de l'émission – lui m'avait expliqué qu'il n'était qu'un exécutant –, ne s'est pas laissé arrêter par cet échec. Renaud Camus est bien connu pour être

un fasciste antisémite élitiste et méprisant, il faut qu'on voie bien tomber ses propos du haut de son château et qu'il parle de *conspiration* : les gens d'extrême droite parlent toujours de *conspiration*, tout le monde sait ça ; de plan concerté, de grand projet organisé pour nuire à la France, au paysage, aux valeurs traditionnelles, etc. Il n'en parle pas ? Vous êtes sûr qu'il n'en a pas parlé ? Pourtant je vous avais bien dit de… Tant pis, on fera comme s'il en avait parlé.

L'entretien préalablement mené au téléphone avec moi était suivi d'un débat enregistré en studio avec un architecte, un conservateur du patrimoine, un spécialiste d'architecture rustique, etc. Première question posée à ces messieurs :

« Renaud Camus, du haut de son château, parle d'une destruction organisée du patrimoine bâti traditionnel : qu'est-ce que vous en pensez ? »

Les invités ne m'ont entendu parler de rien de pareil, et pour cause, mais ils peuvent penser que j'ai dû tenir ces propos dans une partie de l'entretien qui n'a pas été conservée, ou bien que c'est ce qu'on peut lire dans mon livre. Le premier serait peut-être assez d'accord avec ce qu'il m'a entendu dire, mais la question telle qu'elle lui est posée ne lui laisse pas le choix :

« *Organisée*, ah çà, certainement pas ! »

Je dois dire que j'ai arrêté là l'écoute, je n'en pouvais plus, c'était trop déprimant. Bien entendu, la chose en elle-même n'a aucune espèce d'importance, cette émission est diffusée le dimanche à sept heures du matin, j'imagine qu'il n'y a pas grand monde pour l'écouter. Mais la bassesse du procédé soulève le cœur. Et les moyens très simples dont disposent ceux qui veulent en mettre en œuvre de pareils sont effrayants. Avec le différé, le montage, ils peuvent vous faire dire *ce qu'ils veulent*, vous présenter absolument comme ils l'entendent, faire de vous très précisément, pour le public, ce qu'ils ont décidé que vous étiez, le pantin que l'idéologie, en eux, affuble de votre nom. Certes, mes expériences auprès de Thierry Ardisson et de Franz-Olivier Giesbert auraient dû m'instruire. Mais une émission sur les maisons de campagne… – je ne me méfiais pas du tout. Le dessein était pourtant clair, et c'était le même

que celui de ces animateurs de télévision : il s'agissait de m'attirer dans un piège pour montrer aux gens quel monstre je suis. La façon dont l'émission était présentée sur le site de France Culture ne laisse là-dessus aucun doute. J'y suis annoncé comme m'exprimant à partir d'un prétendu "bon goût", entre guillemets, ou plutôt contre ce que j'appellerais "mauvais goût". Il n'est pas question de *bon goût* ou de *mauvais goût* dans mon petit ouvrage, mais quelle importance ? Cette productrice sait tout de même mieux que moi ce que je veux dire et *d'où* je parle (et ce n'est pas beau) !

Ce petit épisode de rien du tout m'a beaucoup affecté, surtout venant après de nouvelles attaques de Savigneau contre moi dans *Le Monde*, à propos du *journal* de Marcelin Pleynet qui, paraît-il, décrypterait si bien les racines de mon antisémitisme. La haine contre moi ne désarme pas. Mais quel affreux métier font ces gens-là ! Je pense à ce petit journaliste qui m'a interviewé et qui avait manifestement pour mission de me piéger coûte que coûte – *indicateur de police* me semble une profession plus honorable…

Jeudi 19 avril, dix heures moins le quart, le soir. Des familiers de l'Innocence, auxquels je racontais ma mésaventure radiophonique, jugent que l'émission sur les maisons de campagne, qu'ils ont écoutée entre-temps, est en effet un "cas d'école" du piège pour l'invité et de l'acharnement à le faire entrer coûte que coûte dans la jolie boîte qu'on a prévue pour lui. Ils estiment néanmoins que j'eusse dû en suivre la transmission un peu plus longtemps, car l'architecte qui participe au débat, après l'entretien enregistré avec moi, oppose une assez belle résistance à l'extrême détermination de la productrice, Sylvie Andreu, à me faire condamner à la ronde, entre autres choses parce que je m'exprime exclusivement, selon elle, à partir du « petit cercle du bon goût », ce qui bien sûr est le crime des crimes (enfin *presque* – il y a tout de même un peu pire…). Bruno Chaouat dit, ou plutôt écrit (je transcris des échanges de forums électroniques) qu'aux États-Unis le *goût* est en effet chassé des universités comme *élitiste* et que les étudiants sont encouragés à se dégager totalement de ce critère-là dans l'appréciation

des œuvres littéraires du passé, dont ils se doivent de juger exclusivement selon l'intérêt sociologique, idéologique ou moral. Espérons qu'il exagère un peu ; mais, dans ce domaine-là, si le pire n'est pas suffisamment attesté aujourd'hui, il l'est toujours six mois plus tard.

***

À propos de l'In-nocence, une femme qui n'avait guère fréquenté nos agoras jusqu'à présent, et qui signe Euphémie, y a posté ce texte, récemment :

« Une certaine éducation, une certaine pudeur aussi, m'empêchent de hurler mon dégoût de vivre depuis une vingtaine d'années dans ce qu'il est – hélas – convenu d'appeler une "cité", en plein Paris, ma ville natale. Pourtant, au départ, toutes les conditions étaient requises pour rendre ce lieu attrayant et paisible : grand jardin public et donc verdure, rues "piétonnes" donc calmes, accès aisés (gare, bus, métro), commerces intéressants et proches, population de bon aloi (comment faut-il le dire ?), etc.

« Dans les années 80, il a suffi qu'une famille marocaine s'installe dans l'un des logements sociaux (réservés) pour que tout le quartier change d'aspect. En quelques mois des dealers, tous maghrébins ou africains, ont pris racine dans ce coin tranquille pour le transformer définitivement en zone de non-droit. Je pèse mes mots, bien sûr, en connaissance de cause.

« Aujourd'hui la majorité des appartements qui s'y libèrent est systématiquement offerte à des familles non blanches et nombreuses dont les enfants, toujours curieusement désœuvrés, occupent le terrain avec les dealers.

« Tout cela crée un vacarme épouvantable (extrême nocence) car ces gens, qui ignorent tout des règles de conduite les plus élémentaires, qui niquent tout [*?*] et crachent sur tout, ne savent s'exprimer qu'en gueulant.

« Les enfants qui ont grandi ont des petits frères et les ex-grands frères ont des gosses qui à leur tour… Bref, en bas de chez moi c'est l'enfer et

parfois aussi la peur car des représailles ont souvent éclaté : il suffit d'appeler les flics (quand cela devient insupportable) pour constater que la racaille (ici, le mot est ancien) se venge en dégradant tout ce qui lui tombe sous la main. Parfois ma rue ressemble à une décharge publique. Dès le printemps on ne peut plus dormir la nuit ou simplement se reposer car la racaille veille à casser le moral des riverains.

« Malheur à celui qui oserait protester ! Au pire il se fera cogner ou injurier, ou bien sa progéniture sera rackettée.

« La police, loin d'agir, se félicite sans doute d'avoir localisé un "abcès de fixation" qui lui permet de savoir que tout se passe ici, dans ce lieu si tranquille du …e arrondissement de la capitale.

« Un coup de filet (et de pub) de temps en temps suffit à faire croire que l'ordre, ça existe encore en France.

« Les gens ne sont pas dupes, qui vont voter Le Pen. Pourquoi ? Parce qu'ils en ont marre d'être ignorés et méprisés par des politiques lâches, à mille lieues des réalités, plus prompts à exploiter le thème archirabâché de la super-égalité-des-chances qu'à ouvrir les yeux sur la débâcle de la France et des Français qui tiendraient encore un peu – pour ce qu'il en reste – à leur pays.

« Je suis française de souche et j'ai encore le sens de l'honneur, du respect d'autrui, dont j'attends la même chose. Si celui-ci me crache au visage, dois-je m'essuyer discrètement ou bien sortir mon cutter ? Cette question, je me la pose chaque jour, car il ne se passe pas un jour sans que je sois agressée dans ma condition de simple citoyenne française.

« Le Pen n'est certes pas plus "proche des réalités", mais au moins il désigne clairement les choses par leur nom, et cette reconnaissance est en soi une marque de respect pour ses concitoyens. Il est inacceptable de formater sa pensée selon la règle des circonlocutions imposée par la doxa dans laquelle je place tout aussi bien N. Sarkozy que S. Royal.

« Sur ce forum, dont je remercie au passage les remarquables et excellents participants, le sujet est largement abordé de maintes manières. C'est ici plus qu'ailleurs que je prends des cours de politique…

« Mais suffit-il d'évoquer un problème pour le résoudre ?

« Y a-t-il des personnes qui, comme moi, souffrent de vivre aussi désespérément “chez eux” ? Que faut-il faire ? Je ne suis pas seule à déplorer cette situation, alors ?

« Je tiens à préciser que j’ai fait absolument tout ce qui était nécessaire (courrier, pétitions) pour informer toutes les autorités compétentes et responsables (du commissaire de police au ministre de l’Intérieur en passant par le maire), mais sans résultat concret. Des promesses écrites, ça oui, par dizaines, depuis deux dizaines d’années… »

Ce texte que je trouve très émouvant me paraît une description très juste, hélas, de ce que vivent des millions de nos concitoyens – j’allais écrire de nos *anciens concitoyens.* Et pourtant rien ne se passe à l’occasion de l’actuelle campagne présidentielle. Est-ce que ceux qui déjà, au pays de leurs aïeux, doivent descendre du trottoir quand ils s’aventurent dans les quartiers où ils ne sont pas les bienvenus (et souvent ce sont leurs propres quartiers), est-ce que ceux-là placent leur confiance et leur espoir en Nicolas Sarkozy ? Si c’est le cas, ils seraient bien naïfs, à mon avis. Pourtant Jean-Marie Le Pen ne semble pas du tout en état, électoralement, de renouveler son coup d’éclat de 2002 ; et le candidat qui serait le moins éloigné d’avoir mes faveurs, Philippe de Villiers, se voit promettre un et demi pour cent des voix dans les sondages. J’ai essayé, sans conviction exagérée, il est vrai, de faire émettre par le parti, hier, un appel à voter pour lui, « en l’absence de tout candidat plus conforme à nos vœux ». Malheureusement, « conforme à nos vœux », il l’est si peu lui-même que ma tentative a échoué, faute de majorité pour le communiqué ; et je ne m’en suis pas affligé outre mesure. Sans doute paraissait-il suicidaire, aussi, d’appeler à voter pour un candidat qui semble promis à pareille déconfiture. Tout ce que j’ai pu obtenir est la publication de ce communiqué-ci, déjà assez vif, a-t-il semblé, mais qui n’est qu’un extrait de celui que je proposais :

« Communiqué n° 454, mercredi 18 avril 2007

« Sur l’élection présidentielle

« Le parti de l’In-nocence, en l’absence de tout candidat à la présidence de la République qui corresponde à ses vues, à ses vœux et à ses espérances, se contente d’exprimer son accablement face à ce qui lui

semble la stupéfiante inconscience du peuple français, de ses actuels dirigeants et de la quasi-totalité de ceux qui aspirent à le représenter dans la fonction suprême de la République : la campagne électorale, en effet, n'a pour ainsi dire jamais évoqué la nouvelle réalité en passe de confirmation irréversible, à savoir que les Français de culture et de civilisation françaises ne sont plus qu'une composante parmi d'autres, sans aucun droit particulier et même bien au contraire, sur leur ancien territoire : rien qu'ils puissent encore nommer une patrie. »

On pourra juger que le parti de l'In-nocence est un peu bien souvent *accablé*. Mais c'est que la situation est *vraiment* accablante. Nous avons publié aussi ce communiqué-ci, cette après-midi :

« Communiqué n° 455, jeudi 19 avril 2007 :

« Sur la profanation des tombes musulmanes de Notre-Dame-de-Lorette.

« Le parti de l'In-nocence exprime l'horreur qu'il éprouve à la nouvelle de la profanation, sous des emblèmes nazis, de cinquante-cinq tombes musulmanes de la nécropole militaire de Notre-Dame-de-Lorette, dans le Pas-de-Calais : quels que soient les motifs, les bas calculs ou les manœuvres électorales de dernière minute qui ont pu inspirer ces actes, ils sont également révoltants, et par l'irrespect sacrilège à l'égard des morts, et par l'abjecte ingratitude à l'endroit de soldats tombés pour la France. »

Samedi 21 avril, dix heures du soir. Deux soirs de cette semaine nous sommes sortis avec Jeanne, et ces deux soirs-là nous avons dîné à La Perle d'Asie, ce restaurant chinois des confins de Fleurance auquel je trouve une espèce de charme, au demeurant trop dilué pour m'autoriser à le recommander. Le premier soir, mardi dernier, c'était pour voir *Lady Chatterley*, un film que nous avions raté à sa sortie, l'année dernière (il est vrai que nous ratons presque tout…), mais qui fait une seconde carrière parce qu'il a été le grand triomphateur de la soirée des "Césars". Il a beaucoup de qualités, mais elles ne vont pas jusqu'à lui permettre de surmonter à mes yeux son péché originel, être un film français en langue

française et tourné en France (dans de beaux paysages du Limousin) à partir d'un fameux roman anglais. C'est un des points où mon désir et moi sommes le plus cratyliens : je n'ai jamais pu comprendre qu'on mette d'emblée tant de chances contre soi, écrire des romans français qui se passent aux États-Unis (entre des personnages américains qui parlent français comme si de rien n'était), faire des films français qui se passent en Angleterre, ou des films suédois qui se passent en France entre Français (j'exclus évidemment le cas, qui n'a rien à voir, d'un film suédois montrant un Suédois voyageant en France et se débattant en tant que Suédois avec les Français). Il suffirait de songer, pour comprendre ce que j'essaie d'exprimer, aux films américains qui se passent en France entre Français, à l'époque contemporaine ou bien aux temps historiques, et qui, pour les Français, sont toujours d'une si criante fausseté (genre *Irma la Douce*). Je crains que *Lady Chatterley*, malgré tout son sérieux – d'ailleurs un peu trop appuyé par moments –, ne fasse sur des Anglais une impression voisine. On ne peut pas y croire une seconde.

Bien entendu il y a des films, des téléfilms, des mises en scène de théâtre où l'on ne vous demande pas du tout d'y croire – c'est tout à fait différent. Je n'ai absolument rien, bien au contraire, contre les transpositions japonaises de Shakespeare, ou italiennes d'Euripide. Mais il faut que la transposition soit pleinement assumée comme telle. Dans *Lady Chatterley,* elle l'est bien un peu (on voit le panneau de signalisation d'un hameau au nom très français), mais pas assez, et de façon trop ambiguë, ou pas assez ambiguë. Je trouve ce Nottinghamshire de Corrèze terriblement gênant.

Hier nous sommes allés à Condom pour entendre au lycée Bossuet une conférence de Mme Ricau-Hernandez, la présidente de la Société de poésie de Lectoure (qui m'a invité pour le mois prochain), à propos d'un village mexicain où elle a rencontré son mari, le peintre Sandoval, dont on voyait dans la salle quelques tableaux, une exposition de lui se tenant d'autre part à la Capitainerie – j'ignorais l'existence à Condom d'une *capitainerie*. Cette petite sortie nous fut l'occasion, certes, d'en savoir plus sur un village mexicain assez voisin de Mexico, Z……, mais aussi de découvrir ou redécouvrir, par un soir embaumé de glycines, un quartier assez peu familier de Condom, encore très beau, malgré toutes

les menaces qui pèsent sur lui et les funestes arrachages de crépi qu'il subit tous les jours. Le lycée, où je n'étais jamais entré, occupe l'ancien grand séminaire du diocèse de Condom, construit à partir de 1719. Il a subi bien des atteintes, mais il pourrait avoir encore assez bon air, avec un peu de rigueur – au lieu de quoi le Conseil régional laisse traîner sur sa façade, depuis Dieu sait combien de temps, une affreuse grande affiche toute défraîchie annonçant que le Conseil régional prend soin des lycées de la région…

Dimanche 22 avril, dix heures et demie du soir. Élection présidentielle. À huit heures moins cinq on nous a annoncé que Richard Virenque, Jean Reno et Doc Gynéco faisaient leur entrée au Q.G. de campagne de Nicolas Sarkozy. Le nouveau régime était en place.

En fait, Sarkozy a obtenu vingt-huit pour cent des suffrages, Ségolène Royal vingt-cinq, François Bayrou dix-huit et Jean-Marie Le Pen treize, ce qui est pour lui une sérieuse défaite. Pour ma part, sans enthousiasme, j'ai donné ma voix à Philippe de Villiers. Deux et demi pour cent des votes se sont portés sur lui : comme ces jours derniers on parlait de *un* pour cent, c'est une espèce de petite victoire dans la débâcle.

Les arbres de Judée sont en fleur, les coronilles aussi, les prairies ne sont que marguerites et boutons-d'or. La situation politique n'est certes point telle que je l'eusse souhaité – loin, loin, loin de là… –, mais jusqu'à présent ma vie quotidienne n'en est guère affectée. Le pays est en paix, son indépendance n'est pas menacée de l'extérieur, personne n'est persécuté : ce sont là autant de chances dont le mieux est sans doute de s'accommoder…

Lundi 23 avril, dix heures du soir. Paul Otchakovsky se dit très satisfait de *Commande publique*, c'est déjà ça. Guy Claverie a réclamé le texte aujourd'hui – je crains qu'il ne soit, lui, nettement moins enthousiaste. Cependant il doit se douter de quelque chose car il me dit s'attendre,

alors qu'il n'a encore rien lu, à ce que mes vues fassent grincer quelques dents « parmi les professionnels de la profession ».

***

À l'élection présidentielle, hier, Flatters, n'ayant aucune opinion bien arrêtée, a voté pour Frédéric Nihous, le candidat de "Chasse, pêche, nature et traditions", comme étant le plus sexy. Il l'a choisi au dernier moment sur sa bonne mine, donc d'après les affiches, devant le bureau de vote.

***

La découverte de Flickr continue d'avoir des effets considérables sur ma vie, ou du moins sur mon emploi du temps (ce qui est tout de même beaucoup la même chose). Je suis émerveillé par les possibilités encyclopédiques (pour la plupart inexploitées, bien entendu, ou très mal exploitées) de cet instrument. On peut vraiment *voir* le monde, sur Flickr. Mais on ne peut pas le voir de façon ordonnée et efficace, parce que rares sont les usagers qui respectent les règles, y compris les règles de groupes auxquels ils ont pourtant choisi d'appartenir.

Je me suis pour ma part inscrit à quatre groupes, jusqu'à présent : "Scottish Castles", "European Castles", "Schlösser, Castles, Châteaux, Castelli" et "Gascony/Gascogne". Tous pourraient constituer de merveilleux répertoires, très utiles pour la confection de cartes, la préparation de voyages, la recherche comparative. Mais la plupart des participants, malgré les recommandations qui leur sont faites, envoient des photographies très mal documentées, qui souvent ne comportent même pas le nom de l'édifice représenté – quant à préciser où il se trouve…

Le groupe "Gascony/Gascogne" ne comportait que trois membres quand j'y ai adhéré. Et j'ai moi-même fondé un groupe nouveau, "Demeures de l'esprit / Places of the mind", consacré bien sûr aux

maisons d'écrivains, d'artistes, de musiciens, de philosophes, et aux lieux, jardins, sites, ruines liés à leur vie ou à leur œuvre. Jusqu'à présent j'en suis l'unique membre, mais il n'a que trois jours d'existence. Je lui ai envoyé mes images de Shandy Hall, d'Abbotsford, d'Alloway, de Grasmere (le cottage de Wordsworth), de la maison natale d'Elgar et de la tour de Montaigne.

On fait des rencontres étonnantes. Un Russe de Moscou était très intrigué par l'Œuf de pierre, voisin de Penpont et de Moniaive, dans le Galloway, dont j'avais mis en ligne une image. Je lui ai expliqué ce qu'il en était et parlé d'Andy Goldsworthy. Lui s'intéresse surtout à… *l'architecture romane espagnole !* En parcourant ses propres fichiers (je ne sais pas comment dire), j'ai vu qu'il était allé à San Pedro de Larrede, près de Jaca, petite église que nous avons atteinte après deux heures de marche, il y a deux ans, et dont j'imaginais qu'elle était très peu fréquentée et presque inconnue.

Mardi 24 avril, dix heures du soir. Bon, tout semble s'arranger du côté de *Commande publique*. Même le commanditaire en semble satisfait, ce qui me paraît inespéré. Guy Claverie m'a téléphoné aujourd'hui et m'a dit grand bien de l'ouvrage dont il n'avait lu encore, il est vrai, qu'un gros tiers – mais s'il avait de fortes objections à faire, je crois que ce sont plutôt les premières pages qui eussent dû les lui inspirer ; or il a dit qu'elles étaient… qu'elles étaient quoi ? *éblouissantes*, peut-être, ou quelque chose de cet ordre. C'est bien plus et bien mieux que je n'escomptais. Voilà donc un souci en moins, on dirait.

La seule objection de Claverie (jusqu'à présent) c'est que, mentionnant en passant les fresques du *Bon Gouvernement*, à Sienne (en tant qu'exemple retentissant de commande publique), je les avais attribuées à un certain Buonsignori, plutôt qu'à Lorenzetti comme il eût fallu. En effet, c'est fâcheux. Je ne sais d'où mon inconscient est allé tirer ce Buonsignori qui n'existe pas, sinon que tel est le nom d'une puissante famille de banquiers siennois et que c'est dans leur palais qu'est abritée la pinacothèque de la ville. De toute façon ce lapsus *clavieri* sera facile à

corriger sur épreuves, puisque épreuves il va y avoir, dirait-on (portant à près de trois mille le nombre de pages corrigées par moi cette année, et elle est encore jeune).

Je suis très content de *L'Amour l'Automne* – du volume qu'a fabriqué la P.O.L, pour commencer, massif mais très agréable en main, je trouve, et beaucoup plus aéré que je ne l'avais craint, malgré la redoutable deuxième églogue ; mais aussi du livre lui-même, du texte, dans la foulée. Il est tout à fait ce que mes coauteurs et moi souhaitions qu'il fût, et Dieu sait que c'est bien loin d'être toujours le cas. Oui, il me semble que si je disposais de deux ou trois ans pour l'améliorer, je n'y changerais pas grand-chose.

D'ailleurs il n'a pas suscité dans la presse une seule ligne de commentaire, ce qui prouve bien qu'il est pleinement reconnu comme mien. En revanche, sur le site des lecteurs, deux habitués, "Mme de Véhesse" et Guillaume Cingal, professeur à l'université de Tours, lui ont consacré de premières notes de lecture tout à fait pertinentes et intéressantes.

Mercredi 25 avril, neuf heures et demie du soir. L'histoire s'accélère : j'ai reçu aujourd'hui les épreuves de *Commande publique*, dont j'avais envoyé le texte à la P.O.L la semaine dernière. Je n'ai jamais vu promptitude pareille, d'autant que ces pages sont déjà passées entre les mains du correcteur habituel, M. Mingus. Il est vrai qu'il n'y en a que deux cent cinquante, ce qui pour moi est de la roupie de sansonnet, d'autant que le volume sera de petit format. On serait arrivé à deux cent quatre-vingts ou trois cents avec des interlignes, que j'aurais ardemment souhaités, non pas pour faire plus long mais parce que je trouve beaucoup plus agréable et plus joli qu'il y ait du blanc entre les paragraphes. Je ne l'ai pas obtenu, tant pis. Je l'avais obtenu pour *L'Amour l'Automne*, c'est infiniment plus important – il est vrai que j'avais insisté bien davantage.

***

Est paru aujourd'hui – je viens de le lire sur le Net – un petit entretien que j'avais donné à *L'Express*, par téléphone, à propos d'Aragon, à l'occasion de ses œuvres poétiques dans la Pléiade. Il a été réalisé par le journaliste qui était venu me voir ici avec un photographe, le mois dernier, cette fois pour *Lire*. Cet homme ne me veut pas de mal, je pense, il est même assez bien disposé à mon égard, peut-être, mais c'est toujours une chose très désagréable que de lire les propos qui vous sont attribués dans un journal. En l'occurrence on ne me fait rien dire que je n'aie pas plus ou moins dit, mais tout sonne faux, inexact, *pas moi.* Pour relever un seul exemple on me fait parler tout au long de *Louis* et je suis absolument certain, *plus que certain*, de n'avoir pas une seule fois appelé Aragon *Louis*, en parlant à ce journaliste. Je crois n'avoir jamais appelé Aragon *Louis*, il y a trente ans, sauf peut-être en m'adressant à lui ou en parlant de lui avec ses intimes, en particulier Gianni Burattoni. Jamais je n'aurais dit *Louis* en m'adressant à *L'Express.*

D'autre part, le magazine me fait déclarer de façon très péremptoire que la cuisinière et le chauffeur d'Aragon lui étaient fournis par le Parti. C'est l'impression que j'avais, c'est ce que j'ai dit au journaliste. Mais j'ai beaucoup insisté aussi sur le fait que je n'avais, en la matière comme sur beaucoup d'autres, aucune espèce de certitude. L'expression de mes scrupules s'est évanouie dans la nature.

De façon plus générale, j'avais également bien marqué ma qualité de pièce rapportée, dans l'entourage d'Aragon. L'autre personne interrogée est Jean Ristat. Or il est absurde de nous mettre sur le même plan. Jean Ristat a été un intime pendant des années, c'est un aragonien fervent, nul ne connaît mieux que lui les détails de l'œuvre et de la vie : il pourrait légitimement trouver très mauvais qu'on paraisse placer sur le même pied nos témoignages. J'étais revenu à plusieurs reprises sur ce point, au téléphone. De mes protestations il ne reste pas ombre.

Et l'on me fait dire qu'Aragon avait des voisins « très bourgeois », ce que j'ai d'autant moins dit qu'ils étaient, comme leur hôtel et sa cour, très aristocratiques. Mais *bourgeois* et *aristocratique* veut sans doute dire la même chose, à *L'Express.* Cela n'a pas grande importance – d'autant que ce *journal*-ci, le mien, est assez efficace pour me débarrasser de la petite irritation qu'entraînent les mésaventures de ce genre.

Je ne me souviens plus si j'avais dit un mot du reportage paru dans *Lire*, le moins dernier. Il était plutôt bienveillant, lui aussi. Je n'ai aucun plaisir et même j'éprouve un certain déplaisir, d'habitude, à voir dans la presse des photographies de moi autres que celles que j'aurais choisies moi-même, mais celle qu'a publiée le magazine aurait pu être bien pire encore, et deux ou trois dames l'ont trouvée à leur gré (elle aurait ruiné toutes mes chances auprès d'un joli garçon, mais la réalité aussi certainement). Quant à Plieux je n'ai jamais compris pourquoi les photographes s'obstinaient à en montrer toujours la façade la moins favorable, celle de l'est, celle des portes en suspens sur le vide, celle où je voudrais faire installer des galeries de bois. La meilleure façade est la façade nord. Mais il est difficile de l'imposer, non plus qu'une image de moi en jeune premier.

L'entretien se terminait sur mes envies d'Écosse, et mes fantasmes de résidence là-bas. « Dans un château, bien sûr ! » me fait préciser *Lire*, et ce sont mes derniers mots rapportés. Je n'ai rien dit d'aussi net et tranchant, certes, mais comme j'ai bien dû le penser, je ne peux pas trop me plaindre. En fait, j'ai plutôt parlé, comme d'habitude, de quelque tour en ruine au bord d'un loch, en rendant bien clair qu'elle était tout à fait hors de ma portée.

Rien de dramatique, au contraire. Non, la double page était plutôt aimable. Et au moins *Lire* ne m'appelait pas *Renaud Matignon,* comme la dernière fois…

Puisque j'en suis au chapitre toujours délicat de mes relations avec la presse, je n'ai qu'à me féliciter de ma participation à l'émission "Jeux d'archives", sur France Culture, qui a été diffusée samedi dernier. Pas le moindre coup bas de ce côté-là, au contraire. Antoine Perraud (qu'Alain Finkielkraut m'avait dit tenir en haute estime) n'a rien à voir avec la redoutable (pour moi, en tout cas) Sylvie Andreu de "Vivre sa ville".

Cette après-midi j'ai reçu un coup de fil de Daniel Martin, de *La Montagne* – et aussi de France Culture, mais c'est au nom de *La Montagne* qu'il se manifestait : il m'a proposé d'écrire un texte de quatre mille signes (payés trois cents euros) pour une série sur l'actualité générale, confiée une fois par mois à un invité. Pourquoi pas, mais je n'ai

pas trop d'idées, à première vue. Daniel Martin va m'envoyer des exemples de ce qui a déjà était fait.

***

Pierre s'est levé à cinq heures et demie du matin parce qu'il allait à Oradour-sur-Glane avec deux ou trois classes de son collège. Il n'est pas encore rentré.

Je me suis rendu seul à la rivière en écoutant la deuxième symphonie, *Lobgesang*, de Mendelssohn. Quelle œuvre admirable ! Elle n'a rien de ce côté *petit maître* ou *second rayon* qui se manifeste trop souvent chez Mendelssohn, et par exemple dans les sonates pour violoncelle et piano que j'écoutais récemment et qui ne m'ont pas enthousiasmé. Non, c'est une grande et belle œuvre claire, sereine, majestueuse sans affectation, simple et noble de bout en bout, gaie jusqu'en la tristesse, lumineuse, transparente, admirablement équilibrée malgré sa longueur – elle n'a pas moins de *dix* mouvements, les derniers faisant intervenir un chœur, qui en général n'est pas ce que je préfère : mais cet oratorio venant curieusement se greffer sur une pièce symphonique qui se suffirait tout à fait à elle-même est lui aussi très réussi.

Je me souviens avoir entendu la *Lobgesang* en voiture comme nous nous promenions dans la région avec les Finkielkraut, en 2000 (nous étions allés marcher entre Saint-Léonard et Cadeilhan) : ils en étaient très enthousiastes – depuis, l'œuvre est très associée à eux dans mon esprit.

Vendredi 27 avril, neuf heures et demie du soir. Un jeune homme, ou un homme jeune, je pense, d'après la voix, présente ces temps-ci (à l'heure de mon bain !) une série d'émissions très intéressantes et instructives sur l'histoire du palais de l'Élysée. Ce jeune homme connaît très bien son sujet, il est très savant, c'est un historien certainement très compétent, et cela selon un mode aujourd'hui hautement archaïque (l'histoire des maisons, des bâtiments, des châteaux, de leurs

propriétaires – on n'est pas très loin de la "petite histoire" de type *Historia*, qui a ravi mon enfance) dont on aurait pu imaginer qu'il l'eût prédisposé à l'amour de la littérature classique, au goût des Mémoires et des correspondances du temps, à la curiosité pour l'*esprit* et le *ton* d'une époque. S'il ressent en effet cet amour, ce goût et cette curiosité, alors il n'a pas beaucoup d'oreille, malheureusement ; et les nuances particulières du XVIIIe siècle, dont il a surtout parlé jusqu'à présent, lui échappent absolument. Mais je crois plutôt qu'il est un représentant particulièrement frappant de ces intellectuels, universitaires ou diplômés contemporains, qui ont reçu une instruction à laquelle il n'y aurait rien à redire, sinon que, n'ayant été accompagnée d'aucune éducation (du goût en particulier, de l'*entregent*), elle est inopérante et ne permet pas d'appréhender finement la connaissance.

Il nous apprend par exemple que le comte d'Évreux a beaucoup choqué ses contemporains en épousant « une jeune fille sans particule » (en l'occurrence la fille du financier et collectionneur Crozat), expression du dernier petit-bourgeois et surtout terriblement anachronique. Il nous rappelle que Saint-Simon (mais l'a-t-il lu ? est-il possible qu'il l'ait lu et qu'il parle de la sorte ?) détestait « les de La Tour d'Auvergne » et il m'informe, car je l'ignorais, que « les de Vigny » (les parents du poète) ont été un moment locataires de l'Élysée où Alfred a donc passé une partie de son enfance. Il croit savoir que les Bontemps, famille au sein de laquelle se transmettait la charge de premier valet de chambre du roi, étaient des personnages considérables, ce qui n'est peut-être pas tout à fait faux, mais aussi qu'« ils appartenaient à la plus haute noblesse du royaume », ce qui est parfaitement absurde (je ne suis même pas sûr qu'ils aient été nobles). Et combien de temps faudrait-il pour lui expliquer que la duchesse de Bourbon n'était pas « une duchesse », qu'elle n'était même pas « duchesse », pas plus que le comte de Paris n'était « comte », et encore moins « un comte ». Jadis le snobisme et la lecture assidue de Proust, complétée par celle de Saint-Simon, faisaient savoir ce genre de choses aux jeunes bourgeois et petits-bourgeois qui avaient fait des études, allaient un peu dans le monde ou se mêlaient d'histoire. Mais cette fonction n'est plus du tout remplie, manifestement. Moyennant quoi notre jeune savant peut fort bien nous assurer que

l'Élysée, de toutes ses résidences, fut un temps, pour Mme de Pompadour, « celle qu'elle préférait le plus ».

Il va falloir nous y habituer. L'érudition nous arrivera, désormais, dans des paquets ainsi ficelés.

***

Après l'émission qu'assure ces temps-ci le spécialiste de l'Élysée en vient une autre, très courte, qui s'appelle d'ailleurs "Miniatures", et qui est consacrée à des séries de brefs entretiens, une semaine pour chacune, avec des compositeurs contemporains. La productrice est elle-même un peu c'est-vrai-qu'iste, mais ce n'est absolument rien auprès de certains de ses invités, en particulier les deux plus récents, qui, eux, sont des drogués de *c'est vrai que* au dernier degré. Ce m'a toujours été un grand mystère que des musiciens puissent avoir si peu d'oreille, eux aussi, pour la langue ; et, pour tout dire, parler si mal. Je veux bien que *parler mal* soit un concept très relatif et qu'il puisse en être jugé de façon très différente selon les idéologies et les esthétiques. Mais je vois mal quel système esthétique et musical pourrait s'accommoder de la cheville récurrente *c'est vrai que* au rythme de trois ou quatre occurrences par minute, et arriver à la considérer comme quelque chose d'aimable, de désirable ou seulement d'acceptable. Comment ces gens, ces compositeurs, ces musiciens peuvent-ils à ce point *ne pas s'entendre* – ou, à défaut, se réentendre, s'écouter ? Je ne peux pas croire qu'eux, qui doivent avoir une ouïe si fine pour la musique, puissent l'avoir si rustaude pour la langue, pour leur propre langue. On ne sait plus si c'est à pleurer ou à se tordre.

Dimanche 29 avril, dix heures moins le quart. Hier nous sommes allés dîner chez Franck Chabot dans la petite ville du Lot-et-Garonne où je ne serais pas étonné qu'il méditât quelque carrière politique – il est déjà élu syndical, il milite ardemment pour Ségolène Royal et il m'a invité à faire une conférence devant une loge maçonnique (proposition que j'ai

poliment déclinée, étant fort incapable de quelque conférence que ce soit à moins d'un long travail préparatoire dont je n'ai malheureusement pas le temps).

La table était dans le jardin – un joli jardin tout en longueur, étendu entre plusieurs autres. Dans celui de gauche un jeune ménage se parlait en arabe, et plus tard la jeune femme a mené une longue conversation sur son portable, pareillement en arabe. Derrière les maisons du bout du jardin on entendait d'autres conversations, toujours en arabe, sans doute dans la rue parallèle à celle de Franck. Dans celle de Franck, quand nous sommes ressortis, des jeunes gens arabes, assis sur une murette, nous ont longuement observés comme s'ils étaient étonnés d'une présence un peu déplacée.

Les voix n'étaient pas particulièrement fortes, et pas le moins du monde agressives, pas même les unes avec les autres. Elles se mêlaient plutôt harmonieusement, au contraire, à l'air du soir de printemps, par-dessus d'étroits et longs jardins fleuris. Il y a vingt ou trente ans, au profond de la province française, leur exotisme m'eût enchanté, comme un morceau des jardins de Fez ou de Kairouan transplanté intact en Agenais et auquel n'eussent manqué que l'écho d'une vasque ou le chant d'une flûte. Hier elles m'ont attristé et presque désespéré, car elles se sont dépouillées depuis longtemps de tout exotisme, et l'on sent bien qu'elles sont chez elles autant et plus que la mienne.

Musulmans, arabes, berbères s'installant en France avec l'intention d'y rester n'ont pas envisagé un seul instant, semble-t-il, de donner à leurs enfants des prénoms que dans ces conditions on ose à peine appeler encore "français". On dirait qu'ils n'envisagent pas davantage, à présent, d'adopter le français pour langue quotidienne. Je suis étonné que la question des langues et la revendication d'un bilinguisme n'aient pas encore surgi. Et bien plus étonné encore, faut-il l'écrire, de constater que les Français, les anciens Français, les Français *anciens*, paraissent ne manifester, si l'on en croit leurs votes, aucune mélancolie, ou si peu, de voir leur propre langue devenir une langue parmi d'autres, en leur propre pays, et pareillement leur culture et leur civilisation – il est vrai que pour celles-ci, on a pris soin qu'il n'en reste pour ainsi dire rien, de sorte que le deuil n'est pas très long ni très lourd à porter.

***

En rentrant nous avons écouté la cinquième symphonie de Chostakovitch, par Semyon Bychkov et l'orchestre de Berlin. Était-ce chagrin politique et patriotique, de ma part, ou bien décidément je ne puis pas aimer beaucoup cette musique ? Elle a tout ce qu'il faut qu'elle ait, les marches au bon moment, les sombres adagios là où il faut, les grincements sarcastiques un peu partout, et pourtant, pourtant, tout cela paraît mécanique, très habile, là pour y être, mais sans aucune chaleur pour l'âme ni pour l'oreille. Je n'ai jamais pu m'y attacher malgré mon amour pour les quatuors (que je n'ai pas entendus depuis longtemps, comme si je me méfiais d'eux et craignais qu'ils ne m'abandonnent, eux aussi).

C'est la mort de Rostropovitch qui m'a remis Chostakovitch en tête, bien entendu. On a revu dix fois la fameuse scène du mur de Berlin, la suite de Bach au violoncelle. Le présentateur de France 2 a dit que Rostropovitch avait « improvisé un concerto », ce jour-là. Je suppose qu'il voulait dire *un concert*, terme qui déjà n'aurait pas été bien approprié. Mais un *concerto*… Ces gens qui prétendent nous informer ne savent absolument pas ce qu'ils disent, ils n'ont ni le vocabulaire ni la grammaire qu'il faudrait pour comprendre eux-mêmes ce qui arrive.

Lundi 30 avril, neuf heures et demie du soir. Je mentirais en prétendant n'être pas du tout affecté par le silence de mort qui accueille mes livres. On ne peut même pas parler d'*échec*. *Échec* a encore trop de consistance. *Échec* suppose que quelque chose s'est produit qui n'a pas abouti, qui n'a pas rencontré le succès, qui a été mal reçu, que la critique et le public n'ont pas apprécié. Ce qui se passe n'est pas cela. Ce qui se passe est qu'il ne se passe *rien*. On ne peut même pas dire que le monde, mon entourage, les lecteurs, la presse sont déjà passés à autre chose puisqu'il n'y a pas eu de *chose*, d'accueil, d'événement, de phénomène à partir duquel on pourrait dater une évolution quelconque, un éloignement, un abandon. Même des amis proches ne savent pas que ces volumes ont été

publiés. La plupart de ceux auxquels je les avais fait envoyer en service de presse ne les ont pas reçus. Il y a eu deux ou trois commentaires intelligents sur le site de la Société des lecteurs, et puis il est retourné à sa coutumière catalepsie. *L'Amour l'Automne* est déjà quarante-six millième sur la liste des meilleures ventes d'Amazon.com. Le *Journal de* Travers est dans les vingt-trois millièmes.

Le choc est d'autant plus rude que ces livres, moi, j'en suis content, ce qui n'est pas toujours le cas. Par leurs dimensions, par leur ambition, par leur *réussite*, même, disons le mot (au moins par rapport au projet que j'avais pour eux), ce sont des livres importants, ou même très importants, à l'intérieur de l'ensemble de mes travaux. Le *Journal de* Travers, par sa candeur ou par sa crudité, par sa sincérité, par sa brutalité, par sa qualité de témoignage sur une époque, sur un type de vie, sur les relations amoureuses, sur quelques personnalités de la période qu'il concerne, aurait même pu rencontrer un assez large public, il me semble – mais *qu'il me semble* ne fait que prouver ma naïveté et mes illusions, j'imagine. Quant à *L'Amour l'Automne* c'est comme une grande symphonie, à la fois massive, monumentale, même, et orchestrée avec le plus grand soin dans le moindre détail. C'est une œuvre que j'assume totalement, avec fierté, et pratiquement sans la moindre réserve. Or, Flatters excepté, et les deux ou trois personnes (*deux*, en fait) qui ont écrit quelques phrases de commentaires il y a quinze jours sur le site de la Société des lecteurs, personne ne m'en a dit un mot. Les journaux, la radio, la télévision, n'en parlons même pas.

Il y a bien la perspective de l'émission de Finkielkraut avec Marianne Alphant, dans quinze jours, et c'est certes appréciable, et très généreux et amical de la part d'Alain ; mais, même si j'en surmontais l'épreuve avec succès, que pourrait-elle faire à elle seule, plus d'un mois après la sortie des livres, et quand les auditeurs n'auront eu aucune chance d'entendre parler de ces publications d'autre part, ni de les voir mentionner ? Ils penseront que Finkielkraut est fou, fou de me soutenir – beaucoup de ceux qui connaissent mon nom le pensent déjà.

Je suis invité dans une grande et même *la* grande librairie de Strasbourg, le 19 mai (le jour même de la diffusion prévue de l'émission de Finkielkraut, justement). On me dit gentiment que le libraire « aime

beaucoup ce que je fais », selon l'expression consacrée. Et, en effet, je lui ai parlé au téléphone, il était on ne peut plus aimable et sympathique. Et je me réjouis de ce petit voyage, d'autant plus que je pourrai l'accomplir avec Pierre, car nous nous sommes arrangés pour le faire coïncider avec le pont de l'Ascension (ce qui n'est certainement pas très favorable à l'ampleur de l'auditoire, mais au point où nous en sommes…). Cependant l'impressionnant magazine illustré par lequel la librairie Kléber annonce ses activités du mois de mai donne deux raisons pour lire mon *journal* :

« La première raison est que se lit, dans chacune des lignes de ce journal, de la langue française à l'état pur. »

Parfait, parfait, plus que parfait. C'est à la deuxième raison que le bât blesse :

« La deuxième raison est la structure unique de ce Journal : *Églogues* vient de ex-logos, hors de la parole ou la parole des autres, le grand discours universel. Elles sont composées, telles un patchwork, *etc.* ».

Cette deuxième raison ne semble pas témoigner d'une familiarité très marquée avec les livres qui paraissent, ni d'une compréhension très aiguë des rapports qui existent entre eux. On dirait que le *journal* est fait d'*Églogues*, ou que les *Églogues* sont un journal. Or je ne puis pas dire qu'il n'y a *aucun rapport* entre les deux, puisque les unes sont en partie tiré de l'un, et que l'un a constitué une sorte de réservoir pour les autres ; mais enfin il s'agit tout de même d'ouvrages aussi éloignés les uns des autres qu'il s'en peut concevoir, ou presque. Il est troublant qu'on les confonde.

Cela dit, ça n'a pas grande importance, bien entendu. Dans le désastre, les détails sont de peu de poids. L'ennui c'est que de proche en proche, en pareille situation, il n'est presque plus rien dont on ne puisse se dire :

« Ça n'a pas grande importance. »

Bientôt c'est la vie même qui n'a plus grande importance.

Mardi 1er mai, dix heures vingt, le soir. Nous avions projeté d'aller aujourd'hui nous promener en voiture dans les environs afin d'y faire des photographies pour illustrer *Comment massacrer efficacement une maison de campagne,* dans sa version webmatique. Mais le très mauvais temps nous a dissuadés de nous en tenir à ce parti et nous sommes restés ici. Cependant la journée a gardé quelque chose de ces petites vacances avortées, et elle n'a pas été très productive, quoique j'aie passé autant de temps que d'habitude à mon bureau. Il n'y a pas eu de travail à l'*Anthologie de l'amour des hommes*, pas non plus à *Au théâtre ce soir* – deux entreprises qui doivent être menées à terme avant l'été, pourtant. Je me suis occupé du *journal* 2004, dont le mois de janvier relu et corrigé est déjà parti hier pour Paris. Surtout je me suis beaucoup occupé de photographies, soit pour enrichir les versions en ligne de *Passage* et d'*Été*, soit dans le cadre de mes activités sur Flickr, soit encore, et enfin, car je n'y suis arrivé que ce soir, pour alimenter Le Jour ni l'Heure, que j'avais oublié ce matin.

Le forum de l'In-nocence était très agité par une rumeur, relayée confusément par l'agence France-Presse et par la presse, selon laquelle Alain Finkielkraut aurait assisté avant-hier dimanche au grand meeting de campagne de Nicolas Sarkozy. C'était assez peu vraisemblable parce que, si Finkielkraut avait été présent à ce meeting, la télévision l'aurait montré (elle a beaucoup montré André Glucksmann). Mais c'était écrit noir sur blanc dans certains journaux. J'ai téléphoné rue Vavin pour en avoir le cœur net. Alain était très amical, comme toujours, mais exaspéré par cette rumeur à propos de laquelle il a déjà publié un démenti. Il m'a encouragé à en publier un autre, en son nom, sur le forum de l'In-nocence.

Il n'était pas au meeting de Sarkozy et il n'était pas question qu'il le fût ; cependant il est beaucoup plus favorable à ce candidat, ou moins hostile, que nous ne le sommes, l'In-nocence et moi. Il est très sensible à ses discours. Il ne lui fait pas beaucoup plus confiance que nous, mais il lui sait gré de dire des choses – sur l'école, sur l'héritage culturel, sur la politique étrangère aussi – que son adversaire Ségolène Royal ne songe pas à dire. Il pense que ni l'un ni l'autre de ces rivaux, élu, n'agirait de façon déterminée dans le sens que nous espérons ; mais il a tout de même

une préférence pour celui qui déclare, au moins, son *intention* d'aller dans cette direction-là. Ce n'est pas notre cas et un communiqué du parti, rédigé par moi et appelant au vote blanc, sera sans doute publié dès demain matin.

Vendredi 4 mai, neuf heures et demie du soir. Pierre a une élève de quatorze ans dont les parents divorcés se disputent pour *ne pas* la prendre avec eux le week-end. Cette semaine personne n'est venue la chercher et tout le collège se demandait ce qu'on pourrait bien faire d'elle. J'ai dit à Pierre qu'il aurait dû proposer de l'amener ici. Après tout, nous présentons les plus rigoureuses garanties de moralité. Mais c'est une histoire sinistre.

***

Après la confrontation télévisée entre Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal, à laquelle nous avons assisté mercredi soir comme vingt millions de Français, j'avoue que j'éprouve une petite tentation de regret pour avoir fait voter par le comité exécutif de l'In-nocence (qui, sur ce point, m'a suivi comme un seul homme) un communiqué (n° 457) invitant les membres du parti et les sympathisants à déposer dans l'urne, après-demain dimanche, un bulletin blanc. Si Ségolène Royal l'emportait, nous serions bien attrapés (le risque est faible, apparemment). Et s'il fallait s'en tenir aux seuls discours récents de Sarkozy, sur la Turquie, par exemple, sur l'identité française, sur la fiscalité et en particulier les droits de succession, et même sur l'École, il faut reconnaître qu'il n'y aurait aucune raison de ne pas voter pour lui, de notre point de vue ; et même beaucoup de raisons de lui apporter notre suffrage. Tel qu'il s'exprimait ce soir, dans son dernier message de campagne, on aurait dit qu'il s'adressait à moi et faisait tout pour s'attirer mon soutien. Si je ne savais pas ce que je sais, ou crois savoir, je ne serais pas loin de fléchir. Et, même le sachant, je pourrais bien capituler. Mais je ne peux tout de même pas voter pour Sarkozy après avoir appelé à voter blanc ! Ni faire

publier un nouveau communiqué faisant état d'un changement d'avis de dernière minute !

***

Hier, Pierre n'ayant pas à se rendre au collège, pour d'obscures raisons d'heures de congé à rattraper, nous avons mis à exécution le projet auquel il avait fallu renoncer le 1er mai à cause du mauvais temps. Il s'agissait d'aller faire des photographies dans les environs pour illustrer la version de *Comment massacrer une maison de campagne* qui a été mise en ligne sur le site de la Société des lecteurs. Mais nous avons rencontré quelques traverses.

D'abord, bien que le temps fût moins mauvais que l'avant-veille, il était loin d'être idéal : ciel bas, lumière terne, pluies intermittentes. D'autre part mon appareil est tombé en panne de batterie à mi-parcours, et il a fallu rentrer ici avant de ressortir deux ou trois heures plus tard. Il est vrai que j'avais pris beaucoup plus de clichés que je ne m'en étais rendu compte. Ceux du matin et ceux du soir sont également médiocres, dans l'ensemble ; mais quelques-uns pourront tout de même remplir l'office qu'on attend d'eux.

Notre première expédition nous a menés vers le nord-est, le long de la route de Paris jusqu'en çà de Lauzerte, itinéraire le long duquel j'ai souvent eu l'occasion d'observer d'utiles horreurs (utiles à la démonstration). Au nord de Valence-d'Agen, Pierre m'a montré un ex-assez joli village, Gasques, qu'il avait découvert lors de ses promenades, cet hiver, avec ma mère ; mais lui pourrait servir surtout à un autre volume, *Comment massacrer efficacement un beau village* – et cela d'autant mieux qu'il affiche de toute part les plans du vaste lotissement qu'il va s'ajouter : les travaux de terrassement sont déjà commencés non loin d'un infortuné château sur lequel on peut jouir encore, in extremis, de quelques agréables coups d'œil.

Le but à atteindre dans cette direction était un manoir cauchemardesque, le long de la route, dans la vallée de la Barguelonne. Lui a subi toutes les avanies imaginables, il est à lui tout seul une

anthologie à peu près complète du désastre. C'est pour l'avoir trop photographié, d'ailleurs, malgré la lumière défavorable et l'impossibilité de trop s'en approcher, que je me suis retrouvé avec une batterie morte, à mon appareil, et que nous avons dû rentrer ici.

Nous sommes ressortis vers cinq heures. Hélas, l'état du ciel s'était plutôt aggravé, et la moisson n'a pas été très bonne. Nous sommes passés à Jean-la-Hougue, écart de la commune de L'Isle-Bouzon où j'allais marcher jadis ; à Castelnau-d'Arbieu où j'avais repéré depuis longtemps une baie coulissante particulièrement retentissante au milieu de son vieux mur crépi ; au cimetière de Castelnau-d'Arbieu, à Urdens, à Brugnens. Au sud de Castelnau-d'Arbieu, entre les collines, nous avons suivi une longue allée privée jusqu'à un petit château, ou grosse maison bourgeoise 1880, que depuis longtemps je connais de vue lointaine, mais dont je ne m'étais jamais approché de si près ; pour les amateurs au goût délicat, ou légèrement perverti (c'est souvent la même chose), son architecture a un assez vif charme à la Anouilh, si ce n'est à la Pierre Jean Jouve : il s'agit d'une propriété nommée Quinsac, qui fait office de "gîte rural", à la semaine. Elle semble assez recommandable, pour des amis. Nous avons parlé au propriétaire.

L'idée nous est venue de tenter une nouvelle fois notre chance à l'"auberge paysanne" d'Urdens, où jamais nous n'avons pu prendre un repas, depuis des années. Elle s'annonçait ouverte pour ce soir-là. Mais il n'était pas encore l'heure de dîner, malgré le ciel noir. Nous avons donc tué une heure ou deux à une errance gratuite du côté de Saint-Léonard, de Cadeilhan, de Montfort, de Mauvezin, Lamothe (où je crois que je n'étais jamais passé), Grazan, Sérempuy, Sainte-Gemme, Bajonnette : elle m'a un peu réconcilié avec le Gers. Est-ce parce que je connais moins ces parties-là du département, pourtant bien proches ? Elles m'ont paru plus préservées que les nôtres, plus vertes, plus mystérieuses, plus profondes. On pourrait presque, et c'est un grand compliment, s'y perdre, tant les routes y sont étroites, les hameaux insignifiants, la végétation abondante.

La plus intéressante découverte fut une petite église en rase campagne, à Grazan, ou bien est-ce que c'est elle, tout Grazan ? Elle est entourée de hauts cyprès entre lesquels sont éparses des tombes assez nombreuses, certaines récemment mises à contribution pour les morts, et pas du tout

abandonnées. Assez délaissée toutefois est la plus surprenante, celle de plusieurs membres d'une mystérieuse famille *d'Armagnac*, du XIXe siècle : un M. Michel d'Armagnac mort en 1864, je crois, et son épouse « née de Monteil » ; un M. Jules d'Armagnac, leur fils, peut-être, mort à soixante-quatre ans en 1892, etc. Que pouvaient bien être ces gens-là, si l'on se souvient que la grande maison d'Armagnac est venue s'éteindre assez piteusement dans la seconde moitié du XVe siècle, je crois bien ? Il est vrai qu'on trouve dans Saint-Simon des Armagnac du temps de Louis XIV, à commencer par le grand écuyer de France, *Monsieur le Grand* ; mais ceux-là sont des princes lorrains. Les Armagnac du cimetière de Grazan, du cimetière *Grazan*, comme Larbaud dit *la gare Métaponte* (parce qu'autour d'elle il n'y a rien, qu'elle n'est la gare de rien, pas même de Métaponte), paraissent n'avoir eu aucune prétention, puisqu'on les voit n'arborer aucun titre, mais seulement ce nom retentissant, qui sonne curieusement dans cet enclos perdu, ombreux sous les vieux cyprès, parmi l'énorme moutonnement des champs sur quoi tombaient pour nous et la pluie et la nuit, malgré un grand faisceau de lumière dans le lointain, derrière le clocher de Sérempuy.

Où pouvaient bien vivre ces mystérieux personnages ? Non seulement on ne voit pas un château, dans les environs de ces tombes, mais pas même non plus un hameau. Que voilà des destins qui m'intriguent !

Samedi 5 mai, dix heures du soir. Il paraît que Napoléon, avant d'attribuer des commandements importants, demandait toujours, d'un officier, s'il avait de la *chance*. Il ne m'aurait certainement pas fait général !

De ma vie je n'ai connu le moindre succès. *Tricks* ou *Roman Roi*, rétrospectivement, apparaissent comme des espèces de succès, oui, mais c'est uniquement par comparaison avec mes fours coutumiers : il a dû s'en vendre cinq ou six mille exemplaires, sur le moment, ce qui semblerait des échecs cuisants pour n'importe quel habitué de la réussite. Mes expositions n'ont attiré que quelques centaines de visiteurs. Le festival des "Nuits de l'âme" n'a pu végéter que deux saisons. Le site de

la Société de mes lecteurs est tranquille comme un tombeau. Et le parti politique que j'ai fondé n'a pas douze membres. Il suffit que je me mêle de quelque chose pour que la déroute s'y intéresse aussitôt. Sur Flickr, le site d'échanges de photographies, qui dévore une quantité déraisonnable de mon temps, j'ai fondé un groupe de plus parmi les centaines qui existent, celui-ci consacré aux demeures de l'esprit, *Places of the Mind*, c'est-à-dire aux maisons d'écrivains et d'artistes. Objectivement, ce me semble une bonne idée, un thème intéressant, et même une utile entreprise : centraliser toutes les images qui peuvent être réunies de demeures touchées par la pensée, par l'art ou la littérature. Eh bien, ce groupe n'a de groupe que le nom, puisque depuis un mois qu'il est créé j'en suis le membre unique – personne ne l'a rejoint.

Je doute qu'un individu ait jamais fait preuve d'un talent comparable au mien pour *inintéresser* ses contemporains – ce qu'écrivant je fais preuve de vanité, sans doute, car le génie de l'échec est encore un génie.

Le soir, en dormant à moitié, je lis, ou plutôt je feuillette, ces temps-ci, en l'ouvrant chaque fois presque au hasard, un gros volume acheté chez Galignani lors de notre dernier passage à Paris, *The Decline and Fall of the British Aristocracy*, de David Cannadine. C'est un livre qui, je crois, a rencontré un certain retentissement en Grande-Bretagne, quand il y est paru pour la première fois il y a presque vingt ans. Il constitue une lecture passionnante, mais très mélancolique. On s'y voit rappeler à chaque page le caractère *inéluctable* de la renonciation et de l'effacement, pour une classe qui a fait son temps : il n'y a vraiment rien à faire. De rares individus peuvent échapper à leur destin *social*, sans doute, mais à condition de renier au moins dans les faits, par leur comportement, par les valeurs qu'ils mettent en œuvre, leur milieu d'origine. Quiconque s'obstine est broyé (et, par exemple, doit vendre des domaines possédés depuis sept ou huit siècles, en l'occurrence, et des demeures ancestrales qu'on avait juré de ne jamais quitter).

Mon cas n'a bien sûr pas grand-chose à voir avec celui de ces pauvres aristocrates condamnés, serait-ce seulement parce que leur monde n'est pas le mien, n'est pas le milieu d'où je viens (« petit-bourgeois qui se prend pour un aristocrate », disait aimablement de moi Didier Eribon : je me le suis vu rappeler par le *journal* 2004, que je relis et corrige tous les

jours). Cependant je me trouve toute sorte de points communs avec ces gens-là, serait-ce seulement *au niveau du fantasme*, mais pas seulement.

Si fantasme il y a, chez moi, il est en grande partie héréditaire, familial, et donc social, dans une certaine mesure. Ma mère a joué un rôle considérable dans sa constitution – dans sa constitution en moi. « Vous rendez-vous compte à quel point vous lui devez ce que vous êtes ? » demandait jadis le sous-préfet de Condom, qui ne croyait pas si bien dire. J'ai été élevé dans des sentiments d'assiégé : assiégé par le siècle, assiégé par la gêne, assiégé par la vulgarité, par la laideur, par l'inculture (dont on aurait beau jeu de soutenir, mais pas forcément à juste raison, qu'elle était seulement une culture *autre*). Assiégé, mais résistant. (À continuer.)

Lundi 7 mai, neuf heures et demie du soir. Hier matin, après que j'eus voté ici (blanc), nous sommes partis pour l'Ariège où Pierre devait voter lui-même et, par procuration, pour ses parents. Le voyage d'aller s'est passé sans encombre. À C. nous avons trouvé, comme il était prévu, le frère de Pierre, et, tandis que ces messieurs accomplissaient fraternellement leur devoir électoral, j'ai fait une petite promenade jusqu'à l'église et dans le cimetière qui l'entoure. Puis Sylvain nous a emmenés déjeuner au restaurant Le Grand Gousier, au pied du roc de Caralp. Le couple qui le gère rentre de Kourou, en Guyane, et pratique une cuisine créole assez inattendue parmi ces montagnes – il est vrai qu'à Rieux on trouve un "restaurant africain".

Nous avions, Pierre et moi, toute sorte de projets d'excursions pour l'après-midi mais, après un petit détour par les hauteurs et le hameau d'Unjat, et quelques pas autour de son église, tous nos plans se sont effondrés dans La Bastide-de-Sérou où nous étions redescendus parce que je voulais y jeter un coup d'œil et parce qu'il fallait mettre de l'essence dans la voiture – ou plutôt il fallait y mettre du *diesel*, mais Pierre, par distraction et par habitude, y a mis de l'essence, en effet. Nous avons fait cinq cents mètres et tout s'est arrêté.

Il n'y eut d'après-midi ensuite que d'attente et de La Bastide-de-Sérou, que j'ai dans la mémoire rétinienne à jamais, et qui d'ailleurs, si l'on cherche un peu, n'est pas sans ses petits mérites : un vieux grand hôpital classique et deux ou trois assez élégants hôtels, le panache de sa butte qui

portait jadis une motte ou un château, je suppose, quelques petits jardins le long de l'Arize ou de son canal de dérivation. Mais tout cela a été bien abîmé, non pas tant *en soi* (la façade de l'ancien hôpital est très bien restaurée, au contraire) que par de hideux voisinages ; et par exemple on ne sait quel amas de pyramides bleues et vertes – syndicat d'initiative ou administration du camping –, au bord de la rivière.

Un dépanneur de Foix annonçait un délai de trois heures avant de pouvoir songer à nous secourir. Un autre, de Saint-Girons, ne parlait que de trois quarts d'heure, mais ce fut bien une heure et demie. C'était un cordial Martiniquais qui revenait d'un autre dépannage parmi les neiges de Guzet. Il lui fallut encore deux heures pour vider notre réservoir à l'aide d'un siphon qui, la plupart du temps, ne transvasait le carburant qu'au compte-gouttes. C'est donc sur l'esplanade de l'Arize, entre le dos de l'école tardivo-jules-ferryenne et le centre culturel ou la salle polyvalente, que nous apprîmes à huit heures, sans surprise et sans désespoir, l'élection de Nicolas Sarkozy à la présidence de la République.

Un nouveau plein de diesel effectué alors, nous pûmes reprendre la route pour rentrer, non sans quelques cahots et crachotements. Nous traversâmes la grotte impressionnante du Mas-d'Azil, où la route s'enfonce bravement, nous aperçûmes d'un peu loin le château de Marveille, je crois, près des Bordes-sur-Arize, et j'étais en admiration devant le magnifique chevet roman de Daumazan (toujours *sur-Arize*) lorsque nous entendîmes à la radio de bord un beau discours du président élu, ouvrant de grandes espérances et qui m'aurait donné, pour un peu, le regret de n'avoir pas apporté ma voix à pareil défenseur de valeurs qui me sont chères. Mais nous avons mis pied à terre pour faire le tour de l'église et nous avons manqué une partie de cette allocution.

Un peu plus loin nous avons fait le tour de la belle église de Montesquieu-Volvestre – qui conserve, mais bien sûr les portes étaient fermées, la quasi-*Pietà* de Girodet –, remarqué derrière elle, entre les jardins, une curieuse sorte d'orangerie néo-classique en quart de cercle avec un quart de dôme, mais pas pu entrer dans Rieux pour y revoir la cathédrale du côté de la rivière, comme je le souhaitais, parce que se déroulait là je ne sais quelle fête du "Papogay" – j'avais d'abord lu *Papygay*, et me sentais un peu visé.

Mon sarkozysme de fraîche date n'a pas très bien résisté à la suite de la soirée, ni surtout à ce que nous avons vu de celle de Sarkozy, à la télévision, une fois rentrés à la maison. J'ai bien sûr trouvé inimaginable qu'à peine élu il allât se restaurer au Fouquet's, qu'on s'interrogeât sur la boîte de nuit parisienne où serait ensuite fêtée la victoire, et qu'il nous fût dit que le presque chef de l'État comptait partir le lendemain pour la Corse afin de s'y reposer dans la demeure de son grand ami Christian Clavier. Et quel déplorable spectacle que le ballet des limousines dans le jardin des Tuileries, chacune tâchant de dépasser l'autre pour être plus haut dans le cortège courtisan !

Mardi 8 mai, neuf heures et demie du soir. Finalement Nicolas Sarkozy n'est pas allé chez Christian Clavier en Corse, mais sur le yacht de l'homme d'affaires Vincent Bolloré, au large de Malte. L'histoire ne dit pas, jusqu'à présent, si le yacht lui a été prêté à titre amical ou s'il a été loué. La télévision précisait ce soir que le yacht pouvait être loué, en effet, pour la somme de cent quatre-vingt-treize mille euros par semaine. La famille Sarkozy s'est rendue à Malte en jet privé, dont la location, pour l'aller et retour, se monterait à quarante mille euros.

Finkielkraut, à qui j'ai longuement parlé cette après-midi – il part demain pour Israël afin d'y recevoir un doctorat honoris causa –, approuvait fort le communiqué que l'In-nocence a publié hier, et qu'il juge très équilibré :

« Communiqué n° 458, lundi 7 mai 2007

« Sur l'élection de M. Nicolas Sarkozy à la présidence de la République

« Le parti de l'In-nocence prend acte des résultats de l'élection présidentielle qui s'est tenue hier en France et se félicite qu'ait été écarté le risque d'une mise en application des idées et du programme de Mme Ségolène Royal et de son entourage.

« Le parti de l'In-nocence est atterré par la portée symbolique de certains des premiers gestes de M. Nicolas Sarkozy, qui, le soir de son succès – alors que les caméras du monde entier sont braquées sur lui et

qu'il n'est question que de "sorties en boîte" dans la cohue de son entourage, où représentants du peuple et représentants du monde du spectacle médiatique jouent ensemble des coudes et des limousines pour les meilleures places dans le cortège –, va dîner au Fouquet's et déclare son intention d'aller se reposer quelques jours en Corse chez son ami l'acteur Christian Clavier, comme s'il était totalement inconscient (ou bien n'en est-il que trop conscient ?) de tout ce que de tels lieux, de tels personnages et de telles références constituent comme emblèmes, comme type de société et comme milieu social, intellectuel et culturel, lorsqu'ils sont les premiers choix hautement proclamés du chef de l'État nouvellement élu de la France, lequel se comporte en l'occurrence comme un artiste de variétés qui aurait remporté quelque Victoire de la musique.

« Le parti de l'In-nocence est néanmoins sensible à nombre d'aspects des discours et des plus récentes prises de position du nouveau président, et ne souhaiterait rien tant, malgré ses doutes, que de voir confirmer par des actes et des lois qu'il pourrait approuver et soutenir ce qui, jusqu'à présent, n'est que résolutions prometteuses. »

Ce qu'approuve surtout Finkielkraut, à vrai dire, c'est que le deuxième paragraphe soit corrigé, ou rééquilibré, par le troisième. Il est plus optimiste que moi. Il a désapprouvé en revanche notre communiqué précédent qui appelait à voter blanc (comme, bien sûr, je l'ai fait).

Il est un peu dommage que ce communiqué-ci comporte une erreur ou une fausse information, une fausse information reprise par lui, par nous : la nouvelle démentie du séjour en Corse chez Christian Clavier. Mais les petites vacances sur le yacht de Vincent Bolloré sont plutôt pires.

Sur le forum même de l'In-nocence, d'aucuns nous reprochent, ou *me* reprochent, d'aborder des questions qui relèvent plus de « la presse pour femme de chambre » que des commentaires d'un parti politique. Mais les premiers gestes d'un président de la République nouvellement élu me paraissent revêtus de façon inévitable d'un caractère d'emblème éminemment politique. Ils n'appartiennent pas à la vie privée. Ils ont forcément un sens immédiat, et puissant. D'ailleurs, ce soir, avec quarante-huit heures de retard, les médias emboîtent le pas à l'In-nocence, si je puis dire. Le Fouquet's, Malte, le yacht, Vincent Bolloré, le

jet privé, tout cela commence à stupéfier et pourrait bien, demain, révolter.

Évidemment, dans un monde inimaginable où je serais le conseiller de Nicolas Sarkozy, je n'aurais rien eu de plus pressé que de l'adjurer d'éviter à tout prix le Fouquet's, Christian Clavier, Johnny Hallyday (présent au dîner du Fouquet's et expliquant à la sortie, sérieusement gris, qu'il allait mettre fin à son exil fiscal) et le yacht de Vincent Bolloré. J'eusse très bien compris qu'il ait besoin de repos, et je l'aurais avisé de faire choix de quelque campagne distraite, *au cœur frais de la France*, d'où il aurait pu se rendre ce matin à quelque monument aux Morts de village, à l'occasion du 8 Mai (au lieu de se prélasser sur le pont d'un navire de luxe). Mais il aurait eu beau jeu de me répondre que je suis le président d'un parti qui n'a pas douze membres et dont personne ne connaît le nom, alors que lui, chef de la puissante U.M.P., vient de recueillir les suffrages de dix-huit millions de Français ; qu'en conséquence la preuve est faite, et plus que faite, qu'il sait mieux que moi ce qu'il a à faire. Et que pourrais-je répliquer à cela ?

Mercredi 9 mai, dix heures moins le quart, le soir. Hier soir nous avons regardé en dînant, sur la chaîne T.C.M. que nous pratiquons beaucoup, *A Streetcar Named Desire*, que je n'avais pas vu depuis longtemps et qui m'a inspiré des sentiments mélangés, mais à dominante nettement favorable, dans l'ensemble – même si mon admiration va sans doute plus à Tennessee Williams qu'à Elia Kazan. Curieusement, les thèmes qui s'agitent là m'ont semblé avoir beaucoup à voir avec ceux qui m'ont occupé ici même ces jours derniers (et qui de toute façon me préoccupent beaucoup, à toute époque).

Le film souffre de façon très sensible, bien sûr, de relever exagérément, et très étroitement, de la catégorie "théâtre filmé". *Théâtral* il l'est de bout en bout, et pas toujours au meilleur sens du terme, bien loin de là. Par exemple, je ne suis pas sûr de partager tout à fait les sentiments d'admiration qu'il est convenu de porter, pour son jeu dans le rôle de Blanche Dubois, à Vivien Leigh, qui me paraît forcer

constamment le trait et grossir à l'excès tous les effets. Mais, comme son personnage a pour caractéristique dominante de jouer constamment la comédie, et de savoir de moins en moins où se situe la frontière entre ses pauvres fantaisies et la réalité, je présume que l'actrice est relativement à l'abri de mes critiques.

Marlon Brando est au-dessus de tout éloge, lui. L'étrange est que Kazan, qui à ma connaissance n'était pas de ce bord-là, le filme de bout en bout de façon si complaisamment "homosexuelle", si rigoureusement conforme aux canons de l'esthétique *gay* avant la lettre, si emphatiquement *Tom of Finland* – je suppose que Williams était là pour veiller au grain. Autant et plus que dans *La Prisonnière* ou *Albertine disparue*, on sent de bout en bout l'histoire transposée, et derrière Blanche Dubois le petit Tennessee Williams (et accessoirement le petit "moi") : le parfum de scandale qui entoure de plus en plus étroitement cette pauvre femme, et les révélations tardives sur son goût pour les très jeunes gens, goût qui lui a coûté son poste de professeur, sont beaucoup plus intelligibles dès lors qu'un décryptage élémentaire fait d'elle un pauvre homme. Son attitude à l'égard du beau Kowalski est beaucoup plus celle d'une folle (au sens *gay* du terme) jouant ses dérisoires dernières cartes, que d'une vieille fille saisie à toutes les heures de sa vie par le démon de midi.

Mais là n'est pas l'essentiel, bien sûr. L'essentiel est dans l'obsession sudiste de la *perte*, du déclassement, de l'inadaptation sans remède (et sans autre issue que la folie) au monde qui vient. La perte est emblématiquement celle d'une maison, Belle Rive (ou *Belle Reve*, selon les sous-titres), la *Cerisaie* des Dubois. Même la sœur déclassée, et au fond très satisfaite de son déclassement, Stella, la bien baisée (elle ne laisse subsister aucun doute sur ce point), qui n'échangerait pas son Kowalski contre toutes les plantations à colonnes de Louisiane et du Mississippi, même Stella a un élan de nostalgie et d'émoi quand il est question de Belle Rive et qu'elle apprend que la propriété est vendue. Ma propre sœur, qui est le bon sens personnifié, ne passe pas sans frémir près des Garnaudes, à Chamalières (et m'a fait remarquer récemment que je ne pouvais pas ressentir la même chose qu'elle à propos de cette maison,

parce que je n'avais que douze ou treize ans quand nous l'avons quittée alors qu'elle y avait passé plus de vingt ans, ses vingt premières années).

Ce que je voulais dire plus haut, c'est que Blanche est, dans ce milieu populaire de La Nouvelle-Orléans du plaisir où elle retrouve sa sœur Stella auprès de son *polack* bien-aimé, aussi désemparée, aussi perdue que je suis moi-même désorienté, *out of place*, déconcerté, désarçonné, face au petit monde sarkozyen triomphant (notre héros est rentré de Malte aujourd'hui, toujours en jet privé, et il a déclaré qu'il avait bien mérité un peu de repos, que son petit séjour sur le yacht de son ami Bolloré n'avait pas coûté un sou au contribuable et qu'il n'avait pas la moindre intention de s'en excuser…) – la différence étant, Dieu merci, que ce petit monde sarkozyen ne m'inspire pas la plus petite once de *désir*, fût-il sexuel ou quoi que ce soit d'autre. Mais je porte sur lui le même regard de vaincu que Blanche sur les amis de son beau-frère inattendu.

Jeudi 10 mai, dix heures du soir. Hier soir nous avons vu à la télévision un morceau d'une très vilaine *Manon* du Staatsoper de Berlin, mise en scène dans d'affreux costumes et décors à la *Irma la Douce.* Le fameux Rolando Villazón ne sauvait pas du tout la situation, je lui ai même trouvé une voix plutôt désagréable. Mais peut-être la faute en revient-elle en partie à notre poste, qui serait insuffisamment musical. C'est possible. Toujours est-il qu'on ne comprenait pas un traître mot, comme d'habitude. Et Massenet, sans les paroles, souffre beaucoup : ce n'est pas qu'elles soient précisément géniales, mais tout le plaisir vient de leur accord avec la musique. Il ne faut pas compter sur cette production calamiteuse pour faire remonter les actions d'un compositeur mal-aimé.

Nous avons sauté de là à *Macadam Cowboy* que j'avais vu à sa sortie (il y a presque quarante ans !) et qui avait paru, à l'époque, au moins auprès des *gays* (qui ne l'étaient pas encore), le comble de l'audace et de la sexyté. Je ne me souvenais pas que ce fût un si bon film. Il est malheureusement passablement sinistre, et je dois confesser que je supporte mal ce qui me déprime : quand ça devient trop triste ou trop dur,

nous zappons. En l'occurrence nous avions l'excuse, il est vrai, qu'il était fort tard et que Pierre se levait très tôt (mais pas plus tôt que moi). En fait, nous avons éteint car nous tombions de sommeil.

Je ne dors pas assez la nuit et tombe de sommeil aussi l'après-midi, ce qui me fait perdre de précieux moments de travail. Je n'ai pas pu m'occuper d'*Au théâtre ce soir*, aujourd'hui. Pourtant, pas plus tard qu'hier, j'ai confirmé à Luc Charcellay, et à travers lui aux éditions Jean-Paul Bayol, que la pièce leur serait livrée à la fin de juin. Il faudrait aussi qu'à ce moment-là je donne à Fayard l'*Anthologie de l'amour des hommes*, et que j'aie bien avancé la relecture du *journal* 2004 (je n'en suis qu'à mars). Tout cela sera d'autant plus difficile que je pars lundi pour Paris, et de là pour Strasbourg et l'Alsace – pas de travail de toute la semaine prochaine, donc. Et demain je dois faire une lecture devant la Société de poésie de Lectoure. Infortunée coïncidence, je crains d'avoir une rage de dents. Il s'est passé quelque chose de bizarre et de fâcheux pendant mon petit déjeuner, ce matin, et depuis je sens monter la douleur. J'ai essayé de voir le dentiste, mais il ne pourra me recevoir que demain à midi. J'espère que ne va pas recommencer l'interminable comédie de l'année dernière. Et les problèmes de cet ordre tomberaient mal, juste au moment où, pour une fois, je dois avoir un semblant de vie *publique* (cette lecture demain, l'enregistrement de l'émission de Finkielkraut mardi, une "conversation" à la librairie Kléber, à Strasbourg, le samedi suivant…).

J'ai vu sur le site de l'In-nocence que Finkielkraut, dans un billet du *Monde*, condamnait très fermement les premiers gestes publics de Sarkozy, le Fouquet's, le yacht, le jet privé et tout cela. On ne peut pas invoquer le général de Gaulle, dit-il à peu près, et se conduire comme Berlusconi. Et même :

« Pendant trois jours nous avons eu honte »

– *exactly my feelings.*

Dans l'ensemble le yacht semble avoir produit un effet désastreux. Une bourde pareille semble inexplicable. *Même moi* je n'aurais pas été si maladroit, il me semble. Enfin, j'aurais sans doute trouvé autre chose…

Vendredi 11 mai, dix heures du soir. La journée a été à peu près perdue pour le travail, non pas tant parce que j'ai fait à Lectoure une lecture pour l'association Dialoguer en poésie, ce qui était prévu de longue date, mais parce que les problèmes de dents qui ont commencé hier m'ont forcé à me rendre chez le dentiste, ce matin, et qu'une fois là-bas j'ai profité du beau temps pour faire des photographies destinées à illustrer *Comment massacrer une maison de campagne* – voilà la plus récente des tâches que je me suis imposées : et tous les soirs après le journal télévisé (que ce soir nous n'avons pas vu, car nous n'étions pas rentrés de Lectoure) je mets en ligne une image.

Le dentiste n'a pas eu l'air très préoccupé par mon état. À vrai dire, j'allais le voir surtout à titre préventif, car je m'inquiétais à propos de la séance de cette après-midi, et plus encore du voyage que j'entreprends lundi. Rien ne s'est cassé, rien n'est tombé, il n'a pas trouvé d'infection. En revanche j'ai une dent presque déchaussée, en bas à gauche, et selon lui elle sera toujours une source d'ennuis. Je devais déjà faire entreprendre sur elle, ou plutôt *sous* elle, à l'automne dernier, de gros travaux dans lesquels j'ai négligé de me lancer, faute de temps, faute d'argent, faute de courage. Le praticien de Lectoure recommande toujours qu'ils soient accomplis par un de ses confrères d'Auch. Mais il n'y a pas d'urgence, dit-il, et l'alerte actuelle ne devrait être qu'une alerte. Je ne souffre pas. Je ne peux mâcher que du côté droit, mais ce n'est pas extrêmement gênant. Et je n'ai pas été incommodé cette après-midi pendant ma "lecture".

La petite salle de l'office du tourisme, dans la cour de l'hôtel de ville, était pleine, mais elle ne contient que vingt ou vingt-cinq personnes – du moins est-ce à peu près le nombre de chaises qui avaient été disposées là. Je ne suis pas sûr que le public était spécialement prédisposé à nos *Églogues*, mais il les a accueillies poliment, et même assez chaleureusement. Il fut chanté, hurlé, vagi, murmuré, bégayé, glapi, vociféré, parlé dans un souffle, tout cela par moi et pour quelques applaudissements raisonnablement nourris. Rien à ajouter.

Samedi 12 mai, dix heures du soir. L'épisode fâcheux de l'essence mise à la place de diesel dans le réservoir de la voiture, dimanche dernier (la première catastrophe de l'ère Sarkozy…), a plus de conséquences qu'on ne l'avait espéré d'abord. Lorsque je suis allé hier à Lectoure pour la visite chez le dentiste, j'ai constaté que la voiture calait beaucoup et qu'elle avait, chaque fois, du mal à redémarrer. Et quand elle cale, c'est particulièrement impressionnant et dangereux parce que plus une seule commande ne fonctionne – on ne peut même pas tourner le volant.

Pierre l'a conduite aussi, quand nous sommes retournés en ville à la fin de l'après-midi pour la lecture à la société de poésie ; et il a estimé qu'il était impossible que je parte pour Paris avec elle lundi. Il l'a menée ce matin au garage Audi, à Auch. Il semblerait que ce soit tout à fait sérieux. Il n'était pas question de réparer aujourd'hui, et il n'est même pas certain que la réparation puisse être faite pour mercredi, quand Pierre doit me rejoindre à Paris afin que nous partions pour Strasbourg, sans doute avec Madeleine Gobeil. Je vais donc devoir prendre le train, après-demain. C'est une perspective qui ne me réjouit guère.

Nous n'avons pas caché au garage la bêtise que nous avions commise, mais le directeur, si j'ai bien compris, a semblé décidé à n'en faire pas état auprès de la compagnie, ce qui serait bien généreux de sa part (et bien propre à assurer ma fidélité). Il semble même que doive être mise à notre disposition une voiture de location, si besoin est, sans que nous ayons à bourse délier. Ce semble trop beau pour être vrai. De toute façon, je préférerais infiniment disposer de ma propre voiture pour aller en Alsace, s'il est possible que Pierre la récupère mardi soir ou mercredi et l'amène à Paris.

Tout cela est bien contrariant. Comme chez beaucoup de gens, mais plus que pour la plupart, la voiture, chez moi, est le site de la plus extrême beaufitude. Ce qui me fait penser qu'il est question de Michel Pébereau pour un ministère, d'après *Le Point.* Agnès Pébereau trouvait que j'avais des voitures de "cadre supérieur" – et dans sa bouche ce

n'était certes pas un compliment. Mais nous sommes totalement en disgrâce au sein de cette cour-là.

Dimanche 13 mai, dix heures moins le quart, le soir. La mère de Jacqueline Voillat est morte hier, par l'effet de l'absorption volontaire et médicalement assistée d'une potion létale. Cela s'est passé en Suisse et j'ai été très étonné d'apprendre que c'était possible. Je ne sais pas si d'autres pays d'Europe ont d'ores et déjà franchi ce pas. Les Pays-Bas, peut-être ?

La mère de Jacqueline voulait mourir depuis des mois. D'une part, elle était terriblement dépressive et voyait tout sous l'angle le plus sombre, à commencer par sa propre existence ; d'autre part – mais, si je ne me trompe, ceci n'était pas la cause de cela, ou pas la seule, pas la première en tout cas –, d'autre part elle était affligée de terribles troubles de la circulation qui la faisaient beaucoup souffrir et qui auraient rendu nécessaire qu'on lui coupe une jambe alors qu'elle avait plus de quatre-vingt-dix ans. Les médecins ont été d'accord pour respecter sa décision d'en finir. Plus curieusement, un pasteur assistait à ce qu'on n'ose appeler la *cérémonie*, bien que ç'ait été entouré d'une certaine solennité. Il a lu un poème de William Blake, à propos d'un navire qu'on voit s'éloigner vers la haute mer mais que d'autres, sur d'autres rivages, attendent et verront s'approcher. La mère de Jacqueline a bu sans hésitation le contenu de la coupe qu'on lui présentait ; au bout de deux ou trois minutes elle a dit que la tête lui tournait ; le médecin a dit que c'était normal et qu'elle allait s'endormir, et elle s'est endormie en effet, mais pendant une demi-heure encore elle a respiré très bruyamment, comme quelqu'un qui ronfle dans son sommeil. La famille avait été prévenue que c'était en général ce qui se passait. Ce moment-là a duré une demi-heure, ce qui me semble bien long, mais il paraît qu'en général c'est plutôt deux ou trois heures.

« C'est un beau cadeau qu'elle nous a fait, a dit le médecin, de s'en aller si vite. »

Je ne désapprouve rien de tout cela. Mais tout en moi me le fait trouver très étrange, comme si, décidément, on entrait dans une autre phase de l'histoire de l'humanité.

Paris, chez Madeleine Gobeil, rue Gracieuse, mardi 15 mai, huit heures moins vingt, le soir. Je suis venu à Paris en train hier. Pierre, ce soir, me dit au téléphone qu'il a pu récupérer la voiture – il viendra demain ici avec elle et nous partirons pour l'Alsace.

Jean-Paul a donné hier soir, rue Berger, un "dîner de travail" avec Finkielkraut, Marianne Alphant et moi, donc (et aussi Paula Gellis). Il s'agissait de "préparer" un peu l'émission de "Répliques", "Qu'est-ce qu'une églogue ?", dont Alain disait s'inquiéter un peu. Je pense qu'en effet cette réunion préalable n'était pas inutile, elle nous a beaucoup servi quand nous nous sommes retrouvés ce matin à la Maison de la radio, Alain, Marianne et moi, pour l'enregistrement. Tout s'est très bien passé, tout le monde était on ne peut plus gentil et coopératif, je pense que l'émission sera bien. Évidemment, comme toujours, il y a deux ou trois points que je regrette de n'avoir pas abordés, mais c'est la loi du genre. D'autre part, j'ai "chanté", c'est-à-dire lu en "chantant" le début du sixième chapitre de *L'Amour l'Automne*, et je ne crois pas avoir très bien "chanté" – j'avais peur d'être trop long, en même temps je ne voulais pas être trop court, je crains d'avoir surtout été obscur, peu éclairant ; alors que les lectures, même "chantées", de ce texte compliqué peuvent en faciliter beaucoup la compréhension. Mais l'ensemble de l'émission, à moins que je ne me fasse beaucoup d'illusions, devrait beaucoup servir à l'intelligibilité des *Églogues* auprès des auditeurs. Je ne saurais avoir trop de gratitude envers Alain qui m'a fait ce magnifique cadeau (la seule réaction "médiatique" suscitée par *L'Amour l'Automne*), et à Marianne qui y a apporté son assistance.

J'ai vu cette après-midi l'exposition "Rembrandt et la Nouvelle Jérusalem" du musée du Judaïsme. C'est une exposition plus didactique que ne le laisse supposer l'immense et somptueuse affiche qu'on voit dans le métro ; il y a en fait peu de peintures du maître, quatre ou cinq,

beaucoup d'eaux-fortes et de dessins, pas mal de tableaux d'autres artistes, certains purement "documentaires", beaucoup de cartes, de plans et d'éditions anciennes, bref, presque autant à lire qu'à voir, et je n'étais guère en état d'affronter l'effort impliqué, car j'avais très mal dormi à cause d'excès de table chez Flatters, et lu une bonne partie de la nuit (Gabriel Matzneff), de sorte que j'avais mal aux yeux et aux jambes, et, qui pis est, luttais contre le sommeil. Mais "Rembrandt et la Nouvelle Jérusalem", outre que c'est une réalisation très instructive et très intéressante, mériterait pleinement d'être vue même si elle ne montrait rien d'autre que la sublime toile *La Disgrâce d'Aman*, venue de l'Ermitage : ce tableau énigmatique, aux rouges d'une richesse et d'une diversité sans égales, ourlés d'or, trouve même le moyen d'être assez "sexy" – cet Aman à la barbe drue, aux lèvres charnues, au nez puissant, n'étonnerait pas du tout, dans la vraie vie, et plairait (à moi, en tout cas) entre les rayons de la Fnac voisine ou parmi les étalages du nouveau magasin "Hommes" du Bazar de l'Hôtel de Ville, où je suis passé également avant de rentrer ici pour y dormir un peu.

Si l'on voulait absolument chipoter, on pourrait remarquer que les deux autres personnages du tableau, un barbu d'âge mûr, enturbanné et semblant même porter une couronne, et un autre barbu, celui-là chauve et d'âge très avancé, paraissent un peu flotter dans l'espace de la toile, de part et d'autre d'Aman (si c'est bien d'Aman qu'il s'agit, comme le veulent la tradition et, aujourd'hui encore, la majorité de la critique). Mais rien n'y fait : cet Aman est si beau, ses vêtements rouges sont si moelleux et magistralement brossés, son attitude si noble et résignée, son expression si recueillie, ses lèvres si sensuelles que le tableau est irrésistible. Il y avait d'ailleurs dans la salle un jeune homme, lui-même assez sexy, qui semblait tout à fait de mon avis car il était déjà devant la toile quand je suis entré dans la salle et encore devant elle quand je l'ai quittée vingt minutes plus tard. Je n'ai jamais vu personne regarder un tableau avec une intensité pareille – c'est au point que je me suis demandé si ce garçon n'était pas un peu fou.

Ne pouvant photographier la peinture elle-même j'ai voulu, à la sortie, dans le hall du musée, faire un cliché de l'immense affiche qui la représente. Hélas, ce faisant, par une manœuvre malencontreuse, j'ai

effacé toutes les photographies que j'avais prises depuis hier matin : la gare d'Agen, ses quais et ses verrières, les arènes de Lutèce où j'ai passé un moment avant de rejoindre la maison de la Radio ce matin, la maison de Supervielle sur les bords de la Seine. *Too bad*…

Paris, rue Gracieuse, mercredi 16 mai, dix heures du matin. Le voyage en train, avant-hier, auquel j'ai été contraint par les problèmes de voiture, n'aura rien fait pour me réconcilier avec les transports en commun. Est-ce une malédiction ? Chaque fois que j'ai affaire, et c'est rare, à la S.N.C.F., il y a un problème. Je devais changer de train à Bordeaux, mais celui qui venait de Toulouse avait eu une demi-heure de retard à Agen (il avait fallu attendre sur un quai venteux, au risque d'attraper la mort – on ne sait absolument pas comment s'habiller, ces jours-ci) et nous avons raté la correspondance. À Bordeaux j'ai donc dû sauter dans un autre TGV que celui qui était prévu ("celui prévu", en néo-français). Je m'adresse à un homme en uniforme, affalé sur une banquette et occupé à manger un sandwich. Et je m'apprête à lui dire :

« Pourriez-vous me dire dans quel wagon je dois m'installer, s'il vous plaît ? »

Mais il m'interrompt sèchement :

« *Bonjour*, d'abord ! »

(À vrai dire je me trompe, c'est dans le premier train, qui déjà n'était pas celui qu'annonçait mon billet, qu'est survenu cet incident, peu après Agen.)

Marianne Alphant, comme je racontais cela lundi soir à dîner (on me demandait comment s'était passé mon voyage), disait que la scène était tout à fait courante :

« C'est comme pour les vendeurs et les vendeuses dans les grands magasins : ils font des stages où on leur apprend qu'ils doivent dire bonjour aux clients – mais tout ce qu'ils en retiennent, c'est que les clients, dès qu'ils s'adressent à eux, doivent leur dire bonjour avant toute chose, que c'est pour eux un droit acquis. »

Oh, comme je suis content de partir pour Strasbourg en voiture, si, comme je l'espère, Pierre arrive bien tout à l'heure ! En attendant, dans la cour de l'Élysée, Jacques Chirac attend Nicolas Sarkozy pour la passation des pouvoirs. Et je m'apprête à me rendre au Centre Pompidou pour y voir l'exposition Beckett à laquelle m'a invité Marianne, sa grande organisatrice.

Ci parliamo in Châlons en Champagne ?

Hôtel du Cheval Blanc, Montmort-Lucy, Marne, mercredi 16 mai, onze heures et quart, le soir. En fait, nous n'avons pas atteint Châlons mais seulement ce Montmort, un peu en çà. La journée a été longue et je ne vais pas avoir la force de la relater en détail. Qui me rendra l'ardeur diaristique de ma verte cinquantaine ? Je ne me sens capable, et encore, que d'une espèce d'agenda.

Trois modulations principales, qui les unes et les autres pourraient prêter à de longs développements.

Ce matin – c'est-à-dire à partir de onze heures, dès l'ouverture du musée – j'ai visité l'exposition Beckett, au Centre Pompidou, et, beaucoup plus rapidement, "Air de Paris", juste à côté, au cinquième étage. La presse a été très critique à propos de l'exposition Beckett, je crois bien, et, pas plus tard qu'aujourd'hui même, quelqu'un m'a dit avoir entendu déclarer qu'elle était *scandaleuse*. Je comprends qu'on puisse l'aimer ou ne pas l'aimer, mais je ne vois pas du tout en quoi elle pourrait bien être *scandaleuse*. Ce n'est pas une classique exposition sur une figure littéraire, on y voit beaucoup plus que des manuscrits, des photographies et des premières éditions, des œuvres spéciales ont été commandées pour elle à des artistes contemporains, y compris des compositeurs. Elle est très élégamment agencée, tout ce qui est d'ordre plastique y tient une grande place, on peut y voir nombre de mises en images et d'enregistrements des pièces et des diverses créations beckettiennes. Ce qui m'a peut-être le plus frappé, c'est ce que Beckett écrivait à Bram Van Velde :

« Je m'emmerde tellement que je relis le *Paradis* de Dante » – et, bien entendu, ce qui me stupéfie n'est pas que Beckett présente la lecture du *Paradis* comme un exemple d'emmerdement maximal, c'est que lui et quiconque puissent jamais *s'emmerder. S'emmerder* est pour moi, décidément (sauf cas de privation de liberté, bien entendu), une activité inimaginable.

J'ai déjeuné avec Stéphane Martin qui revenait de la cérémonie de passation des pouvoirs entre MM. Chirac et Sarkozy, à l'Élysée, et que j'ai rencontré dans la rue. Il m'a proposé de partager son repas. J'ai décliné l'offre, car j'avais avalé comme d'habitude un considérable petit déjeuner et je lui ai dit que je ne ferais que lui tenir compagnie. Mais je suis incapable d'être assis face à quelqu'un qui fait un repas sans céder à la tentation de manger quelque chose moi aussi, et c'est ce qui est arrivé.

Stéphane est comme d'habitude l'être le plus content de son sort que je connaisse. Je m'inquiétais que le bon déroulement de sa carrière pût être affecté par les actuelles transformations politiques, car il passait pour être au quai Branly l'homme de Jacques Chirac par excellence. Mais non, m'assure-t-il, sa position n'a jamais été meilleure. Il m'a appris que le nouveau ministre de la Culture allait être Christine Albanel, qui lui avait fait part ce matin même de la nomination imminente dont elle allait faire l'objet, et qui est une de ses plus anciennes amies. Il rentrait du Mexique où les autorités lui ont montré un temple voisin de la frontière guatémaltèque, aussi extraordinaire que les plus fameux, mais dont il n'est fait aucune publicité touristique à cause de sa difficulté d'accès. Il s'y était rendu dans un hélicoptère mis à sa disposition par le gouverneur de la province. Il avait également assisté, à côté de notre ambassadeur, à la cérémonie d'anniversaire de Cameron. Un jeune légionnaire en larmes avait lu le récit de la bataille.

Pierre était à quatre heures chez Madeleine, comme convenu, et nous sommes aussitôt partis en Est (*Depuis un si long temps que nous allions en Est, que savions-nous des choses*

périssables ? ou bien si c'est plutôt *en Ouest* ? Oui, plutôt…).

La première étape fut pour Château-Thierry, ville qui dut être très jolie jusqu'en 1914. Deux guerres ravageuses et l'expansion du complexe

industrialo-pavillonnaire y ont mis le holà. Mais nous fûmes tout de même assez satisfaits, après hommage rendu à la maison natale de La Fontaine, d'une agréable promenade presque pluvieuse jusqu'aux ruines du château, par-dessus les toits.

À Fossoy nous vîmes un joli clocher romano-gothique, hélas assez délabré et pas toujours très délicatement rafistolé ; à Condé-en-Brie un beau grand château préclassique et un assez joli village que je croyais être celui d'où était originaire ma vieille camarade du parti socialiste, Madeleine Parot, très fière, si rouge qu'elle étoit, de descendre par la main gauche des princes de Condé, prétendait-elle (mais je me demande si je ne confonds pas avec un autre Condé – si, certainement) ; à Montmirail un haut lieu de la campagne de France et un château louis-quatorzien derrière un portail ; au-delà de Corfélix, dans la vallée du Petit Morin, le joli palais abbatial XVIIIe d'une abbaye, Le Reclus, dont avait été commendataire le poète Mellin de Saint-Gelais ; un autre château en voie de massacrage dans Baye ; à Chambaubert une aigle sur une colonne parmi les canons pris à l'ennemi, sans doute, en souvenir d'une autre grande date de la campagne de France (10 février 1814 ?) ; et enfin, à Montmort, un impressionnant gros château d'origine médiévale et de style surtout Renaissance, mais d'évidence très restauré au XIXe siècle ou même plus tard, peut-être après la Première Guerre mondiale – m'attirait surtout dans les parages le souvenir onomastique du titre de Martin du Gard, *Le Colonel de Montmort*, mais Pierre pense que c'est plutôt *de Maumort*, et je crois qu'il a raison.

À Montmort il était près de neuf heures, toutes mes photographies, faute de lumière, étaient encore plus floues que d'habitude, nous repérâmes un hôtel de campagne d'assez engageante allure, nous y dînâmes et me voici. Pierre, qui a plus de mille kilomètres dans les bottes, dort déjà.

Strasbourg, hôtel de la cathédrale, jeudi 17 mai, minuit. Nous aurions dû faire quelques kilomètres de plus hier, nous aurions pu coucher au beau château d'Étoges, qui est un hôtel où nous avons pu assister ce

matin, jaloux, au petit-déjeuner des pensionnaires, autrement *inviting* que celui du Cheval Blanc de Montmort.

Châlons en Champagne n'y peut rien, mais c'est une ville bien ingrate. Nous y sommes allés en pèlerinage voir l'hôtel Bristol où Pierre était logé, presque en banlieue, quand il a passé le Capes en 2000 (qu'il obtint, comme l'agrégation quelques semaines plus tard). Nous y avons vu la cathédrale sans pouvoir y entrer – elle est fermée depuis plusieurs années, paraît-il. Nous y avons observé, dans le musée, quelques beaux fragments reconstitués d'un cloître roman, jadis adjacent à l'église Notre-Dame-en-Vaux, elle-même voisine d'une affreuse statue de Jean Talon, l'un des grands intendants du Canada.

Châlons 1900 dut avoir un petit charme "grandes manœuvres". Il en subsiste quelques traces autour de la belle préfecture, ancien hôtel des Intendants de Champagne, de style Louis XVI mais qui brûla en 2002 par l'effet d'un attentat criminel. À côté, le Conseil général occupe un bel hôtel tardivement Renaissance dont la façade, que nous n'avons pu voir que latéralement, est en partie gâchée par une vilaine Vierge moderne, dans une niche, et par tous les immeubles qui l'entourent et qui empêchent de l'atteindre (au moins un jeudi de l'Ascension).

L'église de L'Épine, à quelques kilomètres au nord-est, est certes un important monument gothique, ne serait-ce que par ses proportions, mais sans séduction aucune, à mon avis. Elle se dresse au milieu d'un plateau ingrat et nu et d'un village où presque tout est laid, à commencer par les aménagements récents et tape-à-l'œil du bâtiment le plus proche, où se vendent souvenirs et bimbeloterie pieuse.

Sainte-Menehould est une espèce de Saint-Flour de Champagne, avec ville haute et ville basse, bien séparées. La ville haute – un village, plutôt – ne vaut pas Saint-Flour ; mais la ville basse présente un assez étonnant ensemble urbanistique du XVIIIe siècle, ordonnancé autour d'un élégant hôtel de ville Louis XV. Non loin de là, à l'emplacement de l'actuelle gendarmerie, sur la rue Drouet, se dressait une porte de ville où Louis XVI et les siens furent reconnus, lors de la fuite à Varennes, par Drouet, justement, et par son acolyte Guillaume. Ces deux-là se précipitèrent vers Varennes-en-Argonne, prochaine étape inévitable des fuyards. Nous fîmes de même, mais non sans une traversée buissonnière

et commémorative, entre-temps, du massif boisé de l'Argonne où nous vîmes un émouvant cimetière militaire, dans une clairière, au-dessus de Lachalade, je crois ; puis, au milieu des forêts, là où d'habitude on cherche des dolmens, l'espèce de blockhaus en ruine qui servait d'abri au Kronprinz, en 1916.

Mais je m'aperçois que j'ai oublié de mentionner Valmy, vers quoi et son moulin nous avions fait plus tôt un détour, entre L'Épine et Sainte-Menehould. Le plateau et son champ de bataille se dressaient sous un magnifique ciel à la Constable, gris sombre et lumineux, barbouillé de grandes traînées noires. La princesse Giletti, « arrière-petite-fille du maréchal Kellermann », s'est fait construire une chapelle funéraire face à la statue de l'aïeul. J'ai moins compris ce que faisait dans les parages un buste de Bolívar, ce libérateur étant né en 1782. Est-il venu rendre hommage à Miranda qui, lui, en 92, a sans doute combattu sur ces hauteurs, ce qui lui vaut sa propre statue ?

Nous sommes passés aussi au château de Braux-Sainte-Cohière où les Français avaient établi leur campement. Mais nous n'avons pu le voir bien, ni de près.

Les souvenirs historiques sont extrêmement emmêlés, sur ces confins lotharingiens de plaques tectoniques instables. Dans Varennes a été reconstruite, après la guerre de 14 qui l'avait détruite, la tour sous laquelle fut arrêtée la famille royale, pendant cette fatale nuit de juin 1791. Plus bas, sur l'autre rive de l'Aire, un bâtiment des années vingt, sans doute, s'appelle encore hôtel du Grand Monarque. Mais le principal monument de Varennes est un mémorial de style Trocadéro, ou palais de Tokyo, aux Pennsylvaniens tombés là en 18.

Repartis vers le sud et Bar-sur-Aube, nous fûmes interceptés à mi-course par la tombe de Raymond Poincaré, enterré au milieu de quelques intimes, je suppose, dans une section particulière d'un cimetière de campagne attenant à une église de village.

Bar-le-Duc a bien meilleur air que Châlons en Champagne. Nous y fûmes accueillis par un gros château 1890, je présume, Marbeaumont, je crois, de style Bénédictine de Fécamp. Il a été judicieusement converti en médiathèque.

Depuis toujours je voulais voir le *Transi*, dans l'église Saint-Étienne. Et je l'ai vu, et je n'ai pas été déçu par lui, ni par Ligier Richier. Mais je n'imaginais pas que le haut Bar-le-Duc fût si riche en belles maisons Renaissance. Triangulaire et longue, la place sur laquelle s'ouvre l'église Saint-Étienne, ex-Saint-Pierre, fait un peu penser à une Bazas du Nord. Oudinot et Poincaré sont nés dans la ville, mais dans les quartiers bas. Mon appareil photographique, cependant, mis à bout de forces par la journée, a refusé son concours devant la belle maison natale du futur président, rue du Docteur-Nève. Après quoi il n'y eut plus d'étapes jusqu'à Strasbourg et cet hôtel qu'à peine atteint nous quittâmes pour un dîner qui fut à la Petite France, bons touristes nigauds que nous sommes ; et se rencontra pis que médiocre, sous l'enseigne du Bois Vert, je crois bien : jeunes voisins ivres et gueulards, choucroute tiédasse aux charcuteries racornies. Mais toutes ces eaux vives et ces quais sont superbes.

Vendredi 18 mai, une heure et quart, le matin (le 19). Strasbourg (cathédrale, église Saint-Thomas), Wissembourg (entre midi et deux heures), Lembach, Wasigenstein (châteaux au fond des bois, sur des cheminées de fées). Passés en Allemagne, revenus en France pour le château de Fleckenstein. Repassés en Allemagne, château de Berwarstein, Drachenfels, Dahn, Altdahn, Neudahn, Lembach de nouveau, Falkenstein (de loin, à peine). Étang de Hanau, Lichtenberg, Douxwiller, Strasbourg (dîner au S'Burjerstuwel, "Chez Yvonne").

(Vu comme ça, ça n'a l'air de rien…)

Samedi 19 mai, onze heures du soir. J'ai bien mal dormi mais ce matin, tout de même, après avoir entendu l'émission enregistrée mardi dernier avec Marianne Alphant et Alain Finkielkraut, nous avons pu passer presque une heure et demie au musée des Beaux-Arts, dans le palais de Rohan ; et c'était tout à fait ce qui convenait pour me défatiguer un peu, car l'accrochage y est fluide, harmonieux et de bout en bout agréable à

l'œil, sur fond d'un gris chaleureux qui met admirablement en valeur la très remarquable collection, celle-ci supérieure même à la très haute opinion qu'avait d'elle mon souvenir. Flatters est tout à fait entiché de Crespi, ces temps-ci. Il a raison, mais l'un des tableaux qui m'ont le plus profondément enchanté, cette fois-ci, comme d'ailleurs à ma dernière visite, est le petit Moucheron de San Stefano Rotondo – étant bien entendu que l'admirable Valentin, *Musiciens et soldats*, que je fus si content de retrouver au Louvre dans l'exposition "Mélancolie", l'année dernière, doit être classé à part.

Le premier rendez-vous était à onze heures et demie à l'hôtel, avec un photographe et en présence de Laurent Husser, qui me sert ici de sherpa. Le photographe voulait faire mon portrait dans cette chambre même, mais je lui ai suggéré plutôt, comme plus conforme à ma folie des grandeurs, le magnifique vestibule d'accès et l'escalier du palais de Rohan. Et c'est là que nous nous sommes rendus en effet, ou pour notre part que nous sommes retournés, afin d'y effectuer une série de dix ou douze clichés.

Suivit un déjeuner quelque peu "officiel" dans le restaurant où nous avions par hasard (ou plutôt sur les conseils du guide Michelin) dîné hier, S'Burjerstuwel, "Chez Yvonne". L'adjoint à la Culture, M. Grossmann, président de la communauté de communes du Grand Strasbourg, n'était pas là, comme je l'avais prévu (c'est un peu la loi du genre), mais il y avait à notre table un très sympathique journaliste aux *Dernières Nouvelles d'Alsace*, ami de Didier Goux qui l'avait plus ou moins mobilisé en ma faveur ; le libraire Wolfermann ; et le propriétaire du restaurant, un M. de Valmigère qui paraît tenir lui aussi un certain rôle dans la vie culturelle locale.

Le dilemme, en sortant de table, était entre le lit pour une sieste bien nécessaire, ou bien une rapide expédition jusqu'au musée d'Art moderne. Jugeant que c'était notre seule chance au cours de ce voyage de nous faire une idée de cette institution dont on a beaucoup parlé, nous avons choisi de nous y rendre et nous avons marché jusqu'à elle, sous la houlette de Laurent Husser.

Quand nous sommes rentrés ici vers quatre heures et demie, toujours à pied, il était encore temps pour un bain. Il m'a un peu rafraîchi, dans tous

les sens du terme, et j'ai pu grâce à lui, à cinq heures, faire face au public à la librairie Kléber où je me suis entretenu avec une demoiselle Mazur et avec Laurent Husser avant de lire une partie de la sixième églogue comme ce matin à la radio. Puis j'ai répondu aux questions de la salle, quarante ou cinquante personnes peut-être.

Cette séance assez réussie, ou en tout cas point trop ratée (je crois), fut suivie d'un long "verre" à la terrasse d'un café voisin en la compagnie d'un groupe assez nombreux et bizarrement constitué dont nombre d'éléments n'avaient pas assisté à ma lecture, se retrouvaient avec plaisir et se racontaient leur vie, se souciant de moi comme d'un ectoplasme. Quand chacun tour à tour se fut éloigné pour rentrer chez soi, Pierre et moi, qui nous étions un peu demandé ce que nous faisions là, avons marché très longuement le long des quais de l'Ill, jusqu'à certaine wilhelminienne statue de Goethe, puis dîné dans une sorte d'annexe du "Chez Yvonne" du déjeuner, dont le propriétaire nous avait proposé de l'appeler pour qu'il nous réserve une table dans son Winstube, ce que nous fîmes et ce qu'il fit.

Il est onze heures et demie, Pierre dort déjà et moi je ne suis pas beaucoup plus alerte. Mais j'ai grand peur des brutaux réveils auxquels je sais que je vais être soumis comme la nuit dernière, dans cet hôtel très animé où rien n'arrête les bruits : retours tardifs de noctambules bruyants, levers tôtifs et non moins bruyants de voisins impatients d'en découdre avec le jour – Gabriel Matzneff dans son *journal* à lui, à propos de sa vie au vieil hôtel Taranne aujourd'hui disparu, se plaint beaucoup de ces violents réveils d'hôtel par les soins de gueulards de couloirs nocturnes : ses doléances, faut-il le dire, trouvent auprès de moi le plus favorable et compatissant écho.

Plieux, lundi 21 mai, dix heures et demie du soir. Le retour de Strasbourg vers Paris a été un peu gâché par des embêtements de voiture – et, cette fois-ci, je crois bien que nous n'y sommes pour rien. Le voyant qui est censé indiquer le niveau d'essence ne marche plus, mais cela c'est sans doute la conséquence de l'affaire d'erreur de carburant. En

revanche, que le lecteur de disques compacts refuse tout service convenable, l'essence mise à la place de diesel n'y est certainement pour rien, et nous non plus. Cette déconvenue-là, de toute façon, était un mince souci, comparée aux manifestations récurrentes d'un autre voyant signalant, lui, qu'il fallait vérifier le niveau d'huile, ou que d'huile on manquait, carrément. Il se trouve en plus qu'il est à peu près impossible de voir quoi que ce soit sur la jauge, où tout est exactement de la même couleur. Il nous aurait fallu les secours d'un homme de l'art, mais il ne s'en trouvait pas dans les stations des autoroutes, ni guère ailleurs, d'ailleurs, un dimanche. Nous nous sommes pourtant arrêtés cinq ou six fois, ajoutant chaque fois de l'huile dans le réservoir, ce qui calmait un moment les plaintes et revendications du tableau de bord, mais un moment seulement, et puis tout recommençait. Fuite véritable ? Dérèglement électronique ? En tout cas, désagréable voyage et exactement ce qui incite à acheter une Audi dans le but de l'éviter. Nous sommes passés près de Sochaux, je me suis senti coupable à l'endroit de mes anciennes Peugeot qui ne m'avaient jamais fait de coups pareils, et bien puni de mes infidélités.

Nous avons tout de même traversé la France en diagonale, en passant près de Colmar, Besançon, Beaune, Digoin, Moulins, Clermont-Ferrand, Tulle, Brive et Cahors, mais sans toucher aucune de ces villes. Stations-service exceptées, les seules étapes furent dans l'Allier, et de l'ordre du pèlerinage plus ou moins autobiographique, me concernant. En effet, nous nous sommes arrêtés à Thiel-sur-Acolin où mon frère Patrick fut un moment instituteur, après son mariage, à la fin des années cinquante ; et où j'ai séjourné quelques jours auprès de lui, de sa femme Nicole et de l'aîné de leurs enfants, peut-être, en 1959, il me semble. Je n'étais jamais retourné sur les lieux. Ils ne m'ont semblé ni très étonnants, ni très familiers : je n'ai presque rien *reconnu* à proprement parler, mais je crois avoir retrouvé l'école de cette époque lointaine où habitaient mon frère et ma belle-sœur, et qui semble aujourd'hui la cantine scolaire (un menu y était affiché).

Il y a à proximité un joli étang, dont je ne me rappelais pas, non plus que d'une grosse ferme à plan carré.

Mardi 22 mai, dix heures vingt, le soir. J'ai dû m'interrompre brusquement, hier, je ne vais pas avoir beaucoup de temps ce soir, et j'aurais bien d'autres choses à noter quant à ce qui est survenu aujourd'hui, c'est-à-dire essentiellement des soucis et des embêtements, relatifs cette fois à l'interminable affaire des *convertisseurs* et à ses aspects juridiques, je veux dire *judiciaires*. Mais mieux vaut tâcher d'en finir avec le récit de notre passage dans l'Allier.

La grosse ferme à plan carré de Thiel-sur-Acolin, qui présente un beau porche du XVIIe ou du XVIIIe siècle, doit sa forme à un camp militaire romain. Ainsi nous fut-il expliqué sur un panneau touristique voisin de l'église où sont recensées toutes les curiosités archéologiques (*mineures*, mais, sous ma plume, ce n'est nullement péjoratif) de la commune. C'est là que nous apprîmes aussi que le château de La Fin pourrait devoir son nom à la limite que marquait son emplacement entre le territoire des Arvernes et celui des Éduens – *classe*, comme dirait Flatter que je dirais.

Ce château de La Fin, au nord du village, en est assez éloigné, et d'autant plus aujourd'hui qu'il en est séparé par la grande route dont M. Pierre, grand spécialiste des voies de communication, m'explique qu'elle est un axe européen important reliant le Rhin à l'Atlantique – c'est d'ailleurs celui que nous avons suivi pour une bonne part de notre parcours. Je crois que cette route n'existait pas "de mon temps". La nationale était tout simplement (si je ne me trompe), la voie dont une section relie Dompierre-sur-Besbre à Thiel, et Thiel à Moulins : elle passait devant l'école de mon frère.

J'ai voulu revoir La Fin, dont j'avais oublié le nom pourtant retentissant, parce que je suis à peu près sûr que j'avais découvert ce château lors d'une immense promenade à bicyclette dans laquelle, mû par ma furieuse pulsion cartographique, déjà, j'avais entraîné quelques enfants du village. Je crois me souvenir qu'il appartenait alors à la famille de Provenchères, mais il est fort possible que je confonde. Il a en tout cas fort bon air, modeste et séculaire, honnête et fermier. Nous l'avons vu sous des trombes d'eau qui se sont abattues soudain sur cette

campagne grasse, un peu plate peut-être, mais profonde et non dépourvue, là surtout, d'une *lontananza* qu'elle doit à ses haies, à ses étangs et à l'inévitable évocation plus ou moins consciente du *Grand Meaulnes.* La Fin m'a beaucoup plu, en 2007 comme en 1958 (Bernard Berenson, me voilà !).

Mercredi 23 mai, dix heures et demie du soir. Depuis notre retour de Strasbourg, dimanche, nous sommes passés aux horaires de plein été, c'est-à-dire que la promenade des chiens, qui a lieu au début de l'après-midi en hiver et à la fin de l'après-midi au printemps, se déroule à présent le soir, après le journal télévisé de huit heures. C'est autant de pris sur le temps du *journal*, malheureusement – ce *journal*-ci ; et d'autant plus que je dois mettre en ligne tous les jours, avant de m'y atteler, une illustration pour l'édition webmatique de *Comment massacrer une maison de campagne* (ce que je viens de faire).

À ce *journal* près, justement, j'ai très convenablement accompli mes principales tâches quotidiennes, aujourd'hui : je me suis occupé ce matin de Pindare pour l'anthologie (introduction et notes) ; j'ai bien avancé dans la mise au point du mois de mars, dans le *journal* 2004 ; et j'ai élaboré une structure à peu près définitive pour *Au théâtre ce soir* (vingt échanges à deux (à ceci près que ce ne sont pas des *échanges*), vingt échanges à trois, vingt échanges à quatre, vingt échanges à cinq, vingt échanges à six, vingt échanges à sept (mais le septième "personnage" est muet) (je passerai peut-être (oui, sans doute)), de vingt à vingt et un)). Mais je regrette de nous avoir laissés en plan à Thiel-sur-Acolin dimanche, d'autant plus que nous étions loin d'en avoir fini avec l'Allier, ce jour-là (à notre vive satisfaction). Hélas, il faut dîner.

Jeudi 24 mai, dix heures et demie du soir. Méditant, à Thiel-sur-Acolin, dimanche, de rejoindre notre axe principal vers Plieux, je me suis aperçu, sur la carte, qu'il y avait, au sud-ouest de Moulins, une exceptionnelle concentration de signes "beau château" se touchant

presque autour du village de Besson ; et d'autre part que c'était là qu'allaient chasser mes parents, jadis, à une époque où déjà je ne vivais plus avec eux, les années soixante-dix, sans doute, et peut-être encore quatre-vingt : j'ai beaucoup entendu parler du Vieux-Bostz, propriété du prince Xavier de Bourbon-Parme, où il arrivait qu'on le vît, et même, à l'occasion, sa sœur, l'impératrice Zita.

Or ce Vieux-Bostz, quoiqu'il se trouve au fond d'une vallée, *sous* le village, est irrésistible : c'est un château d'un peu toutes les époques, sauf les mauvaises, très compliqué de lignes, de plan et de volumes, avec des tours de tous les côtés, de toutes les formes et de toutes les tailles, les unes à la Chambord, quasiment, les autres à la manoir de gentilhâtre pauvre, au fond de provinces sans fond. L'état actuel du bâtiment prolonge ce contraste, d'ailleurs, car on y voit la trace d'assez importants travaux assez récents, mais plutôt désordonnés et pour tout dire un peu désespérés, tandis que certaines parties sont presque à l'abandon. C'est d'ailleurs l'impression d'abandon qui domine, bien que se remarquent quelques témoignages d'une occupation peu ancienne, et que certaines fenêtres, par exemple…

Vendredi 25 mai, dix heures vingt, le soir. … et que certaines fenêtres, par exemple,… et que certaines fenêtres, par exemple,…

Décidément, je n'y arriverai pas. Cet arrangement horaire est fatal au *journal.* Il ne lui ménage que dix minutes ou un petit quart d'heure tous les soirs, et parfois moins encore. À ce rythme-là, je ne nous ramènerai jamais à la maison, et nous tournerons éternellement à Besson, comme des âmes en peine. Certes, on pourrait concevoir pire destin, et peine plus sévère. Nous aurions d'ailleurs, les endurant, France Culture à nos côtés, car, par une singulière coïncidence, un journaliste que tous les jours on entend cinq minutes le matin, ces temps-ci, avant le journal de neuf heures, et qui s'appelle Krafft, je crois bien, ou quelque chose comme cela, et qui fait une sorte de tour de France à bicyclette, était encore ce matin à Dompierre-sur-Besbre où nous passâmes dimanche pour nous rendre à Thiel-sur-Acolin ; et, hier ou avant-hier, stupéfiante coïncidence,

à Besson, justement. Mais lui est beaucoup plus sérieux que moi, il ne s'intéresse pas aux châteaux, mais plutôt aux élections : *présidentielle* le mois dernier, et à présent *législatives*. On apprenait grâce à lui que les socialistes de cette circonscription de l'Allier étaient gravement divisés entre leur candidat traditionnel et une candidate dépêchée de Paris, parité oblige. Et dans Dompierre il interrogeait M. Périssol, député sortant, rapporteur fameux de la loi du même nom (ou de la fameuse loi, plutôt, car elle l'est plus que lui).

… et que certaines fenêtres, par exemple, soient tout à fait neuves. Ce Vieux-Bostz doit être une fameuse bête à chagrin. Mais, comme souvent les bêtes à chagrin, il fait naître l'amour à paraître seulement.

Je n'en dirai pas tout à fait autant du château de La Creuse, derrière lui, très près, de l'autre côte d'un bois, et que nous eûmes quelque mal à approcher, mais qu'on voit assez bien à distance, des hauteurs et des pentes où se dresse Besson : c'est un

Samedi 26 mai, dix heures du soir. … gros château fin de siècle (l'autre), pas plus laid qu'un autre et plutôt moins que beaucoup, même, et qui, sur ses grasses prairies, doit être assez agréable à habiter, malgré son énormité et, de mon point de vue, son orientation résolument à l'orient.

Autrement plus attrayant est Ristz qui se dissimule modestement au bout d'une jolie allée paysanne, derrière le village de Besson. Nous sommes allés jusqu'à la cour et nous avons bien fait, car nous sommes tombés là sur une femme très aimable qu'une pluie violente empêchait de sortir de chez elle, mais qui nous a autorisés à prendre toutes les photographies que nous voulions, très contente, m'a-t-elle dit, que soit apprécié un édifice qui coûtait, à maintenir, tant d'efforts. Et apprécié, par nous, il l'était fort, car il est presque aussi séduisant que le Vieux-Bostz, quoique de proportions plus modestes. J'imagine qu'il date principalement du XVe siècle, bien que des gentilhommières de ce genre aient sans doute été construites, au fond des provinces, jusqu'à la première moitié du XVIe siècle. Quant aux soins qui lui sont apportés, ils

ont la délicatesse précieuse de laisser peu de traces, car tout a l'air d'avoir été là, et semblable à soi-même, sinon depuis Charles VII, du moins depuis des gravures romantiques qu'on trouverait chez un antiquaire de Moulins. La cour est une cour de ferme, et même le coq, et même les chiens, et même les roses après la pluie paraissent non *pas d'un autre temps*, mais *de tous les temps*, et délicieusement voisins de l'essence – essence du coq, essence du chien, essence des roses.

La dame de Ristz (c'est curieux, toutes ces désinences en *stz* sur moins d'une lieue carrée) nous a appris que le Vieux-Bostz appartenait à la *princesse Françoise*, ainsi l'appelait-elle, fille du prince Xavier de Bourbon-Parme et épouse du prince Édouard de Lobkowicz : elle est née, vois-je, en 1928 et s'est mariée en 1959 – le grand avantage avec les princesses dynastiques, c'est que les bons dictionnaires savent et disent tout d'elles (or les Princesses, nous le savons depuis Dino Campana, *sont l'Industrie des morts* (capitales d'origine)).

Dimanche 27 mai, dix heures et demie du soir. En 1971, quand fut édité l'album *Merveilles des châteaux d'Auvergne et du Limousin*, le château de Fourchaux, légèrement plus au sud que les précédents, entre les villages de Besson et de Bresnay, était la « propriété de S.A.R. la princesse Xavier de Bourbon-Parme », née (ce doit être l'explication de beaucoup de choses) *Madeleine de Bourbon-Busset*. Cette princesse étant sans doute aujourd'hui décédée (je vois qu'elle s'était mariée en 1927), je ne sais à qui appartient aujourd'hui Fourchaud (l'album Hachette-Réalités écrit *Fourchaux,* et la carte Michelin *Fourchaud*) –, peut-être à la princesse de Lobkowicz, lui aussi.

C'est le premier de ceux que nous avons vus dimanche dernier dans ce coin-là (la rive gauche de l'Allier en amont de Moulins) ; et aussi le *dernier*, car nous avions décidé de le garder pour la fin étant donné sa situation très légèrement marginale par rapport aux trois ou quatre autres. Il avait fait sur nous, au passage, la meilleure première impression ; et elle s'est confirmée sous une inspection plus détaillée. Il appartient à un type assez différent de celui du Vieux-Bostz et de Ristz, il est beaucoup

plus élémentaire de lignes, vertical et militaire. C'est un simple et fort donjon à toit pointu, si je me souviens bien, flanqué de deux tours rondes beaucoup plus basses, séparées de lui. Il n'a d'autre défaut que de se dresser un peu à découvert dans une campagne un peu rase, sans rien à proximité qui ressemble de près ou de loin à un jardin ou à un bois. Je vois qu'il a été achevé en 1463. Mais il n'a pas la moindre des coquetteries coutumières aux châteaux du XVe siècle en France : c'est vraiment une tour de défense ou de maîtrise, à la fois massive et élancée, superbement revêche.

Mardi 29 mai, onze heures moins vingt. Au rythme de cinq minutes tous les soirs, je n'en finirai jamais avec ce malheureux canton de l'Allier. J'ai pourtant vanté comme il se devait le Vieux-Bostz, j'ai vanté Ristz, j'ai vanté Fourchaux. Il me reste à mentionner Rochefort, assez importante ruine envahie de végétation, forteresse médiévale devenue ferme, peut-être, puis abandonnée, et qui se dresse au-dessous du village de Besson, à mi-pente, entre Ristz et le Vieux-Bostz ; et Les Écossais, un peu plus éloigné (mais l'on pourrait très bien voir tous ces châteaux à pied en une petite promenade de deux ou trois heures), que nous avait recommandé la très aimable hôtesse de Ristz mais qui nous a déçus malgré son nom prometteur et sa belle apparence générale, car je crois bien qu'il est en train de faire l'objet d'une rénovation radicale et quasi lobotomisante – puissé-je me tromper.

Nous avons encore aperçu la petite église romane de Châtel-de-Neuvre et la magnifique abside de Saint-Pourçain-sur-Sioule, un grand classique de mes voyages d'enfance avec mes parents. Cette vieille route nationale de Clermont à Paris m'est à la fois très familière et très lointaine, car je l'ai suivie mille fois (vingt fois ? cinquante fois ?) entre cinq et trente ans, et presque plus jamais par la suite.

Près de Gannat nous avons rejoint la nouvelle autoroute qui désormais relie presque tout du long Lyon à Bordeaux ; et elle nous a offert, entre Combronde et Ussel, des vues de toute beauté sur les Dômes, les Dores et les monts du Cantal, dans le soleil couchant d'un magnifique soir de

printemps. Depuis lors, il a beaucoup plu et même le froid est revenu. Mais nos promenades vespérales, pour fatales qu'elles sont à ce *journal*, nous valent des ciels mouillés admirables.

Ce soir, cependant, je suis d'une humeur de chien car l'argent mensuel de la P.O.L, pour la troisième ou quatrième fois de suite, n'est pas arrivé à temps, de sorte que la fameuse opération de "repassage positif" va échouer, et que ce sont chaque fois des ennuis sans nom, une paperasserie odieuse et des téléphonages en cascade avec des gens qui se sentent pleinement autorisés à être aussi désagréables qu'ils en ont envie et qui estiment même, sans doute, que c'est leur devoir professionnel. En plus j'ai dû demander à ma mère de ne pas déposer un chèque que je lui avais fait

Mercredi 30 mai, dix heures et demie du soir. ... il y a de cela une semaine déjà, et dont elle a sans doute aussi grand besoin, et aussi urgent, que moi de mes émoluments.

***

Jorg Immendorf est mort :

« Cet artiste, maoïste convaincu, s'est distingué, depuis 1968, par des positions politiques souvent iconoclastes, dénonçant entre autres le passé allemand, les guerres et la pollution » (*Le Monde).*

Mon Dieu ! Jusqu'où ira l'iconoclasme ?

***

« À cinquante-cinq ans, il est confiant d'obtenir son troisième mandat. » (France Culture – il s'agissait du Premier ministre irlandais).

***

« Charles Debbasch remis en liberté mais interdit de quitter la Belgique » (*Le Monde*, titre).

Ce pauvre verbe *interdire* est décidément l'objet des métamorphoses les plus singulières. C'est dans l'air du temps. Sur le forum de l'Innocence, quelqu'un écrivait ce matin :

« Et selon lui [*Christian Combaz*], ces personnes n'ont aucun scrupule à diffuser des horreurs, puisque dans le même temps *elles interdisent leurs propres enfants à les regarder*. »

D'où viennent toutes ces bizarreries en rafale ? De l'anglais ? D'une confusion avec l'adjectif *interdit* (« Ils sont restés interdits ») ? De l'idiotisme *interdit de séjour*, dont la particularité se serait généralisée ?

Jeudi 31 mai, dix heures et demie du soir. L'hôtel de la Cathédrale était un peu décevant, à Strasbourg. Les puissances invitantes l'avaient surtout vanté pour la splendeur de ses vues sur la cathédrale, justement. Hélas nous n'y avions qu'une chambre, assez spacieuse, certes, mais qui donnait sur une cour intérieure. Et comme la pratique des livres d'or est fort répandue dans cette ville – j'ai eu l'occasion d'en signer trois en trois jours ! –, me fut présenté celui de la maison où je pus lire les commentaires extasiés de tous les contemporains littéraires précédemment invités par la librairie Kléber, sans doute, et qui tous vantaient la vue qu'ils avaient de leur chambre. Même Virginie Despentes célébrait les fameux cavaliers de la façade de la cathédrale, qu'elle croyait voir s'envoler ! Comme je doute si aucun autre écrivain vivant a autant que moi parlé des fenêtres, et de son amour des *vues*, et dit que l'essentiel pour lui, dans une chambre d'hôtel, c'était la *vue*, je suis un peu étonné qu'on nous ait mis, puisqu'il paraît qu'on m'admire tant (mais je pense que c'est là une rituelle formule de politesse, d'ailleurs très appréciable en tant que telle) dans une chambre où précisément on ne voyait rien. L'invitation ayant été formulée des mois et même des semaines à l'avance, il ne peut pas s'agir d'un problème de

disponibilité. Il est vrai que m'ont été très généreusement offertes *trois* nuits, et pour *deux* personnes, alors que la plupart des invités, je suppose, viennent un jour, seuls, et repartent le lendemain, quand ils ne font pas, à partir de Paris, en TGV, l'aller et retour dans la journée, ainsi qu'il m'avait été d'abord proposé de le faire. J'avais bien sûr décliné cette offre et expliqué que je ne voyageais qu'à un tout autre rythme et en voiture. Il avait été question d'un remboursement des frais de voiture, mais ce point-là n'est pas revenu sur le tapis, et je n'ai pas osé l'y remettre, jugeant que je coûtais bien assez cher comme cela, avec mon séjour de trois nuits en petit ménage.

France Culture aussi, maintenant que j'y pense, avait évoqué la possibilité d'un remboursement des frais de déplacement entre le Gers et Paris. Mais lors de l'enregistrement de l'émission "Répliques" avec Alain Finkielkraut et Marianne Alphant, l'assistante habituelle de Finkielkraut était en vacances ou en "RTT", et les questions pratiques n'ont pas été abordées. Elles pourraient l'être à présent et il faudrait bien qu'elles le soient, de mon point de vue. Mais en général je ne fais rien de ce qu'il faudrait faire pour être remboursé quand je pourrais l'être, non pas par grandeur d'âme ou désintéressement, mais par paresse. Les démarches impliquées m'accablent rien que d'y penser.

L'hôtel de la Cathédrale est d'autre part très bruyant, intérieurement – *extérieurement* aussi, certes, mais comme la chambre ne donnait pas sur le parvis, nous n'eûmes pas à souffrir de la foule. En revanche, nous avions de tous les côtés des voisins tapageurs au possible, des Allemands en groupe qui s'interpellaient dans les couloirs et ne concevaient pas qu'on pût fermer une porte sans la faire claquer. Un de ces couples d'amis logeait juste au-dessus de notre tête et ne pouvait atteindre son perchoir sous les toits qu'à l'aide d'un minuscule escalier particulier qui s'enroulait au-dessus de notre porte. Cependant je lisais *Les Demoiselles du Taranne*, de Gabriel Matzneff,

Vendredi 1er juin, dix heures et quart, le soir. … journal de la vie d'hôtel, et constatais avec satisfaction que je n'étais pas le seul à avoir à

me plaindre des malotrus qui regagnent leur chambre à trois heures du matin en criant, après quoi il n'est plus question de se rendormir. Oh, qui nous donnera un peu d'in-nocence ?

Mais pour en finir avec ma recension de l'hôtel de la Cathédrale à Strasbourg, il faut tout de même lui reconnaître quelques notables qualités. D'abord il est admirablement situé, même s'il est concevable que d'aucuns puissent préférer un site un peu plus retiré, quoique central. Deuxièmement, et c'est un point très important à mes yeux, le petit déjeuner (buffet) y est tout à fait conforme à mes besoins et à mes vœux – peut-être le voisinage de l'Allemagne fait-il qu'à Strasbourg et en Alsace on échappe à ces terribles petits déjeuners *français* qui réussissent le tour de force, avec tout leur pain et leurs petits pains et leurs croissants, d'être un désastre diététique et de ne vous caler en rien pour la journée (nous en avions eu un exemple rustique et un *reminder* à Montmort-Lucy, en route de Paris vers Strasbourg).

***

Est-ce le signe d'un mauvais état général ou d'un grand âge un peu précoce ? Il me semble que j'ai eu froid sans interruption depuis septembre dernier. Rien (sauf Pierre, la nuit) n'arrive à me réchauffer. Toute la journée je suis gelé. Il est vrai que le chauffage est un désastre, en hiver, dans cette maison, et qu'au printemps les murs énormes empêchent longtemps la douceur de l'air de pénétrer dans les salles. Je suis toute la journée à mon bureau, sans bouger, ce n'est pas sain. Et en ce moment je ne sors qu'à huit heures et demie du soir, afin d'éviter… la chaleur trop grande de l'après-midi au soleil. Hélas, il n'y a pas de chaleur trop grande, quoiqu'il y en ait eu un peu le mois dernier, ou peut-être plutôt en avril, je ne sais plus. C'est ce qui nous a incités à retarder la promenade quotidienne, comme nous le faisons tous les ans. Mais cette application trop stricte du règlement est tombée à plat, car à présent il fait *vraiment* froid. Le premier jour de juin est le plus hivernal depuis plusieurs semaines.

Que je n'aille pas trop bien d'autre part, ce n'est que trop vrai. Je ne sais plus si j'ai déjà noté que depuis quinze jours ou trois semaines j'avais mal aux dents. J'étais allé voir le dentiste avant de partir pour Strasbourg, il n'avait rien trouvé de spécial. J'avais de nouveau rendez-vous auprès de lui ce matin, mais pour un simple détartrage. Mais comme je me plaignais encore de douleurs il a fait une nouvelle inspection et découvert que j'avais une molaire *fracturée.* Je ne savais même pas qu'on employait ce mot pour les dents. La fracture est profonde, elle n'est pas amendable, il faut procéder à une extraction. On opérera lundi matin.

Dépense d'argent, dépense de temps, dépense de quiétude – pour ne rien dire du désagréable moment à passer. Je suis surtout affolé d'avancer si peu dans mes travaux. Avoir une version au net de l'anthologie avant la fin de juin est désormais exclu : dans mes annotations j'en suis encore à Méléagre ! Il faudrait mener la relecture du *journal 2004* au moins jusqu'à juin (à juin 2004) : les projets de couverture sont déjà prêts (ils sont d'ailleurs très bien) ! Mais surtout il faut finir la pièce, *Au théâtre ce soir.* Or ce n'est pas qu'elle vienne mal, mais je ne trouve chaque jour qu'une demi-heure ou une heure à lui consacrer, après les tâches précédentes. Et dans ces conditions elle avance peu, forcément. J'avais espéré en avoir une version complète à la fin de mai, et n'avoir plus en juin qu'à la *récrire*, comme j'aime le faire : on en est loin.

Samedi 2 juin, dix heures et demie du soir. Cette fois-ci on sort vraiment de la langue nationale. *Le Monde* ne passe pas pour être le journal le plus mal écrit de la presse française (encore que…), mais il ne se passe pas de jour sans qu'on puisse y lire des phrases qui n'ont plus rien à voir avec la structure de notre idiome officiel – comme si on était passé résolument dans autre chose…

Après "Charles Debbasch remis en liberté mais interdit de quitter la Belgique", titre récent, c'est, dans un article sur l'École, cette phrase qui d'ailleurs n'en est pas une, mais on connaît depuis longtemps ce péché mignon des journalistes de faire phrase de tout bois :

« Notamment pour les quatre classes d'enseignement adapté (SEGPA), *elles aussi prévues pour être amputées* d'une trentaine d'heures hebdomadaires en 2008. »

On réfléchit, on s'interroge, on comprend assez vite qu'il n'est pas possible que ces classes, d'emblée, aient été prévues, conçues, voulues, mises sur pied pour être amputées d'une trentaine d'heures (pourquoi commencer par les leur donner, si c'était pour les leur enlever ?), mais, d'après le contexte et la vraisemblance, qu'il est prévu qu'elles seront amputées d'une trentaine d'heures en 2008. Ce qu'essaie de dire l'auteur c'est sans doute : « les quatre classes d'enseignement adapté, dont il est prévu qu'elles seront amputées d'une trentaine d'heures en 2008 » ; mais ce qu'elle dit ne correspond strictement à rien dans la syntaxe du français, relève vraiment d'une autre façon de concevoir le monde et de l'exprimer, de s'exprimer, appartient à une autre langue. Or cette autre langue, soudain, elle est partout, on ne voit et on n'entend plus qu'elle. Sur France Culture, à midi :

« Comme les anciens leaders sont interdits de diriger le Tak Lai Thaï pendant trois ans… »

ou bien, peu après, à propos de théâtre :

« Un Africain ne va pas vous parler de comment sont les arbres de son village… »

***

J'aurais voulu aussi écrire avant l'été un "éditorial" de plus pour l'Innocence – il n'en est paru aucun depuis l'été dernier. Celui-là serait "La Grande Déculturation". Je l'ai commencé il y a quelques semaines. Mais je ne trouve pas une seconde pour le poursuivre.

***

"Élever" un enfant, de nos jours, ce serait l'*inadapter*.

***

Ce que j'aimerais au moins, à propos de mes livres, puisqu'il n'y a rien à en attendre qui soit extérieur à eux-mêmes (je veux dire qui soit de l'ordre de l'effet *mondain* et *séculier*, de l'*effet*, de la carrière, de la *reconnaissance*), c'est les laisser bien on ordre, bien rangés par séries complètes, comme un monument mené à terme, fût-il un mausolée désert – comme ces fabriques ou ces *folies* que l'on découvre au fond de parcs abandonnés, parfois, et qui ont d'autant moins souffert du temps que personne de s'est soucié de leur existence, ni seulement ne l'a connue.

Dimanche 3 juin, dix heures. Un peu curieusement, une série d'émissions de Frédéric Mitterrand sur l'histoire du Festival de Cannes, que j'écoutais dans mon bain après ma gymnastique, au tout début de l'après-midi, ces quinze derniers jours, m'a attristé. Mitterrand parlait des divers festivals, année après année, comme un qui n'en a pas raté un, et de fait, les dernières fois que je l'ai rencontré, c'était en effet à Cannes où je venais de la villa Chêne-Roc, au cap d'Antibes, quand j'y séjournais chez Casimir Estène, il y a de cela un quart de siècle. Dix ou douze ans plus tôt encore, nous avions été très amis à Sciences-Po, Frédéric et moi. Depuis, nous nous sommes perdus de vue, bien qu'il se soit manifesté très gentiment, au moment de l'"affaire"…

Donc il était tous les ans à Cannes, et fort introduit non seulement dans les diverses projections, en tant que cinéphile patenté et que réalisateur, mais aussi dans les fêtes diverses, les réceptions, les mondanités qu'il évoquait de façon très vivante, dans cette série d'émissions, au même titre que les films et les "Palmes d'or" qui l'ont marqué. Moi, j'ai vécu les mêmes quarante années dans l'obscurité la plus complète, qui se prolonge et va même s'accroissant. Il ne viendrait à l'idée de personne, évoquant les années soixante-dix ou les années quatre-vingt, de parler de moi comme d'une figure qui leur soit associée dans les esprits. J'étais là sans y être. Je n'ai pas été "un contemporain", puisque mon époque n'a rien su de moi, ne m'a pas lu et ne m'a pas connu, que je n'ai été le

contemporain de personne. Bertrand Poirot-Delpech, paix à ses cendres, reprochait méchamment à mon *journal*, entre autres défauts, qu'on n'y voyait passer personne d'intéressant – par quoi il voulait dire personne de *connu*, personne qui soit représentatif de la période.

Si j'avais eu la gloire, je l'aurais sans doute fuie, et il est assez probable que les fêtes cannoises ne m'auraient pas retenu bien longtemps. N'importe, il eût été amusant ou *gratifiant* d'y être convié, ne serait-ce que pour s'assurer qu'on ne ratait rien. J'ai bien peur d'avoir raté beaucoup, à commencer par ma vie même, que je n'avais pas imaginé à ce point effacée.

Ralph Sarkonak, le professeur de l'université de Vancouver à qui j'ai fait envoyer *L'Amour l'Automne*, m'écrit sur un ton guilleret, et comme s'il s'agissait d'un compliment, qu'il a lu le livre avec plaisir et amusement, et le sentiment d'être *de nouveau dans les années soixante-dix*. Ce serait peut-être le sentiment dominant s'il y avait assez de sentiments dans le public et au sein de la critique pour que l'un quelconque, entre eux, dominât. Emmanuel Carrère disait jadis que j'atteindrais la gloire sans avoir jamais connu la notoriété. Il est plus vraisemblable, hélas, que je sois parvenu à être démodé sans avoir jamais été à la mode – *a has been who has never been.*

Même la mort s'en mêle. On meurt beaucoup, ces temps-ci. J'ai vu passer dans la page nécrologique du *Monde* le nom *Raillard*, j'ai cru qu'il s'agissait de Georges Raillard, mais non, c'était de son fils Henri, qui avait vingt ans quand j'en avais trente. Je croyais qu'on mourait à quatre-vingts ans, de nos jours, voire à quatre-vingt-dix ou à cent. Pas du tout, on meurt beaucoup à soixante ans, ou même à cinquante. Même la mort de Jean-Claude Brialy m'a semblé celle d'un contemporain, cette semaine, bien qu'il eût soixante-quatorze ans, parce que, sans le formuler si clairement, mais peut-être en substituant le geste à la parole, je le trouvais sexy quand j'avais quatorze ou quinze ans, lorsqu'il tournait dans *Les Cousins* ou *Le Beau Serge* (mon idole, toutefois, était Gérard Blain, l'épitomé du *mon genre* (et qui l'est resté)).

Oui, tout cela peut se terminer d'un jour à l'autre, d'une année à l'autre. Le seul souhait sur lequel je me replie, à défaut de tous les autres, serait, ainsi que je l'écrivais hier, de laisser mes livres bien en ordre.

Mais même pour atteindre cet objectif modeste il me faut encore un peu de temps.

Le temps est ce qui me manque le plus, plus encore que l'argent – c'est d'ailleurs à la poursuite permanente d'un peu d'argent que je sacrifie tout mon temps, à écrire ainsi livre sur livre que personne ne lit mais que j'arrive encore à peu près à vendre, par je ne sais quel miracle et pour je ne sais combien de temps. Mais je dois m'interrompre…

Lundi 4 juin, dix heures et demie du soir. Sur le forum de l'In-nocence on pouvait lire aujourd'hui cette histoire (*cpf* signifie *chances pour la France*, autrement dit *immigrés* ou *enfants d'immigrés*) :

« Devant la maison de ma fille à Graveson se réunit souvent une bande de jeunes (de souche) scolarisés à Tarascon. Ils sont parfaitement intégrés, ayant adopté les mêmes comportements, les mêmes intonations, les mêmes gestes et les mêmes insultes que leurs copains cpf majoritaires dans la plupart des établissements scolaires de cette petite ville. Un jour mon gendre, exaspéré par le raffut qu'ils faisaient et les grossièretés inimaginables qu'ils débitaient alors que ma petite fille de six ans jouait dans le jardin de la maison à deux mètres d'eux, étant sorti pour leur demander de la mettre en sourdine, s'est vu répliquer par l'adolescente "de souche" de la bande, de cet air menaçant inimitable si caractéristique d'une certaine "djeunesse" :

« "– *Sur le Coran* attends de voir, mon frère !" »

***

L'extraction de dents a mal tourné, ce matin. La dent s'est cassée pendant les opérations, les racines sont restées en place, impossible de les arracher parce que l'anesthésie, jamais complète, n'agissait pas du tout dans les profondeurs. Le problème s'était déjà présenté il y a un an ou deux à propos d'une "dévitalisation". Apparemment je résiste à l'anesthésie partielle, au moins dans cette zone-là. Il a fallu tout arrêter.

Le plan est maintenant de faire une anesthésie totale, dans une clinique. En attendant, je reste avec cette dent à demi arrachée, et bien entendu je souffre beaucoup. Je n'ai pu avoir de rendez-vous que vendredi chez le spécialiste d'Auch qui interviendrait.

Cette affaire, qui prend des proportions inattendues, ne va pas arranger ma situation, à quelque point de vue que ce soit. Elle va me coûter un argent que je n'ai pas et surtout un temps qui déjà me manquait pour venir à bout, d'ici à l'été, de tout ce qui doit être fini avant de songer à prendre la route pour *Demeures de l'esprit.* L'*Anthologie* réclame des semaines et sans doute des mois de travail supplémentaire, il ne faut plus songer à en remettre le texte définitif avant la fin de ce mois-ci. S'agissant de la pièce, j'ai pris un engagement ferme auquel je ne veux pas manquer. Pourtant elle n'avance plus trop bien, elle non plus, mais c'est faute de temps, justement. Je voulais avoir traité six mois du *journal 2004*, je ne sais pas si j'y arriverai ; dès qu'il s'agit de Corée, tout va beaucoup plus lentement parce qu'il faut tout vérifier, à commencer par les noms propres, un cauchemar : même quand on les a sous les yeux (fatigués), on a du mal à les transcrire (*Byeongsanseowon*). Et je sens bien que je vais devoir renoncer à mon projet d'achever un nouvel "éditorial", je n'ai pas eu une seconde pour m'en occuper ces jours derniers. Même ce pauvre *journal*-ci est à moitié abandonné : je n'arrive à lui, tous les soirs, qu'au moment de passer à table pour dîner tardivement et le tiens dans la précipitation.

Mardi 5 juin, dix heures et demie. Dans nos promenades du soir nous rencontrons force grenouilles, ces temps-ci. Elles nous ont fait penser à La Fontaine, que Pierre me récite le long de la rivière :

« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. »

Il semble avoir été entendu.

Je suis content d'avoir vu la maison natale de La Fontaine, le mois dernier, même s'il m'eût plu davantage encore de la visiter. Je me souviens d'un très joli chemin planté de platanes, qui tourne au-dessus du toit des maisons, sur les pentes où se dressait, je suppose, l'original

château Thierry, aujourd'hui bien décati. Mais c'est toute la ville qui est très décatie, autant qu'aucune que j'ai pu voir en France. Deux guerres, et très cruelles, bien sûr : mais depuis ?

Le chemin de la haute ville, à partir de la maison du poète, mène à celle de son fils, qui a très bon air elle aussi, et plus d'air, car elle se tient en face de la poterne du château ruiné, presque au sommet de la colline. Le fils s'est installé là après son mariage, dit une plaque. Était-ce la maison de sa femme ? Elle est très simple, assez longue, de bonne venue "française" (si l'on peut encore écrire). La rue qui passe devant elle redescend vers la place centrale et elle est bordée de plusieurs beaux hôtels, la plupart d'entre eux bien déchus de leurs fastes (d'ailleurs tout relatifs). On dépasse en la dévalant une vaste institution ancienne, petit séminaire, collège, hôpital – ce n'est pas que je ne l'aie jamais su, mais j'ai oublié. Il y a une inscription sur le porche, datant des débuts de la Troisième République (*l'inscription*, mais le porche aussi, je crois bien : je me rappelle avoir pensé que ce régime faisait largement les choses, pour une si petite ville (comme eût dit Alphonse Allais)).

Au bord de la Marne, près du pont principal, il y a une statue du grand homme, assez peu remarquable sinon qu'un corbeau s'était posé sur elle quand je la contemplais. Un lièvre et une tortue se tiennent aux pieds du fabuliste, paisiblement tapis sous les plis de sa cape.

Jeudi 7 juin, dix heures et quart, le soir. Vendredi dernier, en me rendant à ma première visite chez le dentiste, j'ai entendu par hasard, sur France Culture, dans la voiture, une émission passionnante dont l'invité était Michel Arrivé. Il parlait de Saussure, sur lequel il vient de publier un livre. Selon lui toutes les éditions du *Cours de linguistique générale* sont gravement fautives, depuis le début. Saussure, dit-il, « n'a pas écrit les livres publiés sous son nom, et les livres qu'il a écrits, il ne les a pas publiés ». En effet, les cours qu'il avait donnés à Genève ont été mis en volumes, après sa mort, par des "éditeurs" qui n'y avaient même pas assisté.

Arrivé paraît attacher la plus grande importance aux travaux sur les anagrammes, cite avec grand respect l'ouvrage de Starobinski qui m'a tant "influencé", si j'ose dire (*Les Mots sous les mots*), mais paraît soutenir une position bien différente. Starobinski, en effet, malgré son immense considération pour Saussure, présente les vues du linguiste sur les anagrammes comme une espèce de délire. Arrivé semble beaucoup plus nuancé. J'ai appris par lui que le fils de Saussure, *Raymond*, avait été psychanalysé par Freud et avait même écrit sur la psychanalyse un livre qui n'a rien de bien remarquable, semble-t-il, sinon que Freud l'a préfacé, du bout des lèvres, et que l'auteur, surtout, y opère une liaison entre anagramme et inconscient. Inutile d'écrire que pareille liaison me fascine, d'autant qu'on pourrait lui trouver des prolongements, dirait-on, du côté de l'anthropologie. D'évidence, elle fascine aussi Michel Arrivé.

J'ai la plus grande envie de lire son livre, mais toute commande de quoi que ce soit est totalement exclue pour le moment, et sans doute pour un bon moment, car la situation financière est plus tendue qu'elle ne l'a été depuis longtemps. Aujourd'hui ont été livrés, enfin, les fameux fauteuils et le canapé de cuir, dits *club*, pseudo-1930 (mais comme on n'en voit que du cuir, je me dis que le *pseudo* n'a guère d'importance, et qu'ils vieilliront toujours assez vite…), commandés à Toulouse en mars dernier, durant une période de feinte prospérité. Cette livraison est effectuée avec beaucoup de retard, mais je ne faisais rien pour la hâter car elle impliquait de ma part un paiement considérable que j'étais bien empêché d'accomplir. Il m'a bien fallu m'y livrer tout de même. J'avais déjà versé près de trois mille euros en mars ; j'ai dû signer cette fois un chèque de cinq mille cent cinquante euros. Or mon compte est déjà à découvert de trois mille sept cents euros. Le découvert va donc atteindre des proportions jamais touchées depuis les beaux jours des "Nuits de l'âme", et de mes "grandes" expositions ici. Ma première crainte est évidemment que le chèque, éminemment sans provision, soit refusé par ma banque. Pour prévenir ce désastre, j'ai appelé la directrice de l'agence mais elle n'était pas là. Elle doit me rappeler. Heureusement, j'ai pu faire miroiter à sa collaboratrice, d'ailleurs très aimable, une "rentrée" assez importante avant la fin du mois. Hélas, il s'agit de l'argent destiné au voyage pour les *Demeures de l'esprit*…

Un peu affolé par le mauvais pas dans lequel je me suis mis une fois de plus, je me suis lancé dans des téléphonages de raclements de fonds de tiroir au cours desquels, par une chance bien rare, je ne suis tombé que sur des gens très aimables, toutes des femmes, d'ailleurs. Par exemple je me suis entretenu avec la collaboratrice de Finkielkraut à la radio, Claire Poinsignon, à propos du remboursement de mon voyage à Paris pour l'émission "Répliques", le mois dernier. C'est un peu compliqué parce que si, à l'aller, j'ai voyagé en train, je suis revenu, Pierre m'ayant rejoint entre-temps avec l'automobile, en voiture, et qui plus est en passant par Strasbourg. Cependant, cette dame va voir ce qu'elle peut faire. Elle s'est trouvée être du Gers, et faire tous les ans un séjour à Ordan-Larroque, à l'ouest d'Auch.

Aiguillonné par l'inquiétude je me suis même colleté à un massif autrement redoutable…

Vendredi 8 juin, dix heures et quart, le soir : ... autrement redoutable, disais-je, celui de la "mutuelle", ou plutôt *des* mutuelles, car, bien que je ne souscrive qu'à un seul endroit, j'ai affaire à des organismes ou sociétés appelés Scam, Axa, Fontaine et Lhote, Sogarep, etc. La Scam serait une société mutualiste des écrivains qui aurait fait appel, pour assurer la protection médicale de ses membres, au groupe Axa, qui ferait gérer cette partie de ses activités ou de sa clientèle par Fontaine et Lhote, tandis que la Sogarep, sise à Bléré, près de Tours, s'occuperait des paiements. Elle n'a guère eu à s'en occuper dans mon cas, car je n'ai jamais fait appel à ses services et à ses règlements, sauf lors de séjours à l'hôpital ou dans des cliniques, et cas d'opérations (dont j'ai subi un certain nombre, tout de même).

Il résulterait de mes enquêtes que le "tiers payant", qu'on me fait payer en effet dans les pharmacies, aurait dû m'être remboursé automatiquement par la Sogarep, mais ne l'a jamais été à cause d'une erreur sur ma date de naissance sur leurs registres : 1er août pour 10 août. Les remboursements qui auraient dû intervenir durant ces deux dernières années, et ceux-là seulement, peuvent être effectués si j'en fais la

demande, documents de la Sécurité sociale à l'appui. Ce serait un peu d'oxygène…

***

Pour ainsi dire pas de travail aujourd'hui, malgré l'urgence. Ce matin, j'ai passé trop de temps à feuilleter le volume de *Commande publique*, arrivé hier, et presque pas avancé dans l'"annotation" (!) de Virgile pour l'*Anthologie.* Cette après-midi, Pierre m'a conduit chez un dentiste d'Auch, recommandé par celui de Lectoure. Ce spécialiste a l'air d'estimer, à ma relative surprise et à mon non moindre soulagement, qu'une opération (avec anesthésie totale) ne sera peut-être pas indispensable. Peut-être le morceau de dent qui reste s'expulsera-t-il de lui-même, ou bien il… (ici un mot que j'oublie, mais qui signifie à peu près qu'il s'adapterait à ses nouvelles conditions d'existence, s'amalgamerait, s'assimilerait, et cicatriserait…). La première hypothèse me semble hautement improbable, car comment un morceau de dent qu'on n'est pas parvenu à extraire malgré de lents et très pénibles efforts se détacherait-il naturellement ? N'importe, c'est une espèce d'espérance. De toute façon, on ne peut rien faire avant une dizaine de jours…

Étant à Auch nous sommes allés rendre visite à Jeanne Lloan qui est à la clinique depuis hier pour une coloscopie. Elle doit sortir demain. Elle avait déjà les résultats de l'examen, qui sont bons.

Il faisait une chaleur affreuse qui m'a beaucoup surpris parce que je ne suis pas sorti dans la journée depuis des jours, qu'ici dans la maison il fait très bon, et que de toute façon le temps était pluvieux et frais, si ce n'est froid (j'ai eu froid), ces jours derniers. Auch était terriblement encombrée, comme souvent, et c'était particulièrement pénible dans la canicule. À partir de la clinique nous nous sommes échappés de la ville par des voies latérales et compliquées qui nous ont fait passer, pour rentrer ici, par Preignan, Montaut-les-Créneaux, Nougaroulet, Miramont-Latour et Céran (un nom très exploitable églogalement : *crâne*, *crâner*, *carné*, (Marcel) *Carné*, *incarné*, *carnet*, *nacré*, *nacre*, *Rancé*, *Karen*, *Serran*, *serrant*, *Narek*, *cancre*, *cancer*, etc).

Dimanche 10 juin, dix heures du soir. Élections législatives, vague sarkozyste à l'Assemblée, ainsi qu'il était de toute part annoncé et prévu : l'U.M.P. aurait dès ce premier tour plus de cent députés. Pour ma part, j'ai voté ce matin, sans enthousiasme particulier, en faveur d'un candidat dont je ne sais rien, représentant le parti de Philippe de Villiers, dont même le sigle m'échappe. Pierre est allé dans l'Ariège pour voter blanc, ce qui est faire beaucoup de chemin pour ne pas se prononcer.

Hier soir nous avons vu à Lectoure, avec Jeanne qui a ensuite dîné ici avec nous, le spectacle pour lequel Anne Moreau était venue me demander des conseils musicaux et m'emprunter des disques, cet hiver. Il s'agissait d'une pièce de Goldoni, *Il Campiello*. J'avais recommandé des extraits de *Pulcinella*, des concertos de Locatelli, et, *less to the point*, des danses du *Saltus ungaricus*, un disque que j'avais acheté à Budapest il y a presque vingt ans. Mes suggestions n'ont pas été retenues et la première d'entre elles, le Stravinsky, n'a même pas été envisagée. La soirée ne m'a pas autant plu que celle qui, l'année dernière, avait été organisée autour de plusieurs saynètes de Tardieu. Chez Tardieu tous les caractères particuliers d'une bonne troupe d'amateurs se retournaient en avantages et en qualités, alors que Goldoni exige au contraire, il me semble, le plus rigoureux professionnalisme. Cependant mes compagnons ne partageaient pas mes légères réserves, qui ne sont peut-être dues qu'au mal de dents, voire à un soupçon de mauvaise humeur. Anne, quand elle était venue me voir, devait passer à onze heures du matin, nous avions rendez-vous ; des empêchements ne lui avaient permis d'arriver qu'à midi et demi : du coup, pressé, je n'avais pu lui faire entendre les musiques que j'avais préparées pour elle, et ensuite, n'ayant aucune nouvelle d'elle, j'avais imaginé qu'elle était fâchée de mon accueil expéditif – bref, encore un cas de *ma come sono difficile i relazioni fra gli esseri…*

Faute de temps, j'ai dû interrompre, et peut-être pour un long moment, le travail sur l'anthologie. Il m'a fallu écrire un petit texte que me demandait *La Montagne.* Il ne m'a coûté aucun effort et me rapportera trois cents euros, c'est toujours cela de pris dans les dramatiques

circonstances actuelles. Certes, il n'est pas d'une originalité foudroyante par rapport à mes thèmes coutumiers, car il porte sur *c'est vrai que* et sur le *c'est-vrai-qu'isme*, entés d'*on-va-dire* et de l'*on-va-dirisme* (il s'appelle *Onvadir*). Mais j'ai si peu de lecteurs et *La Montagne* s'occupe si peu de moi, en général, que je doute fort que parmi les Auvergnats qui liront le journal il en soit beaucoup pour se dire que je radote un peu (trois ou quatre, peut-être).

Il est d'ailleurs curieux d'observer que j'ai été à deux ou trois reprises en relations téléphoniques, d'ailleurs très courtoises, avec le critique littéraire de ce quotidien, à l'occasion de cette petite affaire. Or je viens de publier trois livres et maintenant quatre. Mais c'est une chose si officiellement établie de toute part que, de mes ouvrages, on ne parle pas que pas un seul instant il ne fut question, ni dans sa bouche ni dans la mienne, qu'il en dise ou plutôt qu'il en écrive un seul mot. Il est au courant de leur existence, car il m'a remercié de l'envoi qui lui en a été fait en service de presse. Mais sans doute jugions-nous l'un et l'autre que toute prétention de ma part à la moindre recension critique eût été exorbitante, car le sujet n'a pas été abordé une seule seconde. *L'Amour l'Automne*, les deux gros volumes du *Journal de* Travers et le petit *Commande publique* étaient entre nous comme autant de cordes dans la maison d'un pendu.

***

Mon exceptionnelle prédisposition à l'échec ne s'observe jamais si clairement, si "scientifiquement", qu'en les domaines insignifiants, ceux où les enjeux sont indifférents.

Ainsi je passe beaucoup de temps ces temps-ci, beaucoup *trop*, mais ce n'est pas tout à fait du temps perdu, sur le site ou le réseau "Flickr", à naviguer parmi les images. Il y existe des groupes, certains très intéressants, au sein desquels on échange et réunit des photographies autour d'un thème particulier : l'art roman en Espagne, les châteaux d'Écosse, les hommes poilus ou les statues de compositeurs. J'en ai moi-même fondé un, "Demeures de l'esprit" (comme la collection que je

projette pour Fayard), autour des maisons d'écrivains et d'artistes. Un entreprenant Québécois, qui pensait qu'une de mes photographies irait bien dans sa propre collection, m'a invité à m'inscrire à un groupe que lui-même venait de fonder et qui s'intitule "Passion des livres". On y voit surtout des photographies de livres, et quelquefois de bibliothèques et de librairies. Nos deux groupes ont été fondés à peu près en même temps, il y a de cela un mois et demi ou deux mois. Son groupe a deux cents membres, le mien en a trois…

Or, en plus, *objectivement*, il me semble que les maisons d'écrivains ou d'artistes, leurs bureaux, leurs chambres, leurs jardins, leurs tombes éventuellement, c'est un sujet plus intéressant, plus large, un thème plus riche et même plus "grand public", que les livres, que l'objet *livre*, qui, sauf exception, ne se prête pas particulièrement à la photographie. N'empêche : deux cents, trois.

Évidemment, j'imagine que le Québécois (il me tutoie) est beaucoup plus interventionniste que je ne le suis, qu'il est allé cherché un à un chacun de ses membres comme il est venu me chercher moi, qu'il multiplie les invitations et ne rechigne pas, même, à *solliciter*, très dignement, d'ailleurs, très chaleureusement, les inscriptions. Je ne fais rien de tout cela, il va sans dire. Je suis la même politique qu'au sein de l'In-nocence, et avec le même succès : je me suis contenté d'annoncer (dans le vide) la formation de mon groupe (comme plus tôt de "mon" "parti"). Je ne tire personne par la manche, je me contente d'être là, j'attends qu'on vienne à moi. Et, bien entendu, personne ne vient.

Je pense qu'il en est allé ainsi toute ma vie, et pour tout. Orgueil ? Timidité ? Peur des blessures d'amour-propre ? J'ai voulu être aimé, admiré, désiré, rejoint, mais sans rien faire pour cela (sinon une "œuvre", tout de même, et quelques initiatives ou fondations). Je me souviens de la stupéfaction de Guy Scarpetta apprenant, il y a vingt ans, que je partais pour le Portugal, à l'occasion d'un voyage littéraire collectif auquel il participait aussi, au moment précis où sortait en librairie un de mes livres. *Quoi ?* Je ne m'occupais pas des journalistes ? Je n'assurais pas mon "service de presse" ? Mais qui allait répondre aux interviews ? Et comment pouvais-je espérer les moindres "retombées", dans ces conditions ? Et, en effet…

Non seulement je n'ai rien fait pour aider mes livres, j'ai beaucoup fait pour leur nuire. Mais il en va ainsi dans tous les domaines. Je veux être aimé *malgré* (bien que, à mon avis, je ne sois pas spécialement désagréable, n'exagérons pas). La méthode ne m'a pas réussi, et comment aurait-il pu en aller autrement ?

Je vois bien ce que sont les mécanismes de la popularité et donc du succès, sur Flickr. Ce qui attire les adhésions et les compliments, ce sont surtout les adhésions et les compliments. Il est certain que ce réseau est un très actif centre de congratulations mutuelles, pas toujours désintéressées. La vérité est-elle tout simplement que je désire recevoir sans beaucoup donner ? Pas exactement (de Pierre, par exemple, je reçois beaucoup mais ne rechigne pas le moins du monde à *rendre*). Mais je voudrais que les deux flux fussent indépendants. Or ils ne le sont pas du tout – *en rien*.

Lundi 11 juin, onze heures moins le quart, le soir. Il faudrait que je me renseigne sur ce que sont exactement les *stances.* Les stances sont associées pour moi à des vers irréguliers, ce qui ne doit pas faire partie de leur définition. Toutes les stances se caractérisent peut-être par leurs vers irréguliers, mais tous les vers irréguliers ne constituent pas des stances, certainement. Les fables de La Fontaine – j'y pense à propos des *Grenouilles qui demandent un roi*, que Pierre m'a cette fois récité presque en entier, tandis que nous marchions le long de la rivière, *un momento fa*, par un de ces magnifiques soirs d'été qui nous font nous sentir si terriblement mortels, et que nous rencontrions, comme c'est la mode cette saison, force jolies grenouilles à raies vert clair – ne sont certainement pas des stances, malgré les saisissantes différences de longueur de leurs vers. Ce sont ces différences de longueur que j'adore, je crois, plus que le genre *stances* en lui-même, dont je ne sais pas grand chose.

"Le Manchy", sont-ce des stances ?

Sous un nuage frais de claire mousseline
Tous les dimanches au matin,
Tu venais à la ville en manchy de rotin
Par les rampes de la colline.
(…)
Le bracelet aux poings, l'anneau sur la cheville
Et le mouchoir jaune aux chignons,
Deux Telingas portaient, assidus compagnons,
Ton lit aux nattes de Manille.
(…)
Le long de la chaussée et des varangues basses
Où les vieux créoles fumaient,
Par les groupes joyeux des Noirs, ils s'animaient
Au bruit des bobres Madécasses.

Je ne saurais décrire la jouissance toute physique (assez proche de celle qu'éprouvent les amateurs de chansons, je suppose) que me procurent ces ruptures de rythme, et spécialement les vers courts, quand ils surviennent :

Par les rampes de la colline,
Par les rampes de la colline
(Au bruit des bobres Madécasses)

(Mon grand favori, évidemment – encore que je ne voie pas la nécessité de la capitale (non plus qu'en

Le chef borgne monté sur l'éléphant Gétule

(d'évidence ce n'est pas le nom du pachyderme : il y a simplement qu'il vient de Gétulie (c'est aussi agaçant que ces gens qui parlent (et qui *écrivent*) de la défense du Français…))).

Et Catherine Pozzi, *quid* de Catherine Pozzi ?

Très haut amour, s'il se peut que je meure
Sans avoir su d'où je vous possédais,

En quel soleil était votre demeure,
En quel passé votre temps, en quelle heure
Je vous aimais…

Mon Dieu, comme on peut aimer des vers à la folie, certains jours…

Mardi 12 juin, dix heures et quart, le soir. Oserai-je noter ici que je fus un peu attristé, l'autre soir, à Lectoure, de constater que même à la représentation de Goldoni au Sénéchal, et à la petite réception qui suivit, sur la scène, il y avait une femme voilée, comme on en voit de plus en plus partout, et comme en de certains quartiers de Paris, même, et de Toulouse, elles sont déjà majoritaires parmi les femmes ? Quoi, pensai-je, même à Lectoure, même au fond du fond de la province, même un soir de représentation d'une troupe du cru, très liée aux manoirs et bonnes maisons des campagnes environnantes et de la petite ville ? N'y aura-t-il aucune île où nous soyons encore un moment à l'abri de la marée montante de ces foutus fichus, des paumes en l'air de la prière, des profonds raclements de gorge et de ce à quoi ils préludent ?

Puis je m'avisai que cette dame au foulard serré autour de son visage était la mère d'une des jeunes filles qui venaient de jouer les ingénues coquettes de Goldoni. J'avais bien remarqué que cette jeune personne avait quelques curieuses intonations arabes (ou kabyles, ou kabyles, ou kabyles, *oh là là* – dans ma jeunesse, on disait *nord-africaines*, c'était plus simple…), mais je n'y avais pas songé plus avant. Cependant, la chose est différente. Si, dans cette famille, on laisse une fille jouer une pièce du théâtre classique avec une troupe de la France profonde, si peut-être on l'y encourage, même, ou si elle-même en a éprouvé le désir, comme c'est le plus vraisemblable, alors le voile n'est plus provocant, ou inquiétant, ou menaçant, emblème de l'avancée de la contre-colonisation, mais plutôt touchant, au contraire ; et il redevient ce qu'il était naguère encore dans nos contrées : pittoresque, exotique, nostalgique, charmant. Après tout, mieux vaut que ce soit la mère, qui porte le voile, et que la fille arbore le raisonnable décolleté qu'implique son rôle, que l'inverse,

comme ç'aurait bien pu être le cas et comme ce l'est assez souvent, je crois.

***

« Tout le débat est entre est-ce que l'U.M.P. va bénéficier de ce véritable raz de marée en sa faveur ou bien est-ce que ça risque de lui nuire au contraire ? »

Anne effet…

***

Je vais devoir modifier mon emploi du temps et mes priorités de travail, et cela dès demain matin, je crois. Il faut absolument que j'aie fini la pièce de théâtre à la fin du mois. Or je n'arrive à elle, chaque jour, que vers sept heures ou sept heures et demie du soir, et à huit heures je m'arrête pour regarder le journal télévisé, et ensuite nous allons nous promener à la rivière, et à mon retour, après avoir vaqué aux affaires du parti et aux différents sites amis, je dois tenir ce *journal*-ci. Au rythme d'une demi-heure par jour, je n'en aurai jamais fini au moment convenu. Tant pis, je vais sacrifier l'Anthologie à laquelle je me consacre le matin. Ce travail-là aussi devait être fini avant l'été, mais il est totalement inconcevable qu'il le soit, car j'en suis encore à annoter Tibulle – il reste un énorme chemin à parcourir avant d'en arriver à Genet ou à Jean Sénac !

J'avais mal mesuré le colossal travail que me demande cette anthologie, qui me rapporte nettement moins d'argent que le moindre de mes autres ouvrages (c'est normal, ce n'est qu'une *anthologie*) et qui me coûte en fait plus de temps et plus d'efforts que la plupart d'entre eux. Il est vrai que personne ne me demande de faire tant de zèle. Au contraire, et selon la loi si particulière à l'activité littéraire, que j'ai souvent observée et relevée, il est probable que chaque labeur supplémentaire me *coûte* des lecteurs, que plus je perfectionne l'ouvrage, moins il a de

chances de plaire au plus grand nombre, que plus je le soumets à des contraintes philologiques ou “scientifiques”…

Mercredi 13 juin, deux heures vingt, le soir. ... (enfin, n’exagérons pas…), moins il est vraisemblable qu’il fasse, au sein d’un gentil petit couple gay de Sainte-Menehould ou de Durban-Corbières, l’objet d’un cadeau de Saint-Valentin ou d’anniversaire de rencontre à L’Insolite de Dun-le-Palestel, comme en rêve charmantement Claude Durand…

***

Avant la promenade du soir, dont nous rentrons à l’instant, nous avons vu sur notre beau grand écran *Sablé-sur-Sarthe, Sarthe*, le film qu’a fait Paul Otchakovsky et dont il m’a envoyé un DVD, reçu ce matin. Il est bien sûr extrêmement difficile de faire le départ, dans la fascination qu’on éprouve, entre ce qui appartient au film lui-même, tel qu’on le verrait si l’on ne savait rien de son auteur, et ce qui procède au contraire de ce qu’on sait de lui, de l’affection qu’on a pour lui, de sa vie comme nous l’avons pratiquée, observée, suivie, longée. Ici et là ce n’est pas la même vie. Ce n’est pas le même personnage. Ou plutôt le personnage qu’on croyait connaître en prend un relief tout à fait inédit, il revêt des aspérités qu’on n’avait pas remarquées, ou qu’on avait négligé d’observer, et dont on craint de les avoir heurtées. Ma mère redit souvent combien elle a été troublée par les déclarations de ma sœur qui lui a fait part, une fois, des chagrins qu’elle avait éprouvés dans son enfance et dont ma mère, dit-elle, n’avait pas la moindre idée. Je ne dirai pas que je n’avais aucune idée des chagrins de la vie de Paul, et d’ailleurs ce ne sont pas exactement des *chagrins*, plutôt des ombres, des points sombres et douloureux, ce qu’on pourrait appeler des *zones de gravité* (et de sensibilité à vif). Dans l’ensemble les existences sont sans doute plus graves, plus *blessées* que nous ne l’imaginons, que nous ne choisissons de l’imaginer par égoïsme ou par paresse, par aveuglement volontaire. Et la comtesse Baruzy avait sans doute raison quand elle disait qu’il ne

fallait *jamais plaisanter* (a-t-elle vraiment dit cela ? – Paul, lui, justement, dit qu'*il n'y a pas de plaisanterie*, ce qui n'est pas du tout la même chose).

Un effet paradoxal du film, en tout cas, c'est qu'on n'a qu'une envie, quand on l'a vu, c'est de partir pour Sablé, de voir Sablé, de *retrouver* Sablé. Le texte, l'image ni les protagonistes ne sont pourtant nullement complaisants avec cette ville. Mais tout ce qu'elle peut avoir de relativement ingrat, ou du moins d'insignifiant, d'ordinaire, de quelconque, se retourne aussitôt en pure séduction, ou peut-être plutôt en poésie, tant elle est justement photographiée, justement dite, justement…

Vendredi 15 juin, dix heures et quart, le soir. Nous rentrons de Toulouse. Enfin, non : nous rentrons de notre habituelle promenade à la rivière, mais, avant cela, sur les sept heures, nous sommes rentrés de Toulouse. À Toulouse, à la Fnac, j'ai acheté un nouvel appareil photographique : un Canon Eos 400D, équipé d'un objectif "Image Stabilizer" EFS 17-85 mm, de marque Canon également. Il en a coûté environ quinze cents euros.

Avant-hier, mercredi, j'ai reçu un coup de téléphone de la directrice de l'agence de Fleurance de la B.N.P., que j'avais essayé de joindre plusieurs fois dans les jours précédents, et qui me rappelait. Contre toute attente elle était extrêmement aimable. J'avais essayé de lui parler à cause du chèque que j'avais dû faire la semaine dernière à l'homme qui avait livré les nouveaux fauteuils, pour plus de cinq mille euros. Ce chèque portait mon découvert à près de neuf mille euros alors que la limite autorisée est de trois mille cent euros. Je voulais expliquer à Mme Discors que je dois recevoir à la fin du mois cinq mille euros de plus que mes émoluments coutumiers et que donc la situation retournerait alors à la normale (si l'on peut dire). Elle m'a proposé un autre arrangement, qui s'appelle "Provisio" et qui m'autoriserait, lui, un découvert de onze mille euros. J'imagine que cet arrangement est fort coûteux, mais je n'avais guère de choix. Et puisque voici que j'ai "droit" à onze mille euros de "découvert" (du coup ce n'est plus exactement le

mot, je crois qu'ils me sont avancés), autant en profiter dans la mesure exacte du possible.

J'avais absolument besoin d'un nouvel appareil avant de partir pour l'Angleterre le mois prochain afin d'y travailler au premier volume des *Demeures de l'esprit*. Celui dont je disposais ces derniers mois, un petit Olympus mu725SW, est merveilleusement commode parce qu'on peut le mettre dans sa poche, mais je ne suis pas content des photographies que je fais avec lui et dont la plupart sont floues, surtout les paysages. C'est peut-être ma faute, mais j'aime mieux penser que c'est la sienne. C'est pourquoi j'avais décidé de passer à un instrument plus sérieux. Je comptais, je compte toujours, consacrer à cet achat les quinze cents euros que je dois encore toucher, à la remise du "manuscrit", pour ma pièce *Au théâtre ce soir*. Je dois absolument la terminer à la fin de ce mois et j'avais l'intention d'acheter alors, juste avant de partir, le nouvel appareil. Mais la conversation très cordiale avec la banquière, les facilités dangereuses du Provisio, mon passage à Toulouse, mon impatience face à la médiocre qualité de mes photographies Olympus, tout cela, et la pulsion de la dépense, et le goût de l'imprudence, et l'envie enfantine d'un nouveau jouet, ont fait que me voilà avec un appareil assez complexe, comparativement, et qui risque de dépasser nettement mes compétences. Mais, justement, il n'est pas mauvais que je dispose d'une quinzaine de jours pour me familiariser avec lui avant d'être véritablement à pied d'œuvre chez Kipling, Woolf ou Ellen Terry.

Le nouvel appareil est gros, lourd, encombrant, assez laid, certainement beaucoup moins agréable à manier que le petit Olympus qui tenait, qui tient (je l'ai sous les yeux), merveilleusement dans la main. Mais je suis disposé à faire des sacrifices, la preuve, pour tâcher de réussir les meilleures images possibles (*dont je sois capable*, je veux dire), pour les *Demeures* – et aussi pour *Le Jour ni l'Heure*, mon grand répertoire et *memento mori*.

Samedi 16 juin, dix heures et quart. Le souci a opéré un retour en force, aujourd'hui, par le truchement d'un appel de Stéphane Baumont

qui m'annonce qu'il a le plus grand mal à préparer ses conclusions pour la séance d'après-demain lundi au tribunal d'instance d'Auch, où doit avoir lieu un nouvel épisode, et c'est sans doute bien loin d'être le dernier, de l'accablante (elle le devient un peu plus tous les jours…) *affaire des convertisseurs*. Stéphane ne trouve pas d'arguments, dit-il – d'arguments pour contrer la partie adverse qui soutient que le tribunal d'instance d'Auch n'est pas compétent dans cette affaire, et cela territorialement, à la fois, et en sa qualité de tribunal d'instance. Nous n'avons pas porté l'affaire devant la bonne juridiction. De cela Stéphane convient, et il n'exclut nullement que nous ne devions verser à la Sofinco des dommages et intérêts pour procédure abusive, sans parler des frais de justice : déjà elle réclame huit cents euros.

Pendant ce temps, quant au fond, on ne se rapproche en aucune façon d'un dénouement. Je continue de subir tous les mois les prélèvements de la société de crédit relatifs à ces appareils de chauffage qui ne marchent pas et n'ont jamais marché. La chaudière elle-même ne fonctionne plus, elle n'est pas réparable, c'est maintenant qu'il faudrait se soucier de mettre sur pied un nouveau système. Or, pour cela, il faudrait demander un nouveau crédit – ce dont il n'est évidemment pas question tant que je dois me débattre avec celui qui est au centre du litige. Se dirige-t-on vers un hiver sans chauffage ? On dirait bien. Quelle solution ? Se barricader dans la salle de bain, tâcher de la tiédir à l'aide d'un petit radiateur électrique, y tirer tous les soirs un matelas et l'enlever le matin, travailler entre la baignoire et la cuvette des toilettes ? Ce semble absurde et inenvisageable, mais pour le moment je n'ai pas d'autre idée.

Et comment paierai-je la Sofinco si je dois lui verser autre chose que ce que je lui verse déjà ? Je suis déjà au bout et largement au-delà de mes possibilités de remboursement.

***

Non seulement j'ai beaucoup vu Flatters à Toulouse lors de mon très bref séjour d'hier et avant-hier (il était à ma lecture au T.N.S., jeudi soir, et à la soirée d'Ombres Blanches, ensuite), mais j'ai pu voir aussi, en sa

présence, hier, ses deux grands travaux en cours et en voie d'achèvement. Hier matin je me suis rendu aux Abattoirs où Alain Mousseigne lui a alloué, pour l'exposition qui doit être inaugurée en même temps que le métro et que les œuvres d'art du métro, à la fin du mois, un espace magnifique qu'il a utilisé magnifiquement. Sa pièce là-bas est une des plus belles, à mon avis, qu'il ait jamais réalisées.

Je suis plus dubitatif quant à la station Carmes telle que j'ai pu la voir presque terminée (mais encore fermée au public, bien entendu) au début de l'après-midi. Pour les habitués de la matière marcheschienne, la transposition à laquelle il a fallu procéder est assez frustrante.

Lundi 18 juin, dix heures du soir. Pas de *journal* hier, parce que nous avons suivi à la télévision les résultats des élections législatives. D'autre part, je passe beaucoup de temps à essayer de comprendre comment fonctionne mon nouvel appareil photographique. Mes activités sur Flickr, à constituer groupes et collections, sont également bien chronophages.

Les résultats des législatives sont très inattendus et, semble-t-il, pour tout le monde. Après l'élection triomphale de Nicolas Sarkozy, le mois dernier, et la désignation au premier tour, la semaine dernière, de cent députés de droite contre un seul député socialiste, tout le monde pariait sur une Chambre introuvable et sur un raz de marée sarkozyen en nombre de sièges. Il avait été question de *quatre cent cinquante* députés de droite face à une petite soixantaine de socialistes et à trois ou quatre communistes. En fait les communistes se maintiennent à peu près, ils sont quinze, et même dix-huit avec les apparentés. Il y a quatre écologistes, quatre représentants du nouveau parti de François Bayrou, et surtout deux cent trente socialistes, un chiffre pour eux totalement inespéré. Ils augmentent d'un quart le nombre de leurs députés. La droite reste majoritaire, assez confortablement, mais elle a perdu de nombreux sièges par rapport à l'Assemblée précédente. Chirac doit bien rire : si ce qu'attendent d'un président les membres de son parti qui l'ont soutenu, c'est qu'il les fasse élire en retour, et bien élire, Sarkozy, contre toute attente, remplit beaucoup moins bien cette mission que son prédécesseur.

Nul doute que les battus, en particulier – au premier rang desquels Alain Juppé, qui a dû démissionner de ses fonctions de ministre d'État –, s'en souviendront longtemps.

Le brutal renversement de tendance est en général attribué aux projets de TVA dite "sociale" et de franchise dans le remboursement des frais médicaux. Les vaincus incriminent Jean-Louis Borloo, ministre de l'Économie, dont les propos sur ces sujets-là leur auraient coûté leur siège, et le nouveau Premier ministre lui-même, François Fillon. De l'avis général, l'"état de grâce" à vécu. On en aura rarement vu d'aussi brefs.

À gauche a été prononcée l'expression de "divine surprise", malgré la retentissante défaite, apparemment définitive, de Jean-Pierre Chevènement à Belfort. Il est vrai qu'elle n'attriste sans doute pas trop ses ex-amis socialistes, pas nécessairement plus que l'annonce "officielle" de la séparation du couple Ségolène Royal-François Hollande – la première, dans la foulée, ne se cachant pas de son intention de ravir au second son poste de secrétaire général du parti socialiste. La situation est inédite et pittoresque, mais de ce côté-là c'est l'euphorie qui domine. On a rarement vu vaincus si joyeux et vainqueurs si déçus.

Stéphane Baumont était hier soir sur tous les écrans, au moins régionaux, à commenter la nouvelle donne. Cette après-midi il me représentait au tribunal d'instance d'Auch qui, comme prévu, s'est déclaré incompétent. On saura le 22 juillet si nous sommes condamnés à verser une indemnité à la Sofinco pour l'avoir entraînée dans une procédure déplacée. Ce semble assez probable, sans parler des frais de justice…

***

J'ai dû m'interrompre brutalement, avant-hier, et c'est exactement ce qui risque de se produire de nouveau aujourd'hui, quand j'abordais la question de la marcheschienne station Carmes, à Toulouse, et de la relative déception que je lui dois. Pourtant elle est absolument grandiose. Mais peut-être est-elle plus un monument *à* Marcheschi, une évocation

colossale de son travail, qu'une œuvre *de* lui à proprement parler. Je me console mal de la transposition, tout de même très appauvrissante et un peu mécanique, de sa matière si belle, et à laquelle j'ai eu toute une vie pour m'accoutumer. La perte est d'autant plus sensible que l'éclairage par l'arrière, tel du moins que j'ai pu l'observer vendredi, est trop vif, à mon avis, si vif qu'il met exagérément en lumière les failles entre les différents panneaux…

Mercredi 20 juin, dix heures et demie du soir. … Heureusement, tout à fait en bas, sur les deux quais, des panneaux sous verre, de dimension beaucoup plus modeste mais tout de même de bonne taille encore, permettent d'apprécier et de connaître le Marcheschi véritable, non transporté sur verre. Et c'est lorsqu'on remonte de ces profondeurs, ou qu'on en monte pour la première fois, étant arrivé par le métro, que l'immensité de la voûte et la majestueuse ampleur du revêtement qu'elle a reçu frappent le plus fortement.

Jeudi 21 juin, dix heures moins vingt, le soir. Comme nous nous sommes déjà fait tremper par l'orage trois soirs de suite, ces jours derniers, nous nous sommes contentés d'aller dans le bois, tout à l'heure, pour pouvoir rentrer plus vite si la grande pluie recommençait. Non seulement nous avons échappé à l'averse mais nous sommes tombés sur un lit de girolles qui vont améliorer sérieusement l'ordinaire, dans un moment. J'ai toujours aimé les champignons, mais ceux qu'on trouve soi-même sont de loin les meilleurs, parce qu'il n'y a pas de solution de continuité entre leur goût et l'odeur et le bruit du sous-bois, de la pluie d'été, des feuilles et des branches mortes qui craquent sous le pas au profond des fourrés.

***

Hier soir, nous avons vu assez longuement, à la télévision, le nouveau chef de l'État, interrogé dans son bureau de l'Élysée par Claire Chazal et Patrick Poivre d'Arvor. Il se tient très mal, il parle très mal, mais il a l'air sincère ou du moins on a envie de le croire, comme on a toujours envie de croire les personnages qui semblent proposer des solutions et dont on préférerait évidemment qu'ils ne se trompent pas et qu'ils ne nous trompent pas. Quand je dis qu'il parle très mal, je veux dire que son langage est de la plus grande incorrection, et fait vraiment souffrir. En même temps il parle très bien, bien entendu : il est vif, éloquent, convaincant, extrêmement habile et, on aime à le croire, je le répète, sincère (quand il dit par exemple que chaque Français doit être convaincu d'une chose, qu'à tout moment sa préoccupation unique est d'améliorer le sort de chacun d'entre eux et de *bien faire*, même si, bien sûr, il peut se tromper).

On le voit aussi dans les conférences internationales, il est très exactement tout ce qui peut être le plus éloigné de ma nature et de mes goûts en matière sociale : familier, embrasseur, tapoteur d'épaules (à la Bush), tutoyeur, beau parleur, bonnefranquettiste en diable. Néanmoins je commence à le trouver moins antipathique que jadis. Il y a d'abord que, s'il était comme je souhaiterais qu'il fût, il ne serait pas là où il est. S'il était comme moi, par exemple, il serait là où je suis, moi, et là où j'en suis (à la tête d'un parti de douze membres, par exemple (comme le p'tit Jésus…)). *Who am I to criticize ?* Il est dix millions de fois plus adapté au monde tel qu'il va que je ne le suis – ce qu'écrivant je ne lui adresse pas nécessairement un compliment, mais je désigne une qualité certainement indispensable à toute carrière politique, et donc à la volonté d'agir : or s'il allait agir *bien* ?

Il s'est targué de manière un peu vive de n'être pas un intellectuel – un reproche que personne ne songeait à lui faire… Ce n'est pas non plus un homme du monde, et j'ai même quelques doutes sur sa qualité de *gentleman*. Mais peut-être qu'après tout ce n'est pas un mauvais homme, et qu'il ne sera pas mauvais pour le pays.

Jusqu'à présent nous avons surtout assisté à des *gestes*. À partir de maintenant il lui va bien falloir passer aux actes. Il y semble tout à fait résolu.

D’autre part, son bureau de l’Élysée a bien meilleur air sous sa présidence que sous les précédentes. Il s’assied effroyablement dans les fauteuils, certes, mais ce sont de beaux fauteuils qui vont bien avec la superbe pièce, et pas de ces fauteuils modernes qu’affectaient Chirac aussi bien que Mitterrand, sous prétexte de promouvoir le *design* français, et qui juraient si fort avec les boiseries, les marbres et les tentures du palais.

***

Je m’efforce, à contre-nature, de rendre justice à Nicolas Sarkozy, mais, depuis bientôt une semaine, je ne suis pas arrivé, faute de temps – je ne dispose que de cinq ou dix minutes tous les soirs, entre la promenade vespérale des chiens, aujourd’hui un peu écourtée, et le dîner –, à rendre justice à Jean-Paul Marcheschi et à sa station des Carmes, à la réalisation de laquelle j’ai été moi-même si étroitement associé depuis des années. C’est précisément pour cette raison que je me dois d’être encore plus objectif, si possible, voire réservé, que d’habitude. L’espace est de toute beauté, et il est occupé magnifiquement par une composition grandiose. Reste la question de la *matière*, qui en l’occurrence n’est pas, et pour cause, celle à laquelle cet artiste nous a habitués et qui constitue une des raisons principales du goût que nous avons pour son œuvre. Cette distance de la transposition aux “originaux” tels que nous les connaissons, ou tels que nous pouvons les imaginer d’après de nombreux autres qui nous sont familiers, sera peut-être réduite par l’état final de l’installation, et en particulier par les éclairages, qui étaient loin d’être définitivement réglés quand j’ai pu observer ce qui n’était encore, après tout, qu’un chantier : un chantier très avancé et même presque achevé, mais un chantier ; or les derniers agencements peuvent tout changer.

La station sera une grande réussite, de toute façon ; reste à savoir si elle sera ou non un haut lieu du marcheschisme proprement dit, un des grands accomplissements de cet artiste, ou seulement un des plus beaux hommages qui pouvaient lui être rendus.

Je suis d'un enthousiasme sans faille, en revanche, à l'égard de l'admirable et presque aussi impressionnante installation des Abattoirs – mais celle-là est hélas provisoire.

Vendredi 22 juin, onze heures moins le quart, le soir. Un habitué du forum de l'In-nocence expliquait ces jours-ci, avec un effroi amusé, ou un amusement effrayé, qu'on lui avait recommandé pour son excellent fonctionnement une messagerie webmatique dont j'oublie le nom et qui marche en effet très bien, mais dont il s'est aperçu qu'elle ajoutait aux messages reçus des liens publicitaires inspirés par les messages envoyés ; et que donc toute la correspondance des usagers était observée et interprétée afin que soient dirigées vers eux des propositions publicitaires jugées pertinentes. C'est en effet très effrayant, mais aussi très drôle. L'habitué s'amuse à tester le système pour voir le type de publicité que déclenche tel ou tel envoi. Il nous a par exemple beaucoup fait rire en nous faisant part des annonces que suscitait l'envoi du "Sonnet des voyelles".

Mais cet habitué, récemment, a eu maille à partir avec un autre parce que, dans un moment d'exaspération, il avait écrit sur notre forum la phrase « Dans la vie il y a les enculeurs et les enculés ». Cette phrase a évidemment beaucoup indigné, mais il a expliqué depuis qu'il s'agissait dans son esprit d'une *citation* et qu'il ne la prenait nullement à son compte, qu'il n'avait fait que la prêter à un "personnage"qu'il assumait un moment. Toujours est-il que la phrase retentissante avait marqué le forum et qu'elle était restée dans les esprits. On lui a suggéré de l'utiliser auprès de sa fameuse messagerie, pour voir comment elle y réagirait. Il nous communique à présent ce compte-rendu de mission :

« Voici les "liens commerciaux" qui apparaissent à la suite du courriel suivant : "dans la vie il y a les enculeurs et les enculés" :

« Solutis Rachat de crédits. Réduisez vos mensualités de 60 % pour vous simplifier la vie. www.solutis.fr

« Chambre d'hôte de charme. Hospitalité, calme absolu, sérénité La vie au Château en Anjou… www.chateauchambiers.com

« Après la Mort ? Un expert en Voyance répond à vos questions. Gratuitement. www.isabella.fr

« Demeures de Grèce… Villa en Crète, 3 chambres, piscine à partir de 195,000 €€. www.demeuresdegrece.com

« C'est la présence d'un site intitulé "Après la mort" qui amuse, conclut-il, sans doute amené par "dans la vie, etc". »

Mais moi je trouve très divertissante aussi l'offre de rachat de crédit. Et j'imagine que la proposition d'investissement immobilier en Grèce est entraînée par le classique « Va te faire voir chez les Grecs ! ». Quant à la vie de château en Anjou… (je me demande si je ne les connais pas, ceux-là).

***

Il semblerait qu'après tout j'aie une chance d'échapper pour de bon à l'extraction dentaire sous anesthésie totale. Je suis retourné aujourd'hui chez le dentiste d'Auch. Contrairement à son confrère de Lectoure, il n'a pas l'air de juger inévitable qu'on enlève…

Lundi 25 juin, dix heures vingt, le soir. Je suis tout de même arrivé à expédier à Luc Charcellay, pour les éditions Jean-Paul Bayol, ce soir, ma pièce *Au théâtre ce soir.* Je ne sais trop que penser d'elle, mais ne suis pas enclin à la juger très favorablement. Je manque d'éléments de comparaison. Après tout, c'est ma première pièce depuis *Wenceslas*, tragédie en vers que j'écrivis sur mes treize ans et dont le manuscrit est malencontreusement perdu (je serais bien attrapé s'il refaisait surface…). Je crains fort qu'*Au théâtre* ne soit un peu verbeux, et très difficilement jouable. Le texte a cent mille signes : ce serait très peu pour un roman, mais c'est peut-être beaucoup pour une pièce, surtout si elle n'aspire guère à beaucoup plus haut statut que celui de lever de rideau. Nous verrons bien.

Tout le reste va à vau-l'eau. Claude Durand a fait réclamer par une demoiselle de Fayard un mois de plus de *Corée l'absente* : je suis très flatté de son impatience (à moins qu'il n'ait surtout hâte de débusquer mes énormités…), mais je n'avais rien à lui offrir pour son week-end, car mes relectures n'ont pas avancé d'une seule page depuis que j'en ai fini avec le mois d'avril. L'Anthologie est abandonnée depuis plusieurs semaines. J'espérais rédiger avant de partir en voyage un "éditorial" supplémentaire pour le site du parti, il y en a un qui traîne depuis des semaines et même des mois, mais je n'ai rien pu lui ajouter aujourd'hui. Ce matin, ne pensant qu'à terminer la pièce…

Toulouse, hôtel Mercure Saint-Georges, mercredi 27 juin, minuit. … j'ai oublié d'aller à la gendarmerie de Miradoux où j'avais depuis quinze jours un rendez-vous à propos de l'affaire des "convertisseurs" et de la plainte que j'ai déposée pour faux et usage de faux.

Je m'y suis rendu hier matin, mardi, avec force excuses. Le gendarme qui a reçu ma plainte, et qui semblait très compréhensif, a recommandé d'ajouter le chef d'abus de confiance.

Ce matin j'ai dû aller à Lectoure chez le médecin – non que je souffre de quoi que ce soit de particulier, mais j'avais besoin de faire renouveler l'ordonnance pour les médicaments que je prends ou dois prendre en permanence, pour prévenir les maux de la prostate et les crises de goutte. Et cette après-midi je n'ai pas pu travailler à *La Grande Déculturation* comme je le souhaitais, car j'ai dû m'occuper de toute sorte de tâches administratives ennuyeuses que je laissais traîner depuis des semaines. J'ai bien tort d'être aussi négligent car, m'étant enfin décidé récemment à creuser la fastidieuse question de la mutuelle complémentaire, et à réclamer certains remboursements, ce que je n'avais jamais fait (sauf pour les frais de clinique et d'opération, les établissements médicaux s'en étant alors chargés), j'ai pu me faire rembourser tout ce qui m'était dû au titre des deux dernières années, et j'ai reçu plusieurs chèques pour presque mille euros.

J'en ai profité pour envoyer un peu d'argent à Max de Carvalho, qui relance sa revue *La Treizième* par souscription ; et je lui ai écrit pour le remercier de deux envois récents, deux petits recueils de poésie, *Ode comme venant d'une autre réalité* et *Enquête sur les domaines mouvants*. J'ai également écrit à Claude Durand qui, par une attention qui m'a beaucoup touché, m'a fait envoyer un superbe volume relié d'*Histoire de la littérature coréenne*, dont je déplorais, dans le *Journal 2004* qu'il est en train de lire par livraisons mensuelles, de n'avoir pu faire l'acquisition.

***

Stéphane Martin a sondé Pierre-Jean Rémy sur mes chances à l'Académie française. Il a retiré de l'entretien le sentiment qu'elles étaient nulles. Si l'Académie élisait un écrivain "écrivain", ce serait Jean Échenoz ou Danièle Sallenave (si tant est qu'ils consentent à être candidats). Mais ce n'est pas de cette catégorie-là qu'on estime, quai Conti, avoir surtout besoin. On pense plutôt à des personnalités médiatiques, ou qui se sont illustrées surtout dans les activités de la "société civile". L'Académie songeait à Jean-Claude Carrière, mais il n'est pas très enthousiaste. Un homme comme Jean Clair aurait toutes ses chances, mais plutôt comme organisateur de grandes expositions, telles que "La Mélancolie", qu'en tant qu'écrivain. L'objet suprême du désir académique – mais vraiment les Immortels n'osent pas viser si haut –, c'est Jean Daniel.

Toulouse, hôtel Mercure, jeudi 28 juin, sept heures du matin. Insomnie, bien sûr. Cette petite chambre immédiatement voisine de l'ascenseur et dépourvue de double porte est très bruyante, évidemment ; et quelqu'un, dans une chambre voisine, poursuit à coups de marteau je ne sais quels obscurs travaux de menuiserie ou de maçonnerie. Mais ce n'est pas cela qui m'a réveillé. Cette semaine est trop dense pour mes nerfs malades : il me faut voir trop de gens, j'ai trop de rendez-vous trop rapprochés,

l'horaire est trop serré – tout cela m'empêche de dormir comme cela m'a empêché de dormir toute ma vie : la période la pire étant celle de mes "activités culturelles" à Plieux, il y a dix ans, surtout quand mon maudit "Festival de Lectoure", "Les Nuits de l'âme", se combinait avec l'accrochage et l'inauguration d'une ou de deux expositions, comme l'année de Flaran. Je suis fait pour la retraite, la lenteur des jours, le peu de responsabilités, l'éloignement, le silence, la vie à la campagne. Il est fâcheux qu'il m'ait fallu soixante ans pour m'en convaincre tout à fait. Deux pulsions m'ont longtemps empêché de m'en aviser pleinement, ou d'arranger mon existence *accordingly* : le goût de la gloriole et celui de la chair (qui sont peut-être un peu le même…).

À huit heures et demie doit nous prendre un autobus qui doit nous mener, nous, les anciens membres du jury, les artistes et les journalistes, visiter une à une les stations de la nouvelle ligne B du métro toulousain, ornées chacune d'une œuvre ou d'une "intervention artistique" inédite et pérenne. Une sorte de déjeuner est prévu à la station Jean-Jaurès, je crois, après quoi reprendra le voyage souterrain. Je devrai m'en retirer avant son achèvement, toutefois, car j'ai rendez-vous à six heures de l'après-midi avec un avocat que m'a recommandé Guy Claverie, le grand organisateur de ces journées et surtout de la grande affaire de l'art dans le métro toulousain. À cet avocat je dois soumettre l'état actuel et désastreux de la procédure relative à l'affaire dite "des convertisseurs", ou des "pompes à chaleur" – ai-je déjà noté ici que la société de crédit Sofinco me réclame maintenant un dédommagement pour assignation mal fondée et mal localisée ? Stéphane Baumont, en effet, a ouvert les poursuites devant le tribunal d'instance d'Auch alors que ce n'est ni Auch ni le tribunal d'instance qui sont compétents ?

À six heures et demie, premier chevauchement impossible, doit avoir lieu aux Abattoirs, le musée d'art contemporain local, l'inauguration d'une grande exposition concomitante et liée à l'ouverture de la ligne B du métro et à l'inauguration de son appareil artistique. Pierre, qui travaille aujourd'hui, doit m'y rejoindre, et nous coucherons à Toulouse. Cependant il travaille aussi demain matin. Or doit se tenir à Plieux, demain, un "déjeuner" de forme plus ou moins pique-niqueuse pour une quinzaine ou peut-être une vingtaine de personnes, autour de Marcheschi

qui a émis le vœu de montrer le “fonds Marcheschi” à sa famille, venue de Corse pour l’occasion toulousaine, et à quelques amis. Pierre et moi partirons aussitôt après en voyage, et d’abord pour Paris, afin d’échapper aux trois nuits insupportables de la fête annuelle de Plieux, qui furent très éprouvantes l’année dernière.

Néanmoins le thème le plus récurrent de l’insomnie, tout à l’heure, n’était pas cette précipitation, mais la découverte que nous avons faite que je ne figurais plus dans l’annuaire du téléphone, ni sur le minitel, ni donc auprès de quelque service de renseignements que ce soit, sinon sous la forme d’un numéro bizarre, qui est je crois celui de ma ligne “adsl”, et qui ne correspond à aucune ligne téléphonique, aucune du moins qui aboutisse à une sonnerie. Les gens qui veulent visiter Plieux ne peuvent donc appeler, et personne ne peut me joindre à qui je n’aie donné personnellement mon numéro. Essayer de régler ce problème avec France Télécom rend d’autant plus fou qu’il est évidemment inréglable, surtout s’agissant de l’annuaire.

9 heures. Une des raisons de mon insomnie était que j’avais dû demander qu’on me réveille à sept heures et demie pour que je puisse être à huit heures et demie dans le hall afin d’y prendre un autobus et d’aller avec tous les autres à la station la plus éloignée. Mais, à huit heures et demie, personne dans le hall, sauf Flatters à qui j’avais transmis ce faux renseignement. Finalement, le rendez-vous n’est qu’à *neuf* heures et demie. Qui sait, j’aurais peut-être pu dormir, si je l’avais compris…

Oui, pour obtenir un échange avec un être humain, à France Télécom, j’y reviens, c’est, comme on sait, la croix et la bannière : une demi-heure, chaque fois, de supplice téléphonique. Mais l’obtient-on enfin, l’être humain, il ne faut pas croire que l’épreuve est derrière soi : en effet, il est lui-même comme un robot, et de mécanique plutôt simplette, avec cela. Souvent on l’a programmé avec dix ou douze phrases qu’il a pour mission de placer coûte que coûte, quel que soit le contexte et vos propos. En l’occurrence, hier, il s’agissait d’une femme, sise peut-être à Madagascar ou à Masulipatnam, qui semblait ne pas comprendre les tournures les plus simples et paraissait n’avoir d’autre souci que de bien

établir que la société qu'elle représentait n'avait aucun tort, ne pouvait avoir aucun tort ; et que, si torts il y avait, ils ne pouvaient par définition qu'être les miens.

Je lui ai demandé de m'appeler au numéro que fournit l'annuaire afin de la convaincre qu'il n'aboutissait à rien. Peut-être l'a-t-elle fait, sans aucun résultat, comme je le prévoyais. Je pensais qu'elle me rappellerait ensuite, à mon vrai numéro, pour que nous envisagions ce qui pouvait être fait. Elle s'en est bien gardée. Et je n'ai pas eu le courage de réentamer tout le processus, pour tomber sur un autre robot humain auquel il aurait fallu tout réexpliquer da capo, tout aussi vainement.

Ce genre d'expériences est de plus en plus fréquent. Tout est fait pour organiser l'impuissance toujours plus rigoureuse du sujet. Il se bat contre des nébuleuses enregistrées, jusqu'à ce qu'il baisse les bras, découragé – c'est sans doute le but poursuivi.

Plieux est après tout une entité touristique ouverte au public. Quiconque voudrait se renseigner sur les possibilités et les horaires de visites serait dans l'incapacité de le faire, faute de pouvoir trouver dans l'annuaire ou par les services de renseignements un numéro où appeler. Et si l'on se plaint de cet état de fait à l'"opérateur historique", comme il se laisse appeler sans rire, on s'entend répondre qu'en effet ce n'est pas normal, et qu'est-ce que vous avez bien pu faire pour qu'il en aille ainsi ?

Le comble est que si l'on appelle le numéro que donne l'annuaire, on tombe paraît-il sur un répondeur automatique qui contient peut-être des dizaines de messages que nous n'avons aucun moyen d'écouter.

Toulouse toujours, minuit moins vingt. J'ai oublié mes lunettes chez l'avocat que je suis allé voir cette après-midi, et j'écris ceci en corps 20 : mais, même de la sorte, j'ai du mal à distinguer les caractères sur le clavier, et mes yeux souffrent. Il faudra que je repasse demain matin à ce cabinet qui est au diable, presque à Pontet-sur-Garonne, pas du tout dans ma direction, alors que Marcheschi et les siens viennent déjeuner à Plieux et que rien n'est prêt. D'un autre côté, je ne peux pas, de Plieux, revenir à Toulouse ni partir en Angleterre sans mes lunettes.

Chez l'avocat j'ai d'abord été tellement désarçonné par la personne qui m'a ouvert la porte (fermée à clef), qui ne disait pas bonjour, me regardait en silence d'un air renfrogné, ne me faisait pas entrer et paraissait extrêmement suspicieuse, que je lui ai dit avoir rendez-vous avec le *docteur* T. Ensuite j'ai attendu une demi-heure dans une salle d'attente spartiate. Mais l'avocat lui-même m'a fait bonne impression. D'ailleurs il allait ce soir à l'opéra, ce qui semblait un signe ultime et bienvenu de la culture dans cet univers de banlieue aseptisée. Rien ne prouve, au demeurant, que ce soit bien chez lui que j'ai laissé mes lunettes. La difficulté va être d'expliquer à Me B. que je crois plus raisonnable de confier notre affaire à Me T.

À ce regrettable incident final près, la journée fut plutôt réussie, quoique harassante. La visite de dix ou douze stations de métro en commençant par les quais représente plus de marches à gravir, certainement, que trois escalades des tours de Notre-Dame. Encore n'ai-je pas exploré toute la ligne, car j'ai faussé compagnie au groupe au milieu de l'après-midi, justement pour me rendre chez l'avocat. Auparavant, j'avais chanté avec un micro au pied de la voûte de la station Carmes, Marcheschi ayant refusé de prendre la parole comme l'avaient fait tous les autres artistes devant leurs œuvres. La sienne semble compter parmi les plus appréciées, y compris, me dit-on, de la part du *general public.*

Après mon intermède juridique, j'ai retrouvé la distinguée cohorte artistico-journalistique aux Abattoirs. Là aussi, Marcheschi brillait nettement entre ses pairs, même si mon objectivité est évidemment sujette à caution. Son succès était d'autant plus heureux qu'une forte délégation familiale et amicale était venue de Corse pour le partager avec lui. C'est précisément ce groupe-là qui doit se rendre demain à Plieux.

Mais je dois interrompre ici cette relation trop succincte d'une riche journée, car je suis en train de me ruiner les yeux.

Paris, chez Jean-Paul Marcheschi, samedi 30 juin, une heure de l'après-midi. Le Monde daté d'aujourd'hui offre à ses lecteurs un assez

grand article, s'ouvrant en première page, sur l'art dans le métro toulousain. Il est illustré, en page intérieure, par une grande photographie de la station Carmes et de la *Voie lactée* de Marcheschi, justement, présentée comme une des "réussites" de l'opération. L'article cite deux ou trois fois mon petit ouvrage, *Commande publique*, de façon plutôt favorable. Mais je m'y trouve estimant que l'œuvre de Marcheschi est « *unes des rares pièces absolument originales de cette ligne B* ». Or la citation n'est pas fausse, ce fragment de phrase figure bien dans mon livre, mais, ainsi transposé, il devient doublement inexact et sa signification est totalement biaisée. J'ai l'air de favoriser Marcheschi, ce qui, pour ceux qui nous connaissent l'un et l'autre et savent notre amitié, est passablement ridicule, et dont je croyais m'être bien gardé. Surtout, j'ai l'air bien agressif à l'égard des autres artistes dont je semble affirmer que le travail, lui, n'est *pas* original. Or, ce que je voulais dire, en l'occurrence, c'est que l'immense pièce de Marcheschi était l'une des seules à présenter des éléments absolument originaux, directement sortis de la main de l'artiste, fabriqués par lui, et non pas transposés selon des procédés mécaniques ou électroniques. Le mot *original*, en l'espèce, n'avait pas de valeur normative, au moins d'ordre esthétique : son sens était le même que dans les occurrences où l'on parle d'une toile *originale* pour la distinguer de ses reproductions. D'autre part, il se trouve, hélas, qu'il a bel et bien fallu, in fine, et contrairement aux intentions primitives de l'artiste, procéder à une transposition sur Plexiglas de ses primitives fumerolles sur papier (non sans grave déperdition, à mon avis). Seuls deux panneaux des quais, au plus profond de la station, sont bien constitués, eux, de feuilles de papier directement traitées par la main de Marcheschi et par sa flamme. Il est merveilleux qu'ils soient là, à titre d'exemple et de témoignage ; mais leur superficie représente certainement moins d'un centième, beaucoup moins, de l'ensemble de l'œuvre.

On dira encore que je ne suis jamais content. Parlant de Toulouse et de Marcheschi, *Le Monde*, c'est déjà beaucoup, et presque miraculeux, même, si l'on y songe, parle de moi et de l'un de mes livres, pas du tout défavorablement. Cependant, l'image offerte aux lecteurs est totalement inexacte : il faudrait tout corriger, redresser, "qualifier", expliquer. Or il

en va presque toujours ainsi, et pas seulement pour moi, selon toute probabilité. On peut, dans une certaine mesure, incriminer le journalisme, et son incontestable génie de l'inexactitude. Mais il n'est pas certain que la littérature soit beaucoup plus vraie. C'est le sens lui-même qui, dès lors qu'il voyage et doit se transmettre, circuler, est forcé de ne pas adhérer rigoureusement avec son essence, avec sa source, avec son hypothétique état primitif, déjà fuyant. Son contenu c'est sa forme – or il revêt, comme une eau, celle de tous les récipients qu'on utilise pour le transporter.

Le seul espoir est que les inexactitudes finissent par se corriger les unes les autres. Mais cet espoir est encore trop, probablement. La voie de la sagesse est l'indifférence. Il me semble progresser vers elle. Cependant je suis encore bien loin du but, sans quoi je ne serais pas en train d'écrire ceci.

***

Jeudi matin, à Toulouse, a eu lieu, en plusieurs épisodes, une scène de la plus haute cocasserie et qui reflète à merveille, je crois, la situation générale de l'art contemporain dans notre société, et ce que j'essaie d'en dire dans *Commande publique.*

Un autobus avait mené artistes, critiques, journalistes, membres du jury et représentants des autorités locales à la lointaine station de banlieue où devait commencer la visite collective de toutes les stations de la ligne B. Sans doute plusieurs personnes devaient-elles rejoindre les lieux par leurs propres moyens. Peut-être attendait-on d'autres autobus avec d'autres journalistes. Peut-être fallait-il encore qu'arrivât telle ou telle personnalité indispensable aux cérémonies. Bref, il y eut ce qu'on appelle un *moment de battement*, et l'on attendit un peu dans le soleil matinal, à l'entrée du métro, au milieu de terrains vagues, de voies tout juste tracées et de lotissements en cours de sortie de terre, sous une espèce de long pipeline reposant sur deux jambages obliques, le tout dessinant la forme d'un triangle, reproduit sur plusieurs dizaines de mètres. On bavardait, on s'interpellait, on patientait et on s'impatientait.

Puis, deuxième temps, nous fûmes invités à descendre dans le métro où se dressait un généreux buffet de café, de thé, de jus de fruits et de viennoiseries pour ceux qui n'auraient pas encore pu prendre de petit déjeuner. En face de la table blanche se tenait l'œuvre de l'artiste, qu'il fut invité à nous présenter en quelques mots, comme ç'allait être le cas pour tous les autres artistes à toutes les autres stations. Il termina sa petite allocution en précisant qu'il était l'un des seuls à être *intervenu*, selon le terme consacré, à la fois *à l'intérieur* et *à l'extérieur* de la station qui lui avait été impartie. Et il invita la distinguée petite foule à ressortir à l'air libre, troisième temps, pour contempler l'autre partie de ladite *intervention*.

Or il s'agissait précisément du pipeline suspendu sous lequel tout le monde avait attendu vingt minutes et davantage, avant le pseudo-petit déjeuner, sans lui porter la moindre attention et sans songer à lui consacrer un mot non plus qu'un regard. Mais voilà : c'était l'œuvre d'art prévue pour cette station-là, ou du moins c'était une *partie* de cette œuvre d'art, une moitié d'elle. L'artiste prononça de nouveau quelques mots. Il parla peut-être de fibre de Fibonacci ou de nombre de Torricelli, je ne sais plus, ou de vitesse de propagation de la lumière, et d'emblème du transport et de la rapidité de déplacement. Et tout le monde de considérer le pipeline sur ses triangles avec attention et respect, soudain, ou du moins avec l'air et les gants de l'intérêt le plus soutenu, chacun comprenant, mais un peu tard, non seulement ce qu'il y avait à comprendre, grâce aux explications de l'auteur, mais aussi qu'il y avait là *quelque chose* à comprendre, et d'abord à voir, et peut-être à aimer. Ah, s'il s'agit d'une œuvre d'art, c'est tout à fait différent ! Le regard n'est pas du tout le même ! Plus tôt, quoiqu'il y ait eu exactement la même chose, il n'y avait au même emplacement absolument rien du tout, sinon un vague tuyau curieusement aérien, mais point inexplicable ni même très étonnant dans ce quartier sens dessus dessous. Nul n'avait songé à s'en étonner, en tout cas, ni même à lui jeter un coup d'œil.

Cet apologue laisse assez présager, je le crains, le regard que vont porter quotidiennement sur l'art dans le métro les usagers qui, eux, n'auront pas eu la chance de voir attirer sur ses mérites et sur lui leur attention par les artistes qui l'ont produit…

Neuf heures moins vingt, le soir. Jean-Bernard Lucas, mon principal conseiller webmatico-informatique, sort d'ici. Nous n'avons pas très bien réussi dans les diverses opérations que nous tentions. Il s'agissait, d'une part, de copier sur une boîte de mémoire extérieure les innombrables photographies qui encombrent mon ordinateur, et, à cause du peu de "mémoire" qu'elles lui laissent, lui permettent à peine de fonctionner ; d'autre part, de m'assurer une connexion internationale et même universelle, qui me permette de suivre mes petites affaires en Angleterre, où Pierre et moi serons dès demain soir, si tout se passe comme prévu. M. Lucas a rencontré quelques obstacles en l'une et l'autre aspirations, mais il doit repasser demain matin.

Grâce à Stéphane Martin qui m'a gentiment proposé et envoyé des passes, Pierre et moi avons vu cette après-midi une exposition magnifique, à laquelle je n'eusse sans doute pas songé sans Stéphane, tant doit être bref ce séjour-ci. C'est celle que le musée d'Orsay consacre à Ambroise Vollard et à ses peintres. Elle a malheureusement pour cadre les salles habituelles des expositions du musée, au rez-de-chaussée, décidément bien ingrates, biscornues, compliquées de cours, et qui n'autorisent que des accrochages trop denses, peu engageants. Mais la quantité et la qualité des œuvres réunies, venues du monde entier, est vraiment prodigieuse, soit qu'il s'agisse de peintures assez peu connues, ou du moins inconnues de moi, tel l'éblouissant Degas du Carnegie Museum de Pittsburgh, avec sa violente partition oblique entre le monde aux bleus profonds où la femme entre dans son bain, à gauche, et les tonalités à dominantes ocres, dorées, dans lesquelles gît le lit aux draps défaits, qu'elle vient de quitter ; soit qu'il s'agisse de tableaux illustrissimes, au contraire, mais qu'on n'a que rarement l'occasion de voir en France, comme le portrait du jeune *Armand Roulin*, de Van Gogh, qui appartient au Folkwang Museum d'Essen, et qui frappe d'autant plus que ce viril petit moustachu de seize ans est, malgré son air boudeur, passablement attrayant, beaucoup plus que les reproductions ne le donnent à penser, et le tableau (par voie de conséquence ?) beaucoup plus beau et beaucoup plus fort, autant et plus, et à mes yeux autrement

séduisant, que le fameux portrait de *L'Arlésienne*, Mme Joseph-Michel Ginoux, qui s'admire habituellement au Metropolitan Museum.

J'ai retrouvé avec un immense plaisir le Cézanne du King's College de Cambrigde, *L'Enlèvement*, que j'avais admiré il y a dix ou vingt ans lors de l'extraordinaire exposition consacrée au "premier Cézanne", qui fut pour tant d'amateurs et pour moi une révélation. Ce tableau m'enchante aujourd'hui comme hier, et si le Ciel m'offrait pareil choix je n'hésiterais pas à le préférer à des dizaines d'autres tableaux bien plus connus et plus "centraux" du même peintre (mais peut-être pas au *Château noir* qui appartint à Picasso et qui figure également dans l'exposition).

Qu'est-ce que cet *Enlèvement* ? Une scène mythologique sans sujet particulier, un vigoureux homme jeune à la peau brune et au fessier retentissant soulevant de terre et serrant dans ses bras une jeune femme à la peau blanche qui semble avoir cessé toute résistance, évanouie peut-être, ou bien morte ? Deux autres figures féminines apparaissent également, à beaucoup plus petite échelle, l'une étendue languissamment, l'autre semblant laver un linge dans un hypothétique cours d'eau, en un geste que retrouveront des héroïnes de Maillol ou de Renoir. Le paysage est un jardin d'Éden de catéchisme, aussi naïf que chez le Douanier, mais d'une matière autrement vibrante. Je ne puis me dépouiller tout à fait du soupçon que si j'aime tant ce tableau c'est qu'il présente tous les attraits de la peinture académique de son époque, rendus tout à fait admissibles par la signature de Cézanne (et par sa pâte, tout de même).

***

Nous avons jeté quelques coups d'œil aux bouquinistes des quais en allant au musée d'Orsay. J'ai acheté, pour la modeste somme de six euros, un Guide bleu de Grande-Bretagne daté de 1955 et dont je ne doute pas qu'il offre infiniment plus de détails, et plus savants, que les plaisants guides illustrés contemporains, Gallimard ou Hachette qu'ils soient. Je regrette en revanche de n'avoir pas fait l'acquisition, pour quinze euros, d'un joli exemplaire ancien du *Leurs figures*, de Barrès, à classique dos de cuir rouge. Je suis persuadé qu'il faut s'offrir quand il se

peut ces livres-là, de bien meilleure qualité physique que les volumes d'aujourd'hui, et qui donnent bien meilleur air à une bibliothèque. Le temps, hélas, que je me tienne ce beau raisonnement tout en visitant l'exposition Vollard, et que nous repassions sur le quai Voltaire, le bouquiniste avait fermé sa boîte et vidé les lieux.

Deux gardes sont en faction devant le bel immeuble XVIIIe dans lequel Jacques Chirac et sa femme ont élu domicile depuis qu'ils ont quitté l'Élysée le mois dernier. Cet immeuble est voisin, sur le même quai Voltaire, du magnifique hôtel qui fait l'angle de la rue des Saints-Pères, qui est depuis toujours un de mes bâtiments favoris à Paris et dont je crois bien, malheureusement, avoir contemplé le principal salon et ses boiseries Louis XVI au Metropolitan Museum, déjà nommé.

***

Je n'ai pas eu le temps de dire un mot, la semaine dernière, de mon premier passage à Toulouse au milieu de ce mois-ci, si ce n'est que j'avais pu y entr'apercevoir une première fois la station marcheschienne des Carmes et la salle donnée au même Flatters à l'exposition des Abattoirs. J'avais pour ma part "lu" et "chanté" certaines pages de *L'Amour l'Automne* au "Studio" du Théâtre national de Toulouse, avec un certain succès, il me semble (les applaudissements m'ont paru particulièrement fournis). La salle, assez exiguë, était pleine, pour autant que j'ai pu en juger dans l'obscurité totale et l'éblouissement des lumières tombant sur mon livre. Cependant, les personnes présentes, pour la plupart, n'étaient sans doute pas là pour moi personnellement, mais parce qu'elles suivaient en confiance les manifestations nombreuses et diverses du "Marathon des mots". Peut-être s'étaient-elles rabattues sur moi, même, parce qu'elles n'avaient pu accéder, faute de place, à la lecture d'Erri De Luca, dans la "Petite Salle" voisine.

Erri De Luca était plus tard à la soirée donnée dans la cour et alentour de la librairie Ombres Blanches : il a bien la belle et noble tête que montrent ses livres ou les photographies de lui dans la presse.

À propos d'Ombres Blanches, un homme dont je n'ai pas retenu le nom et qui m'a offert, à l'issue de ma "lecture", de la part de François Fédier, m'a-t-il dit, un très joli volume de ce penseur, *Voix de l'ami*, m'a raconté avoir eu des mots avec cette librairie à cause de moi (et aussi un peu de Heidegger, tout de même). Je n'y serais pas en odeur de sainteté, semblerait-il. Mais où le suis-je ? Le paradoxe est que je viens de dédier *aux Ombres blanches* mon petit livre sur le métro toulousain. Ce n'est pas grave : les Ombres ne m'aiment peut-être pas (aux dires de ce monsieur, et ce n'aurait rien d'étonnant), du moins ont-elles toujours eu l'honnêteté de présenter à leurs habitués et clients une bonne quantité de mes ouvrages, et je ne saurais raisonnablement rien demander de plus, d'autant que ce m'est très rarement accordé.

Christian Thorel, le directeur, m'a offert ce soir-là un très bel exemplaire d'un roman de Ramuz, *La Grande Peur dans la montagne*, édité, avec de beaux bois de Sébastien Le Roy, par les soins des *éditions* Ombres Blanches.

La grande soirée spéciale du "Marathon des mots" en l'honneur de Paul Otchakovsky-Laurens et des éditions P.O.L avait lieu le lendemain soir, le vendredi 15. Je ne sais pourquoi j'avais seul, des auteurs de la maison, vu ma lecture avancée au jeudi 14, et de la sorte isolée. Et je ne sais pas non plus si c'est faire preuve de paranoïa excessive que de soupçonner que cette espèce de ségrégation (mais je n'ai rien de systématique contre la ségrégation…) avait pour cause le refus de certains auteurs P.O.L de figurer à mes côtés, ou de me laisser figurer aux leurs. Comme je passais par hasard sur la place du Capitole, le vendredi à midi, je suis tombé à la terrasse de la brasserie Bibent sur une grande tablée P.O.L coprésidée par Paul et Marie Darrieussecq. *Bu*...

C'est affreux, je crois que je commence à *enjoyer* d'être un paria – en tout cas, cela ne me gêne pas du tout. J'eusse certes été enchanté de la gloire et de l'argent, mais le statut d'exclu, au moins dans les circonstances culturelles actuelles, n'est pas loin de m'apparaître comme *the next best thing.*

Alain Finkielkraut recevait ce matin, à son émission "Répliques", MM. Guillaume Durand et Frédéric Taddeï, respectivement animateur des émissions "Esprit libre" et "Ce soir (ou jamais)". Entre ces messieurs

il ne fut rien dit qui infirmât tout à fait la pertinence et l'opportunité de pareils sentiments.

George Hotel, Lynn, Kent, dimanche 1er juillet, onze heures et demie du soir. M. Lucas est revenu me voir ce matin, rue Berger, à Paris, mais sans beaucoup plus de succès qu'hier. C'est probablement ma faute : je ne suis pas venu à bout, la semaine dernière, de m'abonner à un service de France Télécom nommé "Voyageur", qui permet de se connecter n'importe où dans le monde (paraît-il). M. Lucas va tenter de relancer mon abonnement. Je dois lui téléphoner demain soir pour voir si nous avons obtenu quelques progrès. En attendant, aucune connexion possible.

Nous avons quitté Paris vers une heure de l'après-midi. En chemin vers l'Angleterre nous ne sommes sortis de l'autoroute que pour Saint-Omer, afin d'y voir le Rubens de la cathédrale, une Déposition qui m'a un peu déçu, moins belle me semble-t-il – mais mon souvenir peut me tromper – que celle de Cambrai. En revanche la cathédrale de Saint-Omer, dont je ne connaissais même pas l'existence, est étonnament riche en grandioses perspectives gothiques et en monuments divers. Le transept et le chœur sont bicolores, noir et blanc, comme à Salisbury. D'ailleurs les éléments qui rappellent ou annoncent l'Angleterre sont frappants, même de loin.

La pauvre ville de Saint-Omer a sans doute souffert épouvantablement des deux conflits mondiaux, surtout le premier, j'imagine. Elle devait être magnifique au temps de Louis XVI. Elle est encore assez jolie, malgré les destructions et les reconstructions, qui paraissent avoir épargné l'hôtel de Sandelin, dans la rue principale, tardive manifestation d'époque Louis XVI d'un style Louis XV plus rococo, même, que néo-classique, sur un mode assez austère néanmoins. La cour, derrière son porche, est impressionnante de rigueur gracieuse et sévère à la fois, et elle n'est même pas gâchée, comme il arrive si souvent, par les panneaux indicateurs du musée qu'elle abrite.

Ce musée, très bien tenu, n'abrite pas de chefs-d'œuvre à proprement parler, mais diverses collections dont la moindre ferait la fierté d'une

ville beaucoup plus importante de l'intérieur, telle que Clermont-Ferrand ou Limoges : peinture flamande ou hollandaise, par exemple, ou ensemble d'œuvres de Louis Léopold Boilly, parmi lesquelles un très joli *Concert* luministe (au coin du feu ?), robe blanche, uniforme rouge, certainement le plus joli et poétique Boilly que j'aie jamais vu. J'ai seulement regretté que les très séduisantes salles du XVIIIe siècle, au rez-de-chaussée, aient toutes leurs volets et leurs rideaux tirés, même en plein jour, selon de nouvelles normes de conservation, m'a-t-il été expliqué, et soient plongées dans la pénombre et la lumière artificielle, contrairement à ce que semblent promettre des cartes postales qui n'ont que quelques années, mais qui sont déjà obsolètes.

Les hauteurs boisées de Folkestone baignaient dans une lumière superbe, au sortir du tunnel sous la Manche. Nous nous sommes dirigés, après Hythe, vers un hôtel de Littlestone, hameau côtier de la commune de New Romney, je crois. Le bâtiment fut la résidence anglaise de l'actrice et abjecte *columnist* américaine Hedda Hopper, pour qui l'avait construite en 1928 Sir Clough Williams-Ellis, connu surtout pour la création de Portmeirion, au pays de Galles. Les chemins qui menaient là, que ce soit par le nord ou par le sud, étaient creusés de profondes fondrières emplies d'eau de mer, traces sans doute des terribles tempêtes qui ont ravagé la côte sud de l'Angleterre ces jours derniers. Est-ce lié à cela ? L'hôtel était fermé, bien que le guide Michelin le donnât pour ouvert même le dimanche soir, contrairement à son restaurant.

Comme le temps passait et que la lumière baissait malgré la saison, nous fûmes bien contents de trouver le gîte et le couvert dans cette modeste auberge de village, le George Hotel de Lynn, même si la salle de bain y est au bout du couloir. Nous y avons dîné assez agréablement, seuls dans une salle à manger aux tons vert clair, tandis que tout un peuple se pressait dans les deux ou trois salles de pub qui se serrent sous le même toit. Puis nous avons marché le long des quelques rues alentour, selon notre habitude, nous attardant surtout autour de l'église toute voisine et de son cimetière. L'église est si longue, ainsi que je l'avais remarqué en arrivant, et son clocher carré se voit de si loin, sur ces platitudes marécageuses arrachées par les siècles à la mer, qu'elle est surnommée "la cathédrale des Marshes". Les *Marshes*, ce sont ces vastes

plaines que domine Rye, à quelques miles d'ici, et qui lui ont ravi son port jadis prospère, l'un des *Cinque*.

George Hotel, Cranbrook, Kent, mardi 3 juillet, dix heures du soir. En quittant Lynn hier matin nous fûmes à Rye pour nous assurer des jours et heures d'ouverture de la maison de James. De Rye nous gagnâmes Brede, un peu plus à l'ouest, car je voulais y voir Brede Place, le château que louaient Stephen Crane et sa femme Cora à l'extrême fin du siècle antépénultième, et où ils donnèrent, pour fêter 1900, une grande fête de trois jours qui se termina tragiquement, Crane crachant le sang comme un possédé (il devait mourir ce printemps-là dans un sanatorium allemand).

Brede Place ne fut pas facile à trouver ni surtout à voir, mais un érudit local, au pub du village, eut la bonté de nous expliquer non seulement où était la propriété, fermée à toute visite, mais aussi par quelle voie nous pouvions l'apercevoir de loin (un "concept" que d'habitude, d'après mon expérience, personne ne comprend : « Ah mais non, ça se visite pas… – Oui, je sais que ça ne se visite pas, mais est-ce qu'il n'y a pas un endroit d'où… – Ah non non, c'est une propriété privée, on ne peut pas visiter… » *Hmmmmmm*...). C'est ainsi que nous sautâmes de champ en champ parmi les moutons étonnés le long de la rivière (Brede), jusqu'à nous trouver en effet à peu près en face d'une maison de rêve, un vieux manoir à grandes baies perpendiculaires et petites fenêtres d'angle, que je photographiai autant que je le pus à chaque demi-clairée d'un ciel changeant. Mais c'est un des drames de ce voyage heureux : je suis un photographe de dernier ordre. J'ai acheté un appareil ruineux parce que je n'étais pas content des photographies que je prenais avec mon précédent appareil de poche, or mes images ne s'améliorent en rien, de sorte qu'il est cette fois indubitablement établi que le seul responsable de tous ces échecs ne peut être que moi, et mon incapacité. Je commence à soupçonner que la photographie est un art qui s'apprend. Mais je suis un peu bien grand pour retourner dans les écoles. Quant à comprendre les modes d'emploi, ce qui me tient lieu d'intelligence s'y est toujours obstinément refusé, dans quelque domaine que ce soit (les pires sont ceux d'Audi…).

De Brede Place nous gagnâmes Bateman's, la maison de Kipling à Burwash, à laquelle était officiellement consacrée la journée, car c'est sur elle que doit s'ouvrir le livre des *Demeures*, à cause de la passion que j'ai pour elle. À Bateman's nous avons passé trois ou quatre heures au moins, la première étant prise par le renouvellement de ma carte du National Trust, que j'avais stupidement perdue. Dans la maison il ne me fut pas permis de faire des photographies, ce qui est fâcheux pour notre volume mais dont je me console à la pensée que de toute façon, prises par moi en ces pièces obscures, elles eussent immanquablement été mauvaises.

Les machines nous causent beaucoup de problèmes. Sortant de Bateman's vers cinq heures et demie nous comptions retenir une chambre d'hôtel à l'aide du téléphone portable, mais il a refusé tout service. Nous n'avons de portable qu'à cause des voyages, nous payons un ruineux abonnement pour un appareil dont nous ne nous servons pas du tout pendant dix ou onze mois de l'année, et quand serait venue enfin pour lui l'occasion de se rendre un peu utile, il fait le mort ! Pierre avait joint France Télécom, avant notre départ, pour savoir dans quelles conditions nous pourrions nous servir de lui à l'étranger : on lui avait assuré qu'il n'y aurait aucun problème, mais incité seulement à souscrire un "forfait" plus onéreux au motif que les communications seraient plus chères. Et forfait plus onéreux il a souscrit à, en effet, avec pour seul résultat qu'on ne peut appeler qui que ce soit, ni en France ni en Angleterre.

Il fallut donc chercher un hôtel par nos propres moyens, à la main, si j'ose dire, et à peu près au hasard, sans autre secours que le guide Michelin. La pension immédiatement voisine du château de Sissinghurst, son ancienne ferme, avait *no vacancies.* Nous échouâmes donc près de Tenterden, au Little Silver Hotel, un hôtel moderne très dépourvu de personnalité, où nous avons passé la soirée et la nuit. Mon plan était, et le demeure, d'arriver plus tôt que d'habitude (ce n'est pas difficile) dans les hôtels afin d'y écrire quotidiennement et sans retard, in extenso, le texte relatif à la visite du jour – ce qui fut fait s'agissant de Bateman's, mais il fallut y mettre la dernière main ce matin, c'est-à-dire s'exposer aux impatiences des femmes de chambre et des gérants, ceux-ci m'expliquant candidement, au téléphone, ce matin, qu'ils souhaitaient que leurs hôtes, de façon générale, disparaissent *à dix heures*. En fait nous n'avons quitté

le Little Silver qu'à onze heures et demie. Hier soir, voulant éviter une salle à manger d'hôtel très administrative, nous étions allés dîner "en ville" à Tenterden, sur la grand-place, face à l'église. Le dîner fut médiocre mais l'église est assez jolie, comme toutes celles de tous ces villages du Kent et du Sussex. Cette région et toute l'Angleterre, peut-être, ont échappé au vaste programme de reconstruction religieuse du XIXe siècle français, qui a doté tant de nos campagnes d'églises affreuses. Ici il est à peu près sans exemple qu'une paroisse rurale n'ait pas son église médiévale de toujours, entourée de ses tombes sur un gazon vert.

Aujourd'hui nous sommes allés chez les Nicolson-Sackville-West à Sissinghurst où nous avons passé deux ou trois heures, mais je ne peux rien en dire car je tombe littéralement de sommeil. Dès quatre heures, toujours sans pouvoir téléphoner, nous cherchions un hôtel et nous avons trouvé celui-ci, un autre *George*, comme avant-hier à Lynn. Nous y sommes dans une chambre au lit à baldaquin Renaissance de l'année dernière, serré parmi des fauteuils Louis XVI encore plus récents, dorés à faire cligner des yeux comme une montre à trente euros (je sais de quoi je parle). J'ai écrit mon texte sur Sissinghurst et nous avons eu encore assez de temps, avant le dîner, pour une petite promenade sous la pluie, en face de l'église, qui se dresse parmi les tombes sur les pentes d'une très verte colline, juste en face de notre fenêtre. Nous avons marché de ce côté-là jusqu'au sommet d'un vaste green du vert en effet le plus tendre, mais nous n'avons pu éviter de nous faire tremper par une violente averse. Nous avons dîné à l'hôtel même, ici, en bas, d'une cuisine étonnamment sophistiquée pour cet hôtel plutôt rustique, mais plus rechercheuse que recherchée, exploratrice que découvreuse.

Il n'est même pas onze heures mais je vais m'effondrer sur ce clavier, si je continue.

Cranbrook, George Hotel, mercredi 4 juillet, sept heures du matin. Oui, mon incapacité à travailler ou seulement à écrire ce *journal* après avoir dîné s'est beaucoup aggravée, avec le temps. À Plieux je la tourne en dînant et en faisant dîner ce pauvre Pierre à onze heures du soir ; mais,

en voyage, cette politique est impossible à tenir, surtout dans les provinces et les campagnes où il n'est pas concevable de se présenter à table après neuf heures. C'est beaucoup de temps perdu pour mes différentes tâches.

Le temps perdu est ma hantise, évidemment. Attendre sans pouvoir rien faire me rend fou. Moi qui aime tant la formule que je croyais d'origine anglaise du *buffet* de petit déjeuner, où l'on se sert soi-même pour tout, ou *presque* tout, je n'ai pas eu de chance jusqu'à présent, dans les hôtels : elle n'y était pas en application, tout juste pouvait-on se verser soi-même en arrivant un verre de jus de fruits ; pour le reste, il fallait passer commande et attendre, attendre, attendre. Les hôteliers et les restaurateurs ont trouvé une parade admirable, sur ce point : à ceux de leurs clients qui auraient tendance à se plaindre de trop attendre, ils répliquent que chez eux, Monsieur, tout est chaque fois préparé spécialement, *cooked to order*, de sorte que l'attente est la *preuve* de la qualité supérieure du lieu et de sa cuisine – ce qui en général ne se vérifie guère. À dîner il faut prendre chaque fois des hors-d'œuvre ou des entrées à seule fin de *tuer le temps*, ce qui est bien l'activité la plus bête et la plus humiliante du monde. Et, dans l'attente, la conversation tombe, ou devient forcée : même quand on a mille choses à se dire le reste du temps, les mots paraissent soudain n'avoir d'autre fonction que de meubler le silence impatient : vexés, ils viennent mal.

Un autre trait désagréable de la restauration anglaise, et anglo-saxonne en général, je crois, mais ce trait-là, en bon recul de civilisation qu'il est, a maintenant gagné la France sur un mode à peine atténué, c'est la soumission qu'elle exige du client, et d'abord dans le choix d'une table. C'est un principe intangible, apparemment : la table doit être choisie par le restaurateur ou ses affidés – jusqu'à la dernière fille de salle a sur ce point autorité sur vous. Nous sommes très respectueux des exigences pratiques et de bon sens, Pierre et moi, nous ne songerions pas à nous installer, étant deux, à une table apprêtée pour quatre personnes, ou pas apprêtée du tout, ou pas encore desservie. Mais, parmi les tables pour deux, et où tout est en place, nous trouverions normal, en qualité de cochons de payants, d'avoir le choix. Pas du tout : *Please wait to be seated*, dans la moindre auberge de campagne. Et en général on vous met

au milieu, ce que je déteste, et non pas du tout près d'une fenêtre, comme on le souhaiterait, ou à défaut près d'une cloison, et hors du passage régulier du service qui va donner chaque fois des coups de fesses dans votre dossier.

Rendons cette justice à la corporation, on peut en général *changer de table* – mais seulement une fois installé à celle qui vous a été désignée d'office. Il est capital de se soumettre d'abord à ce rituel déplaisant.

Cependant le problème majeur demeure celui de la dépense, comme d'habitude. Le vieux Guide bleu que nous avons acheté la semaine dernière sur les quais, à Paris, et qui date de 1955, signale déjà qu'en Angleterre il faut compter que tout va coûter *le double* de ce que serait le prix français pour la même chose. Cela correspond à peu près à mes observations, en effet. Je ne m'explique pas bien ce phénomène. Et je suis étonné surtout qu'il ait été déjà observable dans l'Angleterre de l'après-guerre, qui ne devait pas être bien prospère.

Il y a bien sûr aujourd'hui que la livre a beaucoup plus de valeur et de poids que l'euro. Il faut ajouter la moitié à tous les prix en livres pour avoir leur valeur en euros. Mais même dans la fiction d'une valeur égale des monnaies, les chiffres, de ce côté-ci du Chenal, sont d'emblée plus élevés de moitié. La chambre, ici, confortable il est vrai, dans un vieil hôtel obscur d'un village obscur, coûte cent livres, soit cent cinquante euros. Il est rare que nous arrivions à dîner pour moins de cinquante livres. Hier, à Sissinghurst, j'ai acheté pour une cinquantaine de livres (sterling) de "documentation" : le *Journal* de Harold Nicolson, une biographie de Vita Sackville-West, la brochure sur Sissinghurst, et aussi, j'oubliais, le fameux *Portrait of a Marriage*, dans une vilaine édition de poche. En fait, je me suis à peine servi de tout cela pour écrire mon texte, mais pourtant ce l'informe confusément, je crois, et ce sera indispensable pour en resserrer les boulons, plus tard. Il y a aussi l'essence et les affreux cinq cent quarante euros du billet aller et retour pour le tunnel sous la Manche. À ce rythme, les sept mille cinq cents euros officiellement alloués par Fayard au titre des "frais de déplacement et de documentation" seront épuisés en quinze jours. Or je comptais rester deux mois afin de traiter un lieu tous les jours, une soixantaine en tout. Il est vrai que, d'après le même contrat, je dois toucher aussi sept mille cinq

cents euros à titre d'avance sur droits d'auteur. De ceux-là, hélas, j'ai déjà touché cinq mille, et je les ai (sottement) dépensés depuis longtemps, à combler en partie le trou créé par l'achat inconsidéré de nouveaux fauteuils pour Plieux. Restent deux mille cinq cents euros que je dois toucher à la remise du manuscrit. C'est en grande partie à cause d'eux que j'écris à toute vitesse, afin de pouvoir remettre à son éditeur un texte à peu près définitif dès mon retour en France. Je me dis que la plupart des journalistes et reporters, qu'ils informent leurs lecteurs sur les conflits internationaux ou fassent des reportages sur les grands hôtels du monde, procèdent pareillement *sur le motif*.

Le comble est que nous ne fréquentons nullement les grands hôtels, ni même les moyens. Presque tous ceux du guide Michelin sont trop chers pour nous, par exemple. Le joli Mermaid de Rye n'y a que deux maisons, pour ne citer que lui, mais une chambre double y coûte deux cent quatre-vingts livres, quelque chose comme quatre cent cinquante euros. Objectivement, nous menons un train plutôt modeste. Pourtant, au regard des ressources, c'est comme si nous jetions l'argent par les fenêtres à grandes pelletées.

D'un autre côté, ce coût extrême de la vie et de tout est ce qui protège un peu l'Angleterre, avec la pluie, du tourisme de masse, je suppose (sauf à Londres). Dans les provinces et les campagnes, on voit assez peu d'étrangers, même en cette saison (quoiqu'il y ait eu hier à Sissinghurst un fort contingent de Russes (d'après Pierre) ou de Polonais (d'après moi)). Or je ne vois pas beaucoup de raisons pour lesquelles l'Angleterre serait moins visitée que la France. Le temps y est beaucoup plus changeant, c'est vrai. Mais les paysages y sont plutôt plus beaux (et surtout moins abîmés), les villages nettement plus pimpants, les monuments aussi nombreux, sinon davantage, les jardins beaucoup plus somptueux, les musées tout aussi riches, les collections privées infiniment plus impressionnantes. Je me plains parce que c'est dans ma nature, mais mon anglophilie n'est nullement affectée par les doléances. Et ma sincérité est totale quand je conseille aux futurs lecteurs de mes *Demeures* d'aller voir Bateman's ou Sissinghurst, car vraiment je sais peu de lieux plus délicieux sur la terre.

Cranbrook encore, onze heures et demie du soir. Jamais je ne me féliciterai assez d'avoir écrit un *Éloge du chuchotement* (quoique je n'aime pas ce mot). Ce matin, à Smallhythe Place, dans le jardin d'Ellen Terry, nous avons passé deux heures de félicité parfaite et de tranquillité absolue jusqu'à ce que surviennent deux jacasseuses – une, surtout, comme toujours – qui, bien qu'elles fussent à un mètre l'une de l'autre, se parlaient comme si elles étaient à vingt. Tout l'enchantement du moment fut instantanément perdu. Il est peu de convictions plus solidement ancrées en moi que la certitude du lien entre contrôle de la voix et civilisation. Et je suis persuadé qu'il n'y a rien de plus grossier que d'imposer ses discours, ses propos, ses phrases, sa voix, à qui n'a rien demandé et ne peut leur échapper qu'en pliant bagage.

Ce soir à Tunbridge Wells, dans un restaurant indien sur les Pantiles, même scène : nous étions paisiblement installés dans notre coin quand sont arrivés à une table voisine un jeune Anglais, sa petite amie indienne et deux Indiens de la parentèle, et toute notre sérénité était aussitôt perdue tant ces deux Indiens parlaient fort, et comme toujours absolument sans nécessité, sinon le seul plaisir imbécile de faire du bruit.

Cette expédition à Tunbridge Wells n'a pas été un succès, d'ailleurs. C'est moi qui en avais eu l'idée parce que nous ne tenions pas à dîner de nouveau au restaurant de l'hôtel, ici, où nous avions décidé, ce matin, de garder la chambre un jour de plus, par commodité ; et j'avais la curiosité de Tunbridge Wells dont j'entendais parler déjà lors de mon séjour d'été à Hastings, en 1961, et que je savais avoir été, comme Bath, une station thermale à la mode au XVIIIe siècle – d'ailleurs une plaque nous a appris, là-bas, que Beau Nash avait été longtemps "maître des cérémonies" à Tunbridge Wells comme, je crois, à Bath (ce que je comprends mal). Mais Tunbridge n'est pas Bath, loin de là. Les Pantiles sont une assez jolie promenade XVIIIe, suite de boutiques derrière une frêle colonnade, mais cet ensemble a passablement souffert d'aménagements modernes. Le vieux Guide bleu signalait un bel ensemble urbanistique du début du XIXe siècle, Caverley Crescent, et nous l'avons cherché en sortant de table, mais nous ne l'avons pas trouvé, et nous nous sommes même magistralement perdus entre Culverden Park et Mount Ephraim. Cette ville, telle du moins qu'on peut y rouler sous la pluie un soir d'été,

presque au hasard, est bien étrange et éparpillée. Il semble impossible de lui trouver un plan quelconque.

Déjà ç'avait été toute une affaire d'y arriver, à cause d'une déviation sur la route. Et la plupart des restaurants refusaient de nous servir à huit heures et demie du soir, c'est pourquoi nous avions échoué dans ce restaurant indien du centre du centre, où les serveurs étaient peu aimables et le service abominablement long, comme partout – moins cependant qu'ici même pour le petit déjeuner, ce matin : et attendre vingt minutes ou une demi-heure un petit déjeuner qu'on ne rêverait que d'expédier le plus rapidement possible est encore plus enrageant que d'attendre aussi longtemps le plat d'un dîner, ou l'addition. À Tunbridge Wells, nous avons fini par aller payer au comptoir, ne serait-ce que pour montrer notre mauvaise humeur, ou la mienne. Et quant au petit déjeuner ici, nous sommes convenus que Pierre descendrait vingt minutes avant moi, demain matin, pour passer la commande, tandis que je continuerais à travailler : car il faut une commande, effectuer des choix, tout cela parce qu'un cuisinier prétentieux est persuadé qu'il doit monter en épingle ses chichiteux talents dès le premier repas de la journée.

Deux jeunes semi-poivrots, sous nos fenêtres, sont en train, à minuit, de titiller mon horreur des beugleurs de toute espèce.

Il reste que la partie la plus vivante de la journée fut merveilleuse, elle : la visite à Smallhythe, le cottage d'Ellen Terry près de Tenterden. Mais je ne puis en dire davantage, sinon que c'est un endroit charmant, sur un mode beaucoup plus modeste que Sissinghurst ou Bateman's – je tombe de sommeil.

Jeudi 5 juillet, Cranbrook toujours, dix heures vingt, le matin. Nous avons décidé de rester encore un jour de plus dans ce George Hotel de Cranbrook qui a l'avantage, malgré le caractère insatisfaisant, pour moi, des petits déjeuners qu'il propose, d'être commodément placé, confortable et pas trop cher, du moins selon les normes anglaises. J'ai oublié de noter que nous y occupons la chambre la plus pompeuse, la *Crimson*, qui est en effet tendue de rouge et offre à nos nuits un énorme

lit à baldaquin élisabéthain tout juste sorti des ateliers, incongrument associé à des fauteuils XVIIIe aux bois dorés, l'un Louis XV et l'autre Louis XVI, et à des lampes de chevet Regency. Une petite notice, sous une reproduction d'un portrait de cette reine, assure qu'Élisabeth Ire a couché dans cette chambre même du George Hotel (sic), lors de sa visite à Cranbrook en 1573. Le nom de l'établissement est assez curieux pour l'époque, encore qu'un doute me prenne et que j'en arrive à me demander si tous ces George Hotel du Royaume-Uni, ou au moins ceux d'Angleterre, ne sont pas nommés d'après le saint patron de ce pays plutôt qu'en honneur des rois de la dynastie de Hanovre et de Windsor – mais leur enseigne, bien souvent, porte bel et bien l'effigie d'un roi George ou d'un autre. De toute façon le bâtiment où nous sommes, tel qu'il se présente, date au plus tôt du XVIIIe siècle – de sorte que pour nous persuader que nous couchons dans le lit de la Reine Vierge, il faudrait une formidable puissance d'autosuggestion, ou beaucoup de naïveté.

***

Je n'arrive toujours pas à me connecter, malgré l'assistance téléphonique du secourable M. Lucas. C'est d'autant plus fâcheux qu'il serait prudent d'envoyer à quelqu'un, et d'abord à Fayard, les textes que je produis quotidiennement pour le livre des *Demeures*, et qui seraient absolument perdus s'il arrivait quoi que ce soit à cet ordinateur, comme il n'est pas sans exemple en voyage.

***

Ma pauvre pièce de théâtre a reçu un accueil singulier auprès des deux seules personnes qui l'aient lue jusqu'à présent, ses éditeurs associés, Jean-Paul Bayol et Luc Charcellay. Ils la publient, comme une chose allant sans dire, mais justement ils ne m'en parlent pas. Dans l'interprétation la plus favorable, et bien prétentieuse de ma part, ils estiment ne pas avoir à juger mon travail. Selon une hypothèse moins flatteuse, ils jugent cette pièce exécrable et n'osent pas m'en dire un mot.

Luc Charcellay a fait quelques remarques purement techniques, relatives à la publication – le livre aura quatre-vingt-douze pages ; et Jean-Paul Bayol, que j'ai rencontré à Toulouse, aux Abattoirs, lors du vernissage de l'exposition des artistes liés à l'opération du métro, alors que je m'entretenais avec Éric Dupont et Pierre, a paru fuyant, ou bien terriblement timide : il m'a serré la main et il est parti aussitôt. Cependant j'ai bel et bien reçu de sa part le chèque prévu pour le moment de la livraison du manuscrit, un peu décevant seulement parce qu'il ne s'élevait pas à quinze cents euros, comme je l'espérais, mais seulement à onze cents euros ou un peu plus, sans doute à cause des retenues de la Sécurité sociale, qui n'avaient pas été opérées lors du précédent versement de trois mille cinq cents euros, lequel m'était arrivé brut. C'est du moins l'explication que je vois : il n'y avait pas de note d'accompagnement. Ce Jean-Paul Bayol est un homme à la parole très mesurée.

Sevenoaks, Royal Oak Hotel, dimanche 8 juillet, neuf heures et demie du matin. J'ai le plus grand mal à tenir ce *journal*, car la rédaction du livre *Demeures de l'esprit* est très prenante. Comme je n'ai pas l'agilité d'esprit nécessaire pour visiter un site quelconque et pour parler immédiatement après d'un autre que j'aurais vu la veille ou l'avant-veille, je lutte comme un possédé pour ne pas laisser s'instaurer de décalage, et pour que soit écrit complètement et à peu près définitivement, le soir même, mais aussi un peu le lendemain à l'aube, ce qui concerne la visite du jour. Avec cette méthode contraignante, après une petite semaine de voyage, j'ai déjà six sites en boîte : Bateman's, Sissinghurst, Smallhythe, Lamb House, Chartwell et Down House, la maison de Darwin que nous avons vue hier. Nous sommes ici, depuis deux jours, à Sevenoaks, juste en face de l'entrée de Knole, le château des Sackville-West qui a beaucoup inspiré l'*Orlando* de Woolf. Nous avons pu faire dans son parc, mercredi soir, à la nuit tombante, assez tard, donc, une promenade d'une beauté presque déchirante – un de ces moments d'une telle perfection, dans la solitude parfaite de ces immensités peuplées de daims, à la domaine d'Arnheim, qu'ils nous font

nous rappeler non seulement à quel point nous sommes mortels, ce que nous n'avons garde d'oublier, mais combien sont rares et sont précaires ces heures où la vie paraît s'offrir et se révéler avec l'intensité la plus poignante, comme le soleil qui va disparaître sur ces prairies, ces landes et ces bois millénaires. Mais nous n'avons pas le temps de visiter le bâtiment lui-même, bien qu'il soit à deux pas. Je dois vraiment me concentrer sur les endroits qui doivent faire l'objet d'une entrée dans le livre à écrire.

Pierre me dit à l'instant que celle de William Morris, à Bexley-heath, ferme à quatre heures et quart, l'après-midi. Or il est déjà presque dix heures, je n'ai pas pris mon bain, les bagages ne sont pas faits, l'endroit n'est pas spécialement proche, et surtout nous avons très peur du Tour de France qui a eu la mauvaise idée de partir hier *de Londres*, le comble, et qui doit passer aujourd'hui dans ces contrées du sud de la capitale, raison pour laquelle sont annoncés beaucoup de fermetures de routes et de monstrueux embouteillages. Je dois donc m'arrêter.

Langrish House, lundi 9 juillet, neuf heures et demie du matin. Cet hôtel sis dans une gentilhommière d'allure victorienne, mais paraît-il beaucoup plus ancienne, habitée par la même famille, les Talbot-Ponsonby, depuis sept générations, est certainement le plus agréable de ceux où nous sommes tombés jusqu'à présent. D'ailleurs je l'avais déjà repéré en 2003, par un soir pluvieux ; mais nous avions alors préféré, bien à tort, poursuivre notre chemin jusqu'à Winchester où nous ne pourrions pas trouver de chambre. La nôtre ici ouvre sur un magnifique vallon herbu, complet avec ses roses trémières, ses barrières de bois et ses frondaisons. Nous serions bien restés un jour de plus, mais il n'y a plus de place pour nous.

Hier nous avons visité avec grand plaisir, à Bexleyheath, dans ce qui est aujourd'hui la grande banlieue de Londres, Red House, maison que fit construire et qu'habita avec les siens William Morris entre 1860 et 1865. Nous nous préparons à présent à visiter celle de Jane Austen à Chawton, près d'Alton, à quelques miles au nord d'ici.

La contrainte de produire chaque jour une version prédéfinitive du texte relatif à telle ou telle demeure rend presque impossible de tenir ce *journal*, d'autant que le séjour dans les chambres d'hôtel, à peine les dix heures du matin dépassées, est un combat de tous les instants, et que les opérations relatives à l'appareil photographique prennent également beaucoup de temps. Du moins mes photographies sont-elles, il me semble, un peu moins mauvaises qu'à mes débuts avec le Canon. Elles sont loin d'être de *bonnes* photographies, elles n'ont aucun intérêt en elles-mêmes, mais elles figurent à peu près correctement ce qu'elles sont censées représenter, et c'est déjà un gros progrès.

Ce qui m'inquiète est de ne pouvoir me connecter ; car si je le pouvais je pourrais déjà envoyer à Fayard et à M. Lucas mes travaux quotidiens, photographiques et écrivassiers, écrivainiques, et je serais moins exposé au risque de les perdre, par vol ou par accident d'ordinateur.

The Queen's Inn, Selborne, Hampshire, mardi 10 juillet, huit heures moins le quart, le matin. Nous sommes dans une petite auberge de campagne, ou plutôt de village, sur la grand-rue de Selborne ou plutôt sur la route, assez fréquentée, qui, entre Petersfield et Alton, passe par le centre de Selborne. Nous nous préparons à visiter, presque en face de notre fenêtre, la maison de Gilbert White. J'avoue que dans mon ignorance je n'avais de ma vie, je crois, entendu parler de Gilbert White avant de découvrir son nom, avant-hier soir, dans la salle à manger de Langrish House, sur le menu du restaurant qui s'ouvrait par une présentation des lieux, une histoire de la maison et des Talbot-Ponsonby, et une évocation sommaire des attractions touristiques du voisinage : parmi elles la maison de Jane Austen, bien sûr, mais aussi celle de Gilbert White dont la personnalité, je le répète sans m'en vanter, m'était totalement inconnue. Il aurait très bien pu, dans mon esprit, être quelque *crooner* des années cinquante, ou bien un présentateur vedette et pionnier de la télévision, une sorte de Léon Zitrone anglais.

Heureusement, alors que nous faisions dans le parc, Pierre et moi, ce soir-là, une petite promenade nocturne et postprandiale, et qui d'ailleurs

devait se révéler précoïtale, nous rencontrâmes Mrs Talbot-Ponsonby, laquelle était à s'occuper de ses canards, et que notre ombreuse apparition sous ses frondaisons effraya quelque peu, j'en ai peur. Nous la rassurâmes comme nous pûmes, nous lui apprîmes, sur une sienne question, que nous étions français, nous apprîmes d'elle qu'elle rentrait de Paris où elle avait emmené sa mère afin de lui offrir, pour son quatre-vingtième anniversaire, un dîner aux chandelles sur un bateau-mouche (« *It was wonderful !* »), et nous fûmes informés de sa bouche, sur une question mienne, que Gilbert White – auquel elle confessa ne s'intéresser que mollement – était un naturaliste du XVIIe ou du XVIIIe siècle, elle ne savait trop dire, dont on pouvait visiter la maison, oui, à une dizaine de miles au nord-ouest de Langrish, sur le chemin du Chawton d'Austen.

Mrs Talbot-Ponsonby (ce nom est un poème a lui tout seul), comme je lui expliquais, nuitamment et parmi les canards, donc, le projet de mon petit ouvrage sur les *Demeures de l'esprit*, cela dans l'intention de savoir d'elle si elle ne voyait pas, dans le voisinage, quelque autre maison d'artiste ou d'écrivain qui pût tomber dans les filets de mes desseins, me demanda d'ailleurs pourquoi je n'écrirais pas *sur Langrish House*, tout simplement, dont l'histoire était très riche. Nous y avions vu en effet des caves impressionnantes, *The Vaults*, où sont dressées de nombreuses tables pour les mariages – une véritable industrie, semble-t-il –, et qui auraient été creusées pendant la dernière guerre par un Talbot-Ponsonby soucieux de mettre sa famille à l'abri des bombardements et de lui offrir, en cas d'invasion, un passage souterrain et secret permettant de gagner la campagne. Mais il se serait avisé que sa maison était construite sur le roc le plus pur, et il aurait renoncé à creuser plus avant.

Cependant il devait y avoir sous Langrish House, déjà, des caves assez importantes dès avant son intervention, car une autre histoire parle de prisonniers royalistes détenus là pendant la guerre civile. Je dois admettre qu'il ne reste rien, pour l'œil amateur, de ce que put être à cet emplacement un manoir antérieur à ce que l'on voit, une grosse maison victorienne d'architecture assez ingrate, il faut bien le dire, mais pas désagréable à habiter, d'autant qu'elle s'ouvre de plusieurs côtés sur de grasses et belles prairies qui s'allongent jusqu'à des bois.

Langrish House, un peu curieusement, jouit d'une extrême popularité auprès du Guide des routiers qui en a fait récemment son *hôtel de l'année*, je crois bien, et dont les panonceaux sont partout. Je suppose que le Guide des routiers ne s'adresse pas seulement aux routiers, car on imagine mal des semi-remorques arrivant à la queue leu leu jusque-là, sur les routes étroites et feuillues de la campagne avoisinante ; sans compter que l'atmosphère dominante, dans la maison, n'est pas sans quelque solennité post-post-postvictorienne, elle aussi, qu'on voit mal compatible avec l'ambiance d'un relais de bord de route pour camionneurs. Il y a là un petit mystère que plus savant que moi percerait sans doute aisément. D'ailleurs le Guide des routiers, dont un exemplaire était dans notre chambre, recommande toute sorte d'établissements d'un genre voisin, pompeuses maisons de famille éparses dans le pays et à moitié ou tout à

fait converties en hôtels, pour salvation, par leurs aristocratiques ou semi-aristocratiques propriétaires.

Neuf heures vingt, après le petit déjeuner, laborieuse affaire comme d'habitude. Où en étais-je ? Ah oui : donc, Mrs Talbot-Ponsonby trouvait que je pourrais consacrer un chapitre à Langrish. Mais le grand homme de la famille semble être le grand-père, ou l'arrière-grand-père, du propriétaire actuel, et tout ce qu'il a fait fut de fonder une société de je ne sais quoi – des produits agricoles, sans doute –, nommée à l'origine Talbot-Ponsonby et aujourd'hui S. (ça commence par un S, c'est tout ce dont je me souviens) ; les semi-remorques de cette société, maintenant que j'y pense, sillonnent bel et bien les routes étroites du voisinage, puisque nous en vîmes sortir un des entrepôts, comme nous quittions l'hôtel, et forcer à la reculade, au creux du paysage bocager, un innocent autobus. Le grand Talbot-Ponsonby (est-ce que ces gens descendraient de Lord Talbot, par hasard, dont nous vîmes un monument commémoratif près de Castillon-la-Bataille, *on our way to* la tour de Montaigne, l'automne dernier ?) a peut-être fourni d'autres accomplissements (je crois qu'il a été marin), mais enfin rien, à première vue, qui justifie l'inclusion de sa maison parmi les *Demeures de l'esprit.* En revanche Gilbert White, auteur de *The Natural History and Antiquities of Selborne*, énorme ouvrage dont nous fîmes l'acquisition dès hier, dans une édition en fac-similé, a tous les titres requis pour une entrée, et Selborne avec lui.

La maison de Jane Austen à Chawton, à quelques miles plus au nord, dans le Hampshire toujours (*"Jane Austen's County"*), est un peu décevante, sous son administration actuelle. Les différentes pièces hésitent exagérément entre la reconstitution de l'atmosphère d'époque et le musée didactique, avec de vilains panneaux d'information mélangés aux quelques meubles originaux et aux souvenirs de famille, combinaison dont le résultat n'est jamais agréable à l'œil, ni d'ailleurs à l'esprit. J'étais content de voir pour une fois une maison d'écrivain qui n'appartînt ni au National Trust ni à English Heritage, ces grands prédateurs ; mais il faut avouer que le résultat n'est guère convaincant. Cependant la maison elle-même, au centre du hameau de Chawton, n'est pas laide, et elle a, comme toutes les autres, un très joli jardin débordant

de fleurs. À quelques centaines de mètres de là, sur une hauteur, on voit le pompeux manoir jacobéen qui était la propriété de celui des frères de Jane Austen, Edward, qu'avaient adopté de riches et puissants cousins dont il prit le nom, les Knight. Au pied de cette éminence et de ce château, très à l'écart du village, donc, se dresse l'église dans laquelle se pressent les divers monuments funéraires à la gloire des Knight, tandis que derrière l'abside, à l'extérieur, sont enterrées les deux Cassandra, la mère et la sœur de Jane Austen, qui toutes les deux lui ont assez longuement survécu. Jane Austen, elle, repose dans la cathédrale de Winchester, ville où elle est morte alors qu'elle y séjournait près de son médecin.

***

Nous continuons d'avoir des problèmes techniques. Ils sont certainement liés en grande partie à notre propre incapacité, mais les institutions concernées ne font pas grand-chose, je trouve, pour nous faciliter la tâche.

D'une part, je ne peux pas me connecter à Internet, ce qui m'inquiète grandement car je souhaiterais pouvoir envoyer à Fayard, au fur et à mesure, le livre que j'écris et dont j'ai peur de perdre les parties déjà rédigées – huit chapitres en huit jours, de dix mille signes chacun à peu près.

D'autre part, le téléphone portable, auquel nous ne sommes abonnés toute l'année durant qu'à seule fin d'en disposer pendant les vacances (si l'on peut appeler *vacances* ce voyage très laborieux, mais néanmoins plaisant), refuse à peu près tout service, ce qui m'ennuie surtout à propos de ma mère, laquelle tient beaucoup à pouvoir être en liaison constante avec moi ; sans compter que pouvoir téléphoner en chemin serait très utile pour retenir des chambres d'hôtel.

La connexion au Net, elle, serait d'un grand secours pour obtenir des renseignements sur les maisons d'écrivains ou d'artistes qui pourraient être discrètement ouvertes à la visite (les principales et les plus connues figurent dans les guides dont nous disposons – mais *quid* de la résidence

de Tennyson dans l'île de Wight, par exemple, ou de la maison qu'il se fit construire près de Haslemere, dans le Surrey, non loin d'ici ?).

The Wheatsheaff Inn, Cuckfield, West Sussex, mercredi 11 juillet, neuf heures du matin. La maison de Gilbert White à Selborne est assez décevante car, pour célébrer cette personnalité éminemment XVIIIe siècle, elle est victorienne au possible, et de façon irrécupérable. On y jouit néanmoins d'un beau jardin, comme partout, directement ouvert sur la campagne et sur les bois. Et la campagne est admirable, non moins *comme partout*. Je ne saurais en jurer pour *toutes* les régions d'Angleterre, mais dans ces comtés du Sud-Est, Kent, les deux Sussex, Hampshire, les paysages sont infiniment mieux préservés qu'en France. Le plus étonnant est qu'on puisse contempler de très vastes étendues de territoire, à partir de telle ou telle hauteur, sans que le plaisir soit gâché par quoi que ce soit d'agressif et de laid dans le panorama ; et cela dans des régions qui sont pourtant très densément habitées, mais, il est vrai, avec beaucoup d'amour et de soin. Même les constructions neuves n'ont pas cette brutalité blanche et brillante, ni d'ailleurs cette laideur angulaire, de tout ce qui sort du sol en France. Une maison à peine achevée, largement revêtue de bois, près de l'hôtel, à Selborne, est déjà merveilleusement fondue, ligne, matière et coloris, dans tout ce qui l'environne.

Nous avons fait deux fois, avant-hier soir à la nuit tombée et hier à la mi-journée, après la visite à la maison de Gilbert White, la même très jolie promenade à pied, derrière le cimetière où repose le pasteur naturaliste, en contrebas des tombes, le long d'une combe boisée qui s'étire en serpentant de part et d'autre d'un ruisseau, en direction, je crois, de l'emplacement d'un prieuré augustinien dont White a décrit, dans son livre, l'histoire et les vestiges. On dépasse, sur ce chemin-là, un *bed & breakfast* isolé qui ne peut s'atteindre qu'à pied, et qui, si les hôtes y sont accueillants et discrets, doit faire une retraite merveilleuse, pour quelques jours, au plus profond de la profonde Angleterre – *Doltons*, ou *The Doltons*, je crois : on s'y croirait dans un tableau de Constable, ou sur une boîte de chocolats (ce n'est pas incompatible, hélas).

Mais ce qui m'a le plus intéressé de ce que nous avons découvert hier, nous l'avons en fait à peine vu : c'est la maison, ou le château, que s'est fait construire Tennyson près de Haslemere, aux confins du Surrey et du Sussex occidental. Nous avons eu beaucoup de mal à trouver cette propriété et n'avons fait que l'entr'apercevoir, en marchant dans les fougères et sous les pins autour de l'enceinte qui protège farouchement ses somptueux jardins en terrasses, aux immenses pelouses tondues de frais. Une secourable *Tennyson Lane*, à partir des hauteurs de Haslemere, nous avait menés, au fond des bois, jusqu'à un premier portail que nous nous étions étonnés et réjouis de trouver grand ouvert ; mais un second, très solennel et très néo-gothique, quelques centaines de mètres plus loin, avait brisé notre élan – *automobile*, à tout le moins, car nous avons tâché de contourner l'obstacle à pied, sans grand résultat et non sans quelque inquiétude, car l'endroit, son portail, sa rigoureuse clôture, n'est pas sans évoquer, en plus grand et plus impressionnant, la propriété du terrible docteur Müller, dans *L'Île noire* : on ne serait pas du tout surpris de voir paraître et foncer sur soi des gardiens guêtrés, carabine à l'épaule, tenant plus ou moins en laisse d'énormes chiens danois ; d'ailleurs nous avons été dépassés en voiture, comme nous repartions, par des gardes en uniforme quasi militaire.

Malgré leur aspect mal rassurant, je les eusse volontiers interrogés un peu, s'ils m'en avaient laissé le temps. La curiosité me dévore, en effet. Qu'est-ce que ce peut bien être, aujourd'hui, que ce domaine ? Un centre secret de conférences internationales ? Un asile de fous milliardaires ? Le siège d'une secte ? La somptueuse demeure de quelque très riche nouveau riche, homme d'affaires ou star de la pop music ? Ou bien la paisible résidence des descendants de Tennyson – hypothèse qui, légitimiste comme je le suis, a toutes mes préférences, il va sans dire ?

En tout cas, tout est saisissant, dans ces parages – et d'abord le site, en promontoire à l'extrémité d'un assez haut massif boisé qui sans doute ne s'élève qu'à quelques centaines de mètres, mais qui fait tout de même impression, dans ces campagnes paisibles dont je ne savais pas le relief si mouvementé. La végétation, aussi, comme très souvent en Angleterre, est très surprenante par son foisonnement et par une diversité qu'on croirait presque exotique : elle m'a rappelé celle de Sintra, et de ce petit massif

fameux pour son microclimat qui se dresse à l'ouest de Lisbonne. Mais le plus extraordinaire, comme d'habitude, est la vue, plus ample encore et peut-être plus belle – mais je n'en jurerais pas, puisque nous n'avons certes pas eu accès aux terrasses que nous apercevions de loin – que celle de Churchill à Chartwell : une mer de prairies et de bois se dérobant sous le regard, par grandes vagues étales, presque jusqu'à la mer. Le Poète Lauréat ne se refusait rien…

En redescendant, et en nous dirigeant un peu au hasard vers Petworth, au sud-est, nous avons aperçu, sur les pentes de ce même étrange massif, et derrière un beau portail, une maison carrée d'époque Restauration (anglaise), ou Queen Anne, je ne sais, d'une noblesse et d'une simplicité merveilleuses ; et, derrière elle, un de ces parcs à frondaisons qui sont tout simplement la campagne, jusqu'à l'orée des forêts. La ferme voisine de cet austère bijou s'appelle *Old Manor Farm. Old Manor*, donc ? Une autre de ces demeures qui apparaissent parfois dans les rêves, ou sur la couverture de *Country Life…*

Casterbridge Hotel, Dorchester, Dorset, samedi 14 juillet, neuf heures et demie du matin. Décidément je n'arrive pas du tout à tenir ce *journal.* Pourtant, à quelques exceptions près, comme hier le beau château romano-normand de Portchester, à côté de Portsmouth, nous ne voyons qu'un seul site par jour, celui qui doit faire l'objet de mon entrée quotidienne dans *Demeures de l'esprit.* Chacune de ces entrées a dix mille signes à peu près (et non pas cinq mille, comme je l'avais calculé d'abord). À ce rythme, si nous le tenons et si je le tiens deux mois, un volume de six cent mille signes serait écrit en huit ou dix semaines, ce qui serait certainement une espèce de record. Je suis le roi des polygraphes. Les *demeures de l'esprit*, il est vrai, m'intéressent autrement plus que le métro toulousain, et le livre, à écrire, me coûte beaucoup moins. Cependant, à peine la maison du jour visitée, et l'hôtel pour la nuit trouvé, il faut se mettre à rédiger le texte afférent, en donner une première version complète, la relire et polir, ce qui, en tout, prend cinq à six heures à répartir entre le soir et le matin. L'objectif, je l'ai déjà relevé, est d'avoir à la fin du voyage un texte définitif ou prédéfinitif

complet qui puisse entraîner le paiement de la somme prévue pour la livraison du manuscrit, ce qui limiterait un peu les dégâts financiers. À cause des prix épouvantables de l'Angleterre, cet ouvrage coûte beaucoup plus à réaliser, pour moi, qu'il ne va rapporter, frais de séjour et émoluments proprement dits cumulés. Mais il est l'occasion de très agréables demi-vacances dans des pays décidément merveilleux.

À Lewes, avant-hier, ou était-ce le jour précédent – je n'ai plus aucune notion du calendrier, et viens de découvrir avec étonnement, sur cet écran même, que nous étions aujourd'hui le 14 juillet –, il est arrivé une jolie catastrophe, d'ordre économique, justement, et certes ce ne sont pas les pires, *mais quand même.* Pour la première fois j'étais arrivé à me connecter – mal m'en prit. C'était au Shelley Hotel, le meilleur, le plus confortable, le plus élégant et le plus cher de ceux dans lesquels nous sommes descendus au cours de ce voyage (incomparablement supérieur, par exemple, à l'horrible White Hart où j'étais tombé avec ma mère, Jacqueline Voillat et Jeanne Lloan, dans la même Lewes, il y a trois ans). Hélas, ma boîte à lettres électronique, que je n'avais pas pu atteindre depuis quinze jours, était emplie de deux cent cinquante messages, la plupart de l'ordre du spam, commercial ou pornographique (ou les deux). Il a fallu la vider. Mais la connexion était mauvaise, pour mettre à la poubelle les messages annoncés il fallait d'abord les faire apparaître, certains étaient très lourds, j'ai passé deux heures et demie à cette opération, sans d'ailleurs parvenir à la mener à terme. Et je me suis vu présenter pour elle, *pour elle seule*, une facture, tiens-toi bien, Gabriel, de trois cent sept livres, à peu près cinq cents euros.

Après négociation, d'ailleurs courtoise (l'hôtel Shelley est parfaitement civilisé, et très agréable), la somme fut ramenée, le lendemain, à cent trente-sept livres. Mais c'est encore beaucoup d'argent pour aucun résultat, car ce que je voulais surtout, c'était envoyer à Fayard les textes déjà écrits, afin qu'ils ne risquent pas de se perdre ; et je croyais y parvenir aisément une fois la boîte à lettres vidée de son courrier parasite. En fait, l'obstacle n'était pas celui-là. Le précieux M. Lucas, par téléphone, a résolu le problème technique et les neuf premiers textes ont pu être envoyés. Nous en sommes à douze.

Quoi qu'il soit un peu cher pour nous (même sans incident webmatique), nous serions volontiers restés au confortable hôtel Shelley de Lewes, car, après avoir, la veille, fait la visite (la troisième ou la quatrième, en ce qui me concerne) de la Monk's House de Virginia Woolf, dans le village de Rodmell, au sud de la ville, nous devions visiter le lendemain, au sud-est d'icelle, Charleston Farm, le domaine de Vanessa Bell et de Duncan Grant, ce que d'ailleurs nous avons fait. Mais il n'y avait plus de chambre au Shelley pour que nous pussions y retourner le soir. Au lieu de rester dans le pays après avoir vu Charleston, nous sommes donc partis vers l'ouest, car la prochaine visite prévue était la maison natale de Dickens à Portsmouth, que nous avons vue hier. L'étape pour la nuit fut dans un village assez reculé et très tranquille des environs d'Arundel, Burpham, où le Guide rouge Michelin nous avait conduit à certain Old Parsonage, qu'il recommandait beaucoup. C'est du moins le numéro de téléphone de l'Old Parsonage que nous avons composé pour réserver une chambre, mais nous sommes tombés en appelant, par je ne sais quel mystère, à la Burpham Country Inn. Est-ce le même établissement qui aurait changé de nom ? C'est ce qu'on nous a dit, mais c'est un peu étrange, d'autant que nous avons le guide Michelin de l'année 2007, le plus récent. D'ailleurs il parle, à propos de l'Old Parsonage, d'« *exquisite gardens* », et nous n'avons rien vu de tel à la Burpham Country Inn où nous étions, autre chose étrange – je m'avise de tout cela, comme souvent, en écrivant ceci –, les seuls clients. N'importe, nous nous y sommes trouvés fort bien, dans une jolie chambre sous les toits qui regardait d'assez hautes et paisibles collines. Nous avons dîné agréablement au pub du village, et fait autour des quelques maisons, entre les tombes et au-delà, une jolie promenade nocturne que nous avons renouvelée au matin pour mieux profiter des vues qu'elle offrait, notablement sur le formidable château d'Arundel, fief des ducs de Norfolk, qui, de près, est très laid, mais de loin très impressionnant.

Bref, nous serions très volontiers restés à Burpham et dans son mystérieux hôtel, où les hôtes sont très aimables et obligeants, mais c'était trop loin de Portsmouth pour que nous nous obligions à regagner le soir la même chambre ; et nous n'avons rien trouvé dans le voisinage qui justifiât, au regard des *Demeures de l'esprit*, un séjour prolongé.

L'hôtel lui-même avait bien été – une plaque en attestait – la résidence d'un certain Tickner Edwardes, vicaire, maître apiculteur de renommée mondiale, paraît-il, et pionnier du cinéma documentaire ; mais ce semblait tout de même un peu *far fetched* pour une entrée dans le livre. John Cowper Powys, de même, venait en visite à Burpham, mais dans une maison qui n'était pas la sienne, et qui de toute façon ne se visite pas. *Exit* Burpham, donc, ou plutôt *exeunt* nous, malgré notre attachement tout neuf à ce village qui n'est pas plus joli qu'un autre, mais délicieusement tranquille et pastoral, et où nous nous trouvions très bien.

J'ai oublié de noter – la précipitation me fait oublier beaucoup de choses – que la veille, jeudi dernier, avant-hier, le 12 juillet (il faut que j'essaie de me remettre le calendrier dans la tête), nous avions vu, après la très intéressante visite de Charleston, et non loin de là, un peu plus à l'intérieur des terres, grâce à Pierre qui est un grand admirateur de Lowry, la maison où il est mort en 1957, à Ripe, et sa tombe, face à l'église, dans le cimetière du village. Contre la pierre tombale, très petite et très basse, ont été déposées par des admirateurs et pèlerins des bouteilles vides de tequila Ultramarine et d'autres alcools.

Hier, dans Portsmouth, nous avons visité, donc, la maison natale de Dickens ; fait le tour du navire de Sa Majesté *Victory*, navire amiral de Nelson à Trafalgar et site de ses étranges dernières paroles « *Kiss me, Hardy !* » (Pesson voulait en faire un opéra, il me semble) ; puis cherché assez laborieusement du matériel informatique. Nous avons sans trop de mal trouvé des disquettes pour faire des copies (je vis dans l'obsession de perdre mes textes, parce que je ne sais rien de plus désagréable que d'essayer de reconstituer de mémoire des pages écrites et effacées ou perdues…), mais, pour un appareil "USB" qui permette de se connecter en "Wi-Fi", on nous a donné une adresse dans la zone industrielle et commerciale de Portchester, ce qui nous a permis de faire dans le voisinage une assez longue promenade, vers cinq heures de l'après-midi, autour du magnifique ensemble constitué, sur le gazon et tout près de la mer, au fond d'une anse industrielle et portuaire, par une vaste enceinte *romaine*, oui, *romaine*, bien conservée, une belle église romane et une superbe tour normande, et romane elle aussi, et même un peu Renaissance dans les coins. De là, en contournant Southampton et en

traversant la New Forest (où mourut dans un accident de chasse qui était sans doute un assassinat le roi Guillaume Rufus, un malpoli de première, fils du Conquérant), nous avons gagné Dorchester dont j'attendais beaucoup, je ne sais pourquoi, et qui, à première vue, hier soir, sous une pluie battante il est vrai, m'a un peu déçu.

Dorchester est le haut lieu du culte de Thomas Hardy, qui appelle la ville *Casterbridge* dans ses romans, et notamment dans *The Mayor of Casterbridge.* Mais, pour l'instant, c'est à Lawrence d'Arabie que nous nous préparons à rendre visite.

Dorchester toujours, Casterbridge Hotel, dimanche 15 juillet, onze heures du matin. La visite d'hier a été consacrée, donc, à la cabane au fond des bois, à l'est de Dorchester, où T. E. Lawrence simple soldat, dans la dernière partie de sa vie, venait lire, écrire et recevoir des amis après ses journées au camp militaire voisin, Bovington, qui existe encore – les lecteurs de ce *journal*, s'il est un jour publié, et s'il trouve des lecteurs, devront se reporter, pour le détail des visites quotidiennes, au livre *Demeures de l'esprit*, si lui aussi a trouvé son chemin vers les presses.

Nous avons vu également le lieu où survint l'accident de motocyclette qui fut fatal à Lawrence, le 13 mai 1935, dans une clairière, à deux ou trois cents mètres au sud de Clouds Hill, le pavillon de lecture : les objurgations de la sécurité routière ont raison de rappeler avec insistance que la moitié des accidents mortels ont lieu à moins de trois minutes de la maison des morts… Nous sommes encore allés sur la tombe, un peu plus loin, à Moreton, et avons vu l'église où eut lieu le service funèbre, entre le village et le château. C'est un édifice très intéressant en soi car c'est une église gothique, *très* gothique, encore qu'exceptionnellement lumineuse, datée de… 1776 – le concept de "gothique georgien" ou de "gothique Louis XVI" est toujours un peu difficile à assimiler pour un Français (nonobstant la cathédrale d'Orléans, tout de même)…

Les vitraux de cette église ayant été détruits pendant la dernière guerre (*après* la mort de Lawrence, donc), ils ont été remplacés par des verrières

incolores et transparentes que Sir Laurence Whistler, frère de Rex Whistler, a orné de motifs gravés dans le verre, très admirés, mais pas par moi. Pour une fois que de l'intérieur d'une église on peut voir la nature à son plus admirable (la campagne anglaise), j'eusse préféré que cet homme n'intervînt pas (ni surtout dans ce style de carte de Noël).

Nous sommes même montés, au-dessus de Moreton, à travers champs et bois, en face du joli petit château georgien où eut lieu, après l'enterrement de Lawrence, une petite réception pour les illustres *mourners* (comment dit-on *mourners* en français ?) – au premier rang desquels Winston Churchill et, dans un autre genre, Siegfried Sassoon, le poète, qui à l'église avait, de fureur, brisé l'appareil photographique d'un journaliste –, montés, dis-je (les portes claquent, les aspirateurs grondent, les femmes de chambre sont au pied des murailles, il va falloir évacuer cette chambre d'une minute à l'autre), jusqu'à un obélisque de 1780 portant à son sommet, au-dessus du faîte des arbres, une belle urne funéraire à l'antique. Le pauvre est si ruinatique, hélas, que les plaques qui étaient inscrites dans son socle délabré ont été descellées, ou bien elles se sont descellées toutes seules, et à présent elles peuvent être lues de part et d'autre du cimetière où repose Lawrence, sous un gracieux baldaquin néo-classique (*les plaques*, pas la tombe, oh là là ; dans cette chambre nous sommes le 13 juillet 1789, ou à Versailles le 5 octobre : schblinggg, klank, bing, crcrcrcrcrcrcrcrcrcreuuuuuuuuuuhhhhhhhhh, et surtout SCHCHCHCHPLAAAAAAFFFFFF…).

Au retour vers Dorchester, et comme nous contemplions, et, pour ma part, je photographiais un assez beau château de bord de petite route (*Wolton*, *Woolford*, *Woolton*, quelque chose comme ça…), nous fûmes abordés par un singulier personnage d'une cinquantaine d'années qui passait par là en voiture et s'arrêta pour nous parler, nous voyant si intéressés par les sites et monuments de la région. Il était affable, très érudit, et, apprenant que Pierre était professeur d'histoire, voulut absolument nous montrer, à quelques kilomètres de là, un site passionnant, jurait-il, et qu'il était pratiquement seul à connaître : un camp militaire et scientifique *secret* de la Deuxième Guerre mondiale. C'était l'affaire de cinq minutes, disait-il. Confiants, nous le suivîmes au fond des bois. Mais la petite promenade a tourné à l'épreuve de trekking

tandis que nous nous avancions, de plus en plus récalcitrants, derrière notre guide enthousiaste et qui nous assurait, à chaque nouvel embranchement, que cette fois nous y étions presque, il n'y avait plus que deux ou trois cents mètres à faire. Nous avons bien dû parcourir ainsi quatre ou cinq kilomètres entre de très profondes carrières à ciel ouvert, dans des forêts où quelques arbres, en effet, étaient gravés de noms et de dates remontant aux années quarante (tiens, les graffiti dans les arbres ne disparaissent pas avec les années ?).

L'homme allait toujours. En nous la révolte commençait à gronder, d'autant que je voulais rentrer travailler. D'un autre côté, nous ne voulions pas désobliger cet homme aimable qui ne désirait peut-être rien d'autre, qui sait, que nous faire partager une découverte qui lui était précieuse ; et qui se ferait une mauvaise opinion des Français si nous prenions la fuite ou refusions de le suivre plus avant. L'aventure, cependant, devenait un peu inquiétante : l'homme était vraiment très bizarre, il allait devant, parlant tout seul, les bois s'épaississaient, nous nous rappelions que l'Angleterre passe mythologiquement pour la patrie du crime sexuel, ces carrières étaient véritablement très profondes et Pierre avait ramassé un gros bâton qui pourrait servir si l'affaire tournait mal.

Entre les murs d'une casemate dont il nous expliqua qu'elle avait été un magasin de munitions, l'homme nous désigna un tronc d'arbre qui, d'après lui, n'était pas là par hasard (rien n'était là par hasard, à l'en croire : tout avait un sens au fond de ces bois), car on pouvait y reconnaître distinctement le bas d'un corps de femme, avec son sexe de femme.

Sans doute avions-nous affaire à quelque obsédé sexuel. Je ne sais pas très bien quels étaient ses desseins sur nous. Nous avons décidé de briser là, prétextant le temps qui manquait. Il a paru fort déçu mais n'a pas insisté, ni proposé de nous raccompagner, s'asseyant au contraire sur une souche et manifestant l'intention de demeurer là, apparemment, dans le soir qui tombait. Par chance ou par miracle, nous avons pu retrouver notre chemin, et notre voiture intacte – il nous avait aussi traversé l'esprit que des complices à lui auraient pu s'en prendre à elle, durant l'interminable excursion. Quand nous sommes rentrés ici, il était l'heure

du dîner, je n'ai pas pu travailler, j'ai dû écrire mon texte sur Clouds Hill cette nuit et ce matin. Et voilà pourquoi, à midi ou presque, j'en suis encore à ce *journal.*

Cela dit, je trouve très agréable de garder la même chambre et de rester au même hôtel deux ou trois jours de suite. On se sent beaucoup plus léger, dans les villes, et beaucoup plus chez soi ; et c'est un plaisir que de n'avoir pas la charge des principaux bagages, à commencer par cet ordinateur, mon bien le plus précieux (parmi les objets matériels, s'entend – mais il est beaucoup plus que cela). À propos, le *Wireless 108G USB Adapter* que nous avons eu tant de mal à trouver dans Portsmouth et finalement à Portchester, quand, avant-hier (il me semble qu'il y a de cela une semaine…), nous sommes allés le quérir en ce fond de baie (ce qui nous a tout de même permis de découvrir la superbe citadelle romano-normano-romane (un pur délice églogal)), ne marche pas et ne peut pas marcher, car il est prévu pour un appareil PC et pas pour un Macintosh. Encore trente livres de fichues en l'air, une demi-après-midi de perdue pour le travail, et toujours pas de connexion Internet possible…

John Abbott, l'ami de William B., *of* Journal de *Travers fame*, répétait, sans en donner du tout l'exemple, qu'il fallait prendre *the vicissitudes of travel with grace.* Je l'avais surnommé *Grace.*

Lundi 16 juillet, neuf heures et demie du matin. Hier, en grande partie sous la pluie, nous avons vu le cottage natal de Thomas Hardy à Higher Bockampton, à l'est de Dorchester, et marché un peu dans les bois, derrière lui, afin de nous imprégner (un peu…) de la *Hardy Country* ; nous sommes allés au cimetière de Stinsford où le cœur de l'écrivain – le reste de son corps est à Westminster Abbey – a été déposé, entre les dépouilles mortelles de ses deux épouses successives, près du tombeau de ses parents et de nombreux autres Hardy (tandis qu'a voulu être enterré là lui aussi, à proximité de son idole, Cecil Day-Lewis, le Poète Lauréat (grand-père de l'excellent acteur du même nom, Daniel)) ; nous avons aperçu Aphelhampton, un des plus jolis châteaux d'Angleterre

certainement, où le jeune Hardy a fait quelques travaux de maçonnerie, avec son père, avant de changer de voie ; et été contempler le géant bandé de Cerne Abbas, inscrit dans l'herbe, à la chaux, sur le flanc d'une colline, au-dessus d'un joli village où nous avons marché aussi, toujours sous la pluie. Mais il est difficile, faute de temps, de voir quoi que ce soit qui ne soit pas directement lié au sujet du jour. Nous voyageons très différemment de ce qu'est notre manière habituelle, puisque, au lieu de courir les routes jusqu'à la nuit tombante et tombée, nous regagnons l'hôtel, ou devons en chercher un, dès le milieu de l'après-midi, afin que j'écrive au plus vite mon texte quotidien. Il ne s'agit pas seulement de l'*écrire*, d'ailleurs, mais d'abord de passer une heure ou deux, voire davantage, à des lectures documentaires qui me permettent de jouer au savant sur des sujets dont bien souvent je ne sais absolument rien (tel Gilbert White). Les "documents" sont un titre de dépense important : hier, par exemple, la brochure sur le cottage natal (deux livres et demie) et une bonne biographie de Hardy, par Claire Tomalin (vingt-cinq livres).

Nous dînons vers neuf heures, crainte que plus tard tous les restaurants soient fermés, dans ces provinces. Le mauvais moment de la journée est le retour à l'hôtel après dîner, car, en général, le texte n'est pas fini, loin de là, et je tiens absolument à en avoir une version complète avant de me coucher, de peur que le moindre décalage n'entraîne l'effondrement de tout le système. Or, bien que nous n'y fassions pas d'excès, j'ai le plus grand mal à travailler au sortir de table, et alors tombe de sommeil. Hier soir je n'en ai eu fini qu'à une heure. Je me lève à sept et relis et corrige comme je peux la première version. Nous descendons vers huit heures et demie pour le petit déjeuner. Il y a ensuite très peu de temps pour ce *journal*, et moins encore pour tâcher d'améliorer, par des lectures de mode d'emploi et de manuels divers, mes performances photographiques, qui sont piètres. Bains, bagages, il est rare que nous quittions l'hôtel avant onze heures.

Je me félicite de m'être dressé, et que Pierre se soit habitué lui aussi, avec sa complaisance coutumière, à nous passer de déjeuner. C'est une ou deux précieuses heures de gagnées, et, semble-t-il, après l'initial exercice d'ascèse, sans le moindre effort de part ni d'autre. Après un

copieux petit déjeuner anglais nous n'avons absolument pas faim avant le soir et ne songeons même pas à manger quoi que ce soit.

The Elvar Arms, East Coker, par Yeovil, Somerset, mardi 17 juillet, neuf heures vingt. Nous arrivons tout de même à glisser dans nos journées quelques visites ou excursions qui ne sont pas liées directement aux *Demeures de l'esprit.* Ainsi, hier, nous avons parcouru le musée de Dorchester, qui cependant présente deux importantes salles consacrées à Hardy et une autre à plusieurs écrivains liés à la région, à commencer par les frères Cowper Powys.

John Cowper Powys, dans un petit appartement de la High Street, à Dorchester, à deux pas du musée, justement, a écrit en 1936, à son retour d'Amérique, *Maiden Castle*, roman inspiré par la grande et belle forteresse de gazon, dite par ici *préhistorique* (elle semblerait dater plutôt des derniers siècles avant la conquête romaine), qui se dresse au sud de la ville. Nous étions à son sommet, dans des nuages noirs, lorsque j'ai reçu sur le portable un appel de Jean-Paul m'annonçant la mort de Sophie Barluet, qui occupa de hautes fonctions à Radio France, puis au Seuil. Nous la connaissions par Stéphane Martin et l'aimions beaucoup. Elle souffrait d'un cancer depuis de longs mois et avait lutté très vaillamment puisque déjà, l'été dernier, on la donnait pour n'ayant plus que quelques jours à vivre. Je crois que plusieurs des bonnes choses qui me sont arrivées (comme la série d'émissions du "Concert égoïste", sur France Musique), lui étaient invisiblement dues.

Entre Maiden Castle et Max Gate nous avons tourné dans Poundbury qui, si je ne me trompe, est le village ou le faubourg de Dorchester qu'a voulu le prince Charles pour illustrer ses principes architecturaux et urbanistiques. De loin, et du sommet de Maiden Castle, justement, il faut reconnaître que c'est infiniment moins gênant, pour le regard, que les barres de HLM et même que les lotissements habituels. De près, c'est plus troublant : à peu près tous les styles architecturaux anglais et tous les genres sont représentés, de façon passablement glacée et avec des matériaux qu'on voit bien médiocres. Je serais curieux d'en savoir plus

sur cette expérience singulière, sans doute peu approuvée des beaux esprits. Mais qu'en pensent les habitants ?

De là nous fûmes à Max Gate, la maison que Hardy dessina pour lui-même en 1884, et beau désastre architectural, pour le coup. Ce qu'ayant visité sans enthousiasme particulier nous partîmes pour East Coker, un des lieux qui donnent leur nom aux *Four Quartets* (*So here I am, in the middle way, having had twenty years – / Twenty years largely wasted, the years of* l'entre-deux-guerres – / *Trying to learn to use words…*), et celui que choisit Eliot pour qu'y soient déposées ses cendres, car c'est le village d'où les Eliot étaient partis pour les États-Unis en 1660 (tiens, *1660*, ils étaient donc "républicains" ? Un comble pour ce monarchiste passionné, rendu trois siècles plus tard à la terre ancestrale !). Nous y sommes arrivés à l'heure la plus belle, quand le soleil couchant faisait resplendir la pierre blonde et poreuse des antiques maisons, manoir, hospice et église épars dans le paysage bocager du Somerset. Nous y parlâmes à la châtelaine, je crois bien, très aimable (« Vous venez pour T. S. Eliot ? »), nous nous y recueillîmes au pied du mémorial, dans l'église, et nous nous prîmes d'un tel goût pour East Coker que nous décidâmes d'y rester pour le soir et la nuit. Seul petit problème, les antiques auberges anglaises, qui craquent de partout dès qu'on y bouge le petit doigt, ne sont pas favorables, pour peu qu'on soit un brin *self-conscious*, à la vie sexuelle. On a toujours l'impression que dans le pub, au-dessous de la chambre, tout le village attablé compte les coups.

Ce matin il pleut. Mais notre anglophilie (croissante, pour ma part) n'en est pas affectée.

Castle Inn, Castle Combe, Wiltshire, mercredi 18 juillet, neuf heures du matin. Hier nous étions à Bath pour y visiter la maison et le petit jardin d'où le musicien hanovrien Wilhelm Friedrich – plus tard *Sir William* – Herschel découvrit, le 7 mars 1781, la planète Uranus – que, pour sa part, mais ce n'est pas moi qui lui jetterai la pierre, il prit d'abord pour une comète, puis baptisa *Georgium Sidus* en hommage courtisan, et

largement récompensé par une longue carrière d'honneurs, au roi George III de Grande-Bretagne, Électeur de Hanovre.

Bath, que j'aimais tant quand j'y venais d'Oxford, c. 1965, a un peu lassé mon amour. Ses beaux quartiers sont toujours aussi beaux, certes, mais les vilains sont de plus en plus présents, et c'est une ville incessamment en travaux, semble-t-il, et terriblement encombrée. Son statut d'appartenance au Patrimoine mondial de l'Unesco en a fait une espèce de Mecque du tourisme international, et cela ne convient pas du tout à son type de beauté. *Plusss*, mais je ne saurais lui en vouloir de cela, nous y avons été trempés deux ou trois fois par des pluies violentes, comme nous courions à des affaires triviales et purement pratiques telles que la recherche d'un nouvel "adaptateur touristique" (prise élecrique anglo-reste du monde), d'un cyber-café, d'une clef USB ou d'un appareil à Wi-Fi cette fois compatible avec un Macintosh. Ces quêtes nous ont menés de l'hypercentre commercial à des banlieues lointaines, sur la route de Bristol, où nous fûmes assistés, dans un grand magasin d'informatique, par un vendeur exceptionnellement aimable et sympathique – je n'ai pas le temps de vérifier si ce que nous avons acheté auprès de lui convient enfin à nos besoins.

Ayant dû retraverser tout Bath pour aller relever sur place, en fin d'après-midi, les horaires d'ouverture de la tour de Beckford, nous avons été enchantés de retrouver ensuite la pleine campagne, celle du Somerset, puis du Gloucestershire, et enfin du Wiltshire dans un village exceptionnellement joli, Castle Combe. Je crois que nous avons pénétré sans y prendre garde dans les fameux Cotswolds, qui sont un peu le Luberon de l'Angleterre, bien que mon cher *Country Life*, le porno-magazine du grand âge, feuilleté avec délices à l'hôtel Casterbridge de Dorchester, donnât le Gers, tiens-toi bien, *journal*, comme « France's answer to the Cotswolds » (mais alors, je suis riche ?). N'était un léger incident, à l'instant, dans la salle des petits déjeuners, avec un garçon par trop désagréable qui semblait trouver mauvais que je lui demandasse un yaourt alors qu'il y en avait, disait-il, sur la table du buffet, et en fait il n'y en avait pas, et c'est pour cela que j'en demandais, tout irait pour le mieux. Comme l'incident n'a aucune importance, et que j'étais dans mon bon droit (déjà ce type nous avait fait abruptement changer de table parce

que, ne voyant dans la salle personne du service plusieurs minutes durant, nous nous étions permis, n'osant nous asseoir à une table apprêtée pour quatre personnes, de prendre la seule qui fût prévue pour deux alors qu'elle n'était pas entièrement mise…), tout va pour le mieux. Ah non, nous avons aussi légèrement rayé la voiture, ou bien elle s'est rayée toute seule. Mais ce pays est vraiment superbe.

Il y a à Castle Combe un grand hôtel, dans un parc clos de murs, qui semble très impressionnant. Nous sommes plus modestement à l'auberge du village, sur la très jolie place centrale. De façon générale, l'hôtellerie anglaise est très supérieure à la française, et ses critères plus élevés (ses prix aussi, certes). Nous ne fréquentons guère (à l'exception du Shelley de Lewes) que les hôtels à une maison du guide Michelin, qui en France sont d'un spartiatisme assez déprimant, en général (surtout dans les villes) et qui, par ici, sont très raisonnablement confortables, au contraire, et même assez coquets, souvent. Maudites soient seulement, jusqu'au profond des générations, la race haïssable des claqueurs de portes et celles, à peine moins criminelles, des beugleurs de corridors, des hurleurs d'arrière-cours, des criailleurs de places de village, des rieurs à gorge déployée et à intervalles réguliers de salles de restaurant et de terrasses de café, et toute la sale engeance proliférante des parleurs-haut et des semelles de plomb. Heureux les chuchoteurs, les voyageurs et les indigènes à l'index sur la bouche, les arpenteurs de moquettes sur la pointe des pieds, et tous les sectateurs effacés du Silence, car le Royaume des Cieux leur sera d'emblée familier.

De la petite table où j'écris, parmi les claquements de portes habituels du siège matinal et domestique de la chambre (mais je ne m'y habitue pas), j'aperçois par-dessus de beaux toits de grands et merveilleux feuillages sur les hauteurs qui dominent Castle Combe (et où devait s'élever quelque château normand, si l'on en croit le nom du village).

Blunsdon House Hotel, près de Swindon, Wiltshire, jeudi 19 juillet, dix heures du matin. Les hôtels se suivent et ne se ressemblent pas. Cette fois-ci, nous sommes dans une énorme usine à dormir, au bord d'une

grande ville dont je n'ai aucune idée. Hier nous avons cherché Thomas Hobbes dans Malmesbury, et rencontré à cette occasion, au musée (où, non plus qu'au syndicat d'initiative, on ne savait à peu près rien de Hobbes), une charmante Française aux cheveux blancs, qui était née en Indochine, son père s'occupant là-bas d'une voie de chemin de fer vers la Chine – ô étrangeté vertigineuse des destins : comment passe-t-on de Haïphong ou Tuyên Quang à Malmesbury pour y faire sa vie ? (le mariage, je suppose, ou l'appariement sentimental ou sexuel…).

Nous avons fini par trouver, dans un faubourg nommé Newport (« Dans une ville d'Italie appelée Ferrare, il y avait un jeune homme appelé Landulphe » – Potocki, *Le Manuscrit* : une de mes phrases préférées dans la littérature universelle (mais point de jeune homme à Newport, à moins d'en apporter soi-même)), l'emplacement approximatif du lieu de naissance du philosophe, marqué par une petite plaque. La maison qui porte la plaque s'est baptisée Hobbes Cottage. La maison voisine, sans doute par dérision, s'intitule *Hog's* Cottage (avec, sur sa plaque à elle, l'image d'un pourceau).

La plus grande partie de la journée s'est passée à Kelmscott Manor, merveilleuse maison de William Morris et des siens, une des plus délicieuses étapes de ce voyage, certainement. Nous avons aussi vu les tombes, près de l'église du village ; et, pas très loin de là, à Inglesham, entre Lechlade et Swindon, une petite église aujourd'hui bien décatie mais qui passe pour un exemple des principes peu interventionnistes de Morris en matière de restauration (il écrit comme moi avec horreur : « une maison très restaurée », et avec enthousiasme : « une église pas du tout restaurée »…).

Le soir, j'ai pu pour la première fois, ici, au bar, me connecter en Wi-Fi et envoyer à Fayard sept ou huit nouveaux chapitres. Mais je ne dors pas assez. Il m'a fallu travailler jusqu'à une heure du matin pour rattraper le temps passé à tâcher d'obtenir la connexion avec le nouveau système (il faut dire que je ne suis pas très doué) et, dès sept heures, il fallait m'y remettre pour éviter que ne s'introduise un de ces décalages que je crains plus que tout. Mais enfin voilà, c'est fait : le texte sur Kelmscott Manor est en boîte et, après un peu de toilette, nous allons pouvoir partir pour Lacock Abbey où vécut et travailla Henry Fox Talbot, l'inventeur anglais

de la photographie (l'inventeur de la photographie anglaise ? l'Anglais parmi les inventeurs de la photographie ?).

The Old Rectory Hotel, Ipsley, par Redditch, lundi 23 juillet, dix heures moins le quart, le matin. Je doute si qui que ce soit, et en guise de *vacances*, encore, a jamais écrit en deux mois un livre de quatre ou cinq cents pages, éventuelles photographies non comprises. Ce labeur, décidément, ne me laisse même pas le temps d'en rendre compte ici, ni du voyage proprement dit, plutôt agréable en dépit de lui, et des inondations qui ravagent le pays – hier elles nous ont rendu très difficile, de Worcester, d'atteindre le cottage natal d'Elgar, à Lower Broadheath. J'ai délégué à Pierre le soin de l'agenda, et sans ses pages je n'arriverais même plus à me souvenir du détail de nos pérégrinations.

Je vois ci-dessus que je nous avais laissés jeudi matin dans un assez déprimant hôtel des faubourgs de Swindon. Ce jour-là nous avons visité Lacock Abbey, demeure de William Henry Fox Talbot, le pionnier de la photographie, et pris nos quartiers pour la nuit, et pour le travail, dans une très modeste auberge, The Carpenters Arms, du joli village de Lacock. Je me souviens d'une belle promenade nocturne à travers champs jusqu'à un hameau voisin. Ah, et c'est la seule fois de ma vie que j'ai vu une route, moins que secondaire il est vrai, emprunter le lit d'une rivière et l'utiliser en même temps qu'elle (ce jour-là ce n'était pas encore à cause des inondations).

Vendredi, passant par Doulting, où depuis longtemps j'aime une superbe grange, sans parler de la belle église, et par Glastonbury, toujours aussi hanté par les ultimes Flower People, par les amateurs de tarot et par les champions de l'ésotérisme néo-médiéval et New Age, nous gagnâmes (je vais arrêter d'écrire *nous gagnûmes*, car j'en ai assez des lettres de lecteurs me signalant gravement que ce n'est pas correct…) le nord de la péninsule de Cornouailles pour y visiter le cottage occupé par Coleridge en 1797 et 98 à Nether Stowey, à l'ouest du Gloucestershire. Plus propice à la rêverie est Alfoxden, petit château georgien perdu dans les bois et les prairies, sur les hauteurs, au bout d'un long chemin qui s'enfonce dans le

massif des Quantocks. Nous avons couché dans une auberge confortable et même un peu prétentieuse de la combe voisine, Combe House, dans les environs de Holford.

Samedi il a fallu, à cause d'histoires d'horaires et de jours d'ouverture, retourner à Bath pour y voir la tour de Beckford, dans laquelle je n'étais jamais entré. En chemin nous avons cherché des traces de Locke à Wrington, son village natal, près de Congresbury, entre Weston-super-Mare et Bristol. Mais décidément l'Angleterre ne se soucie pas beaucoup de ses grands philosophes, ou du moins de leur séjour sur la terre. Nous n'avons pas trouvé beaucoup plus, à propos de Locke à Wrington, qu'au sujet de Hobbes dans Malmesbury : la maison natale a été détruite, là aussi – il n'y a qu'un malheureux vieux buste empoussiéré, dans une entrée condamnée de l'église. Semblait sur les mêmes pistes que nous, là-bas, un couple étrange et pathétique, composé d'un superbe et très vigoureux jeune homme brun aux épaules larges accompagnant une jeune femme qui sans doute avait été très belle, elle aussi, mais qui présentement était d'une maigreur à faire peur, et tenait à peine sur ses jambes : est-ce une consolation, quand on se meurt, d'être accompagné sur le chemin par si vivace beauté que celle de ce garçon, ou bien le parcours en est-il rendu plus difficile encore, au contraire, par l'image trop présente et trop douce des plaisirs et bonheurs à quitter ?

« Fermez la fenêtre ! Fermez la fenêtre, c'est trop beau ! » crie Alfred Le Poittevin agonisant (lettre de Flaubert à Du Camp).

De Bath nous sommes partis vers le nord et avons trouvé non sans mal, et par hasard, en passant devant lui, à nous loger dans un hôtel de Painswick, très beau gros village, encore un, ou petite ville. Nous y avions une belle chambre ou du moins une très belle fenêtre, justement, face à l'église, à son fort clocher, au cimetière et à ses ifs en topiaire, sur le gazon vert. Belle promenade nocturne, là encore, superbes maisons de tous côtés, mais il faisait froid et il pleuvait. Tout le monde, la mère de Pierre en ses îles lointaines, la mienne à Royat, Jimmy Rodriguez du Bertrand à Plieux, tous nos rares correspondants téléphoniques s'inquiètent beaucoup de notre sort parmi les inondations d'Angleterre qui font les gros titres des journaux de la presse écrite et audiovisuelle de par le monde. Nous n'en avons guère été affectés directement jusqu'à

présent, et d'ailleurs ne savons rien du monde comme il va, n'ayant guère l'occasion, tant le temps manque, d'être informés.

Hier nous avons visité, comme en 2003, la maison d'Elgar près de Worcester. Il nous faut maintenant aller à Stratford-sur-l'Avon, ce que nous ne sommes pas sans craindre un peu, car ce doit être une énorme usine touristique. Pour éviter d'avoir à affronter la foule et les encombrements, nous avons cherché à nous loger à Redditch, ville assez voisine, et trouvé par le guide Michelin cet hôtel perdu sous les feuilles et que Pierre juge sinistre (on nous y a demandé trois fois si nous étions bien sûrs de ne vouloir qu'*une seule* chambre – ils peuvent être un peu lourds, à l'occasion…). Comme le restaurant, ici, était fermé hier soir, il a fallu aller dîner à Redditch même, déprimante ville-non-ville, pour le coup, tout entière faite de faubourgs épars entre des nœuds d'autoroute, et dont le "centre" lobotomisé, interdit à la circulation, semblait, un dimanche soir, presque mort et, pour la partie pas tout à fait défunte, un peu dangereux. Nous n'y avons trouvé qu'un méchant chinois industriel, *eat all you can eat* (ce que, bêtement, nous fîmes).

Cheltenham, George Hotel, mardi 24 juillet, neuf heures et quart, le matin. Les inondations d'Angleterre commencent à affecter sérieusement notre voyage car, dans cet hôtel-ci, où nous comptions passer deux nuits, il n'y a plus d'eau du tout et il n'y en aura pas pendant plusieurs jours, de sorte que nous allons sans doute le quitter cette après-midi, après la visite de la maison de Gustav Holst, si elle est bien ouverte comme nous l'espérons, et malgré la crise. C'est Holst qui nous a amenés à Cheltenham, que nous avions déjà traversée il y a deux ou trois jours en route vers Worcester et Stratford ; et je lui en suis très reconnaissant, car Cheltenham est vraiment la découverte de ce voyage, d'autant que je ne savais rien de cette ville et n'en attendais rien. Je n'en sais toujours pas grand chose. Apparemment c'est une sorte de Bath un peu postérieure à Bath, plus Regency que georgienne, moins spectaculaire de position car occupant une situation plate, mais présentant des ensembles architecturaux homogènes presque aussi vastes et aussi impressionnants, bien que plus plats eux aussi, moins en relief – nous n'avons pas observé

jusqu'à présent de *crescents* ni de *circuses*. Les proportions sont beaucoup plus vastes qu'à Tunbridge Wells, par exemple, parfois présentée comme *une petite Bath*. Ici ce sont des avenues entières, des cours, des perspectives, des promenades, des places, qui présentent de longs alignements de façades magnifiques, ou bien, comme c'est le cas d'une rue toute voisine de cet hôtel (lui-même assez beau, et qui ne serait pas désagréable, malgré une propreté toute relative, s'il n'abritait en ce moment une formidable collection de frénétiques claqueurs de portes…), une succession de maisons blanches, néo-classiques, somptueuses, comme autant de petites Maison Blanche, justement, parfois doricisées à point.

Les façades sont bien entretenues et bien restaurées, de sorte que l'effet d'ensemble est assez bien préservé, malgré la présence dans le tissu urbain de fâcheuses additions modernes et contemporaines qui nuisent à la pureté de la démonstration. Les entours des plus beaux édifices et leurs intérieurs, malheureusement, ont été en général "lobotomisés", comme j'aime à dire, c'est-à-dire que ces bâtiments se dressent sur des parkings goudronnés et qu'à travers les belles fenêtres on voit les faux plafonds et les plaques de néon de vilains bureaux modernes, derrière des stores vénitiens.

Le quartier le plus dense, architecturalement, est celui qui entoure le Queen's Hotel, l'ex-palace local, qui hier était déjà à moitié fermé à cause du manque d'eau courante provoqué par les inondations de la région (qui ne sont pas du tout sensibles dans l'apparence actuelle de la ville). De ce côté-là on voit d'étonnantes théories de caryatides, un peu mécaniques, comme probablement tout le reste. Je ne suis pas sûr que l'architecture dominante, à Cheltenham, soit d'une très haute qualité *dans l'absolu*. Une énorme *terrace*, comme on dit peut-être, non loin d'ici, présente au premier étage une longue série d'arcades sans épaisseur, d'arcades pour faire arcades, d'arcades décor de théâtre, éminemment maladroites. N'importe : il y a là un des plus importants compendiums d'architecture 1820 (ou peut-être plutôt 1810 ?) qui se puissent rencontrer en Europe, certainement. Et comme cette architecture, malgré son côté « y en a deux cents mètres en plus, je vous les laisse ? », est une

des plus agréables à l'œil qu'on puisse rencontrer, Cheltenham est une incontestable addition à ma petite géographie privée.

Le George Hotel, sans avoir la splendeur du Queen's, ne serait pas désagréable, n'étaient ses insupportables claqueurs de portes. Son restaurant, de type "brasserie", comme il le dit lui-même, est sans doute, de tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'à présent, le mieux accordé à mes (modestes) goûts culinaires. Nous y avons fait hier un excellent dîner. Il existe aussi, au haut bout de la plus belle avenue, un très curieux hôtel "Kandinsky", dans une des superbes maisons que j'ai dites. D'après le guide Michelin et si j'ai bien compris, ce qui n'est pas certain (ce ne l'est jamais), les meubles y sont de récupération, du style *Emmaüs* recyclé. Et dans chaque chambre il y a une lithographie de Kandinsky. Je n'en sais pas plus.

Pas lavés, sus aux *Planètes*, à présent…

The Great House, Laleston, par Bridgend, pays de Galles, mercredi 25 juillet, deux heures du matin. Il a fallu cinquante ans pour se débarrasser du tabac dans les restaurants, un des rares progrès de civilisation auxquels j'aurai assisté – combien de temps faudra-t-il pour se débarrasser de la "musique" ?

***

Malgré mon anglophilie je suis bien obligé de constater que l'Angleterre (et le pays de Galles, puisque nous y voici depuis hier soir) n'est pas en tout point beaucoup plus civilisée que la France. Est-ce un phénomène particulier à cette île ? Est-ce général ? Personne ne se salue dans les couloirs d'hôtel, dans les ascenseurs, dans les salles de petit déjeuner, sur les sentiers de campagne. À trois mètres de vous et sous le même toit, le même plafond, les ombrages du même chêne, les gens vous ignorent absolument et passent devant vous sans vous voir. Ce me semble évidemment de la dernière grossièreté, un mélange affligeant de vulgarité

et de bêtise. Mais, encore une fois, si j'y suis plus sensible ces jours-ci, c'est à cause de la vie d'hôtel et des visites quotidiennes de musées et de jardins, et ça n'a peut-être rien à voir avec la Grande-Bretagne. Je constate simplement que la civilisation, sur ce point, n'y est pas mieux lotie qu'ailleurs. Elle ne l'est pas non plus quant aux beugleurs divers, ni aux claqueurs de portes. Qu'a fait à tous ces gens le merveilleux *silence* ? Je l'aime plus tendrement tous les jours, à mesure qu'il est plus malade et menacé.

(Le salut auquel je pense n'implique pas la parole, bien sûr. Un signe de tête ou un quart de sourire suffisent : l'attestation qu'on se *voit*, que l'existence respective est *reconnue*, que l'appartenance commune à l'espèce est marquée.)

***

Nous avons donc visité la maison de Holst, hier, dans Cheltenham, en insistant auprès d'une femme qui par chance était là, alors que la maison était fermée « à cause des inondations » : non certes qu'elle fût le moins du monde menacée par les eaux, non, mais vous comprenez il n'y a plus d'eau courante pour les toilettes. Un musée doit avoir des toilettes, c'est la loi. Pas de toilettes, pas de musée – même si celui-ci a quatre pièces et peut se voir en dix minutes. Je doute qu'avec de tels principes, et tant d'impatiente soumission à la plus légère contrariété, l'Angleterre gagnerait une autre guerre.

Nous étions prêts à quitter Cheltenham dès une heure de l'après-midi mais il a fallu attendre cinq heures et le retour de notre linge, que nous avions donné la veille à laver à l'hôtel, lequel en avait sous-traité le soin à quelque blanchisserie périphérique (encore dotée d'eau courante). Nous voulions gagner le pays de Galles par Gloucester, mais il a fallu prendre plus au sud, la Severn n'étant pas traversable, sauf sur les énormes ponts suspendus qui enjambent son estuaire, entre Bristol et Cardiff. En route vers le Laugharne de Dylan Thomas nous avons fait étape – guide Michelin et réservation téléphonique aidant – dans ce Laleston, village bien quelconque. Cette "Great House" aurait été donnée par Élisabeth à

Leicester : on se demande bien pourquoi, et ce que si grand seigneur eût pu faire de si modeste cadeau – à moins que ce n'ait été un ordre d'exil ?

L'inconvénient de ces hôtels de village, de village où il n'y a rien d'autre, je veux dire, c'est qu'il faut y dîner, et que c'est bien inutilement toute une affaire, sans parler de la maudite "musique". On prend des entrées pour ne pas déplaire aux restaurateurs, ou pour patienter quand ils font attendre une demi-heure un plat ; on mange trop ; on dépense trop d'argent ; on perd un temps fou et l'on sort de table l'esprit et le corps trop lourds pour tirer profit, ce temps, du peu qui nous en reste. Mais le moyen de faire autrement ?

Pierre me signale à l'instant que nous aurions encore *quarante-deux* sites à voir ! J'ai mal fait mes calculs. Peut-être va-t-il falloir diviser en deux ce premier volume britannique, qui sans cela risque de ressembler, physiquement, aux *Antiquités de Selborne*, de Gilbert White. Peut-être Claude Durand me donnerait-il un peu d'argent pour un deuxième volume, même si je l'ai écrit en même temps que le premier. Ce serait bien nécessaire, car sans mener grand train nous dépensons à peu près trois cents livres par jour, quatre cent cinquante euros. Quand je me réveille la nuit, l'angoisse économique me torture dix minutes. Et puis je me rendors, à moins qu'un imbécile ne fasse claquer sa porte ou ne déclame dans le couloir le récit de sa vie.

Conrah Country House, Chancery, par Aberytswyth, pays de Galles, jeudi 26 juillet, neuf heures et demie du matin. Oh-oh… Le voyage a bien failli se gâter sérieusement, et à l'heure où j'écris nous ne sommes pas tout à fait tirés d'affaire. Hier, dans un petit restaurant chinois d'Aberytswyth, le seul que nous ayons trouvé ouvert à neuf heures du soir, le paiement au moyen de ma carte bleue a été refusé. Par chance et presque par miracle nous avions assez d'argent liquide sur nous, pour une fois. Mais nous avions déjà pris nos quartiers dans cet hôtel-ci, qui n'est pas le moins cher de ceux où nous sommes descendus. Et quand j'ai essayé de payer dès notre retour ici, vers dix heures et demie, pour voir si ça marchait, nouveau refus. J'ai passé une très mauvaise nuit, d'autant

que la carte de Pierre ne vaut plus rien non plus, et ne peut être utilisée avant la fin du mois. Ce matin, heureusement, j'ai pu joindre mon aimable banquière de Fleurance, Mme Discors, qui essaie d'arranger les choses à distance. Elle dit que les distributeurs de billets, en attendant, ne devraient pas me refuser leurs services. Pierre est à Aberytswyth pour tâcher d'obtenir d'eux cent cinquante livres, payer notre facture ici et nous rendre la liberté.

Hier avait pourtant été l'une des plus agréables journées du voyage. Nous avions visité la *boat house* de Dylan Thomas dans le Carmarthenshire, sur la côte méridionale du pays de Galles ; et passé dans son village de Laugharne un long moment délicieux, au grand soleil de l'air marin. Et cet hôtel-ci serait presque très bien s'il ne s'y claquait tant de portes, comme partout (mais un peu plus qu'ailleurs, tout de même). J'ai en tout cas en face de moi, en écrivant ceci, dans la large fenêtre derrière laquelle j'ai poussé une table, un paysage magnifique, malgré la brume et la pluie : une espèce d'Écosse un peu irlandisée, plus bocagère. Ces pentes et ces prairies sont si belles qu'on ne regrette même pas (ou très peu) de tourner le dos à la mer. Nous la vîmes hier assez longuement, non seulement dans la baie de Laugharne, mais plus au large, plus au nord, sur la côte ouest, et dans le joli port acidulé d'Aberaeron.

The Bryn Howel, Llangollen, vendredi 27 juillet, dix heures et demie du matin. Hier, ayant surmonté tant bien que mal la crise bancaire (il reste une sérieuse inquiétude…), nous sommes allés à Portmeirion et à Plas Brondanw, à cinq ou six miles de là, pour voir si, par hasard, Sir Clough Williams-Ellis, l'architecte, ne pouvait pas, ni ne devait, faire l'objet d'un de mes chapitres. Le village de Portmeirion est sa création, mais il ne semble pas y avoir habité, aucun édifice n'y est lié plus qu'un autre à sa personne. À Plas Brondanw, en revanche, il a bel et bien vécu, c'était son domaine de famille : mais, là, on ne visite que les jardins, d'ailleurs très beaux, à cause surtout d'un cadre admirable.

Nous avons donc dû renoncer à Sir Clough pour nos registres, non sans quelque regret. Et de lui nous sommes passés à l'évêque William Morgan, traducteur de la Bible en gallois, au temps de la Reine Vierge. Le National Trust gère sa modestissime maison natale, qui doit être une des plus humbles possessions de cette société, et peut-être la plus reculée. Là aussi, les paysages sont de toute beauté et font la plus grande part, mais mille fois suffisante, de la visite – on pourrait presque dire de l'*expédition*, car c'en est une. Tâchant de revenir en voiture à quelque route carrossable par un autre chemin qu'à l'aller, nous nous sommes fourvoyés avec délice, sous la maison, le long d'un chemin où il fallait, tous les trois cents mètres, ouvrir et fermer des barrières, parmi les moutons. Ce chemin se faisant de plus en plus étroit et de plus en plus pentu, nous avons dû battre en retraite avant qu'il ne soit trop tard, et rouvrir et refermer toutes les mêmes barrières, sous l'œil narquois des troupeaux, qui se donnaient des coups de coude pour se ficher de nous, et riaient en bêlant.

Dans Betws-y-Coed, nous avons vainement cherché une chambre, point trop fâchés de n'en pas trouver, car c'est une station familiale très fréquentée et il aurait fallu ajouter les criailleries d'enfants au méchant cocktail sonore que nous devons ingurgiter jusqu'à la lie tous les soirs et tous les matins. Sous une pluie diluvienne nous avons gagné Llangollen, afin d'y voir aujourd'hui la demeure des "dames de Llangollen", qui ont tant frappé l'imagination romantique.

The White Lion, Belper, Derbyshire, dimanche 29 juillet, neuf heures et demie du matin. Les journées sont très agréables, et parfois même délicieuses, comme celle que nous avons passée à Laugharne autour de la *boat house* de Dylan Thomas, ou celle d'avant-hier à Llangollen, avec la visite de Plas Newydd, la maison des dames de Llangollen, et plus encore l'escalade vers Dinas Bran, château qui domine la ville et site qui par sa beauté les décida, un jour de 1778, à rester là pour y passer leur vie entière. Hier encore, nous avons joui d'un long moment très serein, au soleil dans le jardin du cottage d'Izaak Walton, l'auteur de *The Complete Angler*, près de Stafford : nous y étions attablés autour de tasses de thé,

au soleil, à lire tout ce que nous avions pu trouver sur cet auteur à nous peu familier.

Les soirs, les nuits et les petits matins sont nettement plus difficiles : d'abord parce qu'il me faut travailler assez intensément, en général de six heures à neuf heures, puis de nouveau de onze heures à minuit ou une heure, et encore le matin à partir de sept heures, souvent jusqu'à dix ou onze (avec l'interruption du petit déjeuner, à huit heures et demie), afin d'accoucher du texte du jour – il n'est pas question qu'il ne soit pas achevé avant la visite d'un nouveau site, et jusqu'à présent j'ai tenu cette gageure. Mais si épreuve il y a, c'est surtout que la vie d'hôtel, en Angleterre (cependant je ne doute pas qu'ailleurs ce ne soit la même chose), est assez éprouvante pour les nerfs.

Pour tout arranger c'est la pleine saison des mariages, et nous avons beau essayer de leur échapper, notre vie ressemble, malgré que nous en ayons – et nous en avons très mauvais gré –, à une noce continue. Avant-hier c'était dans une de ces usines à (mauvais) sommeil qui se développent monstrueusement, par ajouts aux ajouts aux ajouts, autour d'un malheureux manoir élisabéthain ou georgien dont on ne distingue plus qu'à peine la trace, à la fin (il y a un point sur lequel le Guide rouge Michelin est absolument nul, c'est celui des appréciations stylistiques : on veut croire qu'il a des critères plus solides quant à la cuisine, parce que *victorien* ou *jacobéen*, *it's all the same to him* (*it ?*)). Bref, c'était cette fois au Moat House Hotel, au sud de Stafford. L'établissement était entièrement investi par une interminable noce : déjeuner (des gens étaient encore ou déjà à table quand nous sommes arrivés vers six heures de l'après-midi), dîner, bal, nuit, petit déjeuner, etc. Et si les voyageurs ordinaires, dans les hôtels, sont déjà fort indifférents au sort et au repos de leurs semblables, en général, ceux dont la famille ou les amis ont loué pour vingt-quatre ou quarante-huit heures les trois quarts de l'établissement et de ses services s'y estiment en pays absolument conquis et n'imaginent même pas qu'on puisse prétendre vivre, *much less* dormir ou travailler, sous le même toit qu'eux, si l'on n'est pas eux ou de leurs semblables. Ce ne sont toute la soirée, toute la nuit et toute la matinée qu'appels d'un bout des couloirs à l'autre, hurlements, gueulantes, portes qui claquent, portes qui claquent, portes qui claquent.

Nous avons fui cet enfer mais, le soir, nous l'avons retrouvé ici, dans cette petite ville industrielle sinistrée où nous nous rapprochons de D. H. Lawrence : re-mariage…

Cela dit, même quand il n'y a pas de mariage, la vie d'hôtel n'est pas du tout propice à la sérénité, et moins encore au travail : activité que les hôteliers, d'ailleurs, n'envisagent pas une seule seconde pour leurs clients (non plus d'ailleurs que la simple lecture, la plupart du temps – il suffit de constater le genre d'attention qu'ils portent aux lampes de chevet, toujours trop basses pour éclairer un livre, à moins de se tordre la colonne vertébrale en tâchant de le maintenir dans la lumière sur le côté). Il est vrai que la grande décivilisation en cours fait que tout le monde claque les portes et beugle dans les couloirs et dans les chambres ; mais il faut reconnaître que les portes, en général, sont faites de telle sorte qu'on ne peut *que* les faire claquer pour les fermer, même si, bien sûr, il y a des degrés, qui dépendent de la politesse de chacun, et d'abord de sa gentillesse, tout simplement.

Le plus mauvais moment est celui-ci, le matin, quand tout le monde, personnel et clients, se ligue pour estimer qu'on devrait être parti depuis longtemps, et certainement pas en train de travailler, ou d'essayer de le faire. Il y a aussi les dîners, et les petits déjeuners, qui ne peuvent pas être une simple affaire où il ne s'agirait de rien d'autre que de se sustenter à peu près décemment, mais qui doivent revêtir toutes les apparences d'une grande expérience gastronomique, apparences dont la seule à avoir quelque réalité, dans la plupart des cas, est l'attente. Impossible d'avoir un simple plat en dix minutes. Il faut absolument que vous attendiez une demi-heure, où est-ce que vous vous croyez ? *All our dishes are made to order, Sir, exclusively with local products* (autrement dit, si vous souhaitez que ça aille un peu plus vite, vous n'avez qu'à aller dans un fast-food…).

Il est vrai que nous ne descendons que dans des hôtels plutôt modestes, comme ce White Lion de Belper. Mais je crois bien qu'il serait tout à fait inutile de dépenser plus d'argent pour des établissements de catégorie supérieure, car on n'y serait pas plus au calme. Même au Shelley de Lewes, de loin le plus civilisé que nous ayons pratiqué (et c'est là qu'est survenu l'horrible incident de la connexion à trois cents livres !), les

portes claquaient affreusement et des gens hurlaient sous notre fenêtre pendant des heures, et riaient à gorge déployée, bien stupidement et mécaniquement, en prenant un simple apéritif dans la cour. Il n'y a que la double porte qui protège un peu – la double porte et le chuchotement. Mais la double porte est hors de notre portée, financièrement, et le chuchotement pas moins, civilisationnellement. Je suis tout à fait mûr pour une clinique du silence où tout le monde parlerait bas, ou pas du tout, ou bien pour quelque couvent où le moindre bruit serait un péché – mais les couples de notre sorte y seraient-ils acceptés ? (d'autant qu'un des paradoxes de la situation, c'est que je fais moi-même pas mal de bruit, en de certains moments bien précis (et qui ne surviennent pas toutes les cinq minutes) ; mais pas quand il y a des voisins…).

Dakota Hotel, près de Selston, au nord de Nottingham, mardi 31 juillet, neuf heures et demie. Nous sommes depuis dimanche dans cet hôtel moderne, hôtel d'affaires, vaste, très abstrait, voisin d'une sorte de technopole et lui empruntant de son style, en un lieu que je n'identifie pas exactement, pas éloigné en tout cas de Newstead Abbey, la demeure ancestrale de Byron, que nous avons visitée hier. Quand c'est possible, nous préférons rester plusieurs nuits dans le même établissement, ce qui évite d'avoir à descendre et monter chaque fois les bagages, et d'abord d'avoir à les faire. D'autre part, quand on garde la chambre pour le soir et pour la nuit suivante, on se sent un peu mieux dans son droit pour tâcher de résister, le matin, au rituel siège auquel se livrent les femmes de ménage et la "réception", même, qui toujours veulent savoir quand vous partez, et si vous comptez partir bientôt ; et qui, en attendant, vous assaillent d'aspirateurs de plus en plus proches, de conversations ancillaires et de portes qui claquent.

Ici les portes claquent autant qu'ailleurs, mais nous avons demandé et obtenu une chambre relativement isolée, au bout d'un couloir. Elle est confortable, très abstraite, comme tout le reste, moderniste en des tons de cigare et de cuirs bruns. Elle donne sur d'amples feuillages, pour peu que le regard, prenant son élan un peu loin de la fenêtre, veuille bien sauter par-dessus le parking. D'autre part, la connexion y est excellente, ce qui

m'a permis d'envoyer à Fayard tous les textes existants de *Demeures de l'esprit*, et même quelques photographies – un grand soulagement.

Cela dit, je ne comprends pas pourquoi les directeurs d'hôtel et les industriels de la profession ne me consultent pas plus souvent. J'aurais toute sorte de bons avis à leur donner. Je leur conseillerais bien sûr de ne faire installer que des portes *qu'on ne puisse pas* faire claquer, et de doter toutes les chambres de doubles portes ; ou bien d'apporter à tel ou tel point telle ou telle amélioration évidente, différente pour chaque établissement. Ainsi, ici, le petit déjeuner pourrait être assez agréable si l'on voulait bien vous donner une cafetière ou une théière. Non, on vous verse le café ou le thé tasse par tasse, à la demande. Ce système pourrait fonctionner si les jeunes femmes qui servent – on ne peut plus dire les *serveuses*, je suppose, et celles d'ici sont très sophistiquées – étaient très attentives et constamment en vue. Mais elles ne sont pas attentives du tout, elles sont passablement occupées, toujours ailleurs, de sorte qu'on passe son petit déjeuner, au lieu de pouvoir se détendre un peu et se reposer d'écrire *Demeures de l'esprit*, à tâcher vainement d'attirer leur attention. Et si, exaspéré, on finit par aller les chercher, elles semblent tout étonnées et vous assurent sur un ton de reproche rentré que bien entendu, monsieur, rien n'est plus facile que de vous servir un peu plus de thé : elles sont là pour cela. *Hmmmmm*…

C'est un hôtel où il ne ferait pas bon être pris de crises de coliques néphrétiques. L'architecture n'est pas seule à y être très abstraite (le bâtiment, de l'extérieur, est un gros cube noir, tout en verre, où l'on ne distingue rien qui ressemble à des fenêtres). Le personnel y est très absent même quand il est devant vous : aimable, si l'on veut, pas activement désagréable en tout cas, seulement détaché, mécanique et froid – pas plus efficace que cela pour cela, quoique : prolonger la réservation de la chambre d'une nuit à trois ou quatre prend dix bonnes minutes, avec toutes les vérifications d'usage, et re-carte bleue à montrer. Tout ce qui n'est pas expressément pourvu est un problème : il ne faut pas dévier d'un iota de la chaîne de montage hôtelière. Gare à vous, par exemple, si, étranger, vous ne comprenez pas immédiatement telle ou telle expression récente du système paperassier professionnel. On vous regarde alors avec un agacement bien dominé et une patience affichée,

mâtinée par l'indifférence un peu dédaigneuse qui est la tonalité dominante de l'établissement.

Mais une femme de ménage, comme nous remontions tout à l'heure, nous a dit bonjour gentiment, avec un sourire – mon Dieu, comme on s'en sent moins tendu…

***

Je ne sais plus très bien où j'en suis de notre voyage même. Si : dimanche nous étions au cottage d'Izaak Walton, l'homme de la pêche à la ligne ; avant-hier lundi dans la maison natale, modeste mais coquette, de Lawrence à Eastwood ; hier mardi à Newstead Abbey, chez Byron. À vrai dire, l'enfant terrible du romantisme anglais n'a pas beaucoup habité ce vaste domaine qu'il avait hérité à l'âge de dix ans, avec son titre de baron, d'un grand-oncle qu'il ne connaissait même pas. Le bâtiment, énorme, porte surtout la trace de son passé d'abbaye augustinienne et plus encore de son statut de gros château victorien – Byron le vendit en 1817. On y voit toutefois d'assez nombreux souvenirs du poète et de la mythologie qu'il a suscitée. Le parc est ce qu'il y de plus beau, comme souvent, et plus que tout la vue qu'on a de loin, le soir, sur les pierres dorées de l'abbaye, par-dessus le lac qui leur fait face.

Nous sommes allés aussi à l'église de Hucknall où Byron est enterré ainsi que sa fille Ada Augusta, mathématicienne et pionnière de la cybernétique, d'après certains. Malheureusement il était trop tard, l'église était fermée.

Le schéma général de ces "vacances" se prolonge donc : courtes journées agréables, par temps variable, mais à dominante ensoleillée, ou plus exactement *lumineuse* ; soirs, nuits et matins laborieux et plus difficiles, rendus irritants pour les nerfs (trop sensibles, soit) par l'incompatibilité de la vie d'hôtel avec le repos comme avec le travail. En ce moment même, par exemple, grand colloque très rieur de femmes de chambre, dans le couloir. Mais nous allons leur abandonner le terrain car nous partons pour voir la maison natale de Wesley, le père fondateur du méthodisme : ça devrait nous détendre un peu – il me faudrait d'ailleurs

ne parler que pour moi, car M. Pierre, lui, est d'une sérénité à toute épreuve, malgré la conduite automobile qui lui échoit exclusivement, comme la responsabilité des itinéraires et de leurs buts : c'est lui qui a "inventé" la maison de Wesley, par exemple.

Nulle part toujours (près de Nottingham), mercredi 1er août. Hier, malheureusement, j'avais oublié de remettre dans mon appareil photographique sa batterie, il n'a pas été possible de prendre des vues de la maison des frères Wesley. J'avais bien mon petit appareil annexe, l'ancien, mais sa batterie à lui était épuisée, il a refusé tout service. C'est ennuyant, parce que jusqu'à présent j'avais des images de tous les lieux visités. Il est toujours fâcheux que les séries ne soient pas complètes. Néanmoins, nous ne pouvons pas faire de nouveau cent kilomètres ou plus dans les deux sens. Et s'il devait y avoir un manque, autant qu'il frappe la maison des Wesley, peu spectaculaire.

***

Le soir, parce qu'il fallait attendre un moment une table pour dîner, ici, nous sommes allés faire un tour à pied – non sans risque, au milieu de ce lacis d'autoroutes – jusqu'à certaine ruine que nous avions repérée en passant en voiture, près du plus voisin *roundabout.* Nous avions aperçu, qui nous intriguait, une tour percée d'une belle fenêtre. C'est en fait celle d'une église, ou d'une chapelle, dûment entée de son petit cimetière. Il y a à proximité une ou plutôt deux grandes maisons abandonnées, sans grand intérêt architectural, à première vue, mais il n'y en eut pas de seconde, car des panneaux, dans la nuit qui tombait (il n'était pas loin de dix heures du soir), prévenaient de l'existence, à vrai dire peu vraisemblable, de *patrol dogs.*

En sortant des fourrés, au retour, nous avons, hélas, sous le petit cimetière, effrayé une pauvre femme du voisinage qui venait promener son chien et qui a tourné casaque en nous voyant. Vexé (rien n'est plus humiliant que de faire peur, je trouve), j'ai dû réprimer la tentation de lui

courir après pour essayer de la rassurer, ce qui n'aurait fait, bien sûr, que l'effrayer davantage.

***

Personnel et clients, dans cet hôtel, sont parfaitement accordés les uns aux autres. L'idéal est à la dépersonnalisation maximale, qui semble passer pour *chic.* Personne ne donne aucun signe de voir personne. Le pire est qu'à force, ce n'est même plus une affectation, sans doute. Parmi ce peuple d'informaticiens, de commerciaux et de secrétaires de direction qui travaillent dans la glaciale technopole voisine, essayer de saluer quelqu'un avec qui l'on partage un ascenseur de deux mètres carrés vous désigne aussitôt comme provincial, démodé, archaïque, en dehors du coup (un peu comme d'apprendre ou de savoir du Corneille ou du Musset dans un lycée "prioritaire"). Et, bien sûr, il est absurde de s'obstiner à déplorer que *tout le monde* claque et reclaque la porte de sa chambre, serait-ce à six heures du matin, puisque, précisément, *tout le monde* le fait : c'est dans le code, comme eût dit Barthes. Le souci de l'autre, de son confort, de son repos, des égards qui lui sont dus, appartient à des protocoles tout à fait inconnus, et qui seraient méprisés s'ils étaient connus.

Nous qui passons nos journées parmi les vestiges d'une civilisation effondrée, nous retrouvons le soir, entre le personnel et la clientèle "sophistiqués" de cet hôtel très "*in*", comme on ne dit certainement plus (et tout cela avec force guillemets et italiques, il va sans dire), la décivilisation à son plus onctueusement brutal. On sent avec une terrible acuité qu'on ne pourrait rien dire à qui que ce soit, en cet univers stérilisé : rien de notre langage, de nos préoccupations, de ce que nous aimons et de ce que nous avons aimé ne pourrait être entendu. Ce n'est pas que nos mots ne seraient pas compris, c'est que ce que nous dirions n'aurait aucun sens. Il fallait voir la tête du super-maître d'hôtel, hier soir, qui nous annonçait qu'il nous allait falloir attendre une table une vingtaine de minutes et nous dirigeait d'autorité vers le bar, quand nous lui avons dit que nous allions plutôt aller faire un petit tour à pied ! Un

tour à pied ? Heureusement que nous n'avons pas précisé que c'était pour voir des ruines !

Dakota Hotel toujours, jeudi 2 août, neuf heures vingt, le matin. Réveil brutal sur claquement de porte à deux heures du matin, insomnie, somnolence, puis nouveau claquement à six heures, en prélude à la série continue – il est temps de quitter cet hôtel, même si l'on sait bien qu'ailleurs ce sera pareil. Ce n'est pas tant la faute des hôtels, encore qu'ils pussent prévoir des portes qu'il serait impossible, ou du moins pas indispensable, de faire claquer ; plutôt des clients, du siècle, de la grande décivilisation.

Il est peu de champs où celle-ci s'observe plus au net que celui des manières de table. Jadis c'était seulement les représentants de l'inéducation totale qu'on voyait porter verre ou nourriture à la bouche en s'appuyant de leur coude sur la table, ou asséner de grands discours en tenant leur fourchette brandie vers le ciel, ou couper la viande en y plantant d'abord la fourchette, verticalement, et en jouant du couteau autour de cet obélisque, coudes haut levés. Maintenant c'est à peu près tout le monde, comme pour le bâillement à bouche découverte, naguère réservé à ce qu'on croyait être la lie de la société, et aujourd'hui quasi universel. Est-ce que ce sont là encore des grossièretés, si tout le monde les commet ? Est-ce encore une marque d'égoïsme et de mauvaise éducation que de parler fort dans les couloirs d'hôtel et de faire claquer sa porte, si tout le monde parle fort dans les couloirs d'hôtel et fait claquer sa porte ? Les codes ont changé, voilà tout. Il reste que l'adaptation est difficile et presque impossible, pour ceux qui sont habitués aux anciens codes et déplorent leur effacement. Pour ceux-là aussi, il est temps de partir.

L'hôtel, en particulier, devient pour moi à peu près impraticable, dès lors que l'espèce de civilisation particulière qui s'était développée autour de lui, faite (idéalement) de discrétion, de silence, de chuchotement, de réserve, s'est diluée dans l'air au profit du sans-gêne universel, du soi-mêmisme agressif et du bruit. Ma mère, montrant par là son grand âge,

disait que les chapeaux, pour les hommes, avaient comme fonction principale de montrer leur bonne éducation lorsqu'ils les enlevaient sitôt qu'ils pénétraient dans un lieu couvert ou s'adressaient à quelqu'un, spécialement une femme, bien entendu. En pénétrant dans un hôtel, de même, on enlevait symboliquement son chapeau, qu'on en eût un ou pas. On renonçait à une part de soi-même, à ses grands gestes, à la plénitude de sa voix, à la précipitation de son pas. C'est toujours à pareil léger sacrifice, à ce moins pour le plus, à ce pacte sans cesse renouvelé, que se reconnaissent la politesse comme la citoyenneté – s'il y a un trait constant à ma "pensée", c'est la conviction d'un continuum entre le domaine des manières et le champs politique ; je pourrais même le définir, le nommer : c'est le contrat social, le moins pour le plus, le pacte d'in-nocence.

***

Hier nous sommes allés voir la maison natale de Newton, au sud de Grantham, à l'est de Nottingham. Au retour, nous avons aperçu de loin le château de Belvoir, résidence du duc de Rutland et œuvre de Wyatt : le guide dit qu'il s'y trouve cinq Poussin et plusieurs Gainsborough. À l'aller nous étions entrés dans l'église de Hucknall, près d'ici, pour y voir les tombeaux de Byron et de sa fille Ada Augusta – ils ne sont guère satisfaisants, d'ailleurs : celui d'Ada est invisible, celui de Byron est une minuscule plaque carrée dans un sol carrelé, entée d'un monument beaucoup trop haut placé, sur le mur.

Les églises d'Angleterre poussent aujourd'hui à l'extrême, dans leur agonie, ce caractère éminemment *social* qu'elles ont toujours eu : sites de la grégarité et de l'échange autant et plus que du sacré. Dans l'une nous avons vu des *toilettes*, récemment : porte à petit bonhomme jambes écartées, dans la contre-nef, porte à petite bonne femme à robe triangulaire. Dans celle de Hucknall, bien qu'elle soit encore utilisée pour le culte, il y avait, hier, les tables d'une espèce de cafétéria, dans le transept d'accès. Mieux vaut mille fois, pour son dernier sommeil, une

pierre moussue dans un cimetière de campagne que ces mélanges de local pour comités d'entreprise et de salle des profs…

***

J'ai le plus grand mal à me connecter, dans ce pays, et, lorsque j'y parviens et peux lire mon courrier, je tombe sur ceci :

« **De :** schwmarc@club-internet.fr

« **Objet : Ton site, ton blog, tes livres**

« **Date :** 20 juillet 2007 12:44:41 GMT +02:00

« **À :** renaud.camus@wanadoo.fr

« **Cc :** schwmarc@club-internet.fr

« Plus nul, plus prétentieux, plus vide je n'avais jamais rencontré sur ma route !

« Dommage, tu devrais te mettre au travail, ramasser des patates, penser, chanter, patafioler…

« Dire que je ne te connaissais pas, que je n'avais jamais entendu parler de toi, et que c'est un garçon intelligent, talentueux, sensible qui me mit sur la voie de ton inanité !

« Y'a vraiment des coups de pied au cul qui se perdent sans atteindre le cul des sots ! »

Ou bien sur cela :

« Monsieur Camus, Bonjour.

« C'est évidemment dans un état de profonde consternation que je viens de terminer la lecture de L'Amour l'Automne et si j'écris évidemment c'est que je n'arrive même pas à comprendre pourquoi, dans quel but et à l'attention de QUI vous avez écrit ce gros ouvrage que j'ai commencé avec un certain enthousiasme (tant de références savantes, de citations, d'allusions où on se perd souvent… tant de digressions pour Happy fews…) et que j'ai continué avec pas mal de masochisme avant que ne montent à ma tête et exaspération et lassitude.

« N’écrit-t-on pas pour être lu ? et, si possible, du plus grand nombre ? Cela ne semble pas le moins du monde être votre occupation, votre préoccupation, votre désir ni votre souci.

« C’est presque, me semble-t-il, d’une manière automatique, réferencielle et paresseuse (malgré le nombre insensé de pages…), très très pédante voire pédantesque (mais certes, je crois, selon mes critères bien plus restreints que les vôtres, jamais cuistre), un amas, un ramassis, un “tas” de choses qui ne peuvent en aucun cas (en particulier des pages 257 à 311) intéresser qui que ce soit. Je me suis, en vain, accroché mais… j’ai tenu bon, vous lisant comme je lisais dans le passé les œuvres de William Burroughs au temps de ses fameux “cut-ups” (Je me souviens avoir lu Nova Express – je crois – lors d’un voyage à Zurich où, en prime, personne ne comprenait mon français…) et tentant de saisir un fil qui chez vous est si ténu qu’on ne peut l’empoigner ou même l’appréhender et qu’on est, si acharné que je l’ai été, condamné à subir ces aphorismes un peu surranés (genre : “cheval 3 fois, mort 6 fois”) et ces mystères abscons dont vous restez seul le Haut Maître.

« Je n’ai commencé à émerger qu’à la page 46 : j’étais en juin dernier, marchant avec des amis vers le Rocher de La Pérouse et le long de la vallée de la Cure et tout d’un coup, c’est comme si le sol (du Morvan !) devenait solide sous mes yeux et que je savais où je marchais… Ah non… il y avait eu auparavant les pages 39 et 40 où vous racontez une bonne séance de baise bien de chez nous et lisible au premier degré et fort bandante, ma foi !!!!

« Bien sûr, j’ai ri des ces obsessions que je partage, pour certaines : Les Woolf mari et femme, Melville, Proust, Vaughan Williams (!), Paloma et Rafael Lopez Sànchez avec Warhol et les jumeaux Jay et Jed… Aragon, which hôtel de Sachs rue Cambon ?, the famous Victor Hugo et son énorme bite, La Pérouse, Verne et Winckler et Wittgenstein, Wittgenstein et Wittgenstein… j’en passe…

« Je crois que ce qui, dans ce fatras, m’a le mieux plu est la fameuse filiation Parsifal/Lohengrin qui vous pose problème… Car, du haut de vos immenses connaissances vous êtes comme moi et mon ami François R. qui lorsque je lui posai la question : “Comment Lohengrin peut-il être

le fils de Parsifal ?” ne put que me répondre presque à la Cocteau : “Ce sont là de trop grands mystères, feignons…” »

« J’ai, incontestablement, flanché et craqué aux pages 356, 383 (me posant la question : pourquoi le double nom du titre ? Quand Antoine du Parc intervient-il et comme ?), 389 qui sent bon Cavafy, 393, 412 (of course et off Bayreuth !), 416 (il ne manque que l’adresse, les numéros de téléphone et de mail !), 425 (bel aveu de votre désarroi et de vos existentielles angoisses…)

« Mais comment, Renaud Camus, accepter la page 398… Ne connaîtriez-vous pas, par hasard, un de ces sans-papiers et ne partageriez-vous pas leur incessante peur ?

« Je me souviens avoir entendu d’un Maghrébin dans cette situation : “Bien sûr, il n’est pas question pour moi de courir pour attraper un bus (par exemple) parce qu’un arabe qui court c’est un arabe coupable.”

« Ce ne sont là que remarques peut-être peu remarquables pour vous. C’est pourtant l’avis d’un lecteur qui se demande et vous demande à nouveau : Pour Qui, Pour Quoi ? Pour la gloriole de lancer que vous n’êtes pas lu ? Pour le plaisir de constater une nouvelle fois que la Presse vous ignore ? Parce que “vous ne pouvez pas faire autrement et vous retenir” ?

« Je me pose ces questions, je vous les pose aussi… à vous d’y répondre ou pas, selon vos disponibilités, vos envies… entre deux marches gersoises !

« Dans la consternation, mais sans animosité, »

Dans l’un ni l’autre cas il n’y a de nom, bien que le correspondant semble s’attendre à une réponse par la voie de la touche “réponse” du courrier informatique. Le nom, c’est la grande victime collatérale de la révolution technologique.

Angel Croft Hotel, Lichfield, vendredi 3 août, dix heures moins le quart, le matin. Nous venons de décider de rester une nuit de plus, et donc jusqu’à demain, dans ce modeste hôtel qui ne paie pas de mine, par

son état d'entretien, mais qui a plutôt belle apparence architecturale, qui est admirablement placé, à deux pas de la cathédrale de Lichfield, et dans lequel, *mirabile dictu*, j'ai assez bien dormi (Pierre dort partout du sommeil du juste, lui), *sans le moindre claquement de porte.* Si j'en juge par la situation au petit déjeuner, à l'instant, il n'y a qu'une autre chambre occupée. La nôtre, au deuxième étage, non seulement dispose d'une double porte, selon moi le premier et le plus précieux de tous les conforts hôteliers, mais elle est tout à fait jolie, et même *poétique*, dirais-je. Près de la moitié de sa surface est faite d'une large avancée à pans coupés, percée d'autant de fenêtres, par où la lumière entre à flots, tandis que le vent y fait danser les rideaux. La vue donne sur un assez joli jardin, pas trop bien tenu non plus que tout le reste, mais qui paraît frayer directement avec la campagne, comme c'est l'usage à Lichfield.

D'ailleurs je ne comprends pas du tout le plan merveilleux de cette ville qui, sans être grande, n'est pas si petite que cela : la rue où se dresse cet hôtel est l'une des plus centrales, nous sommes à cent mètres de la cathédrale, et pourtant, pourtant, de notre petit promontoire, et de ce bureau même, de quelque côté que l'on tourne les yeux, on ne voit que de grands arbres, des pelouses, des jardins fleuris, les toits de quelques grandes maisons noyées dans le feuillage et même des champs de blé sur des collines à la Constable, dans le lointain.

La famille qui gère cet établissement, et qui a l'air un peu gênée aux entournures, à première vue, est assise sur une fortune, à mon avis. En le rendant un peu plus pimpant au moyen de quelques travaux ou de simples coups de pinceau, pour commencer – les panneaux publicitaires, sur la rue, sont assez dissuasifs, à cause de leur délabrement craquelé ; et ils ont bien failli nous dissuader, en effet –, on pourrait en faire un des plus agréables d'Angleterre. En attendant, il se contente d'être l'un des moins chers : soixante-douze livres la chambre, c'est à peu près ce que nous avons trouvé de plus économique jusqu'à présent (plus de cent euros tout de même, et pour une pension de famille décatie, *mais bon*).

À propos d'économie j'ai eu le courage, hier, puisque à l'hôtel Dakota des environs de Nottingham nous disposions d'une excellente connexion (ici je ne suis pas sûr qu'on saurait ce que veut dire le mot…), d'observer ma situation bancaire. Elle est évidemment désastreuse, comme il fallait

s'y attendre. Rien qu'en juillet, et encore seulement jusqu'au 25, nous avons dépensé en Angleterre *huit mille euros*, alors que les frais remboursables pour l'*ensemble* de ce voyage, sur deux mois, plafonnent à sept mille cinq cents euros. Or, justement, rien n'a été remboursé jusqu'à présent. J'ai pu parler par téléphone, chez Fayard, deux fois, à Hélène Guillaume qui est rentrée de vacances. Elle m'a expliqué, après enquête de son côté, que les remboursements avaient été remis à plus tard à cause des deux ou trois factures qui n'étaient pas suffisamment des factures et dont on attendait que je veuille bien présenter des versions plus présentables – il s'agit en particulier de celle du tunnel sous la Manche où ne nous fut rien remis d'autre que ce que j'envoyai. J'essaierai, au retour, d'obtenir un document meilleur. De toute façon, ça n'a pas grande importance, car le montant global des factures va dépasser de plus du double celui des remboursements prévus. Des factures en bonne et due forme, dans ces conditions, il y en aura toujours assez. En attendant, pas un sou n'est entré dans mes caisses, sauf mes émoluments réguliers ; le découvert est déjà de huit mille euros, ce qui, entre autres inconvénients, coûte une fortune avec chaque jour qui passe.

Décidément, la vie du polygraphe professionnel est un combat de tous les instants (ce n'est pas le docteur Johnson qui m'aurait contredit…). J'ai si mauvaise mine, travaille tant, dors si peu, ai les yeux à ce point cernés, que les miroirs sont mes pires ennemis et que j'essaie de les éviter par tous les moyens, sans grand succès – dans les chambres, en particulier, il n'y a de *bureau* possible que devant des miroirs, horreur, tant les hôteliers imaginent mal qu'on puisse avoir à écrire (mais bien qu'on puisse avoir à se maquiller) : encore heureux quand ils ne sont pas à trois pans, de cette espèce sadique qu'on ne peut pas fuir et qui ne vous épargne aucun sinistre détail de vous-même, pas même ceux qu'on arrive en général à se dissimuler.

Ma santé pourtant n'est pas trop mauvaise, pendant ce voyage, mais j'ai des inquiétudes d'ordre ophtalmique – comment dit-on : *ophtalmologique* ? Il ne manquerait plus que cela, que la vue me lâche ! Le matin, vers sept heures, quand, à peine levé, je relis ou termine mon texte de la veille, pendant dix minutes ou un quart d'heure je peux à peine distinguer une lettre de l'autre. De même (si je puis dire…), en

sortant de voiture après une ou deux heures de voyage (ne parlons pas de *sept* ou *huit*), il me faut chaque fois cinq minutes pour arriver à me redresser tout à fait et à marcher à peu près normalement.

Nous avons vu hier la maison natale du docteur Johnson, une des attractions touristiques les moins attrayantes de ce séjour en Angleterre, certainement : non certes à cause de Johnson, ni même de sa maison, mais parce que ses gestionnaires actuels ne se décident pas à être ceci ou cela, ils veulent tout à la fois : une maison natale, un musée, un centre didactique, un espace ludique pour les enfants, une librairie – et il n'y a rien là à saisir de joie pour le regard, ni de bien-être pour l'âme, ni d'heureux émoi pour le cœur.

Lichfield, à première vue, n'a pas la séduction de Wells, une ville qui doit lui être à peu près comparable en importance et par la présence, ici et là, d'une des cathédrales majeures d'Angleterre. Celle de Lichfield est très belle, sans doute, mais elle déçoit un peu par la médiocrité des sculptures qui la recouvrent presque tout entière – au point de constituer l'un de ses deux traits principaux –, et qui ont été massivement, et pas très délicatement, refaites au XIXe siècle.

L'*autre* trait principal est l'existence de *trois* flèches, pas une de moins : elles donnent à l'édifice, dans la brume du soir, un curieux air de Sagrada Familia. Malheureusement la flèche centrale, la plus haute, a été détruite pendant l'un des sièges de la guerre civile, en 1644, mettons (je ne me souviens plus exactement…), et reconstruite depuis lors – mais avec moins de soin et dans une autre pierre, moyennant quoi elle détonne un peu.

L'environnement immédiat du sanctuaire, bien qu'assez dégagé, est moins beau, moins large, moins monumental et moins gazonné qu'à Wells ou à Salisbury. Il s'y trouve néanmoins, comme toujours dans le si précieux *close* des villes épiscopales anglaises, quelques beaux édifices, à commencer par le palais de l'évêque, de style Restauration (*anglaise*, il va sans dire), et un autre hôtel attenant, un peu plus tardif, qui est aujourd'hui le *Dean Hall*, si je ne me trompe : le jeune Johnson y fréquentait, avant son départ pour Londres auprès de son ami et protecteur Gilbert Walmsley.

Les entours de la cathédrale, et le bel intérieur lui-même, sont un peu gâchés, comme tant de monuments, en Angleterre et partout, par la profusion – assez modérée, sans doute, mais il suffit d'un peu – de la "signalétique", qu'elle soit incitative, dissuasive, explicative ou directionnelle. Je ne le répéterai jamais assez : les responsables de la gestion d'un site ou d'un monument quelconque devraient toujours essayer, *eux-mêmes*, de le photographier. Ils ne manqueraient pas de s'apercevoir alors à quel point un simple panneau blanc indiquant les horaires des messes, ou les conditions d'accès, peut gâcher à lui seul l'effet d'une énorme façade, ou de tours de cent mètres de haut, ou d'un simple jardin de curé. Il est fait grand état partout des zones "libérées du tabac". Il faudrait, surtout dans les lieux les plus beaux, instaurer des zones "libérées de la signalétique" (et bien sûr de la publicité).

Ce qui est curieux, c'est que du côté de l'abside on a l'impression que là aussi commence tout de suite la campagne, ou du moins une théorie ininterrompue de jardins. Décidément, je ne comprends pas du tout le plan de cette ville. Cependant, je l'approuve hautement. Elle a des rues très animées, des places, des grands magasins et l'allure d'une assez grande ville, ni très laide ni très jolie. Pourtant, en ce qui semble être son centre, autour de la cathédrale, les hautes frondaisons de la pleine nature et des parcs viennent lécher les statues, les maisons des chanoines, cet hôtel même. Lischfield doit avoir une taille de guêpe. C'est la seule explication que je trouve.

Hier soir, par un magnifique crépuscule d'été anglais, tel qu'il faudrait pour le décrire un Henry James (je pense au début du *Portrait of a Lady*), et dans l'odeur du foin frais coupé, nous avons pu contempler d'un seul coup d'œil, du bout du jardin de ce curieux Angel Croft Hotel, en regardant dans la direction opposée à celle qu'offre cette chambre, les trois flèches barcelonaises de la cathédrale, cet hôtel lui-même et notre jolie chambre au dernier étage dont les rideaux voletaient dans le vent du soir, et, entre les deux, la façade georgienne et plutôt gracieuse de la maison d'Erasmus Darwin, le grand-père de Darwin, ingénieusement surnommé ici *le grand-père de l'évolution*. C'est cette maison-là que nous allons visiter maintenant, dès que j'aurai pris une douche (il n'y a

pas de baignoire, hélas). Elle est de l'autre côté de la rue – autre mérite de l'Angel Croft.

Lichfield toujours, hôtel Angel Croft, samedi 4 août, neuf heures et demie du matin. Pendant longtemps Lichfield a élu au parlement deux députés, l'un pour la ville, l'autre pour *the Close*, l'un de ces merveilleux quartiers réservés des villes ecclésiastiques anglaises, toujours si beaux, où vivaient autour de la cathédrale l'évêque, les chanoines de son chapitre et son important personnel administratif, *cf.* Trollope. J'ai chanté ailleurs, rien que pour me faire mal voir, les mérites écologiques (indubitables) des systèmes fonciers aristocratiques, je pourrais entonner le même péan pour les régimes urbanistiques ecclésiaux. C'est à cause de l'existence du *Close* que Lichfield, ville de près de quarante mille habitants, présente aujourd'hui encore ce caractère merveilleux de ville à la campagne, littéralement. J'imagine que la ville elle-même a ses banlieues, comme toutes les autres, mais le *Close*, lui, sans doute parce que les terrains y étaient la propriété du clergé, et plus ou moins inaliénables, y est en relation directe avec l'espace ouvert, à travers une série de jardins et de beaux parcs qui se prolongent en grasses prairies sous de lourdes frondaisons.

Hier, après la visite très ennuyeuse et décevante de la maison d'Erasmus Darwin, belle à l'extérieur mais tout entière livrée, à l'intérieur, au didactisme ludique et au pédagogisme interactif – pas la moindre atmosphère dix-huitième, j'ai rarement vu de si beaux volumes à ce point gâchés –, nous avons fait une belle et longue promenade jusqu'à certaine grande maison qu'on voit des fenêtres de cette chambre, à l'horizon, qui nous intriguait et qui s'appelle Mapple Hayes. Le parc municipal, *Beacon Park*, je crois, qu'il fallait traverser d'abord et que nous avons sillonné en tous sens, car nous nous y sommes un peu perdus, était très fréquenté, par un beau jour d'été, et malheureusement assez sale, les Anglais, contrairement à ce que j'aurais cru, ne témoignant pas beaucoup plus de scrupule que les autres peuples à abandonner sur le gazon les papiers gras et les bouteilles vides de leurs pique-niques. Partout on voit des groupes de jeunes gens, souvent très jeunes, au milieu

des déchets qu'ils sont en train de répandre, comme des sans-abri sous leur pont. À Hucknall, on pouvait observer cela dans le cimetière même, saupoudré qui plus est de conversations d'une grossièreté à peine imaginable, y compris de la part des filles. Mais ce beau parc humilié une fois dépassé, ici, et une grande route de ceinture une fois traversée, on atteint des prés d'où les trois flèches de la cathédrale, dans le lointain, paraissent jaillir parmi les moutons et les vaches, grâce à la médiation des lourds feuillages. Constable est partout.

Le soir, après dîner, nous avons fait le tour extérieur du *Close* dont on voyait, malgré l'obscurité, les profonds fossés d'enceinte qui subsistent, par exemple, au dos du palais de l'évêque. On comprend mieux, à observer cela, comment royalistes et parlementaires tour à tour, pendant la guerre civile, ont pu subir là trois sièges successifs, alors que la ville, au sens étroit, était tenue, elle, par le parti adverse. Dans une rue de la ville, une plaque montre l'endroit où le chef parlementaire, dont j'oublie le nom, fut tué d'une balle tirée sur lui du sommet de la tour centrale de la cathédrale, selon l'une des versions, la plus pittoresque ; et, selon une autre, plus vraisemblable, des *battlements* de la même tour – je ne sais pas exactement ce que sont les *battlements*, et n'ai pas ici de dictionnaire.

Hôtel Cromwell, Stevenage, Hertfordshire, lundi 6 août, neuf heures et quart, le matin. Le dimanche anglais avait jadis très mauvaise réputation ; nous, c'est surtout le samedi soir que nous trouvons difficile à franchir. Il semble entendu de toute part qu'il faut à tout prix en faire une fête, une occasion de sortie, une grande affaire. Pour les malheureux qui ne souhaiteraient que dîner parce qu'il le faut bien, dîner pour dîner, prendre un repas tranquillement, il n'y a d'asile nulle part.

On voit souvent des reportages, à la télévision, sur le problème de l'alcool en Grande-Bretagne, surtout parmi la jeunesse. Cependant, c'est une tout autre affaire d'y être directement confronté et de constater de visu son ampleur. Avant-hier samedi, après la visite, à Handsworth, dans la banlieue profondément pluriethnique et multiculturelle de Birmingham, de Soho House, la maison georgienne de l'industriel

Matthew Boulton, demeure où s'est souvent réunie la Lunar Society, nous avons changé de région et, nous rapprochant dangereusement de Londres pour visiter dans le Hertfordshire – Herefordshire, Hertfordshire, c'est *confusing* – la maison de George Bernard Shaw et celle d'Edward Bulwer-Lytton, l'auteur des *Derniers Jours de Pompéi*, nous avons échoué, à l'issue de la longue et vaine quête d'un hôtel un peu campagnard ou périphérique, dans ce Stevenage à l'air bien innocent, d'autant que nous sommes dans la "vieille ville", et non pas dans la "ville nouvelle". Mais, le samedi soir, c'est Chicago. Tous les pubs et restaurants de l'avenue centrale affichent ostensiblement un, deux et jusqu'à trois malabars de sécurité, noirs en général, pesant au moins trois demi-quintaux chacun, montant la garde sur le trottoir et prêts à intervenir au moindre éclat. Et leur présence est sans doute bien nécessaire en effet, car il y a beaucoup de violence dans l'air, l'alcool aidant. Toute une abondante et longue jeunesse, entre treize et quarante-cinq ans, semble n'avoir d'autre dessein que de se saouler aussi avant que possible, et les groupes se croisent et recroisent en se cherchant querelle du regard, sur un fond sonore de rots richement orchestrés, d'apostrophes hurlées parmi les doigts d'honneur, de canettes de bière qui roulent sur le macadam et de bouteilles qui se brisent dans les caniveaux.

Les filles, les femmes ne sont pas dans l'immédiat ce qu'il y a de plus effrayant, mais, en revanche, elles sont le plus affligeant. On doute si aucune époque a jamais à ce point *raté la femme* (je peux parler, soit…), ni ne l'a laissée plus désarmée, plus pathétique. Ce ne sont sur les trottoirs que longues cohortes vacillantes d'adolescentes et de matrones sur le retour, les unes et les autres montées pour l'occasion sur des talons de dix centimètres, ou, au contraire, sur de lourdes chaussures à semelles compensées, mais dans les deux cas pouvant à peine marcher, bien souvent, et réduites, afin de tenir leur place sur le marché sexuel, à un statut d'invalides. Elles portent des shorts du soir ou des jupes qui paraissent s'arrêter un peu plus haut que le sexe, toujours, et des T-shirts ou boléros en bandeaux qui laissent une grande partie du buste à découvert. Cependant ce très peu de vêtements proprement dits se combine avec une extrême complication des lignes, car le harnachement de rigueur exige chaînes et chaînettes, petits sacs en bandoulière,

voilages de couverture à lignes inégales, foulards, traînes, colifichets de toute espèce. De ces petits êtres malhabiles sur leurs jambes – mais parfois ce sont de grosses femmes fardées, ou de jeunes obèses – sort à jet continu un flot nourri de cris et d'obscénités à faire frémir une collection de carabins d'ancien temps, et l'on en vient à se demander, pour le cas où n'existerait plus de choix qu'entre cela et les femmes voilées jusqu'aux cils des faubourgs de Birmingham, quel est des deux le destin le moins désolant, pour ce sexe abandonné du sort (et d'abord de la culture et de la civilisation qui s'étaient tant souciées de lui et qui lui devaient tant…).

***

Il est convenu que le rire a tous les mérites et toutes les vertus, et sans doute serait-il très dangereux de s'attaquer à lui tant il est populaire et son image favorable. Je dois reconnaître pourtant que je commence à avoir des doutes à son sujet. Est-ce que les Anglais ont un rire particulièrement bruyant ? Sont-ils un peuple plus joyeux que les autres ? En cette belle saison, que ce soit au restaurant ou, la nuit, dans les chambres d'hôtel, on est exposé interminablement à des salves de rires à gorge déployée, régulières comme des métronomes, qui éclatent toutes les deux minutes à la table voisine ou bien sous la fenêtre qu'il faut bien laisser ouverte, par cet août caniculaire. Les hôteliers ont le génie de placer les tables de leurs pubs ou de leur brasserie de nuit immédiatement au-dessous des chambres qu'ils nous destinent, et des heures durant nous sommes soumis à ces fous rires qui semblent terriblement mécaniques, comme s'il était convenu qu'on ne s'amuserait pas si, à intervalles réguliers, toute la tablée ne partait d'un rire aussi retentissant que possible – où toujours se distingue en soliste un virtuose ou une instrumentiste particulièrement capable de déchirer les tympans.

Il me semble avoir connu des gens assez drôles, et même très drôles, et de beaucoup d'esprit. C'est curieux, je n'ai pas souvenir que ce qu'ils déclenchaient, c'était ce rire-là : des sourires plutôt, des rires intérieurs, des secousses d'hilarité, une satisfaction de tout le corps ; pas ces rires en

trompette qui font trembler la nuit. Bien entendu, je considère comme d'épouvantables égoïstes et de purs voyous des gens capables de rire à gorge déployée ou seulement de parler fort deux heures durant dans une cour d'hôtel au milieu de la nuit ; et comme des malotrus des dîneurs qui imposent leurs hauts rires à toute une salle de restaurant. Mais, réflexion faite, je crois que ce sont surtout des imbéciles. Que le rire soit le meilleur ami de l'homme, peut-être. Mais ce doit être un ami discret, et nous, discrets dans la recherche de sa compagnie. Nous devons nous réjouir de le rencontrer quand il se présente, mais pas décider que tout moment passé en société doit automatiquement entraîner ses apparitions régulières et bruyantes. Les gens d'esprit rient plutôt peu, je crois bien, et plutôt bas. La vraie drôlerie est un frémissement, pas un tremblement de terre.

***

Très drôles, par exemple, mais elles ne font pas du tout se plier en deux en se tapant sur les cuisses, les diverses cartes qu'avaient fait imprimer Shaw pour répondre en masse à ses innombrables correspondants, selon qu'ils lui demandaient une préface, de lire leur manuscrit, de les pousser dans le monde ou d'envoyer quelques subsides à l'œuvre charitable qu'ils dirigeaient. Denis Duparc ne manquait pas d'air qui, sans le savoir, je crois, imitait cette méthode et avait fait graver des cartes, pareillement, pour prier qu'on l'excuse de ne pouvoir répondre, faute de temps, aux trois ou quatre personnes qui le félicitaient d'*Échange.*

Nous avons visité Shaw's Corner, hier, à Ayot St-Lawrence, non loin d'ici. Et nous avons passé, comme presque tous les jours, un long et très agréable moment dans le jardin, avant une promenade vespérale et délicieuse jusqu'à la curieuse église néo-dorique du village, au milieu des champs. La veille, quand nous avions traversé une première fois Ayot, et le jour même encore, s'y déroulaient les fêtes du mariage d'"Adrian et Amanda" – cette manie du prénom seul, toujours… – dont restait sous le péristyle un somptueux bouquet dans une vasque, presque à portée de

dents des chevaux qui paissaient dans les prairies voisines, sous les beaux grands arbres d'un manoir couvert de vigne vierge. L'autre église du village, gothique, a été volontairement détruite et laissée en ruine, pour l'effet pittoresque, quand fut édifiée la nouvelle, vers la fin du XVIIIe siècle.

La maison de Shaw est plutôt laide, il en convenait lui-même et s'en fichait. Elle est néanmoins très intéressante à visiter, car elle est restée presque intacte depuis sa mort, comme celle de Kipling (qui, elle, est une merveille) depuis la sienne. Elle a un beau jardin fleuri d'où s'offre au regard un paysage miraculeusement préservé, lui aussi, en direction du sud et de Londres. Je craignais que ne soit révolu, maintenant que nous nous rapprochons de la capitale, ce qu'il entre un peu de vacances, malgré tout, entre onze heures du matin et cinq heures de l'après-midi, dans ce voyage de travail. Mais la journée d'hier a encore pu être volée au bénéfice de la campagne, d'une relative solitude et du beau temps.

Je me rends compte à quel point j'ai peur des villes, maintenant, et surtout des banlieues, bien sûr – mais les banlieues sont la moitié du monde, à présent. Je n'aime que les chemins, les prairies, les bosquets, les landes, les côtes désertes, les auberges de campagne, les blancs de la carte.

Cromwell Hotel encore, Stevenage, mercredi 8 août, neuf heures et demie du matin. Un incident désagréable, dans Hertford, a légèrement entaché la journée d'hier. Nous revenions de Hogswood, la maison de Henry Moore à Perry Green, près de Bishop's Stortford, où nous avions passé un excellent moment malgré les précautions de banque centrale dont est entouré ce site-là. Nous avons voulu, en passant, jeter un coup d'œil à Hertford, la petite capitale du comté. Et, de fait, elle a deux ou trois maisons intéressantes, une qui occupe un angle arrondi, dans le centre, et, que l'on peut contempler en même temps que la précédente, une très curieuse façade de style *égyptien*, à peu près contemporaine de notre propre mode *retour d'Égypte*, je présume. Il y a aussi, de part et

d'autre d'une rivière, un assez joli parc, malheureusement gâché par la saleté.

C'est lui qui faillit nous être fatal. À l'étroit débouché d'un pont, au pied d'une butte herbue qui fut une motte castrale, nous avons dû nous frayer un chemin au milieu d'une bande d'adolescents et presque d'enfants qui occupaient si étroitement le passage et se poussaient si peu pour nous ouvrir une voie qu'il m'a fallu, pour avancer, mettre au-dessus de ma tête, à bout de bras, mon appareil photographique, de crainte de l'abîmer ou de heurter quelqu'un avec la pointe saillante de l'objectif.

La bande était composée exclusivement de garçons de treize ou quatorze ans, à l'exception d'une fille blonde un peu plus âgée, qui paraissait être leur chef. Elle m'a demandé de la photographier. J'ai accepté et la photo fut prise avec, pour fond, le château victorien, assez vilain, qui donne son nom à ce jardin. Mais alors je ne voyais plus Pierre, resté en arrière. Quand je suis venu vers lui, il tenait tête à la petite bande de garçons qui le pressait de façon très menaçante. L'un d'entre eux, comme il essayait de passer, lui avait fait un croche-pied, m'a-t-il expliqué. Tous lui reprochaient d'avoir tendu le poing à l'agresseur, qui niait l'avoir en rien provoqué, et lui niait l'avoir en rien menacé, disant seulement n'avoir pas fait semblant, comme peut-être il aurait fallu, de ne pas s'être aperçu du croche-pied. L'atmosphère était très tendue et pour tout arranger, la fille, revenue derrière moi, s'en est mêlée en hurlant et en gesticulant, voulant savoir de nous pourquoi nous avions tendu le poing à son cousin. Elle excitait contre nous sa petite troupe et l'on était à deux doigts d'en venir aux coups. Un jeune père de famille qui passait avec son enfant n'a pas eu la moindre réaction, comme si ce genre de scènes était quotidien. Nous avons battu en retraite en marche arrière, soulagés d'atteindre la porte du jardin, sous un déversement inouï de grossièretés, lancées surtout par la fille d'une voix éraillée, et où revenaient surtout le mot *fuck* et ses variations traditionnelles.

Ainsi l'ambiance de danger et de violence à peine contenue qui régnait samedi soir le long de la grand-rue du vieux Stevenage (*as opposed to* Stevenage "ville nouvelle") n'était pas imaginaire. La décivilisation, la même qui fait hurler tout le monde en tous lieux, claquer incessamment toutes les portes d'hôtel, rire mécaniquement d'énormes rires d'ivrognes

dans tous les restaurants, et qui vêt les petites filles de treize ans comme autant de *would be* Lolitas au seuil d'un bordel de Bangkok, va-t-elle déboucher sur une guerre civile, celle-là entre générations ? Il est certain que beaucoup de groupes d'adolescents ne sont pas du tout rassurants. Ce qui se lit sur leur visage, s'entend dans leur langage, se perçoit de leur attitude, c'est le retour à la sauvagerie, après la parenthèse tremblotante de la civilisation et de l'éducation. L'éducation, c'est bien ce qu'on leur voit le moins. Trente siècles de réflexion, d'accumulation de connaissances et d'efforts pour adoucir un peu la vie en société sont passés sur eux sans laisser la moindre trace. Ils vous mordraient sans aucune hostilité particulière – l'agression n'était nullement *ad hominem*, encore que notre qualité d'étrangers n'ait pas dû arranger les choses –, seulement parce que c'est l'usage. Chercher querelle à tout ce qui bouge est la seule façon qu'ils connaissent de tuer le temps.

Holyday Inn, Pear Roundabout, près d'Oxford, dimanche 12 août, dix heures et demie du matin. Décidément, je n'ai pas le temps de tenir ce *journal*. Il est même arrivé, comme avant-hier à Baslow, près de Chatsworth, que je doive me lever à quatre heures du matin pour que ne s'introduise pas de décalage dans la production quotidienne d'un texte sur une maison donnée. Il est vrai que, contrairement à nos bonnes résolutions, nous avions fait en fin de journée un peu de "tourisme" (extraprofessionnel, je veux dire), car je n'avais pas pu résister à la tentation d'aller voir de quoi avait l'air le Peak District, ce petit massif assez sauvage qui se dresse entre Sheffield et Manchester ; et même de jeter un coup d'œil à Buxton, la petite station qui, pour se donner des allures de Bath ou de Cheltenham du Nord, fit ériger un *crescent* et bâtir un opéra. Buxton ressemble un peu au Mont-Dore, le *crescent* paraît bien mort, mais le petit opéra est assez joli, au-dessus d'une rivière. Il s'y donnait, lorsque nous y passâmes, la représentation d'une œuvre de Gilbert & Sullivan. Une charmante dame d'accueil, flattée de mon intérêt pour ce petit bijou très bien entretenu, m'encouragea à avancer jusqu'à l'escalier intérieur et à y photographier des détails de lampadaires. On entendait l'orchestre et les voix comme si l'on était dans la salle. Cela

m'a rappelé mon adolescence à Perth et le théâtre de Perth, où l'on te vous montait sinon des opéras, des opérettes avec la troupe, sans faire tant d'histoires.

Quant au Peak District, il mérite et au-delà sa haute et très ancienne réputation touristique – on y va en excursion, déjà, dans *Pride & Prejudice.* Il ressemble à l'Auvergne, mais les paysages y sont beaucoup mieux conservés. Je ne regrette pas la nuit presque blanche qu'ils m'ont value.

J'avais craint que ne soit tout à fait fini ce qu'il entre un peu de vacances et de campagne, malgré tout, dans ce voyage de travail, et qu'il n'y ait plus qu'à traiter Londres et sa banlieue ; mais nous nous sommes aperçus, heureusement, que nous avions oublié Renishaw Hall, la demeure des Sitwell, et il fallut repartir vers le nord. Plus exactement nous avons cru découvrir, tardivement, que Renishaw Hall, dont les jardins sont ouverts au public, pouvait aussi se visiter intérieurement, d'où notre retour en arrière. En fait, seuls les groupes de vingt-cinq personnes peuvent entrer, et sur rendez-vous. Nous sommes tout de même parvenus à nous faire ouvrir les portes pour une visite rapide. Les salles sont magnifiques et très riches, l'édifice plutôt vilain, les jardins somptueux, l'environnement très menacé (on est entre quatre ou cinq grandes villes industrielles).

L'expédition nous a valu aussi une promenade vespérale dans le parc de Chatsworth, un de mes lieux favoris sur la terre, décidément ; et un beaucoup trop bref séjour – passé surtout à ce clavier, donc – dans le meilleur hôtel, avec le Shelley de Lewes où nous ayons séjourné pendant ce voyage : dans mon cher Baslow, c'est le Cavendish qui me faisait envie depuis longtemps. Nous n'y avons pas dîné, car nous avons nos habitudes au beaucoup plus modeste Devonshire Arms où nous a ramenés un scrupule d'économie. Mais ce Cavendish Hotel, dont toutes les fenêtres ouvrent sur le parc bienheureux de Chatsworth, est un des établissements que je connaisse au monde où je ferais le plus volontiers un petit séjour (malgré l'absence de doubles portes…).

Je n'en dirai pas autant de l'horrible University Arms de Cambridge, où nous avons dû passer deux nuits, ce que je n'eusse jamais cru possible, avant et après la course vers Renishaw et Chatsworth, parce

qu'à notre premier passage nous y avions stupidement oublié dans un tiroir deux pull-overs auxquels je suis sentimentalement attachés ; et savoir s'ils étaient bien là était impossible par téléphone, tant les jeunes filles de la "réception" se sont montrées peu secourables – il a fallu retourner sur les lieux. À cet University Arms Hotel il faut accorder la palme, pourtant furieusement contestée, de la densité et de l'éclat du claquage de portes. Si l'on se permet d'en faire doucement la réflexion, il vous est expliqué que ces portes énormes et dont la fermeture est bruyante, en effet, sont des portes anti-incendie et qu'on sera bien content de les trouver, s'il y a un feu. Il est tout de même possible de les fermer doucement, si l'on y met un peu d'attention. Mais l'attention et le souci des autres sont bien ce qu'il faut le moins espérer du client d'hôtel contemporain.

Il y a eu justement une alerte au feu, pendant le premier de nos séjours. Tout le monde s'est retrouvé sur le vaste *green* qui s'étend au pied de l'une des façades et du côté duquel nous avions pu obtenir une chambre, sur requête spéciale, après une première station dans un sinistre cagibi encrassé de l'intérieur. Le *green* pourrait être assez beau et agréable à l'œil, mais il est le séjour d'élection, la nuit, et jusqu'à l'aube, de tout ce que Cambridge compte d'adolescents et d'"étudiants" – sont-ce bien des étudiants ? c'est difficile à croire – étrangers en séjour linguistique, qui non seulement y mènent le plus affreux tapage mais laissent au matin les belles pelouses souillées à un degré inimaginable, jonchées de canettes de bière, de bouteilles, de papiers gras et de boîtes à pizza.

C'est d'ailleurs toute la ville, Cambridge, qui donne l'été – je ne sais pas ce qu'il peut en être l'hiver – un spectacle absolument désolant. Mais inutile de m'étendre, on dira encore que je radote, on n'aura pas tort, et d'ailleurs je n'ai pas le temps. Ce qui est le plus mort, c'est la civilisation, sa douceur, sa courtoisie, sa gentillesse, son silence feutré. Même les librairies, qui se donnent un mal fou pour tâcher de faire oublier et pardonner leur qualité de librairies, et qui essaient en catastrophe de se reconvertir en carteries, en magasins de jouets, en kiosques de gare, sont affligeantes.

Hier nous avons eu à Walthamstow, autour de la maison d'enfance de William Morris (la troisième de ses demeures que nous visitions durant

ce voyage), un avant-goût de ce qui nous attend dans les faubourgs de Londres. Nous avons pu regagner des hauteurs plus champêtres aux environs de la maison de Disraeli, Hughenden Manor, que nous devons voir aujourd'hui. Hélas, nous n'avons pu trouver d'hôtel, un samedi soir, dans le très joli petit massif inconnu de moi, les Chilterns, je crois, qui se dresse en ces contrées du Buckinghamshire. Après de vaines et tardives recherches, de plus en plus lointaines, nous avons échoué sur le tard, un peu piteusement, dans cette assez confortable usine à sommeil des banlieues autoroutières d'Oxford. Il n'est pas question d'aller en ville, faute de temps. D'ailleurs c'est sans doute aussi écœurant que Cambridge. J'ai oublié de noter que nous avons encore échappé de peu, là-bas, jeudi soir, à une autre agression gratuite de jeunes poivrots. Ils déambulent sur les trottoirs en rotant, en donnant des coups de pied dans des bouteilles de bière et en cherchant querelle aux passants, pour le plaisir. Ou bien sentent-ils l'horreur qu'ils m'inspirent ?

Londres, hôtel Jolly St Ermin, mercredi 15 août, dix heures et demie du matin. Nous sommes à Londres depuis deux jours, après une étape d'adaptation à Chiswick, et le voyage prend un tour plus difficile et moins gai (d'autant qu'il a plu tout hier). Avant-hier soir, après que nous avions dîné tardivement à ce restaurant de Jermyn Street, Rowley's, que nous aimions bien il y a deux ans et que nous aimerions encore, n'eût été cet incident désagréable, ma carte de crédit, au moment de l'addition, a de nouveau refusé tout service. Plus exactement elle a refusé d'acquitter directement l'addition, et celle de Pierre a fait de même. Il a fallu courir à un distributeur, dont nous avons pu tirer la somme qu'il fallait, heureusement. Cependant notre situation en revêt une précarité désagréable. Déjà nous ne prenions que deux repas par jour, le petit déjeuner et le dîner ; je crains qu'il ne faille en venir à un seul, le petit déjeuner, qui nous voit nous gaver, moi surtout, plus que de raison.

J'étais assez content de nous avoir installés jusqu'à la fin du mois dans cet hôtel Jolly St Ermin que j'avais repéré en 2005 comme étant assez pittoresque d'architecture (Pevsner en dit un mot, mais de quoi Pevsner ne parle-t-il pas ?), bien placé et nettement moins cher qu'il n'en a l'air à

première vue. Et, en effet, les prix réels, cent trente-neuf livres par jour, sont très inférieurs, comme c'est souvent le cas, à ceux qu'indique le guide Michelin – c'est peut-être à cause de notre relativement long séjour. Mais presque toujours ce sont les prix réels qui disent la qualité et le niveau réels d'un hôtel, bien plus que ceux qu'il affiche officiellement ou que la catégorie administrative à laquelle il appartient. Peu cher pour Londres et pour sa situation dans Londres, le St Ermin offre les services, le confort et l'agrément qu'impliquent ses prix, pas ceux que paraît promettre sa façade. C'est un ancien grand hôtel aujourd'hui tristounet et vieillot, malgré une reprise récente par le groupe italien Jolly, dont la principale conséquence est que la plupart des clients sont italiens, au point qu'on commence par vous y parler italien, quand on appelle la "réception", et que tout est en italien autant qu'en anglais dans les parties publiques (assez baroques) et dans les chambres.

Il n'y aurait rien là d'insupportable, n'étaient les claquements de portes, qui sont pour moi une torture (comme la "musique" dans les restaurants – au Rowley's il n'y a pas de "musique", c'est une des grandes qualités du lieu). Mais je suppose que je ne peux m'en prendre qu'à moi-même de cette souffrance qui n'est due sans doute qu'à une trop grande sensibilité auditive et nerveuse. En effet, la preuve est faite que *tout le monde*, à quelques très rares exceptions près, fait claquer la porte de sa chambre, à l'hôtel, et parle fort dans les couloirs. Si faire claquer sa porte est la norme, peut-on considérer que c'est une grossièreté, comme j'aurais tendance, certes, à le croire ? Il en va là comme des manières de table. Si tout le monde se tient à table comme un cochon, est-ce une marque d'inadaptation sociale ? Pas du tout, bien au contraire. C'est celui qui se tiendrait bien qui serait un inadapté.

On est stupéfait de voir la façon dont les enfants et les adolescents avalent leur petit déjeuner et leur dîner, coudes bien écartés sur la table et en portant leur bouche à la nourriture plutôt que l'inverse, comme les animaux. Et l'on s'étonne que leurs parents ne leur disent rien. Et puis l'on regarde mieux et l'on se rend compte que leurs parents mangent exactement comme eux. Les manières de table, c'est un des champs les plus effondrés de la civilisation, un chapitre arraché du livre. À moins que les parents ne s'estiment bien heureux que leurs enfants ne mettent

pas les pieds sur la table ou ne se lancent pas de morceaux de nourriture au visage, et que ce ne soient ces interdits-là, désormais, et rien d'autre, les *manières de table* ?

Je me rends compte que si ce *journal* est un jour publié, je peux m'attendre ici, de la part de Claude Durand et du correcteur, à des annotations marginales signalant et resignalant des répétitions ; et à des lettres de lecteurs, anonymes ou pas, exaspérés par mes obsessions et mes ressassements. Mais les obsessions ne se commandent pas et mes ressassements ne sont que des tentatives pour apaiser un peu l'agitation nerveuse que j'en ressens. La vie d'hôtel est décidément bien éprouvante pour les nerfs, sauf, peut-être, ce qui Dieu sait n'est pas mon cas, si l'on a les moyens de s'assurer dans des palaces une tranquillité véritable, derrière deux portes capitonnées – encore ne suis-je même pas sûr que la condition soit suffisante, et que nous serions beaucoup mieux au Ritz ou au Savoy, ou seulement au Bloom's ou au Flemings. Le moment le plus pénible est précisément celui-ci, le milieu de la matinée, quand les femmes de ménage s'en donnent à cœur joie avec les portes qui claquent et que tout vous chante à l'oreille, en hurlant :

« Vous ne devriez pas être là ! Vous ne devriez pas être là ! Quand est-ce que vous allez sortir ? »

Mais c'est *tout*, aujourd'hui, qui fredonne pour moi, contre moi, cette chanson guerrière. La vérité est que j'ai de plus en plus de mal à supporter les villes, surtout les grandes villes, ne parlons pas de l'époque en général. Je serais incapable de vivre dans un immeuble collectif, je crois, et déjà souffrais le martyre dans la tour du front de Seine, que je ne regrette absolument pas. Ici c'est toute la ville, ou ce que nous avons eu l'occasion d'en voir depuis notre arrivée, que je trouve sale et laide, non pas en ses monuments, bien sûr, mais dans ses chaussées, ses trottoirs, ses jardins, sa population terriblement incivilisée. Peut-être août n'est-il pas, il est vrai, le meilleur moment pour voir Londres, quand la terre entière s'y donne rendez-vous pour beugler en coûteuses guenilles dans ses parcs et sur ses places, et pour jeter à terre, entre deux crachats, tout ce dont elle n'a plus besoin.

Sur Trafalgar Square on a érigé depuis notre dernier passage, parmi les traditionnelles statues de bronze de généraux ou d'amiraux vainqueurs,

celle, en marbre blanc, d'une femme noire dépourvue de bras et en partie de jambes, aveugle, peut-être, et enceinte de huit mois. Cette statue est horrible, artistiquement, et sur la place qu'elle gâche entièrement on ne voit plus qu'elle. Mais qui aurait l'inconscience de se plaindre ? Ce serait un suicide que ne peuvent se permettre que les déjà-morts de ma sorte. Femme, noire, gravement handicapée, enceinte, cette femme a tous les boucliers qu'il faut pour que son effigie, sur la place principale de la plus grande ville d'Europe, soit inattaquable. Vous êtes contre les femmes ? Vous n'aimez pas les noirs ? Vous rejetez les handicapés ? Vous détestez la vie ? – Sur le dernier point il m'arrive d'avoir un doute, en effet.

Londres, hôtel St Ermin toujours, dimanche 19 août, neuf heures et demie. Hier nous aurions passé une excellente soirée si elle n'avait été en partie gâchée, in fine, par un autre de ces incidents de rue qui décidément paraissent être une donnée régulière de la vie quotidienne en Angleterre – ils occupent d'ailleurs, et tout spécialement ces jours-ci, une place considérable dans les journaux ; mais la plupart des faits rapportés par la presse sont infiniment plus graves que ceux dont nous avons été témoins et, dans une certaine mesure, victimes.

Hier soir c'était pourtant dans un quartier qu'on aurait pu croire bien protégé et à l'abri de ce genre de scènes : le plus solennel et monumental de Londres (autant dire mon préféré), les environs de l'Atheneum. Nous revenions de notre cher Rowley's et nous dirigions vers le Mall, Saint James's Park et la caserne des Horse Guards. J'ai voulu faire un petit détour pour saluer, comme chaque fois, la plaque à la mémoire du général de Gaulle et de l'appel du 18 juin. Mal m'en a pris. Nous avons croisé d'abord trois ou quatre arabes qui se sont très peu écartés pour nous laisser passer comme nous nous écartions, mais ne nous ont rien dit, ni rien fait. Un autre était appuyé contre une voiture, à l'arrière. Il a craché à terre, bien en face de nous, comme nous nous approchions pour le dépasser – *cracher* n'est pas exactement le mot, peut-être, car *cracher* implique un certain élan pris, une courbe, tandis que là il s'agissait d'une chute verticale, d'un gros glaviot lâché la tête de côté, pour que le cracheur n'en soit pas souillé. Le passant, lui, en est nettement souillé

dans son honneur, il me semble. Il faudrait un jour éclaircir ce point. Est-il possible que le crachat, perpétré à grande proximité d'un tiers, n'ait pas de connotations insultantes ? Il en a certainement dans la culture occidentale, et même très emphatiques. J'ai peine à croire qu'il n'en ait pas dans la musulmane ; d'un autre côté, s'il en a, nous sommes insultés vingt fois par jour.

Nous sommes-nous écartés un peu trop vivement, ce qui à son tour fut perçu comme une insulte ? L'homme s'est mis à nous apostropher, pas de façon particulièrement agressive dans les paroles, mais avec une familiarité désagréable, comme s'il jugeait que nous devions lier conversation avec lui (mais, après ce mauvais début, nous n'en étions pas tentés), ou comme s'il nous cherchait querelle, ce dont la chose avait plutôt l'air. Nous nous sommes éloignés sans répondre. Au bout de la rue et de l'autre côté du petit square qui est là se terminait une petite fête ou un dîner dont revenait le groupe que nous avions croisé, peut-être, et d'où parvenait un grand tumulte de voix s'exprimant en arabe, parmi les terribles vrombissements volontairement provoqués de grosses voitures de sport. L'immeuble qui était le siège de cette agitation nocturne est-il une ambassade ou quelque résidence princière saoudienne ? Son architecture en tout cas n'est guère accordée à la tenue et au comportement des gens qu'on en voyait sortir.

Mais ce phénomène est général. On pourrait faire exactement la même remarque à propos de cet hôtel. Il a à peu près l'air d'un vieux palace mineur, mais sa clientèle et le comportement qu'elle témoigne, et les tenues qu'elle arbore, et les manières de table qu'elle affiche, sont plutôt ceux qu'on s'attendrait à observer sur un terrain de camping de troisième catégorie. Je ne sais pas où l'on aurait quelque chance de rencontrer ou plutôt de côtoyer des gens bien élevés, cette race éteinte. Le restaurant Rowley's de Jermyn Street est agréable, le décor est joli, le personnel est aimable et poli, la nourriture nous y convient et surtout, surtout, *mirabile audu*, il ne vous y est infligé aucune musique. Mais, hier, un homme de mon âge, qui parlait français avec un fort accent étranger et qui dînait avec un beau noir beaucoup plus jeune que lui, a eu sur son portable une scène interminable avec un tiers, un amant jaloux, apparemment, dont il était difficile de perdre un seul mot – on entendait même ce que disait

l'autre partie ! Si vraiment l'homme ne pouvait, pour quelque raison grave, interrompre cette conversation ridicule et insupportable pour les autres dîneurs, il aurait pu au moins sortir dans la rue : il n'y a pas songé un seul instant.

Rowley's est ce qui nous convient le mieux, malgré tel ou tel pénible convive ; mais c'est hélas au-dessus de nos moyens. L'autre jour nous nous étions laissés un peu aller, prenant deux plats chacun, deux verres de vin, et des légumes d'accompagnement, ce qui n'est tout de même pas un festin de Balthazar : il en avait coûté près de cent livres. Hier nous avons beaucoup ramené de voilure : poulet pour l'un, haddock pour l'autre, un dessert pour Pierre, un verre de vin pour moi, une demi-bouteille d'eau, bref à peine de quoi nourrir deux hommes qui n'ont pas déjeuné : encore plus de soixante livres de dépense, près de cent euros – c'est payer cher le silence, surtout interrompu par une longue scène de ménage achrienne et téléphonée (où brillait la phrase terrible, bien faite pour relancer la machine vociférateurice : « Là je dîne avec un ami… »).

C'est au Rowley's, l'autre soir, qu'avait refusé de fonctionner ma carte de crédit (et celle de Pierre). Comme on était un peu avant le 15 août, et que l'agence de la B.N.P. de Fleurance faisait "le pont", nous avons passé trois jours de presque angoisse, allant jusqu'à dîner de sandwiches préemballés, ici, dans la chambre. Mais quand j'ai pu enfin joindre la banque, il s'est révélé qu'il n'y avait aucun problème avec ma carte, officiellement (ni avec celle de Pierre, je suppose) : c'est sans doute l'appareil de lecture du restaurant qui avait eu un moment de défaillance. Il est hélas significatif de l'insécurité financière où nous sommes que nous ayons accepté comme tout à fait normal, immédiatement, le refus de nouveau service de la part de nos cartes bleues.

C'est en grande partie pour effacer ce mauvais souvenir-là que nous sommes retournés au Rowley's, hier soir. Nous étions en demi-vacances, parce que la maison de William Morris, où nous étions allés l'après-midi mais dont on ne peut presque rien visiter, n'appelait pas de longs développements de ma part et pouvait être traitée en vitesse. Nous en avons même profité pour aller au théâtre, en achetant des places à la dernière minute au fameux kiosque de Leicester Square, qui se spécialise dans les opérations in extremis de ce genre. Nous avons vu *The Thirty-*

Nine Steps au Criterion Theater, sur Piccadilly Circus même : en partie parce que j'aime beaucoup le film d'Hitchcock, en partie parce que m'a beaucoup plu certaine préface de John Buchan, l'auteur du roman, au *Complete Angler* d'Izaak Walton ; en partie surtout parce qu'il ne se présentait rien de plus facile d'accès et que notre fantaisie était d'aller une fois au théâtre à Londres, *no matter what.* Le spectacle est plutôt farcesque, pas mal enlevé, dans l'esprit facétieux d'une mise en scène de patronage qui disposerait de moyens et de techniques professionnels : gentiment insignifiant. Le théâtre est assez curieux, pas laid, vaguement inquiétant car il faut s'y enfoncer de trois ou quatre étages au-dessous du sol de Piccadilly : il date de 1870 et se flatte d'être, par nécessité, une des plus anciennes salles à air conditionné dans le monde. Quant au public, il était très semblable à celui que nous voyons tous les matins dans la salle des petits déjeuners, ici, et pareillement dépenaillé.

Il est beaucoup question ces temps-ci, face à la *montée* de la violence (depuis le temps qu'elle *monte*, elle doit être bien haut…), d'interdire la consommation d'alcool dans la rue. Ce me semblerait en effet une mesure de pur bon sens, et de salubrité publique. On voit partout, autour des pubs mais parfois assez loin d'eux, des gens, des hommes surtout, qui marchent en tenant un verre de bière à la main. Au théâtre ils l'apportent jusqu'à leur siège, après l'entracte. Il faut se lever pour les laisser passer, eux et leur verre plein, au risque d'en recevoir le contenu sur la chemise ou le pantalon. Je ne vois pas pourquoi l'humanité ne peut plus boire et manger dans les endroits spécialement consacrés à ces activités, et croit devoir traîner partout sa boustifaille et ses boissons, vous imposant de toute part, où qu'on soit, le spectacle de ses mastications et beuveries, et une fois sur deux en abandonnant sur place, sur le gazon, le long des allés, dans les clairières, entre les travées des théâtres et des cinémas, papiers gras, verres et bouteilles.

Denis Smadja, au moment de l'"affaire", disait qu'il n'eût été nullement surpris de me voir traiter de misanthrope, mais qu'*antisémite* l'étonnait beaucoup, pour me qualifier. Sur *antisémite* il tombait des nues, en d'autres termes, mais *misanthrope* lui paraissait aller sans dire. Que penserait-il aujourd'hui ! Ce voyage aggrave singulièrement ma misanthropie, si c'était possible, parce que de l'humanité (nouvelle ?) je

ne me sens nulle part un peu protégé, et surtout pas dans les hôtels, et surtout pas dans celui-ci où l'affreux claquement de portes perpétuel laisse mes nerfs aussi écorchés que ceux de saint Barthélemy ou du Transi de Bar-le-Duc.

Tout part du regard. Le regard est au centre. La première des politesses c'est celle du regard. Le regard *c'est* la politesse. Autant que les claquements de portes (mais ceci est la conséquence de cela), ce qui est désespérant ici c'est le parti pris de la nouvelle humanité de ne pas se voir, ne de pas se reconnaître, de ne jamais se saluer ne serait-ce que d'une inclination de tête, d'un sourire ou, si c'est encore trop demander, d'un simple regard qui accepterait de croiser le vôtre. On partage des ascenseurs de trois mètres carrés avec des adolescents ou des femmes de soixante-quinze ans qui font, qui sont exactement comme si l'on n'était pas là. On recule au passage des portes pour laisser passer des hommes ou des femmes qui ont trente ans de moins que vous et qui n'interrompent pas une seconde la conversation qu'ils mènent entre eux, ne disons pas pour vous *remercier*, c'est inconcevable, mais seulement pour vous *voir*, admettre votre existence, votre condition cohumaine. Dans la salle des petits déjeuners on est attablé à quarante centimètres de personnes qui vous considéreraient comme un dément et sans doute comme un malotru si vous vous avisiez de les saluer. Comment saluer quelqu'un qui ne vous voit pas, d'ailleurs, qui ne veut pas vous voir, qui n'a pas idée qu'il puisse avoir à vous voir ? Et ce n'est même pas une question de classe sociale, car au Shelley's de Lewes ou au Cavendish de Baslow, où la clientèle est autrement "distinguée", mais pas nécessairement mieux élevée que dans ce misérable St Ermin, il en va à peu près de même.

Tout ce petit monde a parfaitement assimilé, je le présume, la bonne doctrine antiraciste ; mais si les races sont protégées, en paroles et en droit, par un redoutable corpus de doctrine et de dispositions législatives, l'*espèce*, elle, est laissée tout à fait sans défense par la décivilisation, qui bien sûr n'est rien d'autre qu'une déshumanisation. C'est une grossièreté que de marcher les yeux à terre quand il y a de l'humanité à proximité, que ce soit dans un couloir d'hôtel ou le long des trottoirs des villes. Les yeux, quand il y a de l'homme (ou de la femme) doivent être à hauteur

d'homme (ou de femme). C'est plus qu'un devoir moral, c'est une exigence de civilité. Et sans doute n'est-ce pas un hasard si l'une des principales zones de fracture, dans le heurt des civilisations, c'est précisément la question du regard : car le regard, en même temps qu'il est l'instrument de la connaissance et de la reconnaissance de l'autre, et donc de la déclaration de bienveillance qui est au cœur de la vie sociale civilisée, peut être aussi un instrument de domination, d'auto-affirmation et, comme on le constate hélas tous les jours dans les relations avec certains de nos amis d'une autre persuasion, de défi.

Cela dit, il n'y a pas que de mauvais moments, au cours de ce voyage, bien loin de là. La vie d'hôtel est insupportable, je trouve, mais les milieux de journée sont doux, en général. Hier, par exemple, après un bref passage à la maison de William Morris à Hammersmith (la quatrième que nous voyions de lui !), nous avons fait une très jolie promenade le long de la Tamise jusqu'à Chiswick, et vu dans le cimetière de l'église paroissiale, là-bas, les tombes de Hogarth, de Loutherbourg et surtout de Whistler, qui m'est plus cher, quoique son nom me soit un peu douloureux à cause de la vente, à perte, du tableau que m'avait donné Jean Puyaubert et dont les marchands mirent en cause l'authenticité, m'en proposant tout de même, il y a vingt ans, cent cinquante mille francs, ce qui n'avait pas de sens – je le regrette de plus en plus.

Il n'y a plus que les cimetières où l'on soit à peu près tranquille. Dans celui de Chiswick se trouve aussi la tombe d'Ugo Foscolo, mais elle est vide : la dépouille a été transportée en Italie en 1861, dès après l'indépendance et l'unification, donc.

Les jours précédents nous étions à Hampstead, autre joli quartier, encore un peu champêtre, ne serait-ce qu'à cause du Heath : nous y avons vu les maisons d'Ernö Goldfinger et de Keats (des personnages assez différents). Mais nous sommes d'accord, Pierre et moi, pour préférer Hammersmith, à cause du grand air et du large ciel qui viennent de la Tamise. Nous aimons la compagnie des fleuves – et convenons qu'il y aurait là un titre parfait pour Pascal Sevran.

Encore plus tôt nous étions allés à pied, d'ici, jusqu'à la passionnante maison de Carlyle à Chelsea (Carlyle aussi est passionnant – une bonne

école d'amertume et de mauvaise pensée). Le retour, surtout, fut agréable, le long de la Tamise déjà.

Quand nous avons visité je ne sais plus quand – il y a presque un mois, peut-être – la maison de Gustav Holst à Cheltenham, j'ai été très touché et effrayé d'apprendre que, alors qu'il était très malade, en 1934, je crois, et qu'il fallait absolument l'opérer, on lui avait proposé deux opérations : une petite, qui pourrait prolonger sa vie de quelques mois ou de quelques années, mais ne le sortirait pas du statut d'invalide où il était déjà ; et une grande, dont le succès lui assurerait une vie normale, mais qui impliquait des risques sérieux. Il a choisi la grande, et il est mort.

Je me sers de cet exemple pour une méditation *négative* sur le bonheur (sur le bonheur *négatif*, plutôt). Quelle horreur, par exemple, que de savoir qu'on va devoir subir une grave et dangereuse et forcément très douloureuse opération ! C'est une perspective épouvantable, et qui m'effraie terriblement. Et quel bonheur, dès lors, quand on y songe, que de n'être *pas* exposé pour le moment à affronter pareille épreuve, de n'avoir *pas* à vivre dans pareille angoisse ! J'y songeais à Laugharne, au Pays de Galles (bon Dieu, comment écrit-on *pays de Galles* ? C'est comme *troisième symphonie*, jamais je n'arriverai à me le mettre dans la tête : sans compter que les experts ne paraissent pas du tout d'accord), par un temps radieux, autour de la maison de Dylan Thomas (avant-hier, en revenant de Hampstead en nous étant plus ou moins perdus, nous sommes passés devant une résidence londonienne de Dylan Thomas, du côté de Campden Town, il me semble, au-dessus de Regent's Park). J'y songeais parmi les ruines du château de Dinas Bran, au-dessus de Llangollen. J'y songeais autour du lac, à Newstead Abbey, et dans le paisible jardin d'Izaac Walton, à Shallowford. J'y ai songé dans tous les lieux plaisants et en tous les moments agréables que nous avons connus au cours de ce voyage. *Ô j'ai lieu de louer*, comme il dit le poète – et pas seulement parce qu'à ma connaissance je ne dois pas subir de grave opération dans l'immédiat.

Lundi 20 août, midi. Nous en avons tellement par-dessus la tête du triste St Ermin, de sa population de zombies qui ne se voient pas les uns les autres même quand ils se marchent sur les pieds, et de ses rituelles séries de claquements de portes et d'ébranlements de tout l'étage, que, hier, j'ai fait une tentative pour aller voir ailleurs, et notamment au Sofitel St James, qui dans l'état actuel du dossier me semble l'hôtel le plus désirable de Londres, bel édifice admirablement placé à deux pas de la National Gallery mais au cœur de ce solennel quartier de St James qu'on croirait soustrait à la ville par sa monumentalité même – tout ce que j'adore. J'avais cru observer que les prix *réels* pratiqués par les hôtels sont beaucoup moins élevés que ceux qu'indique le guide Michelin, qui doivent être des prix *maximum* que les directions se sont engagées à ne pas dépasser. C'est en effet le cas, mais passer dix jours au St James, dans une de ses chambres les plus ordinaires, curieusement nommées *supérieures*, eût tout de même coûté cinq mille euros, trois cents livres par jour, ce que nous dépensons à peu près quotidiennement toutes dépenses comprises. J'ai renoncé, sans même que le sage Pierre ait eu à déployer trop d'efforts de dissuasion. De toute façon il est peu probable qu'au Sofitel les clients se saluent un peu davantage dans les ascenseurs. Mais peut-être les portes sont-elles un peu mieux feutrées, qui sait, et les chambres ont-elles deux portes, le plus fou de mes rêves. Ici j'ai l'impression d'être un fœtus de trois mois sorti par inadvertance du ventre de sa mère (hier nous avons visité la maison de Freud, 20, Maresfield Gardens, à Hampstead).

Au Colosseo, petit restaurant italien du voisinage où nous avons dîné pour la troisième fois, un gros bonhomme indien, ou pakistanais, quelque chose comme cela, a passé un quart d'heure sur son téléphone portable, face à sa compagne qui n'en pouvait mais (et qui mangeait du bout des lèvres en tenant sa fourchette par l'extrême bout, le coude sur la table), à régler ses affaires en gueulant. Toute autre conversation était impossible dans la salle. Même ne rien dire paraissait gênant. J'ai bien envisagé une crise de nerfs, mais le type était vraiment très large d'épaules. Et puis il donnait toujours l'impression d'être au bord d'en finir. Malheureusement l'échange repartait sans cesse. Je ne peux plus supporter l'humanité. Je ne peux plus supporter l'humanité ! C'est embêtant, parce qu'il y en a

vraiment beaucoup. Elle-même, de son côté, n'a pas l'air plus enthousiaste que cela à mon égard. Il faut que j'aille vivre dans une île, à dix lieues du premier voisin.

Londres toujours, mardi 21 août, midi et quart. Hier nous sommes allés voir la maison londonienne de John Wesley, du côté de Moorgate. Après un détour par Fournier Street afin d'y revoir, pour ma part, au numéro 12, la maison de Gilbert & George où j'ai été reçu avec William Burke en… 1972 (?), nous sommes rentrés à pied par la Banque d'Angleterre, Saint Paul, le théâtre du Globe et les quais de la rive droite, afin d'y remettre nos pas, comme nous aimons le faire, dans les traces d'une promenade assez semblable, il y a deux ans. Passant devant le National Theater nous y sommes entrés, comme plus tôt au théâtre du Globe, et, après une rapide collation dans un café du théâtre, nous avons assisté, dans la petite salle nommée Cottesloe, à une représentation de *The Enchantment*, une pièce de Victoria Benedictsson, écrivain suédois inconnu de moi, contemporain de Strindberg auquel elle aurait inspiré le personnage de Mlle Julie.

La pièce se déroule pour la plus grande part à Paris en 1888, et elle doit autant au naturalisme français qu'au théâtre scandinave de la même époque. Elle fait entendre pourtant une voix bien à elle, même si je soupçonne qu'elle doit plus qu'un peu à une "nouvelle version" de Clare Bayley. La mise en scène, le décor, les costumes et le jeu des acteurs étaient traditionnels, sans conventionnalisme exagéré, et hautement professionnels. Zubin Varla, le vilain *enchanteur* de l'infortunée Suédoise (Victoria Benedictsson s'est elle-même suicidée après des amours malheureuses avec Brandès), était même dûment sexy, comme l'exigeait son rôle – bref, de l'excellent théâtre londonien comme on suppose, sans doute à tort, qu'il l'est toujours. Je verrais volontiers *L'Empereur Jones*, qui se donne dans la salle principale.

À la maison de Wesley il avait fallu attendre une bonne demi-heure, dans la boutique, après avoir vu l'église, la tombe et le musée, qu'un couple nigérian veuille bien finir de faire ses achats, d'ailleurs

insignifiants. On était venu nous chercher pour nous dire que nous allions être conduits dans la maison elle-même, mais nos covisiteurs hésitaient entre des cartes postales et entre diverses brochures et nous fûmes invités, pendant qu'ils se décidaient, à jeter un nouveau coup d'œil au musée. J'imaginais qu'il s'agissait de méthodistes passionnés, mais il s'est révélé, quand la jeune femme s'est enfin résolue à faire un chèque (de deux ou trois livres…), qu'elle ne savait même pas écrire le nom de Wesley, un nom qu'elle paraissait à peu près découvrir – bizarre. Pendant la visite elle-même elle passait derrière les cordons de protection, touchait à tout sans gêne aucune et ouvrait tous les tiroirs sans s'attirer la moindre remarque du guide qui, à nous, ne portait pas la moindre attention et qui, pour les Nigérians, était toute sollicitude et obséquiosité. Apparemment l'Église méthodiste tient très fort à ses positions en Afrique, dût-elle les payer par un strict régime de deux poids, deux mesures (qu'eussions-nous entendu, nous, si nous avions enjambé les cordages, à quoi nous ne songions guère, non plus qu'à faire attendre qui que ce soit assez longtemps pour *deux* nouvelles incursions d'un quart d'heure dans le musée…).

En face de la maison de Wesley, de l'autre côté de City Road, dans l'ancien cimetière des non-conformistes, aujourd'hui Bunhill Fields, sont enterrés non seulement la mère du réformateur, Susanna Wesley, mais aussi John Bunyan, Daniel De Foe et William Blake (avec madame).

St Ermin Hotel, Londres, mercredi 22 août, onze heures du matin. J'ai été réveillé sur les quatre heures par un cauchemar – à vrai dire c'était à peine un rêve, tant il était réaliste, ses enchaînements logiques, sa teneur générale vraisemblable et familière.

La scène était à Plieux. Déjà, là-bas, dans le rêve-non-rêve, la nuit avait été dure, à cause des traditionnels problèmes de chauffage (qui me préoccupent beaucoup dans la phase actuelle, car il est fortement question de passer l'hiver enfermés dans la seule salle de bain). C'était le matin, un homme de l'ex-Lovato Entreprise était sur place à farfouiller dans les tuyaux comme c'est l'usage, montant et descendant du haut en

bas de la maison. Se présentent sous les murailles des voyageurs, des curieux, des touristes. L'homme de Lovato, à qui j'ai déjà parlé, leur assure, dans la cour, que je suis parfaitement visible, qu'il vient de me voir, et que, s'ils veulent me voir eux aussi, ils n'ont qu'à monter, qu'ils ne se gênent pas. J'ai oublié de dire que, comme d'habitude, j'avais un travail fou, quelque chose à finir d'urgence. Mais rien à faire, les voyageurs sont déjà dans l'escalier. Je dépêche Pierre pour tâcher de les intercepter (ce qu'il déteste). J'entends la conversation, qui a lieu dans la salle des Vents. Les voyageurs, un jeune couple avec des enfants, expliquent qu'ils sont des lecteurs, qu'ils appartiennent à la Société des Amis du château de Plieux (qui, il est vrai, n'existe plus), qu'ils m'ont défendu au moment de l'"affaire", qu'ils ne veulent surtout pas me déranger, qu'ils n'avaient pas l'intention d'entrer, seulement de jeter un coup d'œil, que c'est l'homme rencontré dans la cour qui leur a dit de monter, que…

Sur quoi je me roule à terre – enfin non, j'écris cela par convention, en fait jamais je ne me roule à terre, même dans les rêves, je ne crois pas m'être jamais roulé à terre depuis que j'ai dépassé les quatre ans, je n'ai jamais vu personne se rouler à terre, sauf Yves Navarre un jour que Rodolfo et moi, invités par lui dans son appartement du Marais, avions apporté du vin et je ne sais quoi d'autre, malgré ses objurgations. Je ne me roule pas à terre, mais j'ai bel et bien une crise de nerfs, ou de larmes, tâchant d'expliquer à ces gens charmants que c'est *justement* parce qu'ils sont charmants, et parce qu'ils ont toutes les raisons d'être reçus à bras ouverts, que je suis torturé par la mauvaise conscience à la pensée, ou plutôt à la constatation que non, décidément, *non*, à cause du travail, de l'insomnie, du souci, de la fatigue mais surtout du travail, du travail, du travail, de l'urgence du travail à faire et à rendre, je ne peux pas les recevoir et m'entretenir avec eux.

Le plus triste, ou le plus drôle, est que ce mauvais rêve, comme souvent, était d'origine purement digestive. Hier soir, par manque de temps (je devais écrire mon texte sur la maison de Sir John Soane, et il demandait une bonne quantité de lectures préalables, surtout si je voulais jouer au vieux ponte, comme c'est ma pente, sur un sujet dont je ne connaissais à peu près rien), nous avons décidé de dîner ici, dans la

chambre, et nous avons fait monter des sandwiches. Chaque fois qu'on veut ne pas vraiment faire un repas, mais seulement prendre un petit en-cas, on mange trois fois plus que d'habitude, pour compenser (c'est pour cela que bien des pauvres sont obèses). Ayant eu peur de manquer j'ai commandé trois fois plus de sandwiches qu'il n'était nécessaire. Et une fois qu'ils étaient là, ne voulant pas les jeter ou les laisser sur le plat, nous les avons mangés. Or ils étaient fort bourratifs – d'où la mauvaise nuit et le "cauchemar".

***

Assez souvent, en Angleterre, nous éprouvons avec les gens du pays des difficultés de compréhension qui ne tiennent pas directement à la langue mais plutôt, dirait-on, à de curieuses différences de structure dans les modes de raisonnement. Ainsi, quand nous arrivions dans les villes, les petites villes ou les villages de province, avant notre présente période londonienne, nous n'avions rien de plus pressé, lorsque nous repérions un restaurant qui paraissait pouvoir nous convenir, que de tâcher de savoir, puisque j'ai besoin de dîner tard, ne pouvant travailler après dîner, *jusqu'à quelle heure* il était possible d'y dîner. Or, de quelque façon qu'on s'arrangeât pour poser cette question-là, la réponse était invariablement :

« Oh, vous pouvez dîner ici à partir de six heures… (ou de *sept heures*, ou *toute la journée*)

– Oui, mais *jusqu'à quelle heure*, s'il vous plaît ?

– Quand vous voulez à partir de six heures. »

(En fait, la plupart des restaurants ferment très tôt, et nous avons plusieurs fois eu du mal à trouver à nous nourrir après une longue journée de visites et de travail.)

Même bizarre problème d'intelligence réciproque lorsque, par exemple, sur un site donné, nous demandions si, à la connaissance des personnes présentes, il existait dans la région d'autres lieux de visite du

même genre, des maisons d'écrivains, de savants, de penseurs ou d'artistes ouvertes au public.

« Ah, eh bien, dans l'église de K. il y a la tombe de P., qui pourrait vous intéresser.

– Oui, mais est-ce que P. n'avait pas une maison qu'on puisse visiter ?

– Non, ça je n'ai jamais entendu parler de ça. Mais si vous voulez voir une belle maison, il y a Montclair Hall qui est vraiment splendide.

– Ç'a été la demeure d'un artiste ou d'un écrivain ?

– Non, non, pas du tout, mais il y a une collection de meubles et de tableaux magnifiques.

– Oui, mais nous cherchons des maisons d'artistes ou d'écrivains.

– Ah mais alors, à K., il y a la maison natale de S., le poète.

– On peut la visiter ?

– Non, aujourd'hui c'est une banque. Mais à la mairie ils ont une salle, à l'arrière, où ils ont rassemblé une collection de souvenirs de lui. »

La situation se complique, en général, par la disparition d'une des personnes présentes qui, très gentiment, est allée chercher dans un lointain bureau un dépliant (si, si, si, elle ne sait pas où elle l'a mis, mais si vous pouvez attendre cinq minutes, elle mettra la main sur lui) où sont précisément indiquées les heures d'ouverture du château de P. (où vous n'avez pas la moindre intention d'aller) ; ou bien quérir à l'autre bout du village quelqu'un qui sait tout, mais alors absolument tout sur S., le poète (qui n'a jamais eu la moindre maison mais qui a fait ses études au collège de B., ce n'est pas difficile à trouver, le gentleman va vous expliquer comment vous y rendre…).

Ou bien, si on a l'imprudence de laisser entendre à quelque tiers de rencontre que, du point de vue qui est le nôtre, la maison de Gilbert White est un peu décevante parce que manifestement White n'a pas pu habiter cet édifice victorien, on s'entend répliquer que White est très intéressant, pourtant, très intéressant, vous savez, mais que peut-être, pour l'apprécier vraiment, il faut l'avoir lu dès l'enfance, c'est sans doute pour ça que…

Hmmmmm…

On en arriverait presque à se demander s'il n'y a pas quelque vérité, après tout, par comparaison, dans la réputation de "cartésianisme" (au sens vulgaire) des Français.

St Ermin toujours, jeudi 23 août, midi. De toutes les bénédictions qu'on puisse recevoir du sort, du destin, de la Providence ou des dieux, je crois vraiment qu'aucune n'est plus précieuse que la bonne entente sentimentale, sexuelle, "conjugale". Pour ma part, je la placerais sans hésiter, et voilà qui tombe bien, au-dessus de la gloire, de la fortune et peut-être même de la santé – qui, par chance, celle-ci, ne m'a pas trop gravement fait défaut non plus, jusqu'à présent.

P. et moi sommes l'exemple vivant de l'application quotidienne, domestique, intime, privée, de *l'in-nocence*, décidément centrale à toutes mes petites réflexions "politiques", "philosophiques" et "morales" : il n'y a pas d'idée qui nous soit plus désagréable à l'un comme à l'autre, ni plus étrangère, que celle de nous causer réciproquement le moindre chagrin, la plus infime contrariété, la plus insignifiante des *nocences.* Le résultat est qu'après bientôt dix ans nous sommes plus intimes, plus proches, mieux ensemble et, dirais-je, si j'osais, plus amoureux qu'aux premiers mois. Rarement avons-nous été plus heureux, je crois, que pendant ce voyage où pas une seconde, pratiquement, nous ne nous quittons d'une semelle. Les engueulades, car il y en a tout de même un peu, ont rarement plus grave sujet que l'opportunité, ou non, de prendre la file de gauche plutôt que la file de droite, en voiture. À partir de l'*accidentogène* des gendarmes, qui nous avait beaucoup plu lors de son apparition, nous avons créé le concept de *scénogène* pour de certains carrefours (« néol., qui risque de provoquer des scènes de ménage »). Mais les éclats de voix durent rarement plus de quinze secondes, et s'achèvent généralement en plaisanterie. Lui me reproche doucement d'être trop dépensier, je lui fais grief d'être "nul en courses" (comme il déteste faire des courses, il achète pour en finir n'importe quoi, qui n'est jamais ce dont on avait besoin). Ce sont à peu près les points extrêmes de nos doléances mutuelles. Encore n'affleurent-ils presque jamais et sont-ils plutôt des thèmes de comédie.

Londres, hôtel St Ermin, dimanche 26 août, onze heures du matin. Hier nous avons profité de la rapidité avec laquelle s'opère la visite de la maison de Benjamin Franklin dans Craven Street – visite qui se déroule par le biais d'une brève "représentation théâtrale" à heure fixe (il n'y avait même qu'une seule actrice…) – pour voir, le matin, l'exposition de la National Gallery sur le portrait aux Pays-Bas au XVIIe siècle. C'est une exposition superbe et dont nous fussions sortis tout à fait enchantés sans un léger incident avec une gardienne qui, à l'un de ses collègues, racontait sa vie au sommet de sa voix, juste à côté des *Syndics de la guilde des horlogers.*

L'échelle traditionnelle des valeurs est pleinement confirmée, avec Rembrandt au profond des étoiles et Hals dans l'empyrée ; mais des coups de projecteurs intersidéraux dégagent soudain la personnalité d'artistes moins connus (de moi), ainsi le très attachant Thomas De Keyser, avec ses personnages très précisément posés et détachés, comme ceux d'un Moroni nordique, sur un fond à première vue presque uni, sombre ou clair, ombreux ou seulement vaporeux. Les musées hollandais ont fait des prêts considérables, tels *La Leçon d'anatomie* du Mauritshuis, ou, plus extraordinaire encore s'il se peut, *De Staalmeesters* du Rijksmuseum.

Nous avons aussi pu passer un moment à la National Portrait Gallery, parmi ces victoriens qui nous ont beaucoup occupés dernièrement, avec les visites des maisons de Darwin, de Disraeli et de Carlyle.

Mais la plus grande partie de l'après-midi s'est passée à des achats de livres chez notre cher bouquiniste "Henry Pordes", à Charing Cross, puis, plus classiquement, à la vaste Waterstones de Piccadilly – il s'agissait de fêter le passage, le 25, des paiements par carte bleue de la fin août à la fin septembre…

St Ermin encore, mercredi 29 août, dix heures du matin. Hier nous avons pu nous échapper de Londres et attraper encore un petit bout de

campagne et d'air de vacances. C'était pour aller au cottage de Milton, à Chalfont St Giles, à l'ouest-nord-ouest de la capitale. Comme le cottage est fermé entre midi et deux heures, nous avons pu nous offrir, au-delà de lui, plus à l'ouest, une courte promenade dans les Chilterns, ce curieux petit massif, étonnamment champêtre encore (et bien connu, je crois), qui se dresse, si c'est bien le mot (il n'atteint sans doute pas trois cents mètres d'altitude…), entre Londres et Oxford. Nous l'avions découvert au moment de notre visite à Hughenden Manor chez Disraeli, il y a une quinzaine de jours. Et j'avais particulièrement aimé, alors, les environs d'un minuscule village nommé Speen, au cœur très vert du "massif". Nous sommes donc repassés par Speen. Mais c'est un peu plus au nord, entre l'église et le curieux château de Great Hampden, que nous avons marché au bord des champs, à trois ou quatre lieues de Londres, comme on se promènerait dans les profondeurs du Shropshire ou du Somerset.

Les fortunés possesseurs de cette Hampden House sont bien heureux d'être aussi loin du monde, si près de lui. Leur bizarre château n'est pas très joli, extérieurement – d'aspect néo-gothique fin XVIIIe, je dirais, et ce n'est pas toujours la meilleure combinaison… –, mais ils sont au bout d'un chemin, aucune route ne les entoure de près, au-delà de leur porche ce ne sont plus que champs, garennes, forêts. La plus précieuse qualité d'une possession immobilière (que Plieux possède fort peu, hélas), c'est l'isolement. Il en va là comme au restaurant : il faut que personne ne puisse passer derrière vous ; il faut pouvoir s'appuyer sur quelque chose, cloison, fenêtre, baie, montagne, lande, territoire, qui soit soustrait à la circulation

Cependant, si notre agréable petite marche avait menacé de réveiller en moi des pulsions de cette espèce (immobilière), les vitrines des agences, à Chalfont St Giles, assez joli village, auraient eu tôt fait de les étouffer. Avec ce que rapporterait la vente de mon petit chez-moi, c'est tout juste si j'aurais de quoi m'acheter un pavillon de banlieue bien quelconque, dans ces parages-là. Il est vrai que je n'aurais aucun besoin d'être si près de Londres. Mais le Sussex ou le Gloucestershire ne se donnent pas l'air ni les gants d'être moins onéreux. Et, plus regrettablement encore, le Perthshire ou l'ex-Ross & Cromarty non plus…

Quelles sont les contrées de la terre où l'on peut s'acheter trois ou quatre cents hectares pour une bouchée de pain ? Le Darfour, peut-être…

Plieux, lundi 3 septembre, neuf heures vingt, le soir. Comment appelle-t-on cette loi psychologique, ou sociologique, ou ontologique, je ne sais, qui veut que les embêtements, dans leurs meilleurs moments, connaissent une progression géométrique, cumulative, comment dit-on, *exponentielle*, c'est ça ?

Évidemment, après deux mois d'absence et de voyage, le retour à la vie réelle ne s'opère pas sans heurts. Tout a commencé ce matin avec ma mère, *au sujet de* ma mère, qui constitue toujours un bon socle pour l'accumulation pyramidale des soucis. À vrai dire, mon neveu Christophe m'avait déjà joint à Londres, la semaine dernière. Il fait des descriptions apocalyptiques de la situation à Royat, et encore me dit-il qu'il m'épargne les pires détails, mais ma sœur les a précisés ce matin. Il y a eu une visite, Christophe étant présent, des services municipaux spécialement chargés de l'"APA" (*aide aux personnes pour l'autonomie* ?). Christophe dit que l'état de l'appartement, cauchemardesque, rendait la situation extrêmement embarrassante, et qu'il n'aurait pas été surpris que nous soyons tous poursuivis pour non-assistance à personne en danger. Les voisins aussi sont en péril : d'infection, d'une part, parce que toute cette extrême saleté peut attirer les rats et les maladies, d'incendie, d'autre part – il paraît qu'on en était très près, récemment, quand ma mère a voulu faire cuire un steak sur son grille-pain (un *steak* ? je la vois mal manger des steaks…).

Ma sœur voulait savoir ce matin ce que j'avais promis à notre mère, il y a bien longtemps, et qui était, croyait-elle, que jamais je n'accepterais qu'elle soit dans une maison de retraite. Mais non, ce n'est pas cela. Ce que j'ai promis, c'est que jamais je ne la mettrais *contre son gré* dans une maison de retraite : et c'est tout à fait différent – cependant, il faut convenir que la différence s'amenuise avec le temps…

Elle ne veut pas aller dans une maison de retraite, mais elle ne veut pas non plus venir ici, ni aller chez ma sœur. Il ne reste donc que la vie

solitaire dans cet appartement de Royat. Mais cette vie solitaire est impossible puisque cet appartement, elle ne peut pour ainsi dire plus en sortir seule, ni y rentrer. D'autre part, elle n'y procède à aucune espèce d'entretien ni de ménage : sans doute ne le pourrait-elle plus si elle le voulait, mais la situation n'était pas différente quand elle le pouvait. La mairie propose une aide ménagère, six heures par semaine. Ma mère, quand les assistantes sociales sont là, dit « Oui, oui, oui, très bien… » à tout. Cependant, à peine ont-elles le dos tourné, elle déclare à qui veut l'entendre que le ménage ne l'intéresse absolument pas (qu'il soit fait par elle ou par les autres), qu'elle n'a absolument aucun besoin d'une aide ménagère, et que ce qu'elle désire c'est une personne qui passe la nuit chez elle. Or c'est précisément ce qu'elle ne peut pas obtenir gratuitement, parce qu'elle n'est pas invalide, et ce qu'elle ne peut pas payer, et nous non plus.

Sur tout cela se greffent en effet toute sorte de problèmes d'argent, bien entendu. Christophe, quand j'étais à Londres, m'a demandé d'envoyer trois cent cinquante euros pour couvrir un découvert bancaire de ma mère, que j'ai trouvé bien modeste, mais qui, prolongé quelques jours de plus, menaçait d'entraîner une interdiction bancaire ou un retrait de carnet de chèques, lequel eût compliqué singulièrement la tâche du gentil cousin qui veut bien mettre son nez dans ses affaires. J'ai envoyé l'argent, mais maintenant ma mère se plaint que je l'aie envoyé à Christophe qui, selon elle, n'a rien à voir là-dedans, plutôt que de l'envoyer à elle. Or tout le monde m'adjure de ne plus lui envoyer aucun chèque. En effet, on ne sait absolument pas ce qu'elle fait de son argent. Guy, le cousin, a découvert chez elle pour quatre mille euros de factures impayées. En particulier elle n'aurait pas payé son loyer depuis plusieurs mois. Elle prétend que pas du tout, pas du tout, qu'est-ce que c'est encore que cette histoire, son loyer est parfaitement à jour. Mais évidemment, en ces matières, j'ai plus tendance à croire le cousin Guy que ce qu'elle peut bien raconter. Elle ne payait pas les charges du studio du front de Seine, et c'est comme cela que nous l'avons perdu, alors que je lui envoyais de l'argent pour les payer, dans du papier d'argent sous enveloppe, selon ses vœux. Guy n'a pas réussi à mettre la main sur son carnet de chèques. Certains soupçonnent qu'elle donne tout ce qu'elle a aux Témoins de

Jéhovah. D'autres, et je serais plutôt de leur opinion, sont persuadés qu'elle se ruine en avocats pour tâcher de récupérer ledit studio, ainsi que c'est en effet son intention d'après ce qu'elle m'a déclaré expressément une ou deux fois : son plan est d'acheter un autre studio dans le même immeuble et de proposer à l'acheteur de l'ancien un échange, pour raisons sentimentales…

D'autres fois, elle évoque le dessein d'attaquer les syndics ou la société de gestion de cet immeuble de Paris au motif qu'ils auraient fait procéder illégalement à la vente judiciaire. Elle n'a pas perdu la tête, elle est assez logique dans ses propos, encore qu'elle ne fasse aucune place à ceux des autres ; mais son comportement et ses actions ne paraissent pas « marqués au coin du bon sens », comme disait Jean Puyaubert.

La mention des avocats me servira de transition vers l'autre de mes principaux sujets de préoccupation ces temps-ci, et spécialement aujourd'hui où tout va mal. J'ai pris ce matin mon courage à deux mains et j'ai téléphoné à l'avocat toulousain recommandé par Guy Claverie (*not* le cousin…) et que j'étais allé voir juste avant de partir en voyage afin qu'il remplaçât Stéphane Baumont, constitutionnaliste vraiment pas dans son élément en cette affaire de tuyaux de poêle. Je n'ai pas pu parler à ce nouveau conseiller, mais l'une de ses collaboratrices m'a informé qu'il n'avait rien fait, et que donc l'affaire n'avait pas évolué d'un iota, parce qu'il n'avait rien reçu de Me Baumont qui devait transmettre le dossier. J'ai donc parlé à Baumont qui, en effet, n'a rien transmis, parce que de toute façon, en ces mois d'été, rien ne pouvait arriver. Mais il va envoyer le dossier dans les jours qui viennent, et même sans doute aller voir son confrère *dès qu'il aura un instant.*

Tout, m'explique-t-il, est bloqué par la plainte que j'ai déposée pour faux, usage de faux et abus de confiance : le pénal tient le civil en instance, selon le principe bien connu. Et c'est pour cela qu'il n'y a aucune urgence, car rien ne bougera tant que les gendarmes n'auront pas mené à terme leur enquête.

Je me suis donc reporté sur la gendarmerie, et ce fut de loin le coup de téléphone le plus exaspérant de la journée. En effet, la gendarmerie n'a rien fait du tout, elle non plus : ah si, elle a essayé deux ou trois fois, en juillet, de joindre l'ancien employeur de "Dauzat", l'agent commercial

qui est au centre de tous les soupçons. Mais ces coups de téléphone n'ont rien donné, on n'a pas pu joindre l'ancien employeur en question – auquel j'ai toujours pu parler au premier appel chaque fois que j'ai, pour ma part, essayé d'entrer en contact avec lui. Et du coup, agacé, on n'a rien fait d'autre, d'autant qu'il y a eu les vacances, vous comprenez, il faut bien aussi que la gendarmerie prenne des vacances, on est des gens comme tout le monde, qu'est-ce que vous croyez, nous aussi on a le droit de souffler un peu…

Je n'ai pas demandé si les vacances gendarmiques duraient deux mois. On est évidemment retenu par la crainte de mécontenter ces gens-là et de les dresser contre soi, alors que nos affaires dépendent si étroitement de leur bon vouloir. D'un autre côté, il est difficile de s'accommoder sans réagir de pareil "foutage de gueule", comme disait je ne sais plus qui – *ah si*, une lesbienne très butch qui visitait les lieux en couple, ici, et qui trouvait que le carrelage, dans les salles, pour un prétendu "monument historique", c'était vraiment "plan foutage de gueule" : ce n'est pas moi qui l'avais entendue, mais l'expression me fut immédiatement rapportée et, depuis lors, elle est courante dans notre petite famille. Le gendarme que j'avais vu en juin, et auquel j'ai parlé ce matin, a dit que de toute façon il n'aurait ni le temps ni les moyens d'aller « dans le 45 » (d'où "Dauzat" est originaire), et que, dans ces conditions, avec toutes ces difficultés, et tant d'autres choses à faire, « rapport aux OGM, surtout », il était bien tenté de laisser tomber l'affaire et de la transmettre telle quelle au parquet, qui se débrouillerait comme il voudrait.

Y a-t-il hostilité personnelle à mon égard, d'origine sociale, économique, psychologique, sexuelle, politique, idéologique, *God knows what* ? Ou bien est-ce là l'état actuel du service, sa qualité *normale*, le travail moyen qu'il fournit d'habitude – auquel cas il serait, d'évidence, dans un état d'effondrement total, comparable à celui de la Poste ou de l'Éducation nationale ? Je ne cesse d'être stupéfié, pour ma part, par le nombre de gens qui tout simplement et très visiblement ne font pas, ou font aussi mal que possible ce qu'ils sont censés faire et pour quoi ils sont payés. Mais je ne soupçonnais pas la gendarmerie, à l'égard de laquelle j'entretiens un préjugé favorable, d'être atteinte de ce mal-là. Cet homme a passé, dit-il, deux ou trois coups de téléphone (et encore, j'ai

des doutes…), dans une direction pas plus importante que plusieurs autres possibles, et, parce que ces coups de téléphone n'ont pas abouti, et qu'il n'a pas été rappelé après avoir laissé un message, il est très tenté de tout abandonner dans un cas où l'escroquerie est criante, patente, et c'est d'ailleurs lui, le gendarme (ou bien Éliézer, je ne me souviens plus ?), qui en a le premier souligné l'évidence, m'apprenant que Dauzat avait déjà six ou sept fois été impliqué dans des affaires de faux et usage de faux. Oui, mais il n'a jamais été condamné, de sorte qu'on ne peut pas faire état des précédents : juridiquement, c'est comme s'ils n'existaient pas. Et en effet, si la gendarmerie a témoigné chaque fois d'autant d'activité, les Dauzat de la terre n'ont pas de souci à se faire et ne risquent pas d'être souvent confondus…

Donc, dans mon affaire, toute la procédure est bloquée parce qu'on attend le résultat de l'*enquête des gendarmes*. Elle est belle, *l'enquête des gendarmes*…

Mardi 4 septembre, neuf heures et quart, le soir. Apparemment, il est de bon ton et de bon effet non seulement de dire du mal de moi, ce qui n'est pas une nouveauté, mais de se poser en pionnier de l'animosité à mon égard, c'est-à-dire de prétendre m'avoir reconnu très tôt pour le monstre que je suis. Grâce au relevé systématique des mentions de mon nom qui s'opère sur le site de la Société des lecteurs – une sorte d'*Argus de la presse* (webmatique) gratuit –, je vois qu'un certain Bernard Cavanna, compositeur, déclare à Radio France, à propos de son séjour à la Villa Médicis :

« J'y ai rencontré les cinéastes Pierre-Henry Salfati et Alain Fleischer, avec qui je travaille toujours, le photographe Patrick Faigenbaum, des compositeurs comme Claude Ambrosini, Suzanne Giraud, *et même l'écrivain Renaud Camus dont je n'acceptais pas la manière pseudo-aristocratique de concevoir la vie en collectivité, et avec qui je me suis violemment heurté.* »

Je n'ai pas le moindre souvenir de ce personnage et suis donc un peu surpris de m'être « violemment heurté » avec lui. Mais je me reporte à

mon *Journal romain* et vois qu'il y est fait trois fois mention de lui : une fois dans une énumération et de façon tout à fait neutre ; une fois à propos d'un film de Salfati et sur un mode favorable ; et la troisième fois au sujet d'un désaccord que nous avons eu à propos du service à table des pensionnaires par les *cameriere*, dont je souhaitais le rétablissement et dont il ne voulait pas entendre parler, quoiqu'il fût sensible à l'argument, avancé par je ne sais qui, peut-être par lui-même, mais certainement pas par moi, selon lequel « on pouvait discuter le coup avec les *cameriere*, c'était plus sympa ».

Bref, nous n'étions pas du même avis sur la question, mais le *journal* ne fait pas état de la moindre dispute, qu'il eût certainement mentionnée s'il en était survenu. Le moment le plus intense de l'échange est celui-ci :

« Être servi ? disait-il. Ah non, ça m'empêcherait de manger, moi ! »

Sans doute ne va-t-il jamais au restaurant ; ou seulement pour *discuter le coup* avec garçons et maîtres d'hôtel… Quoi qu'il en soit, cette divergence d'opinion, tout à fait mineure et qui, pour autant qu'il m'en souvienne, n'avait pas entraîné le moindre haussement de ton, devient, vingt ans après, une scène où nous nous sommes « violemment heurté[s] ». Cette scène est totalement imaginaire. Mais on voit bien comment elle vaut crédit, aujourd'hui. M. Cavanna est un précurseur. Il m'avait vu venir (comme Josyane Savigneau).

Par coïncidence, je suis en train de relire pour correction le *journal* 2004, année où je lisais avec beaucoup de plaisir le *journal* de Gérard Pesson, lui-même pensionnaire à la Villa Médicis quelques années après moi (et après Cavanna, donc). À mesure de ma lecture de *Cran d'arrêt du beau temps*, je compare nos attitudes à l'égard des autres pensionnaires, à Pesson et à moi. Et j'écris ceci :

« Moi, en revanche, à la Villa – et c'est là qu'il y a contraste –, j'ai tout fait pour m'isoler. Il ne m'a pas fallu y mettre grand effort, d'ailleurs : je n'ai eu qu'à rester dans mon coin. Personne n'est venu m'y chercher.

« Tout se passait très courtoisement, je n'avais de mauvaises relations avec personne (du moins pas à ma connaissance) ; mais je n'avais pour ainsi dire pas de relations du tout. »

C’est sans doute, cet isolement, ce que Cavanna appelle mon « attitude pseudo-aristocratique » (comme l’adjectif *aristocratique*, malgré qu’on en ait, conserve quelques connotations favorables, il faut toujours dire *pseudo-aristocratique* ; et, d’autre part, comme je ne suis pas un aristocrate, je ne puis avoir que des attitudes *pseudo-aristocratiques*…).

***

Il va probablement me falloir abandonner ce *journal*, car je me suis engagé, il y a de cela plusieurs mois déjà, à livrer le 15 septembre prochain celui de 2004, justement, *Corée l’absente.*

Le temps est très agréable, mais c’est avec une certaine angoisse que je vois se rapprocher la mauvaise saison car la chaudière est morte et, à moins d’un miracle, je ne vois absolument pas comment nous pourrions en avoir une nouvelle avant l’hiver. J’avais placé quelque espoir financier en l’éventuel dédoublement en deux volumes du livre auquel j’ai travaillé cet été, et qui va être infiniment plus gros que prévu : Claude Durand, hélas, pense que cette épaisseur n’est pas un problème. D’autre part, un règlement judiciaire de l’affaire des convertisseurs s’éloigne sans cesse, puisque, au civil, le cours des choses est suspendu jusqu’au dénouement de l’aspect pénal du dossier, et que les gendarmes chargés de l’enquête, ainsi que je le notais hier, n’ont absolument rien fait depuis plus de deux mois. À ce rythme, nous y serons encore dans deux ou trois ans – c’est d’ailleurs exactement ce qu’avait prévu ce chauffagiste d’origine kabyle un moment appelé en consultation par les fournisseurs, mes adversaires, et qui, pourtant, face à leur manifeste incurie, avait plus ou moins ouvertement pris mon parti. En attendant, je continue de payer tous les mois pour des machines qui ne fonctionnent pas, et je ne peux pas envisager de me lancer dans un nouveau crédit pour une nouvelle chaudière. Pour que je puisse nous assurer un chauffage quelconque, il faudrait au moins que les prélèvements actuels sur les prétendus “convertisseurs” soient suspendus, et que me soit remboursé tout ce que j’ai versé et continue de verser sans le moindre avantage en échange. Rien n’annonce ce dénouement, et la situation me ronge les sangs.

***

Par chance, dans la série des sites à visiter en Angleterre, nous avions oublié Penshurst, grand château du Kent où a vu le jour Sir Philip Sidney. Cet oubli, qu'il a fallu réparer in extremis, nous a valu un dernier jour de campagne anglaise, entre Londres et le retour en France. Je n'ai pas trouvé que Penshurst lui-même fût spécialement beau, et le temps était gris sur les jardins, hélas. Mais tout à fait sur le tard, comme nous étions dans le village, la journée s'est totalement transformée – c'était vendredi dernier, le 31 août : il y a eu un crépuscule de toute beauté, et, en traversant le cimetière, nous nous sommes retournés vers le château, que nous avons pu voir sous un tout autre angle, par une lumière magnifique. Le cimetière lui-même était très beau, entre l'église et quelques irrésistibles maisons anciennes. Et tout ce long soir d'été fut une merveille, sur les confins bénis du Kent et du Sussex.

J'avais essayé plusieurs fois, beaucoup plus tôt au cours de ce voyage, alors que nous tournions dans les parages, de nous obtenir une chambre à l'hôtel Brickwall de Sedlescombe, joli village en arrière de Hastings, au cœur d'une des plus séduisantes parties du Sussex, non loin de Brede Place, de Bodiam Castle ni de Rye. L'auberge occupe le côté le plus court d'un long triangle de verdure qui est en fait la place du village et sur lequel s'ouvre un pub également pittoresque – tout ce tableau d'Angleterre profonde m'ayant tapé dans l'œil une première fois en 2003, comme déjà nous errions dans ces régions heureuses et étions tombés par hasard en ce hameau. Le Brickwall, que recommande le guide Michelin comme une « *part Tudor mansion at top of village green* », ne l'est que très *part*, en effet, et, s'il a bonne apparence de la place, il est assez décevant à l'arrière où ce n'est guère qu'un hôtel moderne aux chambres exiguës et bruyantes, qui vous laissent sans protection aucune contre les inévitables claquements de portes. Nous y avons fait toutefois un assez agréable dîner. Et le lendemain matin il y eut encore un morceau d'attrayante campagne, entre Sedlescombe et Rye, dans l'arrière-pays sussexuel. En revanche, la côte méridionale du Kent, entre Rye et Folkestone, est plutôt ingrate, surtout lorsqu'on suit la route principale, par New Romney et Hythe, petites stations bien déprimantes.

Mercredi 19 septembre, neuf heures et quart, le soir. Cette après-midi je suis allé à Condom afin d'y entendre, à la Société archéologique du Gers, Pierre Gardeil parler de René Girard. Le sujet m'intéressait, le conférencier aussi. Et l'invitation tombait bien car j'ai envoyé chez Fayard, ce matin même, la dernière livraison de *Corée l'absente*, le *journal* 2004 – le fichier du mois de décembre. Je n'avais travaillé qu'à cela depuis mon retour d'Angleterre au début du mois.

Je suis même allé à Condom plus tôt qu'il ne le fallait, car l'invitation parlait aussi d'une dame, une journaliste, une ancienne résistante, avec laquelle je crois avoir déjeuné un jour chez l'ambassadeur Aboussouan, à Fleurance, et qui devait parler, elle aussi, avant Pierre Gardeil, d'un livre qu'elle vient de publier. Je ne voulais pas désobliger cette dame en arrivant seulement pour l'orateur suivant. Mais elle m'a fait faux bond ainsi qu'aux organisateurs : son intervention était déprogrammée. J'ai donc disposé d'une heure pour tourner dans Condom, sans enthousiasme particulier. La partie centrale du beau cloître est à présent recouverte d'une tente, on ne voit plus qu'elle ; l'endroit a perdu tout attrait. La cathédrale offre un bel espace intérieur, mais tous les tableaux y sont étonnamment mauvais, et dans un état déplorable. Le pourtour du chœur est orné d'une belle et riche décoration Renaissance, mais toutes les statues qui occupent les niches sont des répliques ou des créations du XIXe siècle, de médiocre facture. Quant à l'extérieur, je n'arrive décidément pas à me réconcilier avec l'aménagement moderne de la place principale de la ville, coupée en deux par un alignement central de lampadaires et de hampes de drapeaux, qui se déploie exactement dans l'axe d'une des plus belles maisons de la ville, elle-même très maltraitée par le café-crêperie qui l'occupe.

Toute cette place qui fut superbe a subi à peu près tous les outrages qu'il était possible de lui infliger. Les pires sont ceux qui ont été imposés à l'édifice du Crédit agricole, pauvre maison ancienne lobotomisée au dernier degré et méconnaissable, avec de larges ouvertures qui détruisent toute l'harmonie de ce qui fut jadis un bel ensemble. La Poste n'a pas fait beaucoup mieux : sans doute a-t-elle à peu près préservé la façade du

magnifique hôtel qui l'abrite, mais elle l'a forcée à arborer de toute part ses vilaines enseignes, et tout l'intérieur a été mis sens dessus dessous. Partout décrépissage, modification des ouvertures, panonceaux, aménagements commerciaux ont fait des ravages qui seraient impossibles à effacer dans l'hypothèse bien improbable où un pouvoir quelconque en aurait un jour le dessein. Cette pauvre petite ville jadis épiscopale et aristocratique ploie tout entière sous le joug de la dictature petite-bourgeoise et commerçante qui s'exerce là sous une de ses formes les plus redoutables, celle qu'elle réserve aux petites stations touristiques de caractère "familial", comme je crois qu'on dit.

Le Gers n'a pas réussi à devenir une zone de villégiature de dessus du panier, ainsi qu'il en avait esquissé le projet, ou le désir, il y a quinze ou vingt ans. Peut-être a-t-il couru trop de lièvres à la fois. Il n'a pas accédé au statut de super-Luberon que d'aucuns craignaient pour lui et que d'autres souhaitaient. C'est plutôt entre les campings et les vacances à la ferme qu'il a trouvé sa voie, ou du moins *une* voie. Je ne sais pas ce qui aurait mieux valu pour lui.

La conférence avait lieu dans une assez vaste salle à longue baie vitrée latérale, sur le bord d'un ensemble passablement ingrat, du style et du genre qui doivent s'appeler "polyvalents", je le crains. Il y avait un public assez nombreux, trop nombreux peut-être pour l'assez haut niveau de l'allocution. Mais Pierre Gardeil est un conférencier si doué qu'il peut donner du plaisir même à ceux qui ne le comprennent pas tout à fait (ce qui est parfois mon cas). Il a une élocution très *rhétorique* qui, même lorsqu'il parle sans notes, ne fait pas la moindre concession au langage "parlé". Talent que j'envie beaucoup, il parle naturellement (ou par exercice, par ascèse, par longue pratique, je ne sais) *écrit* – pas le moindre *euh*…, pas de tâtonnements du discours, pas de répétitions ni de chevilles : on pourrait porter directement chez l'imprimeur les phrases qui tombent de ses lèvres. Je suis persuadé que c'est la bonne formule, même si je suis totalement incapable de l'imiter. C'est en tout cas très agréable à entendre.

Quant au fond, chez Gardeil parlant de Girard, il n'est pas toujours facile de démêler ce qui est exégèse, présentation, ajout, variations personnelles. Le médiateur a un peu trop de personnalité et d'idées à lui

pour que le médiatisé, malgré tous les hommages enthousiastes qui lui sont rendus, et la vénération dont il fait l'objet, même, retrouve exactement ses petits – si, peut-être y sont-ils tous, mais il y a aussi, dans la couvée, quelques beaux enfants d'autres lits.

Vendredi 21 septembre, neuf heures du soir. Le souci se creuse dans le souci. Je suis tellement préoccupé par tout ce qui concerne la chaudière, les suites de l'affaire dite "des convertisseurs", le séjour annoncé de ma mère et l'impérieuse nécessité de nous assurer, malgré une situation financière désastreuse, un système de chauffage avant la mauvaise saison si cette vieille dame est présente ici, que, ce matin, malgré toutes mes résolutions, j'ai téléphoné à Fayard pour proposer ou solliciter un plan qui, sans résoudre les problèmes, loin de là, améliorerait un peu mes affaires.

Je ne sais si j'ai noté ici – probablement pas, puisque je n'y suis pratiquement pas venu depuis quinze jours ou trois semaines (sauf avant-hier) – qu'un accord avait été passé entre Fayard et moi pour la rédaction par moi d'un ouvrage sur les "demeures de l'esprit" du quart sud-ouest de la France, à présent. Cet accord prévoit les mêmes émoluments exactement que pour le volume auquel j'ai travaillé cet été à propos de la moitié sud de l'Angleterre plus le pays de Galles : à savoir sept mille cinq cents euros d'avance sur droits d'auteur et sept mille cinq cents euros de frais de voyage et de documentation. Mais les dépenses à prévoir pour visiter les différents sites concernés dans le Sud-Ouest de la France sont certainement très inférieures à celles qu'a entraînées un séjour de deux mois dans la ruineuse Angleterre pour l'autre volume. Je voulais donc savoir s'il ne serait pas possible de faire rembourser certaines des dépenses du voyage anglais, qui ont dépassé de plus du double la somme prévue pour les couvrir, par le fonds destiné par contrat à couvrir les dépenses du futur voyage en France. Ce ne serait certes pas de très bonne gestion, ni pour Fayard, qui néanmoins ne perdrait pas un sou à ce transfert, ni surtout pour moi, qui ne pourrais plus me faire rembourser les frais impliqués par des voyages à Rochefort pour Loti ou à Moulins pour Émile Guillaumin. Mais des jours et surtout des nuits de

réflexion ne m'ont pas laissé entrevoir d'autre solution, plus saine et moins désagréable, pour payer par exemple la facture de plus de cinq mille euros de l'hôtel St Ermin de Londres, où nous avons passé dix-sept jours le mois dernier, pour voir dans cette capitale et autour d'elle dix-sept maisons.

Bien, cela c'était le souci. Mais le souci qui se creuse dans le souci, c'est que j'ai téléphoné ce matin à Hélène Guillaume pour la prier de présenter ma requête à Claude Durand puis, ne l'ayant pas trouvée, à Mme Marion, la secrétaire du président. La secrétaire d'Hélène Guillaume m'a dit qu'Hélène me rappellerait dès son retour dans son bureau et la secrétaire de Claude Durand sitôt qu'elle aurait pu lui parler, ce qui semblait une affaire de minutes. Or personne n'a rappelé, ni ce matin ni cette après-midi. Cela n'a peut-être aucune espèce de sens. Mais je ne peux m'empêcher de me demander si ce silence ne serait pas lié à une nouvelle crise, provoquée celle-ci – l'effet cumulatif du *journal*, toujours – par l'évocation, dans les "fichiers" que j'ai envoyés ces jours derniers, des difficultés survenues entre Fayard et moi dans la période couverte dans le *journal* à paraître, les derniers mois de l'année 2004. Je m'y plaignais un peu du silence d'Hélène Guillaume, justement. Est-ce que mes doléances sur son silence d'alors entraînent son silence d'aujourd'hui ?

Comme les coliques néphrétiques et les rages de dents, ce genre d'incertitude désagréable se déclenche toujours les veilles de week-end, de sorte qu'aucun dénouement n'est à espérer avant trois jours, et sans doute bien davantage.

J'avais dit au plombier-chauffagiste-électricien de Miradoux, le successeur de Lovato, que je prendrais une décision cette semaine à propos de la chaudière – c'est-à-dire lui ferais savoir si j'en commande une ou non, et alors laquelle, l'ancienne étant définitivement hors d'usage. Mais là, c'est moi qui ne fais pas ce que j'ai dit. Comment puis-je commander une chaudière, en effet, alors qu'est annoncée pour la fin du mois, sur mon compte bancaire où il y a mille euros, une sortie de sept mille euros (pour l'essentiel des factures anglaises), tandis que mon compte "Provisio" est déjà débiteur, lui, de huit mille euros ? Entre parenthèses, ce compte "Provisio", que la banquière m'a plus ou moins

fait ouvrir d'office, au printemps dernier, si la carte bleue est bien, comme le prétend Flatters, la négation du principe de réalité, est cette négation mise en abyme.

D'un autre côté, comment ne pas commander de chaudière ? Nous avions envisagé, en désespoir de cause, de passer l'hiver dans la salle de bain, ici, que nous chaufferions à l'aide de radiateurs électriques. Mais cette solution déjà peu satisfaisante devient tout à fait impossible si ma mère vient séjourner ici : je peux à l'extrême rigueur ne pas chauffer mon "appartement", mais je ne peux pas ne pas chauffer le sien. Et je lui ai dit à elle, et surtout j'ai dit à tous les cousins et neveux clermontois qui s'occupent d'elle et qui aspirent à quelque relâche de leurs efforts, que je l'accueillerais volontiers ici – il n'est pas question de m'en dédire, même si elle, du moins, ne semble pas particulièrement pressée de venir à Plieux. Il y a trois semaines que je tourne et retourne toutes les données de ces problèmes intriqués sans leur trouver d'issue. Ils me refusent, non pas « les sourires radieux », comme au Jilali de Barthes, mais le sommeil réparateur (malgré une cure de passiflore entreprise sur les conseils de sainte Jeanne de Loynes).

Dimanche 23 septembre, dix heures moins dix, le soir. J'ai passé ces deux jours à des envois de photographies en direction de Jean-Bernard Lucas, qui administre techniquement *Le Jour ni l'Heure* sur le Net, mais qui dernièrement ne s'en est guère occupé, de sorte que nous sommes très en retard, la chronologie étant interrompue à mai, au beau milieu du voyage à Strasbourg. Dans mon impatience, je lui avais envoyé ces derniers mois et ces dernières semaines des images du voyage en Angleterre. Cependant, entre ceci et cela, entre l'Alsace et le Surrey, toute une période était passée à l'as, pleine de vues de l'Allier, du Puy-de-Dôme, de Toulouse, de Paris et de Plieux – les dernières photographies prises avec le petit appareil Olympus, avant le passage au Canon. Il s'agissait donc de boucher le trou, et deux journées entières y ont à peine suffi. Il est vrai que ces envois d'images sont longs et laborieux, qu'assez souvent ils échouent, en particulier quand la boîte à

lettres électronique du destinataire est pleine, et qu'il faut souvent les répéter, sans assurance d'avoir évité des pertes plus ou moins abondantes.

Ma mère m'a téléphoné à une heure et demie du matin, cette nuit. Elle voulait seulement me parler du *Pelléas et Mélisande* qu'elle venait de voir sur Arte. Il est vrai que c'est moi qui lui avais signalé cette diffusion, donc elle a sans doute pensé que je la suivais jusqu'au bout comme elle l'a fait. En fait, nous dormions depuis longtemps, ou plutôt depuis une demi-heure, et, pour ma part, je n'ai pas pu me rendormir avant sept heures du matin – rien n'est plus fatal à mon repos que ces réveils intempestifs dans le premier sommeil. J'ai été assez poli au téléphone, mais j'étais ensuite dans un état de fureur sans nom qui était à la fois la conséquence et la cause de mon incapacité de m'endormir. D'autre part j'étais certain, et cela n'a pas manqué d'arriver, que j'allais être épuisé toute la journée. Je me promettais de dire à ma mère, lors de notre conversation habituelle de la mi-journée, ma façon de penser sur les appels téléphoniques au milieu de la nuit, mais, heureusement, je n'ai pas pu lui parler, sa ligne était occupée, de sorte que mon irritation retombe à présent, comme d'habitude, sur ce pauvre *journal*. Pourquoi ne puis-je passer l'éponge sur ces contrariétés minuscules ? Pourquoi, plus exactement, ne puis-je passer l'éponge, et d'abord avec celui ou celle qui me les a infligées, *qu'une fois que je les ai dûment relevées* ? Un vrai gentleman et un bon fils n'aurait pas un instant envisagé de revenir douze heures après, avec sa mère, sur un incident de cette sorte. Un esprit supérieur ne songerait pas une seule seconde à en encombrer son *journal*. Mais moi je ne peux pas m'en empêcher. Je n'ai d'espoir de soulagement, et de possibilité de passer outre, qu'une fois que tout a été bien noté. Il n'est pas douteux qu'un de mes principaux maîtres et modèles (je l'imitais avant de connaître son existence, c'est dire…) est ce Ferdinand Thrän, "l'archiviste des vilenies", architecte et restaurateur de la cathédrale d'Ulm, qui apparaît dans le *Danube* de Claudio Magris : Thrän a passé toute sa vie à tenir un grand registre des diverses avanies qu'il avait à subir, sans en oublier pas une. Je suppose qu'on ne me croirait pas si je disais que nous n'avons pas le choix, Thrän et moi. Si, peut-être, dans l'abstrait, nous pourrions négliger toutes ces petitesses. Mais, en fait, nous sommes victimes d'une compulsion qui nous interdit

le sommeil, le repos, la paix de l’âme et celle, plus précieuse encore, peut-être, du corps, aussi longtemps que tout n’est pas couché par le détail sur le papier.

Il est certain que cette compulsion est un terrible antidestin. Je ne sais pas si je suis de nouveau, ou pas, en délicatesse avec Fayard, mais il est certain que ces petites ou grandes crises à répétition ne se produiraient pas si je n'étais pas victime de cette manie de tout mettre en phrases des affronts que je crois avoir subis, des malentendus qui sont survenus, des tergiversations interprétatives que je traverse. Ah, que ne sais-je mieux *passer outre*, et que ne suis-je capable de m'inspirer plus étroitement du titre d'un de mes propres ouvrages, qui sonnait pourtant comme une résolution, *Outrepas* ?

Il y avait aussi, à ma décharge, et pour l'aggravation des dégâts causés par le coup de téléphone nocturne, que j'avais appris la veille, hier, que ma sœur venait d'être hospitalisée, à Vannes, à la suite d'une hémorragie intestinale. Les nouvelles hier soir étaient rassurantes. Néanmoins, quand le téléphone a retenti alors que je dormais du sommeil du juste (pour une fois), j'ai sauté de mon lit précipitamment avec la conviction qu'on m'appelait pour m'annoncer quelque drame. J'étais outré, en somme, que ce ne fût pas le cas…

J'ai passé ma nuit de veille à lire la biographie de Rosebery.

Lundi 24 septembre, dix heures du soir. Aucune nouvelle de Fayard, sinon d'un côté très indépendant de ceux auxquels je songeais récemment : la collaboratrice d'Hélène Guillaume m'annonce qu'elle m'envoie les épreuves et la copie (suivant qu'il s'agit du début ou de la fin du livre) de *Corée l'absente.* Il s'agissait d'un appel purement technique. Je suis surpris que Mme Marion, la secrétaire de Claude Durand, ne me rappelle pas comme elle m'avait annoncé qu'elle allait le faire, car elle est tout à fait de parole, d'habitude. Si elle s'abstient, c'est sans doute sur instruction.

***

J’ai acheté à Londres cette biographie de Rosebery dont je parlais hier parce que j’aime les biographies, parce que je m’intéresse à l’histoire anglaise, et parce que tous les ans il paraît quatre ou cinq grandes *vies* de personnages-clefs de cette histoire, dont on regrette ensuite de n’avoir pas fait l’acquisition car on ne les trouve plus, surtout si l’on aime comme moi les livres reliés plutôt que les éditions de poche, qui sont laides dans une bibliothèque et, à long terme, se conservent mal. Je regrette de n’avoir pas acheté, quand on ne voyait qu’elle, la biographie de Pitt, par exemple, dont la version “dure” (*hardcover*) s’est en quelques mois volatilisée – les Anglais ont bien de la chance, d’ailleurs, d’avoir conservé la possibilité d’un choix entre les livres brochés et les livres reliés qui ont à peu près disparu de la production éditoriale française…

Les biographies historiques qu’on voyait beaucoup dans les librairies anglaises, cet été, étaient celle du prince Rupert, *The Last Cavalier*, celle de Wilberforce, celle de Peel et celle de Rosebery. J’ai acheté les deux dernières, mais me plonge d’abord, le soir, dans celle de Rosebery, sans doute le plus oublié, avec Goderich (mais Goderich est fameux pour être oublié…) et Campbell-Bannerman, des Premiers ministres anglais. Il était pourtant illustre de son temps, et cela longtemps après, même, son bref passage à la direction des affaires, en 1894 et 1895, entre Gladstone et Salisbury. Tout le monde lui avait toujours prédit une carrière politique éblouissante : il était riche, il était noble, il était jeune, il était, paraît-il, exceptionnellement éloquent. Il n’en déçut pas moins toutes les espérances placées en lui, à commencer par les siennes, à cause du mauvais état de ses nerfs et d’ambiguïtés de sa nature qui sont surtout ce qui m’intéressent en lui parce qu’elles sont – et cela seul, Dieu sait – ce que sans doute nous avons en commun. Ainsi il était très sensible au point d’honneur et démissionnait pour un oui et pour un non, tout en étant en même temps très ambitieux. Il avait la modestie très orgueilleuse, jugeait sans cesse qu’on lui manquait, mais ne voulait pas que les réparations qu’on lui fît pussent apparaître comme imposées par sa situation.

Mardi 25 septembre, neuf heures et quart. Petite crise il y avait bien chez Fayard à mon endroit, mais sur un versant inattendu. Hélène Guillaume est bien impliquée, mais pas de la façon que je croyais. Je craignais qu'elle ou Claude Durand ne pussent trouver à redire au regret que j'exprime, en décembre 2004, de n'avoir pas de nouvelles d'Hélène au moment de mes difficultés avec son employeur. Flatters me dit alors, ce que le *journal* relate, que la première des loyautés d'Hélène est envers Fayard et Claude Durand, et que je ne dois pas m'étonner qu'elle ne m'appelle pas quand mes relations avec eux sont un peu ou beaucoup tendues. Mais ce n'est pas ce passage-là qui entraîne la secousse actuelle. C'est un autre, daté de septembre 2004, au cours duquel je note, paraît-il – j'avoue l'avoir totalement oublié –, qu'Hélène se désolidarise, un peu, très peu, de l'attitude de Claude Durand envers moi, ou plutôt déclare n'en pas comprendre les raisons, ou plus exactement n'en avoir pas connaissance. Elle essayait seulement d'être aimable et gentille à mon égard, je pense. Cependant Claude Durand m'écrit, dans une lettre reçue à midi, que je porte tort à Hélène, professionnellement, en mettant en cause sa loyauté envers lui. Ce que lisant j'ai aussitôt sauté sur ma plume : porter tort professionnellement à Hélène Guillaume est bien la dernière de mes intentions, et s'il y a une chose dont je puis témoigner au contraire, c'est de sa rigoureuse, parfaite et constante loyauté vis-à-vis de Claude Durand. Si j'ai pu donner une seule fois une impression contraire, il faut que je me sois très mal exprimé. Et je suis plus que prêt, soit à me corriger, soit à supprimer purement et simplement le passage. Voilà ce que j'ai écrit fébrilement, en cinq grandes pages ; et comme je voulais que la lettre parte aujourd'hui même, tant ce malentendu m'est insupportable, nous sommes allés la poster à Lectoure au début de l'après-midi.

Nous en avons profité pour faire une très jolie promenade. Nous n'avons plus de remorque pour les chiens, et d'ailleurs plus rien sur la voiture pour y accrocher une éventuelle remorque. Si l'on veut donc aller marcher avec eux ailleurs que dans la vallée, en partant d'ici à pied, il faut les faire monter dans la voiture elle-même, ce qui eût été évidemment impossible quand il y en avait sept, mais devient presque envisageable quand il n'y en a plus que deux. Néanmoins, ce n'est pas

une très bonne solution, car ils risquent de faire de gros dégâts, et je n'oublie pas les considérations d'Échenoz, dans un de ses romans, sur les odeurs de chiens dans les voitures, ni les doléances de mon ami Étienne sur l'odeur que dégageait la mienne il y a dix ans – c'est précisément ce qui m'avait décidé à l'achat de la remorque. À présent, et pour des raisons différentes, je n'ose envisager pour ces messieurs ni le coffre ni la banquette arrière : ils sont donc montés devant avec moi tandis que Pierre conduisait, et nous étions terriblement serrés.

Très jolie promenade néanmoins, je le disais, grâce à cette formule imparfaite : rentrant de Lectoure et de sa poste nous nous sommes arrêtés, à droite de la route, à l'orée du chemin qui mène au manoir de Castaing, ou Castanh, que j'ai toujours beaucoup aimé mais où je n'étais pas retourné depuis des années à la suite d'un très fâcheux incident, une histoire de chiens déjà : je ne sais plus lequel des miens avait trucidé ou, pis encore, sérieusement blessé un canard auquel les enfants de Serge Brunet, le propriétaire de Castaing, étaient extrêmement attachés. Quelle situation embarrassante, je me souviens ! On a beau dire et répéter qu'on est désolé, ça ne rafistole pas le canard, ni n'apaise le chagrin des enfants. Serge Brunet et sa femme s'étaient montrés en cette occasion d'une gentilhommerie parfaite, que je ne suis pas près d'oublier. Lui, qui enseigne l'histoire à Toulouse, vient de publier un gros volume que nous avons acheté par souscription et qui est consacré aux catholiques de Gascogne et des Pyrénées aux temps des guerres de Religion : *« De l'Espagnol dedans le ventre ! », Les catholiques du Sud-Ouest de la France face à la Réforme (vers 1540-1589).* Je n'ai fait que le feuilleter, et ça me passerait probablement par-dessus la tête, mais ça a l'air tout à fait passionnant.

Les Brunet n'étaient pas là, ni leurs canards, par chance. Nous avons fait le tour de la maison silencieuse, avons découvert en contrebas, sur la droite, les allées d'un parc ou d'un bois que je ne soupçonnais pas, et, entraînés par elles, nous nous sommes retrouvés à proximité du château de Lesquère, que je suis allé photographier, quoiqu'il s'y prête assez mal, à cause du jardin qui l'entoure, et la lumière à ce moment-là n'était pas favorable. Lui non plus, je ne l'avais pas vu de près depuis longtemps. En 1995 j'y avais entraîné Kounellis et sa femme, au début d'une immense

promenade bien plus longue sans doute que ces malheureux ne rêvaient de s'en voir infliger. Mais je préfère Castaing, mieux administré (c'est-à-dire moins).

Quand j'ai voulu intituler *Septembre absolu* l'un des volumes de ce *journal*, tout le monde autour de moi s'est récrié, à commencer par Flatters : ce titre leur semblait ridicule. Je me suis laissé impressionner, mais je ne renonce pas à mon idée. Mon amour pour septembre ne se dément pas. Septembre et moi sommes en total accord idéologique. C'est vraiment pour moi le mois souverain – celui des rois tombés, bien entendu. Dommage qu'octobre et surtout novembre m'inspirent de telles inquiétudes…

Une personne qui m'a beaucoup combattu et beaucoup insulté dans le passé m'a envoyé un chèque de cinq mille euros, que j'ai reçu aujourd'hui en même temps que la lettre de Claude Durand. Évidemment j'ai renvoyé le chèque aussi précipitamment que j'ai répondu à Durand. Entre autres raisons pour moi de ne pas l'accepter, le généreux donateur demandait qu'il n'en soit pas question dans ce *journal*, et que je n'en dise mot à Flatters – je n'ai de secrets ni pour l'un ni pour l'autre.

Mercredi 26 septembre, dix heures vingt, le soir. Une seconde lettre de Claude Durand, très aimable, m'informe qu'il accepte de faire passer sur les fonds prévus pour le voyage dans le Sud-Ouest, pour les *Demeures de l'esprit*, une partie du supplément des dépenses entraînées par le voyage en Angleterre. C'est, dit-il, tout à fait justifié par l'histoire (que la Gascogne soit considérée comme relevant de l'Angleterre). L'arrangement n'est certes pas de très bonne économie, de mon point de vue, et il relève de cette cavalerie qui ne m'est que trop traditionnelle – car l'argent disponible à présent pour payer l'hôtel de Londres ne sera évidemment plus là quand on aura besoin de lui pour payer les hôtels de Figeac, de Banyuls ou de Cambo-les-Bains. Il n'empêche qu'il me donne un peu d'air, dans l'immédiat, pour tâcher de faire face à l'épineuse question de la chaudière. D'autre part, toujours royal, Flatters, au prétexte que nous abritons officiellement le "fonds Marcheschi", propose

de prendre à sa charge le premier des versements prévus pour l'achat et l'installation de la nouvelle machine (le chauffagiste a accepté un versement en quatre fois). Il semble donc que nous allons, après tout, avoir du chauffage cet hiver…

Je viens d'écrire à Hélène Guillaume pour lui dire à quel point je suis désolé des ennuis qu'apparemment je lui vaux ces temps-ci ; et combien seule a pu en être responsable ma maladresse : car s'il est un reproche qu'elle n'encourt en rien, c'est bien celui de déloyauté à l'égard de son employeur.

Tulle, hôtel Mercure, vendredi 5 octobre, onze heures moins dix, le soir. Les épreuves à corriger de *Corée l'absente*, le journal 2004, m'ont tenu éloigné de ce *journal*-ci depuis une quinzaine de jours. Six cent soixante-dix pages ! J'écris ces livres-là sans m'en rendre compte. Ils me coûtent plus d'efforts à corriger qu'à rédiger. Je suis d'ailleurs un très mauvais correcteur d'épreuves.

Cette fois je disposais d'une version imprimée par les imprimeurs – les *épreuves* proprement dites – et, d'autre part, d'un simple tirage sur papier, celui-ci corrigé par Claude Durand. Je m'appliquais pour chaque paragraphe à lire d'abord les épreuves et à ne me consacrer qu'ensuite à la copie de Durand, afin de reporter ses corrections. Presque chaque fois il avait vu quelque chose que je n'avais pas vu, et souvent que les imprimeurs non plus n'avaient pas vu, d'ailleurs, bien qu'eux-mêmes eussent procédé à de premières retouches. Trois fois sur quatre ce qui demande à être retouché procède de distractions de ma part, *et* pour *est*, *ou* pour *où*, *est* pour *ait*, etc. Mais le reste du temps il s'agit purement et simplement de fautes d'orthographe, qui me viennent hélas assez facilement, surtout autour de questions d'accord des participes passés. Souvent aussi j'oublie la marque du subjonctif, quand le son est à peu près le même, ou celle de la première personne dans les relatives, en particulier quand elles sont un peu éloignées (*C'est moi qui, lui ayant demandé quelle était son opinion au sujet de* etc*., lui* avait *fait remarquer,*

etc.). Bref Claude Durand, maintenant que s'est à peu près apaisée la querelle des virgules, m'épargne un nombre considérable de bourdes.

Les autres bisbilles semblent s'être plus ou moins aplanies, elles aussi. J'ai fait disparaître les quelques lignes qui avaient pu donner au président de Fayard – mon auguste correcteur – l'impression (erronée) qu'Hélène Guillaume avait si peu que ce soit pris mon parti contre le sien, lors de la crise de 2004. J'espère que tout est rentré dans l'ordre pour cette fois. L'ennui, avec le *journal*, c'est que les crises, par la relation qui en est donnée, y engendrent des crises indéfiniment. Ne nous étendons donc pas, d'autant qu'en l'occurrence il n'y a pas lieu.

J'ai dû noter le mois dernier que j'avais signé un nouveau contrat, pour un deuxième volume de *Demeures de l'esprit*, celui-ci consacré au quart sud-ouest de la France. Pierre et moi nous dirigeons vers le département de l'Allier (à l'angle nord-est du quart sud-ouest), où il y a deux maisons d'écrivains, sans doute assez modestes, et dont nous craignions qu'elles ne fussent fermées en hiver : celle d'Émile Guillaumin à Ygrande et celle de Charles-Louis Philippe à Cérilly. Nous devons voir l'une demain et l'autre après-demain. Au retour, après-demain dimanche, nous prendrons ma mère à Royat pour l'amener à Plieux – ce n'est pas qu'elle-même y tienne plus que cela, je crois, mais autour d'elle on n'en peut plus, et j'ai fait l'objet de fortes pressions pour hâter cette solution-là, la seule autre envisageable étant la maison de retraite dont ma mère ne veut, très littéralement, *pas entendre parler* : c'est la crainte de cette issue qui la jette chez moi puisque l'avis général, on ne peut plus fondé, est qu'elle ne saurait vivre seule plus longtemps. Je n'étais pas tout à fait décidé à aller si vite dans l'Allier, il n'y avait pas vraiment d'urgence, mais dès lors que j'ai suggéré la combinaison possible de ce petit voyage professionnel et d'un transfert de ma mère de Royat à Plieux, tout le monde en Auvergne, et jusqu'à Belle-Île, a estimé que je ne pouvais pas surseoir à cette expédition. Neveux, cousins, voisins, et fille à distance, ont dit à ma mère que je passais à côté de chez elle et qu'il serait trop bête de sa part de ne pas en profiter pour se faire emmener sous mon toit. De cette façon nous avons tous les deux été mis au pied du mur.

Comme Pierre travaillait aujourd'hui jusqu'à cinq heures, à Auch, nous n'avons pu prendre la route qu'à six heures et demie, après son retour à la

maison. Il était un peu bête de commencer un voyage si tard dans la journée, mais je craignais que nous n'ayons du mal à arriver demain dans l'Allier à temps pour visiter la maison de Guillaumin si nous ne partions de Plieux que le matin. Nous voici donc à Tulle, Corrèze, haut lieu du culte puyaubertien. Ce moderne hôtel Mercure est assez ingrat et la chambre qu'on nous a donnée, ouvrant sur le quai et sur la Corrèze conformément aux indications du guide Michelin, est immédiatement voisine de l'ascenseur, ce que je déteste. En revanche, et par comparaison avec les hôtels anglais, ceux de la province française sont incroyablement peu chers : les chiffres sont à peu près la moitié de ce qu'ils seraient dans le Sussex ou le Dorset et il s'agit d'euros, pas de livres – c'est d'autant plus heureux et plus opportun que j'ai déjà dépensé les trois quarts de la somme destinée à couvrir les frais des voyages relatifs à ce volume-ci des *Demeures*, en faisant affecter sur elles certaines des dépenses liées au volume anglais ; en particulier la terrible note de l'hôtel où nous sommes restés dix-sept jours, à Londres (pour voir à partir de lui dix-sept maisons) a été transférée sur ce compte-là – trois mille trois cents livres, plus de cinq mille euros.

Comme chaque fois, mais c'est chaque fois un peu plus que la précédente, j'ai été profondément déprimé par l'évolution du paysage, entre Plieux et Castelnau-Montratier, près de Cahors : maisons neuves de tous les côtés, universellement médiocres, et pelade générale des autres, le long de la route. On ne sait plus où passer tellement tout est laid. Et les nouvelles du pays, à la radio, confirment qu'il s'agit bien d'un autre État, d'une autre nation, ainsi que l'espace même, la mise sens dessus dessous du territoire, les nouvelles avancées de la banlieue globale, ne le donnent que trop à voir et à entendre. Si j'étais totalement libre je partirais. Ce ne serait certainement pas mieux ailleurs, ni plus joli, ni moins décivilisé, mais au moins ce ne serait pas mon pays.

Saint-Pourçain, hôtel du Chêne Vert, samedi 6 octobre, dix heures et quart, le soir. Les difficultés pour trouver un hôtel affectent un peu ce séjour bourbonnais, qui sans elles eût été délicieux ; elles changent aussi mes plans de travail, car si j'avais disposé d'une chambre dès six heures

de l'après-midi, je me fusse mis aussitôt à la tâche pour rendre compte de notre visite à la maison natale de Charles-Louis Philippe à Cérilly, c'est-à-dire pour écrire sur le motif mon texte pour les *Demeures de l'esprit*, comme je le faisais cet été en Angleterre. Mais à présent il est trop tard. Pas de chambre à Cérilly, pas de chambre à Ygrande, pas de chambre à Bourbon-l'Archambault, pas de chambre à Moulins, pas même d'hôtel à Souvigny. Qui aurait pensé qu'en octobre l'Allier fût si couru ? Il semble que le rallye de Magny-Cours précipite en ces cantons tout un peuple curieux. Ou bien c'est la chasse. Nous avons manqué nous disputer à ce sujet, Pierre et moi. Il a évoqué des différences de classe ! Il ne comprenait pas que la chasse pût remplir des hôtels car « dans la petite bourgeoisie », a-t-il dit, on chasse devant le pas de sa porte. Il ignorait le concept de "week-end de chasse", qui m'est très familier par les souvenirs de mon père, lequel justement venait dans l'Allier, du côté de Besson et du Vieux-Ristz, parages que nous avons retraversés tout à l'heure, entre Souvigny et ce Saint-Pourçain.

Ce matin nous avons vu dans Tulle la maison natale de Jean Puyaubert, puis avons pris l'autoroute jusqu'au-delà de Montmarault. Nous sommes repassés au beau château de La Roche, sur l'Aumance, qui déjà nous avait beaucoup plu en 2003, si j'en crois mes souvenirs de relecture de ce *journal* plus que ceux de mes voyages. À une lieue de La Roche se dresse Le Creux, qui m'a beaucoup plus impressionné cette fois qu'il y a quatre ans : c'est un haut et noble château Louis XIV, très complet avec toutes ses cours et ses avant-cours et ses bâtiments adventices, très pur, assez solitaire malgré sa grandeur, et dont je comprends mal le statut actuel, car on y voit toujours beaucoup de voitures et de mouvement, mais rien ne précise qu'il soit le siège d'une société, d'un établissement hôtelier ou d'une secte – au contraire, il paraît tendrement lové au creux du temps, comme beaucoup de ce département de l'Allier décidément beaucoup moins abîmé que le Gers, à première vue, et bien davantage intemporel.

Comme nous étions en avance pour l'ouverture à trois heures de la maison de Charles-Louis Philippe à Cérilly, nous avons fait une très belle promenade autour de l'étang du Saloup, au bord de la magnifique forêt de Tronçais. Ce sont là décors prodigieusement adéquats pour le héros

jusqu'à présent innomé de mon roman *L'Écart*, que je dois livrer à la P.O.L au printemps prochain.

Nous fûmes pareillement très satisfaits de Cérilly et de son petit musée où nous avons passé près de trois heures malgré l'exiguïté des lieux, seuls visiteurs ce jour, je crois bien. La femme qui se tient là était très aimable, elle nous a dit tout ce qu'elle avait à dire, puis nous a laissés nous imprégner de l'ambiance de l'atelier de savetier du père, de la courette resserrée, de la jolie chambre à peine plus grande que sa fenêtre, ouverte sur un puits puis sur un grand jardin aux épais feuillages, celui de voisins plus fortunés que les parents Philippe – en l'occurrence la famille de Marcellin Desboutin, le graveur, une autre gloire de Cérilly, plus ignorée encore de la postérité que l'auteur de *Bubu de Montparnasse*.

À Cérilly nous avons vu aussi, dans l'église, une Mise au tombeau sculptée étonnamment tardive (1692), et au cimetière, sur sa tombe, le buste de Philippe par Bourdelle, qui ne s'est pas trop fatigué, mais le sujet n'était pas facile. C'est ensuite que les ennuis ont commencé. L'hôtel local était plein, et Pierre a trouvé très désagréable l'hôtelier qui nous le signifiait. À Ygrande, où nous devons retourner demain pour Émile Guillaumin, il y a une splendide église romane et, dans les prairies d'alentour, un séduisant château-hôtel, mais lui non plus n'avait nul abri à nous offrir. Un hôtel assez séduisant également, et que fréquentèrent et Mme de Sévigné et Talleyrand, a décliné aussi notre pratique, mais très aimablement, dans Bourbon-l'Archambault. Et nous avons été une ou deux heures durant en de complexes négociations avec l'hôtel de Paris à Moulins – un mythe mineur de mon enfance – qui nous promit d'abord une *suite* préalablement réservée par d'autres voyageurs, mais ces autres n'arrivaient pas, puis nous rappela pour nous la dépromettre quand ils s'étaient présentés tardivement. C'est ainsi que nous avons perdu trois ou quatre heures et fûmes bien contents de trouver finalement cet abri à Saint-Pourçain, où une jeune personne peu aimable, à notre arrivée, nous informa sèchement que, faute de réservation de notre part, l'accès au restaurant nous était barré. Nous en avons trouvé un autre en ville, plutôt médiocre, et où il a fallu dîner à une petite table de milieu de salle, ce que je déteste, sans la moindre cloison qui vous mette au moins d'un côté à l'abri des coups de genou dans les reins et du passage le long de votre

crâne des serveurs et clients mêlés. La partie hôtelière et gastronomique de ce petit voyage est donc tout à fait ratée. Mais sa partie paysagère, muséographique et castellologique, plus tôt, était, elle, une complète réussite.

J'imagine que les Français, contre toute attente, viennent de battre les Néo-Zélandais en match de Coupe du monde à Cardiff, car c'est soudain, dans Saint-Pourçain, un vacarme épouvantable de klaxons et de cris. Si c'est bien ce qui s'est passé, nous en avons pour des années de M. Bernard Laporte, l'entraîneur secrétaire d'État…

Plieux, lundi 8 octobre, neuf heures et quart, le soir. L'Allier nous a tout à fait tapé dans l'œil, hier dimanche et déjà samedi. Je me rends compte que je connaissais très mal ce département, que j'imaginais beaucoup plus plat qu'il ne l'est, d'ailleurs dans tous les sens du terme, mais à commencer par le plus littéral. Je n'ignorais pas l'existence de la "Montagne bourbonnaise", dans le prolongement septentrional du Forez et des monts de la Madeleine, au sud-est du département, du côté de Laprugne et du Mayet-de-Montagne, non loin de Vichy. Mais j'ai découvert avec stupéfaction un petit massif de moi totalement inconnu, qui culmine aux côtes Matras, au-dessus de Noyant-d'Allier, au sud-ouest de Souvigny. C'est là, avons-nous appris sur place, que confinaient les domaines respectifs des Arvernes, des Bituriges et des Éduens. Comme ces hauteurs sont relativement isolées, on y jouit de toute part de vues très vastes.

La campagne est peu abîmée, dans l'ensemble, et relativement épargnée encore par le grand processus de transformation générale du monde et de la France en banlieue. Elle est grasse, verte, profonde, pastorale, bocagère et boisée, et elle a très souvent des allures d'Angleterre, je trouve : ainsi lorsqu'elle dévale harmonieusement vers un étang et infiniment au-delà, devant l'élégante façade Restauration, sans doute, ou Directoire – il ressemble au Landogne de mon adolescence – du château d'Ygrande, dont c'est là sans doute le nom d'hôtel, car je vois sur la carte qu'il s'appelle en fait, "historiquement", le

château du Mont ; et je n'en suis pas étonné car ce nom de *château d'Ygrande*, pour un édifice du XIXe siècle sis à deux ou trois kilomètres d'Ygrande, m'avait paru peu vraisemblable et très peu conforme aux règles toponymiques françaises ; j'en veux d'ailleurs au guide Michelin qui, Dieu sait pourquoi, classe cet hôtel à Bourbon-l'Archambault et pas à Ygrande, ce qui fait que nous ne l'avons trouvé que trop tard, trop tard pour y retenir une chambre comme certainement nous l'aurions fait si j'avais su plus tôt que c'était vraiment un hôtel ; j'étais bien au courant de son existence, par le Net, mais je craignais qu'il ne s'agît d'une sorte de *bed & breakfast*, impliquant quelques relations sociales avec les propriétaires, et le risque, pour un petit couple achrien de notre sorte, de situations désagréables ; moyennant quoi nous échouâmes dans un hôtel indifférent de Saint-Pourçain, assez loin de notre terrain d'opérations ; et, ayant été écartés sans douceur, faute de réservation, de la salle à manger, fîmes un dîner désagréable dans un restaurant de la ville (rappelle-moi, *journal*, de te parler de mon horreur des tables centrales (ou bien si je l'ai déjà fait ?)).

Hier matin, quittant Saint-Pourçain en direction du nord-est, nous vîmes d'abord le superbe château de Montfand, malheureusement affligé de cohortes de pylônes en rangs serrés ; puis ceux du Bouchat, sévèrement restauré, et des Aix, noblement louis-quatorzien dans sa vallée aux beaux chemins, une de celles qui firent cristalliser notre amour naissant du Bourbonnais. À proximité de ces côtes Matras dont je parlais, le château de Noyant, surtout tel qu'il apparaît de la vallée de la Queune, sous Châtillon, a été trop restauré au XIXe siècle ; et, que ces viollet-le-duqueries, mieux vaut sans doute un château qui soit *vraiment* du XIXe siècle, mais plutôt élégamment, comme le long Pravier, entre ses deux tours.

Mardi 9 octobre, neuf heures du soir. À proximité de ce Pravier nous avons aimé un manoir orné lui aussi de deux tours, mais beaucoup plus petit, plus ancien et plus rustique. Il est aujourd'hui une ferme et près de lui était garé un autobus comme ceux qui servent au dit "ramassage scolaire". Lui ne figure pas sur la carte et je n'ai pas pu savoir son nom.

Meillers, à deux pas, a une très belle église romane, et Autry-Issards, non loin, aussi. Entre les deux le château du Plessis, que d'ailleurs on voit mal, est assez décevant – la carte Michelin le donne comme *beau château*, mais il a été très restauré et aménagé. Cependant toute cette région-là, entre les forêts de Messerges et de Gros-Bois, à l'ouest de Souvigny, au sud de Bourbon-l'Archambault, est parmi les plus champêtres de ce beau pays.

Je suis allé plusieurs fois à Souvigny quand j'avais dix ou douze ans et que mon frère épousait une jeune fille originaire de cette petite ville et dont j'oublie le nom de famille. Je crois n'y être jamais retourné depuis lors, il y aura bientôt cinquante ans, donc. Pourtant j'en ai des souvenirs assez nets, mais peut-être trompeurs. Nous y sommes passés samedi soir, à la recherche d'un hôtel. Hélas, il faisait déjà nuit et je n'ai pas reconnu grand-chose, d'autant moins que le porche majestueux de la collégiale était revêtu d'échafaudages et de bâches.

À Bourbon-l'Archambault j'ai fait étape au temps du *Voyage en France.* Je croyais avoir en mémoire un curieux édifice égypto-Art déco, mais je ne l'ai pas retrouvé quand nous avons traversé la ville, samedi, alors que se révélaient d'elle toute sorte d'aspects qui m'étaient tout à fait sortis de l'esprit, à commencer par une énorme forteresse médiévale.

Nous avons marché dans la forêt de Gros-Bois, avant-hier dimanche, pour y contempler les ruines d'une abbaye que Pierre croyait cistercienne, au vu de la carte et de la disposition du paysage autour d'elle, mais qui s'est révélée grandmontaine. Il en reste assez peu de chose : deux petits bâtiments seulement, l'un trop lourdement restauré, l'autre, plus en retrait, mieux laissé à lui-même et infiniment plus évocateur. Dans une belle clairière au milieu des bois il y a force chiens, assez pénibles par leurs aboiements continuels, et des chevaux bien plus paisibles, dont plusieurs juments avec leurs poulains. Nous conversâmes.

C'est aussitôt après que nous sommes repassés audit "château d'Ygrande", dont il serait très opportun d'explorer plus avant les mérites hôteliers, à l'occasion. De là nous avons sauté à Ygrande soi-même, gros village assez plat mais qui se distingue, en cette contrée de belles églises – je n'avais pas idée que l'art roman bourbonnais fût si riche –, par une magnifique église romane, la plus belle peut-être de toutes celles que

nous avons vues. Comme c'est le cas pour beaucoup de ses voisines, sa tour romane est coiffée d'une flèche de pierre très haute et très pointue, très harmonieuse, dont je n'arrive pas à comprendre de quelle époque elle peut bien dater, et les autres non plus : du XVIIIe siècle ? C'est ce que je crois avoir lu quelque part, mais il n'y paraît guère. Il serait indispensable de se procurer de toute urgence le volume *Bourbonnais roman* de nos amis de "La Nuit des temps" (reste à savoir s'il est encore trouvable).

L'église d'Ygrande était fermée, malheureusement : trop de vols récents. Il faut demander la clef à la mairie. Mais le dimanche la mairie est fermée. Nous nous sommes consolés en mettant un pied frauduleux dans un joli jardin qui s'étend derrière une très originale clôture faite de colonnes de pierre, face à une belle grosse maison qui, merveille, a conservé tous ses crépis. Il était écrit cependant qu'Ygrande nous ménagerait plusieurs déceptions – le bel hôtel plein, l'église verrouillée, et maintenant cela –, car la maison d'Émile Guillaumin, un des deux buts officiels de notre voyage avec celle de Charles-Louis Philippe dans Cérilly tout proche, avait fermé ses portes pour l'hiver. J'avais pourtant bien cru comprendre, en appelant la mairie, ces dernières semaines, qu'elle était ouverte le samedi et le dimanche à partir de trois heures jusqu'à la fin d'octobre : non, c'était la fin de *septembre* (hmmmm…). Ainsi s'est écroulé le maigre espoir d'écrire et de publier avant l'été prochain le volume des "Demeures" relatif au quart sud-ouest de la France : la maison de Guillaumin ne rouvrira qu'en mai. Nous sommes repartis vers le sud.

Avant de reprendre l'autoroute à Montmarault, nous avons vu encore le château de La Condemine, en cours de restauration mais qui a été passablement abîmé au XIXe siècle ; les ruines du château de Murat, que nous sommes allés voir à partir de la vallée, sous le village ; l'église de Murat, puis celle de Chappes. Celle de Murat est la plus étrange. Sous certains angles elle a l'air d'une grosse et belle araignée. C'est qu'elle est soutenue de tous les côtés, même et surtout en façade, par des arcs-boutants qui vont chercher très loin leur élan et qui lui font comme des pattes monstrueuses, très impressionnantes sur ce promontoire, face à la forteresse écroulée.

Mercredi 10 octobre, neuf heures et demie du soir. Je craignais d'avoir confondu hier, ici même, et sur place samedi dernier, Bourbon-l'Archambault et Bourbon-Lancy : ce qui semblerait une confusion assez logique, assez prévisible – si logique et si prévisible, même, que ce n'est pas du tout celle que j'ai opérée. Dans *Voyage en France*, je viens de vérifier, il n'est question ni de Bourbon-l'Archambault ni de Bourbon-Lancy, mais de *Saint-Honoré-les-Bains*, *of all places* (comment aboutit-on *par hasard* à Saint-Honoré-les-Bains ?). En tout cas c'est là que le narrateur remarque l'édifice égypto-Art déco (mais il l'a peut-être rêvé…) que je cherchai en vain, et pour cause, il y a quatre jours, dans Bourbon-l'Archambault. *No wonder* que j'aie été étonné par le château fort !

Un critique de l'époque, celle du *Voyage en France* (je me demande si ce n'était pas Jean-Louis Ézine, ou bien Jean-Paul Enthoven – je les ai toujours un peu confondus, et tous les deux avec… non, pas Klossowski, *Konopnicki*), avait intitulé un article sur le livre "Sainte Bévue, priez pour lui" : ce qui m'avait beaucoup vexé parce que j'ai horreur de l'idée que je me trompe, que je m'embrouille, surtout dans l'histoire et dans la topographie ; et que, du coup, je trompe le lecteur, que je l'envoie sur de fausses pistes. Malheureusement, le critique n'avait pas tort. Je produis en effet beaucoup d'erreurs. Peut-être ai-je un esprit naturellement porté à la confusion. Comme j'ai la manie des *rapprochements*, je confonds des mots, je confonds des noms, je confonds des images, des souvenirs. Mais pourquoi diable Bourbon-l'Archambault et Saint-Honoré-les-Bains (sinon qu'il s'agit l'une et l'autre de désuètes petites stations thermales du centre de la France) ?

Bien entendu, reconnaissant un défaut (une forte tendance à la confusion), j'implique une qualité, comme ces gens qui aiment à dire qu'ils n'ont aucune mémoire parce qu'ils ont lu ou entendu dire que c'était une preuve d'intelligence, que la mémoire était l'intelligence des imbéciles (moi j'ai une assez bonne mémoire, encore que très localisée (les dates, les visages (dans l'histoire, pas du tout dans la vie quotidienne))). Mais je crois sincèrement que la tendance à la confusion

joue un rôle important dans ma…, dans mon…, comment dire…, *art poétique*, si ce n'est pas trop ridicule – dans ma pulsion d'écrire, en tout cas.

La confusion crée des passages, en effet, ou du moins elle les suggère, et ensuite il faut les ouvrir. Sous tous les Bourbon-l'Archambault de la terre (et ce peut très bien n'être que des idées, des sensations, des figures, des citations, des réminiscences (*dans lesquelles les abeilles font leur miel : la ville moderne, propre, bien tenue, avec les hôtels qui sentent la pâtisserie.*)), il y a ses Saint-Honoré (*tiens, justement : la voilà, la pâtisserie*)-les-Bains. Certes, c'est par erreur : mais quelle importance si cette erreur ouvre un chemin, une fenêtre, un *lien* ? si elle donne une envie de lecture, de phrase ou de voyage ?

Oh love, let us be true to one another : for the world, instead of being made of little separate incidents that one lives one by one… : on commence dans Matthew Arnold, on se retrouve dans Virginia Woolf. Et en plus j'ai longtemps cru que c'était de John Donne, ou qu'il y avait là-dedans du John Donne ! Il y en a sans doute. Et dans Bourbon-l'Archambault il y a certainement du Saint-Honoré-les-Bains. Mais Bourbon-Lancy, je me demande comment est Bourbon-Lancy – où, au fond, je ne suis jamais allé, alors ? Car le monde, au lieu d'être fait de petits incidents séparés que Ouane vit l'un après l'autre…

***

Je ne sais pas comment je m'arrangeais cet été pour produire comme une machine un texte par jour, et dans sa version censément définitive encore, pour les *Demeures.* J'ai perdu la main. J'ai terminé tout à l'heure, soit quatre jours après la bataille, celui qui porte sur la maison natale de Charles-Louis Philippe à Cérilly, que nous avons visitée samedi. Selon la bonne règle il aurait dû être complètement rédigé dimanche dernier au matin, avant la visite de la maison de Guillaumin à Ygrande. Heureusement, il n'y a pas eu de visite de la maison de Guillaumin, puisqu'elle était fermée – j'en aurais eu jusqu'à la fin de la semaine !

Lenteur de tout. L'avocat toulousain que m'a recommandé Guy Claverie pour l'affaire des convertisseurs commence à m'agacer sérieusement, lui aussi. Il ne répond jamais aux lettres et il est impossible à joindre au téléphone. On tombe à son cabinet sur un barrage de secrétaires qui vous demandent pour la énième fois votre numéro de téléphone et vous assurent qu'il va vous rappeler, mais il ne rappelle jamais. Changer encore d'avocat ? Ç'auront été cette fois trois mois de perdus. Et pendant ce temps je continue de payer tous les mois pour ces maudits convertisseurs qui rouillent dans la cour.

Grâce au "Provisio", si c'est bien le nom que je cherche, je dispose désormais d'un compte qui se trouve aujourd'hui à découvert de plus de cinq mille euros, et d'un autre qui accuse un trou de plus de huit mille euros. Or rien n'arrive. Fayard est d'ordinaire très prompt dans ses paiements, mais les cinq mille euros prévus au contrat de *Demeures II*, signé il y a presque un mois, ne me sont toujours pas parvenus. Je me suis décidé à téléphoner, ce matin, bien que ce ne soit jamais une démarche agréable et que j'essaie de l'éviter autant que possible. Tant à faire, m'a-t-on dit, tellement d'auteurs, journées de dix ou douze heures, on ne saurait penser à tout. Sans doute, sans doute, mais… L'argent devrait être sur mon compte mercredi prochain, dans une semaine. *What is one to say ?*

Quant au remboursement de la note de frais de l'hôtel St Ermin de Londres, plus de cinq mille euros encore, s'il n'est pas intervenu c'est tout à fait ma faute : j'ai oublié de renvoyer signé certain *avenant* capital – celui qui prévoit le transfert des frais remboursables du fonds "voyage en Angleterre" (*Demeures 1*) au fonds "voyage dans le quart sud-ouest de la France" (*Demeures 2*) –, ou plutôt je n'ai jamais pensé qu'il fallût le renvoyer. Quinze jours ou trois semaines de perdus, là encore.

N'y a-t-il que de vivre, et l'amour partagé, et la santé, ou l'absence de douleur, qui font que les jours qui passent sont *gagnés* ?

Mon ami L. m'écrit qu'il se remet très mal d'un grave accident qui lui est survenu l'année dernière. Surtout le compagnon qu'il avait depuis vingt ans, beaucoup plus jeune que lui, est amoureux fou d'un étudiant noir à la Sorbonne, « qui le tient très court en laisse ». Si je transpose à ma propre situation, il me semble que c'est bien là ce qui peut arriver de

pire. L. est plus âgé que moi. Il ne fait que m'indiquer les faits, sans s'étendre sur ses sentiments, mais je ne les imagine que trop bien. Il me semble que plus rien n'a de sens, dans un cas pareil. Par exemple L. avait acheté une grande et belle propriété ancienne, historique, même, où tous deux se rendaient régulièrement et qu'ils restauraient avec soin. Les maisons de ce genre, qui sont une aventure, une aventure partagée, est-ce qu'on les prend en horreur, dans des situations pareilles ? Est-ce qu'on ne peut plus y aller tant elles vous font de peine ? Ou bien sont-elles un secours, au contraire ? Je penche plutôt pour la première hypothèse, hélas. Et je crains que le terrible *à quoi bon* qui sans doute s'abat sur vous ne soit terriblement aggravé par l'âge qui vient, qui est venu, et par la mauvaise santé, en l'occurrence. Qui songerait à tout recommencer ? Mais alors, quelles perspectives ?

J'ai essayé de joindre L. à tous ses numéros de téléphone, en ville, à la campagne, sur son portable, en vain. J'ai laissé des messages sur ses répondeurs. Aucune nouvelle.

***

Dimanche j'étais à cinq heures chez ma mère, comme convenu, pour l'y prendre et l'amener ici. L'appartement dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer et tout ce que j'avais déjà connu de ses états antérieurs, qui déjà me soulevaient le cœur et me ravageaient l'âme. C'est à présent, en plus du désordre inimaginable, une odeur pestilentielle qui se répand dans tout l'escalier de l'immeuble et peut-être dans les autres appartements, je ne sais. Les voisins ont été des modèles de patience et aussi de gentillesse, toutes ces dernières années, mais ils n'en peuvent plus, et je les comprends. Ils ont peur d'un incendie, ils ont peur d'une invasion de rats, ils ont peur d'une infection. Ils sont aussi lassés, sans oser trop le dire, d'être dérangés à toutes les heures du jour et de la nuit par ma mère quand elle a des angoisses, ce qui est fréquent, ou envie de compagnie, ce qui est constant.

Ma mère ne cesse de déplorer de recevoir trop peu de visites, quoique je sois bien étonné qu'elle en ait encore tant, de voisins, de neveux, de

cousins qui se relaient auprès d'elle dans la mesure de leurs possibilités. Mais qui peut avoir envie de mettre les pieds dans cet appartement alors que, pour ma part, la seule perspective d'avoir à y entrer dans l'heure ou dans la semaine qui vient suffit à m'emplir d'horreur ? Ma mère, une fois de plus, est en contradiction complète avec elle-même. Elle dit ne désirer rien tant que les voyages, mais personne ne sait moins voyager qu'elle, je l'ai noté cent fois, au point que Claude Durand s'en impatientait déjà, et de mes répétitions, dans les marges du *journal* 2004, que je viens de relire ; et, en insistant pour s'encombrer de tonnes de bagages et de dizaines de valises ou d'affreux paquets, elle fait tout pour décourager ceux qui seuls pourraient la faire voyager, c'est-à-dire moi et moi, principalement. De même, elle dit ne souhaiter rien tant que les visites, mais elle aménage, si c'est bien le mot, son appartement de façon telle qu'il ne puisse être pour tout le monde qu'un objet de dégoût et d'abomination, le lieu du monde où on a le moins envie de pénétrer. Est-ce qu'elle le fait exprès ? Est-ce qu'elle est folle ? Elle n'est pas folle en discours, en tout cas, et elle a un art consommé de l'argumentation quand ses caprices ou ses folies sont mis en cause – il ne fait pas bon la contredire.

Tout le monde me couvre de compliments et de remerciements pour l'avoir prise ici. Les Clermontois et assimilés sont infiniment soulagés de la savoir à Plieux et de ne l'avoir pas sur les bras, car elle s'arrange pour être pour chacun un motif de souci constant. Les choses ne se passent pas trop mal, jusqu'à présent. Pierre et moi devons aller en Italie, à la fin du mois, et j'avais beaucoup d'inquiétude sur ce point. Mais Céline, divine surprise, a accepté de coucher ici pendant notre absence. Elle est d'ailleurs du plus grand secours même en cette période-ci. Ma mère l'aime beaucoup et se réjouit de la voir tous les matins. Rien ne lui est plus précieux que la compagnie. Elle en a plus ici qu'à Royat, même si elle et moi ne passons ensemble que deux ou trois heures par jour. Pierre lui a fait faire un tour du jardin, cette après-midi. Sainte Jeanne de Loynes doit venir la voir demain.

Jeudi 11 octobre, neuf heures vingt, le soir. Il est peu de sorts plus amers, je le crains, que celui des derniers indigènes des banlieues du sud-est de Londres, celles qu'on doit traverser longuement, en voiture, pour se diriger vers Douvres ou Folkestone. Parmi les noirs, les arabes, les Indiens, les Pakistanais, les femmes voilées ou vêtues de la burqa, les hommes en turban ou en djellaba, ils ne sont plus qu'une toute petite minorité et la plupart sont âgés, ou très âgés. On les voit raser les murs, ou mettre un pied dans le caniveau quand ils croisent un groupe de leurs voisins. Ils ont connu le long des mêmes avenues l'Angleterre de *Passeport pour Pimlico*, et voilà que, pour la seule raison qu'ils n'ont pas bougé, qu'ils ne sont pas partis comme tant d'autres, ils se retrouvent, dans leur vieillesse et parfois leur infirmité, dans un monde où leur langue, oralement, est à peine pratiquée, où tout leur parle d'autres cultures, d'autres mœurs, d'autres façons d'habiter, de boire, de manger, de marcher dans la rue et de se rencontrer. Ils n'ont pas bougé, sans doute habitent-ils le même appartement ou la même petite maison depuis cinquante ans ou davantage, et ils se retrouvent dans le plus étranger des pays, où, de leur vivant même, ils n'ont d'autre recours que de s'effacer toujours plus, se rendre invisibles, devenir des ombres.

***

William Herschel, débarquant en Angleterre avec sa famille après un voyage en France, clôt ainsi une lettre à sa sœur à propos de son fils John, alors âgé de dix ans :

« John desires me to write the following lines, as you have honoured him with the title of poet and called upon him for letting you know of our arrival :

Our fears are over
We are at Dover ! »

Les craintes n'étaient peut-être pas tout à fait vaines, car on était le 15 août 1802 et les relations franco-anglaises étaient encore tendues, malgré le récent traité d'Amiens. Herschel, toutefois, avait été reçu par le

Premier Consul. Le jeune poète qui exprime d'une façon si concise le sentiment, j'en suis sûr, de milliers d'Anglais apercevant les falaises de Douvres, sera le vieux savant dont Julia Margaret Cameron donnera plusieurs portraits photographiques fameux, en avril 1867.

***

Léon Blum, comme moi, aimait beaucoup le mot *race*. S'adressant à Lille aux Flamands assemblés autour de la dépouille de Roger Salengro, en 1936 :

« Il avait au plus haut degré toutes les qualités de votre race. »

***

Dávila exprime en une phrase beaucoup plus ramassée que les miennes mon sentiment sur la disparition de la classe cultivée :

« Aujourd'hui, tout ce qui sépare les riches des pauvres, c'est l'argent. »

Il en résulte que la ruine financière ou simplement le changement de niveau de revenus entraîne un déclassement immédiat, beaucoup plus rapide et plus brutal qu'auparavant – mais peut-être moins douloureux, parce que ceux qui en sont victimes, étant aussitôt déclassés culturellement, n'ont pas conscience de ce qu'ils perdent.

Je me souviens de ma stupéfaction lorsque ma sœur m'annonça très tranquillement, il y a plus de vingt ans, que son fils, qui n'avait pas réussi dans ses études, *espérait* trouver une place de vendeur dans un magasin de chaussures – oui, il y avait de bonnes chances pour que ça marche. Aux générations précédentes, un fils ou petit-fils de bourgeois qui avait raté ses études n'envisageait tout de même pas, à de très rares exceptions près, de devenir garçon de café ou vendeur de chaussures. Sa classe lui trouvait une bonne ou une mauvaise situation, mais une situation *bourgeoise*, dans quelque bureau, dans les assurances ou comme régisseur sur le grand domaine d'un lointain parent plus fortuné. Elle ne

tolérait pas qu'il fût déclassé, car c'eût été admettre qu'elle pût l'être elle-même. Sauf excentricité extrême, scandale, rupture de ponts et statut assumé d'enfant prodigue, un fils de banquier ou d'avocat (au temps où les avocats étaient encore des bourgeois) ne devenait pas pompiste ou contrôleur d'autobus. Et des familles totalement ruinées, tout à fait aussi pauvres que des familles d'ouvriers ou de petits artisans, pouvaient se maintenir pendant plusieurs générations, *par la langue*, si j'ose dire, par le costume, tant bien que mal, par les gestes, par les attitudes, par les manières de table, dans un statut de bourgeoisie que nul ne songeait à leur contester. Aujourd'hui, les mêmes, n'ayant plus pour s'y raccrocher la culture, les références, les codes bourgeois ou aristocratiques et la syntaxe, le vocabulaire, dégringolent en un tournemain. Ils appartiennent immédiatement à la classe que leur désignent leurs seuls revenus, et rien ne les distingue des autres membres de cette classe, sauf deux ou trois meubles ou bibelots rescapés du désastre.

Le neveu qui espérait si fort trouver une situation de vendeur de chaussures est celui qui a voulu qu'on entende un enregistrement de Sheila, à son enterrement.

Vendredi 12 octobre, neuf heures dix, le soir. La photographie dévore une part considérable de mon temps et pourtant je ne suis vraiment pas doué pour cet art, manifestement. Je réussis une image sur vingt, peut-être une sur cent, et il ne s'agit jamais que de réussites partielles, représentations à peu près correctes de ce dont j'ai voulu enregistrer l'apparence tel ou tel jour à telle ou telle heure. Je ne vise plus à l'art, seulement à l'exactitude, si possible agréable à l'œil. Mes seuls résultats à peu près satisfaisants surviennent quand toutes les circonstances météorologiques sont favorables, ce qui est assez rare. Il faut que le ciel veille lui-même à ses éclairages, et même aux miens. Si la lumière est trop vive, et surtout si elle est trop basse, si le temps est couvert, s'il est trop tard dans la journée, si par exception je me risque à la photographie d'intérieur, je rate tout, ou presque tout. Pourtant, comme dans le domaine littéraire, ma production est extrêmement abondante. C'est au point que Jean-Bernard Lucas, mon metteur en ligne, en lettres, en

espace, ne peut plus suivre mon rythme, pour *Le Jour ni l'Heure.* Il en est encore au mois de mai dernier et n'a fait aucun ajout à la série depuis le printemps. Pourtant je ne ralentis pas l'allure et continue mes envois implacables. Ils avalent nombre de mes heures, par petits morceaux de cinq à dix minutes, et nuisent sans doute grandement à la bonne avancée des deux travaux auxquels je suis censé me consacrer principalement ces temps-ci, *La Grande Déculturation* et *L'Écart* (titre provisoire).

La Grande Déculturation est un éditorial pour l'In-nocence, qui traîne au moins depuis le début de l'année, ce qui n'est jamais très bon. Claude Durand s'en dit curieux, cela m'encourage un peu. Mais à partir de quel nombre de signes peut-on faire un petit, un très petit livre ? Il me semble que soixante mille est le strict minimum. Je n'en ai jusqu'à présent que vingt-cinq mille. Il est vrai que je ne suis pas encore arrivé au cœur du sujet. J'aimerais bien en finir avant de partir pour Milan à la fin du mois. Je doute d'en être capable, surtout si je ne travaille pas mieux et davantage que je ne l'ai fait aujourd'hui.

L'Écart – je ne sais si je puis conserver le titre du livre de Casimir Estène – est le roman que je dois donner à P.O.L au printemps. J'aimerais qu'il soit aussi clair, limpide, transparent que possible. En même temps, il ne doit jamais désigner nettement son sujet, ou son "thème". Le modèle fantasmatique est quelque chose comme *L'Étranger*, je suppose : un autre titre qui serait parfaitement adéquat…

Mais, au lieu de travailler avec application à ceci ou cela, je passe un temps fou sur Flickr, ou *avec* Flickr, car de ce côté-là aussi je fais des envois considérables. Jusqu'à présent je ne mettais sur ce site de diffusion que des photographies déjà traitées par Lucas, c'est-à-dire portant les indications précises exigées pour *Le Jour ni l'Heure*, mais j'ai renoncé à attendre plus longtemps les mises en ligne lucassiennes, qui ne viennent pas, et je fais parvenir à Flickr, sans intermédiaire, les images qui alimentent les différents "groupes" auxquels j'appartiens, notamment celui que j'ai fondé, *Demeures de l'esprit / Places of the Mind.* Il a maintenant trente-deux membres, dont quelques contributeurs réguliers qui lui font des apports très précieux. Quelqu'un a mis ces jours-ci plusieurs images d'une maison de Varengeville, dans la Seine-Maritime, construite par Sir Edwin Lutyens, avec des jardins de Gertrude Jekyll. Je

n'en connaissais même pas l'existence. À vrai dire, ce n'est peut-être pas exactement une *demeure de l'esprit* au sens strict, à moins que Lutyens ne l'ait construite pour lui-même, ou qu'elle n'ait été habitée par un artiste – nous ne pouvons pas retenir toutes les maisons d'architectes ! Il faut qu'ils les aient eux-mêmes habitées.

Samedi 13 octobre, neuf heures et demie du soir. C'est ma mère qui dans cette maison représente la passion du rugby. Elle est indignée que nous ne regardions pas en ce moment le match de demi-finale de la Coupe du monde, France-Angleterre.

***

Je me souviens que j'avais commencé il y a quelques jours ou quelques semaines un exposé des raisons qui me faisaient m'intéresser (un peu) à ce curieux Rosebery qui fut brièvement Premier ministre de Grande-Bretagne, en 1894 et 1895. Il y a d'abord que je lis sa vie à un moment, le soir avant de m'endormir, où je ne pourrais pas lire grand-chose d'autre, car déjà je dors à moitié. Les biographies sont tout ce que j'ai trouvé pour ce moment-là, car elles sont ce qui me demande le moins d'effort d'attention et soutient mon intérêt le plus efficacement. Mais je pourrais m'intéresser à bien d'autres personnages que ce Rosebery dont j'ai trouvé la biographie à Londres cet été, récente mais déjà en solde – nous ne devons pas être très nombreux à nous pencher sur son cas…

Ce cas est pourtant assez singulier, et je crois reconnaître assez bien les symptômes affectant ce personnage hautement névrotique, dont l'orgueil prodigieux, et d'ailleurs pas tout à fait sans fondement, loin de là, prend la forme d'une extrême modestie, qui n'est peut-être pas tout à fait insincère. Il était certainement très ambitieux, mais il allait à la réussite à reculons, souhaitant apparemment qu'on l'y pousse, comme malgré lui. À toute proposition de poste ministériel intéressant, il réplique en dressant la liste des raisons qui font qu'à son avis il ne peut pas accepter, parmi lesquelles son incompétence (à la fois plus fausse et plus vraie

qu'il ne le croit) et son goût immodéré de la retraite, de la lecture, de l'acédie, de la solitude. Il faut chaque fois le supplier interminablement, et ses associés du parti libéral le font, car il est populaire et brillant. Plus d'une fois il est jugé indispensable au succès d'une combinaison ministérielle, et l'on dépêche à sa lointaine et somptueuse résidence de Dalmeny, près d'Édimbourg, des délégations de suppliants ou de négociateurs convaincants. Quelquefois il se laisse fléchir, il consent à être ministre. Cependant ses collègues ne sont pas au bout de leurs peines, alors, car il a aussi la manie de la démission, et surtout de la *menace* de démission. Il est néanmoins un excellent ministre des Affaires étrangères au début des années 1890, malgré sa mauvaise entente avec Gladstone qui, à ce moment-là, n'est plus que l'ombre de lui-même : Rosebery est un impérialiste assumé (c'est-à-dire ce que nous appellerions un colonialiste), Gladstone est plutôt un *Little Englander*, préoccupé en priorité par les problèmes de l'Angleterre même, et qui craint la dépense autant que les aventures.

Quand Gladstone, épuisé, doit finalement abandonner les affaires, à quatre-vingt-cinq ans, c'est Rosebery qui lui succède parce que Harcourt, beaucoup plus âgé que lui et qui serait le successeur naturel, est détesté de tous ses collègues à cause de sa brutalité et de sa grossièreté. Rosebery arrive à la tête du gouvernement en fin de législature, les libéraux sont très profondément divisés autour de la question du Home Rule, Harcourt est un chancelier de l'Échiquier tout-puissant, furieux d'avoir été écarté de Downing Street et mettant tous les bâtons possibles dans les roues du Premier ministre. Dans ces conditions, le gouvernement est totalement impuissant, il ne fait qu'attendre les élections, qui seront perdues. J'en suis à peu près là.

Premier ministre, Rosebery est ravagé par l'insomnie et par une si grave attaque de dépression nerveuse qu'il doit partir pour un mois de croisière en mer. Après sa chute, il n'occupera plus jusqu'à sa mort aucune fonction importante. Sa carrière politique, en fait, est finie, mais pendant assez longtemps encore ni lui ni les Anglais ni ses compatriotes écossais ne le savent – c'est le point le plus curieux de l'histoire.

Apparemment personne ne lui impute l'échec pourtant retentissant de son passage à la tête du gouvernement. Durant une dizaine d'années et

davantage, alternant les bouderies et les retours fracassants, il est comme “en réserve du royaume”, et considéré dans le pays, jusqu’à l’avènement de Lloyd George, peut-être, comme la personnalité politique la plus importante et certainement la plus en vue, y compris quand on ne le voit pas. Pendant la guerre de 14 encore, Lloyd George songe à faire appel à lui pour ajouter du lustre à son gouvernement. Il ne meurt qu’en 1929, amer et richissime – il avait hérité personnellement d’une grande fortune, et en plus il avait épousé une Rothschild.

Peut-être est-ce à un Jean-Jacques Servan-Schreiber que par certains côtés il fait un peu penser (bien que Servan-Schreiber n’ait jamais été à la tête d’un gouvernement) : tous les deux nés avec une cuillère d’or dans la bouche, tous les deux très brillants, tous les deux promis, de l’avis général, à de très grandes choses, tous les deux décevants et déçus…

Dimanche 14 octobre, neuf heures et demie du soir. Il est décidément urgent pour la mise en scène d’opéra de trouver autre chose que ces sempiternelles transpositions à des époques autres que celles de l’action supposée, ou dans d’autres contextes : elles ont pu produire un certain effet de sens et de surprise, les dix premières années que cette convention a sévi ; mais, depuis des lustres qu’on nous les inflige sans aucun renouvellement, elles sont devenues insupportables et ridicules.

Hier soir, sur Arte, c’était un *Orfeo* du Staatsoper de Berlin qui s’ouvrait sur une ambiance voyouse du Chicago des années trente ou du Berlin d’Arturo Ui. Non seulement ce n’était en aucune façon motivé (qui pourrait se soucier de pareils détails ?), mais ce n’était ni joli ni exact : costumes et couleurs étaient laids, tous les hommes portaient d’absurdes chapeaux à bords rabattus, et l’on se serait cru bien davantage, tant tout cela sonnait faux, dans quelque médiocre mise en scène brechtienne des années soixante qu’au temps du début du cinéma parlant.

Tout sonnait faux sauf la musique, soyons juste, et c’est une fameuse exception. Direction musicale (par René Jacobs) et distribution étaient excellentes et nous avons eu tôt fait d’être emportés par Monteverdi et de

ne plus nous occuper de ce que nous voyions – qui d'ailleurs, d'un acte à l'autre, s'améliorait sensiblement en faisant moins de place aux bretelles et aux petits chapeaux. Bonne production dans l'ensemble, tout de même, et finalement très bonne soirée (l'œuvre est admirable et nous n'écoutons que Monteverdi, depuis hier). Mais ça ne change rien à ce que je dis : il est urgent d'en finir avec cette convention épuisée…

***

Comme je le prévoyais, l'avocat n'a pas rappelé (quand les gens commencent à ne pas rappeler, ils ne rappellent pas : le non-rappeleur, c'est un type humain, ça ne dépend pas des circonstances…). J'appellerai demain pour demander à lui parler, on me dira une fois de plus qu'il est en réunion ou en voyage, on me demandera de nouveau mon numéro de téléphone et on me dira qu'il va me rappeler. Mais, cette fois-ci, il va me falloir prendre une décision. Changer une nouvelle fois d'avocat ? Pendant ce temps, les prélèvements continuent de s'opérer sur mon compte. Et certain document du tribunal d'instance d'Auch, qui se déclarait incompétent et désignait le tribunal de grande instance comme juridiction compétente, m'appelait à une réaction sous un mois, sans quoi toute la procédure serait caduque. J'ai transmis la pièce à cet avocat, il n'a certainement rien fait. Il ne répond pas plus aux lettres qu'aux coups de téléphone. Mieux eût valu mille fois qu'il me déclarât en juin qu'il ne voulait pas de mon affaire et de ma clientèle, je n'aurais pas perdu quatre mois de plus après les six que m'avait déjà coûtés, au temps de mon premier conseil en cette affaire, l'erreur de juridiction. Il était décidément écrit que le bonhomme qui, il y a déjà plus d'un an, est venu ici et m'a entraîné dans toute cette histoire de pompes à chaleur, avec pour refrain commercial « C'est que du bonheur ! », n'apporterait avec lui, sinon *que du malheur*, n'exagérons pas, que du souci, de la malchance, de l'exaspération et de la matière à insomnie.

Ce maudit avocat qui s'est rendu inatteignable est le pire ennemi de mon sommeil, ces temps-ci. Je me réveille en fureur en pensant à lui et ne peux plus me rendormir.

***

Tout ce qui vise au nombre détruit son objet, ou l'abandonne comme un impedimentum gênant dans la campagne engagée.

Nous sommes membres, Pierre et moi, du National Trust anglais et du Scottish Trust, dont nous recevons régulièrement les revues respectives. Ces deux organisations sont extrêmement puissantes, surtout la première. Elles gèrent des sommes énormes et elles ont un nombre considérable de membres, presque inimaginable en France. Cependant, elles aspirent à en avoir toujours davantage et pratiquent en ce sens une politique de recrutement très dynamique. Mais, ce faisant, elles se dissolvent. On le voit bien en feuilletant leurs magazines, qui ne sont pas particulièrement jolis, ont des mises en page beaucoup trop denses, et surtout semblent s'ingénier à parler de tout sauf de patrimoine, ou alors selon les angles les plus tordus.

On pourrait croire qu'ils disposent d'une matière inépuisable pour entretenir leurs lecteurs de tel ou tel château particulier, de telle ou telle maison, de ce jardin-ci ou de celui-là. Jamais ils ne procèdent de la sorte. On n'apprend presque rien à les lire, rien en tout cas qui relève de l'amour des monuments, des demeures, des parcs, de l'art et de l'histoire. Si, par extraordinaire, ils offrent quelques belles photographies d'un site quelconque, ce site reste quelconque, en effet, car c'est la croix et la bannière pour savoir de quoi il s'agit, qui quelquefois n'est même pas indiqué du tout. En revanche, on saura tout sur tout ce qui est *behind the scene.* Les deux revues ont une passion égale pour le *behind the scene.* On se croirait sur France Culture. Reportages sur reportages se succèdent sur les équipes d'entretien (qu'est-ce que c'est que d'être technicienne de surface à Poughdon Manor ?), sur les tournages de films ou de téléfilms, sur le métier de costumière, sur les métiers du patrimoine en général ; mais jamais, jamais sur le patrimoine lui-même. C'est à croire que les centaines de milliers de membres de ces organisations ne s'intéressent pas à lui, et qu'on a peur de les ennuyer en leur en parlant.

Au fond, les deux revues opèrent selon le principe, peut-être fondé, que les gens ne sont curieux que de ce qui les concerne directement. Dans cette perspective ne s'intéressent aux châteaux et à leur histoire que

les propriétaires de châteaux et leur famille, et ceux qui en ont possédé un et l'ont perdu, et ceux qui rêvent d'en posséder et qui le pourraient *presque* – bref, le "milieu des châteaux". En société petite-bourgeoise, si l'on veut maintenir à flot une revue officiellement consacrée au patrimoine, il faut consacrer quatre-vingt-dix pour cent des pages disponibles à la bonne façon d'organiser un pique-nique dominical dans le parc de Costlequeugh Castle, de devenir aide-jardinier à Pew Park, de se tailler une robe XVIIIe pour l'annuelle journée georgienne à Morlington Hall – en somme, à expliquer de toutes les façons possibles que le patrimoine n'est pas du tout, mais pas du tout ce qu'on croit, que ce n'est pas du tout ennuyeux, que ce n'est pas réservé à de vieux érudits snobinards (ou snobinards pas érudits, pis encore…), qu'il n'est absolument pas nécessaire de s'intéresser à l'histoire ou à l'architecture pour se pencher sur lui (et pour s'abonner, et prendre sa carte). Au contraire, ce pourrait bien être un obstacle. Et si vous voulez savoir à quoi ressemble Morlington Hall, quelle est l'histoire de Pew Park, quels Gaspard Dughet peuvent bien être accrochés à Costlequeugh, renseignez-vous sur place ou allez au diable. Tiens, découpez plutôt le feuillet d'inscription au stage fléchettes (dans un *vrai* pub élisabéthain).

Mardi 16 octobre, neuf heures et demie du soir. L'avocat devait me rappeler hier après-midi : bien entendu, et selon son usage, il n'en a rien fait. La fureur que m'inspire cet homme m'empêche de dormir. Du coup je lis la grosse biographie de Rosebery et y vois confirmé que lui, quand il était Premier ministre, ne pouvait pas fermer l'œil non plus – surtout au printemps 1895, quand même la morphine était impuissante à le conduire au sommeil. Son médecin consultait le médecin de la reine et lui disait n'avoir jamais rencontré un cas aussi extrême. Il craignait même pour la vie de son patient.

Les seize mois qu'a passés Rosebery à Downing Street ont été un enfer, ou un chemin de croix – lui-même ne recule pas devant la métaphore christique. Il ne pouvait pas démissionner parce que c'eût été fatal pour son parti, et il devait donc endurer jusqu'au bout, mois après mois, une impuissance totale due aux divisions des libéraux mais aussi, et

surtout, à l'homme fort de son propre gouvernement, écarté à son "profit", Sir William Harcourt, qui lui faisait subir toutes les humiliations imaginables. Seule consolation, qui me semble bien mince mais qui ne l'était sans doute pas pour lui dont une des grandes passions était les courses, ses chevaux ont gagné deux fois de suite le Derby, et c'était la première fois qu'un Premier ministre en exercice remportait ce trophée. La chose n'a sans doute rien fait pour le rendre plus populaire auprès de l'aile "non-conformiste" (au sens politique et religieux anglais) des libéraux, qui désapprouvait fort le turf, et je la comprends.

Il me faudrait consulter un diététicien – mais peut-être pas le (sans doute) ruineux Apfelbaum. Je mange de moins en moins, je me prive constamment car j'ai faim en permanence, et pourtant je n'arrive pas à maigrir et en particulier à perdre d'affreux bourrelets aux hanches qui font de moi sinon un faux maigre, du moins un faux mince (les gens ne comprennent pas que je puisse vouloir maigrir et me trouvent bien assez svelte comme cela : mais c'est qu'ils ne me voient pas nu). Pourtant je ne fais que deux repas par jour, en commençant par un solide petit déjeuner qui s'ouvre par un grand verre de jus de poire, se poursuit par deux tranches de jambon, deux tranches de poulet et un morceau de gouda au cumin, et s'achèverait sur une compote de poires au muesli si ne suivaient encore trois ou quatre pruneaux d'Agen. Ce petit déjeuner a au moins le mérite de me plaire infiniment en chacune de ses parties (surtout l'assiette aux deux jambons, dont je fais des rouleaux avec le fromage au centre), et de m'offrir tous les matins, dans la bibliothèque, un des plus agréables moments de la journée : c'est au point que je m'efforce d'en ralentir l'absorption pour essayer de n'en avoir pas trop vite fini avec lui.

Ensuite je n'avale rien jusqu'à onze heures du soir, observant ainsi quotidiennement, toute l'année durant, les rites d'un bon musulman en période de ramadan. Je ne mange alors qu'un seul plat, différent tous les jours (poulet sauté, pâtes au saumon, magret de canard aux carottes, filet de bœuf avec des courgettes, pizza, etc.), et une poire à la vapeur, rehaussée d'un peu de cannelle. Deux ou trois verres de vin rouge à ce moment-là (depuis que le médecin m'a déconseillé le vin blanc à cause de la goutte), et aucun autre alcool. Ce ne me semble pas un régime pantagruélique, et je ne demanderais pas mieux qu'une petite collation en

rentrant de promenade, ces temps-ci, vers quatre heures de l'après-midi. Mais je résiste. Eh bien, malgré ces relatives austérités, je n'arrive pas à repasser sous la barre des soixante-dix kilos. Je ne maigris pas. Je mesure un mètre soixante-dix-sept, peut-être soixante-seize à présent que je me suis sans doute un peu tassé. À vingt ans je pesais plus ou moins soixante kilos. À vingt-cinq, et pendant la plus grande partie de ma vie, soixante-cinq. J'avais alors le ventre à peu près plat et c'est à cet état et à ce poids que j'aimerais revenir, mais je n'y parviens pas.

Pas assez d'exercice ? Je marche dans la campagne presque une heure et demie tous les jours, et fais une petite demi-heure de gymnastique au lieu de déjeuner. Le reste du temps, il est vrai que je suis assis à ce bureau et ne bouge guère. Pendant des années j'ai travaillé debout, mais j'ai dû y renoncer il y a un an ou deux à cause de mes problèmes de rhumatismes, ou articulaires. Pour lutter contre eux, et ce semble assez efficace, je prends tous les matins un comprimé d'Allopurinol et un autre de Colchimax, et aussi une gélule de Permixon pour tâcher d'échapper à l'opération de la prostate. Pas de crise de goutte depuis plusieurs mois, et du côté de la vessie ce semble au moins ne pas s'aggraver. Dans l'ensemble je suis en assez bonne santé, cet automne, plutôt meilleure que les années précédentes, je crois bien. Le temps est très agréable, et même anormalement chaud. C'est torse nu que je marche le long de la rivière, au début de l'après-midi. Les journées sont belles, dans cette bibliothèque, et la vie, en somme, assez sereine, malgré les soucis d'argent et l'exaspération que m'inspire à présent ce détestable avocat toulousain, lorsque je pense à lui – heureusement ce n'est pas en permanence : c'est surtout la nuit, quand de songer à son silence me réveille.

Ma mère est ici depuis quinze jours et son séjour se passe plutôt bien grâce à la précieuse assistance de Pierre, de Mme Lloan et de Céline. Il paraît qu'elle parle à présent de rentrer chez elle à la fin de la semaine. Mais elle a toujours fait ça, et en général ce n'est pas suivi d'effet. Ma mission est de la garder ici aussi longtemps que possible. De l'avis général, il est absolument impossible qu'elle retourne dans le taudis qui lui tient lieu d'appartement, et qu'elle y vive seule. Je me fais beaucoup

moins de souci pour elle quand elle est à l'étage au-dessous que lorsqu'elle est à Royat ; et il en va de même de tout son entourage.

Mercredi 17 octobre, neuf heures dix, le soir. Il fait toujours aussi beau, je me porte bien, je n'ai pas de travail trop pressant sur les épaules, une parfaite entente règne dans la maison. On dirait la sérénité à deux pas, et même déjà là. Mais cet avocat toulousain que j'ai appelé je ne sais combien de fois et auquel j'ai envoyé plusieurs lettres ne rappelle pas quand on lui laisse des messages et ne répond pas au courrier. Lundi, je suis rentré en courant de ma promenade à la rivière parce qu'une de ses collaboratrices m'avait dit qu'il m'appellerait à telle heure. Il ne l'a pas fait. Elle avait ajouté que si vraiment il ne pouvait pas le faire, il m'écrirait. Pas de lettre hier, pas de lettre aujourd'hui. À quel jeu imbécile joue ce bonhomme ? Sa collaboratrice m'a dit lundi qu'il venait de perdre sa mère. C'est certes une bonne excuse. Mais il ne perd pas sa mère depuis le début de septembre que j'essaie de le joindre et me heurte chaque fois à un barrage de secrétaires ! Et perdre sa mère, quand on dispose d'un si abondant personnel, n'empêche pas de faire téléphoner par quelqu'un, ne serait-ce que pour inciter à la patience. Je n'arrive pas à comprendre que les gens puissent se conduire si mal. A-t-il découvert sur moi quelque chose (l'"affaire Camus" ?) qui ferait qu'il ne veut plus de ma clientèle ? Mais alors, pourquoi ne pas le dire, et qu'on en finisse ? L'attitude inexplicable et révoltante de cet individu me ronge les sangs et me refuse le sommeil – alors, la *sérénité*...

Flatters me comprend parfaitement et généralise, comme c'est sa pente. Il parle d'une *crise générale de la parole*, ou de quelque chose de cet acabit. Il a d'autant moins de mal à me convaincre que je me demande si ce n'est pas moi qui ai inventé le "concept". Dieu sait en tout cas que les exemples ne manquent pas – oui, comme si les gens n'attachaient plus aucune importance à ce qu'ils disent ; comme si ça ne les engageait plus ; comme s'il y avait l'individu d'un côté et sa parole de l'autre, sans aucun rapport entre les deux…

Ah, les sociétés d'après l'honneur sont bien pénibles à vivre ! Leur principe opératoire, c'est : je n'ai rien à faire de ce que vous pouvez penser de moi. Leur devise (sous leur blason, qui figure deux microphones entrecroisés flanquant une caméra de télévision) : *hien à fout'*.

***

S'ouvre à Paris, inaugurée hier par le président de la République (qui est en train de divorcer, semble-t-il), une grande exposition Courbet. Tous les commentateurs médiatiques sont d'accord : le clou des clous, le chef-d'œuvre de Courbet, ce à quoi le reste de l'œuvre n'est qu'un socle, c'est *L'Origine du monde.* Quelle farce ! En dix ou quinze ans ce tableau est passé du statut de petite pochade polissonne – très bien peinte, mais c'est bien le moins… – à celui de couronnement d'un corpus, d'une carrière et d'une gloire. Le titre y est pour beaucoup, certainement. Comment aurait-il fallu intituler un gros plan sur une bite ? *L'Aube des temps* ?

En attendant, les journalistes qui n'ont jamais entendu parler de *L'Enterrement à Ornans*, de *L'Atelier du peintre*, de *Bonjour, monsieur Courbet !* ou des diverses *Vague*, n'ont aucun souci à se faire : Courbet, c'est *L'Origine du monde.*

***

Hier soir nous avons atterri un peu par hasard, à la télévision, sur l'émission quotidienne, je crois, de Frédéric Taddeï, dont l'hôte d'honneur était Alain Touraine, parmi tout un aréopage de personnalités culturelles *et* médiatiques, au premier rang desquelles Olivier Py. La conversation est tombée plus ou moins par hasard, elle aussi, sur l'immigration (la conversation tombe toujours *par hasard* sur l'immigration, depuis le nouveau millénaire) : d'abord à propos des tests ADN réclamés par le député Mariani et par son amendement, mais, bien vite, de façon plus générale. Il y avait bien là sept ou huit personnes, et

par exemple Christophe Donner, voilà que ça me revient, et une jeune femme nommée Steiner, si je ne me trompe, qui vient de publier un premier roman. Elle a vite appris sa leçon, celle-là. Elle n'a d'ailleurs même pas eu à l'apprendre, car tous ces gens sont parfaitement sincères, je n'en doute pas un seul instant. Aussi sincères qu'unanimes – c'est ce que j'ai chaque fois peine à croire…

On craint les émissions où tout le monde se dispute et auxquelles on ne comprend plus rien, mais celles où tout le monde est du même avis sont plutôt pires. Personne n'a d'autre moyen pour se distinguer que d'en rajouter sur le sentiment unanime, ce qui est toujours un peu ridicule, malgré tout : et la France a *toujours* été une terre d'immigration, et ce sont les immigrés qui l'ont bâtie, et elle a une énorme dette de reconnaissance, que rien ne pourra jamais acquitter, à l'égard des étrangers qui ont bien voulu venir chez elle pour faire d'elle ce qu'elle est, et tout le monde sait bien qu'elle a besoin d'encore plus d'immigrés, et moi je ne peux pas comprendre de toute façon qu'on fasse la moindre différence entre les gens – immigrés, pas immigrés, étrangers, pas étrangers, mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Est-ce là vraiment le sentiment général (sauf, bien sûr, chez quelques monstres résiduels rituellement vomis de toute part) ? Ces convictions-là sont-elles celles qu'inspire la situation à l'ensemble du pays ? Est-ce ainsi qu'il voit unanimement les choses ? Ou bien la parole et la pensée ont-elles fait, de la part d'une petite caste médiatique qui se réserve l'exclusivité du temps de parole et de la surface des écrans, l'objet d'un rapt sans précédent ?

Je ne suis pas sûr de la réponse. J'aimerais que la dernière hypothèse soit la bonne, elle est plus scandaleuse mais moins triste (de mon point de vue). Mais je suis loin d'en être certain. Non, ces gens sont peut-être *vraiment* le reflet de l'opinion publique. Ce qui tendrait à le confirmer, c'est la liste annuelle des prénoms les plus donnés aux nouveau-nés dans le pays. Je ne sais rien de plus déprimant. Sur les dix premiers, pas un prénom *français.* Celui qui arrive en tête est *Mattéo.* C'est très joli, *Mattéo*, je ne dis pas. Ça ferait un charmant surnom. Mais un prénom, un prénom officiel, pour un enfant *français* ? Il faut vraiment que les parents y tiennent peu, à la France et à la *francité*…

Mais je suppose que, quand il est question de *francité*, c'est que tout est déjà perdu.

Jeudi 18 octobre, neuf heures et quart, le soir. Nous avions décidé d'attendre lundi pour prendre une décision quant à l'avocat, comptant qu'il n'y aurait pas de courrier aujourd'hui à cause des grandes grèves nationales et jugeant en conséquence qu'il fallait donner à une lettre de Toulouse toutes les chances de bien arriver. Mais ce matin il y avait bel et bien du courrier, et rien de Toulouse. D'autre part, j'ai à peine fermé l'œil cette nuit, toujours à cause de l'exaspération et de la fureur, le mot n'est pas trop fort, où me plonge l'attitude inexplicable mais de toute façon révoltante de cet avocat injoignable. Pour tâcher de m'apaiser un peu, j'ai donc résolu d'agir et j'ai appelé cette après-midi son cabinet pour demander qu'on veuille bien me renvoyer tout le dossier relatif à l'affaire. Je pensais que le geste surprendrait un peu et qu'on m'en demanderait l'explication, ce qui me permettrait de vider mon sac. Mais il n'en a rien été, ma requête est passée comme une lettre à la poste et comme si elle était tout à fait naturelle : une secrétaire m'a dit que très bien, on allait m'envoyer mon dossier.

Peut-être ne le fera-t-on pas, puisque pas une seule fois on n'a fait ce qu'on disait, dans ce cabinet ; et alors je me demande bien comment je ferai pour le récupérer. Peut-être m'enverra-t-on une note d'honoraires, que je serai très tenté de refuser de payer puisque cet avocat, semble-t-il, n'a pas levé le petit doigt depuis le mois de juin, n'a jamais répondu à mes coups de téléphone, jamais répondu à mes lettres ; et qu'il ne m'a servi qu'à perdre quatre mois. Mais Guy Claverie, qui me l'avait recommandé, disait que sa grande qualité était de ne jamais lâcher prise. Peut-être mettra-t-il à se faire payer l'acharnement qu'il n'a pas semblé mettre à faire avancer mes affaires ? À qui s'adresse-t-on quand on est en conflit avec un avocat ? Au bâtonnier de l'ordre ? Et comment prouverai-je, si besoin est, qu'il ne rappelait jamais quand sa secrétaire me promettait qu'il allait le faire, et qu'il laissait mes lettres sans réponse ? Est-ce qu'une nouvelle affaire ne va pas se greffer sur la première, comme une horrible excroissance ?

Mon initiative de rupture ne m'a en tout cas nullement apporté l'apaisement que j'en attendais, au contraire. Et je crains fort de ne pas mieux dormir cette nuit que la nuit dernière. Comme dit M. Pierre, ainsi qu'on parle d'une agréable propriété de famille où l'on peut toujours se claquemurer quand ça va mal :

« Heureusement qu'il y a le *journal*… »

***

Grand silence du côté de Fayard, aussi. Jadis, quand j'étais en disgrâce auprès de Claude Durand, je me réfugiais épistolairement auprès d'Hélène Guillaume. Plus récemment, en disgrâce auprès d'Hélène Guillaume, j'ai maintenu des échanges intenses et très cordiaux avec sa propre collaboratrice. Mais maintenant c'est celle-ci même qui me snobe et se tait. J'ai envoyé lundi dernier un e-mail pour prévenir que j'allais être une semaine à l'étranger à la fin du mois, et qu'il fallait donc accomplir avant ce voyage ce qui reste à faire de travail sur *Corée l'absente*, le journal 2004, qui officiellement doit paraître dans la première moitié du mois prochain, ce qui à présent semble tout à fait impossible. Pas de réponse.

Si crise il y a avec Hélène, elle est provoquée par mes doléances, dans le *journal* qui doit paraître, à propos de son silence à la fin de l'année 2004. Le *journal* est un instrument à perpétuer et relancer indéfiniment les crises. Celle d'il y a trois ans, grâce à lui, alimente celle d'aujourd'hui. Et celle d'aujourd'hui, qui sait, évoquée ici, en provoquera une autre dans trois ans…

Dieu sait pourtant que je n'aspire qu'à la paix, ou à l'apaisement des guerres, et des nerfs, pour commencer. Mais la seule chose qui apaise un peu mes nerfs, c'est de tout noter ici. Et tout noter ici provoque des guerres.

***

Pour les grands égoïstes de ma sorte, la voie de la commisération, c'est l'identification. Je suis d'autant plus touché par les maux de prostate de Flatters, qui a décidé de se faire opérer après un blocage total de la vessie, il y a quelques semaines, que le même genre de problème me pend au nez, si j'ose dire. Ses récits m'horrifient parce que je me vois exactement à sa place. Je crains sa douleur parce que c'est la mienne, ou ce pourrait l'être à tout moment. Et il en va de même pour les maux sentimentaux de L. que quitte M. pour un étudiant noir après vingt ans de vie commune. Il y a à peu près la même différence d'âge entre L. et M. qu'entre moi et P. C'est dire si le drame qu'il traverse m'atteint, par le généreux truchement de l'égoïsme et de la terreur.

Il n'est pas jusqu'aux malheurs du président de la République qui me touchent et me bouleverseraient presque, pour les mêmes raisons et selon les mêmes procédés. Il souffre peut-être atrocement, cet homme. Et, si c'est le cas, il est bien plus à plaindre que nous ne le serions à sa place, nous du commun des mortels, car il est constamment sous l'œil des caméras, il n'a pas un instant ni un recoin pour souffler un moment, il doit incessamment jouer la comédie et faire bonne figure, alors qu'il n'a peut-être qu'une envie, qui sait, se jeter sur un lit à plat ventre et pleurer ?

Si un jour on m'avait dit que je serais plein de compassion pour Nicolas Sarkozy !

L'exaucement de ses vœux est bien amer, en tout cas. On nous a beaucoup dit, et lui-même aussi, depuis des années, que la grande ambition de sa vie, son obsession, son unique souci, était d'être président de la République. Il l'est. Sur quoi, et largement à cause de ce succès, semble-t-il, sa femme, qu'il aime beaucoup, apparemment, s'en va ; la croissance annoncée du pays se transforme, sinon tout à fait en décroissance, du moins en chute de la croissance ; le "choc de confiance" attendu ne s'est nullement produit ; le "paquet fiscal" que tout le monde critique pour ce qu'il coûte au Trésor n'a entraîné aucun effet bénéfique ; aujourd'hui, pas un train ne circule, toutes les troupes syndicales sont dans la rue et il n'est question que de reconduction des grèves.

Vendredi 19 octobre, neuf heures et quart, le soir. J'avais compté terminer à la fin de cette semaine une première version de *La Grande Déculturation* et revoir entièrement le texte la semaine prochaine afin qu'il soit fini à notre départ pour Milan. Mais je suis loin d'avoir un brouillon complet, et je ne l'aurai pas demain. Tout, toujours, prend à écrire plus longtemps que prévu. Il n'y a que dans les cas où la date limite ne peut en aucune façon être reculée que les délais convenus sont tenus – c'est une situation qui a ses avantages, mais elle est épuisante.

Dans les petits "essais" de cette sorte, la matière que je croyais vouloir traiter quand je songeais préalablement au texte, et étais habité du désir de l'écrire, se dilue, une fois que je suis à l'ouvrage, comme un paysage dans la brume. Souvent je ne sais plus très bien ce que je voulais dire. Il m'arrive même de ne plus me rappeler l'envie que j'avais de faire ce livre plutôt qu'un autre. Pourquoi voulais-je écrire cela ? Et d'ailleurs, que voulais-je écrire exactement ? Je ne m'en souviens que très confusément. Et je ne peux retrouver mon thème qu'en pianotant un peu au hasard, et en prenant tout ce qui vient. Or, parmi ce qui vient, bien des éléments ne sont pas vraiment "ma" pensée. Je ne les reconnais pas. Mais je les garde tout de même, au moins provisoirement, parce qu'ils sont seuls à faire la liaison entre diverses régions familières, ou bien parce qu'ils paraissent tendre vers ce que je crois vouloir dire *vraiment*, être le seul chemin vers cela.

C'est un bien grand poids, je ne veux pas dire *psychologique*, mais *littéraire* et, hmmm…, "conceptuel", de n'avoir jamais eu de succès, de n'avoir jamais été vraiment lu, de n'avoir jamais vu aucune de ses idées officiellement reconnue et consacrée. On ne peut s'appuyer sur aucun acquis, on est obligé de tout reprendre indéfiniment da capo, on se répète par sécurité et par nécessité, on ne peut pas se défendre de l'idée absurde et sans cesse déçue, bien entendu, que cette fois-ci est la bonne et qu'il serait trop bête de ne pas en profiter pour donner une vraie chance à cette idée-là, à cette opinion ou à cette tournure déjà maintes fois exprimées ailleurs mais qui n'ont frappé personne – sauf, bien sûr, cent ou deux cents lecteurs fidèles qui trouveront qu'on radote.

Samedi 20 octobre, neuf heures et quart. Un écrivain, un homme (ou une femme) qui a consacré sa vie au métier d'écrire, peut-il être heureux si tous ses livres sans exception, et l'un après l'autre, tombent aux oubliettes à peine parus, *dis*parus, naissent aux oubliettes plutôt et y demeurent, ne faisant l'objet d'aucune attention critique, et lui-même, par voie de conséquence, étant totalement nié dans l'activité qui le définit et le constitue ? Pendant l'insomnie de cette nuit, ce me semblait tout à fait impossible. Et puis, aujourd'hui, dans la lumière, et ce soir encore, ce me semble n'avoir guère d'importance.

Rien n'est troublant comme ces différences et même ces oppositions de sentiment selon qu'on est à laudes ou à complies, sous le soleil de Satan ou au cœur des ténèbres. *Le Procès de la nuit*, ce drame musical que je devais écrire pour Philippe Hersant, il y a dix ans, sur un projet de Sophie Barrouyer – et Flatters devait faire les décors, et un metteur en scène dont j'oublie le nom devait monter tout cela je ne sais plus où –, avait précisément pour sujet ce débat entre les heures, entre les lumières, entre les versants du temps : qui a raison, de la nuit et de sa vision désespérée de tout, ou du jour qui dissipe les monstres et pour qui n'a d'importance, finalement, que de n'être pas mort et ne pas trop souffrir ?

Il est vrai que j'ai quelques autres soucis. Des trésors d'ingéniosité, et des masses de travail en perspective, joints au bon vouloir de Claude Durand matérialisé par divers contrats et arrangements acrobatiques (les dépenses de l'Angleterre en partie rapatriées sur la France), ont attiré vers mon compte en banque, cette semaine, onze mille euros qui, entés de la mensualité Fayard habituelle, en ont fait quatorze mille : presque de quoi payer la chaudière, certes – mais la somme n'a permis en fait que de ramener mes comptes à zéro, sans découvert. Voilà dans quel état il faut que je l'achète à présent, cette chaudière. Cependant, Flatters le Superbe a fait de sa poche le premier versement sur elle, trois mille euros, et il m'a aussi envoyé un chèque de mille euros, il y a quinze jours (qui devait servir à acheter une télévision pour ma mère, au premier étage, celle qui était là étant morte avant l'été : le nouveau poste est en place, mais il n'est pas payé ; et les découverts sont noyés depuis longtemps dans le découvert aujourd'hui comblé).

Plus exactement, il y a sept mille euros sur mon compte bancaire ordinaire (destinés à la chaudière, essentiellement…), et le compte “Provisio” est à découvert, lui, de sept mille euros aussi. Faut-il combler ce trou-là ? Mais alors, il ne restera rien pour la chaudière. Et encore raisonné-je ici comme s’il ne fallait pas payer ce qu’il faut payer tous les mois : Céline, la voiture, les crédits en cours, et les factures d’assurances annuelles, qui commencent à arriver.

J’ai rendez-vous mercredi prochain chez un avocat de Fleurance que j’ai rencontré une ou deux fois, socialement, et qui s’est montré aimable, ce qui est une solide recommandation, après les humiliations infligées par l’avocat toulousain. Il m’est venu un affreux soupçon, à propos de ce dernier : a-t-il perdu tout intérêt pour mon affaire à partir du moment où je lui ai fait savoir – ce que je venais d’apprendre par la gendarmerie, le mois dernier – que la société avec laquelle nous sommes en litige avait mis la clef sous la porte, n’existait plus, était donc insolvable ? Nous étions convenus que je le paierais, principalement, quand j’aurais gagné mon procès, ce qui, d’après lui, ne pouvait manquer d’arriver. Mais s’il n’y a plus rien à gagner ? Ce qui renforce ce soupçon, c’est l’empressement de la secrétaire à me dire que oui, bien sûr, elle allait me renvoyer le dossier – comme si tout le cabinet n’avait attendu que cela ; comme s’il ne s’était agi que de me pousser à bout, en ne me répondant jamais, afin que je remballe ma clientèle. Cela dit, je ne l’ai toujours pas reçu, le dossier.

La gendarmerie a appelé ce matin, justement, très contente d’elle. Elle a localisé “Dauzet”, le présumé faussaire de contrat. Lui dit, paraît-il, que tout ce qui concerne les convertisseurs est l’affaire de “Dosse”, son collègue ; qu’il ne s’en est pas mêlé. C’est tout de même lui qui m’a fait signer tous les documents et qui, selon moi, les a ensuite trafiqués.

La gendarmerie dit qu’il ne fait l’objet d’aucune autre plainte que la mienne, en ce moment. Elle disait jadis qu’il traînait toute sorte de casseroles, et précisément dans le domaine où j’avais maille à partir avec lui : les faux et usages de faux, les abus de confiance, etc. Oui, mais ce sont des affaires anciennes, plus de cinq ans. Depuis lors, il semble s’être tenu tranquille. En tout cas, personne n’a porté plainte – personne que moi.

Il est vrai qu'il change constamment d'employeur. Il travaillait pour une société d'Orthez, dernièrement. Il inaugure après-demain lundi une nouvelle place à Biarritz.

En attendant que tout cela se dénoue, si cela se dénoue jamais – et tous ces changements d'avocat ne risquent pas de précipiter l'issue heureuse de ce dossier… –, je continue de rembourser tous les mois la Sofinco pour le règlement de travaux dont plus de la moitié n'ont pas été faits. C'est une des principales raisons actuelles du déséquilibre constant de mes comptes.

Dimanche 21 octobre, neuf heures et demie du soir. J'écris différemment *La Grande Déculturation* depuis que Claude Durand m'a dit, ou plutôt *écrit*, qu'il aimerait voir ce texte quand il serait prêt, ouvrant ainsi la perspective d'une publication Fayard ou apparentée. Du coup je n'écris peut-être pas exactement *pour* Claude Durand, mais il est présent entre mes phrases, et l'idée que puisse devenir un livre ce qui ne devait être à l'origine qu'un "éditorial" pour l'In-nocence en infléchit le cours, et d'abord l'allonge, car je me dis qu'il doit bien falloir au moins cent mille signes pour faire un livre. J'avais compté sur, ou *avec*, une première version de soixante mille signes, que je n'aurais eu aucun mal ensuite à allonger ou plutôt à augmenter tout de son long en la reprenant depuis le début – je fais partie incontestablement des écrivains qui *allongent* en se relisant et corrigeant, et pas de ceux qui, au cours du même exercice, épurent, apurent et raccourcissent (mais je ne me rappelle pas du tout qui a le premier formulé cette distinction canonique). À présent j'en suis déjà à près de soixante-dix mille signes, et je suis loin d'avoir fini mon brouillon.

Un autre coup de fouet fut l'émission de Finkielkraut, hier matin, avec Antoine Compagnon et Alain-Gérard Slama à propos d'Albert Thibaudet. Je nous sens si proches sur tant de points, Finkielkraut et moi, que sur un sujet pareil, la déculturation, la pensée de lui m'accompagne tout au long de la rédaction. Je me demande comment s'appellent techniquement ces figures du lecteur idéal, ou souhaité, qui hantent l'esprit d'un auteur à

l'ouvrage – s'agit-il bien du *locutaire*, comme je crois, ou bien du *narrataire* ? Toutes ces terminologies de ma jeunesse s'effacent progressivement de mon esprit.

Finkielkraut, à ma grande stupéfaction, citait hier Laurent Lafforgue, le mathématicien que nous admirons l'un et l'autre (mais pas en vertu de ses travaux mathématiques, pour ma part…), comme ayant soutenu quelque part, récemment, la nécessité d'*héritiers*, et même exprimé la nostalgie d'une bourgeoisie cultivée. Sont-ce là des idées qui sont confusément dans l'air du temps, ou bien suis-je un peu plus lu que je ne le crois ? Je me posais la même question, l'autre jour, en lisant dans *Le Monde* un article très polémique d'Éric Zemmour en réponse à Dominique Sopo, le président de SOS Racisme, qui l'avait traité rituellement de *raciste*, quelques jours plus tôt. Zemmour invoquait Taguieff pour un rapprochement entre le pouvoir idéologique antiraciste d'aujourd'hui et le pouvoir idéologique communiste d'antan. Il faisait même référence à Sartre et à son fameux « tout anticommuniste est un chien », pour dire que les antiantiracistes d'à présent étaient, pour les antiracistes, *pires que des chiens*. Ce me semblait, mais peut-être m'abusé-je, venir de moi plus que de Taguieff.

Lundi 22 octobre, neuf heures et demie. Non, pas de nouvelle crise du côté de Fayard, apparemment : on était seulement très occupé. Sans doute n'a-t-on pas pu porter beaucoup d'attention à mon e-mail de la semaine dernière, celui que je m'inquiétais de voir laissé sans réponse, et par lequel je précisais que je serais toute la semaine prochaine en Italie : pas de chance, dans le plan qu'on me soumet, c'est justement la semaine prochaine qu'on aurait besoin de moi pour d'ultimes ajustements, et par exemple pour l'index. Peut-être pourrai-je travailler un peu à Milan ? Ce qui me manquera sera ma bibliothèque.

Mme Lloan m'a confié cette après-midi que ma mère se plaignait de ne pas me voir assez, ici. En effet nous ne sommes guère réunis que le soir, et passons la journée chacun à notre étage. Elle voit le matin Céline, et l'après-midi Pierre qui lui fait faire un tour. Ou bien c'est Jeanne Lloan

qui l'emmène ici ou là. Son rêve est évidemment d'avoir quelqu'un à sa disposition en permanence, ou bien en visite auprès d'elle. Elle s'est lancée dans toute une campagne téléphonique auprès des gens du village afin qu'ils viennent la voir. Je trouve cela passablement irritant, et eux aussi, peut-être bien. La visite est un rite social que je crois passablement sorti des mœurs…

Je n'ai pas encore osé lui parler du voyage à Milan. Ah, et Jeanne Lloan m'a dit également que ma mère parlait à présent de son retour à Royat. Il est vrai qu'elle a toujours procédé de la sorte, et que cela ne semble pas vouloir dire grand-chose. Si elle voulait vraiment rentrer chez elle, elle m'en parlerait à moi, dont dépend son retour – non, elle a parlé aussi de *taxi*, une de ses marottes : elle est le seul tenant que je connaisse des voyages en taxi… La crainte est maintenant que si nous lui parlons du voyage à Milan, elle ne demande à être déposée en chemin : d'une part, nous n'avons pas du tout l'intention de passer par l'Auvergne, et surtout ma mission (et je suis tout à fait d'accord avec ma mission) est de la garder ici aussi longtemps que possible, pour soulager les Clermontois de la famille, qui n'en peuvent plus de veiller sur elle ; et plus encore parce qu'elle ne peut pas habiter seule dans son taudis, ce qu'il est impossible de lui faire admettre. Au moins ici elle a trois repas par jour, plus de compagnie que chez elle, et des personnes qui veillent à tenir en lisière son génie pour le chaos (ce dont elle ne leur est nullement reconnaissante, il va sans dire, n'aimant rien tant que son grand bon fond Malampia).

Mardi 23 octobre, dix heures moins le quart, le soir. Un des points les plus étonnants, dans la singulière carrière – on serait tenté d'écrire *non-carrière* (il a vraiment tout fait pour cela…) – de Rosebery, c'est son extraordinaire retour de popularité après son désastreux passage à la direction des affaires.

Voilà un homme qui est Premier ministre pendant seize mois, en 1894-95. Ces seize mois sont marqués par une totale paralysie gouvernementale (il n'y allait pas uniquement de sa faute, il est vrai). De

l'avis général et du sien, l'expérience ne mérite que d'être oubliée le plus vite possible. Or c'est précisément ce que fait l'opinion publique, semble-t-il : elle oublie. Elle oublie au point qu'à la fin du siècle Rosebery est l'homme le plus populaire d'Angleterre, celui que tout le monde (ou presque) veut voir revenir aux affaires, celui qui de l'avis général a le plus brillant avenir politique.

Le secret de ce rétablissement spectaculaire, et quasi invraisemblable, c'est l'impérialisme assumé, assumé même de façon ostentatoire, en particulier à l'occasion de Fachoda (Rosebery est très antifrançais), puis de la guerre des Boers. L'homme n'occupe pourtant aucune fonction importante. Il a démissionné de la présidence du parti libéral et il est officiellement retiré de la vie politique, ne s'occupant que de livres et de chevaux. Mais, de façon imprévisible, quoique assez fréquente, il sort brusquement de sa retraite pour faire un discours retentissant qui met les foules en délire. Il leur plaît aussi par son propre caractère flamboyant, son extrême visibilité (malgré la retraite), ce que nous appellerions son côté *people* : il est richissime, il a une écurie de courses, de somptueuses demeures en Angleterre aussi bien qu'en Écosse, à Londres aussi bien qu'à la campagne. Auprès de lui, ses successeurs à la tête du parti libéral, que ce soit son archiennemi Harcourt ou son compatriote écossais Campbell-Bannerman, font pâle figure. Tout le monde croit qu'il va revenir. Tout le monde au sein de son parti, et même à l'extérieur de son parti, le *supplie* de revenir. Mais il donne l'impression de se faire indéfiniment prier et finit, les années passant, par lasser les bonnes volontés comme les enthousiasmes.

Il est certainement tenté, mais il résiste à toutes les offres qui lui sont faites, jusqu'à ce que son heure soit révolue. Son biographe, Leo McKinstry, un travailliste, analyse à merveille les raisons entremêlées et tout de même mystérieuses de son interminable dérobade. Il y a d'abord qu'il est hanté par son premier passage à Downing Street, très littéralement un cauchemar, ou plutôt une longue insomnie : il a peur de perdre de nouveau ce que tout le monde semble appeler en anglais et en Angleterre son "pouvoir de sommeil" (*sleeping power*). D'autre part c'est un enfant gâté, et il semble évident qu'il a envie de faire monter les enchères, de se faire prier encore davantage. Il dit qu'il lui faudrait, pour

se décider, un appel beaucoup plus net de la part du parti libéral. Sans doute a-t-il peur d'un deuxième échec. La seule fois qu'il se décide à soutenir un candidat à la députation, auquel il a écrit une lettre que ses partisans font imprimer à un million d'exemplaires, le candidat en question est très sévèrement battu. Peut-être désespère-t-il vraiment de la situation et de l'avenir du parti libéral. Il semble avoir rêvé d'un parti du centre, ou d'un parti hors parti réunissant, selon une idée qui avait été celle, bien des années plus tôt, de Randolph Churchill (une autre étoile filante du victorianisme tardif), des conservateurs et des libéraux. Il semble avoir approché en ce sens Joseph Chamberlain, qui n'a pas donné suite. Mais, en même temps, et c'est un des aspects les plus singuliers de sa personnalité politique, presque aussi étrange que sa personnalité tout court, et ce n'est pas peu dire, en même temps c'est un *radical*, ennemi juré, par exemple, comme un peu plus tard Lloyd George, des pouvoirs de la Chambre des lords, dont il fait pourtant partie. Par bien des côtés, il se situe clairement à la gauche du parti libéral. Il entre d'ailleurs en relations avec les fabiens, et un de ses acolytes le fait dîner à deux reprises avec les Webb (Beatrice Webb le trouve insupportable mais fascinant, ou en tout cas exceptionnel).

Ce qui crée un lien entre lui et les socialistes, ou socialisants, c'est la politique sociale. Comme Bismarck, Rosebery, impérialiste déterminé, pense qu'il faut à un grand pays, et en l'occurrence à une race impériale, un peuple sain, vigoureux et bien éduqué. Pour obtenir ce résultat, il faut un système d'éducation démocratique et des logements salubres, loin des miasmes de l'habitat populaire victorien. C'est là que pourrait s'établir un lien avec les fabiens, d'autant plus qu'eux-mêmes sont ardemment eugénistes. McKinstry va jusqu'à écrire qu'ils sont les premiers nationaux-socialistes. Et tout cela fait penser évidemment à l'eugénisme enthousiaste des socialistes et sociaux-démocrates suédois de l'entre-deux-guerres, qui choque si fort aujourd'hui. Pour les textes choquants, à défaut des actes, les fabiens n'ont rien à leur envier. Mais le plus emporté parmi eux, dans cette inspiration-là, c'est (à ma grande stupéfaction)… George Bernard Shaw – lui veut carrément éliminer les débiles et les vieillards gâteux :

« *… a part of eugenic politics would finally land us in the extensive use of lethal chambers. A great many people would have to be put out of existence simply because it wasted other people's time to look after them.* »

Il reste tout de même un petit doute, quoique Mc Kinstry n'en ait pas, apparemment, dans l'interprétation de ces lignes. Le biographe de Rosebery cite ce texte, mais l'extrait qu'il en donne est trop court pour qu'on s'en fasse vraiment une idée, et le mode conditionnel laisse ouvertes plusieurs interprétations. Shaw semble dresser le tableau d'une politique eugéniste conséquente, cela n'implique pas qu'il y souscrive. Wells, lui, pendant ce temps, plaide pour la « *sterilization of failures* ». Et je crois avoir déjà relevé l'opinion de Virginia Woolf jeune femme qui, ayant croisé sur les chemins un groupe de débiles mentaux, pensait que le mieux eût été de les tuer tous…

Mercredi 24 octobre, neuf heures et demie du soir. Maintenant que s'est réveillé le processus de fabrication de *Corée l'absente*, il avance à marches forcées. Nous procédons par téléphone. Mais j'ai dû m'interrompre cette après-midi pour aller voir un avocat de Fleurance, le troisième à intervenir sur la maudite affaire dite *des convertisseurs*. J'avais finalement reçu aujourd'hui même le dossier renvoyé par mon peu conseillant "conseil" toulousain. Petit mot d'accompagnement, mais très minimal :

« Veuillez trouver ci-joint, comme vous l'avez demandé… »

Je n'aurais jamais le fin mot de cette curieuse affaire dans l'affaire.

L'avocat fleurantin, dont le cabinet principal est à Auch, est au moins aimable et poli, j'espère qu'il le restera. À vrai dire, le précédent le fut aussi lors de notre unique entrevue, mais, depuis, il s'est rendu injoignable et s'est abstenu de toute initiative. Mon affaire ayant été évoquée récemment au tribunal de grande instance d'Auch, sur renvoi du tribunal d'instance, la cour a constaté, m'a dit Me S. qui était présent, que ni mes adversaires ni moi n'étions représentés, et l'examen du cas a été repoussé d'un mois. T. s'est donc montré aussi négligent quant au

traitement même du dossier qu'en ses relations avec moi, son client. Grand petit mystère.

Au vu des éléments que je lui ai apportés, S. compte pratiquer une approche différente de celles qui ont été menées (mal et peu) jusqu'à présent. Il pense que le contrat concernant les convertisseurs n'est, de toute façon, pas valable, car n'y figurent pas certaines mentions obligatoires. Le contrat de vente étant nul et non avenu, selon lui, le contrat annexe portant les moyens de financement ne peut que l'être aussi. La Sofinco devrait donc me rendre mon argent. Le faux et usage de faux ne serait pas évoqué, M. ne serait donc pas inquiété, il ne serait pas question de dommages et intérêts, de toute façon peu vraisemblables puisque la société Habitat-Confort a, semble-t-il, mis la clef sous le paillasson. Je suppose qu'on ne pourrait même pas réclamer le remboursement des frais de justice et d'avocat(s). Si ce que j'ai versé à la Sofinco depuis un an sur ce contrat-là m'était remboursé, je toucherais trois mille cinq cents euros : j'ai déjà donné mille euros au premier avocat, je suis loin d'être au bout de mes frais, tout cela se solderait donc par une opération blanche. Tout ce souci, toutes ces insomnies, tout ce temps perdu sans aucune compensation : ce n'est pas une perspective très exaltante. Mais enfin, il serait déjà beaucoup de ne faire plus l'objet du prélèvement mensuel relatif à cette affaire-là. Dieu sait qu'il y en a assez d'autres !

***

Sur la route entre ici et Fleurance, entre l'église de Magnas et le Sarthé, plus précisément, j'ai constaté qu'une maison que j'aimais beaucoup et que j'avais même photographiée dernièrement, avec Pierre, comme un des ultimes exemples de beau crépi dans la région et d'administration fidèle de la répartition traditionnelle entre zones crépies et zones sans crépi, avait été, ces dernières semaines, sans doute, entièrement décrépie, justement. C'est un spectacle désolant. Cette maison qui avait beaucoup de caractère n'en a plus aucun, non plus que le moindre charme. Elle ressemble à toutes les malheureuses écorchées

vives du voisinage : toutes ses formes sont perdues, tout son style est effacé, elle n'est plus d'aucune époque. J'aimerais bien savoir si les perpétrateurs de ce supplice sont les propriétaires que je connaissais, des Anglais charmants qui étaient déjà dans la région quand je m'y suis installé et qui venaient jadis aux "manifestations" de Plieux, ou bien, comme je préfère le croire, de nouveaux acquéreurs – mais alors que sont devenus mes gentils Anglais ?

Hôtel Mirval, La Brigue, samedi 27 octobre, minuit. Nous avons quitté ce matin Plieux vers dix heures, avons pris au passage Quynh Martin-Robin au large de Montauban, à l'endroit où l'avait amenée son fils, et de là avons roulé sur l'autoroute jusqu'à Arles, où nous avons fait étape assez longuement.

Nous y avons vu Saint-Trophime et ses divers assez beaux tableaux de Finsonius, y avons visité, une fois de plus pour ma part, le merveilleux cloître, y sommes entrés dans l'hôtel de ville, avons contemplé sur la place du Forum la statue de Mistral et le café de Van Gogh, avons fait le tour des arènes, jeté un coup d'œil au théâtre antique, contemplé la jolie sous-préfecture et observé certain hôtel Saint-Trophime (de voyageurs) qui nous a plu. Pas d'Alyscamps pour cette fois, faute de temps ; et autoroute de nouveau un peu avant cinq heures : Aix, Saint-Maximin, Cannes, Cagnes, vallée du Var et hauteurs de Nice.

Au-dessus de Menton nous avons pris à gauche et vers le nord, et somme arrivés à Sospel où nous avons dîné, plutôt agréablement, dans un petit restaurant voisin du joli pont fortifié qui donne accès à la partie la plus ancienne du bourg. Continuant vers le nord et vers l'est nous avons fait un petit détour, peu avant onze heures, pour marcher dans le pittoresque et très escarpé Saorge, entre ses énormes rochers. Il s'y tenait une fête de village que nous avons fendue comme dans un film pour monter jusqu'à la place de l'église et même, pour ma part, encore plus haut, jusqu'à la chapelle des pénitents blancs. Revenus dans la vallée nous avons beaucoup admiré la petite église rococo de Fontan, très pimpante sous son joyeux clocher. En face, une plaque signale que le roi

de Sardaigne, duc de Savoie, eut là son quartier général en 1793 et 94. Il fallait qu'il soit bien traqué, le malheureux, pour s'être réfugié dans ces montagnes perdues.

Nous avions réservé par téléphone des chambres à cet hôtel de La Brigue, proche de ma chère Notre-Dame-des-Fontaines où nous comptons aller demain matin. Il était minuit moins le quart quand nous y parvînmes, tout était éteint, nos clefs étaient sur le comptoir. Dans les chambres il fait assez froid.

Hôtel Mirval, La Brigue, dimanche 28 octobre, sept heures vingt, le matin. Il fait grand froid, dans cet hôtel qui ferme dans trois jours, et qui n'est pas chauffé. Il y a bien de petits radiateurs électriques, dans les chambres, mais ils ne fonctionnent pas. Par une des fenêtres, on aperçoit entre les feuilles un joli clocher à bulbe, et, derrière lui, plus haut que lui, au fond de la vallée, des sommets déjà (ou encore ?) enneigés. À gauche et à droite, ce sont d'impressionnantes parois rocheuses. J'écris sans y voir grand-chose.

Milan, via Eupili, chez Christian Combaz, lundi 29 octobre, neuf heures et demie du matin. Déconvenue à La Brigue, hier matin : Notre-Dame-des-Fontaines était fermée. Jadis on demandait la clef à la mairie ou au syndicat d'initiative, mais, avec la grande décivilisation en cours, ces temps-là sont révolus, bien entendu : il y a eu des vols et des déprédations, on ne fait plus confiance à personne, il faut un guide ou un gardien…

Pierre et moi, avant même le petit déjeuner, avions tout de même fait une jolie promenade dans le village et au-dessus de lui, jusqu'aux ruines du château des Lascaris, et vu ou revu les diverses chapelles. Plus tard, après avoir quitté l'hôtel, nous avons arpenté le merveilleux pont coudé, fait le tour de Notre-Dame-des-Fontaines fermée, donc, au bord de son torrent, résisté à la tentation d'essayer de passer en Italie par un mauvais chemin défoncé mais sans doute superbe qui franchit je ne sais col

enneigé, au-dessus de la chapelle, et quitté la France par Tende et le vieux tunnel de Tende, qui passe pour le plus dangereux d'Europe, et qui est certainement l'un des plus vétustes et des plus étroits.

Il débouche sur une Italie bien laide de pauvres stations de sports d'hiver qui, neuf mois par an, sont désertes et closes comme de sinistres casernes abandonnées. Puis l'on arrive à Cuneo, *Coni*, où je voulais revoir la gare qui m'avait beaucoup frappé dans je ne sais quelle autre vie. Elle est en fait moins extraordinaire qu'il ne m'en souvenait, quoiqu'elle se dresse au bord du promontoire où est posée la ville, les quais étant très en contrebas, avec le cercle des montagnes à tous leurs bouts.

Ce grand arc que font les Alpes tout autour du Piémont est certainement l'un des plus grandioses paysages de montagne qui soient au monde. Il a dû être sublime quand il sertissait une riche plaine agricole, champêtre et parsemée de villages, de clochers, de petites villes sur des promontoires, de forteresses, de châteaux, de villas pour la villégiature, de grands domaines latifundiaires et de ces belles fermes qui sont une des marques de la vallée du Pô tout le long de son cours. Hélas, de Coni jusqu'à Turin, et certainement au-delà, ce n'est plus qu'une interminable zone commerciale et artisanale, magasins d'exposition et petites usines, grandes surfaces et ateliers de fabrication, sans nulle campagne qu'on puisse appeler *campagne*, bien qu'il y ait encore des champs. Ce n'est qu'en quittant les axes principaux et même secondaires, décourageants de laideur malgré le fond splendide des montagnes enneigées, qu'on accède à de beaux villages comme ce Verzuolo où la petite église a un délicieux clocher roman, au pied d'un curieux château de toutes les époques, à moitié abandonné et plus ou moins en ruine.

Saluces fut une bonne surprise. Les guides n'en font pas grand cas et pourtant la haute ville est très belle, et l'était sans doute spécialement hier, car les jours précédents elle avait servi de cadre à un film ou un téléfilm dont l'action se situait pendant la guerre, aux derniers moments du fascisme, de sorte qu'on n'y voyait pas de voitures modernes, mais seulement, dans les marges, de curieux camions militaires couverts de boue, vieux de trois quarts de siècle. Il y a sous la forteresse une rue superbe, admirablement conservée, qui va s'étrécissant vers le bas en se

tendant vers la ville moderne, ou plutôt *classique*, car celle-là a encore de beaux bâtiments, de gracieuses façades d'église, de hauts campaniles baroques et la statue de Silvio Pellico, l'enfant du pays ; tandis qu'encore plus bas c'est la cité contemporaine qui, elle, n'est qu'un morceau de l'énorme banlieue générale, dans l'affreuse plaine.

Nous traversâmes Pignerol, ville bien plate où je n'ai pas vu, dans notre hâte, où put bien se dresser la forteresse qui enferma Fouquet, Lauzun et le Masque de Fer, si je ne me trompe – mais je pourrais bien me tromper en effet, comme c'est ma pente, car j'imaginais quelque chose de plus montagnard, comme le suggère ce mot de *forteresse.* Il faudra que j'éclaircisse ce mystère.

Dans Cavour aucune trace de Cavour, non plus, mais nous n'avons pas tout vu et sommes seulement passés très en vitesse. Nous voulions n'être pas trop tard au château de Rivoli où se tient une énorme exposition de Gilbert & George, dont les organisateurs prétendent, peut-être à juste titre, qu'elle est la plus vaste jamais réalisée. Elle est en effet impressionnante et par sa dimension, et par la dimension des pièces exposées, et par celle des salles où ces pièces énormes sont accrochées. J'étais surtout content de revoir des œuvres très anciennes, qui m'étaient très familières il y a trente ans et presque quarante, à une époque où Gilbert & George, par leur travail et un peu par leurs personnes, étaient très présents dans ma vie.

Cependant l'objet de fascination, c'est le château de Rivoli lui-même. Sa construction eût-elle été menée à terme, c'eût été certainement l'un des plus stupéfiants édifices de la terre : un peu à cause de son architecture et du génie de Juvarra, beaucoup à cause de son emplacement, sur une butte voisine de Turin, avec toutes les Alpes déployées en arc de cercle autour de ce promontoire.

Le problème est un peu celui de Hardwick Hall. À Hardwick Hall il est criminel, sous prétexte de protéger des tapisseries, de fermer tous les rideaux de toutes les fenêtres alors qu'elles sont l'essence de l'architecture élisabéthaine, qui est à son meilleur en cet édifice-là. À Rivoli il est insensé, sous prétexte de protéger les collections d'art contemporain, de baisser les stores dans toutes les baies, alors que la plupart d'entre elles offrent l'un des plus grandioses spectacles qui soient

au monde. Peut-être n'y a-t-il qu'à Neuschwanstein qu'un énorme château royal soit posé dans un cadre montagnard de comparable majesté. À Rivoli il est infiniment plus large que chez Louis II, les montagnes sont moins proches mais non moins présentes, leur arc plus ouvert, aussi loin que peut porter le regard. C'est folie de faire le sacrifice de ce spectacle unique, unique à partir d'un bâtiment d'une telle qualité, au profit de quelque art contemporain que ce soit. Il faut aller dans les toilettes, c'est le comble, pour se faire une idée du panorama !

Il est vrai que celui-ci, sur une moitié au moins de son énorme déploiement, est terriblement souillé. La banlieue universelle, et sous ses aspects les moins ragoûtants, vient battre jusqu'au pied du palais. On ne peut que rêver à ce qui fut, à ce qui aurait dû être. Le palais des rois de Sardaigne à Rivoli, qu'il eût été terminé ou pas – et il ne l'a pas été, beaucoup s'en faut, pour des raisons qu'il me tarde de tirer au clair –, eût constitué l'un des plus extraordinaires édifices d'Europe et du monde, si son cadre n'avait pas été gâché. Il ne l'a pas toujours été. On ne se lasse pas d'imaginer ce qu'a pu être, même *infinito*, cet énorme et somptueux bâtiment au XVIIIe siècle, quand tout le Piémont était son jardin, au-dessous des terrasses, et les plus hauts sommets d'Europe ses buffets d'eau, ses fabriques, le mur d'enceinte de son parc. Il a dû y avoir là une splendeur presque inconcevable, auprès de laquelle Versailles, malgré ses parterres et ses bassins, ou bien le palais royal de Madrid, bien que le même Juvarra ait pu là-bas mener à terme ses projets, paraissent terriblement incomplets.

Je voulais – autres retrouvailles – passer par Vigevano et par sa belle place avant de gagner Milan. Mais le musée du château de Rivoli reste ouvert jusqu'à neuf heures du soir le samedi et le dimanche : nous n'y sommes pas demeurés jusqu'à la fermeture mais tout de même assez tard, Christian Combaz nous attendait, nous sommes allés chez lui sans détour, sauf vers l'hôtel de Quynh pour qu'elle y dépose ses bagages. Et nous avons dîné tous les quatre à côté d'ici, non loin de l'arc Sempione.

Milan, mardi 30 octobre, sept heures et demie du matin. Hier nous avions prévu de visiter le château Sforza, mais il est fermé le lundi. Nous nous sommes rabattus sur Saint-Ambroise dont je gardais un lointain souvenir ébloui. C'est en effet, et indépendamment des divers trésors qu'il contient, plus que millénaires pour la plupart, un bâtiment d'une force et d'une originalité stupéfiantes. Tout juste regrette-t-on un peu de n'être pas sûr de très bien comprendre de quand exactement date quoi. Le morceau le plus remarquable, par exemple, celui qui m'avait le plus frappé et qui était resté le plus vif dans ma mémoire, la façade sur l'atrium, à quelle époque remonte-t-elle exactement ? À la fin du IVe siècle – date indiquée comme celle de la construction, par saint Ambroise, de la basilique primitive –, aux réfections carolingiennes, aux débuts de la période romane ? Les guides ne sont pas du tout clairs là-dessus. Même celui du Touring Club, dont nous avons fait hier l'acquisition, via Dante, pour compléter notre Guide bleu, est extrêmement obscur sur bien des points de la chronologie. Il s'en tire en disant, ce qui est vrai, que « *le continue manipulazioni, compiute proprio in nome della permanenza apparente di quelle tradizione e di quell'immagine, hanno transformato* [l'édifice] *in documento esemplare della storia del restauro* ».

S'il fallait en croire ce même guide rouge italien, si joli avec sa couverture vermillon et ses lettres dorées, si agréable en main, si prolixe et dans l'ensemble si savant, l'histoire de la restauration perpétuelle de Saint-Ambroise remettrait en cause les fondements qu'on croyait les mieux assurés de la chronologie de l'art de la conservation des bâtiments : il affirme en effet, pour notre stupéfaction incrédule, que les chapiteaux de l'atrium, « *con elementi vegetali e figure mostruose, risalgono in gran parte all'intervento seicentesco di Francesco Maria Ricchino* ». Si ces chapiteaux tels que nous les voyons datent effectivement d'une réfection du XVIIe siècle, c'est toute l'histoire de l'art, et particulièrement celle de cette sous-section passionnante qui concerne la façon dont les différentes époques ont conçu et traité celles qui les avaient précédées, qu'il faut mettre cul par-dessus tête. Que Francesco Maria Ricchino (1584-1658) ait montré un tel respect pour le style roman paraît d'autant moins vraisemblable, cependant, que c'est le même

architecte qui proposait au cardinal-archevêque Federico Borromeo (le cousin et successeur de saint Charles…) de remplacer la basilique paléochrétienne par une énorme basilique baroque. La réponse de Federico Borromeo, ce furent, d'après son biographe Giussano, des instructions à l'architecte d'avoir à « *fabbricare senza stabilimento di calce, in modo che i corsi delle pietre si conformasssero al vecchio campanile et alla facciata, e serbare l'antichità in ogni cosa* » – cela dans la conviction, poursuit le guide, « que basilique et atrium remontaient au temps de saint Ambroise » (pourquoi, ce n'était pas le cas ?).

Il est certain, d'autre part, que plusieurs interventions tardives ont témoigné un rare et singulier respect de l'esprit des interventions antérieures. On est fort étonné d'apprendre, par exemple, que la loggia qui couronne la tour *dei Canonici* est un ajout d'un certain Gaetano Landriani, en 1889. En revanche, les aménagements drastiques du *sacello di S. Vittore in Ciel d'Oro* portent bien la marque de leur date, en pleine période fasciste. Du moins ont-ils le mérite de bien dégager la vue vers le haut sur l'intérieur de la coupole avec son merveilleux « ciel d'or » au milieu duquel s'inscrit l'image de saint Victor.

Mais je m'aperçois que j'ai confondu la tour *dei Canonici*, à *gauche* de la façade, et celle *dei Monaci*, à droite. Que le couronnement en loggia de l'une date de 1889 est moins invraisemblable que s'il s'agissait du couronnement de l'autre, comme je l'avais cru sottement, jugeant qu'il y avait là un exemple de discrétion remarquable et d'intelligence prodigieuse d'une époque par une autre. Décidément, il faudrait retourner là-bas avec un troisième guide, peut-être. J'ai dû hier quitter mes compagnons, sur la fin de la visite, parce que je voulais repasser ici avant ma "conférence". Combaz m'avait dit que le Centre culturel français, assez voisin de saint Ambroise, et sis juste en face de Sainte-Marie-des-Grâces, était « à six minutes » de sa via Eupili. En fait de six minutes, c'est plutôt *trente-six*, et en marchant vite encore, en particulier le long de l'interminable avenue Vittorio Monti. J'avais compté prendre ici un bain et me faire du thé, pour me reposer un peu, avant de prendre la parole, d'une journée de visites et de marche à pied. Las, il fallut repartir aussitôt, pour arriver tout essoufflé au palais delle Stelline où se trouve le

centre, et en retard, non pas pour la conférence elle-même, heureusement, mais sur l'heure convenue pour les arrangements et essais préliminaires.

L'échange public avec Combaz ne s'est pas trop mal passé. J'ai un peu "chanté". Il y avait dans la salle une soixantaine de personnes, le double de l'assistance habituelle, me dit-il, mais c'est sans doute par politesse, et j'ai peine à le croire (d'autant que je me méfie de ses appréciations chiffrées, maintenant, après le coup des "six minutes"…). Nous dînâmes ensuite, les trois de notre groupe, Combaz lui-même et le secrétaire général du centre, Alain X, dans un restaurant de la via Monti, justement, à une terrasse chauffée. J'avais constaté avec un peu de chagrin, plus tôt, à côté de la Scala, que mon cher hôtel Marino alla Scala, un des premiers hôtels où je sois descendu en Italie, avec mes parents, en 1959 ou 60, semblait avoir fermé ses portes.

Mercredi 31 octobre, neuf heures et quart, le matin. Hier, ne voulant pas rester sur un échec, nous sommes retournés au château Sforza que nous avions trouvé fermé la veille. Nous y avons passé presque toute la journée, de onze heures du matin à cinq heures de l'après-midi, journée un peu raccourcie par mes obligations professionnelles, car je suis en liaison étroite avec Fayard pour l'achèvement de l'index de *Corée l'absente* – il avait été question de l'intervention d'une grande spécialiste extérieure, mais ce que j'ai eu sous les yeux, et sur quoi j'ai travaillé toute la soirée et encore ce matin, est tout à fait conforme à la tradition.

Combaz trouve sinistre le musée du château Sforza et peut-être le château lui-même, et je vois ce qu'il veut dire ; mais l'un et l'autre sont tout de même du plus grand intérêt. Ce château qui n'a rien et ne fait rien pour plaire, on finit par l'aimer beaucoup, avec les années, et jusqu'à ses plus sombres aspects de méchante caserne et de sévère forteresse, ici ou là un peu chinoise, un peu "Cité interdite", et par exemple à la tour principale, la poterne centrale du côté de la ville. Même à l'intérieur, dans les anciens appartements ducaux, les efforts pour être gai ou plutôt somptueux tombent à plat, l'esprit n'est vraiment pas au plaisir, quelque chose de sombre et de menaçant s'attache à ces décorations mécaniques

et sans entrain, qui vient peut-être de ce nom *Sforza*, si inquiétant, ou de cette grisaille milanaise qui, hier, était à son plus gris, à son plus mitteleuropéen, à son moins italien de carte postale.

Combaz dit encore qu'on s'extasie sur les bouquets de fleurs de Léonard, aux voûtes, parce qu'ils sont de Léonard, alors qu'en fait ils ne sont rien d'autre que le témoignage de l'asservissement du pauvre grand homme, le plus grand artiste de son temps, employé par son maître comme simple décorateur à tant la pièce. La voûte de la salle *degle Asse* a plus de personnalité, mais elle n'est pas moins angoissante que le reste, bien au contraire : tout dit là le lacis inextricable, l'enserrement par les branches et les cordes, la captivité végétale.

Cependant, une fois qu'on s'est réconcilié avec l'idée qu'on n'était pas là pour s'amuser, une beauté cruelle suinte de ces murs, de ces objets, de ces sculptures, de ces tombeaux et de ces bas-reliefs, dont la plupart sont de très haute qualité artistique, et d'une redoutable puissance. On ne s'ennuie pas une seconde, c'est déjà beaucoup. Pierre était enchanté de trouver en ces parages la sépulture magnifique de son compatriote Gaston de Foix, de Bambaja, qui m'est familière depuis mes premiers livres d'histoire. Le parcours du rez-de-chaussée s'achève en fanfare étouffée sur la Pietà Rondadini, que contemple la belle tête de Michel-Ange tirée par Daniele de Volterra, je crois, du masque mortuaire de son maître.

Il n'y a que la pinacothèque qui soit un peu décevante, malgré sa vastitude. Tous les plus grands noms sont bien là, mais pas à leur meilleur, en général. Je retiens pour ma part un magnifique Titien que j'avais oublié, si je l'ai jamais vu : le portrait d'un jeune ambassadeur de François Ier auprès de la Porte, seigneur d'Aramont ; et, tout près de lui, une petite tête de jeune barbu, par le Tintoret. Je l'ai rencontré cent fois, celui-là : il habitait le Marais dans les années soixante-dix, il en est souvent question dans mes *Tricks* – malheureusement, je n'ai pas le temps de m'étendre.

Onze heures du soir. Longue journée, commencée dès sept heures, ce matin, et partagée entre d'ultimes ajustements pour *Corée l'absente,* à

coups d'e-mails et de téléphone, et une visite assez exhaustive, si aucune peut l'être jamais, de la galerie Brera. Mille sujets pourraient être abordés, je ne vais pas en avoir la force. Qu'il suffise pour l'instant de mentionner les vases du Naqada I de la collection de Lamberto Vitali, une collection qui couvre tous les genres et toutes les époques, et qui donne pourtant une remarquable impression d'*unité* : les quatres vases rouge et noir égyptiens de Naqada I, c'est-à-dire en somme pré-protodynastiques (ils datent du début du IVe millénaire avant Jésus-Christ), sont parmi les plus beaux vases et les plus beaux objets que j'aie jamais vus. Quant aux deux paysages de Gazzada, de Bernardo Bellotto, je me demande bien ce que j'en disais très en amont dans ce *journal*, lors de ma précédente visite à Brera, en 1989 peut-être : il me semble qu'ils m'avaient déjà tapé dans l'œil, surtout la *Veduta di villa Perabo poi Melzi a Gazzada* parce que, cette villa, on rêverait d'y vivre. Comme le monde était beau, du temps de Bellotto ! Et comme il savait bien en rendre les vibrations de lumière ! Je me demande s'il en va de lui comme de Perronneau, le pastelliste. Comme je vantais Perronneau, Jean Puyaubert m'avait dit, ce qui m'avait beaucoup flatté, que les connaisseurs l'avaient toujours placé très haut, et même plus haut que Quentin La Tour. À la vérité, je ne suis fou ni de Perronneau ni de Quentin La Tour, ou du moins « je n'y pense pas tous les jours » ; mais je me demande si les connaisseurs ne placent pas Bellotto, beaucoup moins connu du grand public, au-dessus de Guardi et de Canaletto, si ennuyeusement prévisibles, souvent – cela dit, il y a à Sforza un Canaletto de toute beauté (mais je lui préférerai toujours la plupart des Bellotto, et, parmi ceux-ci, bien sûr, les moins vénitiens…).

Jeudi 1er novembre, 8 heures du matin. L'art n'est pas fait pour être parfait. Il faut néanmoins de l'art parfait – mais comme un instrument de mesure. Dans la même salle de Brera sont accrochés la *Pala Montefeltro* de Piero et le *Mariage de la Vierge* de Raphaël. Ces tableaux glacés ne me font ni chaud ni froid. Je les admire parce qu'il faut les admirer et parce qu'ils méritent mille fois la vénération qui les entoure, mais ils ne me donnent que très peu d'émotion et pratiquement aucun plaisir. Je ne

suis pas assez intellectuel, sans doute. Y a-t-il aussi qu'ils sont trop connus, qu'on les a parfaitement dans l'œil avant de les voir ou revoir ? La pression de l'opinion publique, s'agissant de la *Pala des Montefeltre*, est redoublée chez moi par la pression flattersienne, et par l'obsession de Flatters au sujet de Piero – ne m'a-t-il pas chargé de présenter ses devoirs à l'œuf admirable ? En fait cet œuf m'agace plutôt qu'autre chose.

Il me faut de la surprise, de la nouveauté, de l'inattendu. Ainsi je suis tombé en arrêt, dans les premières salles, devant le *Saint Jérôme* de Bartolomeo Montagna, un peintre que je connais à peine et un tableau qui est en compétition pour l'œil avec un autre *Saint Jérôme* immédiatement son voisin, celui de mon cher Cima da Conegliano – je fus jadis en son honneur à Conegliano, comme je fus, j'y pensai bien plus loin dans les salles, à Taverna, dans la Calabre profonde, pour Mattia Preti. Le *Saint Jérôme* de Montagna est un tableau presque carré, ou qui paraît d'autant plus tel que la forme carrée et le cube y sont figurés massivement, c'est le cas de le dire, à gauche et à droite, par de magnifiques rochers aux arêtes vives et aux angles droits, qu'on croirait exploités en carrière plutôt qu'abandonnés à leur caractère de désert cénobitique. Le saint et son lion président à un paysage presque urbain, mais du temps où les villes étaient à la campagne. Entre l'ermitage du docte prélat et un merveilleux escalier taillé dans le roc, et qui monte vers une place de village en terrasse, telle que nous en vîmes récemment dans l'arrière-pays niçois, et telle que l'Italie en offre des centaines (*l'arrière-pays* absolu de Bonnefoy), le paysage fuit somptueusement vers un lac, un fjord vibrant dans la lumière, un bras de mer. C'est cet évanouissement voluptueux dans l'énormité du sensible qui fait défaut, peut-être, au *Mariage de la Vierge* de Raphaël, quand la mémoire peut-être trompeuse le rapproche du Pérugin de Caen, de même sujet, et qui semble l'avoir si étroitement inspiré : mais pourquoi avoir supprimé les lointains vaporeux, venus à nous des bords du lac Trasimène ?

J'ai un penchant coupable et futile pour Carpaccio, peintre de réputation incertaine, et qui ne cesse de m'amuser dans Venise, quand il faudrait contempler dévotement les Bellini. À Brera j'aime Carpaccio non seulement dans sa propre *Dispute de saint Étienne*, si distrayante par tous les détails du second plan, mais encore dans la *Prédication de saint*

Marc à Alexandrie, immense et merveilleux tableau des frères Bellin, mais de Gentile plus que de Giovanni qui n'a fait que terminer l'œuvre après la mort de son aîné en 1507. Gentile, en 1497, s'était rendu à Constantinople auprès de Mahomet II. Il garde de la ville un souvenir abstrait et "idéal", curieusement moderniste, loossien et fascisant (je parle des architectures), et néanmoins nourri profondément d'un amour du pittoresque exotique qui semble tout droit descendu de cet amuseur de Carpaccio, le roi des peintres de mœurs.

(Hélas, on n'entend plus du tout *mœurs* dans *moral.* Il faudrait lancer un nouvel adjectif, de fabrication plus grossière mais de signification plus visible – *mœursal*, plur. *mœursaux* : qui concerne les mœurs, les habitudes, le costume, les rites sociaux (sans connotation éthique).)

Milan toujours, vendredi 2 novembre, sept heures et demie du matin. Hier matin nous fûmes à Sainte-Marie-des-Grâces, mais il s'y tenait un office, il ne nous a pas été possible de visiter vraiment. Néanmoins, entre deux messes, nous avons pu nous avancer jusqu'au fameux "tambour". Décidément, je ne suis pas un homme de la Renaissance. Que ce soit pour la peinture ou pour l'architecture, il y a peu de périodes qui font naître en moi moins d'émotion. Quand on débouche de la nef, tardivement gothique encore, sur ce tambour glacé, tout entier livré à l'idée, à l'ennuyeuse *idée*, fût-elle celle de Bramante comme il semble, on se demande si vraiment la Renaissance a été un progrès, pour l'œil, pour l'âme et pour l'esprit. Et je ne pousse même pas la comparaison jusqu'à faire intervenir les espaces et les volumes romans, tellement plus complexes, plus mystérieux, plus poétiques, plus ombreux. On dirait que la Renaissance, la pleine Renaissance, son moment central, qui est celui avec lequel je m'entends le plus mal, a pour dessein de chasser l'ombre de partout. Or je ne suis pas éloigné de penser que ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture comme dans la peinture, et la littérature itou, c'est l'ombre – peut-être pas l'ombre en soi, mais son rôle incomparable comme instrument de relief de la pensée, du sentiment, de la voûte, de la phrase.

On ne pouvait accéder à la *Cène* de Léonard, à côté : il faut retenir son billet longtemps à l'avance, et tout était "complet" jusqu'au 15 novembre. J'aurais revu la fresque avec intérêt, après sa récente restauration ; mais certainement sans grand plaisir véritable, de sorte que mon regret fut mince. Léonard, Raphaël, Bramante, c'est exactement ce qui, à quelques exceptions près, ne suscite en moi aucune vibration véritable.

De Sainte-Marie-des-Grâces nous avons sauté à Saint-Eustorge où, derrière la vilaine façade, se succèdent – mais de façon moins abrupte et plus bizarre qu'aux Grâces, à force de décrochements approximatifs et par le truchement de la "pseudo-crypte" – une nef médiévale aux énormes piliers romans, ornés de beaux chapiteaux, et une chapelle axiale du plus pur style Renaissance, la chapelle Portinari, attribuée avec de moins en moins de certitude à Michelozzo et décorée de belles fresques de Vincenzo Foppa, un nom qui devient vite très familier dans ces parages : elles illustrent des scènes de la vie de saint Pierre martyr, inquisiteur dominicain dont la dépouille est là, dans une arche très riche exécutée à partir de 1336 par Giovanni di Balduccio et ses assistants. Non loin d'elle on peut voir une médiocre copie de la grande toile de Titien représentant le spectaculaire supplice du saint, tableau que je suis allé voir dans un village des profondeurs de la Sicile, il y a vingt ans.

Ah, Titien, Titien, voilà mon homme ! C'est autre chose que ce pisse-froid de Raphaël, et même que le Caravage, si du moins il fallait n'en juger qu'à travers la famosissime *Corbeille de fruits* de l'Ambrosienne, où nous fûmes ensuite (après une petite promenade le long du Naviglio), et la comparer à *L'Adoration des Mages*. Ce n'est pas une opinion que j'exprime ici, c'est la simple constatation objective de ce qui se passe en moi : la *Corbeille de fruits* du Caravage, que pourtant je suis venu voir à grands frais, jadis, quand je ne jurais que par Merisi, ne produit sur moi aucune espèce d'effet, sinon celui d'un tour de force exécuté à merveille ; *L'Adoration des Mages* me met en émoi, surtout en sa partie droite (le format très horizontal est étrange, c'est comme s'il y avait deux tableaux côte à côte, d'ailleurs séparés par un fort pilier de la crèche). Je ne sais pas, toutefois, si j'irais jusqu'à préférer, pour continuer à rapprocher ce qui n'a (presque) aucun rapport, le *Portrait de vieux guerrier*, du même

Titien, qui passe pour l'image de son père, au *Portrait de musicien* attribué à Léonard, et qui passe, lui, de façon tout aussi aventurée, certainement, pour un portrait de Josquin des Prés – l'hypothèse ajoute beaucoup à la préciosité "sentimentale" du tableau.

Cette Pinacothèque ambrosienne, que nous parcourûmes un peu vite, est un curieux chaos (mes commentaires en témoignent…) – et encore n'est-ce rien aujourd'hui auprès de l'accrochage et de la *sistematisazione* anciens, qui disposaient les peintures du sol au plafond. On monte, on descend, on sort, on rentre, on passe sur des balcons, on gravit les marches de marbre d'un somptueux escalier d'hôtel particulier 1900, on tombe ici sur un Canova et là sur un Sérodine fameux (l'*Allégorie de la science*), on en est tout tourneboulé. Mais rien ne m'a tant intrigué qu'un immense portrait de prélat, en face de la billetterie. Les conservateurs en font si peu de cas qu'il ne figure même pas dans le catalogue, que des publicités pour un CD-Rom léonardien s'appuient cavalièrement sur lui, et qu'une caméra de surveillance empiète sur sa (vaste) surface. Son auteur est un certain Pier Martir Neri, et il est d'une maestria digne d'un Bernardo Strozzi ou d'un Luca Giordano.

J'avais vu l'avant-veille, au château Sforza, un guide illustré intitulé *Museo del Novecento.* Les collections de ce musée semblaient très riches et très intéressantes. En feuilletant rapidement le volume, je n'étais pas arrivé à comprendre où était rassemblée cette collection. Mais je tenais beaucoup à la voir, bien que fussent parfaitement flous tous les renseignements que nous avons pu glaner à son sujet. La plupart, toutefois, pointaient vers la Villa Reale, où c'est donc là que nous nous transportâmes sur les trois heures. Il s'y trouve un de ces musées sans queue ni tête et en perpétuel réagencement dont l'Italie, il faut bien le dire, a le secret. Celui-là porte essentiellement sur la peinture du XIXe siècle et déborde un peu sur le XXe.

Il est à croire qu'aucune grande école nationale n'est jamais tombée si bas après être montée si haut (plus haut qu'aucune autre, sans doute…) que la peinture italienne à la fin du XIXe siècle. Il y a surtout dans la scène de genre, mais aussi dans le portrait mondain, une vulgarité sucrée rarement atteinte ailleurs, malgré de méritoires efforts. Voilà qui ne plaide pas en faveur de l'unité nationale ! Macchiaioli mis à part, jamais

l'art italien n'a été d'une telle médiocrité qu'au lendemain du Risorgimento. Au XXe siècle il s'est beaucoup amélioré. Mais justement la collection de la Villa Reale s'interrompt à peu près à Segantini, heureusement très inégal, ce qui fait qu'il n'est pas toujours mauvais. Tant qu'à faire, je lui préfère un certain *Tosi*, ou quelque chose comme cela. Mais je voulais voir des Sironi, des Boccioni, des Carra, des Rosai, tout ce que j'avais entr'aperçu en feuilletant le livre *Museo del Novecento.* Un gardien m'a parlé d'un musée en projet sur la place du Dôme. Est-il possible qu'un livre lui soit déjà consacré alors qu'il n'est pas ouvert ? Grand mystère, encore un.

L'intérêt de la Villa Reale, en attendant, est surtout d'ordre architectural. C'est une des grandes réalisations du néo-classicisme milanais, œuvre de Leopold Pollack et surtout de Giuseppe Piermarini. Ce fut la résidence officielle d'Eugène de Beauharnais au temps de sa vice-royauté. Le maréchal Radetzky, celui de la *Marche*, y est mort cinquante ans plus tard.

Il n'était que cinq heures quand nous quittâmes ce médiocre musée vite vu (les salles sont belles, mais abîmées par d'affreux sièges modernes, jusqu'en la salle de bal d'Eugène de Beauharnais), et nous en profitâmes pour nous offrir une excursion vespérale, puis nocturne, à Vigevano d'abord, puis à Pavie où nous dînâmes, le tout à notre grande satisfaction. Je ne connaissais de Vigevano que la magnifique place ducale : il s'y trouve aussi un beau château avec une cour immense – c'est là que sont nés Ludovic le More et Francesco Sforza –, une très étrange église aux énormes piliers qui paraissent de marbre, et une grandiose cathédrale baroque. Quant à Pavie c'est une ville délicieuse, plus encore qu'il ne m'en souvenait. Nous avons pu entrer et marcher tout à fait seuls, la nuit, dans les belles cours et le long des galeries de l'université – ce fut un des plus agréables moments de ce voyage. Ces admirables bâtiments, si nobles, si aérés, sont l'œuvre du même Piermarini que la Villa Reale de Milan et que tant d'autres bâtiments de la même époque en Lombardie.

Le Broletto, dans un autre genre, est également un édifice remarquable. Ce sont là œuvres d'art, ou sites, qui me donnent autrement plus de plaisir, pour m'en tenir au critère du jour, que les tambours de

Bramante ou les Saint Jean-Baptiste de Léonard. Et Pavie abonde en superbes églises, telles que Saint-Théodore et surtout Saint-Michel où Charlemagne fut couronné roi des Lombards (si, si, j't'assure, Gabriel). Nous avons dîné très agréablement derrière l'abside de la cathédrale inachevée. Il n'y a que la campagne qui soit décourageante. Entre Vigevano et Pavie il faisait déjà nuit, par chance, et a fortiori entre Pavie et Milan au retour ; mais entre Milan et Vigevano c'est un désastre continu. Excepté le grand arc des Alpes, à distance, nous n'avons pas vu un beau paysage depuis le col de Tende. Il s'en trouve peut-être si l'on s'enfonce dans la campagne. Mais le long des grands axes et même des voies secondaires, l'Italie du Nord-Ouest – et il n'y a guère de raison pour qu'il en aille différemment ailleurs – est encore plus souillée que la France : un véritable désastre de laideur, de méchanceté et de bêtise.

Milan toujours, samedi 3 novembre, huit heures moins le quart, le matin. Hier le projet était d'aller visiter la villa Carlotta, à Tremezzo, et les jardins de la villa Melzi, en face d'elle sur le lac de Côme, à Bellagio. Je me suis malheureusement avisé grâce au Net, hier matin, que l'une et l'autre venaient de fermer pour l'hiver, qu'on pouvait y accéder seulement jusqu'à la fin du mois d'octobre. Un plan de substitution fut alors de visiter Bergame et sa Galleria Carrara. Mais, vestige du premier projet, nous partirions tout de même vers le lac de Côme, toucherions en vitesse à Bellagio et rejoindrions Bergame par Lecco, *of* Promessi Sposi *fame*. Cependant il faisait un temps magnifique et, en cours de route, a germé en moi une idée beaucoup plus ambitieuse et spectaculaire qui a reçu aussitôt l'assentiment enthousiaste de mes compagnons de voyage, surtout de Quynh Martin-Robin, qui ne connaissait pas du tout ces régions : pourquoi n'irions-nous pas à Sils Maria, carrément ?

Ce que nous fîmes, donc, et deux fois chez Rilke à Soglio, au passage, et même à Stampa sur la tombe de Giacometti. Et moi de m'aviser une fois de plus, mais je n'en tiens pas suffisamment compte, que mon affaire ce sont les paysages et les sites, les jardins, les maisons, bien plus que les musées et leurs tableaux qui n'en sont qu'un rappel nostalgique en le

profond des villes – d'où mon amour pour Bellotto et pour ses immortelles villas à Gazzada…

Le temps magnifique ne s'est pas démenti une seule seconde, on n'aurait pu rêver pour cette grande excursion lumières ni ciels plus favorables. Nous fûmes pris à l'aller dans les embarras de Côme, et ces petites routes qui suivent le lac sont décidément trop encombrées, les rivages beaucoup trop peuplés. Mais dès avant Bellagio a commencé le grand enchantement. Je connais de petits chemins ravinés qui permettent d'accéder au rivage du côté des villas Trivulzio et Melzi, et, les contourant, d'apercevoir leurs jardins, et leurs façades, même quand elles sont fermées. Entre ces splendeurs recueillies, personne. Un des plus beaux sites de la terre, certainement, et nous y étions tout à fait seuls, dans une atmosphère vaporeuse et ensoleillée qui baignait les caps, les promontoires, les montagnes, les plages, les vastes étendues d'eau tranquille, les villages, les clochers et les splendides maisons fermées, entre leurs parterres ratissés et déserts. Et ce silence, ce grand silence de l'automne à ses plus beaux jours, sur les galets et les allées abandonnés par les rires et les cris de l'été : oh je n'aurai rien aimé comme le silence, ou peut-être le bruit du vent – mais pas un souffle ne troublait la splendeur dorée : on n'entendait, à peine, que les vaguelettes se brisant.

Tout s'est enchaîné à merveille, dans une ivresse quiète. À Bellagio même il n'a fallu attendre que quelques instants le ferry pour Varenna, et la rapide traversée, un petit quart d'heure, fut, sur le pont, puis à l'arrière du bateau, puis à l'avant, un second moment d'éblouissement lacustre, là où se rejoignent les trois branches de l'Y renversé que dessine le lac entre ses montagnes : tout était aérien et blond, doré, bleu pâle, large et sereinement splendide.

J'avais eu du lac une impression catastrophique lors de mes derniers passages, et surtout lorsque Pierre et moi, il y a quelques années, avions longé sa rive occidentale et septentrionale, entre Gravedona et Tremezzo, régions terriblement abîmées et qui ne font plus à présent qu'une unique longue station de vacances familiales et déprimées. Mais autour de Bellagio la bénie, au point le plus large du lac et de rencontre de ses ramures et à l'approche de Varenna, qui m'a très heureusement surpris, rose et jaune à deux heures à peine dans la plus belle lumière de l'année,

ne demeurait que la splendeur qui a ébloui des générations de voyageurs en allés et de riverains défunts, qu'on sentait qui se penchaient sur ce grand silence tout en reflets pour en absorber à grandes rasades paisibles les derniers flots de magnificence.

Le seul incident fut à la frontière suisse, bien plus haut, où nous fûmes retenus un petit quart d'heure pour des vérifications d'identité ou d'innocence qui nous parurent interminables, d'autant que ce voyage, comme toujours les miens, était une course contre la montre et contre le soleil ou *pour* lui, *pour* le retenir alors qu'on le voyait descendre sur ces montagnes toujours plus hautes et leurs pics enneigés. Nous sommes montés une première fois à Soglio, jugeant bien qu'au retour il ferait nuit ; tandis que le village admirable reposait tranquillement, sur les quatre heures à peine, dans sa glorieuse bellitude (comme dirait Mme Royal, inventeur de la *bravitude*) de calendrier des postes annoté par Rilke en personne, dont nous ne manquâmes point d'admirer rituellement la facture encadrée, au bureau d'accueil de l'hôtel du palais Salis où nous retînmes une table pour dîner, et marchâmes dans le délicieux jardin, à l'arrière, au pied des sycomores géants.

Ensuite, et non sans l'étape que j'ai dite à Stampa chez les Giacometti, devant la maison natale du père et devant la tombe des deux frères, Alberto et Diego [*Interruption pour le petit déjeuner – ce* journal *aussi est une course de tous les instants, et d'autant plus que cette fois-ci nous devons quitter Milan, faire les bagages, les descendre, mettre un peu d'ordre dans l'appartement, retrouver Quynh à son hôtel, prendre la route à une heure raisonnable, ou point trop déraisonnable, etc.*], nous avons suivi la route fameuse qui en quelques kilomètres fait gagner plusieurs centaines de mètres en altitude, ce qu'il était facile de vérifier dans la voiture, car pour la première fois j'ai remarqué qu'elle était équipée d'un voyant précisant la hauteur au-dessus du niveau de la mer, très précieux et amusant gadget. Nous avons atteint dix-huit cents mètres à la passe de Majola et, une fois franchi l'assez laid village qui est là, sommes entrés pour un long moment dans le troisième émerveillement de la journée après Bellagio et Soglio : le plus invraisemblablement spectaculaire, peut-être, celui qu'offraient le haut plateau de Sils et son lac dans le soleil couchant d'une magnifique journée d'automne.

Nous sommes arrivés juste à temps, à l'heure la plus belle, la plus dorée, la plus mauve, la plus enneigée, la mieux pâle et parsemée de nuages blancs, et puis roses, et puis d'un orangé soutenu, avant que tout ne tourne au blanc et noir – mais déjà nous avions marché aux deux extrémités du lac, un peu à l'ouest et surtout à l'est, à partir de Sils même, jusqu'au bout de la presqu'île de Chastré et jusqu'au banc de Nietzsche, et à la plaque qui porte de ses vers, dans le rocher. Il faisait nuit noire quand nous sommes retournés à la voiture, gorgés de splendeur, et nous sommes rendus, toujours à pied, à la maison du philosophe, doublement close bien entendu, à cause de l'heure et de la saison. Nous sommes montés jusqu'au Waldhaus Hotel avec l'idée d'y prendre un verre, mais lui aussi était fermé, très fermé, très en travaux, et nous sommes redescendus lentement dans la vallée, avons marché dans Bondo pour tuer le temps, c'est difficile à croire, et nous sommes présentés à huit heures, comme convenu, à l'hôtel Palazzo Salis où nous avons fait, sous les plafonds voûtés et entre les portraits des Salis, un très agréable dîner. Voilà bien un endroit où je passerais volontiers quelques jours, par exemple. Cependant nous étions dans Milan à minuit et demi, non sans avoir admiré au passage, dès Monza et le long des très longues banlieues, d'étonnantes théories de prostitués des deux sexes, et sans doute de quelques autres encore.

Une des exclamations favorites de ma mère, après les heureuses journées de voyage ou d'excursion dont elle vient d'énumérer les mérites et les plaisirs, c'est :

« Et puis alors : *une chance pour le temps* ! »

Aix-en-Provence, hôtel Saint-Christophe, dimanche 4 novembre, huit heures du matin. Dans Alba, sur le Tanaro, au sud d'Asti, hier, en Piémont, nous avons découvert une exposition de la collection de Roberto Longhi, enfant du pays. Elle était organisée, et très bien, au centre culturel attenant à l'usine Ferrero, le chocolatier des fameux *rochers* ("de l'ambassadeur"), qui baigne tout le quartier dans ses effluves de cacao et semble présider à toutes les activités de la ville :

même le terrain de sport s'étale sous une vaste banderole "*Forza Ferrero*".

L'exposition, bien accrochée, dotée d'un magnifique catalogue, est celle d'une collection de travail plus que de prestige, réunie par un homme admirablement placé et plus qu'aucun autre informé, mais aux moyens circonscrits : toiles importantes de maîtres inconnus ou très secondaires, rogatons significatifs d'artistes de premier plan. Le clou des possessions de Longhi (passées aujourd'hui à une fondation florentine du même nom, installée dans une maison qui fut celle du critique et qui peut-être se visite…) est cet affreux enfant piqué par une guêpe, *Fanciullo morso da un ramarro*, du Caravage, réplique caricaturale du fameux *Dionysos*, que déjà je n'aime pas beaucoup – Caravage ne sort pas grandi devant moi de ce voyage. J'ai eu le plaisir de trouver là un paysage de Dughet, pas des meilleurs mais plein de personnalité tout de même.

Nous avons fait hier la petite traversée du Piémont des collines que nous avions dû sacrifier dimanche dernier à l'exposition Gilbert & George de Rivoli. Le pays, beaucoup trop densément habité, est terriblement abîmé. L'industrie du vin (d'Asti) a jeté partout ses fabriques, ses chais de tôle ondulée, ses stands de dégustation et de commerce. Les maisons sont laides, en général, et tout ce qui a été construit depuis un demi-siècle et plus est affreux. Mais le paysage a dû être admirable, et hier, sous un magnifique soleil d'automne, velouté par les rouges et les ors de la vigne, il parvenait presque, en de certains replis de ses vagues ondulées, à faire oublier les terribles ravages qu'il a subis. Les villages, sur leurs promontoires successifs, sont dominés presque tous par d'énormes châteaux ou des tours, d'époque médiévale pour la plupart. Nous nous sommes arrêtés à ceux de Graziane Cavour, qui fut à Cavour et à sa famille avant lui, et de Serralunga d'Alba, magnifique haute tour militaire aux ouvertures romanes et gothiques.

Mais ce qui donne à ces contrées leur cachet unique, c'est le grand cirque des Alpes, de plus en plus en évidence à mesure que le soir tombe et le ciel blanchit. Il dessine plus qu'un demi-cercle, un grand arc outrepassé, aux neiges sans doute éternelles. Des hautes collines du sud-est on le voit enserrer tout ce beau royaume, le Piémont, qui ainsi a vécu

dans la paume de la main de cet énorme et sublime Shangri-la. En général, et malgré les avertissements de Nietzsche, on ne suppose pas tant de personnalité à cette région que le voyageur, le plus souvent, ne fait que traverser en route vers les plaines où le Pô prend ses aises, en aval, ou bien vers l'Arno, ou encore vers le Tibre. Mais on se dit qu'il doit exister, ou avoir existé, un fort sentiment d'orgueil piémontais, ou d'amour piémontais de la terre natale, à la voir aussi sublimement close de sommets étincelants. Le mont Viso, en particulier, doit être une obsession pour les habitants de ces contrées. On le voit de partout et on ne voit que lui, tant il domine de haut, pyramide acérée, tous les autres sommets. Je ne m'explique pas ce phénomène, d'ailleurs : non seulement il paraît très isolé, mais tous les pics plus élevés que lui – et il doit bien y en avoir, ne serait-ce que le mont Blanc… – semblent absents de la ligne d'horizon. On dirait que tout ce qui pourrait lui faire ombrage s'efface en son honneur. Et il préside des heures durant à la traversée de ces contrées fortunées : le crépuscule ne l'efface pas, il ne disparaît qu'à la nuit noire.

Celle-ci nous a trouvés dans le sud des Langhe. Nous avons profité de sa compagnie pour avancer vivement, cette fois, au son du quatuor de Verdi puis de la quatrième symphonie de Mahler, qui nous ont menés sans coup férir de Savone jusqu'à Aix. Il n'y avait pas de chambres pour nous au pittoresque hôtel Cardinal, ni à son annexe sur la jolie place, dont je garde un bon souvenir remontant à l'époque de ma faveur bien révolue auprès des autorités culturelles aixoises. Ce Saint-Rodolphe, où nous avons échoué à défaut, est moins poétique, mais bien accordé à nos besoins. On y voit d'agréables tableaux d'un homme qui s'appelait Marcel Arnaud et qui fut conservateur du musée Granet, si j'ai bien compris ce que m'a dit le très aimable "concierge", ou directeur.

On est nettement mois aimable aux Deux Garçons, où nous dînâmes. Il y fut trouvé mauvais que nous y changeassions de place pour fuir le ronronnement puissant d'une glacière emplie de gâteaux. Et la viande demandée saignante y était plus qu'à point, et les pommes de terre frites presque immangeables. Bref, cette institution abuse nettement de son caractère de monument historique, d'ailleurs bien déchu de sa splendeur. Mais les salles y sont toujours belles, et nous y étions presque seuls.

Au siècle dernier j'y eus de brèves amours dans le personnel – *argentines* il m'en souvient : où évanouies ?

Plieux, lundi 5 novembre, neuf heures et demie du soir. Le projet était, hier, d'aller d'Aix-en-Provence à Saint-Léons, dans l'Aveyron, afin d'y visiter pour *Demeures de l'esprit* la maison natale de Jean-Henri Fabre ; mais nous voulions aussi, moi surtout, voir ou revoir, d'abord, le musée Granet, et nous avons eu la désagréable surprise de constater, sur place, qu'il n'ouvrait ses portes qu'à midi. Ce désagrément nous a valu deux heures d'une très jolie matinée aixoise, chaude et ensoleillée, avec promenade jusqu'à la cathédrale, non sans cours Mirabeau de rigueur, place d'Albertas, fontaine commémorative de Cézanne (avec le médaillon sculpté par Renoir) et assez longue station sur la place de l'hôtel de ville où se tenait une petite brocante de livres anciens – j'ai acheté un *Rivage des Syrtes* relié de rouge et un identique *Saint-Germain ou la négociation,* de Francis Walder, livre que je n'ai jamais lu mais dont j'ai vu, il n'y a pas très longtemps, je crois, une adaptation télévisée qui m'avait beaucoup intéressé. Seul petit défaut de ces beaux volumes écarlates, leur dos porte, vers le bas, la mention "Goncourt 1953" et "Goncourt 1958", respectivement, le prix ayant été obtenu ces années-là par Gracq et par Walder (et aujourd'hui même par un certain Gilles Leroy…).

Je ne sais comment j'ai pu, moi qui adore les baptistères et les églises rondes, sur le modèle de San Stefano Rotondo de Rome, oublier le merveilleux baptistère de la cathédrale, avec ses magnifiques colonnes antiques à chapiteau corinthien et son élégant couronnement maniériste. Je prétends avoir la passion d'Aix, et certes je conserve intact ce goût-là, mais c'est un goût paresseux et mal éclairé, tout mélangé d'ignorance et d'oubli. Hier je ne me souvenais de ceci ou de cela qu'au moment de la redécouverte imminente : ainsi de cet admirable hôtel d'Estienne de Saint-Jean, dont il serait si agréable de croire, comme je l'ai cru complaisamment, qu'il est l'œuvre de Puget – mais, en fait, il semble être dû à un plus obscur Laurent II Vallon ; il est le siège du musée du Vieil

Aix, qui doit être intéressant à visiter, quelque improbable jour où l'on aurait le temps.

Le musée Granet a bien changé depuis mon dernier passage – et cela pour le meilleur, surtout en ce qui concerne les collections qui se sont beaucoup enrichies. Il était fameux pour n'avoir pratiquement pas de Cézanne : il en a maintenant presque une dizaine, en général d'assez petit format, mais de belle qualité, comme la *Nature morte : sucrier, poire et tasse bleue*, dont je vois dans le catalogue qu'elle est un dépôt de l'État effectué en 1984, de sorte que j'ai bien dû la voir, tout de même, et que je l'avais oubliée elle aussi. D'autres enrichissements cézaniens ont été entraînés par le précieux legs du physicien Philippe Meyer dont la donation comporte aussi, outre une flopée de Bram Van Velde et de Tal-Coat, un magnifique Fautrier et un très beau Marquet aux tons brumeux.

Mercredi 7 novembre, neuf heures vingt, le soir. Ces jours sont très russes : hier nous avons regardé le premier épisode d'un long téléfilm international consacré à *Guerre et Paix*, et ce soir, à l'instant, en ce moment même, mais j'ai renoncé à le suivre plus avant pour venir rejoindre et reprendre ici ce *journal*, c'était un très intéressant documentaire sur les origines et les prémisses de la révolution russe, avec Marc Ferro et d'autres historiens.

Le *Guerre et Paix* était assez médiocre, tout à fait ininspiré cinématographiquement, avec des partis inexplicables, comme de faire d'Alexandre Ier un homme mûr, alors qu'en 1804 il avait vingt-sept ans, et tout juste trente au moment de Tilsitt. Napoléon, de même, était tout à fait ridicule, par insignifiance. Néanmoins certains des acteurs étaient bien choisis et compétents, comme celui qui incarnait Pierre, surtout, ou celui qui jouait le prince André, ou même l'actrice qui interprétait Natacha, bien que son jeu fût assez anachronique, comme tout le reste. Dans l'ensemble ce n'était pas irregardable, la preuve : nous avons tenu jusqu'à la fin ; et ensuite nous avons vu un documentaire sur l'histoire des juifs en France entre l'Affaire Dreyfus et Vichy – pas inintéressant non plus, mais ce n'est guère un sujet où il soit loisible, s'il doit l'être

jamais, de faire de l'histoire objective et équilibrée, et le réalisateur ne s'y essayait guère.

***

J'ai dû m'interrompre avant-hier au milieu de mon évocation, très partielle et inobjective, elle aussi, du nouvel aspect, superbement enrichi, du musée Granet d'Aix-en-Provence. La tableau qui m'a là-bas le plus frappé, sans doute, est *Les Noces de Jacob et de Rachel*, du Maître de l'Annonce aux bergers. Je me souviens que je faisais grand cas de ce peintre, déjà, dans ma période romaine, quand je ne m'intéressais à rien tant qu'aux caravagistes et autres luministes et clair-obscuristes de la première moitié du XVIIe siècle. Les Mattia Preti de Milan m'ont un peu déçu, récemment : beaux, très beaux, mais bien inférieurs à un beau Valentin, dont ils n'approchent pas une seconde la gravité, ni l'intériorité. Le Maître de l'Annonce aux bergers c'est tout autre chose : lui évolue entre Ribera, Vélasquez, le Caravage bien sûr et même Zurbarán dont il a la raideur, le manque d'humour, la revêche et sublime naïveté. C'est le grand spécialiste des pelages de moutons, qu'il rend de façon admirable, un peu, mais de façon beaucoup plus austère, comme ce *Grechetto*, si je ne me trompe, dont j'oublie le nom patronymique – *Castiglione*, est-ce possible ? – et que je crois avoir retrouvé lui aussi lors de ce récent voyage, au cours duquel nous avons vu énormément de peinture (trop, peut-être, et mal, certainement).

Je ne sais plus si j'ai noté que nous étions passés, en rentrant, une nouvelle fois, pour ma part, car je voulais montrer à mes compagnons de voyage ce plus admirable, à mes yeux, de tous les porches romans, à Saint-Gilles du Gard, et un peu plus tard à Pézenas, dont je n'ai pas assez parlé, je m'en avise, dans mon *Département de l'Hérault.* Là j'ai peut-être été un peu déçu : la ville est moins majestueuse qu'il ne m'en souvenait, ses rues les plus riches en monuments sont des rues de village, étroites et peu solennellement tracées ; cependant l'hôtel de ville et sa place sont irrésistibles, et pareillement les petits pâtés inventés là-bas par le cuisinier de Clive, le conquérant des Indes, qui fit à Pézenas une étape

en rentrant de Delhi : de cette grande spécialité locale, et parmi les plus savoureuses qui soient, nous avons fait au passage une razzia, qui a servi ici au dîner d'avant-hier, avec, en guise de dessert, des truffes au chocolat achetées samedi dans Albe.

De tout voyage il faudrait noter ce qui vous a touché *vraiment* – or ce sont autant de moments – plutôt que les objets, les sites, les tableaux qui *eussent dû* vous toucher et n'ont produit sur vous, en fait, aucun effet. Je ne sais si dans cette dernière catégorie il faut ranger le *Jupiter et Thétis* d'Ingres, dont personne n'attend grand-chose, je crois bien. Mais de façon plus sacrilège j'y mettrais la *Pala Sforza*, le tambour bramantesque de Sainte-Marie-des-Grâces ou les flacons de Morandi dont nous fûmes abreuvés tout du long. Dans la première, le lac de Côme à Bellagio et la traversée de Bellagio à Varenna, le clocher de Soglio et le jardin de l'hôtel Palazzo Salis, la presqu'île de Chastré, comme d'habitude, le Montagna de Brera, *Les Noces de Jacob et Rachel* du musée Granet, une errance nocturne entre les cours et sur les balcons de l'université de Pavie, le mont Viso, le mont Viso, le mont Viso. Le mont Viso est mon nouveau grand ami. J'aimerais tout savoir de lui alors que je ne suis même pas sûr qu'il s'appelle bien ainsi. Je ne comprends pas comment il peut régner avec tant d'évidence à la fois et tant de discrétion – car qui connaît son nom ? – sur le Piémont ; sur le Piémont auquel, si je m'attache, c'est grâce à lui, et en dépit de toutes ses pauvres campagnes bafouées.

Jeudi 8 novembre, neuf heures et demie du soir. Flatters est de mon avis, il n'y a plus de campagne en Italie (sauf peut-être dans les zones de haute montagne, comme les Dolomites). C'est dans les villes que s'est réfugié le *jadis*, comme dirait Quignard (comme dirait Flatters que dirait Quignard). Jean-Paul se souvient de Milan comme d'une *belle* ville, ce que je démens tout à fait. Milan est peut être une *bonne* ville, une ville agréable, une ville excitante quand on est jeune, seul, et qu'on cherche le plaisir ; elle abonde en magnifiques monuments (telle Saint-Ambroise) et en richissimes musées ; elle a un des meilleurs opéras du monde et sans doute de bons théâtres ; on peut très bien ne pas s'y ennuyer un seul

instant ; mais je ne dirai jamais que c'est une *belle* ville. C'est même une ville assez *manquée*, si on la compare à Bologne ou bien sûr à Rome, qui sont des cités presque aussi grandes ou même plus grandes qu'elle, et qui, urbanistiquement, architecturalement, ont une tension dramatique incomparablement supérieure. Milan est desservie par son extrême platitude qui fait que de nulle part, à moins de monter dans des tours, on ne l'aperçoit comme *ville*, comme *tout*, ni ne distingue-t-on autre chose que la rue ou la place ou le quartier où l'on se trouve. Le tissu urbain, qui date essentiellement de la fin du XIXe siècle, comme à Paris, et cela très contrairement à ce qui est le cas dans la plupart des autres grandes villes et villes moyennes d'Italie dont le *centro storico* est vraiment *historique* (médiéval, Renaissance ou baroque), est beaucoup plus terne qu'à Paris. Il s'agit d'une ville haussmannienne sans Haussmann, où les parties de plaisir, ou de beauté, je veux dire les principaux monuments et les ensembles monumentaux, sont isolés dans une gangue sans aucun rapport avec eux et qu'il est très ennuyeux de parcourir. C'est d'ailleurs incompréhensible, souvent. Comment Saint-Ambroise ou Sainte-Marie-des-Grâces, qui datent respectivement des cinquième et quinzième siècles, peuvent-elles être perdues dans des quartiers tout entiers "modernes", je veux dire 1900, post-Risorgimentaux ? Ces abbayes, du temps de leur construction, étaient-elles tout à fait hors la ville, au point de n'avoir été rejointes par elle que cinq cents ou quinze cents ans plus tard ? Elles ont pourtant joué un rôle capital dans la vie de la cité. Saint-Eustorge, pour sa part, est encore plus éloignée du centre historique.

Et pourtant j'ai eu grand plaisir à retrouver, et Pierre de même auquel elle est moins familière, l'atmosphère d'Italie, l'humeur de ses villes, même celle de Milan, mais surtout celle de Pavie, de Vigevano, d'Alba. Un point sur lequel je suis tout à fait d'accord avec Dominique Fernandez, c'est la pauvreté – lui va jusqu'à parler de *mesquinerie*, je crois bien – des villes françaises, par comparaison. Même en marchant au hasard dans Vigevano, qui, à l'exception de son admirable place et de son château, n'est pas spécialement une *belle* ville, et qui est posée dans une plaine et parmi des faubourgs aujourd'hui tout à fait affreux, même à Vigevano, le long de rues secondaires, on tombe sur des palais de famille, comme ceux des Saporiti, à peu près en face l'un de l'autre, via Cairoli,

qui sont d'un faste dont la province française ni même Paris n'ont la moindre idée. De ce faste il reste même des traces contemporaines. Dans Albe, petite ville très secondaire, on entre pour acheter des truffes au chocolat dans des confiseries et salons de thé qui n'ont rien à envier, en luxe, en marbre et en plateaux argentés, aux plus somptueux établissements de feu la Marquise de Sévigné. Et qu'était-ce, à Vigevano encore, que cette église San Francesco dont le Guide rouge du Touring Club, tout détaillé qu'il est, daigne à peine dire trois mots, et qui m'a ébloui par sa richesse de mosquée de Cordoue, avec ses énormes piliers qu'on eût crus de marbre en bandes alternées, étincelants parmi les cierges de la messe du soir ?

La France, pendant la majeure partie de l'histoire "moderne", a été une plus grande puissance, et plus riche, que l'Italie. Pourtant les riches Italiens, nobles et bourgeois, vivaient beaucoup plus richement, au moins quant à leurs demeures, que les riches Français. Les appartements des palais vénitiens ou romains sont infiniment plus fastueux, et plus vastes, que ceux des hôtels particuliers parisiens. Même en 1900, les bourgeois milanais étaient logés plus au large, et parmi plus de marbre, et sous de plus hauts plafonds, que les bourgeois français (le cinéma italien en témoigne bien, où l'on voit des gens tout à fait ordinaires, bourgeois bourgeoisants, habiter ce qui nous semble des palais, avec des salons qui ont des allures de salles de bal). Je remarquais cet été, en Angleterre, que les châteaux de la noblesse anglaise, et surtout ceux de la noblesse ducale, étaient infiniment plus opulents que ceux de la noblesse française, s'agît-il des La Rochefoucauld ou des Luynes. Où passait l'argent, en France ? Est-ce la monarchie absolue qui obligeait ses sujets petits et grands à tant de comparative modestie ? Ou bien est-ce que cela a quelque chose à voir avec un quelconque "tempérament national", qui ne serait pas porté à la dépense (ou à l'ostentation, selon une interprétation plus favorable) ?

C'est particulièrement flagrant, et fâcheux, à propos de la peinture. En France – est-ce un des méfaits de la Révolution ? – il y a très peu de *grande* peinture dans les châteaux et dans les églises. En Angleterre, et pour cause, il n'y en a pas beaucoup non plus dans les églises (et même pas du tout), mais infiniment plus qu'en France dans les châteaux (je ne

parle pas des *run of the mill* portraits d'ancêtres). L'Italie l'emporte de très loin sur les deux tableaux (*no pun intended*) : on y tombe sur des chefs-d'œuvre dans des églises où l'on entre *par hasard* et dans des villas de bord de route.

Vendredi 9 novembre, neuf heures vingt, le soir. Avec le discours de Nicolas Sarkozy devant le Congrès américain, une nouvelle étape a été franchie dans "la grande déculturation". Après avoir exprimé, ce que j'approuve fort, la reconnaissance de la France et la sienne pour le sang des soldats américains tombés en défendant la liberté de l'Europe et la France, il a dit tout ce que « [sa] génération » devait culturellement à l'Amérique ; et les premiers noms cités étaient ceux d'Elvis Presley et de Marilyn Monroe, auxquels furent ajoutés pour la bonne mesure ceux de quelques jazzmen et de Hemingway. De Presley il a dit que son nom ne retentissait sans doute pas souvent sous les voûtes du Capitole. Je suppose que non, en effet, et je ne me réjouis pas outre mesure qu'il faille un président de la République française pour l'y introduire. « Ma génération » a-t-il dit, avec cet annexionnisme culturel typique de la petite bourgeoisie triomphante qui croit, ou qui affecte de croire, que ses goûts, ses valeurs, ses connaissances et ses curiosités sont universelles. J'appartiens plus ou moins, malgré notre différence d'âge, à la même génération que le président ; mais je puis témoigner qu'Elvis Presley n'a jamais tenu la moindre place dans ma *culture* à moi, ni même dans ma libido, et pas davantage dans mes divertissements.

Nous n'aurons jamais été gouvernés d'aussi bas, culturellement. Vincent Auriol n'était sans doute pas un aristocrate, et je ne sais pas ce qu'étaient ses goûts personnels, mais le climat de son époque et le sens de la dignité de sa fonction le maintenaient probablement à un certain niveau dans ses interventions publiques. Nicolas Sarkozy, lui, *est* un aristocrate, nous répète-t-on, mais il n'en donne guère de signe dans ses attitudes, ses mimiques, ses goûts, ses amitiés, ses montres, ses fascinations, sa façon de parler, sa démarche de canard, et cette façon qu'il a de se réajuster sans cesse et de tomber la veste quand il entre en voiture, comme un représentant de commerce. On peut dire qu'avec lui la

dictature de la petite bourgeoisie a trouvé une incarnation emblématique idéale, comme naguère avec Lady Diana, aristocrate elle aussi, théoriquement.

***

J'ai beau faire, je n'arrive pas à trouver une datation précise pour la façade si belle de San Ambrogio de Milan. Tous les guides et les livres sur la ville se donnent le mot pour noyer le poisson et pour demeurer aussi flous que possible sur cette question-là. Cette disposition fascinante, à grandes arcades symétriques irrégulières, est-elle contemporaine de saint Ambroise et date-t-elle alors de l'Antiquité tardive, ce qui semble peu vraisemblable ? Remonte-t-elle à la renaissance carolingienne ou bien est-elle une création romane, ou préromane ? Je penche pour la dernière hypothèse, non sans quelque regret. Mais j'aimerais bien en avoir le cœur net.

Dimanche 11 novembre, neuf heures du soir. Décidément, j'ai perdu la main. Je n'arrive pas à comprendre comment cet été, en Angleterre et au pays de Galles, j'arrivais – au prix de grands efforts, il est vrai – à accoucher tous les jours du texte relatif à la visite du jour, pour les *Demeures de l'esprit*, et cela deux mois durant sans un seul jour de répit ; et pourquoi je n'y arrive plus.

Nous sommes allés hier, Pierre, ma mère, Jeanne Lloan et moi, revoir, en ce qui me concerne, et Pierre également, qui l'avait déjà visitée avec Madeleine Gobeil et moi, la fameuse maison de Loti à Rochefort. Nous avons aussi – moins ma mère qui nous a attendus dans les jardins, puis dans la voiture – visité le magnifique château de La Roche-Courbon, où Pierre et moi étions déjà passés en rentrant de La Rochelle, au début de l'année dernière, si je ne me trompe. Nous avons même pu voir ou revoir, selon les cas, la merveilleuse place de Bazas, au retour. Et nous avons dîné ici tous les quatre, à une heure pas plus avancée que d'habitude. Mais, aujourd'hui, bien que je n'aie pour ainsi dire rien fait d'autre, sinon

quelques envois de photographies pour *Le Jour ni l'Heure* et pour Flickr, et bien sûr la promenade rituelle à la rivière, je ne suis pas parvenu à venir à bout du texte sur la maison de Rochefort, qui doit ouvrir le deuxième volume des *Demeures.* Je vais d'ailleurs y retourner immédiatement.

Mercredi 14 novembre, dix heures du soir. Comme Claude Durand m'a dit qu'il souhaitait voir *La Grande Déculturation*, j'aimerais lui montrer ce texte avant son départ annuel pour les Antilles, au début du mois de décembre. Hélas, je crains bien de n'avoir jamais fini à temps. Il y a bientôt un an que traîne sur le métier ce qui ne devait être, à l'origine, qu'un petit éditorial de rien du tout, pour l'In-nocence. La curiosité qu'a témoignée Durand à son égard, peut-être par pure amabilité, m'a encouragé à lui donner plus de volume. Il a à présent près de cent mille signes, et ce n'est qu'un brouillon qui, lui-même, en tant que brouillon, n'est pas achevé. Je me suis interrompu pendant des mois à cause de *L'Amour l'Automne*, du *Journal de* Travers, des *Demeures de l'esprit* anglaises, de *Corée l'absente*, et encore, ces jours derniers, à cause de l'excursion à Rochefort pour y revoir la maison de Loti, puis de la rédaction du texte sur ladite maison, pour le premier volume des *Demeures* françaises. Là-dessus sont arrivées les épreuves d'*Au théâtre ce soir*, dont je sors à peine, et il faudra encore y jeter deux ou trois coups d'œil.

À la relecture cette pièce m'a bien plu, hier et encore ce matin ; moins cette après-midi, et beaucoup moins ce soir. J'essaie de me dire que c'est une question d'heure, de lumière, d'humeur, de conditions thermiques (il n'y a toujours pas de chaudière et le temps s'est beaucoup refroidi). Bien des passages m'ayant paru plutôt lourdingues, et l'ensemble trop long, au lieu de couper j'ai rajouté du texte, selon ma mauvaise habitude, afin de délayer et fluidifier le tout – *fluidifier*, c'est le mot à la mode, ou ce l'était il y a quinze jours, quand M. Gautier-Sauvagnac, "numéro deux" du Medef et président de la riche corporation des patrons de la métallurgie, a expliqué d'énormes retraits en argent liquide, du compte bancaire de son groupe, par la nécessité de « fluidifier les rapports sociaux ».

Cette *fluidification*-là a beaucoup plu : il s'agissait, semble-t-il, mais l'affaire est loin d'être close, de subventionner doucement les syndicats. Tous nient comme un seul homme avoir touché quoi que ce soit, bien entendu – le secrétaire général de l'un d'entre eux a même déclaré, avec une ingénuité charmante :

« Je peux vous montrer nos livres de comptes ! »

Ah, *ils sont joueurs*, comme disait le gendarme Éliézer des automobilistes insubordonnés…

***

La P.O.L, bizarrement, m'envoie un long article paru dans la *Nouvelle Revue d'histoire* à propos du *Communisme du XXIe siècle* (paru aux éditions Xénia). L'article est nettement favorable, dans l'ensemble, mais il trouve tout de même le moyen d'être assez déplaisant. D'une part l'auteur y affiche tout au long un désagréable ton supérieur, celui d'un professeur d'université corrigeant une copie (et ce ton est d'autant moins justifié qu'il appelle le *Cratyle* « un dialogue platonicien peu connu » !) ; d'autre part, et comme d'habitude, mais plus encore que d'habitude, il est plein d'inexactitudes. Les schémas de pensée prépensés de la droite traditionnelle ou traditionaliste sont tout aussi rigoureux et bien arrêtés que ceux de la gauche bien-pensante et dogmatique. L'auteur de l'article attachant beaucoup d'importance à ma triple qualité ancienne de disciple de Barthes, d'homosexuel militant (!) et d'"homme de gauche", je n'ai pu être à ses yeux, avec un tel pedigree, qu'un enfant chéri des médias, jusqu'au jour où, ayant trouvé mon chemin de Damas, j'ai été précipité de la roche Tarpéienne (*so to speak*) :

« En bref, il s'agit d'un tenant de l'hédonisme distingué, à qui les médias étaient jusqu'à ces derniers temps largement ouverts, et les commentaires des critiques autorisés systématiquement élogieux. Bien sûr, on le trouvait quelquefois trop scrupuleux, trop attaché à la culture traditionnelle, un peu élitiste et hautain, mais enfin, il faisait partie des esprits qui avaient conduit la société européenne sur la voie de la libération, et personne ne songeait à semer des réticences sur son œuvre,

à jeter sur lui le moindre interdit. Or il s'est produit au début de l'an 2000 un premier événement qui a modifié la vision que le parti des intellectuels avait de cet auteur, et qui a infléchi sa propre réflexion. Cette année-là, *etc.* »

Ce joli tableau est bien propre et bien facile à lire, mais il a le défaut d'être tout à fait faux. Les médias, c'est peu de le dire, ne m'ont jamais été « largement ouverts » ; et les commentaires des critiques autorisés, à propos de mes livres ou de moi, ont encore bien moins été « systématiquement élogieux ». En fait, la critique et moi nous sommes détestés au premier coup d'œil, et elle n'a jamais pu supporter, et ne supporte toujours pas, elle qui n'hésite pas à répandre les pires horreurs sur tel ou tel ou sur moi, qu'on lui réponde ou qu'on la juge, elle – ce que je suis en train de faire –, surtout si l'on a, de son état et du journalisme en général, une opinion assez piètre. Elle m'a toujours eu en grippe ou en mépris, et la crise de l'an 2000 a été bien plus l'expression suprême de cette animosité accumulée, son effet différé, qu'un retournement quelconque.

Jeudi 15 novembre, six heures et demie du matin. Est-il imaginable, trente ans après, et alors que depuis douze années je n'ai eu aucun contact avec W., qu'il soit le principal personnage de mes rêves, et en tout cas de mes cauchemars ? Non, *cauchemars* n'est pas exactement le mot : ce ne sont pas vraiment des cauchemars, ça n'a rien de grand-guignolesque, de gothique ni de sanglant : c'est seulement triste et oppressant – et ça ne s'en va pas. Mon répertoire onirique ne date pas de mon enfance, ou très peu ; il a été entièrement forgé entre ma vingt-troisième et ma trente-cinquième année.

Deux heures dix, l'après-midi. La déception, et certes pas la *destruction*, aura été notre Béatrice. Nous étions tous très excités par la perspective de l'enregistrement, aujourd'hui, et de la diffusion, samedi, d'une émission de Finkielkraut, "Répliques", avec cette fois pour invités Marcheschi et Anselm Kiefer. Même le site de mes lecteurs était en

ébullition enthousiaste. Kiefer est couvert de gloire, il vient d'entrer au Louvre, il n'est question que de lui de toute part cette saison et toujours. Être mis sur un pied d'égalité avec lui, ne serait-ce que le temps d'une émission, c'était, pour Marcheschi, une consécration merveilleuse, qui n'était due qu'à la gentillesse et à la générosité de Finkielkraut, et à sa très sincère amitié pour Flatters, et à son goût pour son travail. Le rendez-vous était fixé à cinq heures dans les studios de France Culture. Ce matin, à onze heures, Kiefer s'est décommandé, en avançant pour excuse les grèves qui paralysent la France. Cependant il est à Paris, il a une voiture et un chauffeur, semble-t-il, on lui a même proposé de venir le chercher à moto ! La grève pourrait bien n'être qu'un prétexte ; et de toute façon le procédé, cette défausse de dernière minute, est plutôt cavalier. Finkielkraut est furieux, Marcheschi et moi (dans les grands moments c'est la même chose) en pleine crise de paranoïa – et surtout terriblement déçus.

Est-ce que les raisons mêmes qui nous faisaient paraître cette émission si désirable ne seraient pas précisément celles qui, à Kiefer, l'ont fait paraître à éviter ? Est-il possible que les ennemis de Marcheschi, qui sont presque aussi nombreux que les miens (et souvent ce sont les mêmes), aient dissuadé Kiefer de débattre en public avec un artiste beaucoup moins connu que lui, que sans doute il ne connaissait même pas, et qu'on a pu lui dépeindre comme sans intérêt et sans talent (nous voyons très bien qui aurait pu remplir cette fonction) ? C'est non seulement possible, mais assez vraisemblable. L'excuse de la grève ne tient pas debout. En six heures on a plus que le temps qu'il faut pour se rendre en toute sécurité du IIIe arrondissement, où réside Kiefer, à la Maison de la radio. D'après ce que dit Flatters et ses observations à partir de son balcon, la circulation dans Paris est tout à fait fluide. Kiefer, ou plutôt son porte-voix, a dit aussi qu'il avait un rendez-vous très important aujourd'hui, ce qui a mis hors d'elle la collaboratrice de Finkielkraut, Claire Poinsignon (ce nom m'est extrêmement familier par la radio), qui considère qu'il n'y a rien et qu'il ne peut rien y avoir de plus important que "Répliques". Nous ne sommes pas loin de partager son sentiment.

Une déception sur un point ou sur un autre, de temps en temps, c'est l'ombre qui donne son relief à la vie. Mais ces théories ininterrompues de

déceptions, livre après livre, exposition après exposition, émission après émission, pour Flatters et pour moi, c'est un brouillard où notre vie se perd et dans lequel nous avons aussi froid que ces jours-ci dans cette maison.

Dix heures et demie du soir. Rebondissement antiparanoïaque : Kiefer a accepté de faire samedi matin l'émission en direct, ce qui est pratiquement sans exemple. Jean-Paul avait déjà un certain trac, le direct y ajoute encore ; et l'heure ne l'enthousiasme guère, lui qui déteste parler le matin – je le comprends. D'un autre côté, le nouvel arrangement sauve le plus important, et, surtout, son acceptation par Kiefer tend à établir que les motifs de sa dérobade sont bien liés à la grève et ne sont pas ceux que nous avions craints. Cependant l'affaire ni l'émission ne sont dans le sac. La collaboratrice de Finkielkraut, qui s'est entretenue avec la garde rapprochée du grand homme (on ne lui parle jamais directement, semble-t-il), dit qu'elle ne serait pas étonnée qu'il ne vienne pas. Nous n'arrivons pas à le soupçonner d'envisager pareil forfait.

***

La nouvelle chaudière est dans la maison. Cependant il n'est pas question qu'elle fonctionne avant mardi prochain, c'est-à-dire qu'elle chauffe avant mercredi, et encore ne s'agirait-il que d'une mise en route approximative et provisoire, « pour vous rendre service », car certains mécanismes de sécurité ne pourront être en place à cette date – mais ça ne sera pas dangereux du tout, paraît-il…

Vendredi 16 novembre, dix heures du soir. Aujourd'hui la date de mardi prochain, qui déjà paraissait affreusement lointaine, n'est plus si assurée. L'ouvrier qui était là cette après-midi a paru étonné que son patron ait pris cet engagement.

« Enfin, s'i' vous l'a dit… »

Plus tôt le même patron avait dit : *le 15 novembre*, et encore plus tôt : *la Toussaint*. Il est vrai que j'ai moi-même lambiné à passer la commande, en septembre, me demandant bien comment j'allais payer. Je me le demande encore, d'ailleurs, malgré de très importants secours marcheschiens. Et à peine la chaudière sera-t-elle installée que recommencera la vieille et horrible saga du gaz et de ses épouvantables factures…

En attendant nous nous gelons. A commencé hier sur le pays une précoce vague de froid : il a neigé dans les Vosges, il a neigé sur le Massif central au-dessus de mille mètres, il paraît qu'à Auch on était cette nuit à moins cinq degrés. Ma mère est celle qui se plaint le moins. On s'inquiète pour elle, autour d'elle : Jeanne Lloan, Émilia, ma sœur, ces dames se font beaucoup de souci ; et, en effet, il est sans doute dangereux de faire vivre une femme de quatre-vingt-seize ans dans une maison où la température est de quinze degrés, si j'en juge par le thermomètre voisin de ce bureau. Encore ai-je ici un petit radiateur électrique. Dans d'autres pièces ou dans d'autres coins de celle-ci, il fait sans doute beaucoup plus froid. Mais, dans la chambre de ma mère, on arrive peut-être à dix-sept ou dix-huit degrés, grâce à *plusieurs* radiateurs électriques. Nous envisageons de dîner dans la cuisine, où le fourneau chauffe un peu.

***

« Je me suis fait enculer, m'a dit Flatters cette après-midi – je pense que pour l'émission Kiefer c'est excellent : on a beau dire, ça remet tout de même joliment les idées en place… »

***

J'entretiens à l'égard de feu Gérard Grisey un solide préjugé favorable – enfin, *solide*, je ne sais pas : certainement pas très éclairé. Quoi qu'il en soit, j'ai entendu sans plaisir aucun *Vortex temporum*, au début de cette

après-midi, dans mon bain (un endroit dont je m'extrais encore plus difficilement que d'habitude, ces temps-ci). L'œuvre me semblait ne mériter en rien son grandiose titre, et n'être pas non plus à la hauteur de la faveur du compositeur auprès de moi – bâtie essentiellement, il est vrai, sur la courte pièce écrite en mémoire de Dominique Troncin, *Stèle*, que je n'ai pas réécoutée depuis des années, car l'enregistrement m'a été volé dans ma voiture (au pied du mont Saint-Bauzille, dans l'Hérault). J'aime mieux *Talea*, de presque dix ans antérieure. Mais quand je lis après audition les textes d'accompagnement, à commencer par ceux du compositeur lui-même, je me dis que j'ai dû manquer d'attention, qu'il faut une autre écoute, et sans doute plusieurs. D'un autre côté, j'avais décidé de me soustraire au chantage de la *déclaration d'intention*…

Au théâtre ce soir, je ne sais pourquoi j'y pense, m'a de nouveau paru assez réussie, à dernière relecture hier matin – c'est décidément une question d'heure…

Pour un incompétent de ma sorte, une ligne de fracture très opératoire au sein de la musique contemporaine, et peut-être de la musique moderne *en général*, voire de la musique dans son ensemble, c'est celle qui sépare la musique à notes *tenues*, longues, et à longues plages sonores, et la musique à notes *piquées* (cette terminologie est certainement inadéquate). J'ai réécouté *Arcana* de Varèse, hier, sans doute parce que Marcheschi se découvre très varésien, ces temps-ci (il a fait écouter *Nocturne*, la semaine dernière, sur France Musique, au cours d'une émission de François Castang). Mais je ne peux pas me faire à Varèse, ni aux sonates de Boulez, ni à *Vortex temporum*, apparemment. C'est à mes oreilles la tradition de ce que Barthes appelait dans *Soirées de Paris* des « sons en crottes de bique » (l'expression a été relevée avec amusement par Pesson). Je ne suis pas très porté sur le *planant*, mais j'aime mieux Ligeti que ces petites secousses incessantes.

Dans un genre (très) différent, j'ai entendu récemment la Deuxième Symphonie (la deuxième symphonie ? la *Deuxième Symphonie* ? la *Deuxième symphonie* ? (c'est le genre de choses qu'une vie entière ne suffit pas à vous apprendre (et quand on croit avoir appris survient un nouvel expert qui fait s'effondrer toute votre science)) de Sir Charles Stanford, que m'a envoyée Bertrand Dermoncourt, qui s'est mis dans la

tête, assez justement, que je m'intéressais beaucoup à la musique anglaise. L'œuvre m'a paru d'une rare platitude, mais je croyais qu'elle avait été composée vers 1914. J'ai découvert depuis lors qu'elle datait de 1880. Avec en tête cette donnée inédite, je l'entendrai sans doute différemment.

Dimanche 18 novembre, neuf heures et quart, le soir. « Je chassais dans la forêt. Je poursuivais un sanglier, Je me suis trompé de chemin », chante Golaud tout au début de *Pelléas.* Nous, ce sont trois grands chevreuils qui nous ont fait quitter nos erres, cette après-midi. Nous les avons vus longuement traverser un champ labouré, près de l'Auroue ; puis, effrayés, repartir dans l'autre sens et s'enfoncer dans les taillis. Nous avons eu l'idée de les prendre à revers en suivant la rivière : non certes pour les chasser ni pour les effrayer, mais dans l'espoir de les revoir et peut-être de les surprendre dans leur gîte coutumier. Nous n'avons pas eu le plaisir de les apercevoir une autre fois mais, entraînés sur leur piste, nous sommes revenus dans des régions du cours de l'Auroue que je n'avais pas fréquentées depuis des années, je ne saurais dire précisément pourquoi.

Je croyais me souvenir d'une île : nous ne l'avons pas retrouvée, à moins qu'un des bras qui l'enserraient ne soit ces temps-ci asséché. En revanche nous avons atteint un assez grand étang dont je me rappelais à peine, un étang noir au milieu des ronces et des troncs serrés, et dont les bords étaient d'ailleurs gelés, car il fait grand froid malgré le ciel découvert, ou à cause de lui. Je hantais ces parages il y a dix ou douze ans, puis je les ai délaissés pour une raison ou pour une autre, peut-être parce qu'ils étaient devenus difficiles d'accès. On s'y déchire un peu les mains et le visage, mais on peut tout de même les parcourir, faire le tour de l'étang, et, en prenant appui sur de grosses pierres, sauter d'une rive à l'autre de l'Auroue, en ce point très étroite et profondément enfoncée dans le sol. On pourrait aussi, si on voulait, rejoindre des chemins qui mènent à des sites ou des maisons que j'ai jadis ou naguère beaucoup pratiqués, souvent avec Pierre, déjà : les hauteurs de Lafont ou celles de Milor, et, sur l'autre rive, Heuré-Bartens ou L'Isle-Bouzon.

Une fois – j'habitais encore le pigeonnier de Plieux, c'était sans doute en 1992 –, j'étais allé avec mes parents jusqu'à Lafont, en gravissant ce chemin dont nous avons presque atteint cette après-midi le point de départ, entre L'Isle-Bouzon et Castet-Picon. Au retour, ma mère a eu un malaise et nous l'avons crue morte, pendant quelques minutes : elle était complètement inanimée.

Une autre fois, plus tard, après la mort de mon père, nous avons suivi si longtemps, elle et moi, et si loin, le chemin qui longe l'Auroue, que retourner lui a paru au-dessus de ses forces, et que je suis allé chercher la voiture, pour la prendre à cette petite route de la vallée, justement, sous L'Isle-Bouzon. Quand je suis revenu elle était en grande conversation avec un spectaculaire jeune homme blond, étroit de hanches et large d'épaules, un athlète archangélique qui travaillait pour une société de sécurité, nous a-t-il appris, et dont les parents habitaient entre Heuré-Bartens et L'Isle-Bouzon : il avait vu cette dame âgée assise toute seule en rase campagne, et cru de son devoir de la secourir et protéger. C'était l'époque, je crois bien, où je cherchais à mettre sur pied un système de gardiennage, exigé par les assurances, pour l'exposition Miró. Je me suis renseigné auprès du jeune homme ; mais ses services et ceux de sa société étaient trop chers pour moi, bien entendu.

Le plaisant est que ma mère, laissée seule un quart d'heure au creux de cette vallée solitaire, ait réussi à en faire sourdre un très beau garçon, tout attentions à son égard ; alors que moi… (il n'était pas du tout "mon genre", au demeurant ; mais là n'est pas la question).

Ces retrouvailles avec des paysages ou des détails de paysages jadis familiers (j'ai tout de même cette vallée sous les yeux toute la journée) produisent toujours sur moi un très fort effet, un effet de petite madeleine ou de tasse de thé élargi à tout un fragment de campagne. La rencontre des chevreuils a coïncidé avec un brusque changement de saison. Les grands froids de ces derniers jours ont arraché aux arbres toutes leurs feuilles, les couleurs de la végétation se sont éteintes ou feutrées, on est tout à fait entré dans l'hiver.

Je dois à la vérité d'ajouter, quitte à gâcher sérieusement le tableau, que certains champs ont dû faire l'objet de puissants épandages et qu'il

planait sur certaines zones une odeur épouvantable. On aurait dit de l'excrément humain.

***

Nous sommes allés dîner hier soir à Montauban chez les Martin-Robin, Pierre, ma mère et moi. Quynh est décidément l'une des meilleures cuisinières que je connaisse. Mais ces banquets ne sont plus de mon âge. Les délicatesses apéritives qu'on avale avant de passer à table suffiraient amplement à faire tout un repas. Au lieu de quoi elles sont suivies d'un plat de poisson et d'un plat de viande, c'est-à-dire de deux autres dîners. Même les desserts arrivent en double, après les fromages. Bien entendu, il ne tiendrait qu'à moi de m'abstenir, comme fait ma mère, qui de tout mange à peine. Mais je veux faire honneur à notre hôtesse, auprès de qui j'ai la réputation d'être le plus enthousiaste de ses invités. Et je le suis en effet, je le suis, et je prends et reprends de tout. Nous n'avons quitté la table qu'à une heure du matin. Il était question de repasser au salon pour une conversation postprandiale et des infusions, mais je tombais de sommeil et de fatigue, et j'ai abrégé cette suite protocolaire, peut-être un peu abruptement. Il était tout de même plus de deux heures et demie du matin quand nous sommes revenus ici, dans cette maison glaciale. Je n'ai plus la santé pour pareilles agapes. Ma mère, elle, était enchantée de sa soirée.

Il fait assez chaud dans sa chambre, grâce à plusieurs radiateurs électriques, mais dans toutes les autres pièces règne un froid polaire. Le thermomètre ici indique quatorze degrés, ce qui est d'ailleurs assez étonnant car dehors il gèle toutes les nuits. La voiture indiquait moins trois, hier au soir.

Lundi 19 novembre, dix heures du soir. Corée l'absente, le volume, était chez Fayard dès mardi dernier, mais je ne l'ai toujours pas reçu. C'était la même chose la dernière fois : le livre était déjà en librairie que je ne l'avais pas encore vu. Il est difficile de se plaindre un peu car c'est

admettre que les écrivains sont comme des enfants, qu'ils veulent voir l'objet, l'avoir entre les mains, alors que cela, bien entendu, ne changera rien à rien, n'aura aucun effet pratique, à ce stade. N'empêche, cela m'aurait fait plaisir, qu'on songe à m'en envoyer un ou deux, pour commencer. Mais il paraît – parce que tout de même j'ai un peu geint dans le jasmin, cette après-midi – que mes correspondants habituels, là-bas, n'ont rien à voir avec les envois, qu'une fois le dernier détail de l'index réglé leur tâche est finie, que ce que je réclame relève de "la Presse". Ah, si c'est de "la Presse"…

***

Les chauffagistes, sans m'en dire un mot, ont démonté, pour faire de la place, disent-ils, tout ce qui, dans le système des "convertisseurs", était à l'intérieur, dans la chaufferie. Or c'est extrêmement ennuyant parce que l'affaire judiciaire liée à ces convertisseurs est loin, bien loin d'être close, et que, si la partie adverse se réveille, elle pourra toujours dire que les convertisseurs eussent parfaitement fonctionné si je n'avais pas fait démonter une grande partie de leur machinerie. Si le tribunal désigne des experts, ces experts n'auront plus grand-chose à voir. Évidemment je suis furieux que l'entreprise qui travaille actuellement ici ait pris cette initiative sans seulement m'en informer. Sur mon insistance extrême, elle a accepté de remonter les appareils déposés, mais pas la très complexe tuyauterie qui lui était reliée, et qui ne servait à rien, certes, mais qui avait très bon air : on se serait cru sur le *Nautilus.* Comme je me plaignais de l'encombrement des pièces et tuyaux de cuivre démontés dans les salles d'exposition du bas, le patron de l'entreprise m'a dit qu'il pouvait abriter tout cela dans ses ateliers. Ces divers détails installent une atmosphère de suspicion désagréable, et d'autant plus désagréable que, bien entendu, nous n'avons toujours pas de chauffage, le 20 novembre.

Le nouvel avocat m'a téléphoné aujourd'hui, je dois le voir la semaine prochaine. Il a déjà renoncé à la première procédure qu'il entendait suivre, demander l'annulation du contrat principal, et, par voie de conséquence, celle du contrat annexe, pour vice de forme (les documents ne portent pas toutes les indications nécessaires). Il paraît que cet itinéraire nous est barré à cause de l'importance du contrat – je comprends mal, évidemment, pourquoi un contrat important serait soumis à moins d'exigences qu'un contrat moins important. Toujours est-il que nous voici revenus au plan de bataille ancien, et que la question du faux et de l'usage de faux refait surface sur le devant de la scène. Toutefois, ce que l'avocat me dit avoir l'intention de plaider, c'est la non-exécution du contrat. Or, pour prouver la non-exécution, il faudra bien faire faire un constat. Et quel constat est possible maintenant que les actuels intervenants ont tout démonté ? Force majeure, disent-ils : vous êtes bien obligé de vous chauffer !

Mercredi 21 novembre, onze heures moins le quart, le matin. Toujours pas de *Corée l'absente* et toujours pas de chauffage. La colère m'a empêché de fermer l'œil, je suis levé depuis cinq heures et demie du matin. Hier était la troisième date butoir, après le 1er et le 15 novembre, donnée par les chauffagistes pour la mise en marche de la nouvelle chaudière : en fait ils ont à peine travaillé, de onze heures à midi, et ils ont tout laissé en plan sans un mot d'explication, ni d'excuse, ni de regret. J'ai dit dix fois à leur patron qu'il y avait dans cette maison une femme de quatre-vingt-seize ans qu'un froid pareil pouvait tuer : jamais il n'a seulement fait mine de l'entendre – une donnée quelconque n'est entendue et comprise qu'à condition d'être répétée et expressément prise en compte par celui à qui elle est communiquée, et ce n'est pas le cas : aucune réaction, aucun signe que vos mots sont arrivés quelque part (c'est bien simple, on dirait mes livres…). Je peux comprendre tous les empêchements de la terre ; ce que je ne peux pas comprendre c'est cette indifférence, ce cynisme : même pas un coup de téléphone, rien ; et si c'est moi qui appelle, je ne peux parler à personne, l'homme n'est jamais là, et il ne rappelle pas.

Qu’est-ce qu’on peut faire ? L’expérience prouve qu’on ne peut compter ni sur la police ou la gendarmerie, ni sur la justice, que s’engager sur la voie des plaintes déposées et des procès engagés c’est entrer dans un dédale épuisant où l’on est tout pareillement la proie du hasard, et des mufles, et des incapables, et des escrocs, et surtout de ces gens qui sont de loin l’espèce la plus répandue, ceux dont la parole ne vaut rien, dont les engagements n’engagent pas, et qui sont sincèrement surpris qu’on leur rappelle leurs propres phrases, comme s’il n’était pas universellement convenu que les mots ne sont que des mots, vous m’faites marrer.

Comment se mettre à l’abri de cette engeance, et de tout ce qu’elle porte en elle de nocence, d’inutiles fatigues, de temps perdu et de malheur ? Peut-être n’y a-t-il d’autre moyen que d’habiter l’hôtel pour échapper au moins à la pire et la plus emblématique des sous-catégories de cette vaste espèce sans honte et sans honneur, sans vergogne, les artisans et entrepreneurs du bâtiment – ceux d’entre eux qui échappent à la règle devraient fonder une confrérie pour n’être pas injustement compromis par l’ensemble de ces professions.

***

Luc Charcellay vient de m’appeler pour me dire que notre pièce ne pouvait pas s’appeler *Au théâtre ce soir*, comme il était prévu pourtant depuis plus de trente ans. Il paraît que cette expression est protégée et que nous risquerions un procès. Nous envisageons à présent *Le Théâtre ce soir* ou *Théâtre ce soir.*

Neuf heures et quart, le soir. Corée l’absente est enfin arrivé aujourd’hui. C’est un fort volume qui a plutôt bon air. Le recevoir n’a pas suffi à me remettre de bonne humeur, néanmoins, car toute la journée j’ai attendu un appel ou plus exactement un *rappel* du chauffagiste, impossible à joindre selon la meilleure tradition. Telle était ma fureur à son égard que j’envisageais d’aller voir les gendarmes, ne serait-ce que

pour leur demander conseil : que fait-on quand un entrepreneur vous promet pour la Toussaint une atmosphère confortable dans votre demeure, vous laisse sans chauffage alors que l'hiver est pleinement installé et que vous avez chez vous une quasi-centenaire, se rend injoignable et ne répond pas à vos messages ? Ou bien c'est l'avocat que j'aurais dû consulter, pensais-je, pour l'avertir d'une nouvelle affaire dans l'affaire. Ce que je ne pouvais pas faire, c'est ne rien faire du tout. Il me fallait trouver quelque canal d'écoulement pour ma bile avant qu'elle ne m'étouffe, et je ne pouvais me résigner à l'accablante impuissance, si affreusement humiliante, qui s'abat sur vous, sur moi – les autres ont peut-être des solutions ? –, dans ces cas-là.

L'homme a tout de même téléphoné, à sept heures du soir, et il est même passé, une demi-heure après. S'il ne m'avait pas appelé plus tôt c'est qu'il ne voulait pas me parler sans avoir une solution sérieuse à me proposer du problème qui s'était posé – il était injoignable par souci de rigueur dans son métier, en somme… La grosse chaudière De Dietrich qu'on avait commandée, et qui est déjà en place dans la chaufferie, ne saurait faire l'affaire et doit être remplacée, car elle ne peut fonctionner qu'au gaz de ville et pas au propane, qui est ce dont nous disposons ici (première nouvelle…). Je ne suis pas spécialiste, mais enfin il me semble que c'est faire preuve de bien peu de professionnalisme que de ne s'en être pas avisé plus tôt. Sans compter que se fait de plus en plus prégnant dans mon esprit l'épisode des appareils et tuyaux mis en place par les précédentes équipes et déposés par celle-ci, sans aucune consultation préalable avec moi : et là nous entrons dans l'inexplicable, car je n'entrevois pas du tout l'objet de l'opération.

Le visiteur du soir a bien plus ou moins bafouillé que ces appareils et ces tuyaux l'encombraient pour installer les siens, et c'est peut-être vrai pour une partie d'entre eux, mais certainement pas pour tous, ni même pour la plupart. De quelle utilité pouvait bien être d'enlever des tuyaux de cuivre plaqués contre le mur ? Quel gain d'espace pouvait-on en espérer ? L'homme dit qu'il avait besoin de faire passer les siens. Mais les siens, ceux de la nouvelle chaudière qu'il faut remplacer, grimpent le long du mur opposé. Tout cela est exaspérant au dernier degré.

Nous avons eu droit au prêt d'un poêle à pétrole qui pourrait réchauffer un peu de grands volumes, paraît-il. Il est en fonctionnement au premier étage, dans la salle où nous dînons, et il nous a fait gagner déjà trois degrés, de onze à quatorze. Il est question du prêt d'un autre, demain, pour cette bibliothèque où je passe quatorze heures par jour. Une nouvelle chaudière devrait être livrée lundi prochain et pourrait commencer à fonctionner dans le courant de cette semaine-là. Nous serons alors en décembre, ou peu s'en faut.

Bien entendu ma mère a sauté sur l'occasion pour dire qu'elle souhaitait à présent rentrer chez elle, ce que tout le monde entend éviter à tout prix. Elle se plaint peu du froid, mais il est tout de même difficile d'insister pour la garder ici alors que cette maison n'a pratiquement pas de chauffage. Cet aspect des choses a déclenché un autre branle-bas, téléphonique celui-ci, en faveur du statu quo. Ce sont là beaucoup de soucis et bien peu de confort – sans parler de six mille euros de découvert en banque ! – et je me félicite de n'avoir pas en cours, pour une fois, de travail trop pressant. Je suis arrivé à finir une première version de *La Grande Déculturation* et me suis mis aussitôt à une deuxième (ou bien j'ai commencé à corriger mon brouillon, pour parler plus simplement).

Vendredi 23 novembre, neuf heures du soir. Je ne sais plus quel magazine qui était venu faire ici un reportage, l'année dernière, *Plaisir du Gers*, sans doute, ou peut-être *Lire*, accordait beaucoup d'importance à la chaudière, l'avait photographiée sous toutes les coutures et disait que c'était un des personnages essentiels de mon *journal.* Pourtant, dans les volumes déjà parus, la chaudière et le système de chauffage en général, dans cette maison, tiennent une place insignifiante au regard de celle qu'ils se sont acquise depuis un an ou deux, avec une formidable pointe de présence ces jours-ci. Je ne puis tout de même pas entretenir ce pauvre *journal* de la seule chaudière ! Pourtant elle occupe toutes mes pensées du soir au matin et du matin au soir, et les problèmes qui lui sont liés – car elle n'est source que de problèmes, et certainement pas de la moindre chaleur – m'ont réveillé irrémissiblement à quatre heures, ce matin. Déjà ils avaient dévoré presque la totalité de la journée d'hier. Et si j'avais à

un instant ou un autre la moindre chance de leur échapper, le froid se chargerait de me les rappeler à tout moment.

Flatters a prononcé aujourd'hui le mot *humiliation*, à propos de ce que l'on ressent dans ces circonstances-là. Et c'est bien en effet le terme qui convient. La totale impuissance à laquelle se trouvent réduits en pareille situation des gens comme nous est accablante. Certains correspondants me recommandent de m'adresser à un ami qui s'y connaisse un peu dans ce domaine, celui de la plomberie et du chauffagisme. Mais je ne connais personne qui ait la moindre compétence en la matière. Même Christian Combaz, qui est mon habituel conseiller en fait de vie réelle, n'est pas particulièrement versé dans les chaudières, à ma connaissance ; et de toute façon il est à quinze cents kilomètres. Je me rabats sur ce pauvre *journal*, qui n'a pas d'avis à offrir, qui n'y connaît strictement rien en matière de plomberie, mais qui au moins sert d'exutoire sans trop protester (dans un premier temps…). Pourtant, même un volume énorme comme celui qui vient de paraître, et qui compte près de sept cents pages, ne suffirait pas à exposer clairement et intelligiblement toutes les données techniques, juridiques, psychologiques et événementielles du nœud de problèmes dont la chaudière est l'épicentre. Comment parviendrais-je à en dresser un tableau net, d'ailleurs, puisque moi-même je n'y comprends rien ? C'est bien cette incompréhension qui laisse si faible et désarmé face aux divers rebondissements et à leurs protagonistes, et c'est elle qui engendre ces sentiments d'impuissance et d'humiliation exaspérée que j'évoquais.

Hier j'ai parlé très longuement, et à plusieurs reprises, au contremaître et au patron d'une des entreprises qui étaient intervenues l'année dernière au plus fort de la crise des "convertisseurs", à la demande des escrocs fondateurs (fondateurs du récit, de mes malheurs, du chaos). Ces hommes, qui sont l'équipe dite *de Mauvezin*, et qui m'ont toujours fait plutôt bonne impression, ne comprennent pas plus que moi pourquoi l'équipe actuelle, celle *de Miradoux*, a jugé bon de démonter tout ce qu'il y avait au mur de machinerie, de tuyaux et de convertisseurs, sur le côté gauche de la chaufferie, pour installer sur le côté droit une nouvelle chaudière qui au demeurant ne marche pas plus que la précedente, et pour cause, puisqu'elle est faite pour fonctionner au gaz de ville. On pensait à

Mauvezin que toutes les chaudières équipées pour le gaz de ville pouvaient subir une petite intervention qui les rendait aptes à fonctionner au propane, au *gaz en cuve*, le précieux trésor si dispendieusement dispensé par mes (autres) grands amis de Totalgaz. Mais j'ai téléphoné aux services de renseignements techniques de l'auguste maison De Dietrich (*fondée en 1684* – ceux qui recommandent de n'avoir jamais affaire qu'à des établissements ayant pignon sur rue sont servis…), et on m'y a dit qu'en effet, comme on le soutient à Miradoux, la *C210 Eco 130 Kw* (tient, ce ne serait pas mal, comme titre pour ce volume, dans la lignée de *K. 310*…) ne pouvait *pas* être adaptée au propane. J'ai demandé s'il était fréquent que des installateurs se trompent, et mettent en place une machine dont ils s'avisent au moment de l'allumer qu'elle n'est pas adaptée au gaz en usage sur place ; et on m'a répondu que cela arrivait en effet quelquefois, que ces messieurs ne portaient pas toujours suffisamment d'attention à ce point. Mais les fabricants ne veulent jamais dire trop de mal des installateurs aux clients, car leurs clients à eux, ce sont précisément les installateurs ; et les fabricants ne veulent pas perdre leur pratique. Oh, je deviens sur le tas un véritable expert en matière de mœurs et d'économie fumistes ! Je me demande pourquoi le gouvernement ne fait jamais appel à mes compétences pour l'une ou l'autre de ses innombrables commissions. Et le Conseil économique & social, est-ce qu'il n'est pas fait pour les experts en rien et rescapés de tout de mon espèce ?

J'ai parlé aussi à l'avocat, le nouveau, celui de Fleurance – toutes les petites villes du département sont parties à mes drames. Lui ne comprend pas non plus pourquoi Miradoux a démonté tout ce qui était sur les lieux avant son intervention. Il juge cela d'autant plus déplorable que son intention était de demander au tribunal, dans l'affaire des "convertisseurs", la nomination d'un expert. Or l'expert n'aura évidemment rien à voir si tout a été enlevé (au moins un point sur lequel quelqu'un me comprend). L'avocat estime donc qu'il faut absolument obtenir de Miradoux que tout soit remis *exactement* en place. Les gens de Mauvezin, eux, plus maximalistes, estiment même que ceux de Miradoux doivent non seulement rétablir le statu quo ante, mais, puisqu'ils ont pris l'initiative d'y toucher, l'*améliorer*, et en l'occurrence faire en sorte que

ce qui ne fonctionnait pas fonctionne : on ne leur demandait rien, ils ont voulu s'en mêler, c'est maintenant leur responsabilité de faire que ça marche… C'est peut-être un peu beaucoup demander.

Mais la simple remise en place, comment l'obtient-on ? Il est bien beau de me dire, comme le fait tout le monde, que je dois *exiger* ceci et cela. Comment force-t-on une entreprise à faire ce qu'elle ne veut pas faire ? En ne la payant pas, soit. Au moins, dans mon malheur, j'ai cette chance-là, contrairement à ce qui était le cas la dernière fois avec mes amis de Pont-du-Casse (ai-je dit qu'ils étaient de Pont-du-Casse, ceux-là, dans le Lot-et-Garonne voisin ?) : je n'ai pas tout payé, loin de là. J'ai payé trente pour cent de la commande de chaudière – ou plutôt c'est Flatters qui les a payés : trois mille neuf cents euros. N'était cette somme-là, j'enverrais valser Miradoux et recommencerais tout à zéro. Mais je ne peux pas passer par profits et pertes quatre mille euros (et tout un novembre sans chauffage). Bien sûr on me dit que, dans les circonstances, je pourrais me faire rendre mon argent (c'est-à-dire celui de Jean-Paul). Mais justement, justement, comment fait-on ? Tous ces droits sont très théoriques. Comment disaient les marxistes : *formels* ? Pour les faire respecter il faut aller devant la justice. Et je suis bien placé pour savoir que c'est long, coûteux, terriblement aléatoire, et de l'ordre de la visite aux salles de jeu des casinos. Il en va des tribunaux comme de la situation politique : l'évidence n'y a aucune espèce de prise. N'importe qui, se penchant objectivement sur cette affaire, verrait clairement, en cinq minutes, de quoi il retourne : "agent commercial" qui traîne toute sorte de casseroles dans le domaine du faux et de l'usage de faux, entreprise qui met les clefs sous le paillasson au bout d'un an d'existence à peine, machines rouillant dans la cour, n'ayant pas un instant fonctionné et de toute façon totalement inadéquates à leur objet supposé, etc., sans oublier le gogo, moi, qui veut croire que les gens sont honnêtes quoiqu'ils n'en aient vraiment pas l'air, parce que ce serait vraiment merveilleux si leurs belles promesses se réalisaient – tous les grands classiques d'un genre très codifié. Oui, mais, air ou pas air, il faut *prouver.* Je l'entends bien et c'est moi, supposément, qui suis ardemment légaliste et formaliste : comme en politique, hélas, légalisme et formalisme sont devenus les instruments même de l'occultation de la

vérité – les situations sont évidentes, mais un dense réseau de lois, de règlements, de conventions et de traités internationaux, qui n'encombrent jamais qu'*une* des parties, empêche absolument de les nommer et, a fortiori, de leur porter remède.

Peut-être pourrais-je me servir de la chaudière inadaptée comme d'un otage ? Refuser d'ouvrir les portes et refuser de restituer l'objet tant que la somme versée n'est pas restituée… Mais ce n'est pas cela qui remettra en place tout ce qui a été démonté pour rien… Et, *in the meantime*, nous aurons tous dix fois le temps de mourir de froid. Oh, quel casse-tête !

J'ai appris d'autre part chez De Dietrich que le modèle de chaudière en question n'existait pas dans une version destinée au propane. Il n'est donc pas question de procéder à un simple échange d'appareil. La chaudière apportée cette semaine est d'une puissance de cent trente kilowatts. Pour le propane n'existe chez De Dietrich qu'un modèle de quatre-vingt-dix kilowatts. D'une part, il ne devrait pas offrir les mêmes services, logiquement ; d'autre part, il devrait être moins cher. Mais il n'a pas été question de cela. Tout est suspect, déplaisant, illogique, incompréhensible – et terriblement inefficace, puisqu'il y a maintenant près d'un mois qu'on se gèle, dans cette maison. Est-ce que ça ne devrait pas faire l'objet de dommages et intérêts, cela ?

Je me répète qu'il faudrait vivre à l'hôtel, pour échapper à tout cela. Flatters, lui, préfère la solution du majordome (il est entendu que nous rêvons…). Mais le majordome lui-même, ou l'intendant, même si on pouvait le payer, encore faudrait-il le trouver, et qu'il fût honnête, compétent, dévoué…

Samedi 24 novembre, dix heures du soir. Aujourd'hui, notre même petit groupe que pour l'excursion à Rochefort chez Loti il y a quinze jours – ma mère, Jeanne Lloan, Pierre et moi – s'est rendu en délégation au Maine-Giraud, le modeste manoir de Vigny à Champagne-Vigny, au sud-ouest d'Angoulême. Mais nous avons vu aussi beaucoup d'autres choses et, comme il a fait toute la journée un temps magnifique (« Et puis

alors, *une chance pour le temps* ! »), on peut dire que ce fut une journée pleinement réussie.

Elle est attristée in fine par l'annonce de la mort de mon cousin Frank Manigler, que j'apprends par un mot laissé sur mon bureau par Céline, qui a pris ce matin, en notre absence, un appel de ma sœur. Ma sœur, que j'ai appelée aussitôt, pense qu'il vaut mieux ne rien dire avant demain matin à ma mère, qui a peur du soir et de la nuit. Céline, d'autre part, par le même petit mot, me fait part de ses inquiétudes à propos de ma mère, dont une jambe, dit-elle, tourne au violet. Ma mère ne s'est pourtant plainte de rien toute la journée, et semblait enchantée de notre petit voyage. Si on lui donne un ou deux vers pour la lancer, elle peut vous réciter – comme d'ailleurs Jeanne Lloan – du Vigny par longues lampées. Elle met particulièrement d'effets sur :

Que de fois, seul, dans l'ombre, à minuit, demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et, plus sou-vent, PPPleu-ré !

Partis de Plieux un peu avant dix heures ce matin, nous avons contourné Agen et Villeneuve-sur-Lot, jeté un coup d'œil au château de Balet, près de Pompiac, et fait une première étape à Castillonnès, témoin parmi d'autres d'une lutte à mort entre les deux écoles de restauration, celle qui retire les crépis et celle qui les rafraîchit ou les reconstitue. Deux maisons côte à côte illustrent à merveille les deux tendances, entre lesquelles il est inutile de dire une fois de plus ma préférence, je pense – encore que ma vraie préférence soit pour la conservation des crépis anciens, bien entendu : mais je veux bien admettre que ce n'est pas toujours possible. Quoi qu'il en soit, le décrépissage systématique va bon train, et j'en éprouvai, comme de tous les autres enlaidissements du paysage, ma mélancolie habituelle – la pauvre mairie de Castillonnès a été affreusement pelée – quand de beaux hôtels classiques, un peu du genre de ceux de Condom, ont commencé de me rasséréner. Le plus beau s'ouvre par un porche sur une rue étroite. Au revers, sa façade à fronton triangulaire regarde d'assez haut la campagne, du côté de l'ouest, si je ne me trompe. À sa droite, mais pas immédiatement attenante, on remarque une curieuse galerie vitrée, à hauts pilastres de pierre, d'époque Louis-

Philippe peut-être, et d'architecture étonnamment recherchée pour des parages si rustiques.

Pierre et moi avons montré à nos dames, un peu plus au nord, le beau Monbazillac, où nous étions passés assez récemment – je ne saurais dire quand : un an ? deux ans ? Nous avons même envisagé d'y faire une collation de foie gras et de monbazillac, mais rien de pareil ne s'est offert. La plus belle façade a le bon esprit de tourner le dos au panorama qui, étant vaste et tout entier ordonnancé autour de la ville de Bergerac, est affreusement dévasté, comme la plupart des autres. Mais les volumes mêmes de l'édifice sont magnifiques. J'en sache peu qui signifient avec autant de précision et de grâce un peu gauche, comme il convient, le moment exact où les vieilles forteresses décident de s'ouvrir tout entières à la lumière, au paysage, à l'histoire, à l'aventure. Advienne que pourra : remettez-nous du ciel, et jusque dans nos chambres !

Lundi 26 novembre, dix heures dix, le soir. J'ai atteint le point où les soucis m'accablent si fort que même le fait de les noter ici en grand détail ne me soulagerait pas et risquerait au contraire de les redoubler. Aujourd'hui plusieurs espèces se sont très délicatement mélangées, de sorte que je n'ai produit pour ainsi dire aucun travail. Ce n'est pas entièrement à cause de la chaudière ou de ma mère. C'est aussi que le tracas qui, selon un mode de causalité très différent dans les deux cas, procède de l'une et de l'autre, me laisse si faible et si désarmé, si *énervé*, au sens propre, que je passe à traînasser ou à me goinfrer, comme un Mérovingien ultime, le peu de temps que me laissent les petits coups du sort.

À midi nous étions au bord de la rupture, le chauffagiste et moi. Le ton est sérieusement monté, et la moutarde aux nez. J'envisageais pour de bon de prendre en otage la nouvelle chaudière livrée ce matin (la nouvelle nouvelle), et qui n'a rien à voir avec celle que j'avais commandée (90 kW au lieu de 130), de fermer toutes mes portes comme une forteresse prémonbazillacoise, d'exiger le remboursement des trois mille neuf cents euros déjà versés, et de reprendre toute l'affaire da capo,

auprès d'une autre entreprise. Mais une autre entreprise, justement, consultée, m'a prévenu qu'il faudrait quatre ou six semaines pour faire venir un autre appareil. À deux heures j'étais donc revenu à de moins mauvais sentiments, et le chauffagiste aussi. Il m'assure que demain la nouvelle machine pourrait être mise en marche, ce qui serait hautement appréciable si c'était vrai. D'autre part, il a accepté de remettre plus ou moins en place, très *plus ou moins*, tout ce que ses hommes ont démonté sur ses instructions. C'est bien loin d'être satisfaisant mais les autres solutions, pour tentantes qu'elles fussent (se débarrasser de cet homme…), impliquaient trop de dérangements supplémentaires.

Je pouvais d'autant moins m'offrir le luxe ruineux de me ranger à elles que Céline m'a communiqué la grande inquiétude que lui inspire une jambe de ma mère, qui serait non seulement très gonflée, mais d'un bleu virant au violet.

Mercredi 28 novembre, dix heures moins le quart. On dirait que le sort se fait un peu plus doux, ce soir, ou bien c'est seulement la température qui monte dans la maison… Je vois que nous atteignons *dix-sept degrés* à mon bureau, ce qui est un progrès considérable. La chaudière De Dietrich 90 KW est en marche depuis la fin de la matinée et elle commence à faire sentir ses effets. L'installation n'est pas terminée, il manque toute sorte de raffinements et de sécurités, et la chaudière n'est pas, comme je l'ai noté, celle qui était prévue ; mais enfin c'est une nette amélioration que de ne plus se sentir tout à fait abandonné au froid qui justement est plutôt vif, *outside*.

Ce matin la voiture était complètement givrée quand j'ai voulu la mettre en marche. Je l'ai rejointe à l'aube, ce qui ne m'arrive jamais, afin d'accompagner ma mère à la clinique, à Agen. Le médecin de Lectoure, Mme Capdecomme, était passé hier après-midi et avait trouvé l'état des jambes alarmant : assez en tout cas pour recommander un examen urgent par un phlébologue. Elle avait pris elle-même le rendez-vous pour la première heure, aujourd'hui. Au moment du départ, ma mère a exigé que Céline, qui venait d'arriver et ne s'attendait à rien moins, soit aussi du

voyage – elle a le génie pour faire des caméristes des infirmières ou des coiffeuses-teinturières, des femmes de ménage des dames de compagnie, des visiteuses bénévoles des chauffeurs ; surtout, elle a le génie pour faire faire à chacun ce qu'elle veut qu'on fasse : Madou Marécat, que j'ai appelée à notre retour pour lui donner des nouvelles, dit en riant à moitié que ma mère a toujours été le pire des tyrans, « à force d'exquise politesse » (personne n'ose refuser des requêtes si gracieusement présentées).

Le médecin d'Agen, une femme aussi, a été plutôt rassurant. En effet la jambe et le haut du pied sont nettement bleutés, mais le "Doppler" n'indique rien d'anormal et ma mère ferait bien de renoncer aux bains de pieds glacés (qu'elle lui a dit pratiquer intensément, ce que j'ignorais).

Bref, une certaine sérénité revient dans la maison après trois jours qui n'ont pas été favorables au travail. Hier j'ai même perdu deux heures en me rendant à la préfecture pour une petite cérémonie en l'honneur des cinquante ans de l'ordre des Arts et Lettres : j'avais mal lu l'invitation, d'ailleurs d'espèce bien différente, par sa modestie, des invitations préfectorales de jadis et même de naguère (on croirait un pot de comité d'entreprise…), et qui portait la mention « … à 18 heures 00 » – n'ayant jamais rencontré ces deux zéros à cet endroit là, je les ai pris pour un *30* et quand je suis arrivé tout était à peu près fini, le préfet lui-même ayant quitté ses salons.

Le soir nous avons regardé le quatrième et dernier épisode de *Guerre et Paix.* Ce n'est pas d'un grand intérêt cinématographique ou télévisuel, mais enfin, cela remet certains épisodes et enchaînements en mémoire.

***

À propos des graves désordres qui ces jours derniers ont ravagé le département du Val-d'Oise, à la suite de la mort de deux adolescents en "minimoto" qui ont percuté une voiture de police, l'In-nocence vient de publier ce communiqué, qui suscite un grand enthousiasme sur le forum du parti :

Communiqué n° 539 : Sur les événements du Val-d'Oise et sur les réactions présidentielles et gouvernementales

« Le parti de l'In-nocence constate, à l'occasion des récents événements de Villiers-le-Bel et des communes avoisinantes du Val-d'Oise, qu'il semble désormais exister en France une catégorie de citoyens, et d'ailleurs également de non-citoyens, dont le statut juridique, politique et même social est tout à fait exorbitant du droit commun, et en l'occurrence hautement privilégié, puisque au sein de cette catégorie les parents d'enfants morts accidentellement par suite de leur imprudence sont reçus aussitôt que possible par le président de la République, ce qui n'est pas l'usage habituel, tandis que les troubles graves et meurtriers que déclenchent certains des représentants du même groupe sont promptement sanctionnés par l'assurance de nouvelles mesures en sa faveur, comme s'il était entendu une fois pour toutes que les spectaculaire nocences en cours n'étaient jamais et ne sauraient être que le reflet des injustices subies.

« Le parti de l'In-nocence observe que l'antiracisme dogmatique, poussant sa logique spécieuse jusqu'aux extrémités les plus absurdes, aboutit au renversement de toute logique comme de toute morale, puisqu'il suffit, pour un groupe donné, de s'estimer ou de se déclarer offensé en toute occasion et sans occasion, et lors d'épisodes où aucun autre groupe ni personne n'imaginerait une seule seconde voir ou prétendre voir une offense, pour se trouver l'objet de la sollicitude présidentielle et pour recevoir de nouvelles assurances gouvernementales – assurances qui, étant toujours de nature pécuniaire, directement ou indirectement, n'ont d'autre effet que d'acheter, dans le meilleur des cas, quelques semaines ou quelques mois de relative tranquillité, comme en d'autres temps les tributs versés aux envahisseurs normands ; et d'encourager à d'autres chantages et à d'autres paiements, comme en un puits sans fond d'imaginaire culpabilité, par définition impossible à combler. »

Il y avait longtemps que nos troupes ne s'étaient pas montrées si favorables à l'expression de notre ligne politique.

– À vrai dire, en me rendant sur place pour faire un "copié/collé", à l'instant, je me rends compte que le communiqué a à présent un

opposant, lequel juge que le président de la République reçoit désormais *toutes* les victimes, ce qu'il déplore comme la marque d'une présidence purement "compassionnelle", mais ce qui, d'après lui, rend discriminatoire et même raciste notre remarque sur ce point. Or je sais bien que "les familles des victimes" sont une moderne spécialité présidentielle, je doute néanmoins que tous les parents d'enfants victimes d'accidents de la circulation reçoivent aussitôt une invitation à l'Élysée, et de belles limousines pour venir les chercher – il faut vraiment qu'ils aient derrière eux toute une "communauté" prête, dans son chagrin, à mettre deux ou trois villes à feu et à sang…

Jeudi 29 novembre, neuf heures et demie du soir. Il fait maintenant dix-huit degrés dans la maison, tout le corps en ressent une transformation merveilleuse – Flatters m'accuse de parler comme Liliane Giraudon, celle qui avait dit à Jean-Luc Lagardère, nouveau président de Hachette, qui par politesse lui avait demandé une dédicace alors qu'il traversait en coup de vent les bureaux de la P.O.L, à l'époque *Hachette/P.O.L* :

« J'ai toujours beaucoup de mal à écrire devant le corps de l'autre. »

Cette phrase qui nous enchantait, ce *devant le corps de l'autre* (ou *de l'Autre* ?), nous aura accompagnés toute notre vie (adulte). Il n'empêche que tous les membres se réjouissent d'échapper à cet engourdissement que le froid leur imposait depuis un mois – à mon bureau la température oscillait entre douze et quatorze degrés, ces jours derniers. L'homme de Miradoux est passé ce soir pour constater le résultat de son intervention, et nous sommes convenus de pousser encore un peu les machines pour tâcher d'atteindre dix-neuf degrés, qui est, je crois, la température recommandée de nos jours, écologiquement (*dix-huit* serait encore mieux, de ce point de vue-là, mais tout de même un peu *juste* pour le confort d'un homme assis toute la journée à son bureau (des trois personnes qui occupent cette maison, *quatre* en comptant Céline qui n'est là que le matin, c'est moi le plus frileux (d'ailleurs, rien que d'y penser, j'ai froid, et vais mettre un pull-over de plus))).

Ce matin j'avais eu longuement la visite du nouvel avocat, celui de Fleurance, très aimable : il voulait revoir les lieux pour mieux comprendre l'affaire des convertisseurs et les divers enjeux sur le tapis – je conçois que ce soit en effet assez obscur quand on n'a pas dans l'œil la disposition générale de l'édifice. Lui n'était venu ici qu'une fois, pour l'exposition Marcheschi, me dit-il : c'était donc en 1993.

Toute cette agitation, finalement plutôt favorable – il fait enfin bon entre ces murs, ma mère se porte plutôt bien malgré la petite alerte du début de la semaine, l'affaire des convertisseurs suit son cours –, ne l'est pas au travail, évidemment. Je suis encore dans le texte sur Vigny et sur Le Maine-Giraud. La contrainte avait évidemment du bon qui m'empêchait, cet été, de m'accommoder de l'empiétement sur la visite du jour du récit de celle de la veille, lequel, donc, devait être terminé au plus tard à onze heures du matin, ou à midi. C'est samedi dernier que nous étions au Maine-Giraud, nous sommes jeudi soir, et j'en suis encore au *brouillon* de mon évocation des lieux.

Récapitulons : j'ai interrompu le travail sur *Vaisseaux brûlés* pour mener à terme les *Églogues* ; j'ai interrompu le travail d'achèvement des *Églogues* pour écrire *L'Écart* ; j'ai interrompu le travail sur *L'Écart* pour en finir avec *La Grande Déculturation* ; et j'ai interrompu le travail sur *La Grande Déculturation* pour rédiger en toute hâte, mais encore bien insuffisante, "Le Maine-Giraud, maison d'Alfred de Vigny en Charente". Encore cette structure compliquée, et qui devrait être désespérante (mais, en fait, elle ne l'est pas), est-elle, à la vérité, bien plus compliquée que je ne l'expose ici. Il faudrait y faire une place pour l'*Anthologie de l'amour des hommes*, par exemple, pour la nouvelle édition de *Du sens*, ou pour celle du *Répertoire des délicatesses du français contemporain.* Et, à un niveau plus rapproché, dans ce *journal* même, j'ai interrompu le récit de notre expédition de samedi pour exposer… les raisons qui me forçaient à l'interrompre.

Si la relation des visites de demeures françaises prend plus de temps que celle des demeures anglaises, c'est peut-être aussi que j'aurais moins d'excuse pour étaler mon ignorance, en France, et dois donc me renseigner davantage. Des liens plus nombreux m'apparaissent. Le *milieu culturel* m'est plus familier, ce qui, au lieu de me faire gagner du temps,

me retarde. Bienheureuse ignorance qui permet d'aller son chemin sans regarder sur les côtés ! L'érudit n'est pas philosophe. Qui soutient qu'il n'y a que deux façons de parler intelligemment d'un pays : y avoir passé toute sa vie ou y avoir passé huit jours ? (Cioran, je crois, mais j'ai un doute.)

***

De l'avis général, et par exemple celui de Madou Marécat, à laquelle j'ai longuement parlé hier pour lui communiquer les nouvelles plutôt bonnes de la consultation à la clinique d'Agen, ma mère est terrorisée par la mort, et, paraît-il, l'a toujours été. C'est pour cette raison qu'elle déteste la nuit, qui pourrait l'emporter, et qu'elle cherche indéfiniment, tous les jours, par tous les moyens, et par exemple en relançant in extremis des conversations languissantes ou éteintes, à prolonger la soirée avant d'aller se coucher. Plus précisément, comme me le confirmait Madou, elle est terrorisée par l'*enfer*. Pour ma part, je ne suis terrorisé ni par l'enfer ni par la mort, je crois (quoique j'aimerais bien terminer au moins les *Églogues*), mais j'ai grand-peur de la souffrance physique et des opérations (pas de la maladie de langueur qui cloue au lit sans douleurs particulières).

À cet égard, les dernières années de mon cousin Frank semblent avoir été particulièrement horribles. Atteint d'un cancer, il a été opéré je ne sais combien de fois et souffrait abominablement. Chose curieuse, et pratique que j'ignorais, même, on a recommandé à ses proches de quitter sa chambre avant la dernière heure, tant le spectacle était éprouvant, paraît-il. Rien que dans la journée de jeudi dernier il a subi six crises d'épilepsie.

« Éloignez-vous, c'est la fin », a-t-on dit à sa femme et à son frère, et ils l'ont fait.

C'est à ce moment-là que la nouvelle est arrivée ici que c'était « la fin ». Mais « la fin » ce n'est pas la mort, et celle-ci n'est survenue que samedi. Je ne l'ai apprise à ma mère que le dimanche matin, pour lui épargner une nuit inutilement éprouvante, justement.

Sans doute on est mieux soigné qu'aux siècles précédents, on a plus de chances d'en réchapper plus longtemps, mais je me demande si la maladie n'est pas plus éprouvante qu'elle ne l'était. Toutes ces opérations auxquelles la médecine se livre si volontiers aujourd'hui, et sans doute elle a raison, font subir au corps des secousses et des douleurs, quoi qu'on en dise, qui jadis lui étaient épargnées. Et puis l'on était malade et l'on mourait *chez soi*, en général, (comme on était né), pas dans ces horribles hôpitaux si déprimants – les hôpitaux, jusqu'au début du XXe siècle et même plus tard, c'était exclusivement pour les pauvres, les indigents : la démocratisation, comme souvent, a consisté à étendre à tous le mode le moins favorable (éducation de masse, culture déhiérarchisée, langue désyntaxisée, argot généralisé, salariat, congés payés, temps réglementé, etc.). Les malades qui n'étaient pas dans la misère restaient dans les lieux qui leur étaient familiers, les médecins se déplaçaient. Les ruptures étaient plus douces, plus sereines, moins dépaysantes, il me semble, y compris la rupture avec la vie. Mais Vigny, par exemple, a souffert atrocement, d'un cancer lui aussi, et sans se plaindre, suivant la morale du *Loup*.

Vendredi 30 novembre, dix heures moins vingt, le soir. Jamais conquérants n'auront été si dégoûtés que les nôtres par leur conquête. Non seulement ils ne lui trouvent aucun mérite, mais on dirait qu'elle est l'objet d'une véritable exécration de leur part. On voit tout le bas de leur visage se contracter en un rictus d'animosité et de mépris quand ils parlent d'elle, comme s'ils allaient cracher (or ils crachent beaucoup, surtout quand nous les croisons…). Tout ce qu'ils semblent aimer un peu en ce beau royaume qui leur échoit par hébétude, lassitude d'être, trahison de ses princes et de ses clercs, c'est leur présence sur son territoire, et leurs intentions à son égard.

Les colonisateurs de jadis étaient souvent séduits par leur conquête, voire conquis par elle. Ils la trouvaient au moins pittoresque, exotique, amusante, curieuse. Il arrivait assez fréquemment qu'ils s'y attachassent vraiment et que, rentrés au pays, ils se plussent, au fond de leur province, à aménager en souvenir d'elle des salons, des fumoirs ou des pavillons de

jardin, décorés de leurs souvenirs. Il y avait même parmi eux des érudits, des savants, des philosophes de la religion, des amateurs d'art qui consacraient leur vie à l'étude respectueuse et souvent admirative de son histoire, de ses mœurs, de ses monuments ou de ses objets rituels. Nos contre-colonisateurs, eux – outre qu'ils n'ont aucune intention de rentrer jamais "chez eux" (chez eux c'est ici) –, ne sont la plupart du temps que vindicte, incuriosité, dédain. Combien en voit-on dans les musées, les expositions, les églises, les châteaux, les "Journées du patrimoine" ? Combien en voit-on regarder avec admiration un monument, une œuvre d'art ? Tout cela ne les intéresse pas, le plus souvent. C'est comme si ça n'existait pas : c'est ce qui n'aura plus aucun sens quand ils seront tout à fait les maîtres. Sans doute ne sera-t-il même pas nécessaire de le détruire. Pourquoi lever le petits doigt afin de s'en débarrasser ? Cela tombera tout seul en poussière, abandonné, invisible par défaut de pertinence, de lien avec ce qui sera.

***

J'avais décidé de m'en tenir strictement à tous les bons principes, aujourd'hui, ceux qui exigent comme ceux qui interdisent – et je l'ai fait. Mais les résultats sont décevants. Je n'ai toujours pas fini le texte sur Le Maine-Giraud, qui pourtant (le texte) ne mérite certes pas une semaine entière d'un travail il est vrai haché et décousu.

Ma mère parle de plus en plus nettement de retourner à Royat. Si elle insiste, je serai bien obligé de lui donner satisfaction et de la ramener là-bas. De tous les points de vue, c'est une folie. Objectivement, et malgré le relatif inconfort, qui d'ailleurs lui est indifférent, de cette maison-ci, elle ne peut nulle part être mieux qu'ici. Elle croit que la municipalité de Royat, ou le Conseil général du Puy-de-Dôme, ou l'ordre des avocats, va lui offrir une garde de nuit. Mais nous avons fait toutes les démarches et demandes de renseignements et sollicitations nécessaires, et il n'en est pas question – impossible pourtant de lui faire entrer cette vérité dans la tête. Sans compter que personne n'accepterait jamais de coucher dans ce taudis qu'est son appartement. Or il est acquis (mais pas auprès d'elle)

qu’elle ne peut pas y vivre seule. Si donc elle retourne là-bas, à la première alerte il faudra la mettre dans une maison de retraite, ce dont elle ne veut pas entendre parler, ou à l’hôpital. Elle n’a donc de choix, mais elle ne veut pas l’admettre, et personne n’ose le lui dire bien nettement, qu’entre la maison de retraite et Plieux.

La vie est très améliorée depuis que le chauffage est en fonctionnement, c’est-à-dire hier. Cependant la chaudière est tout de même un peu décevante : nous arrivons péniblement à dix-huit degrés et demi, ce qui est à peine confortable. Il faudrait au moins dix-neuf, c’est la température des recommandations écologiques, bien que la plupart des gens vivent à vingt, ou davantage. On pourrait sans doute gagner un degré ou un demi-degré en augmentant la pression, ce qui a déjà été fait une fois hier, et que nous hésitons à faire de nouveau pour des raisons financières. Il paraît que la consommation augmente de sept pour cent par degré supplémentaire. Cependant, bonne surprise, nous avons découvert hier que la cuve de gaz était pleine à soixante-dix pour cent. Or il n’y a eu aucune livraison depuis des mois. Quand le chauffage n’est pas en marche, nous ne dépensons rien. À peine l’est-il, hélas, on peut voir la jauge baisser à vue d’œil.

J’ai entendu avec plaisir, aujourd’hui, dans mon bain, l’intermezzo, au moins, de la première symphonie de Dutilleux. Mais, de façon générale, je trouve peu de satisfaction à la musique, ces temps-ci. C’est peut-être, en l’occurrence, parce que jusqu’à présent je l’entendais sur le petit appareil de la salle de bain, justement, qui ne vaut pas tripette, surtout pour les orchestres. Avec le retour d’une relative chaleur, je peux laisser la porte ouverte et ne mettre de disques que sur l’appareil principal, dans la bibliothèque. Il a plus d’ampleur, mais sa qualité est tout juste passable. Un lecteur qui l’avait entendu de la rue, il y a quelques années, en avait été horrifié et m’avait offert des baffles d’exceptionnelle qualité. Malheureusement elles étaient trop grandes, je ne savais pas bien où les mettre, et surtout elles étaient accompagnées de toute sorte de recommandations techniques très précises et très exigeantes, relatives surtout aux fils de transmission qui devaient avoir la même longueur des deux côtés, et être eux-mêmes de qualité supérieure, de sorte qu’après une tentative d’installation menée avec l’aide d’Antoine Rodriguez,

j'avais à mon tour fait cadeau de ces encombrants objets à son fils Jimmy, en littérature Mathieu François du Bertrand. Il les a installés chez lui à Toulouse et il en est enchanté. Mais, à présent, il vit à Valence d'Espagne, comme je l'ai dit, ou plus exactement à Castellón.

Il faudrait changer toute l'installation musicale, ici, en faire mettre en place une nouvelle par un spécialiste. Il n'en est bien sûr pas question. Je ne suis d'ailleurs pas du tout certain que mon inappétence musicale ait pour seule cause, ni seulement principale, la médiocre qualité du son dans la maison. Le phénomène est peut-être dû à l'état de mes nerfs, ou au perpétuel manque de temps. Ou bien sa source est dans un volontarisme exagéré, de ma part : parce que j'aurais tendance, si je n'y veillais, à écouter éternellement les mêmes disques et les mêmes morceaux, je me force jour après jour à écouter ce qu'aucun désir spécial n'appelle en moi, ce que je ne songe jamais à entendre. C'est ainsi que je me suis retrouvé plongé dans Donatoni, dernièrement, dans le violoncelle du XVIIe siècle (Frescobaldi, Gabrielli, Degli Antoni, Jacchini), dans le concerto pour violoncelle de Lutoslawski. Rien de tout cela ne m'a bouleversé. Ma plus récente émotion musicale est en moi vieille comme le monde, c'était encore une fois mon éternel concerto pour piano d'Alexis de Castillon, que nous avons entendu en voiture entre Bordeaux et Agen, l'autre jour, comme nous rentrions du Maine-Giraud. *For the life of me* je ne peux pas comprendre pourquoi cette œuvre n'est pas illustre et adorée. Non seulement elle est magnifique, à mon avis (de hauteur, de lyrisme, de *distinction*, d'impétuosité, de véhémence, de flamme), mais, en plus, elle est irrésistible. Non seulement je donnerais pour elle tous les concertos de Saint-Saëns, que pourtant j'aime bien, mais je crois bien que je m'en passerais moins volontiers que des concertos de Ravel.

Samedi 1er décembre, dix heures du soir. Aujourd'hui c'était le concerto pour violoncelle de Ligeti : rien du tout. Ou plutôt si : une certaine disposition favorable de l'écoute (ce n'était pas moi qui avais mis le disque) et puis, assez rapidement, une espèce d'agacement, le vilain soupçon qu'on se fait avoir, d'une certaine façon. On pourrait écrire une

entière histoire de la musique, et de tous les arts, du point de vue de la mauvaise humeur, de la mauvaise disposition d'écoute et de réception, de la résistance à leur égard, du soupçon, de la vanité de toute chose et de toute entreprise humaine. Il n'est pas douteux qu'en toute œuvre, y compris parmi les plus grandes, entre une certaine proportion de *ratage* – il suffirait de se concentrer là-dessus. Ou bien on pourrait les envisager, toutes autant qu'elles sont, avec l'œil ou l'oreille ou l'esprit de cette immense majorité de l'espèce humaine sur laquelle, chaque fois, elles ne produisent aucun effet, qui ne songe pas un seul instant à s'y intéresser, et moins encore à s'en émerveiller.

J'ai connu, dans une autre vie, un garçon, un homme – il était de Dombasle, sur la Meurthe – qui m'a beaucoup impressionné et marqué par son extrémisme en la matière ; et aussi par sa façon tranquille d'admettre, et même de *proclamer*, ce qu'il est convenu en général de cacher, par conformisme et pudeur sociale. Non seulement l'art ne lui était rien, rien du tout, mais c'est toute la beauté, à l'exception peut-être de la beauté physique, de la *désirabilité* des corps, qui lui était indifférente. Il ne comprenait absolument pas qu'on fît un détour pour voir un beau paysage, une belle maison, un château, une église.

« Qu'est-ce que ça t'apporte ? » disait-il.

Et je ne savais que lui répondre. Mais il m'a aidé à comprendre, bien qu'il ne relevât pas précisément de ce cas-là, cette façon de voir de certaines religions, ou de certains fanatiques en certaines religions, pour qui l'art en effet n'est rien : une distraction inutile, une futilité, un éloignement de l'essentiel.

Je ne sais pas trop ce qu'était l'*essentiel* pour lui. Quoiqu'il se portât assez bien, il était atteint du sida, et j'imagine que cette circonstance jouait un certain rôle – mais sans doute moindre qu'on ne pourrait le penser.

Mardi 4 décembre, neuf heures et quart, le soir. Hier il n'y a pas eu de *journal* car nous avons regardé *À bout de souffle*, que je n'avais pas vu depuis très longtemps. Curieusement, tout un pan du film m'était

totalement sorti de l'esprit, et j'ai été très surpris de le redécouvrir. J'avais tout à fait oublié, pour commencer, et ce n'est pourtant pas un point secondaire, qu'il s'agissait, *aussi*, d'un film noir. Surtout j'avais complètement effacé de ma mémoire le meurtre initial. Je ne me souvenais pas, tout simplement, que le héros fût un assassin – et d'une espèce particulièrement détachée et cynique. C'est pourtant une donnée capitale.

Du coup, assez désemparé, je me suis précipité vers mes dictionnaires du cinéma. Contrairement à ce que j'imaginais, ils sont loin d'être unanimes. Jacques Lourcelles, dans le *Dictionnaire du cinéma* proprement dit, est même extrêmement hostile :

« Tout ou presque tout est d'emprunt dans cette pâle décalcomanie du film noir traditionnel : le sujet, le genre et les thèmes tirés du cinéma hollywoodien, l'actrice Jean Seberg reprise telle quelle de *Bonjour tristesse*, de Preminger. »

Ou bien :

« La seule raison pour laquelle *À bout de souffle* doit être encore mentionné aujourd'hui, c'est qu'il marque, comme une borne milliaire, l'entrée du cinéma dans l'ère de la perte de son innocence et de sa magie naturelle. »

Jean Tulard, dans son *Guide des films*, est nettement plus favorable, quoiqu'il ne donne à *À bout de souffle* que trois étoiles, alors qu'il a les quatre étoiles relativement faciles (c'est ce qu'obtient auprès de lui *L'Année dernière à Marienbad*, par exemple) :

« Film clef de l'histoire du cinéma, *À bout de souffle* a bouleversé la narration classique, en faisant fi de toute la grammaire cinématographique traditionnelle. »

Mais même dans l'équipe Tulard il y a de la résistance car un des autres rédacteurs du *Guide*, Alain Paucard, dans l'entrée consacrée, juste au-dessous de la précédente, à *À bout de souffle Made in U.S.A* (*Breathless*, de Jim McBride), qui ne reçoit qu'une seule étoile, écrit :

« Remake du célèbre film de Godard (d'après un sujet de François Truffaut). Le film de McBride est évidemment supérieur à l'original, quoique dans les deux cas le personnage soit très antipathique. »

Cette dernière phrase, où je me demande tout de même s'il n'y a pas un mot pour un autre (*supérieur* à la place d'*inférieur* ?), n'a, à la vérité, pas grand sens, car on se demande ce que le fait que le personnage soit très antipathique a à voir avec la qualité du film – d'autant que le problème, à mon avis, c'est qu'il n'est pas du tout antipathique. Il est tout à fait condamnable moralement, ce qui n'est en aucune façon la même chose, mais il n'est pas antipathique. Tout au contraire il est charmant, il est irrésistible, et pas seulement parce que Jean-Paul Belmondo, qui est à moitié nu pendant la moitié du film, mais qui n'a jamais été spécialement "mon genre", de sorte que je me crois à peu près objectif, est à l'époque très joli garçon. Il n'est pas joli garçon en étant joli, bien qu'il soit remarquablement bien fichu, il est joli garçon en ayant la grâce. Et Jean Seberg aussi a la grâce, bien sûr, et tout le film a la grâce, la grâce des mouvements des corps et des mouvements de caméra, la grâce de la photographie et la grâce des dialogues.

Cependant je suis troublé par cette histoire d'assassinat, que j'avais refoulée, et presque autant, sinon plus, par le vol des économies d'une pauvre fille amoureuse, et par la froide dénonciation du criminel par son amante. Les deux amants sont aussi parfaitement immoraux l'un que l'autre, au mieux dans un sens gidien, à la Lafcadio, au pire dans un sens nietzschéen – or ce ne sont pas du tout des "problématiques", des adjectifs et des noms que j'associais à ce film jusqu'à présent (ni à Godard). Bien entendu je me souvenais très mal, et mes associations d'esprit ou leur absence étaient donc étroitement conditionnées par le caractère imaginaire, à force d'ajouts et de retraits, du film que je croyais me rappeler. Mais le film que je *croyais* me rappeler, et le travail de sélection et d'exclusion qu'accomplit la mémoire, ont bien quelque chose à voir, tout de même, sans doute, avec le film *réel*, dont certains aspects s'accrochent dans l'esprit et d'autres non.

Ce qui dans *À bout de souffle* indignait Mme Babic-Martin, ma propriétaire au 112, rue du Bac, quand j'étais étudiant, c'est que Michel Poiccard, le "héros", pisse dans le lavabo de la chambre de Patricia, à l'hôtel. À vrai dire on ne le voit pas le faire, on l'entend seulement *parler* de le faire, en demander bien poliment la permission. Mme Martin craignait peut-être que je n'en fisse autant dans la salle de bain que nous

partagions, et elle m'avertissait, par ce commentaire cinématographique, d'avoir à m'en abstenir. Mais quant aux crimes plus sérieux de Poiccard, il faut bien reconnaître qu'ils sont sans doute pour beaucoup dans les qualités du film, dans sa vertu, je n'ose écrire encore une fois : dans sa *grâce.* C'est un assassin qui parle, et il dit. Ce qu'il dit est charmant, mais c'est un assassin, et, qui plus est, un assassin sans excuse, un assassin cynique, un assassin pas du tout sympathique. On ne peut pas adhérer à ses paroles, on ne peut pas adhérer à ses gestes, on ne peut pas adhérer à ses façons de bouger et d'être, qui sont pourtant irrésistibles. En regardant ce film, on est comme sur une chaise posée sur un seul pied. Je ne serais pas étonné qu'une grande partie de sa qualité, et de son charme entêtant, vienne de là.

Mercredi 5 décembre, neuf heures cinq, le soir. J'ai reçu hier un très gentil petit mot de Claude Durand qui exprimait une grande satisfaction de *Demeures de l'esprit*, le premier volume, l'anglais. La fabrication, ou plutôt la préparation éditoriale à la fabrication, va commencer très rapidement, crois-je comprendre. Le message m'a fait grand plaisir.

J'ai répondu ce matin et annoncé à Durand l'arrivée imminente auprès de lui de *La Grande Déculturation*, texte qu'il m'avait invité à lui soumettre quand je lui en avais annoncé le projet et qui devrait être achevé dans les jours qui viennent : j'ai commencé hier une troisième couche d'écriture qui devrait mener le nombre de signes à cent soixante mille – il y en a ce soir cent quarante mille.

Point un peu plus délicat, j'ai glissé dans ma lettre un soupçon de doléances à propos de la façon dont *Corée l'absente* était traité, ou plutôt n'était pas traité du tout, pour autant que je puisse le constater, par le service de presse de Fayard. Plus de trois semaines après l'arrivée des volumes des ateliers d'imprimerie et de fabrication, et quinze jours après sa sortie officielle en librairie, personne, à ma connaissance, n'en a reçu un exemplaire en service de presse. J'en juge d'après la liste de destinataires que j'avais moi-même envoyée, mais il n'y a pas de raison de penser que les journalistes et les critiques soient mieux lotis, d'autant

que parmi les noms de ma liste la moitié au moins sont critiques ou journalistes. Il y a là un petit mystère : Fayard dépense des sommes non négligeables pour m'acheter les droits de ces livres, les fabrique avec beaucoup de soin, met un point d'honneur à présenter des volumes de belle apparence, mais, semble-t-il, ne lève pas le petit doigt pour aider à leur carrière dans le monde. D'aucuns soupçonnent même des efforts pour leur nuire. La première hypothèse en effet, et je ne suis pas le seul à l'envisager, est qu'au service de presse de Fayard et peut-être ailleurs dans les bureaux on me déteste cordialement et se ligue pour étouffer le destin de mes livres. Pierre en est persuadé, ce qui a l'avantage de me décharger, en l'occurrence, et pour une fois, du rôle fastidieux du paranoïaque. Ce qui enlève un peu de sa vraisemblance à cette hypothèse, c'est que mes pauvres livres n'ont besoin des efforts de personne pour être étouffés : ils naissent tels. Et cette mélancolique vérité mène à la deuxième hypothèse, variante de la première, selon laquelle, si personne en effet ne fait rien pour mes livres, au service de presse de Fayard, c'est pour la simple raison qu'il n'y a rien à faire pour eux, que leur cas est désespéré. Il est certain que la presse elle-même témoigne une impatience un peu chiche à se les voir mettre sous le nez. Peut-être, chez Fayard, s'est-on découragé d'essayer de pousser une marchandise devant laquelle portes et visages se fermaient d'un même élan, et en claquant, encore. Peut-être même, qui sait, et je ne suis pas éloigné de le penser, et je n'en serais pas autrement indigné, ni chagrin, peut-être a-t-on décidé d'"officialiser" cette situation et de passer une fois pour toutes, me concernant, la presse et la critique par pertes et profits : puisqu'elles font comme si je n'existais pas, on fait, me concernant, comme si elles n'existaient pas – une question réglée.

Corée l'absente est très bien distribué, en tout cas. Ceux qui connaissent son existence n'ont aucun mal à le trouver, au moins dans les *so-called* "bonnes" librairies. L'ennui est que personne ne connaît son existence, et comment les lecteurs potentiels pourraient-ils en être au courant, puisque aucun article ne les prévient, et qu'il n'est pas question qu'il en paraisse ? Colette Kerber, des Cahiers de Colette, a tout de même dit à Flatters que le livre se vendait *très bien*. Mais elle lui dit cela chaque

fois. Et puis les Cahiers de Colette ne doivent pas être une librairie très représentative (c'est, faut-il l'écrire, un compliment…).

J'aimerais bien que mes livres se vendent davantage, ne serait-ce que par scrupule à l'égard de leurs éditeurs, mais je ne regrette pas trop l'attention des médias, surtout celle de la télévision. Nous apercevons encore, de temps en temps, plutôt par hasard, quelques émissions "culturelles", ou *livresques*, à défaut d'être *littéraires*. Mon Dieu, qu'est-ce que j'irais faire là-dedans ? D'abord je m'y ferais manger tout cru. Hier soir nous avons regardé un moment l'émission de Frédéric Taddeï, sur France 3, devenue presque quotidienne, je crois. Y brillait, face à Alain Touraine, à Jacques Chancel, à Alain Soral et quelques autres, cette jeune femme d'origine maghrébine dont je ne peux jamais me rappeler le nom, je crois qu'il commence par un *h* : elle est la très véhémente porte-parole des Indigènes de la République, ces détourneurs de nom (les indigènes, c'est nous, pour le meilleur et surtout pour le pire…) et elle a l'air d'une catcheuse amazone, avec ce faciès furieux qu'ont les catcheuses, si exagéré qu'on se dit que c'est pour rire – mais elle ne semble pas du tout vouloir plaisanter.

Il est convenu, je crois, qu'on n'est pas censé faire de commentaires sur l'apparence physique des participants, dans ce genre de débats, mais qu'on doit réagir seulement à leurs paroles et à leurs arguments. Dans un cas aussi extrême, c'est bien difficile. Le message, réassené chaque fois que cette personne est invitée à la télévision et que les caméras sont sur elle, c'est le visage. Il doit être bien difficile, face à pareille expression de haine et de fureur figées, comme sur certains masques japonais, de faire attention à autre chose, quoiqu'on ait affaire à une très redoutable débattrice. Flatters la trouve très belle. Je n'aimerais pas lui être confronté. Le seul recours est sans doute de rire.

Jeudi 6 décembre, neuf heures et demie du soir. Un autre invité de ce débat d'avant-hier soir était Alain Soral. J'étais bien surpris de le voir là, car je l'imaginais encore bien plus tabou et *non gratus* que moi, surtout après son entrée au Front national et ses prises de position en faveur de

Le Pen, dont il est devenu je crois, au moins pour un moment, l'un des principaux lieutenants – certains vont même jusqu'à lui attribuer une grande responsabilité dans la défaite électorale de son candidat. Mais il n'a pas été question une seconde de tout cela. Personne n'y a fait la moindre allusion, du moins aussi longtemps que j'ai regardé l'émission. C'est étrange. Est-ce que les autres invités n'étaient pas au courant ? Ce semble peu vraisemblable. Lui s'est montré très prudent, habile, presque modéré, au point qu'il fallait bien écouter pour reconnaître au passage certaines formules convenues dont le sens était assez clair aux auditeurs informés. J'imagine qu'il n'y en a pas des milliers. L'homme s'est donné comme un « homme de gauche », expressément je crois bien, et personne ne lui a cherché noise. Il ne manque pas d'aplomb, il a beaucoup de présence physique, il est bien mieux armé que je ne le serais à sa place pour affronter ce genre de situation.

***

Parce que je ne voulais pas emporter la grosse et lourde biographie de Rosebery, le mois dernier, pendant notre petit voyage en Italie, j'ai pris avec moi *The Remains of the Day*, de Kazuo Ishiguro, que je voulais lire depuis longtemps. Et je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt, de curiosité et de plaisir, malgré la tristesse du thème ; mais aussi une certaine déception liée à ce qui m'a semblé de la sécheresse – non pas de la sécheresse de cœur, de la sécheresse de ton et peut-être de style. On dirait un peu trop un scénario de film (qui d'ailleurs a été tourné, avec Anthony Hopkins), ou bien une pièce de théâtre, une excellente "dramatique" de télévision.

Il y a aussi que le grand péché qui signe l'échec de la vie de Stevens, le héros, maître d'hôtel de grande maison, c'est que lui, qui s'en est remis entièrement du sens de son existence à sa loyauté à l'égard d'un maître, il n'a su trouver en la personne de Lord Darlington qu'un mauvais maître, haut diplomate tenté par une entente avec les nazis, dans les années trente, et renvoyant des servantes juives parce qu'il a un moment une maîtresse antisémite. Cette incarnation-là du mal a trop servi, elle est trop conventionnelle, elle va exagérément sans dire, elle est trop celle à

laquelle on peut s'attendre dans n'importe quel roman de 1989. Ce n'est pas que je doute un seul instant de la sincérité d'Ishiguro. Mais on souhaiterait que, sur ce point, il l'eût un peu moins écoutée, qu'il en eût cherché une autre en lui, plus profond. Et puis son Angleterre et son Darlington Hall manquent un peu d'air, d'épaisseur, d'atmosphère, d'attrait. Cela dit, j'ai certainement tort de leur reprocher de n'offrir pas le charme que, justement, tout le livre a pour fin de récuser comme trompeur et vain. Il ne s'agit pas du tout, bien au contraire, malgré le titre, d'un livre nostalgique, alors que pour ma part j'ai justement la nostalgie du monde qu'il décrit, et qu'il condamne. Mes réserves tiennent peut-être uniquement à mon appartenance à l'autre camp – pas celui des châteaux de la campagne anglaise et des maîtres d'hôtel fidèles, celui de leurs naïfs admirateurs en deuil.

***

Contre toute attente, grâce aux démarches paperassières de mon cousin par alliance, ma mère vient de se voir attribuer douze mille euros de la Caisse des barreaux de France pour l'aider à s'assurer une garde de nuit. Je crains que ce ne soit pour elle un grand encouragement à rentrer chez elle…

Samedi 8 décembre, dix heures du soir. Jeanne Lloan a des problèmes avec sa voiture, qui est au garage pour toute la semaine. En conséquence elle ne peut pas venir voir et promener ma mère, elle en est dispensée par cas de force majeure, ce qui la repose un peu. Mais ma mère ne l'entend pas du tout de cette oreille. Nous l'entendons au téléphone ourdir des plans très compliqués afin que de tierces dames aillent chercher Jeanne et que celle-ci ne soit pas privée, pour de triviales raisons mécaniques, du plaisir de venir la voir…

D'autre part certains de nos voisins reçoivent ce week-end la visite de leurs deux petits-fils, brillants sujets qui font à Paris de hautes études. Ma mère a l'intention de faire à ces voisins une visite, précisément à ce

moment-là, au motif qu'elle aime et qu'elle admire beaucoup ces jeunes gens qu'elle a vus grandir. Bien entendu, je ne suis pas du tout sûr que ces voisins aient grande envie de la visite de ma mère quand, pour une fois, toute leur famille est réunie pour un jour ou deux. Mais comment la dissuader ? Comme toutes les visites lui font plaisir, parce qu'elles l'aident à passer le temps, elle est convaincue que les visites qu'elle peut faire elle-même doivent être pareillement bien accueillies. Plus exactement elle ne se pose pas la question. Je doute si les visites, d'ailleurs, en tant que rite social, sont une pratique bien répandue dans le village, à moins d'un motif particulier ; et si d'ailleurs elles sont encore dans l'usage, de façon générale.

Mon jugement est peut-être faussé parce que, pour ma part, évidemment, et sauf celles de quelques intimes, je déteste les visites – je veux dire : les visites pour la visite, les visites sans raison d'être spécifique, les visites pour "se voir" et tuer le temps. Ce qui me fait penser que je me suis mis dans une situation délicate avec un autre voisin, plus lointain celui-ci : plus exactement c'est lui qui nous a mis dans une situation délicate.

J'ai dû déjà raconter cela, ou du moins la première partie. C'était l'année dernière, pendant les vacances de Noël, Pierre était chez ses parents. Ce monsieur, qu'alors je ne connaissais pas, dit qu'il veut me voir, me propose de passer. Je l'entraîne en promenade, ce qui est toujours l'arrangement que je préfère, dans ces cas-là, parce que mes heures de travail n'en sont pas affectées. Seulement, comme lui-même est en vacances dans le pays, et n'a rien à faire, il revient le lendemain, et derechef le surlendemain. Sur quoi je me révolte, et lui dis que je *dois* me promener tout seul (alors qu'il est déjà en bas de la maison, d'où il m'a téléphoné, et qu'il m'attend). Après cet incident je croyais nos relations apaisées, mais voici qu'à présent il m'écrit pour me dire qu'il va de nouveau être en vacances dans le pays et qu'il voudrait me revoir, malgré la *violence* que j'ai témoignée l'année dernière à son égard, et dont il a mis, me dit-il, des mois à se remettre. Toute ma *violence* a consisté à refuser qu'un inconnu, pour lequel je n'éprouve aucune hostilité mais auquel je ne porte pas non plus d'intérêt particulier, considère pour acquis que nous devons nous voir tous les jours pour la seule raison qu'il

se trouve séjourner dans les environs. Il me semble que c'est lui qui est déraisonnable, pas moi. Qu'il me dise maintenant, en substance, qu'il veut bien passer l'éponge sur ma *violence*, c'est plus que je n'en puis supporter. Je n'ai même pas répondu. À ce degré-là de malentendu entre les êtres, il n'y a pas de *modus vivendi* possible. Les pires des fâcheux, ce sont ceux qui vous forcent à être vous-même mal élevé, qui, à cause de leur manque de sensibilité et d'attention aux nuances, ne vous laissent pas d'autre issue que la rupture violente.

Je ne vois pas pourquoi je devrais entretenir, ou seulement accepter de subir, une relation qui ne me dérangerait pas si elle était placide, mais qui enfin ne m'apporte pas de plaisir particulier et me vaut des reproches ou, pis encore, des offres de pardon pour mes péchés. Si cet homme se manifeste derechef, je lui dirai que mieux vaut nous en tenir là. Mais le résultat sera qu'il répandra dans le pays, où sa famille est très installée, l'idée que je suis désagréable, brutal, snob, grincheux, colérique, inabordable et Dieu sait quoi d'autre encore.

Ah, les visites ! Est-ce que je fais des visites, moi ?

Dimanche 9 décembre, neuf heures et demie du soir. Les relations avec ma mère, comme toujours, me mettent dans un état de nerfs fatal à mon humeur. Elle a dit à Jeanne Lloan que j'étais triste. Je suis peut-être triste en sa présence – je dirais plutôt *tendu.* Pierre trouve que je ne suis pas triste du tout.

Hier soir, comme elle et moi étions en tête à tête – Pierre est dans son village au sein de sa famille, rentrée des Îles avant-hier, pour quelques jours –, nous avons presque eu des mots. Des mots tout à fait silencieux, heureusement : c'était à propos de l'élection de Miss France que ma mère regardait à la télévision. C'était plus que je n'en pouvais supporter (pas tant les pauvres misses elles-mêmes, pourtant extraordinairement godiches avec leurs petits discours précontraints ; plutôt TF1, Jean-Pierre Foucault, la télévision du samedi soir, *et tout ça* (ma mère, au lieu de finir ces phrases, dit de plus en plus souvent *et tout ça* ; Pierre prétend

qu'elle devrait écrire un livre ou faire un film qui s'intitulerait *Et tout ça…*)) : n'en pouvant plus, je suis venu terminer mon dîner ici.

Aujourd'hui, pendant que je promenais les chiens à la rivière, elle a eu une espèce de malaise, ou un cauchemar, elle ne sait pas bien, au milieu de sa sieste. Je suis à peu près persuadé qu'il existe un lien entre notre petit différend d'hier, muet, et cet épisode – non tant que la contrariété ait pu lui provoquer une crise quelconque, mais ma révolte méritait châtiment : *culpabilisation*, en l'occurrence, le meilleur. Elle m'a raconté à mon retour qu'elle avait été sur le point d'appeler une voisine, Mme Cerdan, mais, Dieu merci, Jeanne Lloan était arrivée sur ces entrefaites, « miraculeusement ». La conclusion qu'elle tire de l'incident c'est que décidément elle ne peut plus être seule, *jamais.* Déjà elle a exprimé la conviction qu'il lui fallait une garde de nuit toutes les nuits, même ici (ce qui est absurde, parce qu'à la moindre alerte nous entendons parfaitement ; l'autre nuit j'étais à son étage en deux minutes). Mais, à présent, apparemment, il faudrait quelqu'un *en permanence* : ce qui aurait pour effet de m'interdire mes chères promenades de l'après-midi.

Elle ne veut pas aller dans une maison de retraite, et personne ne la force à y aller, et surtout pas moi ; mais, en même temps, elle s'ingénie à rendre impossible tout autre arrangement – le meilleur ou le moins mauvais étant évidemment qu'elle reste ici. Elle parle constamment de partir, et c'est toujours *dans trois jours*. Nous sommes à présent si près de Noël qu'il semblerait ridicule qu'elle exige d'être raccompagnée à Royat maintenant, si je dois aller la rechercher pour "les fêtes", ou aller les passer là-bas avec elle. Mais il est impossible de la raisonner. Quand ce qu'on lui dit n'est pas ce qu'elle veut entendre, elle ne l'entend pas.

Pierre, curieusement, s'accorde beaucoup mieux avec elle que moi – enfin *curieusement* ou pas *curieusement* : il est beaucoup plus accommodant, patient, serviable, complaisant que je ne le suis ; et d'ailleurs il achève de révéler dans cette épreuve (car c'en est une) sa vraie nature de saint. Comme il est absolument convaincu, comme moi et comme tout le monde, qu'il est tout à fait impossible qu'elle regagne son appartement pour y vivre seule, et persuadé qu'elle ne pourra jamais y avoir toutes les dames de compagnie et gardes-malades qu'elle estime

nécessaires, il est encore plus hostile que moi à l'idée de son départ, qu'il juge pure folie. Pourtant c'est lui qui au premier chef, avec Céline et Mme Lloan, subit le poids de sa présence ici : il la promène deux ou trois fois par semaine, il va chercher ses médicaments à la pharmacie, il répare comme il peut tout ce qui se détraque autour d'elle (et c'est presque tout, magiquement), il prépare nombre de ses repas. Il est extrêmement diplomate avec elle. Il dit qu'il lui parle – et, par exemple, quand elle lui dit qu'elle va partir d'un jour à l'autre – exactement comme les gens du service de presse, chez Fayard, parlent à Claude Durand (selon lui) quand il s'agit de mes livres : oui à tout, oui oui oui, ah bien sûr, mais certainement ; et après ils n'en font qu'à leur tête (c'est-à-dire qu'ils ne font rien).

Toujours aucun "service de presse" de *Corée* n'est arrivé à destination, à ma connaissance.

Mais à l'instant (rien à voir) me parvient cet e-mail charmant (copié/collé) :

« Bonjour

« veuillez m'excuser je suis étudiante en art et si je ne dis pas de bétises je crois que cette phrase et de vous :

« "comprendre une œuvre d'art c'est mesurer exactement les raisons qui nous la rende inintelligible à jamais"

« j'aimerais mieux la comprendre, s'il est possible d'avoir des explications, excusez moi d'avoir utilisé votre adresse email pour cela.

« merci

« Melle S. X »

Mardi 11 décembre, onze heures et demie du soir. Hier devait avoir lieu une petite (forcément) "assemblée générale virtuelle" de l'In-nocence, sur le Net. Elle a été gravement perturbée par l'impossibilité, pour plusieurs des participants, dont moi, d'accéder par la voie normale au forum dit "réservé" (aux membres du parti). Comme aucun incident pareil ne s'était jamais produit, et comme j'avais annoncé cette réunion

sur le forum public, je crois à un sabotage délibéré. D'un côté, c'est assez flatteur.

L'assemblée avait été rendue nécessaire par la démission de Valérie Scigala qui occupait les fonctions de trésorier et qui a décidé de les abandonner, et sans doute le parti lui-même, à la suite de la publication de ce communiqué, le n° 540, à propos de certains phénomènes de "bandes" :

« Sur l'interprétation présidentielle des troubles récents dans le Val-d'Oise :

« Le parti de l'In-nocence estime que le président de la République, M. Nicolas Sarkozy, quand il considère, à juste titre, que les troubles récents dans le Val-d'Oise ne sont pas essentiellement d'origine sociale mais ajoute aussitôt après qu'ils relèvent de la pure et simple délinquance et procèdent uniquement de ce qu'il nomme la "voyoucratie", ne fait que substituer un aveuglement à un autre, en pleine conformité avec les principes habituels de l'antiracisme dogmatique qui veut toujours et à tout prix écarter l'explication ethnique des événements, quels qu'ils soient.

« Le parti de l'in-nocence juge dérisoire, lorsque la lutte des communautés ethniques pour la maîtrise du territoire est observable à l'œil nu, de réduire des phénomènes de cette ampleur et de cette gravité à de simples affaires de droit commun et de combat des forces de l'ordre contre la criminalité. »

Le secrétaire général a également l'intention de rendre son tablier. Apparemment, ce n'est pas pour des raisons idéologiques, lui, mais parce qu'il aura beaucoup de travail professionnel à partir du début de l'année prochaine. Avec ces deux retraits, la direction de l'In-nocence est décapitée, et d'autant plus que nous avons si peu de militants que les deux postes vont être presque impossibles à pourvoir. Le paradoxe est que le forum public, lui, dans les proportions minuscules qui sont les nôtres, se porte assez bien. Il y a entre deux mille et deux mille cinq cents visites par semaine, les débats sont souvent de bonne qualité, ils constituent, au moins pour moi, une source constante et très rapide d'informations ; et la légende veut, pas tout à fait sans fondement, que

plus d'un journaliste et chroniqueur ne dédaigne pas de chercher là, et dans nos communiqués eux-mêmes, son inspiration. Il est de fait qu'on retrouve telles quelles, dans certaines bouches et sous certaines plumes, des mots, des formules et parfois des phrases presque entières qui semblent avoir à l'In-nocence leur origine.

Je pourrai faire mettre en ligne dans les jours qui viennent, je pense, un "éditorial" qui sera sans doute le dernier, cette *Grande Déculturation* à laquelle je travaille presque exclusivement, mais mal et peu, depuis des semaines. J'incrimine ma mère, et l'état de tension nerveuse et d'abattement mêlés où me maintiennent nos relations assez peu développées mais toujours difficiles : de fait, je supporte mal cette attente perpétuelle où elle vit d'activités qui la distraient, de visites ou de sorties ; et ce génie qu'elle a pour que tout, autour d'elle, sa chambre, ceux des repas qu'elle prend seule, un magazine qu'on lui prête, prenne à tout coup un aspect misérable, taché, négligé, relâché, qui est tout ce que j'ai voulu fuir toute ma vie, par horreur du désordre (et c'est peu dire) de mon enfance, et que je vois me rattraper inexorablement sous mon propre toit. Mais, à la vérité, il y a bien d'autres facteurs à ma relative paresse, et d'abord, sans doute, le temps exagéré que je passe parmi les images, à faire, à classer et à envoyer en ligne des photographies, d'une part, mais plus encore à regarder et à mettre de côté celles des autres, qu'elles représentent des hommes ou des châteaux, des paysages ou des scènes pornographiques. J'ai découvert le site Flickr par quelqu'un qui disait, sur le Net, que c'était « *more addictive than dope* ». J'aurais bien fait de prendre cet avertissement au sérieux – d'autant que tout cela se passe sur cet ordinateur même, que Flickr est toujours à un clic de mes phrases et de mes hésitations, qu'au moindre problème j'y vais en deux secondes m'y rafraîchir les idées cinq minutes, une demi-heure ou encore davantage. Je n'ai pas été soumis à pareille tentation distractive et paresseuse depuis les jours terribles du minitel. Au moins cette fois-ci est-ce gratuit ! Mais s'il est vrai que je passe dix ou douze heures par jour devant cet écran, il serait très abusif de ma part de les comptabiliser toutes au titre de *travail*. À tout moment je m'échappe vers la rêverie, l'érudition ou le sexe (en images, en images).

Mercredi 12 décembre, neuf heures du soir. Il faut que j'échappe à la mauvaise humeur, d'autant que par bien des côtés elle n'a pas de raison d'être. Il faut que j'échappe aussi à cette *Grande Déculturation*, qui traîne très exagérément. Nous envisageons d'aller samedi à Montaigne, pour *Demeures de l'esprit* – Jeanne Lloan n'y est jamais allée et elle a envie de voir la tour. Le 15 décembre, c'est une bonne date pour me reprendre en main une fois de plus, et pour avoir fini le texte en cours. Je l'ai annoncé à Luc Charcellay, car c'est lui qui le mettrait en ligne en tant qu'"éditorial" pour l'In-nocence. Mais justement il désapprouve cette démarche : non pas en tant qu'ancien secrétaire général et conseiller webmatique du parti, mais en tant qu'éventuel éditeur de ces pages pour la maison Jean-Paul Bayol, dont il est le directeur. Il dit que lui ne publierait jamais un texte déjà paru sur le Net. Ce point n'a arrêté ni Privat pour *La Dictature de la petite bourgeoisie*, ni Xénia pour *Le Communisme du XXIe siècle.* Pour la *Déculturation* je songe d'abord à Fayard et je ne sais pas si une parution préalable sur le site de l'In-nocence constituerait ou non un obstacle. Il me semble que non, mais il serait sot de prendre des risques inutiles et de manquer cette possibilité si elle existe, ce qui n'est rien moins qu'assuré, pour une raison de cet ordre. D'un autre côté, je n'ai publié aucun "éditorial" à l'In-nocence depuis un an. Il serait très nécessaire de donner signe de vie : signe de vie du parti, je veux dire…

Claude Durand, à la suite de mon petit mot en réponse au sien, s'est sans doute enquis auprès du service de presse de Fayard de ce qui se faisait à propos de *Corée l'absente*, car j'ai reçu par l'intermédiaire de Mme Marion, sa secrétaire, ce compte-rendu d'activités :

« Le service de presse est parti le 19 novembre, je fais parvenir, ce matin, un nouvel exemplaire à Alain Finkielkraut et vais passer des appels de la liste personnelle de Renaud Camus pour vérifier la réception de ses livres ; à ce sujet, je vous ferai un rapport en milieu de semaine prochaine.

« Par ailleurs et concernant la presse, j'attends de prendre date avec le journaliste du *Matricule des Anges* pour un grand entretien avec Renaud Camus ; ce dernier devrait terminer sa préparation ce week-end, en principe. De plus, Jérôme Dupuis doit en parler dans le *Lire* de janvier, il avait réalisé un entretien avec Renaud Camus pour son précédent journal et il le suit. De plus, Baptiste Liger doit le chroniquer pour *Tecknikart* et j'attends un article dans le *Figaro* ; côté *Monde*, c'est non, côté *Obs*, de même ; j'ai relancé le journal *Le Point.*

« Renaud Camus avait fait l'émission de Ardisson, aujourd'hui remplacé par celle de Ruquier : c'est non ; le Journal devrait être chroniqué dans l'émission de Ferney, mais, à ce jour, j'attends la date. »

Si j'en juge d'après les personnes que je connais et avec lesquelles je suis en relations directes, parmi celles qui figurent sur la liste des envois de services de presse, aucune n'a reçu quoi que ce soit. J'étais en contact ce matin même avec Madeleine Gobeil : si elle avait reçu *Corée l'absente* elle m'en aurait touché un mot. Même chose pour Jacqueline Voillat, Jean-Paul ou Mme Lloan.

Jeudi 13 décembre, dix heures du soir. 2008 étant l'année du centenaire de la naissance de Simone de Beauvoir, Madeleine Gobeil va avoir une année très chargée. Elle a été très amie avec elle, elle a fait sur elle un film avec un journaliste canadien, elle l'a plusieurs fois interviewée : moyennant quoi elle est invitée dans toutes les universités de la terre, elle va y prononcer des conférences et y montrer son film tout au long de l'année prochaine : entre Nankin et le Canada, Israël et l'Amérique du Sud, elle n'aura pas un moment à elle.

Non, je ne suis pas sûr d'Israël. Flatters et elle ont réussi à se brouiller, à propos d'Israël. Grande amie qu'elle était de Yasser Arafat, elle ne supportait pas de voir Jean-Paul s'aligner en tout point sur les positions de Finkielkraut. Ils ne se voient plus.

***

Il ne semble plus totalement invraisemblable, ces jours-ci, que Barack Obama l'emporte sur Hillary Clinton pour recevoir l'investiture du parti démocrate en vue de l'élection présidentielle américaine ; ni même que, dans la foulée, il devienne président des États-Unis. Il a l'air très sympathique et intelligent, il est assez joli garçon et il est autrement plus "distingué", comme dirait ma mère, que notre propre président (lequel, ces jours-ci, entre Muammar Kadhafi à Paris et Angela Merkel à Lisbonne, ne manque pas une occasion de nous faire honte par la façon dont il se tient – bon).

Barack Obama a de bonnes chances de devenir président des États-Unis. Barack Obama est noir. Si Barack Obama devient président des États-Unis, ce sont à mes yeux tous les concepts d'*Occident*, de *monde occidental*, de *civilisation occidentale* qui, à des degrés d'ailleurs divers, subiront un tremblement de sens qui pourrait bien leur être fatal. Je dis "à mes yeux", je pourrais dire aussi bien "aux yeux du monde" – du monde *moins* l'Occident, peut-être.

Le "monde occidental", jusqu'à présent, c'était le monde qu'avaient bâti les blancs, les blancs d'origine européenne. C'était aussi le leur. Ce restera le monde qu'ils ont bâti, mais il est vraisemblable que ce ne restera pas le leur. Et déjà il n'est plus tel qu'ils l'avaient bâti, bien loin de là. Ils ne semblent pas s'en affliger et ils paraissent tout à fait disposés, même, à partager ce morceau de monde avec toutes les autres races – et cela d'autant plus volontiers, bien entendu, qu'il n'y a pas de races. Ce qui est troublant, c'est qu'ils sont absolument seuls dans leurs convictions, et que les autres non-races, s'agissant de leurs propres territoires, ne donnent pas le moindre signe d'adhérer à cette façon inédite de voir les choses. On imagine mal un blanc devenir Premier ministre du Japon, ou un Asiatique président du Sénégal. On imagine encore moins quelqu'un qui ne serait pas arabe, et même pas un Kabyle, devenir chef d'État d'un "pays arabe", comme on dit. Certes, un homme d'origine japonaise, et qui aussitôt ensuite est retourné au Japon, a été président du Pérou, d'ailleurs sans grand succès. Et les noirs américains, qui y ont été amenés de force, appartiennent autrement plus à l'histoire et au paysage américains que les Japonais à ceux de l'Amérique du Sud, malgré la croissante présence nippone sur ce continent. Barack Obama

est d'ailleurs bien loin d'être un noir américain typique, serait-ce seulement parce qu'il est de mère blanche, ce qui devrait faciliter la transition. Il reste que le plus grand pays occidental, si Obama est élu, donnera un signe éclatant que l'Occident n'est pas le territoire des blancs, mais celui des hommes et des femmes de toute origine unis, en mettant les choses au mieux, par leurs conceptions de ce que doit être un État et par leur idée de la citoyenneté. L'Occident sera une *idée*, et sans doute l'est-il déjà. J'ai peine à penser que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une idée, une culture, une civilisation, des nations, puissent survivre indépendamment de toute association préférentielle avec une ou plusieurs ethnies. Les blancs, serait-ce pour expier les péchés de la colonisation, seront en tout cas la seule section de l'espèce humaine qui ne pourra pas dire d'un continent ou d'une partie de continent :

« C'est là notre territoire, sur ce sol-là nous sommes chez nous. »

Vendredi 14 décembre, neuf heures dix, le soir. Heureusement que je ne suis pas plombier ou chauffagiste, car je ne tiendrais pas mieux mes engagements qu'eux. C'est une chance aussi que personne n'attende à des dates bien arrêtées mes divers produits et services, et que les échéances que je fixe ne soient guère que pour moi-même. J'ai tout de même une petite excuse à ce que cette maudite *Déculturation* ne soit pas finie avant notre excursion à Montaigne, prévue pour demain : à cinq heures, ce matin, je me suis réveillé bien malade, ou plutôt bien *souffrant*, victime d'une de ces attaques de goutte auxquelles j'avais échappé depuis le début de l'année et dont je me croyais libéré grâce au traitement quotidien, Colchimax et Allopurinol, que j'observe pour lutter contre elles. On m'avait parlé – certains habitués du site des lecteurs, pas le médecin – d'un affranchissement total, si je me pliais à cette contrainte (au demeurant peu contraignante). Encore une promesse non tenue, cette fois de la part du sort : à neuf heures j'étais totalement paralysé, le talon droit si douloureux que j'étais incapable de faire trois pas pour attraper un dictionnaire sur mes rayonnages ou pour aller pisser à dix pas derrière mon bureau.

Céline m'a monté des béquilles, j'ai téléphoné au docteur Capdecomme qui m'a recommandé d'arrêter pour quelques jours de prendre de l'Allopurinol, de continuer au contraire d'avaler les comprimés de Colchimax et même d'augmenter les doses, de traiter l'inflammation au Bi-Profénid et la douleur au Doliprane ou à l'Efferalgan. Cette prescription a eu assez vite d'assez heureux effets, sauf sur mon pauvre estomac, qui supporte mal le Bi-Profénid, je l'avais déjà remarqué. Je n'en suis pas tout à fait aux cabrioles, mais je peux de nouveau marcher, et je suis passé des béquilles à la canne. J'ai même rétabli ce soir auprès de Jeanne, et puisque ce n'est pas moi qui conduis, le projet, pour demain, de voyage à Montaigne que j'avais dû écarter ce matin. Tout semble à peu près rentrer dans l'ordre, donc, bien qu'une rechute ne soit pas à exclure. Mais la journée a été à moitié perdue pour le travail parce que j'avais décidé de me considérer comme malade, quoique les attaques de goutte, une fois la douleur dépassée, n'affectent guère l'état général et que, à condition de ne pas trop bouger, on soit assez tranquille à son petit bureau. J'ai donc beaucoup traîné parmi les images, encore une fois, les pornographiques et les érudites, les suggestives et les artistiques (avec quelques coïncidences entre ces deux versants, à l'occasion).

J'ai aussi décidé, puisque décidément mon cher M. Lucas, très occupé, me laisse un peu tomber, et que, sur mon propre site, *Le Jour ni l'Heure* en est encore à juin dernier, de transporter sur Flickr une branche parallèle de cette activité, dont je pourrai m'occuper personnellement. Sur Flickr, en effet, je peux très bien surimposer moi-même des caractères sur mes photographies, ce que je ne puis faire, car elles deviennent trop lourdes, sur celles que j'envoie par courrier électronique ou par mon propre "navigateur" : d'où la nécessité du détour par Jean-Bernard Lucas, fastidieux pour lui, source d'impatience pour moi. Afin de mieux célébrer l'instauration de la voie "directe", j'ai mis en ligne sur Flickr une photographie prise par moi quelques minutes plus tôt, une vue du parc de la chartreuse dans le brouillard, saisie de ma fenêtre, à trois mètres de ce bureau. C'est peut-être un nouveau *journal*, celui-là tout visuel, qui s'ouvre de la sorte.

***

À ma grande surprise, coup de téléphone de Paul Otchakovsky, cette après-midi. Il était très cordial. C'est moi qui étais peut-être un peu en arrière de la main, au début, parce que je lui en veux de ne s'être pas manifesté en septembre, ni depuis, alors qu'il m'avait dit qu'il viendrait ici avec Emmelene pour tourner un petit film. Son excuse est qu'en septembre il était dans la tourmente.

« Quelle tourmente ?

– Mais tu sais bien…

– Non, je ne vois pas.

– Mais enfin, tu lis les journaux ? »

Il s'agissait de la nouvelle "affaire Camille Laurens", après le procès intenté par son mari à la P.O.L et à elle, il y a quelques années. Cette fois-ci Camille Laurens était en bisbille avec Marie Darrieussecq, qu'elle accusait de plagiat. Cependant, si Paul s'était battu à son côté lors du premier épisode, pour cet autre il était dans l'autre camp, c'est-à-dire du côté de Darrieussecq. Ses relations avec Camille Laurens se sont même très mal terminées, puisqu'elle a quitté la maison d'édition. On a en effet beaucoup parlé de cette guerre de dames (avec Paul *in between*). Il me semble tout de même que c'était bien après notre rendez-vous de septembre, sans quoi j'eusse fait le rapprochement.

Paul voulait savoir *où j'en étais* avec Fayard. Mais je n'en suis nulle part avec Fayard, sinon en bons termes (sauf avec le service de presse…) pour des négociations au coup par coup, livre à livre, contrat par contrat, il est vrai très nombreux et qui engagent mon travail pour plusieurs années, mais n'attentent en rien à ma liberté d'autre part, si telle était bien sa question. Il veut que nous signions de nouveaux contrats, parce que les anciens ne couvrent plus la période actuelle. Et certes je le veux bien, mais je trouve qu'il faudrait en examiner très sérieusement les conditions. Je ne me suis pas encore tout à fait remis du jour où mes mensualités ont été réduites de moitié très littéralement *du jour au lendemain*, c'est-à-dire dès la fin du mois en cours, procédé sans doute dicté par l'extrême urgence et le besoin, certes, mais tout de même d'une

brutalité telle qu'il ne doit pas s'en rencontrer souvent dans d'autres professions. Fayard a compensé la différence, c'est vrai : mais cela au prix de nouveaux contrats impliquant pour moi l'écriture de nouveaux livres, qu'il ne me déplaît certes pas de produire, mais qui me forcent à un labeur perpétuel épuisant.

La réduction de moitié des émoluments, à l'origine, ne devait porter que sur un an. Au bout d'un an elle a été reconduite en quelque sorte automatiquement, comme une chose allant de soi. La maison P.O.L n'avait sans doute pas, entre-temps, rétabli ses affaires comme elle l'avait espéré ; et moi j'ai toujours été dans une position très délicate pour négocier avec elle, comme d'ailleurs avec Fayard, puisque ici et là je coûte et ne rapporte rien. Tout de même, cette fois-ci, il me semble qu'il faut que nous nous voyions, Paul et moi. Rendez-vous est pris pour le 3 janvier.

Samedi 15 décembre, dix heures et quart, le soir. Nous avons choisi le jour le plus froid de l'année, au moins jusqu'à présent, pour retourner, Pierre et moi, à Montaigne, et pour y conduire ma mère et Jeanne. Nous sommes partis ce matin par un brouillard épais, vers dix heures. Mais à partir du milieu de la journée, qui nous a trouvés à Duras, le ciel s'est découvert et il a fait très beau, sans que la température en fût le moindrement réchauffée.

Nous avons à peu près suivi, pour commencer, notre itinéraire de janvier 2004, c'est-à-dire que nous sommes repassés à La Réole, où nous avons revu – Pierre et moi toujours, car ces dames les découvraient – les beaux piliers et les splendides chapiteaux de la halle, puis l'escalier et les superbes ferronneries de l'abbatiale. Il a dû exister une grande tradition du fer forgé à La Réole, car on y voit beaucoup de beaux balcons, en général du XVIIIe siècle, et par exemple à une maison qui regarde l'ouest, tout en haut de la ville, non loin de ce qui était peut-être la prison : elle ouvre sur un jardin clos et l'on ne peut l'apercevoir que de profil ; elle est bien mal entretenue et habitée, mais elle aurait beaucoup de charme si

quoi que ce soit pouvait en avoir vraiment à La Réole, ville aujourd'hui assez ingrate, au milieu d'une campagne ravagée.

Mardi 18 décembre, dix heures moins le quart, le soir. Hier soir nous sommes allés voir à Fleurance *Le Jardin des Finzi-Contini*, le film de Vittorio De Sica, que je n'avais pas revu depuis sa sortie en 1970. Nous avons ensuite, Pierre, ma mère et moi, dîné chez Jeanne.

Le film ne m'avait pas enthousiasmé la première fois et ne m'a pas plu beaucoup davantage cette fois-ci, ni beaucoup déplu. Il y a surtout, sans doute, que j'ai dans la tête des images si précises du roman qu'aucun film ne me conviendrait. De Sica insiste plus longuement que ma mémoire sur le tragique dénouement, et sur la persécution. Je dois bien avouer que ce thème-là, d'ailleurs traité en peu de pages dans le livre, bien que tout l'annonce et converge vers lui, n'est pas l'essentiel de ce que ma lecture mettait en avant, plus sensible qu'elle était à la présence enchanteresse du parc, à la splendeur des Finzi-Contini, à leur docte isolement (qui leur vaut d'être accusés par les autres juifs de Ferrare de se complaire dans leur désir de séparation).

L'histoire est doublement crypto-gay. Il y a d'une part Alberto, joué dans le film par Helmut Berger (moins pénible que chez Visconti), manifestement amoureux du très mâle Malnate (interprété, lui, par Fabio Testi, qui m'avait plus ou moins tapé dans l'œil à l'époque et qui, trente ans plus tard, a passablement impressionné Pierre). Mais, plus profondément, le narrateur, s'il ne donne aucun signe explicite d'intérêt pour les garçons, n'est pas non plus très convaincant dans son amour pour les femmes, et d'abord pour sa chère Micol. Lorsqu'il a l'occasion de passer aux actes avec elle, il perd toutes ses chances en se montrant temporisateur à l'excès. Son amour pour elle ressemble à ces emballements d'affection de tant d'adolescents homosexuels, et qui ne savent pas encore qu'ils le sont, pour des filles de leur âge dont jamais ils ne feront leur amante. Micol d'ailleurs ne s'y trompe pas :

« Nous sommes trop semblables, toi et moi », lui dit-elle.

Et Vittorio De Sica la fait tomber dans les bras du viril Malnate que précisément, plus tôt, elle trouvait trop viril et plus exactement « trop poilu » – ce retournement n'est pas dans le roman, il me semble. Il témoigne d'une lecture un peu brutale, assez étrangère aux palinodies de l'intrigue, mais probablement juste.

Mercredi 19 décembre, dix heures moins vingt. L'effondrement total de la syntaxe, de l'*idée* même qu'il existe une syntaxe, rend les nouvelles et "informations" complètement inintelligibles. Quelqu'un nous expliquait aujourd'hui, sur France Culture, à propos de l'abandon de fait des "trente-cinq heures" et du nouveau régime des heures supplémentaires, qu'il s'agissait d'« une réforme dont le but caché est de travailler plus sans être payé(e ?) plus » – une réforme bien scrupuleuse, en somme.

***

Lundi j'ai envoyé à Claude Durand le texte de *La Grande Déculturation.* J'aurais pu continuer indéfiniment à travailler sur lui. Mais mieux valait en finir. Ces prolongations éternelles mènent au tarabiscot. Ce que j'avais à dire est brutal et doit le rester.

Paul Otchakovsky m'envoie cette lettre un peu bizarre, je trouve :

« Cher Renaud,

« Cette lettre pour convenir ensemble que les sommes que les éditions P.O.L t'ont versée durant l'année 2007, soit 16 865, 16 €€ (et, en brut, 18 293, 88) viendront au débit de ton compte chez nous, en tant qu'avances sur tous livres et tous droits.

« Je te remercie de me retourner un des deux exemplaires de cette lettre après l'avoir contresigné.

« Je te prie de croire, cher Renaud, à mes sentiments biens amicaux,

« Paul Otchakovsky-Laurens. »

Ce que je ne comprends pas bien, c'est pourquoi cette lettre maintenant : je n'en ai jamais signé de pareille. Et comment peut-on contresigner une lettre qui vous est adressée ?

Quant à Jean-Paul Bayol il me téléphone pour m'annoncer l'arrivée auprès de lui, des ateliers de l'imprimeur, de *Théâtre ce soir*, ex-*Au théâtre ce soir.* Je devrais en recevoir un ou deux exemplaires demain ou après-demain. *Il me tarde*, comme dirait Pierre. M'amusent beaucoup mes débuts, à plus de soixante ans, dans un genre littéraire pour moi inédit.

***

Une lettre traînait sur mon bureau, parmi beaucoup d'autres, depuis plus d'une semaine – pour finir *La Grande Déculturation* j'avais, comme souvent, tout laissé en plan. Je l'ouvre enfin et qu'y trouve-je ? Quinze cents euros en argent liquide, envoi d'une lectrice pas tout à fait anonyme, car il y a un nom complet au bas de son petit mot d'accompagnement, mais nulle précision ni adresse. Elle me dit répondre à une de mes *P. A.*, § 844 du livre de ce titre. Elle mentionne aussi Totalgaz. C'est la deuxième fois dans ma vie que la littérature a directement un effet positif (ou bien faut-il dire : *performatif* ?)

Pierre, justement, a poussé un grand cri quand je lui ai montré un billet de cinq cents euros :

« Je ne savais même pas que ça existait ! » a-t-il dit.

Neanch'io.

Jeudi 20 décembre, neuf heures et quart, le soir. Deux petites déceptions aujourd'hui. Claude Durand m'a fait téléphoner par sa secrétaire pour me proposer, sur ma demande, un rendez-vous le 3 janvier : j'interprète cela comme le signe qu'il n'a pas l'intention de publier *La Grande Déculturation* – dans le cas contraire il m'aurait appelé lui-même, et donné plus vite sa réponse. Mais ce n'est qu'une

toute petite déception : le texte a été écrit comme un “éditorial” pour l’Innocence ; si Fayard l’avait édité, ce n’aurait été qu’une satisfaction de surcroît, indépendante du projet initial – d’un autre côté, j’y songe en écrivant, je l’avais tout de même beaucoup développé dans l’espoir d’une publication…

L’autre déception est encore plus mince : je n’ai pas reçu les deux exemplaires de *Théâtre ce soir* envoyés hier. Je suis impatient d’avoir sous les yeux le volume qui, d’après les maquettes que j’en ai vues, devrait avoir très bon air – le mérite en revient entièrement à Luc Charcellay, c’est lui qui a fourni la photographie de couverture et fait la mise en page. Bien entendu je n’ai pas la moindre idée de ce que peut valoir la pièce elle-même. Si j’étais le seul spectateur au monde, je suppose qu’elle ne me déplairait pas, et encore, il faudrait que je la voie montée pour savoir si elle est bien à ma convenance ou pas. Quant à ce que pourrait en penser le reste de l’espèce…

***

Ce *journal* est gravement compromis par les images – images qui ne lui sont pas destinées mais qui font à elle seules un autre *journal* – que je publie quotidiennement sur Flickr, au rythme de quatre photographies par jour. Il y a aussi celles que j’envoie à Jean-Bernard Lucas (en ce moment même, tiens : tout en écrivant…), et qui sont destinées, celles-ci, à mon propre site. Mais là nous avons pris un retard considérable : lui, Lucas, surtout (il en est encore à la fin de juin de cette année, et n’avance plus).

Le temps que je passe à prendre ces photographies, à les copier, à les classer, à les annoter, à les envoyer, à guetter les commentaires qu’elles suscitent (sur Flickr), tout cela empiète sur le temps du *journal* et, dernièrement, sur toutes mes autres activités. Je pourrais devenir photographe ! L’ennui c’est que je ne suis pas du tout un bon photographe. Je ne cadre pas trop mal, par rapport à l’innombrable tout-venant des non-professionnels et des non-artistes, mais je n’ai aucune technique, tout ce que je fais est flou et manque de grain. Heureusement, ça n’aspire guère qu’à un statut documentaire – documentaire de ma

propre vie, pour commencer, comme un *journal*, mais un *journal* assez peu intime, un *journal* du *voir*, plutôt, du *voir* les châteaux, les églises, les sites, les lumières, les paysages. Je me suis trouvé sur Flickr des complices, documentalistes, archivistes, nous rivalisons d'érudition pour préciser l'histoire et la condition des monuments (car il s'agit la plupart de temps de monuments) mis en ligne.

Mais je m'inquiète pour ce *journal*-ci, vraiment. Je ne lui donne qu'une attention hachée, sans cesse interrompue, et d'ailleurs terriblement circonscrite. Les quatre ou cinq personnes qui m'ont parlé de *Corée l'absente* m'en ont dit beaucoup de bien, mais je crains de ne pas pouvoir me maintenir à ce niveau-là, quel qu'il ait été : je n'ai pas de grandes lectures, je n'ai pas de grandes écoutes musicales, je n'ai pas de grandes idées, je ne crois même plus aux miennes, ou plutôt si, je n'y crois que trop, mais je suis seul à y croire et à quoi bon les rabâcher indéfiniment ?

***

J'ai abandonné à La Réole, l'autre jour, la relation de notre journée de samedi dernier. Nous avons montré à nos dames le joli moulin de Bagas, sur le Dropt, à six kilomètres au nord-ouest de la ville. Je dois devenir obsédé, et on le serait à moins, par cette histoire de crépi qu'on enlève de partout, car j'étais convaincu que le pauvre moulin, depuis notre dernier passage en janvier 2004, avait lui-même subi cette opération de décrépissage, évidemment déplorable dans mon esprit. Mais non, j'ai rêvé. Les photographies prises par moi-même il y a trois ans, bientôt quatre, prouvent qu'à ce moment-là le moulin n'avait pas plus de crépi que maintenant. Peut-être n'en a-t-il jamais eu ? Comment savoir ? Ses volumes et les détails de son architecture sont délicieux, c'est vraiment un bâtiment extrêmement attrayant, mais il a tout de même quelque chose d'un peu suspect, sur quoi je n'arrive pas à mettre le doigt. Les documents le concernant mentionnent le XIXe siècle comme une des périodes intervenant dans son histoire architecturale – il faudrait savoir dans quelle mesure. Je ne puis croire qu'à cette époque-là soient dues les

délicates fenêtres géminées qui font tant de la séduction des façades. D'où vient ce paradoxal côté trop neuf ?

Un peu en amont sur le Dropt, près de Loubens, face à un pont Eiffel hélas terriblement renforcé, il y a un autre moulin, ou plusieurs car on dit *les* moulins de Loubens, ou *les* usines du Dropt, mais c'est un seul bâtiment, moins délicatement pittoresque que le coquet Bagas, beaucoup plus massif, moins homogène, mais très remarquable tout de même. C'est justement un des édifices à propos desquels mes savants acolytes de Flickr, où j'en avais déposé aujourd'hui même une image, ont aussitôt découvert toute sorte de renseignements précieux. Ses parties les plus anciennes remonteraient au XIe siècle, ce qui semble assez difficile à croire et lui donnerait une antériorité d'au moins trois siècles sur Bagas. Les XVIIIe et XIXe siècles sont les époques les plus repérables à première vue. À celle de Louis XV est probablement due la galerie couverte à arcades qui enjambe la rivière au-dessus des arches du pont : il me semble que son cours n'est pas très droit, ce qui ajoute encore à son mérite. Une "usine" de je ne sais quoi a fonctionné là jusqu'à la guerre de 14 et peut-être au-delà.

Au sud de Loubens, perpendiculairement à une petite route qui ramènerait à La Réole, se dresse un beau château très vertical, aux toits très en pente, à la belle poterne étroite, presque aussi haute que lui, et qui est paraît-il fameux comme un des rendez-vous de chasse du Prince Noir. C'est Lavison, où nous étions un peu avant une heure, par un beau temps glacial qui avait blanchi toute la campagne mais la faisait vibrer dans une lumière diffuse.

Vendredi 21 décembre, dix heures et demie du soir. Je n'arrive pas à me mettre au travail ici, ce soir, à cause de troubles sur le site de l'Innocence, consécutifs à l'expulsion d'un participant qui considérait comme "une bonne nouvelle" – c'était le titre du "fil" qu'il avait créé – celle d'une agression physique dont a été victime la chanteuse Diam's. L'expulsé revient, comme toujours les expulsés du forum, et avec tant d'insistance qu'il a fallu fermer celui-ci. Ce que je trouve révoltant est

qu'un tas de gens qui n'ont même pas le courage d'avoir un nom ni même un pseudonyme auquel se tenir une fois pour toutes font chorus contre mon "arbitraire", à moi qui suis nominativement responsable de l'ensemble du site. Cela dit, si je prétends expulser celui qui se réjouit de l'agression contre Diam's, ce n'est pas à cause de ma responsabilité juridique, qui n'est pas engagée, mais de l'écœurement que m'inspire cette satisfaction affichée (et Dieu sait pourtant que je ne suis pas un admirateur de cette "artiste"…).

***

Après Loubens, samedi dernier, nous avons dépassé un château de La Vaissière que d'ailleurs on voyait mal mais dont le nom m'a fait penser à une camarade de Sciences-Po, Isabelle de La Vaissière, qui était venue avec nous en Italie, à Pâques 1970, je crois, dans une maison qu'avait louée ma mère à Caprarola, au nord de Rome. Mais je me suis dit que le nom La Vayssière, ou La Vaissière, était sans doute assez répandu, pour des châteaux ou des lieux-dits, en tout cas. Semblablement, un peu plus loin, devant le château de Guilleragues, à Saint-Sulpice-de-Guilleragues, j'ai pensé à

Samedi 22 décembre, neuf heures et quart, le soir. … j'ai pensé, disais-je, à Guilleragues, l'auteur aujourd'hui reconnu comme tel des *Lettres de la religieuse portugaise*, un de mes livres favoris dans notre langue. Mais, je ne sais pourquoi, je m'étais mis dans la tête que ce Guilleragues du XVIIe siècle était libraire. Il me semblait peu vraisemblable, dans ces conditions, qu'il ait eu quelque chose à voir avec ce grand château, à présent bien délabré et surtout très mal environné et administré, mais qu'on sent bien qui fut d'une grande et puissante famille. Or, rentré ici, je vois ou me vois rappeler que Guilleragues, donné certes comme *journaliste*, ce qui, au XVIIe siècle, n'est peut-être pas très éloigné de *libraire*, était aussi et surtout diplomate : il fut longuement ambassadeur auprès de la Porte, et c'est à Istanbul qu'il mourut, en 1685. D'autre part,

je m'aperçois que son nom patronymique était *Lavergne* : Gabriel Joseph de Lavergne, comte de Guilleragues. Or le nom complet de mon amie Isabelle était *La Vaissière de Lavergne.* Donc il semble assez vraisemblable qu'il y ait eu un lien entre ces châteaux très voisins de La Vaissière et de Guilleragues, et que ce lien ait été la famille de Lavergne. Isabelle ne m'a jamais parlé de Guilleragues – il est vrai que l'occasion ne s'est pas présentée. D'après un vieux Bottin mondain j'apprends qu'en 1995 elle était *comtesse Pierre de Montjou.*

Nous avons fait un détour pour voir Duras, mais ce fut une grosse déception. La ville est mal tenue et très abîmée, comme nombre de celles de la région, la plupart des façades y sont pelées au dernier degré et juste en face du château un hôtel annonce sa "formule" sur tout un étage. Mais la cause de mon irritation contre Duras tient surtout au château lui-même et à la façon dont il est administré, sans doute par la municipalité. Non seulement, à moins d'acheter un billet pour la visite, on ne peut pas entrer dans la cour – la cour où se déploie la fameuse façade, c'est-à-dire l'image qu'on a de Duras quand on ne connaît pas Duras –, mais encore on ne peut même pas s'approcher du portail de bois ajouré qui clôt cette cour, et à travers lequel on pourrait donner sur elle un assez instructif et délectable coup d'œil. C'est précisément ce que veulent éviter les gestionnaires du site, sans doute : ils veulent qu'on paie son écot et qu'on fasse une *vraie* visite. Nous n'en avions pas le temps et, l'aurions-nous eu, nous n'aurions pu l'utiliser à cela, car tout était fermé, et même fermé à un point rare : pour éviter qu'on ne s'approche du portail et qu'on ne jette sur la cour et sur la façade un regard gratuit, à moins que ce ne soit à cause de menaces d'effondrement du porche, je l'ignore, la mairie, si c'est bien elle, a fait dresser une seconde barrière en avant de la première – de la principale, de l'officielle, du portail –, et, dans ces conditions, on ne peut vraiment *rien* voir. À cause de ce dispositif inélégant, et d'abord visuellement, le voyageur qui passe à Duras ne voit rien du château de Duras et n'en garde aucune image, bien que ce château se dresse sur la principale esplanade de la ville. Le voyageur n'a qu'à visiter vraiment, dira-t-on. Mais la plupart du temps le voyageur est pressé, il n'aspire qu'à une première image qui lui donne envie de revenir, qui "crée du désir", comme dirait Flatters ; et il est trop avide de voir le monde et

d'autres petites villes, d'autres châteaux, pour attendre que celui-ci veuille bien être ouvert à la visite. Souvent le voyageur passe à la nuit tombée, ou bien à la mauvaise saison, bref à une heure ou un jour où les monuments sont fermés. L'empêcher délibérément de les voir un peu tout de même, en douce, inofficiellement, aux instants où il est seul avec lui-même, est vraiment barbare et imbécile.

Mais nous devions gagner Montaigne. Je ne dirai rien d'un petit manoir de bord de route sous de beaux arbres, entre Sainte-Foy-la-Grande et Vélines, un peu XVIIe siècle et un peu XVIIIe, malheureusement pelé comme tout le reste ; ni de la curieuse coopérative viticole de Montcaret, si je ne me trompe, étonnament verticale et crénelée, château fort pour Disneyworld avant la lettre, où nul Nicolas Sarkozy n'entraîna jamais aucune Carla Bruni (c'est la belle équipée dont nous eûmes vent à notre retour, ce jour-là).

Dimanche 23 décembre, neuf heures et demie du soir. Il faisait très beau et très froid quand nous sommes arrivés à Montaigne, il y a huit jours. Nous avons attendu un moment l'heure de la visite dans une salle des bâtiments bas qui ouvrent sur la vaste cour. Ma mère s'est serrée là contre un radiateur électrique et nous avons regardé des photographies, des cartes postales et des arbres généalogiques relatifs surtout aux occupants du château *après* la mort de Montaigne ; et particulièrement à ceux du XIXe et du XXe siècle, Pierre Magne, le ministre de Napoléon III et de Mac-Mahon, sa fille et les deux maris de sa fille, Thirion-Montauban, député de la Dordogne comme son beau-père, et le marquis de Reverseaux, qui fut ambassadeur à Vienne de 1897 à 1907. Puis nous avons visité la tour, seuls avec une jeune femme aimable et compétente.

Ma mère est retournée ensuite dans la pièce chauffée tandis que Jeanne, Pierre et moi faisions le tour des murailles pour aller contempler la belle vue qu'on a de la terrasse du château en direction du nord, sur les deux rives de la Lidoire, affluent de la Dordogne. Il régnait sur ces pentes une lumière magnifique et j'ai pris beaucoup de photographies des feuillages de la vallée, en contrebas. Ensuite nous avons récupéré la

voiture et, grâce à elle, nous sommes enfoncés précisément dans ce paysage-là, en direction de Montpeyroux. En chemin j'ai photographié, près du hameau de Saint-Cloud, sur la Lidoire, encore un autre joli moulin, dont l'image, passablement *carte postale*, mais c'est mon péché mignon, me vaut beaucoup de compliments sur Flickr, ces jours-ci.

Montpeyroux fait face à Montaigne, sur une éminence qui se dresse presque exactement au nord, à cinq ou six kilomètres, de l'autre côté de diverses landes et d'une petite forêt. Il y avait là un château des Marroux, si je ne me trompe, que Montaigne, chef de famille, donna à son frère Bertrand, sieur de Mattecoulon, dans le Bordelais. Ce Mattecoulon, comme on l'appelait, avait *vingt-sept ans* de moins que son aîné, chose bien extraordinaire pour des frères de même lit, il me semble. Il fut l'un des quatre jeunes gens, avec d'Estissac, Cazalis et du Hautoy, qui accomplirent en 1580 et 81, dix-huit mois durant, le voyage d'Italie avec Montaigne.

Sous son administration, le château des Marroux prit le nom de Mattecoulon, qu'il porte encore. Tel qu'on le voit aujourd'hui, il n'évoque guère le XVIe siècle et ne ressemble pas à ce que dut en connaître Bertrand Eyquem. Il est néanmoins extrêmement plaisant, datant pour la plus grande part, je pense, de la seconde moitié du XVIIIe siècle et sans doute un peu aussi du début du XIXe. Au sud, sa façade, assez longue, flanquée de deux tours pointues, et que flattait en oblique, quand nous y passâmes, un dernier soleil d'après-midi d'automne, commande une vue sans doute très belle, et qui m'a semblé peu abîmée. Au nord, son versant sur cour, au tracé mixtiligne, est d'une architecture très soignée. Les descendants de Bertrand de Montaigne se sont maintenus en ces lieux jusqu'en 1975. Toutefois, non plus qu'à Montaigne ceux du frère aîné – les Gamaches, les Lur-Saluces, les Ségur –, ils ne s'appelaient pas Montaigne, la transmission s'étant opérée plusieurs fois par les femmes.

Attenante au château de Mattecoulon, à Montpeyroux, il y a une jolie église romane, et tout le village, à peine plus qu'un hameau, est très séduisant. Nous l'avons quitté pour les ruines de Gurson, un peu plus au nord. C'était là le fief des Foix-Gurson, grands amis de Montaigne et ses protecteurs. Le chapitre XXV du premier livre des *Essais*, "De

l'institution des enfants", est dédié à Diane de Foix-Gurson, née Foix-Candale (c'est-à-dire *Kendal*, dans le Westmoreland, actuelle Cumbria !). Il n'y a pas de pire ni plus jouissif casse-tête que les diverses branches de la maison de Foix après l'extinction de la postérité mâle de Gaston Phébus. Pierre, qui est un Fuxéen farouche (il a même joué dans l'orchestre-orphéon municipal, c'est dire !), essaie régulièrement de mettre de l'ordre dans mon esprit à ce sujet ; mais je ne suis pas sûr que lui-même soit jamais parvenu à maîtriser parfaitement cette question cauchemardesque et passionnante.

Les ruines de Gurson sont assez peu de chose, elles dominent un petit lac artificiel et un village de vacances aux maisonnettes éparses sous les arbres. Il en est question en passant dans le livre de Michel Chaillou, *Domestique chez Montaigne*, que j'ai relu pour la première fois depuis plus de vingt ans et qui m'a enthousiasmé. La seule chose que je n'aime pas en lui c'est son titre, trop modeste et limitatif. Il s'agit en fait d'une méditation-promenade autour de Saint-Michel-de-Montaigne, assez proche après tout, et pas du tout indigne, du merveilleux *Sentiment géographique,* qui est au Forez, au Lignon et à Honoré d'Urfé ce que ce livre-ci est à ce coin de Périgord, à la Lidoire et à Montaigne.

Cette génération littéraire se porte à merveille, car j'ai reçu ces jours-ci, à mon vif plaisir, un petit livre de Marianne Alphant qui paraît chez P.O.L, *Petite nuit.*

Lundi 24 décembre, dix heures moins le quart. Agen est la seule ville que je connaisse où j'ai tendance à trouver tout *pas assez cher*, ce qui est tout de même le comble. Nous y avons passé la journée, Pierre et moi, à faire des courses pour le dîner de ce soir, le *réveillon*, puisque *réveillon* il doit y avoir (je crois bien que je déteste ce mot…), et surtout des achats de cadeaux, principalement pour ma mère, évidemment. Je voulais renouveler un peu sa garde-robe, qui en a grand besoin. Mais j'ai rencontré, comme il arrive d'ailleurs tous les ans, beaucoup de difficultés, ou plutôt peu de satisfactions dans cette opération.

Je ne sais pas où s'habillent les élégantes du Lot-et-Garonne – il doit bien y en avoir quelques-unes, tout de même… –, mais pas à Agen, certainement : sans doute vont-elles à Toulouse ou mieux encore à Bordeaux, voire à Paris, car vraiment on ne voit où elles pourraient trouver quoi que ce soit qui fût à leur gré, dans ce malheureux "chef-lieu". Je n'aspirais pourtant pas à la haute couture, ni même à *la grande marque*, et personne n'est plus hostile que moi, même, à l'obsession des *marques* qui ravage notre société. Néanmoins, en pleine période des "fêtes", l'idée d'un peu de luxe n'est pas désagréable et serait presque nécessaire. Mais le luxe est bien ce qu'il y a de plus étranger à Agen. Je serais curieux de savoir ce qu'on pourrait y trouver qui entrât dans cette catégorie, même.

Cela dit, encore une fois, je n'étais pas tant à la recherche du luxe que de ce qui suscite un peu d'envie, d'excitation, de désir de posséder ou d'offrir, tous sentiments qu'on éprouve couramment à Paris – et alors, bien sûr, on trouve que tout est trop cher et qu'il faut absolument se restreindre. À Agen, c'est tout le contraire. Rien n'inspire le moindre désir. On se croirait en Yougoslavie ou en Roumanie il y a vingt ans, quand rien ne coûtait rien ni n'inspirait la moindre concupiscence : on aurait pu acheter des magasins entiers, mais on n'aurait pas su que faire de ses achats. J'ai bien vu dans une boutique de modes une sorte de jaquette, ou de caraco, que je ne trouvais pas laid mais le prix en était de trente-cinq euros. À moins d'être encore plus gêné aux entournures que je ne le suis, on ne peut tout de même pas offrir à sa mère, pour Noël, une veste de trente-cinq euros ! J'en ai trouvé une autre qui n'avait à mes yeux aucune supériorité sur la première, ni de qualité ni de style, mais qui avait au moins le mérite d'être plus chère ; et j'y ai joint – ou je vais y joindre à l'heure des cadeaux – un manteau à peu près convenable, mais qui ne me plaît pas autrement. Rien ne me plaît jamais bien fort, à Agen : ni les gâteaux, ni les plats de traiteur, ni l'étendue du choix dans les librairies, ni les vêtements pour hommes, ni quoi que ce soit qui relève du commerce, ou d'ailleurs de l'architecture, à deux ou trois exceptions près.

Si, chez un antiquaire assez voisin de la cathédrale, où nous cherchions six petites cuillères en argent et six tasses à café (ici tout est cassé ou

perdu…), nous avons vu une table magnifique, presque somptueuse, elle, que j'aurais crue Louis XIV mais que l'antiquaire disait remonter à la fin du dix-huitième siècle : un long, large et épais plateau de marbre royal des Flandres, monté sur des piédroits à volutes en pierre grise. Ce serait fort mal accordé à l'esprit et surtout à l'époque des lieux, ici, mais c'est un meuble si beau, à mon avis, qu'il irait partout. Il s'agit d'une table d'apparat pour un vestibule de château. Elle est un peu haute pour servir de table à manger, mais pourrait tout de même faire l'affaire, sans doute. Le marchand en demande vingt mille euros, ce qui me semble peu pour un meuble de si belle apparence. On ne s'étonnerait pas du tout d'entendre en réclamer cinquante ou cent mille euros à la biennale des antiquaires, à Paris. Il faut bien qu'Agen ait quelques avantages. Mais je ne suis pas en état d'acheter une table vingt mille euros, hélas – comme quoi mes doléances, selon l'usage, sont parfaitement contradictoires…

Mardi 25 décembre, neuf heures et demie du soir. Les malheureux chrétiens, ou les curieux, ou les victimes d'obligations familiales qui ont voulu, ou qui ont dû, la nuit dernière, assister à la messe de Noël retransmise de Rome, ont eu d'abord à assister à une publicité très suggestive, *juste avant*, pour un site pornographique, avec numéros de téléphone à appeler – la nuit de Noël est dure aux solitaires, certes, et on conçoit qu'ils aient besoin de secours érotiques ; mais on se demande tout de même, comme d'habitude, ce qui se passerait si une autre religion devait subir pareil affront à ses *valeurs* (dont je parle d'autant plus à mon aise qu'elles ne sont pas les miennes, et d'ailleurs là n'est pas la question…).

Ensuite le journaliste de TF1 qui présentait la retransmission en direct était un parfait exemple de l'état culturel des personnes qu'on délègue désormais à ce genre de missions – sans doute serait-il impossible d'en trouver de plus savantes, de toute façon… Non seulement il dit que la Palestine était alors sous le *jougue* des Romains, mais il précise, merveille, croyant traduire l'italien, sans doute, que la naissance du Christ est survenue *en la quarante-deuxième année du règne de Jules*

César. On sent tout de suite qu'on va passer la soirée avec un expert ès matières religieuses et historiques. Et tout à l'avenant.

Tout à fait d'autre part, je ne suis pas sûr que le nouveau pape, si grand théologien qu'il soit nous dit-on, et je le crois volontiers, soit bien l'homme de la situation pour les chrétiens en cette phase difficile. Quelle différence avec le viril et charismatique Jean-Paul II, même en sa déréliction physique de la fin ! Celui-là a l'air d'une vieille fille intelligente, apeurée et sournoise, qui passe son temps à regarder dans les coins, par en dessous. Pendant la messe il paraît s'embêter gravement, ce qui est tout de même le comble. Rendons-lui cette justice, il n'a pas de don médiatique (et c'est un expert qui parle, pour une fois…).

Cela dit, la testostérone, à l'inverse, notre propre président Sarkozy n'en a sans doute que trop – Dominique de Villepin a confessé avoir du mal à supporter son côté "mâle dominant" – et les résultats à l'image ne sont pas beaucoup plus brillants. Ce soir on voyait le chef de l'État à Assouan ou dans la vallée des Rois, en compagnie de sa nouvelle compagne, la chanteuse Carla Bruni, qu'il a rencontrée il y a une quinzaine de jours, je crois bien, et déjà emmenée à Disneyland, sous l'œil de centaines de caméras. Aujourd'hui il la tenait gentiment par la main, au milieu d'une nuée de journalistes. Il y a un mois qu'il a divorcé. On a distinctement l'impression qu'il essaie de dire aux Français :

« N'allez surtout pas vous mettre dans la tête que je peux me faire plaquer par une femme, comme tout le monde, sans réagir. Voyez, j'en ai déjà une nouvelle, encore mieux, et en plus c'est un ancien mannequin, et elle est chanteuse. »

La chanson, le music-hall, le *show-biz*, tout ce qui, sous la dictature de la petite bourgeoisie, s'appelle désormais *la musique*, c'est l'univers naturel de cet homme. Il s'y trouve comme un poisson dans l'eau. Divorce ou pas divorce, il sera toujours le second mari de Mme Jacques Martin. Il paraît qu'à Alger, durant son voyage récent, il a fait attendre une heure et demie l'archevêque d'Alger et les autres invités, lors d'une soirée à l'ambassade de France, et, dès son arrivée s'est enfermé dans une pièce à part pour chanter avec son grand ami Didier Barbelivien et d'autres copains les chansons de Barbelivien.

Je dois reconnaître que je n'y étais pas. Mais enfin, ce qu'on voit à l'image rend tout à fait plausible ce genre d'histoire. Non seulement ce pauvre homme est d'une vulgarité et sans doute d'une brutalité pathétiques, mais, en plus, il n'a pas l'air à l'aise dans ces caractéristiques et dans le personnage qu'elles impliquent. Il donne l'impression d'un très mauvais acteur, aussi incapable de jouer le rôle écrit pour lui que celui qu'il a fait modifier à sa mesure : cela tient peut-être à sa manie de *corriger la pose* en permanence, de se réajuster, de remonter les épaules, de se dégager le col ou de redresser sa cravate – du début à la fin tout paraît *faux*, emprunté, composé et mal interprété pour les caméras.

***

J'en étais resté avant-hier au livre de Marianne Alphant où j'étais enchanté de voir, de la part de l'auteur, un retour à l'exercice des Lettres après un long détour, qui d'ailleurs dure encore, par le journalisme et l'administration culturelle. Il semble très engageant, à premier feuilletage. Je remarque qu'une carte, entre ses pages, précise qu'il ne sera en librairie que le 10 janvier. Il m'est donc parvenu, comme aux autres destinataires du service de presse, certainement, *plus de vingt jours* avant sa sortie. Plus d'un mois après la sienne, *Corée l'absente* n'est toujours arrivé à personne de ma connaissance, pas même à Jean-Bernard Lucas, qui gère mon site Internet, et qui devrait y avoir droit plus et plus vite que quiconque.

Michel Chaillou, Marianne Alphant, Pascal Quignard et moi dînions assez régulièrement chez Marianne et son mari à Sartrouville, il y a trente ans.

***

Le principal des maîtres de Gurson, au temps de la jeunesse de Montaigne, était le marquis de Trans, Gaston de Foix-Candale, seigneur

du Fleix – qui, à vrai dire, résidait plutôt au château du Fleix, en amont de Sainte-Foy-la-Grande, sur la Dordogne. C'était un des chefs du parti catholique en Aquitaine. Montaigne en sa jeunesse était très lié à lui, comme un vassal à son seigneur, comme un client à son chef de parti, comme un député U.M.P. au président de la République. Ce serait l'influence de La Boétie qui l'aurait peu à peu éloigné de l'influence héréditaire de ces "ultras", les membres de la maison de Foix (acrobatiquement continuée).

Telle est du moins l'interprétation, tout à fait convaincante, mais je ne suis pas un expert, qu'avance Jean Lacouture, dans l'album Montaigne qu'il a fait cette année pour la "Pléiade". J'ai réussi à m'assurer hier un de ces volumes en achetant trois autres "Pléiade" à la librairie Quesseveur, à Agen. Nous avons découvert ensuite qu'un bouquiniste, sous les Cornières, vendait un par un toute une collection de ces précieux albums, et il avait celui-là, qu'il aurait été plus économique d'acquérir par cette voie. Nous avons acheté auprès de lui l'album Aragon que j'ai offert aujourd'hui à Jeanne.

Mercredi 26 décembre, neuf heures du soir. J'en veux aux personnes qui, malgré mes objurgations, s'obstinent à m'envoyer pour "les fêtes" des chocolats et autres friandises. Et je m'en veux de leur en vouloir parce que je ne peux bien entendu m'en prendre qu'à moi-même : je n'ai qu'à ne pas les manger, leurs chocolats ; ou bien, plus difficile encore, je n'ai qu'à les manger *raisonnablement*, au rythme de trois par jour, mettons, comme quelqu'un de civilisé et de maître de soi – mais c'est bien la chose du monde dont je suis le plus incapable. Non, je m'en gave, avec la pensée toute morale que le mieux est d'en finir au plus vite, qu'on n'en parle plus, qu'il n'en reste pas un pour me reprocher ce massacre : c'est ce que j'appelle *le syndrome de Charles IX.*

Aujourd'hui est arrivée une boîte plus petite que les autres que Céline, à midi, m'a montée avec le courrier, de sorte qu'elle était là, ici, à ce bureau, irradiant dans cette bibliothèque et représentant une menace encore plus pressante et plus immédiate que d'habitude. Et si cette boîte

était plus petite que les autres, c'est que la donatrice (il s'agit généralement de femmes) avait entendu mes objurgations, et était décidée à en tenir compte. Ce n'est pas une si petite boîte de si bons chocolats qui allait pouvoir me faire mal, ou m'engraisser inconsidérément…

Du coup j'ai mangé la boîte en entier, *pour en finir*, toujours. Et maintenant je me sens mal, bien entendu, je n'ai absolument pas faim pour dîner, j'ai peur d'une crise de coliques néphrétiques, car je ne sais pourquoi c'est du côté des reins, ces jours derniers, que semble se porter la gêne entraînée par des nourritures trop abondantes et trop peu diététiques.

La présence de ma mère a toujours un très mauvais effet sur mes combats contre la boulimie, car elle se nourrit presque exclusivement de friandises, de sorte qu'il y a dans tous les coins de la maison, quand elle est ici, des desserts divers et des petits gâteaux de toute espèce, qui en temps normal ne pénètrent pas entre ces murs. Et puis elle aussi reçoit beaucoup de chocolats et de marrons glacés, qu'elle propose en toute occasion.

Que les chocolats fussent excellents, aujourd'hui, ne changeait rien à l'affaire. Je ne suis pas un raffiné. Et je suis très attaché à ma confuse théorie des deux *bontés*, en matière de nourritures – mais ce n'est, je l'espère, qu'une métaphore : une nourriture est bonne parce qu'elle satisfait le boulimique, parce qu'elle donne du plaisir au moment où elle est avalée, parce qu'elle est conforme à un désir sommaire de nourritures agréables au palais (sucrées, par exemple, ou grasses) ; une autre est bonne en un autre sens, infiniment plus relevé, parce qu'elle est *vraiment* bonne, de bonne et haute qualité, ayant été préparée avec intelligence, recherche et talent. Je n'ai jamais bien pu m'expliquer sur ce point, qui a reçu peu d'écho et ne semble pas avoir été compris, ni surtout dire grand-chose à qui que ce soit : les gens voient bien ce qu'un plat réussi de grand cuisinier a de *bon*, mais ils comprennent mal ce que je veux dire quand je parle de ce qu'un cheeseburger, ou une barre de Mars, ou un paquet de *mauvais* biscuits, peuvent eux aussi avoir de *bon.* J'ai tout de même eu la satisfaction, récemment, de voir que ma "théorie" est citée dans un ouvrage de Pierre Le Coz, *L'Europe de la profondeur*, où à son propos est évoqué Platon, rien de moins.

Le Coz commente un long passage d'un volume antérieur de ce *journal* – je ne sais pas lequel et il ne le précise pas. Le passage commence ainsi :

« La difficulté, c'est que le mauvais (en art, en cuisine) n'est pas mauvais en soi, la plupart du temps : il n'est mauvais que par rapport à une certaine idée (extérieure) que nous avons du bon, à une certaine exigence que nous entretenons pour nous-même, à une certaine idée que nous nous faisons de ce que nous sommes, ou de ce que nous devrions être, et de ce que nous nous devons pour l'être. »

Le Coz cite un autre paragraphe où l'exemple choisi par moi est le Big Mac, puis il y apporte ce commentaire :

« La réponse de Camus est de type "moral" et culturel : un souci de dignité de soi-même exige que l'on continue à préférer le bon au mauvais, le vrai à sa pâle copie : le vrai pain et la vraie viande au Big Mac. Le Big Mac est mauvais non parce qu'il est "mauvais en soi", mais parce qu'il constitue une falsification du vrai pain et de la vraie viande. "Il n'est mauvais que par rapport à une certaine idée (extérieure) que nous avons du bon." Spontanément, ici – et quasiment dans ses termes mêmes –, Camus retrouve l'intuition platonicienne de la nécessité des essences si nous voulons pouvoir décider du bon et du mauvais, du vrai ou du faux. Or il n'y a pas d'essence du Big Mac, parce que celui-ci n'a rien de vrai : il n'est qu'une falsification du vrai pain et de la vraie viande. Et c'est pour cela qu'il est "mauvais", même s'il ne l'est pas "en soi", puisque son "en-soi", justement, n'existe pas. Mais cette exigence de bon (de vrai), Camus la fait procéder, lui, d'un sursaut de dignité de la personne se voyant apprécier le Big Mac et en ayant honte. Or d'où vient cette honte, sinon du fait que la personne sait qu'il existe un autre pain, une autre viande et d'autres personnes dont le goût est assez sûr pour rejeter spontanément et avec dégoût le Big Mac. Mais quand ce pain, cette viande et ces gens auront disparu de la surface de la terre (et cela a commencé), comment Camus pourra-t-il concevoir de la honte à manger un Big Mac ? La question de la vérité de la chose (et de la préférence pour cette vérité) ne fait ici que rebondir, parce que la réponse de Camus est encore de type babélien, c'est-à-dire, ici, "culturelle", de civilisation :

on s'interdit encore d'opter pour le faux, le mauvais, on se refuse d'aller au fast-food. Mais pour combien de temps ? »

J'ai envoyé à Le Coz une lettre de félicitations pour son livre, qui a un beau titre, qui traite en ses huit cent cinquante pages de toute sorte de questions et d'auteurs passionnants, et qui, pour commencer, est un bel objet, fabriqué avec goût par les éditions Loubatières et où je retrouve, dès la couverture, mon vieil ami Orion, le géant aveugle, celui de Poussin, marchant son arc à la main sous le regard de Diane vers le soleil levant, Céphalion le guidant perché sur ses épaules. Mais je me suis avisé depuis lors de très curieuses pulsions homophobes, dans les chapitres sur Proust. Pourquoi Proust, en effet – ce que lui reprochait véhémentement Crevel –, s'est-il livré à ses fameuses transpositions, pourquoi a-t-il fait d'Albert une Albertine, pourquoi son narrateur n'est-il pas homosexuel comme lui ? Eh bien parce que, selon Le Coz, l'eût-il été, il se fût fermé et il eût fermé le roman à la profondeur :

« Mais dans la mesure où le sujet de Proust était précisément ce temps et sa profondeur, on comprend bien que son narrateur ne pouvait qu'être hétérosexuel – l'aventure de celui qui, de par sa sexualité, ne craint pas de s'engager dans le gouffre. En quelque sorte, l'homosexuel Proust délègue dans cette terrifiante exploration qu'il ne peut lui-même accomplir un narrateur fait pour cela : un hétérosexuel. La transformation d'Albert en Albertine n'est donc nullement une lâcheté, mais, tout au contraire, un acte de courage : pour explorer l'abîme, Proust se devait de se transformer en hétérosexuel [*les marges de mon exemplaire sont ici balafrées de points d'exclamation !!!*]. Si Albert est devenu Albertine, c'est d'abord parce que Proust s'est obligé à devenir "Marcel". Sans cette transposition, la *Recherche* n'aurait pas été un roman, et peut-être même pas une "recherche" – tout au plus quelque chose comme les Mémoires d'un Saint-Simon de la Belle Époque, les chroniques de quelque concierge génial de l'hôtel de Guermantes. Et nombre de pages de l'œuvre épousent en effet le mouvement d'une telle chronique mondaine où se croisent les titres et notabilités de l'époque : ce sont les passages les plus proches d'une littérature de snob et d'homosexuel (cette étrange fascination pour les duchesses et autres altesses, les couronnes, les généalogies et les blasons). Elles esquissent en tout cas ce qu'aurait pu

être le livre de Proust si celui-ci ne l'avait pas fait raconter par un hétérosexuel : une simple *chronique* (mondaine), et non cette géniale avancée dans la profondeur du temps et des êtres. »

Quelques pages plus loin, Le Coz est encore plus explicite :

« Or la posture homosexuelle, comme nous l'avons vu [*j'aime beaucoup ce* comme nous l'avons vu…] consiste précisément en le refus de cette avancée dans la profondeur, de cet engagement dans le temps profond inauguré par le christianisme. Métaphysiquement, l'homosexuel est donc celui qui refuse le plus fondamental des commandements du Christ : celui de s'engager dans la profondeur temporelle. »

Eh bé…

Jeudi 27 décembre, neuf heures et quart, le soir. De Gurson, le samedi 15, il y a bientôt quinze jours – et je n'ai toujours pas tout à fait fini le texte sur Montaigne à Montaigne ! (ah ! où est ma vélocité de cet été ?) –, nous fûmes à Sainte-Foy-la-Grande que nous traversâmes au milieu d'un grand concours de peuple. De là, la nuit étant tout à fait tombée, nous nous dirigeâmes, le long de la vallée du Seignal, vers certain château des Vigiers, du XVIe siècle, dit le guide Michelin, mais qui est un hôtel, et même un grand hôtel, au milieu d'un terrain de golf. Nous avions l'intention de prendre là du thé, petite cérémonie à quoi ma mère tient fort. Mais, d'une part, ce château nous déplut un peu, non pas par lui-même – on le voyait à peine dans l'obscurité –, mais parce qu'il est entouré, comme par un vaste lotissement, d'une foule d'annexes et de maisons de vacances qui coupent toute rêverie romantique, romanesque ou châtelaine ; et, d'autre part, parce que, étant entré en éclaireur dans le bâtiment principal, il m'y fut dit, par une femme d'ailleurs aimable, à l'accent anglais, peut-être, que si nous n'étions pas clients de l'hôtel c'était plutôt vers la *brasserie* qu'il fallait nous diriger pour nous faire servir quelque chose, c'est-à-dire vers l'une des très quelconques bâtisses éparses sur le gazon d'alentour ; l'intérieur du château-hôtel était assez plaisant et eût été très confortable, mais la brasserie n'avait aucun intérêt ni attrait, et nous renonçâmes à notre projet.

Un petit détour, ou même pas, de la route de retour nous permit de voir un peu Lauzun, en partie à la lumière des phares, en partie à celle des lampadaires. Il s'y observe une assez belle église, un grand château austère (au moins du côté de la ville) qui fut au mari de la Grande Mademoiselle, je suppose, et une ou deux de ces maisons Louis-Philippe à caryatides – l'une d'entre elles très spectaculaire – pour lesquelles j'ai toujours eu un certain goût. De là nous regagnâmes sans encombre notre logis, par Villeneuve-sur-Lot, ville à jamais marquée pour moi par l'incident de l'arabe qui me bouscula volontairement sur le trottoir, il y a deux ou trois ans (à la fin d'une journée à Aiguillon chez Franck Chabot), et par Agen.

***

Ce qui rend mes relations avec ma mère si éprouvantes pour mes nerfs, toujours, et pour mon humeur, et même pour mon état mental, c'est qu'elle figure pour moi l'abîme du dérisoire – de tout ce que je pense et de tout ce que je suis.

Tous mes défauts, et surtout mes défauts intellectuels, sont chez elle épouvantablement grossis, poussés à l'extrême, de sorte qu'ils sont beaucoup plus nettement observables. J'ai mis longtemps à découvrir que le temps qu'elle passait à faire des visites aux gens les plus ennuyeux de la terre, ou en leur compagnie, ce n'était pas par bonté d'âme, ou charité chrétienne, ou désir de soulager leur ennui, qu'elle le prodiguait, mais à cause de son ennui *à elle*, que tout distrait qui n'est pas l'étude, l'attention soutenue à quelque chose, à un projet longuement poursuivi. Bon, sur ce point au moins nous ne nous ressemblons pas du tout, ce n'est pas ce que je veux dire. Mais j'ai mis encore plus longtemps à me rendre compte, pareillement, que son goût affiché et prétendu pour la culture ne s'attachait qu'à son écume, et ne visait qu'à tuer le temps, et à s'assurer de la compagnie. Je n'ai pas de temps à tuer, et je ne cherche pas de compagnie, la ressemblance n'est pas là. Elle est plutôt en ceci : quand j'écris sur la maison de Montaigne, c'est en grande partie parce que je n'ai rien à dire d'original ou d'intéressant sur les *Essais* ; si je vais

à Montaigne, le château, c'est en grande partie *au lieu de* – c'est le cas de le dire – lire sérieusement Montaigne, l'auteur, de *travailler* sur lui. Ce goût des maisons d'écrivains ou d'artistes, c'est une paresse, un aveu d'impuissance. Et je rencontre constamment mille occurrences, en moi, dans les débats un peu soutenus, par exemple, de ces moments où j'ai recours au biographique, au topographique, au superficiel, au plaisant, à l'*écume*, pour échapper à l'échange au fond, parce que j'ai peur de m'y noyer, ou de devoir avouer que je ne sais pas nager.

S'intéresser à tout, j'en ai toujours été convaincu, c'est ne s'intéresser à rien. Ma mère fait de grands compliments à Jean-Paul sur son art, et elle est parfaitement sincère ; et pourtant ces compliments, qui si Jean-Paul a du talent, ou du génie, font de ma mère un pionnier de la critique d'art, n'ont aucune espèce de sens parce qu'elle fait à peu près les mêmes à n'importe qui. On croirait un critique littéraire du *Monde* : elle découvre un génie toutes les semaines. En Auvergne aussi bien qu'ici elle passe son temps, avec les personnes qui veulent bien la promener, et qui sont obligées de chercher tous les jours de nouveaux buts à leurs expéditions, à voir des expositions de vingt-cinquième ordre, dans des salles polyvalentes de village, ou à rendre visite à des artistes ou artisans qui reçoivent dans leur atelier et font de la publicité devant chez eux, sur des panneaux en tréteaux. Une fois sur deux elle en revient émerveillée, et fière d'avoir repéré « un garçon qui a un talent fou ». C'est cette absence totale de discrimination qui dépouille de sens tout ce qu'elle dit.

Sur ce point-là nous ne nous ressemblons pas, Dieu merci. Je ne discrimine que trop, même si ce n'est pas toujours à bon escient, c'est-à-dire que mes discriminations ne sont pas toujours pertinentes. Mais je soutiens, et même de plus en plus, et tout récemment, et plus expressément que jamais, dans *La Grande Déculturation*, qu'il y a dans la culture quelque chose de nécessairement *héréditaire*. Du coup cette dérision du sens, chez ma mère, devient pour moi une dérision au carré : de quoi suis-je l'héritier en effet, sinon de cette parodie de la culture, qui ne s'attache qu'à des noms, à des titres d'ouvrages, des épisodes, des incidents, et me pousse à acheter pour cette bibliothèque toujours plus de livres dont je ne lis pas un sur dix, ce qui s'appelle *lire* ?

Ma mère dit ne rêver que de châteaux, de belles maisons, de jardins merveilleux, de beauté, d'art, de culture encore ; mais elle ne sécrète autour d'elle que de la laideur. Une pièce où elle demeure, une voiture dans laquelle elle monte, une maison ou un appartement qu'elle habite deviennent aussitôt horribles et bientôt répugnants, par l'affreux désordre qu'elle y introduit et plus précisément par cet affreux défaut de *discrimination* qu'elle témoigne en toute chose – tous les jours sont de longs combats avec elle, ces temps-ci, pour tâcher (généralement en vain) de la dissuader de garder un emballage de plus ou une boîte des cadeaux qu'elle a reçus. Les emballages sont sa passion, et le comble c'est qu'à cette passion elle se livre en toute bonne conscience, sinon au nom de la beauté, du moins *au nom de l'ordre* : toutes ces boîtes sont merveilleuses pour les *rangements* qu'elle permettent. Moyennant quoi coffrets de carton et papiers d'emballage, sacs en plastique et boîtes de biscuits industriels s'accumulent en pyramides d'Égypte et tours de Pise dans tous les coins, faisant de toutes les pièces touchées par le dévastateur génie de ma mère des centres de tri mal triés, quand ce n'est pas des dépôts d'ordures avant traitement. Comment prendre un seul instant au sérieux, dès lors, ses extases devant les beaux intérieurs montrés dans *Country Life* ou *Demeure historique*, et son perpétuel lobbying pour qu'on l'emmène voir de jolies maisons ou de splendides châteaux ? C'est ce que j'appelle l'abîme du dérisoire : tout n'est qu'une mauvaise plaisanterie, une prétention vide qui se dénonce elle-même, une invitation à se taire une bonne fois car tout ce qu'on pourrait dire, venant d'une telle mère, naîtrait ridicule.

Vendredi 28 décembre, neuf heures vingt, le soir. La télévision montrait l'autre soir un bref reportage, apparemment assez objectif, sur le sort peu enviable des blancs d'Afrique du Sud, dont beaucoup ont déjà quitté le navire, découragés, tandis que les autres sont obligés de s'en remettre à l'autodéfense pour protéger leurs biens et leurs vies au milieu du flot montant et ravageur de la criminalité. On voyait des petites filles de huit ou dix ans apprendre à se servir d'un revolver, menacées qu'elles sont de

toute part et à tout moment, comme le reste de leur famille, d'agressions d'une espèce ou d'une autre.

Il faudrait un autre nom que *racisme*, certes, pour la pensée qui tient compte des races (ces fameuses *races* dont il est entendu, en accord obligé avec l'antiracisme triomphant, qu'elles n'existent pas, et c'est vrai, bien sûr, dès lors qu'on a pris bien soin, avec les vrais racistes, de donner au mot un sens pseudo-scientifique absurde, bien éloigné de celui qui est parfaitement compris depuis toujours sur les cinq continents – passons…). Comment dire : *racialisme*, *racinisme*, *ethnicisme* ? Je suis persuadé, pour ma part, que les systèmes de réflexion qui-tiennent-compte-des-races, des ethnies, des origines, des peuples, des appartenances, sont dotés d'une puissance herméneutique infiniment supérieure au dogme et même à la doctrine antiracistes : qu'ils expliquent mieux le monde, et surtout qu'ils rendent plus exactement compte de sa réalité quotidienne – en ce sens, l'antiracisme dogmatique, qui décide par conviction idéologique, et qu'il croit morale, qu'une donnée essentielle de la situation planétaire et de nombreuses situations particulières ne doit pas être relevée, qu'il convient de faire comme si elle n'existait pas, que d'ailleurs elle n'existe pas, est un obscurantisme délibéré (et, comme tel, profondément immoral, comme tout ce qui écarte volontairement de la vérité).

En Afrique australe le Zimbabwe, l'ancienne Rhodésie, longtemps prospère et même "grenier" de la région, selon l'expression consacrée, est plongé dans la misère et le chaos depuis que les blancs en ont été chassés. En Afrique du Sud le gouvernement noir, plus prudent, et qui sait bien que ce sont les blancs, exploitant il est vrai le travail noir, qui ont fait du pays une puissance économique et l'ont doté d'une prospérité sans exemple dans le reste de l'Afrique subsaharienne et même de l'Afrique tout court, n'en est pas encore à se débarrasser d'eux, leur conserve en théorie la majeure partie de leurs droits et de leurs biens, mais se révèle incapable, et peut-être pas très désireux, de leur assurer la sécurité dont lui-même et l'ensemble du pays ont besoin, pourtant, pour rester plus prospères que leurs misérables voisins.

La première condition de l'ordre, du formalisme démocratique, de la liberté, du bien-être et de l'opulence, fût-elle relative, c'est la

renonciation générale, ou quasi générale (car elle ne l'est jamais tout à fait), à la violence individuelle – ce que j'appelle le *pacte d'in-nocence*. Or il faut bien avouer que les différents peuples de la terre, et par *peuples* je ne veux pas signifier les diverses nationalités officielles (dont les vertus herméneutiques sont à mes yeux relativement faibles, au contraire, et le seront toujours davantage), sont très inégalement avancés dans la voie de cette in-nocence-là. Renoncer à l'agression individuelle pour déléguer l'exercice légitime de la force à la seule force publique (de préférence démocratiquement ou au moins juridiquement désignée), c'est ce que des populations entières de la planète, aujourd'hui réparties sur toute sa superficie, sont encore très loin d'envisager sérieusement, au niveau personnel, individuel et quotidien. Or c'est le sacrifice indispensable à l'amélioration des conditions (il n'est d'ailleurs sacrifice que sur le moment). Sans pacte social, pas de paix civile. Sans traité collectif d'in-nocence, pas de bien-être partagé ni de prospérité.

J'en reviens toujours à celle de mes convictions qui indignait le plus Edwy Plenel (lequel rétorquait qu'il connaissait très bien Haïti, ce dont je ne doute pas un instant mais qui n'a pas grand-chose à voir avec le débat…) : qu'Haïti, justement, sa population fût-elle remplacée du jour au lendemain, sous l'effet de quelque miracle, par celle de la Suisse, d'Israël ou des Pays-Bas, serait en dix ans un pays sinon riche, du moins à l'abri de la misère. La prospérité d'un État – Israël en est la démonstration éclatante – dépend bien moins de son climat, de la nature de ses sols et de l'abondance de ses matières premières, que du degré d'in-nocence réciproque de sa population. Et ce degré d'in-nocence (qui n'a jamais été plus éloigné d'être la même chose que l'*innocence*…) varie bien plus selon les ethnies et selon les civilisations (qui sont encore étroitement liées, quoi qu'on en dise) qu'en vertu des nationalités ou des latitudes.

L'absence de pacte d'in-nocence mène à ces sociétés de méfiance qui, comme leur nom l'indique, sont en tout point le contraire de ces *sociétés de confiance* où Alain Peyrefitte, très justement à mon sens, voyait le berceau naturel de la prospérité. Si ma mémoire est bonne, il en reconnaissait le prototype dans la Ligue hanséatique, c'est-à-dire dans un système entièrement établi sur le respect de l'engagement (économique

au premier chef, en l'occurrence, mais le principe peut et doit être généralisé), de la signature, de la *parole* – très supérieure celle-ci, moralement, à la signature : voir l'indignation de Mme de Sévigné, pour une fois, quand sa fille lui envoie toute sorte de documents attestant qu'elle, la mère, lui a bien prêté de l'argent (cela dit, la fille avait raison de les envoyer, ces documents signés, et la mère raison de protester). L'insistance mise sur la valeur centrale de la parole explique l'horreur éprouvée pendent des siècles (les siècles bourgeois de la *bonne réputation*, qui ont succédé aux siècles aristocratiques de l'*honneur*) à l'égard des faillis et le déshonneur lié à leur condition, car ils sont ceux qui, n'ayant pas pu ou pas voulu tenir leurs engagements, menacent de faire s'effondrer tout le système, donc d'amener la ruine et le chaos.

Les civilisations sont très inégales sous le rapport de l'importance donnée à la *parole* (à l'engagement, au pacte, au traité, à la loi, à la Constitution), et la nôtre est rongée par la décadence de la parole (*ce que vous dites ou rien…*), qui coïncide (mais, dans mon esprit, cela n'a rien à voir avec une coïncidence…) avec son caractère de plus en plus marqué de *société de méfiance* (témoin, par exemple, les maudits *codes* au bas des immeubles, inconnus il y a quarante ou cinquante ans, la peur de tous chez chacun, l'absence de contact oculaire (ou son caractère d'immédiate confrontation, souvent ethnique, justement)), fourrier de violence à la fois, d'affrontement permanent et de crise économique – tous traits distinctifs des sociétés pluriethniques et multiculturelles tant célébrées…

Benazir Bhutto a été assassinée hier au Pakistan. Depuis, le pays est à feu et à sang, comme l'Irak depuis des mois. On voit bien que ces pays-là et bien d'autres, en l'état actuel de civilisation (et de rapport à la parole) de leurs populations, ne peuvent être protégés du chaos que par la tyrannie, puisque aucun pacte d'in-nocence n'y a cours et ne saurait apparemment y avoir cours avant longtemps. Et leurs populations, il importe peu qu'elles soient au Pakistan, en Irak, en Algérie, au Zaïre, en Grande-Bretagne ou ailleurs : transplantées sous d'autres cieux en quantités suffisamment nombreuses pour continuer ou recommencer d'y constituer un peuple, une ethnie, une civilisation, elles reconstitueront *naturellement* les mêmes schémas ; et les nationalités, les constitutions, les lois, le degré de prospérité de départ, les systèmes éducatifs, rien de

tout cela n'y changera grand-chose – moins, en tout cas, que les appartenances héréditaires (et peu importe qu'on les appelle *races* ou autrement).

***

Un thème particulièrement exaspérant de ma mère, et de la famille en général, *des* familles, c'est celui de la *tristesse* – et, en l'occurrence, la mienne, donc. Les familles en général, et ma mère en particulier, ont sur votre état mental et nerveux, ou le mien, je ne sais plus, un effet de tension extrême peu compatible avec la joie ou son expression. Et, bien sûr, on a tendance à trouver particulièrement abusif de se voir reprocher sa tristesse par les êtres mêmes qui en sont la cause.

Je ne suis pas triste avec Pierre. Je ne suis pas triste avec Flatters. Je ne suis pas triste en compagnie, en général, surtout en les compagnies que j'ai choisies. Je ne suis même pas triste avec moi-même, malgré un incontestable fond de mélancolie, qui s'accorde assez bien à la gaieté. Mais la famille – et la famille, ça a toujours été surtout ma mère – m'a toujours inspiré un sentiment de tristesse et d'horreur (le désordre, la folie, l'impossibilité de tout échange *réel*, le *cher grand fond Malampia*) auquel je ne puis échapper que dans la fuite et qu'il ne m'appartient pas de dissimuler. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce qu'il soit perçu ; mais je trouve très injuste, évidemment, qu'il soit retenu contre moi.

Dimanche 30 décembre, cinq heures et quart, l'après-midi. Hier nous sommes allés à Malagar, la maison de Mauriac, pour les *Demeures de l'esprit*, mais surtout parce que ma mère, après nos excursions à Rochefort chez Loti, au Maine-Giraud pour Vigny et plus récemment encore à Montaigne pour Montaigne, avait exprimé le vœu de faire, avant son retour en Auvergne, une autre de ces promenades qui l'enchantent, non pas tant à cause de l'intérêt objectif qu'elles peuvent présenter – être associée à la tournée de livraison de gas-oil d'un camionneur dans les stations-service l'amuserait tout autant –, mais parce qu'elles occupent à

ras bord des journées dont elle ne sait que faire et qu'elle passe tout entières, d'habitude, dans l'attente de visites, de propositions de sorties ou de distractions quelconques.

Tout a très mal commencé, pour une histoire de manteau. J'ai offert à ma mère, pour Noël, une veste et un manteau neufs, ces choix ayant été dictés par l'état lamentable de sa garde-robe dont, sans doute, elle ne voit pas la déréliction du fait de sa mauvaise vue. Une fois qu'un vêtement lui plaît, elle le garde éternellement et ne songe pas à en changer, sans se rendre compte qu'après deux ou trois ans d'un usage quotidien, à moins d'être d'une qualité exceptionnelle, ce qui n'est pas le cas, il est terriblement usé et défraîchi. Elle a ainsi une passion pour une espèce de cape, un large manteau beige à larges manches qui a été assez seyant mais qui est aujourd'hui tout pelucheux et effrangé, et passablement taché, de sorte qu'il fait ma honte – la *honte* est bien entendu au centre de toute cette histoire. Le nouveau manteau procédait donc, comme souvent les cadeaux, d'un choix très égoïste : il s'agissait d'éliminer l'ancien. Mais, hier matin, pour notre première sortie ensemble depuis la remise du présent, nouvelle apparition de l'insubmersible vieux manteau, le manteau cape, celui qui vraiment, à mon avis, rend impossible d'aller où que ce soit, dans un hôtel, dans un restaurant, dans un salon de thé, parce qu'on a l'air de promener une pauvresse, et si cette pauvresse est une parente, a fortiori une mère, pourquoi ne pas lui offrir des vêtements convenables, puisque l'on n'a pas l'air, soi-même, dans la misère ?

Mais non, rien à faire, le vieux manteau, le vieux manteau, au motif (absurde) qu'on avait peur, avec le nouveau, d'avoir trop chaud – il eût suffi, si c'était le cas, d'enlever une couche des vestes accumulées en dessous (mais toujours pas celle que j'avais offerte, d'ailleurs). C'est en somme la version inversée de l'histoire de la mère juive qui offre deux cravates à son fils et se plaint qu'il mette l'une, et donc pas l'autre (« J'en étais sûre : tu ne l'aimes pas ! »). Là, c'est le fils qui offre à la mère deux vêtements, et elle ne met ni l'un ni l'autre, ce qui n'est pas très gentil, même indépendamment du caractère imprésentable de ceux qu'elle met, qu'elle continue de mettre à la place. Cela, et l'horripilante façon de ma mère de se précipiter sur la nourriture (pour n'en manger presque rien, d'ailleurs) dès que Pierre ou moi ou n'importe qui, ou le garçon au

restaurant, la sert, sans attendre que ceux qui se sont donné du mal pour préparer le repas ou que ses commensaux, tout simplement, ne seraient-ils qu'un ou deux (mais, en l'occurrence, nous avons affaire ici à un reste d'horripilation de la veille…), m'a mis dans une humeur de chien, que n'a même pas apaisée la citation opportune et lénifiante, par Jeanne, des *Regrets sur ma vieille robe de chambre.*

Une autre contrariété de la journée est que Malagar se rencontra clos, à ma grande fureur, encore, parce que j'avais vérifié sur le Net ce qu'il en était et en avais conclu que la maison était ouverte au public. Mais là, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même car, avant d'écrire comme je m'y préparais à l'instant des horreurs sur les gestionnaires, leur légèreté et leur manque de parole – fermer un site quand on proclame sur la Toile qu'il est ouvert, et faire faire à certains visiteurs potentiels des centaines de kilomètres pour rien ! –, je viens de vérifier une seconde fois les horaires d'ouverture mis en ligne et suis tombé presque immédiatement sur la phrase « fermé le 1er mai *et la dernière semaine de l'année* ». C'et donc moi qui avais mal lu et qui ai monté bêtement toute cette petite expédition pour rien.

Pour rien mais pas pour rien, car la journée s'est tout de même bien passée et ne fut pas en vain. Mes dispositions d'esprit se sont assez vite améliorées, après notre départ de Plieux sur les dix heures, et Malagar, même clos, a le bon sens et la courtoisie, contrairement à l'imbécile Duras, de se laisser voir assez bien, au moins quant aux extérieurs, ainsi que Pierre et moi l'avions éprouvé lors de notre précédent passage : on peut aller à peu près où l'on veut sur le domaine, il n'y a même pas d'interdiction, on peut faire le tour de la maison, marcher sous la charmille, s'avancer jusqu'à la terrasse, entrer même dans les cours sans rencontrer âme qui vive, ni chien, ni tentative de dissuasion ni protestation.

Ma mère, pour qui Mauriac est un dieu comme pour la sienne, de mère, était donc très satisfaite, malgré la légère déception de ne pas voir les pièces habitées par son idole. J'avais eu le bon sens de garder pour moi – ou du moins de lui épargner à elle – l'expression de mon mécontentement quant à l'affaire du manteau, comme au sujet, a fortiori, de ses manières de table à mon avis très discourtoises. Il me faudra bien

sûr retourner à Malagar pour les *Demeures de l'esprit*, mais nous avons tout de même pu voir (et photographier, pour ma part, malgré le temps très gris) quelques monuments et paysages inédits, et d'autres que nous connaissions déjà mais que nous avons revus avec plaisir et pu montrer à nos dames, qui en parurent très satisfaites, surtout ma mère, ravie de sa journée – pourvu qu'on la promène !

Je trouve très mystérieux certain château du Sendat, commune de La Réunion, à l'est de Casteljaloux. Il ne se visite pas, on ne peut pas s'en approcher, mais, d'une éminence voisine et à distance, on a sur lui d'assez bonnes vues latérales, de même qu'on parvient à peu près, de la route, à distinguer sa cour d'honneur, de face cette fois, à travers un épais rideau d'arbres. Or ce château qui ne fait rien pour se faire remarquer, et beaucoup pour passer inaperçu, est un édifice considérable, et par la taille, et par l'ambition architecturale. Il ne surprendrait pas comme château d'un duc. Il paraît en excellent état et même baigner dans une certaine opulence. Je vois dans le *Dictionnaire des châteaux de France*, qui lui consacre une assez courte notice, au volume *Guyenne, Gascogne, Béarn, Pays basque*, mais en donne une bonne photographie, qu'il a été « amplement restauré au milieu du XIXe siècle ». De loin il n'y paraît pas trop et l'on a surtout l'impression d'avoir affaire à un très bel et grandiose exemple de bâtiment de la Renaissance tardive, austère, maniériste et classicisant, fiché sur la structure d'une puissante enceinte médiévale : « heureux assemblage, dit encore le *Dictionnaire*, des vestiges d'un édifice de la fin du Moyen Âge et d'un château du XVIIe siècle ». Il m'étonne par son ampleur et par son grand air dans un pays, presque les Landes, que je croyais un peu marginal, historiquement et architecturalement. En 1981, au temps de l'édition du *Dictionnaire*, il appartenait à une Mme Lemoine. C'est peut-être encore le cas, quoiqu'une restauration récente, semble-t-il, puisse impliquer, comme souvent, un changement de propriétaire.

Neuf heures et quart. Nous traversâmes Casteljaloux, Jeanne récita du Rostand, et nous nous enfonçâmes dans la grande forêt par Saint-Michel-de-Castelnau, Giscos et Captieux, non sans un petit détour, entre ces deux derniers villages, par Maillas afin de pouvoir dire que nous avions touché

au département des Landes. Par Beaulac et Bernos, où la carte annonçait un beau point de vue sur les bois, nous gagnâmes Cazeneuve, et c'est seulement en considérant de loin ce château, dont on ne pouvait approcher, que je m'avisai que je le connaissais de vue par de belles affiches qui m'avaient accroché l'œil dans d'autres monuments d'Aquitaine, et qui montraient ses splendides terrasses à balustrade dominant l'immensité des pins. Je crains qu'elles ne soient un peu menteuses, ces affiches, comme c'est la pente de leurs semblables, et peut-être leur métier. Cazeneuve n'a pas tout à fait si bon air, vu d'une laide barrière de passage à niveau, par un jour de ciel bas. Et puis le paysage, autour de lui, enlaidit à vu d'œil, comme tous les autres. Sur les hauteurs poussent comme des champignons les maisons Phénix, Bouygues ou assimilées. Nous avons pensé qu'un examen plus rapproché serait peut-être plus favorable. Et, de fait, au prix d'un détour par le nord et de la traversée à pied d'une prairie, nous sommes parvenus à ne laisser entre nous et ce Cazeneuve que la largeur du Ciron, dont il inaugure les gorges. Sa façade de ce côté-là n'est sans doute pas la meilleure. Il faudra revenir par quelque journée plus clémente pour tâcher de confirmer l'affiche qui m'avait fait rêver et forger plus d'intimité avec ce fief antique de la maison d'Albret.

À Saint-Symphorien, au "chalet" des vacances d'enfance et d'adolescence de Mauriac, la situation n'a pas évolué d'un iota depuis notre dernier passage, il y a deux ou trois ans. Je crois savoir qu'il existait à propos de cette maison un projet d'aménagement et d'ouverture au public : si c'est bien le cas, il n'a pas avancé. On peut entrer dans le grand parc solitaire, s'approcher de la maison aux volets clos, gravir les marches de son perron, jeter un coup d'œil à travers les vitrages de la porte. À l'intérieur, tout paraît vide et abandonné. Je suis un peu étonné, dans ces conditions, de voir sur la Toile des photographies, qui ne paraissent pas anciennes, de diverses salles abondamment meublées. Ou bien ces pièces se trouvent dans les profondeurs du "chalet", au-delà du vestibule et dans les étages, ou bien – et ce semble plus vraisemblable au vu de ce hall dénudé – tout a été emporté récemment.

À Villandraut non plus les choses ne semblent guère avoir évolué ni dans un sens ni dans un autre. La formidable forteresse du pape

Clément V et de la famille de Got dresse toujours ses ruines imposantes, ni plus ni moins délabrées qu'avant. Visiteurs et riverains continuent de jeter ou de laisser emporter par le vent des papiers gras ou des sacs de plastique dans les douves sèches, et personne ne descend ramasser ces détritus qui rendent la contemplation moins rêveuse et la photographie, sous de certains angles, presque impossible. La photographie, toujours : c'est elle qui fait pester contre des banderoles plastifiées rouges ou jaunes, dans les ouvertures de la façade sur la ville, la plus impressionnante. Maudit soit le *provisoire* qui sert à tout excuser, toujours : on sent bien que ces banderoles affreuses sont là depuis des mois et pour des mois, et elles ne servent à rien d'autre qu'à avertir de vagues travaux que j'ai toujours vu mener là avec le même défaut de conviction et sans doute de moyens.

Cependant je suis mal placé pour donner des leçons, comme d'habitude, parce que les moyens ne sont pas trop mon fort, à moi non plus, et que les événements récents autour de la chaudière, ici même, à Plieux, ont laissé dans le chenil non seulement les affreux convertisseurs, qu'on ne peut ni enlever ni mettre en marche, mais de hideuses et longues gaines de cuivre enrobées d'épais plastique blanc, trop lourdes et trop encombrantes pour que Pierre et moi les déplacions – et d'ailleurs il faut les laisser en place pour que l'expert puisse les voir, si le tribunal se décide un jour à en nommer un ! Espérons, *in the meantime*, que quelque emmerdeur du genre moi, et qui tiendrait son *journal*, ne va pas traîner en ces parages ses bottes et sa fine bouche – déjà que nos carrelages ne sont pas trop approuvés des raffinés, en général (*carrément plan foutage de gueule*, comme disait la sévère Mytilénienne)…

Il reste que j'en veux et en voudrai toujours au *provisoire* – fût-il infligé par les Monuments historiques eux-mêmes ou par leurs entrepreneurs homologués – quand il croit pouvoir affecter en toute impunité, à cause de son nom, certains des bâtiments ou des sites les plus intéressants ou les plus beaux : or ce Villandraut si bien conservé, pour une ruine, si impressionnant et si *romantique*, au sens où l'on parle de *voyageurs romantiques*, appartient sans aucun doute à ces catégories-là au même titre que Roquetaillade, son voisin.

Lundi 31 décembre, onze heures et demie du matin. À Roquetaillade, sur mon insistance, nous sommes arrivés par le sud et par le bas, ainsi qu'il convient, je crois, si l'on veut commencer par se faire une idée de l'énormité de cet ensemble composé en fait de *deux* châteaux : château vieux à gauche (vu du midi) et château neuf à droite – le premier en ruine, mais très impressionnant encore ; le second en bon état, très restauré au XIXe siècle par Viollet-le-Duc en personne, mais avec une relative discrétion et même un certain bonheur, à mon avis.

Il nous faudra un jour visiter l'intérieur, lui aussi amplement réaménagé vers la fin du Second Empire, et qui doit être intéressant, car il n'y a pas de raison de s'intéresser beaucoup aux ensembles décoratifs anglais de William Morris et consorts, et de négliger ceux qui, en France, leur sont exactement contemporains. Cependant, faute de temps, comme d'habitude – et d'autant plus qu'à ce stade nous croyions encore pouvoir visiter Malagar – nous nous sommes contentés, Pierre et moi, de marcher un peu dans la prairie qui est au pied des deux forteresses, le long d'un ruisseau, au midi, d'où j'ai pris quelques photographies malgré la lumière très basse ; puis de montrer à nos dames, de loin, de l'entrée du parc, la façade nord, la plus connue, la plus monumentale, et celle qui doit le plus à Viollet-le-Duc.

De là, traversant Langon, nous courûmes à Malagar et eûmes, comme je l'ai dit, la désillusion d'y rencontrer porte close, ou plutôt de n'y trouver personne qui puisse nous donner accès à la maison elle-même. En revanche, je le répète, nous avons pu marcher à loisir dans le parc, bien entretenu et très aéré, très *ouvert* à tous les sens du terme, car, posé qu'il est sur une éminence marquée, au-dessus de Langon et de la Garonne, il commande de tous côtés des vues très vastes.

Hélas, aujourd'hui, les vues très vastes, après avoir été la bénédiction des bénédictions, pour les maisons, pour leurs fenêtres et pour leurs maîtres, font leur malheur, tant elles multiplient les risques de meurtrissures et de dégradations, dans l'étendue du spectacle offert. Le pauvre Mauriac, qui trouvait que le panorama dont on bénéficiait de sa

terrasse était pour lui le plus beau du monde – mais en grande partie, il est vrai, à cause des visages effacés et des voix qu'il savait y percevoir encore –, serait sans doute horrifié de ce qu'il lui serait offert de contempler de nos jours. Langon est une large abomination, et c'est toute la vallée de la Garonne qui est désormais semblable, dans le paysage, à une gigantesque blessure, ou irritation scrofuleuse, qui ne laisserait autour d'elle, malgré la profondeur des forêts, que peu de chair intacte. De cet énorme couloir de circulation et d'échanges de toute espèce, le fleuve et sa vallée, il monte une grosse rumeur incessante, relancée à proximité par les voix solistes des voitures et camions gravissant la colline, le long de la route qui passe à quelques dizaines de mètres de la maison. N'étant guère partisan du passage du privé au public, ou du personnel au collectif, je n'ai jamais très bien compris pourquoi les héritiers de Mauriac avaient fait don de sa demeure à la Région Aquitaine ; mais une première explication est peut-être, tout simplement, qu'elle était devenue inhabitable, ou du moins qu'elle avait perdu la plus grande part de son charme, qui pourtant ne fut pas mince.

Six heures du soir. De Malagar nous sommes passés à Verdelais tout voisin, assez joli village qui doit à sa longue tradition de pèlerinage quelques belles façades classiques, ou timidement baroques, agencées autour d'une esplanade de belles proportions. Au cimetière reposent Toulouse-Lautrec et sa mère. Elle avait acheté le château de Malromé, où il est mort le 9 septembre 1901, à cause d'une dévotion particulière qu'elle avait pour la Vierge de Verdelais et afin d'être plus près du lieu de pèlerinage. Malromé, toutefois, contrairement à ce que je croyais, et à ce que j'ai écrit ce matin même dans les marginalia d'une photographie déposée sur Flickr (par chance, on peut tout corriger…), appartient à la commune de Saint-André-du-Bois. Le château a bien souffert au cours des siècles, et des restaurations, sans doute, autant et plus que des déprédations. Il est surtout, je crois bien, le centre d'une exploitation viticole. Toutefois ses propriétaires paraissent plus décidés que par le passé à souligner ses liens, à vrai dire plutôt sinistres, avec Toulouse-Lautrec. Je vois qu'on peut visiter sur rendez-vous, ce qui devrait suffire à qualifier les lieux pour figurer parmi mes *Demeures.* Une large allée

toute neuve, encore fermée par une barrière de chantier, a été tracée au milieu des vignes pour déboucher, après un angle droit, tout droit sur la longue façade principale, que je n'ai pas osé aller vérifier de trop près mais qui, malgré les deux tours pointues qui la flanquent, semble plutôt le vestige d'une structure médiévale, sa *trace*, que la chose même.

En rentrant nous sommes passés par La Réole, que décidément nous ne quittons plus et où nous avons assez longuement tourné, à la recherche d'un salon de thé pour ma mère, *voulu par* ma mère, je veux dire, et que, d'ailleurs, nous n'avons trouvé que plus loin, dans les faubourgs commerciaux de Marmande. Mais La Réole n'a plus rien à voir avec le La Réole que nous croyions connaître si l'on y arrive de l'ouest et non plus du sud, comme c'était notre habitude jusqu'à présent – bonne occasion de vérifier une fois de plus Wittgenstein :

« *Die Sprache ist ein Labyrinth von Wegen. Du kommst von* einer *Seite und kennst dich aus ; du kommst von einer andern zur selben Stelle, und kennst dich nicht mehr aus.* »

C'est la phrase que j'avais placée en exergue de *L'Inauguration* :

Vous arrivez par un côté, vous vous y reconnaissez ; vous arrivez au même endroit par un autre côté, vous n'y reconnaissez plus rien.

Tout ce que j'écris devrait être assorti de la clausule de sécurité : *jusqu'à plus ample informé.* Dans ces *journaux,* en particulier, je ne fais que relever des *premières impressions*, et parfois des *deuxièmes impressions*, éventuellement des *troisièmes*, voire des *quatrièmes*. Mais jamais on n'arrive à la sagesse ni à la vérité : seulement, en mettant les choses au mieux, à la vérité de l'impression d'un moment. Même sur un sujet aussi limité que La Réole – encore n'est-il limité que par comparaison (avec Bordeaux, par exemple, ou avec Florence, ou avec Wittgenstein) ; mais on pourrait très bien y consacrer sa vie, et je suppose que deux ou trois personnes l'ont fait, au cours des âges –, tout se renverse et se complexifie incessamment.

Longtemps je n'ai connu de La Réole que la longue façade classique de son abbaye, et c'était pour moi, par métonymie, une ville du XVIIIe siècle. Puis, y pénétrant enfin, assez tardivement, j'ai découvert l'église médiévale au pied de laquelle s'est développée l'abbaye

classique (*classique* en sa forme ultime, certainement), et, m'enfonçant plus avant dans la ville, le bel hôtel de ville-halle aux puissants chapiteaux qui a fait pour moi de La Réole une *commune*, ce qui d'ailleurs n'est pas faux. (« En 1253, les barons gascons révoltés [contre leur suzerain Henri III d'Angleterre], *alliés aux bourgeois de la cité*, purent prendre le château, grâce à des machine de guerre installées sur la nouvelle église conventuelle, qui dominait la place. ») Et chaque fois de discourir avec assurance. Mais, du seul fait d'y arriver par l'ouest, je découvre un tout autre La Réole encore : non seulement le château, justement, grosse et imposante affaire que pourtant j'avais vu signalé, plus tôt, sans y attacher d'importance (pensant que La Réole c'était l'abbaye, et ne jugeant pas que ce pût être aussi un considérable château, de même que la Françoise de la *Recherche* n'imaginait pas que le monde pût être assez complexe pour contenir à la fois New York et York, et parlait de *jambon de New York*) ; mais aussi les anciennes murailles des fortifications, le long du Charros, qui, telles que nous avons pu les voir très en passant, de la route, de la rue, sans descendre de voiture, paraissent investies sans doute depuis des siècles par des habitations très modestes, de même qu'à Naples ou à Rome on voit d'anciens palais, ou même des ruines antiques, occupées, comme par autant de bernard-l'ermite, par de petites familles nombreuses qui étendent leur linge à toutes les ouvertures. J'ai mal vu, j'ai vu trop vite, ce m'a semblé très pittoresque et surprenant. Je devrais n'en rien dire avant de m'informer davantage et de retourner sur les lieux. Mais si l'on ne devait s'exprimer jamais qu'en pleine connaissance de cause, on attendrait toute sa vie comme le font les vrais sages, et on n'écrirait jamais un mot.

Nous sommes tout de même descendus au pied du château, pour le voir du bas. Lui aussi paraît en partie habité, mais moins comme un château, peut-être, qu'en tant que bâtiment qui était là, et qui pouvait offrir un toit. On dirait que la ville a l'intention d'aménager des pelouses, sur le Charros. Elle fait bien de mettre en valeur son patrimoine, qui n'est pas chiche. C'est le long des quais que la nuit nous a surpris. J'ai eu encore le temps de quelques photographies de la Garonne crépusculaire et embrumée – hommages balbutiants à Whistler –, et d'un élégant pont métallique. Nous nous sommes arrêtés pour du thé et des petits gâteaux

sur les confins industrieux de Marmande, comme je l'ai dit. Et, Pierre ne voulant ni prendre l'autoroute ni traverser Agen, nous sommes rentrés par des voies intéressantes et bizarres, dont n'apparaissaient clairement dans la nuit que les noms, de sorte qu'il faudra, pour en savoir plus, retourner à Bruch, au château de Saint-Loup, à Montagnac-sur-Auvignon ou à Moncaut, comme bien sûr à tout.

Ma mère a raison : même à cent ans nous ne faisons partout que des *premières visites.* Vivre, c'est reconnaître le terrain dans la nuit. Et le jour où nous pourrions enfin l'éprouver à loisir et dans la lumière, il a glissé, ou bien c'est nous.

Dix heures du soir. J'ai reçu ce matin un agréable coup de téléphone de Claude Durand, qui me disait vouloir me voir, ignorant que sa secrétaire m'avait déjà donné un rendez-vous avec lui pour jeudi prochain à midi. Il m'a dit le plus grand bien de *La Grande Déculturation.* Mais cela ne signifie pas qu'il ait l'intention de publier ce texte. *Vedremo.*

***

Nous attendons Jeanne, qui doit venir ici à dix heures et demie pour "réveillonner" avec nous. Je prie le Ciel qu'elle n'apporte pas de chocolats, car nous sommes presque arrivés à bout, grâce à un effort constant qui nous ruine la santé, de toutes les boîtes déjà reçues, et commençons à voir l'issue de ce tunnel-là. C'est presque deux mois de chaque année qui sont en grande partie gâchés par cette maudite fureur de cadeaux de friandises qui saisit la terre entière en cette saison. Je l'ai déjà écrit, que les gens ne vous offrent-ils plutôt des chaussettes, qui sont la chose du monde qu'on songe le moins à acheter pour soi-même ! Ou, à défaut de chaussettes, des pull-overs, des vestes, des costumes, des châteaux en Écosse, des séjours d'une semaine à l'hôtel Palumbo, des bons pour la chambre 67 de l'hôtel de Bourgogne à Paris, des volumes de la correspondance de Voltaire dans la "Pléiade", des tables de couvent haute époque, un Twombly, une encre de Michaux, des crayons-feutres, des buvards, des noix du Brésil que l'on dit souveraines pour prévenir le cancer de la prostate, […], – tout, n'importe quoi, mais pas des

friandises, qu'en plus je n'aime même pas tant que ça, bien moins que le foie gras, le saucisson ou le confit de canard (catastrophe diététique pour désastre pondéral), mais dévore comme un dément *pour m'en débarrasser.*

Jeanne a comme Candide le jugement le plus droit. Il n'y a qu'un seul de ses thèmes qui constitue un complet fourvoiement de sa part, c'est celui qui consiste à insinuer que je suis insuffisamment conscient de tout ce que Pierre fait pour moi, de la valeur de son dévouement à mon égard, de ma chance inouïe de l'avoir auprès de moi. Sur ce point, et seulement sur ce point (et en sa propension, que j'espère à présent surmontée, à introduire des chocolats dans la maison), elle se trompe complètement.

***

En matière de voitures et sans doute de beaucoup d'autres choses, mieux vaut écouter son instinct et son goût que les conseils des experts. Tous étaient unanimes – entre Peugeot et Audi, pas d'hésitation : Audi. Il y a aussi que Peugeot m'avait écœuré avec sa publicité imbécile sur la 607 en félin formidable qui, en ville et sur la route, terrorise toutes les autres voitures au point de les faire trembler de toutes leurs tôles et de les faire rentrer dans leur trou ; et puis le vendeur Audi était infiniment plus complaisant, plus arrangeant, plus aimable, se donnait beaucoup plus de mal et témoignait d'une infiniment plus grande disponibilité, venant ici pour un oui ou pour un non, pour des essais, pour la livraison, pour prendre la voiture à l'occasion d'une révision, que le vendeur Peugeot.

Mais quelle erreur j'ai commise en passant d'une marque à l'autre ! Moi qui ne demande qu'une chose aux voitures, c'est qu'elles ne me forcent jamais à penser à elles et à m'en préoccuper, j'ai été sensible aussi à la réputation d'extrême solidité des automobiles allemandes. Or je n'avais pas celle-ci depuis trois semaines qu'il fallait changer le lecteur de disques compacts, toute l'installation étant d'ailleurs, à ma grande surprise, phoniquement, musicalement, même quand elle fonctionne, très inférieure à celle de mes Peugeot antérieures. Et, ce mois-ci, c'était le GPS, auquel je me suis bien habitué malgré nos bisbilles, qui ne

fonctionnait plus. Et il y a dans la voiture un crissement obstiné, du côté de la banquette arrière, qui me met chaque fois les nerfs à vif. Ne parlons pas des phares, qui ne s'éteignent pas quand on les éteint, sous prétexte de vous éclairer cinq minutes tandis que vous vous éloignez, de sorte que chaque fois il faut attendre pour vérifier qu'ils vont bien s'éteindre, parce que tout est tellement compliqué, dans cette voiture, qu'à moins d'avoir suivi un stage de six mois au siège social, en Bavière, on n'est jamais sûr d'avoir bien fait ce qu'il faut faire.

D'ailleurs c'est bien plus général que cela. Non seulement je trouve cette Audi moins jolie et beaucoup moins confortable que mon ancienne Peugeot, c'est entre nous une lutte de tous les instants, et je l'ai vraiment prise en grippe. Entre son tempérament et le mien, il y a une radicale incompatibilité d'humeur.

D'abord elle n'a pas le moindre humour. Elle est effroyablement autoritaire, et tout doit être fait exactement comme elle le prescrit, sinon elle couine, elle boude, elle vous lance dans les oreilles une sonnerie exaspérante, ou elle refuse carrément ses services. J'avais vu d'emblée, avec son lecteur de compacts qui ne propose que des *titres* et non pas des *plages*, comme s'il n'était question d'écouter que de la chansonnette, que non seulement elle était totalement inculte, mais qu'elle n'envisageait même pas l'existence de la culture, ni qu'on pût s'y intéresser. Son GPS signale tout sauf les monuments, les églises, les châteaux, les sites intéressants du point de vue de l'art ou de l'histoire. Qu'une route puisse être préférable à une autre parce qu'elle est plus jolie, elle vous prendrait pour un fou complet si on essayait de lui expliquer cela. Et si on l'emprunte tout de même, cette route plus jolie, en dépit de ses conseils, elle vous harcèle à chaque carrefour d'objurgations impérieuses de rejoindre au plus vite le seul itinéraire qu'elle recommande et qu'elle admette, le plus simple, le plus bête, le plus rapide (encore qu'elle propose un choix, bonne fille, entre le plus rapide et le plus *court* – mais *le plus intéressant*, ça, ça lui est totalement inconcevable ; c'est pour le coup que *ce n'est pas dans sa culture*, comme dirait France Culture).

Pierre et moi l'avons surnommée *Audette* et passons notre temps à la défier, à la mettre hors d'elle, à ne rien faire de ce qu'elle exige (sauf techniquement, bien sûr : nous lui donnons de l'huile quand elle en

réclame, ce qui est assez fréquent). Ou bien nous imaginons toute une équipe qui nous suit de l'œil grâce au GPS, dans une tour d'Ingolstadt, et qui s'arrache les cheveux face à nos initiatives d'itinéraires :

« Et voilà ! Et voilà ! Ils ne veulent en faire qu'à leur tête, et encore une fois ils ont pris un *chemin qui ne mène nulle part*, ces deux couillons ! »

Rilke leur est inconnu, évidemment, et le nom de Heidegger est tabou parmi eux. Quant à espérer les émouvoir avec Marieluise Fleischer et *Pionniers à Ingolstadt*, va voir s'il pleut…

Bref, cette voiture n'est absolument pas faite pour quelqu'un qui voyage *touristiquement*, *culturellement* : qui s'intéresse aux maisons, aux chapelles, aux jardins, aux fontaines, aux allées qui s'ouvrent à gauche et à droite, à tout ce qu'il voit ; qui improvise un peu sa vie et ses itinéraires ; qui s'arrête, repart, veut pouvoir pisser au bord d'un chemin de campagne en laissant la portière ouverte parce qu'à ce moment-là il écoute un *titre* à la radio, comme elle dirait. La moindre surprise déclenche sa mauvaise humeur ou sa colère et elle est si conventionnelle, avec son petit esprit de voyageuse de commerce uniquement pressée d'arriver au port (« Ben j'croyais qu'on avait dit qu'on rentrait à la maison ? »), que tout, absolument tout, lui est surprise et motif de récrimination.

DU MÊME AUTEUR

ÉGLOGUES

I. Renaud Camus, *Passage*, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.

II. Denis Duparc, *Échange*, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.

III. 1. Renaud Camus et Tony Duparc, *Travers*, roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1978.

2. Jean-Renaud Camus et Denis Duvert, *Été* (Travers II), roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.

3. J.R.G. Le Camus et Antoine Duparc, *L'Amour l'Automne* (Travers III), Éditions P.O.L, 2007.

ÉLÉGIES

I. *Élégies pour quelques-uns*, Éditions P.O.L, 1988.

II. *L'Élégie de Chamalières*, Sables, 1989. Réédition Éditions P.O.L, 1991.

III. *L'Élégie de Budapest*, in *Le Voyage à l'Est*, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.

IV. *Le Bord des larmes*, Éditions P.O.L, 1990.

V. *Le Lac de Caresse*, Éditions P.O.L, 1991.

VI. *Vie du chien Horla*, Éditions P.O.L, 2003.

ÉLOGES

Éloge moral du paraître, Sables, 1995. Réédition Éditions P.O.L, 2000.

Syntaxe ou l'Autre dans la langue, suivi de *Éloge de la honte* et de *Voix basse ou l'Autre dans la voix,* Éditions P.O.L, 2004.

Chroniques

Tricks, Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.

Journal d'un voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.

Incomparable (avec Farid Tali), Éditions P.O.L, 1999.

Corbeaux, journal de l'affaire Camus suivi de quelques textes rebutés, Les Impressions nouvelles, 7, rue Taclet, B.P. 22, 75965 Paris cedex 20. e-mail : i.n@free.fr.

Journal

Journal de Travers *I et II (1976, 1977)*, Éditions Fayard, 2007.

Journal romain (1985-1986), Éditions P.O.L, 1987.

Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L, 1989.

Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L, 1990.

Fendre l'air (Journal 1989), Éditions P.O.L, 1991.

L'Esprit des terrasses (Journal 1990), Éditions P.O.L, 1994.

La Guerre de Transylvanie (Journal 1991), Éditions P.O.L, 1996.

Le Château de Seix (Journal 1992), Éditions P.O.L, 1997.

Graal-Plieux (Journal 1993), Éditions P.O.L, 1998.

La Campagne de France (Journal 1994), Éditions Fayard, 2000.

La Salle des Pierres (Journal 1995), Éditions Fayard, 2000.

Les Nuits de l'âme (Journal 1996), Éditions Fayard, 2001.

Derniers jours (Journal 1997), Éditions Fayard, 2002.

Hommage au Carré (Journal 1998), Éditions Fayard, 2002.
Retour à Canossa (Journal 1999), Éditions Fayard, 2002.
K.310 (Journal 2000), Éditions P.O.L, 2003.
Sommeil de personne (Journal 2001), Éditions Fayard, 2004.
Outrepas (Journal 2002), Éditions Fayard, 2005.
Rannoch Moor (Journal 2003), Éditions Fayard, 2006.
Corée l'absente (Journal 2004), Éditions Fayard, 2007.
Le Royaume de Sobrarbe (Journal 2005), Éditions Fayard, 2008.
L'Isolation (Journal 2006), Éditions Fayard, 2009.

Romans

Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.
Roman Furieux (Roman Roi II), Éditions P.O.L, 1987.
Voyageur en automne, Éditions P.O.L, 1992.
Le Chasseur de lumière, Éditions P.O.L, 1993.
L'Épuisant Désir de ces choses, Éditions P.O.L, 1995.
L'Inauguration de la salle des Vents, Éditions Fayard, 2003.
Loin, Éditions P.O.L, 2009.

Récits

El, dessins de François Matton, Éditions P.O.L, 1996.

Répertoires

Etc. (Abécédaire), Éditions P.O.L, 1998.
Répertoire des délicatesses du français contemporain, Éditions P.O.L, 2000.

Miscellanées

I. *Buena Vista Park*, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.

II. *Notes achriennes*, Éditions P.O.L, 1982.

III. *Chroniques achriennes*, Éditions P.O.L, 1984.

IV. *Notes sur les manières du temps*, Éditions P.O.L, 1985.

V. *Esthétique de la solitude*, Éditions P.O.L, 1990.

VI. *Du sens*, Éditions P.O.L, 2002.

Topographie

Sept sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne, Sables, 1994. Édition augmentée : *Onze sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne*, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de la Lozère, Éditions P.O.L, 1996.

Le Département du Gers, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de l'Hérault, Éditions P.O.L, 1999.

Demeures de l'esprit, Grande-Bretagne I, Éditions Fayard, 2008.

Demeures de l'esprit, France I, Sud-Ouest, Éditions Fayard, 2008.

Demeures de l'esprit, Grande-Bretagne II, Écosse, Irlande, Éditions Fayard, 2009.

Demeures de l'esprit, France II, Nord-Ouest, Éditions Fayard, 2010.

Qu'

Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi, Éditions P.O.L, 1994.

« Vaisseaux brûlés »

P. A. (Petite Annonce), Éditions P.O.L, 1997.

Vaisseaux brûlés (Petite Annonce), http://perso.wanadoo.fr/renaud.camus, 1998, 1999, 2000.

Ne lisez pas ce livre ! (Vaisseaux brûlés 1), Éditions P.O.L, 2000.

Killalusimeno, Éditions P.O.L, 2001.

Est-ce que tu me souviens ?, Éditions P.O.L, 2002.

Écrits sur l'art

Discours de Flaran, Éditions P.O.L, 1997.

Nightsound (sur Joseph Albers) suivi de *Six Prayers*, Éditions P.O.L, 2000.

Commande publique, Éditions P.O.L, 2007.

Écrits politiques

Le Communisme du XXIe siècle, précédé de *la Deuxième carrière d'Adolf Hitler*, suivi de *Que va-t-il se passer ?* et de *Pire que le mal,* Éditions Xenia, 2007.

La Grande Déculturation, Éditions Fayard, 2008.

Manuels

Comment massacrer efficacement une maison de campagne en dix-huit leçons, Éditions Privat, 2006.

Entretiens

L'Étrangèreté, entretiens avec Emmanuel Carrère et Alain Finkielkraut suivi de *La mort d'Ailleurs*, extraits de textes inédits, Éditions du Tricorne, Genève, 2003.

La Dictature de la petite bourgeoisie, entretiens avec Marc du Saune, Éditions Privat, 2005.

THÉÂTRE

Théâtre ce soir, Éditions Jean-Paul Bayol, 2007.

PHOTOGRAPHIE

Le Jour ni l'Heure 2003-2007, 76 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés et reliés, sur commande, chez l'auteur (cf. site de la Société des Lecteurs, ci-après, ou http:///perso.wanadoo.fr/renaud.camus, ou 32340 Plieux)

Le Jour ni l'Heure 2008, 76 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés & reliés, sur commande, chez l'auteur, *id*.

Le Jour ni l'Heure 2003-2008, 215 photographies, exemplaires numérotés, signés & reliés, sur commande, chez l'auteur, *id*.